

Olivier Glain

Les Cas de Palatalisation Contemporaine (CPC) dans le monde anglophone

GLAIN Olivier. *Les Cas de Palatalisation Contemporaine (CPC) dans le monde anglophone*, sous la direction de Manuel Jobert. - Lyon : Université Jean Moulin (Lyon 3), 2013.
Disponible sur : www.theses.fr/2013LYO30053



Document diffusé sous le contrat Creative Commons « Paternité – pas d'utilisation commerciale - pas de modification » : vous êtes libre de le reproduire, de le distribuer et de le communiquer au public à condition d'en mentionner le nom de l'auteur et de ne pas le modifier, le transformer, l'adapter ni l'utiliser à des fins commerciales.



Thèse de doctorat

littératures et civilisations du monde anglophone

Olivier GLAIN

*Les Cas de Palatalisation Contemporaine (CPC)
dans le monde anglophone*

Thèse soutenue publiquement le 9 novembre 2013 à 9h
salle Caillemer, 15 quai Claude Bernard, 69007 LYON

Dirigée par Manuel Jobert, Professeur, Université Jean Moulin - Lyon 3

MEMBRES DU JURY

Jean Albrespit, Professeur, Université de Pau et des Pays de l'Adour
Nicolas Ballier, Professeur, Université Paris 7 - Diderot (rapporteur)
Catherine Delesse, Professeur, Université de Lorraine
Jean-Louis Duchet, Professeur Émérite, Université de Poitiers (rapporteur)
Manuel Jobert, Professeur, Université Jean Moulin - Lyon 3

Remerciements

Je tiens tout d'abord à exprimer ma très sincère reconnaissance à Manuel Jobert pour avoir dirigé cette thèse avec enthousiasme et y avoir apporté son professionnalisme et son expertise de spécialiste. Je le remercie pour avoir cru d'emblée à mon projet, pour m'avoir guidé avec efficacité, pédagogie et finesse, ainsi que pour m'avoir encouragé à toujours améliorer mon travail.

J'adresse mes sincères remerciements à Jean Albrespit, Nicolas Ballier, Catherine Delesse et Jean-Louis Duchet pour avoir accepté de siéger au jury.

Pour leurs relectures - patientes et précieuses - de mon travail, je souhaite vivement remercier Coline Glain, Gaëlle Glain, Robert Glain, Nicolas Ozil et Anita Van der Landen.

Merci aussi à John Bertken, Anne-Laure Buchon, Nathalie Delorme, Michele Kahn, Ben Scotland et Mandy Maruchi-Turner pour m'avoir aidé à obtenir des enregistrements de la part de personnes que je ne connaissais pas.

Un grand merci aux trente personnes qui ont accepté d'être enregistrées afin d'établir l'un des corpus sur lesquels cette étude s'appuie.

Enfin, pour tout le reste, je remercie ma petite famille : Gaëlle, Arthur, Yann et Eliott.

SOMMAIRE

Remerciements.....	2
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	8
Liste des abréviations.....	11
INTRODUCTION.....	13
Chapitre 1.....	21
Historique de la palatalisation.....	21
et des palato-alvéolaires fricatives et affriquées de l'indo-européen à nos jours...21	
1.1 La palatalisation : introduction.....	21
1.2 Considérations générales sur l'histoire de la langue anglaise et approche retenue.....	25
1.2.1 Avant la naissance du vieil-anglais : généalogie et contact linguistique.....	25
1.2.2 Approche retenue.....	27
1.2.3 Les différentes époques de l'histoire de la langue anglaise.....	29
1.3 La connaissance de prononciations anciennes : quelles.....	31
preuves ?.....	31
1.3.1 Les systèmes d'écriture et les preuves par l'écrit.....	31
1.3.2 La poésie.....	34
1.3.3 Les commentaires et études des contemporains.....	35
1.3.4 La reconstruction linguistique.....	36
1.4 Histoire des palato-alvéolaires et de la palatalisation.....	38
1.4.1 Introduction.....	38
1.4.2 Avant le vieil-anglais : le substrat de l'anglais.....	40
1.4.2.1 Le proto-indo-européen.....	40
1.4.2.2 La période celtique.....	41
1.4.2.3 Bref historique de la palatalisation en latin et en français.....	43
1.4.2.4 L'occupation romaine de la Grande Bretagne : les premières46	
influences latines.....	46
1.4.3 Naissance et vie du vieil-anglais.....	48
1.4.3.1 Les invasions germaniques.....	48
1.4.3.2 L'influence directe du latin sur le vieil-anglais.....	50
1.4.3.3 L'invasion des Vikings.....	53
1.4.3.4 Apparition de /ʃ, tʃ, dʒ/ dans la phonologie du vieil-anglais.....	57
1.4.3.5 La métaphonie par [i] et la phonématisation de [ʃ], [tʃ] et [dʒ]...60	
1.4.3.6 Correspondances graphiques des palatales et conclusions sur la période vieil-anglaise.....	61
1.4.4 La période moyen-anglaise (1150-1500).....	63
1.4.4.1 L'invasion normande, la période française et la réémergence de l'anglais.....	63
1.4.4.2 L'influence de la langue française sur les palato-alvéolaires du moyen-anglais : les emprunts.....	69
1.4.4.3 Les emprunts à d'autres langues.....	73
1.4.4.4 La situation dialectale et l'émergence de l'anglais de Londres...74	
comme standard.....	74
1.4.4.5 Multiplication des affriquées et apparition de [ʒ] suite à la.....77	
palatalisation des emprunts.....	77

1.4.4.6	Correspondances graphiques.....	78
1.4.5	L'anglais moderne naissant : Early Modern English (1500-1650).....	78
1.4.5.1	La Renaissance : une vague d'emprunts d'origine littéraire.....	78
1.4.5.2	Les emprunts aux nouveaux mondes.....	81
1.4.5.3	Phonématisation de [ʒ] et nouveaux phénomènes de palatalisation.....	82
1.4.6	L'anglais moderne (1650-1900).....	85
1.4.6.1	Introduction de règles destinées à apporter régularité, logique et stabilité dans la langue anglaise et apparition de la notion de norme.....	85
1.4.6.2	Les emprunts et les créations lexicales dans l'Empire britannique.....	87
1.4.6.3	L'anglais américain.....	88
1.4.7	L'anglais contemporain (XX ^e et XXI ^e siècles).....	91
1.4.7.1	Créations lexicales et emprunts.....	91
1.4.7.2	L'avènement de la Received Pronunciation.....	92
1.5	Synthèse.....	93
1.6	Les Cas de Palatalisation Contemporaine (CPC).....	96
1.6.1	Introduction.....	96
1.6.2	Préambule : historique des phénomènes de yod : palatalisation et élision.....	97
1.6.2.1	L'élision du yod et la variable (Cju).....	97
1.6.2.2	La coalescence par le yod dans les séquences /tju/ et /dju/ en syllabe inaccentuée.....	101
1.6.2.3	Coalescence par le yod vs. élision du yod dans les séquences /tju/ et /dju/ en syllabe accentuée.....	104
1.6.2.4	La palatalisation par le yod après /s/ et /z/ en syllabe inaccentuée.....	104
1.6.3	La coalescence par le yod après les occlusives alvéolaires /t/ et /d/ dans les syllabes accentuées.....	112
1.6.4	La palatalisation par le yod des fricatives alvéolaires /s/ et /z/ dans les syllabes accentuées.....	120
1.6.5	La palatalisation des agrégats consonantiques /st/, /stj/, /str/ et /sk/ à l'initiale.....	123
1.6.6	La palatalisation de /s/ par /r/.....	131
1.6.7	Le cas particulier de la fricative palatale [ç].....	134
1.6.8	CPC et diachronie : bilan.....	139
1.6.9	Les CPC et les variétés d'anglais.....	141
1.6.9.1	Les CPC sont-ils vraiment typiques du sud-est de l'Angleterre ?.....	141
1.6.9.2	Les CPC dans les îles Britanniques.....	142
1.6.9.3	Les CPC en Amérique du Nord et à Hawaï.....	143
1.6.9.4	Les CPC dans les variétés de l'hémisphère Sud.....	145
1.6.9.5	CPC et variétés d'anglais : conclusion.....	147
Chapitre 2.....		151
Les CPC et le changement linguistique.....		151
2.1	Le changement linguistique : introduction.....	151
2.2	La dimension temporelle du changement et l'âge des locuteurs.....	157

2.3 Les facteurs d'optimisation du système et de la communication dans la production langagière.....	161
2.3.1 La facilitation fonctionnelle et le principe du moindre effort.....	162
2.3.1.1 Les différents types d'assimilation et le relâchement articulaire lors de la production des CPC.....	164
2.3.1.2 Descriptions articulaires.....	169
2.3.1.2.1 La coalescence par le yod après /t/ et /d/ dans les syllabes accentuées.....	170
2.3.1.2.2 La palatalisation par le yod des fricatives alvéolaires /s/ et /z/ dans les syllabes accentuées.....	172
2.3.1.2.3 La palatalisation des agrégats consonantiques /st/, /stj/, /str/, et /sk/ à l'initiale.....	174
2.3.1.2.4 La palatalisation de /s/ par /r/.....	179
2.3.1.2.5 Le relâchement articulaire : résumé.....	181
2.3.2 Les traits distinctifs.....	182
2.3.3 La structure syllabique.....	185
2.3.3.1 Simplification des agrégats dans l'attaque.....	185
2.3.3.2 Le principe de sonorité.....	187
2.4 Le rôle de la perception dans le changement linguistique.....	190
2.4.1 Le modèle « H&H » et l'assimilation auditive.....	191
2.4.2 La phonologie évolutionnaire et le modèle « CCC ».....	199
2.4.3 Le modèle cognitif de Smith.....	203
2.5 La variation comme source du changement.....	211
2.5.1 Introduction.....	211
2.5.2 La variation intra-individuelle.....	212
2.5.3 Variation inter-individuelle, principes de densité et d'accommodation.....	217
2.6 Les CPC, le prestige voilé et le changement par le bas.....	221
2.7 Changement néogrammatique ou diffusion lexicale ?.....	225
2.8 L'axe paradigmatique de l'assimilation.....	229
2.9 Transmission et diffusion des CPC.....	232
2.9.1 Les principes de la transmission des CPC.....	232
2.9.2 Les principes de la diffusion des CPC.....	236
2.9.3 La diffusion par les médias.....	237
2.9.4 Contact entre d'autres langues et l'anglais.....	242
2.9.5 Contact entre variétés britanniques : l'importance de Londres et l'influence urbaine.....	248
2.9.6 Contact entre les accents non-standard et la RP.....	254
2.9.7 Contact entre variétés dans le reste du monde anglophone.....	256
Chapitre 3.....	261
Corpus et données.....	261
3.1 La logique de création du corpus.....	261
3.2 Les corpus et données utilisés.....	267
3.2.1 Les dictionnaires de prononciation.....	267
3.2.2 L'étude de Bente Hannisdal sur la coalescence par le yod après /t/ et /d/ en syllabe accentuée.....	279
3.2.3 L'étude de Michael Bass sur la palatalisation de /str/ à Colchester.....	282
3.3 Les enregistrements d'informateurs.....	284

3.3.1 Méthode d'analyse.....	284
3.3.2 Le texte « Comma Gets a Cure ».....	288
3.3.2.1 Îles Britanniques.....	292
3.3.2.2 Amérique du Nord.....	298
3.3.2.3 Océanie.....	303
3.3.3 Enregistrements de discours non contrôlés.....	307
3.3.3.1 Îles Britanniques.....	308
3.3.3.2 Etats-Unis.....	314
3.3.4 Le texte « Friendship ».....	320
3.3.4.1 Description.....	320
3.3.4.2 Résultats recueillis.....	324
3.3.5 La liste de mots.....	329
3.4 Bilan et perspectives.....	336
Chapitre 4.....	341
Statut des CPC : considérations théoriques.....	341
4.1 Problématique générale des CPC : phénomènes phonétiques ou phonologiques ?.....	342
4.2 Les CPC : statut phonémique ?.....	346
4.2.1 Le principe phonémique et les dictionnaires de prononciation.....	346
4.2.2 Règles allophoniques, assimilation phonémique vs. assimilation phonétique.....	349
4.2.3 Distributions complémentaire et parallèle ; variation libre.....	351
4.2.4 Archiphonèmes et neutralisations d'oppositions ; co-allomorphie.....	352
4.2.5 Le phonème : identités prototypique et fonctionnelle.....	355
4.2.6 Les CPC et le principe phonémique : bilan	358
4.3 La phonologie générative : quelles formes sous-jacentes et quelles règles pour les CPC ?.....	360
4.3.1 Principes généraux de la phonologie générative.....	360
4.3.2 Les CPC et le modèle SPE.....	363
4.3.2.1 Quelques principes du modèle SPE.....	363
4.3.2.2 Les CPC dans le cadre du modèle SPE.....	367
4.3.2.3 Les CPC et la phonologie générative : bilan.....	378
4.3.2.4 SPE et cognition.....	379
4.4 Les CPC et les modèles post-SPE.....	380
4.4.1 Abstraction des représentations phonologiques, morphologisation et lexicalisation.....	380
4.4.2 La phonologie dans le cadre de la linguistique cognitive.....	382
4.4.3 Un modèle centré sur l'usage.....	388
4.5 Proposition de modèle intégratif.....	394
4.5.1 Vers un modèle à deux niveaux.....	395
4.5.2 Des représentations phonologiques individualisées.....	398
4.5.3 Des phonèmes et des représentations prototypiques.....	401
4.5.4 Phonématisation des formes palatalisées : fossilisation au niveau des mots et/ou des morphèmes	405
4.5.5 Le lien entre diachronie et synchronie	409
4.5.6 CPC et théorie : conclusion	411
CONCLUSION.....	413
Références.....	419

<u>ANNEXES.....</u>	<u>439</u>
<u>Index des auteurs.....</u>	<u>457</u>
<u>Index thématique.....</u>	<u>462</u>
<u>ABSTRACT.....</u>	<u>473</u>

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Illustration 1 : modèle généalogique vs. modèle par vagues	27
Tableau 2 : les consonnes du proto-celtique	42
Carte 3 : les dialectes du vieil-anglais	49
Carte 4 : les principaux dialectes du moyen-anglais	75
Tableau 5 : sources de /tʃ, dʒ, ʃ, ʒ/ dans Cruttenden	95
Tableau 6 : hiérarchie implicationnelle pour la variable (Cju)	100
Tableau 7 : récapitulatif des variantes de <i>tissue</i>	107
Graphique 8 : préférences de prononciation pour <i>issue</i> , LPD 2008	108
Tableau 9 : récapitulatif des variantes de <i>visual</i>	110
Tableau 10 : Classification des variétés de RP	114
Schéma 11 : préférences pour /tʃ, dʒ/ par rapport à /tj, dj/, LPD	119
Tableau 12 : tableau de phonation pour <i>tree</i>	126
Tableau 13 : comparaison intergénérationnelle chez Bass	130
Tableau 14 : tableau de phonation pour <i>queue</i>	135
Tableau 15 : tableau des consonnes, Alphabet Phonétique International	137
Schéma 16 : réponses exprimées pour <i>anniversary</i> , <i>nursery</i> et <i>grocery</i> , enquête de Vaux	144
Schéma 17 : simplification articulatoire /'tju:n/ → /'tʃu:n/	172
Schéma 18 : simplification articulatoire /ə'sju:m/ → /ə'ʃu:m/	174
Schéma 19 : simplification articulatoire /'stju:/ → /'ʃtʃu:/	176
Schéma 20 : simplification articulatoire /'strɔŋ/ → /'ʃtrɔŋ/	177
Schéma 21 : simplification articulatoire /'skɔ:/ → /'ʃkɔ:/	179
Schéma 22 : simplification articulatoire /'grəʊsri/ → /'grəʊʃri/	181
Tableau 23 : tableau des traits distinctifs pour les segments concernant la palatalisation contemporaine	183
Schéma 24 : schémas d'amélioration de l'attaque syllabique ; mots de type <i>tune</i>	186
Schéma 25 : schémas d'amélioration de l'attaque syllabique ; mots de type <i>assume</i> , <i>presume</i>	187
Schéma 26 : recouvrement temporel entre gestes articulatoires	193
Schéma 27 : une famille de sons	204
Schéma 28 : corrélation entre prononciation et statut social en Grande Bretagne	223
Tableau 29 : changements réguliers vs. diffusion lexicale	229
Schéma 30 : connexions lexicales liées au pattern [ɛ̃nd]	231
Carte 31 : l'immigration allemande aux Etats-Unis	247
Tableau 32 : recensement de mots dans l'EPD	269
Tableau 33 : recensement de mots dans le LPD	274
Schéma 34 : la coalescence dans <i>assume</i> et <i>presume</i> dans le LPD 2008	278
Tableau 35 : pourcentages totaux pour la coalescence par le yod dans Hannisdal	280
Tableau 36 : coalescence : distribution de /tj, dj/ et de /tʃ, dʒ/ dans Hannisdal	280
Tableau 37 : palatalisation de /str/ dans Bass	283

Graphique 38 : utilisation de la forme palatalisée en fonction de l'âge et du sexe dans Bass	284
Illustration 39 : spectrogrammes ['grouʃri] vs. ['grouʃəri]	286
Tableaux 40 : Angleterre + Ecosse : locuteurs qui ne palatalisent pas vs. locuteurs qui palatalisent site IDEA, texte « Comma Gets a Cure »	293
Tableaux 41 : Angleterre + Ecosse : résultats palatalisation de /str/ site IDEA, texte « Comma Gets a Cure »	295
Tableaux 42 : Angleterre + Ecosse : palatalisation duke et tune site IDEA, texte « Comma Gets a Cure »	296
Tableaux 43 : Etats-Unis : locuteurs qui ne palatalisent pas vs locuteurs qui palatalisent, site IDEA, texte « Comma Gets a Cure »	299
Tableaux 44 : Etats-Unis : résultats palatalisation de /str/ site IDEA, texte « Comma Gets a Cure »	301
Tableaux 45 : Australie et Nouvelle-Zélande : résultats palatalisation de /str/ site IDEA, texte « Comma Gets a Cure »	304
Tableaux 46 : Australie + Nouvelle-Zélande : palatalisation duke et tune site IDEA, texte « Comma Gets a Cure »	306
Tableaux 47 : Angleterre + Ecosse : locuteurs qui ne palatalisent pas vs. locuteurs qui palatalisent, site IDEA, discours non contrôlé	309
Tableau 48 : Angleterre + Ecosse : coalescence par le yod après /t/ et /d/, site IDEA, discours non contrôlé	312
Tableau 49 : Angleterre + Ecosse : palatalisation de /stj/, site IDEA, discours non Contrôlé	312
Tableau 50 : Angleterre + Ecosse : palatalisation de /s/ par /r/, site IDEA, discours non contrôlé	312
Tableau 51 : Angleterre + Ecosse : résultats palatalisation de /str/, site IDEA, discours non contrôlé	313
Tableaux 52 : Etats-Unis : locuteurs qui ne palatalisent pas vs. locuteurs qui palatalisent, site IDEA, discours non contrôlé	315
Tableaux 53 : Etats-Unis : palatalisation de /s/ par /r/, site IDEA, discours non Contrôlé	318

Tableaux 54 : Etats-Unis : résultats palatalisation de /str/, site IDEA, discours non Contrôlé	319
Tableau 55 : palatalisation contemporaine effective, locuteurs anglais, texte « Friendship »	326
Tableau 56 : palatalisation contemporaine effective, locuteurs américains, texte « Friendship »	327
Schéma 57 : recoupement de zones de dispersion	358
Schéma 58 : processus en jeu dans la grammaire générative	364
Schéma 59 : connexions lexicales pour [str] → [ʃtr], dans les items strong, street, stress	392
Schéma 60 : représentation phonologique prototypique individualisée et facteurs d'influence	404

Liste des abréviations

AC = anglais contemporain

all. = allemand

anglo-norm. = anglo-normand

CPC = Cas de Palatalisation Contemporaine

EPD = *English Pronouncing Dictionary*

GB = anglais britannique

GA = *General American*

L. = latin

LPD = *Longman Pronunciation Dictionary*

MA = moyen-anglais

RP = *Received Pronunciation*

RPI = représentation phonologique individualisée (cf. section 4.5.2)

US = anglais américain

VA = vieil anglais

INTRODUCTION

| 'wʌns 'mɔː | 'ʃtreɪndʒ 'ʃtjuːdənts wə 'hɜːd 'sɪŋɪŋ ən 'ɒmɪnəs ˌrevə'luːʃənəri
'tʃuːn | ɪn ə 'grəʊsɪəri ˌʃtɔː ɪn ðə 'sɪtɪz ˌrezi'denʃəl 'eəriə | 'jestədeɪ ˌɑːftə'nuːn | ɪt ɪz
ə'ʃuːmd ðət ðeə 'prezəns ɪz ən ˌevərɪn'kriːsɪŋ 'sɔːs əv 'ʃtɪres fə ðə 'ləʊkəl
'rezi'dənts | hu 'ɑːgjuː ðət 'ʃtjuːdənts ʃəd bi ɪn ðə 'klɑːfruːm 'dʒʊərɪŋ ðə 'deɪ |

(Once more, strange students were heard singing an ominous revolutionary tune in a grocery store in the city's residential area yesterday afternoon. It is assumed that their presence is an ever-increasing source of stress for the local residents, who argue that students should be in the classroom during the day.)

La transcription de cet extrait d'un bulletin d'informations fictif fait apparaître un certain nombre de variantes non-standard qui présentent la caractéristique d'être toutes des palato-alvéolaires fricatives ou affriquées. Dans ce court récit, la différence générationnelle et sociale entre les étudiants et les résidents de cette ville imaginaire, non ancrée dans une réalité géographique particulière, se manifeste sous la forme d'un conflit des générations, extrême et certainement magnifié par un présentateur désireux d'exploiter les tensions pour obtenir un meilleur audimat. Le scénario pourrait presque être conforme à une certaine réalité sociolinguistique de l'anglais contemporain, si ce n'est que les palato-alvéolaires seraient en réalité plus susceptibles d'être associées aux étudiants qu'au présentateur ... du moins pour l'instant, ce type de variantes semblant se diffuser à mesure que le temps passe.

Ce court scénario résume en effet les principales implications linguistiques, sociales, temporelles et médiatiques d'un phénomène relativement nouveau, que nous qualifions de *palatalisation contemporaine* et qui est l'objet de cette étude.

Phénomène phonétique et phonologique des plus productifs¹, la palatalisation a joué un rôle particulièrement important dans l'évolution des langues romanes, ouraliennes, slaves et indo-aryennes, ainsi que dans l'histoire du japonais, du coréen, du chinois et du twi, une langue du Ghana (Bynon, 1977). Si ses effets sont un peu moins spectaculaires dans les langues germaniques, la palatalisation occupe tout de même une place de choix dans l'histoire de l'anglais, et notamment dans le développement graduel des palato-alvéolaires fricatives et affriquées. Cette évolution particulière a en effet contribué à changer la phonétique de l'anglais, ainsi qu'à en modifier progressivement le système phonologique. A l'origine de ces changements, l'assimilation inhérente à tout processus de palatalisation est ainsi un élément primordial de l'évolution historique de la langue anglaise.

Les occurrences les plus anciennes de palato-alvéolaires en anglais remontent au V^e siècle, au début de la période vieil-anglaise (Baugh & Cable, 2002 : 97). Leurs manifestations les plus récentes datent, quant à elles, du XXI^e siècle. Bien qu'étant à l'origine des phones conditionnés par des phénomènes purement phonétiques, les palato-alvéolaires ont progressivement acquis le statut de phonèmes à part entière dans le système phonologique de l'anglais.

En ce qui concerne la prononciation de l'anglais aujourd'hui, l'une des impressions auditives majeures qui nous semble se dégager de l'écoute de certains locuteurs natifs est la fréquence des occurrences de *nouveaux* cas de palatalisation. Ceux-ci se manifestent par la présence de fricatives et d'affriquées palato-alvéolaires dans des items lexicaux et des environnements où elles n'apparaissaient pas jusqu'à un passé récent. A titre d'exemple, les mots suivants sont susceptibles de contenir ces variantes palatalisées, aux emplacements soulignés : *Tuesday*, *dune*, *assume*, *presume*, *stew*, *strong*, *stop*, *anniversary*, *grocery*.

¹ Nous entendons le terme *productif* dans le sens suivant : *A pattern is 'productive' if it is repeatedly used in language to produce further instances of the same type* (Crystal, 2003b : 247).

Cette étude a pour but d'introduire et d'étudier le phénomène de la palatalisation contemporaine, lié à la production de ces nouvelles variantes avec palato-alvéolaires. Par extension, nous présenterons les *Cas de Palatalisation Contemporaine* (CPC) qui en résultent. Les CPC peuvent d'autant plus être qualifiés de « nouveaux » que leur usage n'est parfois pas encore attesté par les dictionnaires de prononciation. Dans certains cas, cet usage est même considéré comme incorrect, notamment lorsqu'on consulte les transcriptions de ces dictionnaires et les divers manuels de phonologie de l'anglais.

Dans le *Longman Pronunciation Dictionary* (LPD ; Wells, 2008) et le *English Pronouncing Dictionary* (EPD ; Roach, Hartman & Setter, 2006), certaines de ces prononciations sont néanmoins à présent recensées comme variantes. Il est d'ailleurs intéressant de constater qu'elles n'étaient encore pas du tout répertoriées dans les éditions des années 1980 de l'EPD. Ce changement dans la façon de traiter des items lexicaux identiques, d'une édition à l'autre d'un même dictionnaire en l'espace d'une vingtaine d'années à peine, semble indiquer une évolution en cours et confirmer le statut de nouveautés pour les palato-alvéolaires qui sont l'objet de cette recherche.

Deux facteurs ont motivé cette étude. Tout d'abord, ce travail nous permet de proposer un cadre théorique et pratique pour un phénomène que nous avons commencé à remarquer à la fin des années 1990, et qui nous semblait alors relever d'une évolution dans la prononciation de l'anglais. Nous avons donc voulu savoir s'il était justifié de considérer le phénomène comme un véritable changement linguistique. Tel est le premier but de cette recherche. En outre, cette étude doit permettre de dresser le profil des locuteurs auxquels les CPC peuvent être associés. Ces deux axes de recherche nous ont amené à formuler deux hypothèses de départ, qu'il convient de vérifier :

1/ Plus le locuteur anglophone est jeune, plus ces nouvelles palato-alvéolaires ont tendance à être effectives dans son discours.

2/ Cette évolution ne semble aucunement restreinte à une variété d'anglais en particulier ; nous en avons une expérience de terrain avec des locuteurs britanniques, américains, australiens, néo-zélandais et polynésiens.

Au fil de ce travail, nous chercherons à confirmer ou infirmer ces deux hypothèses.

En parallèle, nous tâcherons également d'apporter des réponses à des questions ayant trait au statut phonologique de ces palato-alvéolaires :

- Les variantes palatalisées que sont les CPC sont-elles des variantes de type phonétique ou phonologique ?
- S'agit-il de simples réalisations de surface ou les CPC correspondent-ils à des formes sous-jacentes chez les locuteurs qui les utilisent ?
- Sommes-nous en train d'assister à un phénomène de phonématisation de ce qui n'était au départ que de simples allophones ?

Le deuxième facteur ayant motivé ce travail est l'absence d'études détaillées sur le processus de palatalisation contemporaine. A notre connaissance, on ne trouve en effet qu'une seule étude approfondie (Hannisdal, 2006) portant sur l'un des quatre CPC définis. En dehors de ce travail, seuls existent dans la littérature spécialisée quelques articles portant sur un deuxième CPC, ainsi que quelques remarques sur le sujet dans les manuels de phonologie ou les ouvrages portant sur les variétés d'anglais. C'est pourquoi nous avons souhaité traiter le phénomène de la palatalisation contemporaine en profondeur.

De façon plus générale, la variation concernant les consonnes a été beaucoup moins étudiée que la variation vocalique. Cela n'est pas étonnant, dans la mesure où les consonnes sont plus stables, pour des raisons articulatoires. Ainsi, Cruttenden (2008 : 64) explique :

The English consonants have been subject to fewer changes than have the vowels. This is not surprising, for a consonantal articulation usually involves a contact which can be felt; such an articulation tends to be more stable. There have only been a small number of changes involving modification of consonants in English.

Nous présenterons notre étude en quatre chapitres.

Après avoir défini différentes formes de palatalisation, dont la palatalisation contemporaine, le premier chapitre est consacré à une étude de type diachronique, dont le but est de déterminer si les CPC s'inscrivent dans une logique particulière d'évolution de la langue anglaise. Pour ce faire, nous dressons

l'historique de la palatalisation et des palato-alvéolaires, depuis le proto-indo-européen jusqu'à l'anglais contemporain. Nous montrons comment la palatalisation a été productive sur les plans phonétiques et phonologiques au cours de diverses périodes de l'histoire de la langue anglaise. Enfin, nous concluons cette partie historique par la présentation des quatre *Cas de Palatalisation Contemporaine* examinés dans cette étude. Ceux-ci semblent s'inscrire dans une certaine continuité diachronique menant invariablement à la production de nouvelles palato-alvéolaires. Dans cette section, nous recensons les diverses remarques déjà établies au sujet de la palatalisation contemporaine. Nous détaillons comment le processus d'assimilation opère dans chacun des quatre cas définis. Afin de montrer que les CPC ne se manifestent pas de façon géographiquement restreinte, nous recensons également les différentes allusions qui y sont faites au sein de la littérature spécialisée dans le domaine des variétés de l'anglais.

Le deuxième chapitre porte sur les divers aspects que revêt le changement linguistique, afin de nous permettre de déterminer comment ceux-ci peuvent expliquer l'évolution qui mène aux CPC. Nous abordons dans un premier temps la dimension temporelle intrinsèque à tout changement. Le cadre théorique dans lequel nous nous situons est d'inspiration labovienne. Nous montrons comment les CPC semblent, sur le plan théorique, relever d'un *changement en cours*, changement observable selon le principe du *temps apparent* (Labov, 1994). Par la suite, nous détaillons certains principes de changement phonétique et phonologique, tout en montrant comment ceux-ci sont illustrés par l'évolution inhérente aux CPC. Trois modèles de changement linguistique reposant sur l'interaction entre le locuteur et le récepteur, et sur les erreurs de réception qui peuvent en découler, sont ensuite abordés. Le changement ayant à son origine la variation, nous traitons des facteurs de variation stylistique et sociolinguistique qui sous-tendent la palatalisation contemporaine. Enfin, nous étudions la question des facteurs de diffusion et de propagation des CPC en anglais contemporain.

Dans le troisième chapitre, nous illustrons notre recherche en analysant différents corpus, dont nous expliquons les critères de sélection, ainsi que la méthode que nous avons choisie d'utiliser pour les exploiter. Le premier corpus est constitué de différentes éditions de l'EPD et du LPD. Il permet de rendre compte de l'évolution de la reconnaissance des CPC par les dictionnaires spécialisés en un peu plus d'une vingtaine d'années. L'étude des dictionnaires est aussi un moyen de vérifier comment les principes de variation et de changement étudiés dans le chapitre 2 opèrent lexicalement. Pour une variable donnée, quels sont les items qui sont susceptibles d'être palatalisés et quels sont ceux qui ne le sont pas ? Comment peut-on expliquer la différence ? Le chapitre 3 sera également l'occasion d'examiner deux études de corpus menées sur deux CPC différents. Afin de confirmer ou d'infirmer nos hypothèses de départ, une étude de plusieurs corpus d'enregistrements est ensuite menée.

A partir d'un corpus public en ligne, nous étudions d'abord plus de 200 enregistrements de locuteurs d'Angleterre, d'Ecosse, des Etats-Unis, d'Australie et de Nouvelle Zélande. Leurs dates de naissance sont réparties sur tout le XX^e siècle. Les locuteurs lisent un même texte, susceptible de contenir quelques CPC, ce qui nous permet de confronter des données linguistiques comparables. Afin d'aller plus loin que la lecture formelle d'un texte, une seconde série d'enregistrements de discours non contrôlés, tirés du même corpus, est ensuite étudiée. Les locuteurs, de toutes générations, sont un peu plus de 300. Le but de l'étude de ces quelques 500 enregistrements est de vérifier empiriquement si les CPC constituent un changement en cours et s'ils ont une portée géographique étendue. Les résultats permettent également de déterminer quelle est la corrélation entre le type de discours et la production effective des CPC. Les données recueillies sont également utilisées pour mieux rendre compte de la réalité sociolinguistique de la palatalisation contemporaine, en croisant plusieurs variables.

Le troisième chapitre est complété par l'étude d'enregistrements de 30 locuteurs, nés entre 1965 et 1998, qui lisent un texte spécialement écrit pour les besoins de la présente étude et comprenant un nombre important d'items lexicaux pouvant potentiellement contenir des CPC. Certains de ces informateurs lisent

ensuite une liste de mots de façon lente et syllabique. Les données établies nous permettent d'entrer dans le détail de chaque CPC et de dresser un tableau assez complet de la palatalisation contemporaine. En outre, l'opposition entre la lecture de mots dans un texte et celle des mêmes items, une fois isolés, permet de déterminer si, pour un locuteur donné, les CPC relèvent d'un phénomène purement phonétique de chaîne parlée ou appartiennent à la forme de citation des items en question. Les résultats sont parfois surprenants et ne manquent pas de lever un certain nombre de questions théoriques. En résumé, le chapitre 3 permet de rendre compte à la fois du changement que constitue la palatalisation contemporaine et de la variabilité inter- et intra-locuteur en lien avec les CPC.

Nous terminons ce travail en proposant des réponses aux questions liées au statut des CPC. Pour ce faire, plusieurs théories de phonologie sont abordées et constituent autant de cadres pour l'analyse phonologique. Les CPC sont ainsi successivement étudiés par le prisme de la phonologie traditionnelle, en fonction du principe phonémique, puis de la phonologie générative. Deux modèles de phonologie post-génératifs, cognitifs et centrés sur l'usage, complètent cette étude théorique. Le statut des CPC étant ambigu, nous proposons enfin un modèle intégratif pouvant expliquer toutes les facettes du phénomène étudié. Le cadre dans lequel nous nous situons constitue autant une théorie du changement linguistique qu'un modèle de phonologie. Il a la particularité d'être un modèle dérivationnel qui s'appuie sur des représentations phonologiques individualisées. Dans ces représentations, les phonèmes sont considérés comme ayant une valeur prototypique (ce qui n'exclut pas leur fonction contrastive et leur dimension fonctionnelle). Le changement de sons inhérent aux CPC prend la forme d'une fossilisation qui opère au niveau des items lexicaux et/ou des morphèmes. Le modèle proposé comporte donc une composante diachronique. Le chapitre 4 a ainsi une dimension plus théorique que les parties précédentes, ce qui nous permet de conclure cette étude sur notre positionnement épistémologique.

Chapitre 1

Historique de la palatalisation

et des palato-alvéolaires fricatives et affriquées de l'indo-européen à nos jours

1.1 La palatalisation : introduction

Le terme de *palatalisation* recouvre plusieurs réalités phonétiques distinctes dont le point commun est une articulation à proximité de la zone palatale. En ce qui concerne l'évolution du latin et du français, la palatalisation est traditionnellement décrite par un double mouvement vertical et horizontal. Le mouvement vertical consiste en l'élévation de la langue vers le point le plus haut de la voûte palatine. Le mouvement horizontal est un mouvement d'arrière en avant pour les consonnes postérieures /k, g/ ou d'avant en arrière pour les consonnes antérieures /t, d, n/. Il s'agit bien sûr d'une antériorisation ou d'une rétraction du point d'articulation de ces consonnes. Le mouvement vertical a pour résultat un renforcement de l'articulation, c'est-à-dire un « accroissement de la tension musculaire du mouvement des muscles éleveurs de la langue » (Laborderie, 1994 : 85). Le mouvement horizontal est dû à « l'action assimilatrice [de] phonèmes palataux contigus » (Laborderie, 1994 : 85). On considère traditionnellement, notamment dans le domaine de la phonétique historique du latin et du français, que toute évolution (même si elle aboutit à une consonne palatale), qui n'est pas la résultante de ces deux mouvements simultanés, est une *fausse* palatalisation (Straka, 1979 ; Laborderie, 1994). A contrario, la *vraie* palatalisation se caractérise à la fois par le renforcement de l'articulation et le déplacement du point d'articulation (Straka, 1979).

En phonétique anglaise, la définition de la palatalisation donnée par les linguistes est souvent plus large et l'on ne distingue habituellement pas entre

vraie et *fausse* palatalisation. Selon Viel (2003 : 20), il y a palatalisation lorsqu'une « consonne non palatale le devient au contact d'une palatale ». Au sens strict du terme, les consonnes palatales de la langue anglaise se limitent à la glissée /j/ et à la fricative sourde [ç] (dont le statut n'est plus phonémique en anglais contemporain). On peut néanmoins inclure plus globalement les palato-alvéolaires dans la catégorie des palatales en donnant à ce terme un sens un peu plus large (Stévanovitch, 2008 : 21). Dans cette étude, le terme de *palatalisation* sera pris dans ce sens : la production de palato-alvéolaires peut être le résultat d'un processus de palatalisation.

A ce titre, nous retiendrons ici la définition du terme que Roach (2009b) donne dans le glossaire de *English Phonetics and Phonology* :

It is difficult to give a precise definition of this term, since it is used in a number of different ways. It may, for example, be used to refer to a process whereby the place of an articulation is shifted nearer to (or actually on to) the centre of the hard palate: the *s* at the end of the word 'this' may become palatalised to *ʃ* when followed by *j* at the beginning of 'year', giving *ðiʃ jɪə*¹.

Dans l'exemple donné, la palatalisation correspond à un déplacement du point d'articulation d'une alvéolaire vers l'arrière, c'est-à-dire à une *rétraction* de l'articulation initiale. Il s'agit donc d'un mouvement horizontal dont le résultat est la production d'une palato-alvéolaire fricative. Le même mouvement de rétraction peut également aboutir à la production d'affriquées :

Palatalization [...] an alveolar consonant under the influence of a following glide becomes an affricate (Blocley, 2011 : 19)

Dans d'autres cas, la palatalisation correspond au « déplacement du point d'articulation d'une vélaire vers l'avant » (Stévanovitch, 2008 : 22), c'est-à-dire à une *antériorisation* de l'articulation initiale. Dans l'histoire de la langue anglaise, la rétraction des alvéolaires et l'antériorisation des vélaire ont toutes deux contribué à créer des palato-alvéolaires. La notion de mouvement vertical, et par extension de tension des muscles de la langue, n'est donc pas nécessaire à l'inclusion de cas de palatalisation dans la présente étude.

¹ La notation en gras est celle retenue par Roach, reproduite ici.

Comme le montre la citation de Roach, la palatalisation est souvent mentionnée parmi les phénomènes phonétiques qui relèvent de la chaîne parlée. Pour illustrer le phénomène, Jobert et Mandon-Hunter (2009 : 183) donnent également des exemples qui se situent aux frontières de mots différents en énonçant deux règles :

[1] Les alvéolaires /s/ et /z/ suivies des palatales /j/ ou /ʃ/ se transforment respectivement en /ʃ/ et en /ʒ/.

/s/ + /j/	/s/ → /ʃ/	<i>this year</i>	^h ðɪʃ 'jɪə/
/s/ + /ʃ/	/s/ → /ʃ/	<i>nice shoes</i>	^h naɪʃ 'ʃuːz/
/z/ + /j/	/z/ → /ʒ/	<i>those euros</i>	^h ðəʊz 'jʊərəʊz/
/z/ + /ʃ/	/z/ → /ʒ/	<i>She's sure</i>	^h ʃiːz 'ʃʊː/

[2] Les alvéolaires /t/ et /d/ au contact de la palatale /j/ se transforment, entraînant un phénomène de coalescence¹ qui produit une affriquée [...]

/t/ + /j/ → /tʃ/	<i>Don't you know?</i>	^h dəʊntʃə 'nəʊ/ [...]
/d/ + /j/ → /dʒ/	<i>Would your parents mind?</i>	^h wədʒə 'peərənts 'maɪnd/

Ces exemples d'assimilation régressive (lorsque la consonne finale d'un mot prend un trait du mot appartenant à la consonne qui suit) sont donc deux formes de palatalisation. Wells (LPD 2008) qualifie les cas de palatalisation tels que ceux donnés en [1] de *dealveolar assimilation*. Il s'agit de cas dans lesquels l'alvéolaire acquiert un trait de la consonne palatale qui suit, celle-ci demeurant inchangée. Le passage d'alvéolaire à palato-alvéolaire consiste en une « déalvéolarisation » du point d'articulation du segment /s/ ou /z/ assimilé. Quant aux exemples tels que ceux donnés en [2], Wells les qualifie de *coalescent assimilation* ou de *yod coalescence*, dans lesquels deux consonnes avoisinantes fusionnent en une seule consonne (une affriquée, ici) qui contient des traits des deux consonnes d'origine². Il n'y a dans ce cas aucun renforcement de l'articulation, mais au contraire un relâchement de la tension musculaire des muscles élévateurs de la langue (cf. section 2.3.1).

Comme l'illustrent les phénomènes répertoriés en [1] et en [2], la palatalisation peut donc prendre plusieurs formes. Le point commun entre ces divers phénomènes réside dans le rôle des consonnes initiales du mot le plus à

¹ La définition de la coalescence donnée par Roach (2009b) est la suivante : « Speech sounds rarely have clear-cut boundaries that mark them off from their neighbours. It sometimes happens that adjacent phonemes slide together (*coalesce*) so that they seem to happen simultaneously. »

² Voir le blog phonétique de J. C. Wells à l'adresse suivante : <http://www.phon.ucl.ac.uk/home/wells/blog0608.htm>

droite. Ces consonnes entraînent l'épanchement de l'un de leurs traits vers les consonnes finales de l'item qui les précède. Ce faisant, elles entraînent une rétraction du point d'articulation de la consonne de gauche. La palatale /j/ ou la palato-alvéolaire /ʃ/ sont ainsi les déclencheurs du procédé de palatalisation. Elles constituent les consonnes au contact desquelles « la consonne non palatale devient palatale » (Viel, 2003 : 20), son point d'articulation se rapprochant du palais dur. Dans la terminologie définie par Pavlík (2009 : 4), elles jouent le rôle de *l'assimilateur* dans le procédé d'assimilation :

The notion of assimilation presupposes the existence of at least two segments (phonemes/allophones), which, by influencing each other, change their phonetic properties. We may distinguish between the segment which is being assimilated – the **assimilee**, the segment which assimilates another segment (transfers some features to it) – the **assimilator**, and the segment resulting from the assimilation, i.e. the assimilee after the assimilation, which we will name, for want of a better term, the **assimilant**.

Comme le remarque Roach (2009a : 111), les consonnes qui ont été assimilées (les *assimilées* pour Pavlík), ne disparaissent pas complètement lors des phénomènes d'assimilation. La durée du segment résultant de l'assimilation (*l'assimilant*) est approximativement celle que l'on attendrait pour un agrégat de deux consonnes.

Lors du processus de palatalisation, la fonction d'assimilateur n'est cependant pas toujours occupée par les fricatives palato-alvéolaires (comme dans les exemples n°2 et n°4 donnés par Jobert et Mandon-Hunter) ou par la glissée palatale (comme dans les autres exemples de Jobert et Mandon-Hunter et dans l'exemple de Roach). L'approximant post-alvéolaire /r/ et les agrégats consonantiques /st/, /stj/, /str/ et /sk/) peuvent également jouer ce rôle (cf. sections 1.5.5 et 1.5.6). Dans tous les cas, la présence d'un segment assimilateur est nécessaire à l'assimilation. Le mécanisme de la palatalisation n'échappe donc pas à cette règle.

En plus des processus qui relèvent de la chaîne parlée, les mêmes phénomènes de palatalisation peuvent se produire à *l'intérieur* d'un mot. Ces phénomènes constituent le cœur de la présente étude.

En résumé, la palatalisation est une forme d'assimilation du point d'articulation qui peut se manifester de plusieurs manières. Elle peut se produire à la frontière des mots dans la chaîne parlée. On parle alors de palatalisation *de phrase* et sa recevabilité n'est guère problématique. Elle peut également avoir lieu au sein-même des mots ; on parle alors de palatalisation *de mot*. Parmi ces derniers cas, la « correction » langagière de certaines palatalisations, plutôt caractéristiques de la deuxième partie du XX^e siècle et du début du XXI^e siècle, est aujourd'hui sujette à controverse dans le cadre d'une vision prescriptive de l'utilisation de la langue. C'est ce que nous appelons les *Cas de Palatalisation Contemporaine* (CPC) (cf. section 1.6). Quant au processus qui aboutit à la création des CPC, nous le qualifions de *palatalisation contemporaine* afin de le distinguer de processus antérieurs dans l'histoire de l'anglais.

Avant d'en arriver au phénomène de la palatalisation contemporaine, il convient de broser un bref historique de la palatalisation et des palato-alvéolaires fricatives et affriquées dans la langue anglaise.

1.2 Considérations générales sur l'histoire de la langue anglaise et approche retenue

1.2.1 Avant la naissance du vieil-anglais : généalogie et contact linguistique

L'appellation *anglais* (en l'occurrence *vieil-anglais* dans un premier temps) ne s'applique d'ordinaire pas à autre chose qu'à la langue parlée en Grande Bretagne à partir des invasions germaniques. Cependant, l'histoire de la famille des langues indo-européennes, dont l'anglais fait partie, est bien évidemment plus ancienne que cela. Les palato-alvéolaires du vieil-anglais sont le résultat d'une double transmission provenant à la fois du proto-indo-européen¹ et des langues des peuples ayant résidé en Grande Bretagne avant les invasions germaniques. Ne se concentrer sur l'histoire des palato-alvéolaires qu'à partir de l'époque vieil-anglaise reviendrait donc à ne pas tenir compte d'une partie de l'héritage

¹ Le proto-indo-européen, ou indo-européen commun, est la langue commune (reconstruite, et donc hypothétique) à partir de laquelle toutes les langues de la famille indo-européenne se sont développées. Il s'agit du premier ancêtre connu de l'anglais (cf. section 1.3.4).

linguistique dont le vieil-anglais est la résultante. C'est la raison pour laquelle nous dresserons l'historique de /tʃ, dʒ, ʃ, ʒ/ à partir du proto-indo-européen, suivant en cela le *modèle généalogique* ou *théorie de l'arbre* (*tree model*) de la linguistique historique, qui repose sur une analogie entre les langues et la famille. Ainsi, les langues mères ont des descendance (par exemple, le latin est la langue mère du français) et les mots et les langues sont apparentés en raison de leur origine commune. Ce modèle n'est cependant pas suffisant pour rendre compte de l'histoire des palato-alvéolaires car il n'intègre pas le changement linguistique de type externe dû au contact entre les langues (ou entre les variétés d'une même langue). Smith explique (2009 : 8-9) :

[...] the tree-model "whereby cognate languages and forms descend from a common ancestor. [...] However, linguistic evolution differs from biological evolution in that languages and varieties can acquire characteristics through contacts with other languages and varieties, e.g. so-called *borrowing* of vocabulary; and this fact makes the tree-model problematic. Nineteenth-century scholars were of course well aware of this difficulty, and developed a supplementary wave-model to accommodate the phenomenon of contact.

Crystal (2004 : 20) souligne également les limites du seul modèle généalogique :

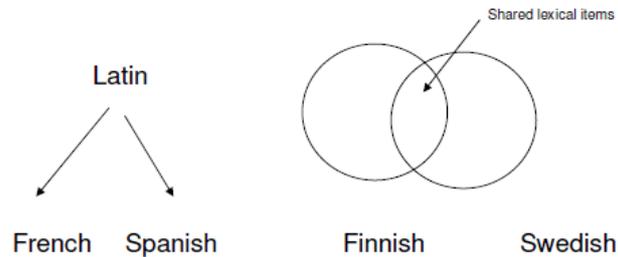
The metaphor of a 'family' is helpful, but it is also misleading in its suggestion that languages evolve through nice clear lines of descent, as in a human family. It does not allow for the kind of 'sideways' influence which individual languages have on each other.

C'est Schmidt qui développe en 1872 le *modèle par vagues* ou la *théorie des ondes* (*wave model*), susceptible de rendre compte des changements dus au contact linguistique :

Lorsqu'on a découvert, à la fin du dix-neuvième siècle, que des isoglosses pouvaient redécouper des limites linguistiques bien établies, l'une des propositions, de J. Schmidt (1872) fut de substituer à la théorie de l'arbre la théorie des ondes. Sa thèse portait de l'observation suivante : quand on compare des langues apparentées sur des traits spécifiques, on constate généralement une corrélation entre la distance géographique et la distance linguistique. Le terme d'onde se réfère au fait que les innovations linguistiques se répandent dans une aire géographique donnée, comme des vagues créées par une pierre jetée dans l'eau : de leur point d'origine à la périphérie. Le changement perd lentement sa force d'expansion ; plus il va loin, moindre est son effet, car il vient rencontrer les vagues créées par d'autres innovations.

(<http://www.ciep.fr/publications/genetique/genetique23.php>)

Illustration 1 :
modèle généalogique vs. modèle par vagues (Smith, 2009 : 9)



La théorie des ondes vient efficacement compléter la théorie de l'arbre pour ce qui est de la diffusion des palato-alvéolaires. Cette complémentarité permet de rendre compte à la fois de la diffusion généalogique (par héritage ; diffusion historique, « verticale ») et de la diffusion synchronique (par contact ; diffusion géographique, « horizontale »). Ces modes de diffusion sont à rapprocher respectivement des notions d'histoires *interne* et *externe* de la langue.

1.2.2 Approche retenue

Au cours du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, l'étude de la langue est exclusivement philologique, c'est-à-dire que les seuls champs d'étude sont les changements de sons, les évolutions lexicales et syntaxiques, les événements historiques étant alors secondaires (Matto & Momma, 2011 : 7). Il s'agit-là d'un modèle *interne* et strictement linguistique. Au cours du XX^e siècle, un rééquilibrage s'effectue en direction du lien entre langue et histoire. L'analyse des événements historiques constitue le modèle *externe* d'étude des langues. De nos jours, la fonction sociale du langage étant devenue évidente, il n'est plus pertinent de distinguer entre points de vue interne et externe dans le cadre d'études historiques (Matto & Momma, 2011 : 8).

Au plan des approches scientifiques, on retrouve la dichotomie interne/externe dans la distinction entre *diachronie* et *linguistique historique*. En théorie, la diachronie « s'occuperait uniquement de la langue même et ne tiendrait pas compte de l'histoire externe et des facteurs externes qui pourraient intervenir

alors que la linguistique historique prend en compte non seulement la langue elle-même mais l'histoire externe » (Prévoist, 2009). Dans la pratique, le terme de *linguistique historique* permet souvent de regrouper les deux perspectives (Prévoist, 2009). C'est cette double approche qui est retenue dans la présente étude, l'apparition et le développement des palato-alvéolaires en anglais relevant à la fois de facteurs internes et externes.

En ce qui concerne le contact entre les langues, les influences considérées sont de trois types : le *substrat*, le *superstrat* et l'*adstrat*¹. Schøsler (2007) définit ces concepts de la façon suivante :

On désigne par *substrat* les traits du vocabulaire qui persistent d'une langue qui existait à un endroit où la population parlant une autre langue est venue se greffer.

Le *superstrat* désigne quelque chose qui se pose *au dessus*, c'est-à-dire que la langue des conquérants laisse des traces dans la langue de la population conquise mais que cette population n'a pas entièrement perdu sa langue originelle.

L'*adstrat* n'est pas le fruit d'une conquête. Il s'agit d'emprunts à des langues appartenants à une civilisation étrangère qui est considérée comme importante. Donc, c'est par admiration et imitation qu'on emprunte des mots appartenants à l'autre civilisation. (<http://cle.ens-lyon.fr/plurilingues/l-evolution-des-langues-21287.kjsp>)

Ainsi, les langues celtiques et le latin constituent le substrat de l'anglais en Grande Bretagne (cf. sections 1.4.2.2 et 1.4.2.4) en raison de l'arrivée des Celtes outre-Manche à la fin du Ve siècle avant J.C. et de l'invasion romaine de 43 après J.C. En effet, la présence de ces deux langues sur le sol britannique avant les invasions germaniques laisse quelques traces sur la langue anglaise. Suite à la conquête normande de 1066, le français devient le superstrat de l'anglais (Schøsler, 2007) puisqu'il l'influence fortement sans pour autant le supplanter définitivement. C'est également le cas du latin au cours de la période moyen-anglaise, mais dans une moindre mesure que le français. A l'époque de la Renaissance, le latin et une cinquantaine d'autres langues, dont le français, constituent l'adstrat de l'anglais par l'intermédiaire des innombrables emprunts qui caractérisent cette période.

Force est de constater que le latin et le français ont grandement influencé l'évolution de l'anglais : en temps que substrat, superstrat et adstrat pour le latin et

¹ Le terme *adstrat* est à l'origine un néologisme proposé par le linguiste Valkhoff et formé sur le modèle de *substrat*.

en tant que superstrat et adstrat pour le français. Cette constatation permet d'expliquer la double origine anglo-saxonne *et latine* de la langue anglaise.

1.2.3 Les différentes époques de l'histoire de la langue anglaise

L'histoire de la langue anglaise à proprement parler (à partir des invasions germaniques) est traditionnellement divisée en plusieurs périodes. En dépit de la difficulté qu'il peut y avoir à définir des frontières de façon précise (Sweet, 1888 : 154, 199), il existe un consensus au sujet des deux premières phases (de 450 à 1500) chez les historiens de l'anglais. En revanche, les divisions peuvent varier à partir de 1500 et de l'émergence de l'anglais moderne. Parce qu'il nous semble être en adéquation avec l'histoire de la palatalisation en anglais, nous retiendrons dans cette étude le découpage suivant : vieil-anglais (*Old English*), moyen-anglais (*Middle English*), anglais moderne naissant (*Early Modern English*), anglais moderne (*Late Modern English*) et anglais contemporain (*Contemporary English*). Bien évidemment, les dates données ci-dessous n'ont rien d'absolu. Ainsi que l'explique Chevillet (1994 : 21), « les divisions ont été établies par commodité et les transitions d'une période à l'autre se sont toujours effectuées progressivement ». En réalité, les changements se produisent le long d'un continuum, et non de manière abrupte.

1/ Le vieil-anglais (450-1150).

Il résulte de la fusion des dialectes parlés par les envahisseurs germaniques. C'est une période riche en désinences. Le lexique est essentiellement germanique.

2/ Le moyen-anglais (1150-1500).

Il est caractérisé par la forte influence qu'exercent le latin et, surtout, le français suite à l'invasion normande de 1066. « Cette vague d'emprunts a rendu l'anglais particulièrement réceptif, et depuis cette date le phénomène s'est poursuivi ». (Stévanovitch, 2008 : 11). En outre, le moyen-anglais « illustre un délabrement flexionnel » (Chevillet, 1994 : 21).

3/ L'anglais moderne naissant (1500-fin du XVIII^e siècle)

Du point de vue phonologique, l'anglais moderne se caractérise par le Grand Changement Vocalique (c. 1440-1550). En outre, l'anglais devient plus analytique et moins synthétique¹. *Do* devient auxiliaire. En anglais, on fait souvent une distinction entre *Early Modern English* (XVI^e et XVII^e siècles) et *Late Modern English* (XVIII^e et XIX^e siècles). Cette distinction sera conservée dans cette étude.

4/ L'anglais moderne (XVIII^e et XIX^e siècle)

La principale évolution par rapport à l'anglais moderne naissant est d'ordre lexical. L'anglais moderne se caractérise par un grand nombre de nouveaux items lexicaux associés à la révolution industrielle et à l'essor de l'Empire britannique.

5/ L'anglais contemporain (depuis le début du XX^e siècle)

L'appellation *anglais contemporain* nous semble pleinement justifiée à partir du début du XX^e siècle. En effet, les liens temporels et linguistiques qui unissent l'anglais du début du XX^e siècle à celui du début du XXI^e sont si forts que la frontière entre diachronie et synchronie a tendance à s'estomper. C'est en substance ce qu'écrit Crystal (2003a : 90) :

Thomas Hardy died in 1928. George Bernard Shaw, who was 14 when Dickens died, lived until 1950. At the beginning of the 21st century, there is a sense in which the 'history of English' ceases to be a helpful notion, and the boundary blurs (...) It hardly seems to be 'history' when we can make direct contact with the pronunciation, grammar, vocabulary, and attitudes to language of the early decades of the 20th century, simply by talking to people whose language shaped them. Moreover, it is difficult to think of a period as constituting a part of the history of the language when its speech and writing seem to be almost identical with what we find today.

¹ Lerer (2008 : 197, 203) donne les définitions suivantes :

Langue analytique : « A language in which grammatical relationships among words in a sentence are determined by the order of the words in that sentence. »

Langue synthétique : « A language in which grammatical relationships between words in a sentence are determined by the inflections (for example case endings), added to the words. »

1.3 La connaissance de prononciations anciennes : quelles preuves ?

Les différentes remarques qui vont être faites dans ce premier chapitre sur l'histoire des palato-alvéolaires en anglais prennent appui sur un certain nombre d'ouvrages et d'articles de linguistique historique et de diachronie. Pour ce qui est des périodes les moins récentes de l'histoire de la langue, aucun enregistrement n'est bien sûr disponible. Dès lors, comment est-il possible d'étudier historiquement la prononciation de l'anglais et ses évolutions ?

La réponse à cette question se trouve dans la recherche de *preuves linguistiques* qui nous ont été léguées à travers l'histoire par l'intermédiaire des différents témoignages qui ont pu survivre jusqu'à nos jours. Pour Smith (2007 : 29-50), ces témoignages se déclinent en quatre genres : les systèmes d'écriture, la poésie, les commentaires de contemporains et la reconstruction.

1.3.1 Les systèmes d'écriture et les preuves par l'écrit

Crystal (2003a : 18-19) fait état d'une certaine logique alphabétique par laquelle les systèmes d'écriture cherchent en partie à rendre compte de la prononciation, y compris en ce qui concerne le vieil-anglais :

We know a great deal about how the letters of the Roman alphabet were pronounced, and it seems reasonable to assume that, when the missionaries adapted this alphabet to Old English, they tried to do so in a consistent and logical way. The letter representing the sound of *m* in Latin would have been used to represent the same sound in English. Likewise, if they found it necessary to find a new letter, this must have been because they felt no Latin letters were suitable (as in the case of the new symbol *æ*).

Samuels (1952 : 20) explique quant à lui que les philologues partent du principe que l'orthographe du vieil-anglais est en relation directe avec sa prononciation et qu'elle est de nature phonémique, et non phonétique :

Interpretations of Old English orthography have usually been based on two assumptions. Firstly that it was roughly phonetic, bore some relation to the spoken sounds, and [...] was not bound by meaningless traditional conventions: this is a reasonable assumption, since so many of the fluctuations which are found in Old English spelling are the same as might be expected within the compass of speech variation of a single person (let alone dialect). Secondly, that it was phonemic in origin and design.

Colman (2004 : 6) juge que l'analyse de Samuels sur l'origine phonémique du vieil-anglais est des plus « raisonnables » en raison de l'adoption par les Anglo-Saxons d'un alphabet romain, lui-même adapté par les missionnaires irlandais à l'écriture de la langue anglaise. La complexité de l'opération nécessite très certainement le recours à un système orthographique simple et pratique ... et donc phonémique :

People are much more readily made conscious of the distinctive sound units in their language than they are of the submembers of the units. For this reason a practical orthography is phonemic. It has one, and only one, symbol for each sound unit (Pike, 1947 : 57).

An ideally consistent alphabetic script will employ one grapheme per phoneme (Hoenigswald, 1960 : 5).

Dans l'absolu, ce principe de simplicité d'une orthographe phonémique est limité puisque l'alphabet romain est utilisé pour la majorité des langues européennes et la correspondance entre graphie et phonie peut très bien varier au sein d'une langue et d'une langue à l'autre¹. C'est ce qu'explique Smith (2007 : 34) en faisant remarquer que <w> donne /w/ pour un locuteur anglophone mais /v/ pour un locuteur germanophone. En dépit de quelques réserves, Smith (2007 : 34) admet que les systèmes d'écritures peuvent donner des indications sur la prononciation.

Avant la mise au point de règles orthographiques précises, l'orthographe pouvait se faire le reflet d'une certaine variation en matière de prononciation, y compris lorsque cela n'était pas le but recherché :

[A] great deal of information comes from the way variations of regional accents and changes over time are shown in the spelling of old English texts. The scribes generally tried to write words down to show the way they were spoken. They were not in a culture where there were arbitrary rules for standardized spelling (...), so we are not faced with such problems as silent letters: the <w> of *writan*, the ancestor of *write*, was pronounced. Old English is, accordingly, much more 'phonetic' than Modern English (Crystal, 2003a : 19).

D'après Lerer (2008), ce sont les écrits de personnes peu lettrées qui sont les plus susceptibles de rendre compte de la véritable prononciation de tout un

¹ Ces remarques ne concernent bien sûr pas les systèmes d'écriture logographiques, dans lesquels les symboles graphiques ne représentent en rien les sons (ex : le système d'écriture idiographique du chinois).

chacun à une époque donnée. Par ailleurs, ces mêmes écrits sont les mieux à même de rendre compte de la variation dialectale, particulièrement pour une période aussi riche en dialectes que celle du moyen-anglais (cf. section 1.4.4.4) :

Linguists do not look for beautifully written or printed texts. Instead, they seek handwritten letters, marginalia, or diary entries. The writers should be educated enough to be able to write but not so educated as to use learned spelling conventions. In other words, the best evidence for the history of pronunciation is the writing of the barely literate. Scribes in the Middle Ages often wrote texts in their own regional dialects, and they tended to spell as they spoke. Thus, before the development of spelling conventions, these written texts can be used as evidence for pronunciation (Lerer, 2008 : 12-13).

Il ne subsiste de témoignages des périodes les plus anciennes de la langue que les écrits qui ont survécu jusqu'à aujourd'hui. En ce qui concerne le vieil-anglais, Smith (2009 : 6-7) explique que ces écrits, bien que peu nombreux, sont riches en indications. Les écrits les plus anciens sont des inscriptions sur pierre, métal et os. Le poème du Franks Casket (VIII^e siècle avant J-C) est exposé à la *British Library*. Le poème gravé sur la Ruthwell Cross (VII^e ou VIII^e siècle avant J-C) est toujours visible dans les *Borders* écossais. Les deux poèmes sont écrits en runes, l'alphabet qui était utilisé avant l'alphabet latin dans plusieurs langues germaniques en Scandinavie, Allemagne et dans les îles Britanniques. Smith explique que la majeure partie des écrits en vieil-anglais nous est parvenue par l'intermédiaire de documents tels que des chartes, des feuilles de parchemin ou quelques manuscrits d'œuvres littéraires. Les textes les plus importants sont ceux qui composent *The Anglo-Saxon Chronicle*¹, qui semble avoir commencé au IX^e siècle et dont plusieurs copies ont survécu (dont l'une, *The Peterborough Chronicle*, date d'après l'invasion normande de 1066). Les sermons en prose de Ælfric et Wulfstan datent de la fin de la période vieil-anglaise et ont été recopiés jusqu'au XII^e siècle. La poésie de la période vieil-anglaise survit dans seulement quatre codex (manuscrits qui datent de la fin du X^e siècle) : *Le Livre d'Exeter*

¹ Crystal (2003) définit *The Anglo-Saxon Chronicle* de la façon suivante : « [It] is not a single text, but a compilation from several sources which differ in date and place of origin. It takes the form of a year-by-year diary, with some years warranting extensive comment, some a bare line or two, and many nothing at all. Most ancient European chronicles were kept in Latin, but the present work is distinctive for its use of old English- and also for the vast time-span it covers, from year 1 (the birth of Christ) to various dates in the 11th or 12th century. »

(*Exeter Book*)¹, *Le Livre de Verceil (Vercelli Book)*², le manuscrit *Junius XI (The Junius Manuscript)*³ et le manuscrit de *Beowulf*.

En ce qui concerne la période moyen-anglaise, les documents ayant subsisté sont beaucoup plus variés et beaucoup plus riches (Crystal, 2003a : 34). L'accès à un nombre d'écrits suffisant ne pose, dès lors, plus de difficultés.

1.3.2 La poésie

Les preuves de ce qu'était la prononciation de l'anglais à une époque donnée peuvent être trouvées dans les pratiques des poètes et l'analyse des rimes, des allitérations et de la scansion (Smith, 2007 : 36). L'étude de la poésie peut même donner des indications quant au système phonologique dans son intégralité :

The way in which poets make words rhyme or alliterate can provide important clues about the way the sound system works (...) (Crystal, 2003a : 19).

Le manque de stabilité de l'orthographe en vieil-anglais est néanmoins problématique. En effet, en l'absence de règles orthographiques précises, les scribes ne faisaient pas toujours preuve de régularité et de cohérence, ce qui rend la tâche du philologue ardue (Cristal, 2003 : 19).

La poésie peut apporter des indications d'ordre sociolinguistique. Ainsi, Smith (2007 : 37-39) donne un exemple qui se situe à la croisée de considérations linguistiques et sociales lorsqu'il situe la perte du /r/ post-vocalique à une période correspondant à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle. Dans la poésie de John Keats (1795-1821), *thorns* rhyme avec *fawns*, ce qui montre que la prononciation du poète n'était pas rhotique. Né à Londres, Keats provenait de la classe moyenne. En revanche, Percy Shelley (1792-1822) venait d'un milieu social bien plus élevé. Il était en effet le fils d'un baronnet et avait été éduqué à Eton et Oxford. Or, la poésie de cet auteur présente également une absence de /r/

¹ Le *Livre d'Exeter* se trouve dans la cathédrale d'Exeter depuis l'époque anglo-saxonne.

² Il semblerait qu'un pèlerin anglo-saxon ait laissé *Le Livre de Verceil* dans un monastère du nord de l'Italie au XI^e siècle alors qu'il était en route pour Rome (Smith, 2009 : 7).

³ *Le Manuscrit Junius XI* se trouve à la bibliothèque Bodleian d'Oxford. On l'appelait avant le manuscrit de Caedmon, à tort (http://en.wikipedia.org/wiki/C%C3%A6dmon_manuscript).

post-vocalique. En établissant des parallèles entre ces deux auteurs, Smith (2007 : 37) démontre que l'absence de rhotacisme est un phénomène attesté au début du XIX^e siècle.

Pour ce qui est des palato-alvéolaires (et des consonnes en général), c'est bien sûr l'étude des allitérations qui peut se montrer riche en indications. En ce qui concerne la période vieil-anglaise, il se trouve que l'allitération est la principale figure de style de la poésie :

Old English poetry, like all old Germanic poetry, uses alliteration (...), rather than rhyme, as its principle of organization. (Lerer, 2008 : 39).

1.3.3 Les commentaires et études des contemporains

Smith (2007 : 40) remarque que la langue anglaise a été l'objet de commentaires tout au long de son histoire, dès la fin de la période vieil-anglaise, lorsque Ælfric, archevêque d'York, établit des parallèles entre le latin et sa propre langue (c. l'an 1000). Lors de la période moyen-anglaise, Geoffrey Chaucer, John Trevisa et William Caxton proposent des commentaires sur les pratiques rhétoriques et les variations dialectales de Grande Bretagne. Cependant, c'est au sujet de l'anglais moderne naissant que les exposés sont les plus développés (Smith, 2007 : 40). Les variations et changement de prononciation commencent à être étudiés en détail à travers, par exemple, les écrits de Christopher Cooper¹ et Sylvester Douglas². Crystal (2003a : 68) explique que les indications tirées de la littérature abondent à partir de cette période. En outre, on a également accès à un nombre important de travaux et de descriptions de la prononciation du moment chez les phonéticiens et grammairiens de l'époque. Au XVIII^e siècle, le dictionnaire du Dr Johnson contribue à la naissance de règles et à l'émergence d'un standard en matière de prononciation. Cette tendance se poursuit dans la deuxième partie du XVIII^e siècle avec les dictionnaires de prononciation de James Buchanan, Thomas Sheridan, John Burn, Thomas Spence, William Kenrick et

¹ Dans ses grammaires (1685, 1687), Cooper établit une description précise des prononciations de <gh> (Smith, 2007 : 40).

² Douglass écrit un traité sur le dialecte de l'Ecosse (1822).

John Walker (cf. section 1.4.6.1). Walker établit même des comparaisons avec le français afin de mieux définir la prononciation de l'anglais. Aujourd'hui, Beal (à paraître) est en train de constituer un corpus de la phonologie des XVIII^e et XIX^e siècles en s'appuyant sur ces dictionnaires de prononciation, sur le dictionnaire du Dr Johnson et sur l'*Oxford English Dictionary*.

En 1879, James Murray est nommé directeur des travaux sur le projet de l'*Oxford English Dictionary* (OED). Il faudra 54 ans pour terminer le projet, après la mort de Murray en 1915. Achevée en 1928, la première édition de l'OED est une mine d'information sur l'histoire de la langue anglaise. Elle donne le sens et l'étymologie de 414,800 mots et expressions. La seconde édition voit le jour en 1989 et contient 615,100 mots¹. Elle est un témoignage de la variété de l'anglais aux plans diachronique (histoire des mots) et synchronique (elle rend compte de la variation géographique de l'anglais au plan mondial). Cette seconde édition est mise à jour tous les trois mois sur Internet. Viney (2004) explique que l'OED a joué un rôle primordial en ce qui concerne notre connaissance et notre compréhension de l'anglais et de l'histoire des mots et expressions.

Pour ce qui est de l'anglais contemporain, les ressources abondent, avec notamment des enregistrements qui peuvent servir de matériau primaire à l'étude de la prononciation.

1.3.4 La reconstruction linguistique

La reconstruction linguistique (ou linguistique comparée) est la méthode qui a permis à William Jones de postuler l'existence du proto-indo-européen à la fin du XVIII^e siècle (cf. section 1.4.2.1). Le but de cette méthode est de remonter aux origines du langage et de reconstruire les états passés d'une langue par le truchement de la comparaison entre différents états connus de cette langue ou entre des langues différentes, lorsque celles-ci sont issues d'un même ancêtre. De cette façon, il est possible d'établir des parallèles génétiques entre plusieurs

¹ Le travail relatif à la troisième édition devrait prendre fin en 2018 (Viney, 2004).

idiomes. Suite au travail de Jones, la reconstruction est développée par les philologues du XVIII^e et du XIX^e siècles. La *Philological Society* est fondée en 1842 à Londres pour étudier l'histoire des langues et institutionnaliser les travaux menés jusqu'alors¹.

Smith (2009 : 7-8) explique que la reconstruction comprend deux procédures distinctes : la reconstruction comparative et la reconstruction interne (*comparative reconstruction* et *internal reconstruction*). La reconstruction comparative consiste à confronter des langues distinctes ou des variétés différentes d'une même langue, de façon à reconstruire la langue ou la variété commune dont ces langues ou variétés sont dérivées. La reconstruction interne consiste à établir ce que Smith appelle la *variation paradigmatic* au sein d'une même langue ou d'une même variété. Les deux procédures sont bien sûr complémentaires. Pour ce qui est du domaine de la prononciation, Crystal (2003a : 19) explique que le travail de reconstruction est particulièrement efficace en ce qui concerne les consonnes.

Smith (2008 : 7) reconnaît que les preuves de ce qu'était la prononciation de l'époque ne sont que partielles si l'on s'en tient aux écrits qui ont subsisté depuis le vieil anglais. Les linguistes ont donc dû mener un travail de reconstruction linguistique à partir de ces écrits. Pour ce faire, ils se sont appuyés sur l'état de la langue à une période ultérieure et mieux connue de son évolution et sur les processus à l'œuvre dans les changements de sons. En effet, un certain nombre de ces changements sont communs à plusieurs langues², ce qui facilite le travail de reconstruction au sein d'une langue donnée, par l'intermédiaire de la reconstruction comparative :

¹ Au milieu du XIX^e siècle, étudier la linguistique revient à étudier l'histoire des langues par le prisme de la philologie. Certains obstacles se dressent sur la route du philologue. L'orthographe n'étant pas régularisée jusqu'à la période de l'anglais moderne (cf. 1.4.6.1), les scribes ne faisaient pas toujours preuve de consistance en la matière auparavant. Certains pouvaient même faire des erreurs. Il convient alors de déterminer quelle variante relève d'une erreur et quelle variante relève d'une intention délibérée de rendre compte, par exemple, d'un changement de sons en cours ou d'une particularité régionale. Seule une quantité très importante d'études comparatives a permis aux philologues de décrire avec certitude les caractéristiques des prononciations ultérieures de la langue (Crystal, 2003 : 19).

² Ce sont les lois phonétiques telle la loi de Grimm, qui ont permis de reconstruire ce que devait être le proto-indo-européen (Lerer, 2008 : 22).

We know a great deal about the kinds of sound change which take place as language progresses. It is therefore possible to propose a particular sound value for an old English letter different from the one in existence today, as long as we are able to give a plausible explanation for the change (Crystal, 2003a : 18).

La reconstruction permet ainsi d'aller au-delà des preuves fragmentaires données par l'existence des sources primaires (manuscrits) et d'établir des généralisations en matière de prononciation à une époque donnée. La reconstruction à partir des changements de sons peut également aider à définir avec précision la période à laquelle les différents emprunts sont entrés dans la langue anglaise. Baugh et Cable (2002 : 77-78) expliquent que la première apparition d'un mot dans la littérature originaire de Grande Bretagne n'est qu'une indication dans la mesure où il n'est pas possible de savoir si ce mot avait depuis longtemps pénétré la langue vernaculaire. Cependant, les deux auteurs indiquent ensuite que la forme phonétique du mot est la meilleure preuve de la date à laquelle celui-ci a été emprunté. En effet, les divers changements de sons peuvent souvent être datés avec une relative précision, grâce à notre connaissance des processus qui les conditionnent. Il en résulte que la présence ou l'absence de ces changements dans un emprunt constitue une preuve importante de la période à laquelle celui-ci a intégré la langue qui l'a emprunté¹.

1.4 Histoire des palato-alvéolaires et de la palatalisation²

1.4.1 Introduction

Le proto-germanique³ ne connaissait qu'une consonne palatale⁴, la glissée palatale /j/, héritée du proto-indo-européen (Stévanovitch, 2008 : 21). Or, l'anglais a aujourd'hui quatre autres palatales dans son système phonologique : deux

¹ Dans certains cas, il est cependant plus difficile de dater avec précision les changements de sons, d'autant qu'un grand nombre de phénomènes sont de nature graduelle (Smith, 2007 : 3-4).

² Sauf indication contraire, les faits historiques mentionnés dans cette section sont principalement tirés des travaux de Baugh et Cable (2002), Bourcier (1978), Chevillet (1994), Crystal (2003), Lerer (2008), Mossé (1947) et Viney (2004).

³ Le proto-germanique, ou germanique commun, est la langue commune à partir de laquelle toutes les langues de la famille germanique se sont développées. Il s'agit d'une langue reconstruite et donc hypothétique.

⁴ Nous entendons ici « palatal » au sens large ; le terme englobe les palato-alvéolaires et les palatales pures.

fricatives, /ʃ/ et /ʒ/, et deux affriquées, /tʃ/ et /dʒ/, soit quatre palato-alvéolaires qu'il a acquises à des périodes différentes de son histoire. Afin de développer à partir de ce bref raccourci diachronique, nous allons retracer l'histoire de la diffusion des palato-alvéolaires depuis le proto-indo-européen jusqu'à l'anglais contemporain. L'acquisition des deux fricatives et des deux affriquées s'est faite en quatre étapes :

- 1 – en vieil-anglais : apparition des phonèmes [ʃ], [tʃ], [dʒ], nouvelles occurrences du phonème [j] ;
 - 2 – en moyen-anglais : nouvelles occurrences de [dʒ] (en particulier en début de mot) et de [tʃ] ;
 - 3 – en anglais moderne : apparition de [ʒ], nouvelles occurrences de [ʃ], [tʃ], [dʒ].
- (Stévanovitch, 2008 : 21).

Deux phénomènes distincts ont contribué à l'acquisition et à la diffusion des palato-alvéolaires : l'influence d'autres langues et les processus de palatalisation. Si ces deux phénomènes recouvrent des réalités différentes en fonction des périodes au cours desquelles ils se produisent, ils se confondent parfois en une même logique : l'emprunt à partir de langues étrangères ayant abouti à un processus de palatalisation en anglais.

L'histoire des palato-alvéolaires se décline donc en termes de processus phonologiques *et* de contact entre langues et peuples, comme le soulignent Baugh et Cable (2002 : 20) :

The English language of today reflects many centuries of development. The political and social events that have in the course of English history so profoundly affected the English people in their national life have generally had a recognizable effect on their language. The Christianizing of Britain in 597 brought England into contact with Latin civilization and made significant additions to our vocabulary. The Scandinavian invasions resulted in a considerable mixture of the two peoples and their languages. The Norman Conquest made English for two centuries the language mainly of the lower classes while the nobles and those associated with them used French on almost all occasions. And when English once more regained supremacy as the language of all elements of the populations, it was an English greatly changed in both form and vocabulary from what it had been in 1066. In a similar way the Hundred Years' War, the rise of an important middle class, the Renaissance, the development of England as the maritime power, the expansion of the British Empire, and the growth of commerce and industry, of science and literature, have, each in its way, contributed to make the English language what it is today (Baugh et Cable, 2002 : 2).

L'histoire du contact linguistique outre-Manche commence avec les langues qui constituent le substrat de l'anglais. Nous débutons donc cet historique par les tous premiers contacts entre les peuples ayant résidé en Grande Bretagne.

1.4.2 Avant le vieil-anglais : le substrat de l'anglais

1.4.2.1 Le proto-indo-européen

Notre compréhension des véritables origines de la langue anglaise date de la fin du XVIII^e siècle. A cette époque, un juge britannique (résidant en Inde) du nom de William Jones étudie le sanscrit. A partir de cette étude, il est frappé par le grand nombre de similitudes d'ordre lexical qui existent entre le sanscrit, le latin et le grec. Jones n'est pas le premier à faire ces constatations. Néanmoins, ses prédécesseurs pensaient que le latin et le grec descendaient tous deux du sanscrit. En 1786, Jones déclare que les trois langues descendent fort probablement d'une langue commune qui n'existe peut-être plus. Ses remarques suscitent un grand intérêt chez les linguistes de l'époque et ont pour conséquence directe la naissance de la philologie. Les philologues parviennent par la suite à confirmer la véracité de l'argument du juge anglais. Le sanscrit, le latin et le grec appartiennent tous trois à la famille des langues indo-européennes. La langue d'origine, commune à ces trois langues et reconstruite par les philologues, est désignée sous le nom de *proto-indo-européen*.

Le peuple de langue indo-européenne est vraisemblablement originaire de Russie ou de la région de la Mer Noire. Les deux origines sont aujourd'hui quelque peu sujettes à controverse alors que l'origine russe a longtemps été la seule proposition des linguistes (Mc Whorter, 2004 : 40). Les Indo-Européens parlent le proto-indo-européen ou des dialectes de cette langue à une époque estimée au IV^e ou au III^e siècle avant J.C (Lerer, 2008 : 15).

A partir de 3500 avant JC, les Indo-Européens se déplacent vers l'ouest (à travers l'Europe) et vers l'est (à travers l'Asie), ce qui explique l'étendue

géographique des langues indo-européennes¹. A mesure qu'elles s'éloignent les unes des autres, les peuplades indo-européennes développent des différences de plus en plus grandes entre leurs dialectes. Par le biais de ces évolutions différentes et de contacts avec des langues diverses, ces dialectes deviennent à terme des langues différentes². Les premières traces écrites du grec, de l'anatolien et de l'indo-iranien remontent à environ 2000 ou 1000 avant JC. Il s'agit alors très clairement de langues différentes (Viney, 2004). L'anglais est ainsi l'une des nombreuses langues descendant du proto-indo-européen. L'influence indo-européenne se fait certainement « de façon assez graduelle, de premières vagues de conquérants se noyant finalement dans les populations autochtones, ou, au contraire, formant des noyaux durs susceptibles d'être rejoints par de nouveaux arrivants » (Martinet, 1987 : 31).

La glissée /j/ est la seule palatale³ à faire partie du système phonologique du proto indo-européen (Stévanovitch, 2008 : 21). Sa présence est néanmoins historiquement fondamentale puisque, non seulement elle constitue l'origine du /j/ de l'anglais, mais elle est aussi à l'origine de l'apparition, puis du développement, des palato-alvéolaires fricatives et affriquées (cf. section 1.4.3.4 ; 1.4.5.3 ; 1.6).

1.4.2.2 La période celtique

Les tous premiers habitants de Grande Bretagne étaient un peuple paléolithique dont nous n'avons plus aucun héritage linguistique ou littéraire (Lerer, 2008 : 30). Les langues celtiques sont donc les premières langues parlées sur le sol britannique (elles le sont encore aujourd'hui par un certain nombre de locuteurs) dont nous avons pu garder des traces.

Les Celtes constituent le premier peuple de langue originellement indo-européenne à se déplacer à travers l'Europe. A la fin du V^e siècle avant JC, une

¹ La famille indo-européenne recouvre la plupart des langues qui sont parlées en Europe et en Iran, ainsi qu'un grand nombre de langues parlées en Inde.

² Pour établir la distinction entre langues et dialectes, nous retenons ici le critère d'intelligibilité : des dialectes d'une même langue sont mutuellement intelligibles, ce qui n'est pas le cas de langues différentes.

³ Le terme « palatale » est à ici à prendre au sens large : il comprend les palato-alvéolaires et les palatales pures.

partie d'entre eux s'installe en Grande Bretagne et en Irlande. Baugh et Cable (2002 : 75) estiment que, à l'exception notoire des noms de lieux, l'influence des langues celtiques sur l'anglais est presque négligeable¹. Ce point de vue traditionnel est également exprimé par Bourcier (1978 : 276-277). Crystal (2003a : 8) explique que la faible influence celtique n'est pas une chose surprenante dans la mesure où, lors des invasions germaniques, les Celtes sont considérés comme des êtres inférieurs par les envahisseurs² ; ils sont alors décimés ou chassés d'Angleterre.

Du point de vue de la phonologie de ce qui deviendra l'anglais, la période celtique ne peut aucunement contribuer au développement des palato-alvéolaires fricatives et affriquées. En effet, ces dernières sont absentes du système phonologique du proto-celtique, ainsi que l'atteste le tableau suivant, tiré du site de l'université de Cardiff *the University of Wales* :

Tableau 2 : les consonnes du proto-celtique

<i>φ</i>	<i>t</i>	<i>k</i>	<i>k^w</i>
<i>b</i>	<i>d</i>	<i>g</i>	<i>g^w</i> (< * <i>g^{wh}</i>)
<i>s</i>	(<i>ts</i>)	[<i>x</i>]	
<i>w</i>	<i>j</i>		
<i>r</i>	<i>l</i>	<i>m</i>	<i>n</i>

source :

(<http://www.wales.ac.uk/Resources/Documents/Research/CelticLanguages/ProtoCelticPhonology.pdf>), consulté le 03/08/2012

¹ McWhorter (2012 : 21-23) explique que certaines structures en anglais contemporain n'ont pas une origine germanique mais sont en fait le reflet de la façon dont les locuteurs celtiques, influencés par leur langue maternelle, utilisaient les langues germaniques à l'époque des invasions. Ainsi s'explique l'utilisation de l'auxiliaire *do* dans les phrases interrogatives et négatives, ainsi que l'usage particulièrement fréquent du présent dit « progressif ». Ces deux traits sont aujourd'hui partagés par l'anglais et le gallois.

² Les envahisseurs germaniques appellent les Celtes *wealas*, ce qui veut dire « étranger » ou « esclave ». Cette appellation est symptomatique du peu de crédit que les envahisseurs apportent aux autochtones. Le mot *Welsh* est dérivé de *wealas*.

1.4.2.3 **Bref historique de la palatalisation en latin et en français**

Le latin et le français étant deux langues qui ont considérablement influencé l'évolution de l'anglais à différents stades de son histoire (notamment par le phénomène des emprunts), il est nécessaire de dresser un bref historique de la palatalisation et des palato-alvéolaires dans ces deux langues afin de mieux déterminer la façon précise dont elles ont influencé les palatales de l'anglais¹. Notons que l'influence historique de la palatalisation est si forte qu'elle explique en partie pourquoi les langues romanes sont aujourd'hui distinctes, les processus ayant opéré de façon différente dans chacune d'entre elles (Posner, 1996).

Comme l'indo-européen, le latin ne possède à l'origine que la seule palatale /j/ dans son système phonologique. Celle-ci se rencontre alors en position initiale (ex : *jam* /jam/) et en position intervocalique, où elle est géminée (ex : *major* /majjor/. A partir du I^{er} siècle avant J.-C., on trouve également /j/ comme résultante de /i/ et /e/ en hiatus (ex : *fórtia* /fortja/). Les palatales vont évoluer dans les langues descendant du latin.

En gallo-roman², il existe une série complète de consonnes qui viennent s'articuler sur le palais dur et se trouvent donc palatalisées. Ce phénomène a deux causes majeures :

C'est d'une part le *renforcement de l'articulation* : accroissement de la tension musculaire, du mouvement des muscles élévateurs de la langue, et d'autre part *l'action assimilatrice* des phonèmes palataux contigus : /j, i, e, a/ (...) le point d'articulation de /k/ et de /g/ change selon la voyelle subséquente, il avance quand /k/ et /g/ se trouvent devant les voyelles palatales (d'avant)³ (Laborderie, 2005 : 85).

Laborderie explique que, par phénomène d'assibilation (la modification d'une consonne dont le résultat est une fricative), certaines de ces consonnes

¹ L'intégralité de cette section est tirée des travaux de Laborderie (2005 : 85-89). L'auteur n'utilisant pas l'Alphabet Phonétique International, nous avons modifié certains de ses symboles en direction de ceux de l'API afin d'obtenir une plus grande cohérence dans l'ensemble de cette étude.

² On appelle *gallo-roman* ou *langues gallo-romanes* les langues dérivées du latin vulgaire (c'est-à-dire les dialectes vernaculaires du latin qui existaient dans les provinces occidentales de l'Empire romain) parlées en Gaule lors des premiers siècles de notre ère (environ du I^{er} au V^e siècle).

³ Laborderie suit Straka (1979) en distinguant entre *vraie* et *fausse palatalisation*. Les vraies palatalisations sont « celles pour lesquelles il y a à la fois renforcement de l'articulation et déplacement du point d'articulation » (Laborderie, 2005 : 85).

palatalisées aboutissent à des affriquées. Ces affriquées sont ensuite simplifiées avec la perte de leur élément occlusif vers le XIII^e siècle (/tʃ/ > /ʃ/ ; /dʒ/ > /ʒ/). Toute une série de palatalisations progressives opère à partir du II^e siècle en suivant ce modèle. Ces processus se produisent dans les environnements suivants :

- Palatalisation de /g/ devant /e, i/, à partir du III^e siècle

/g/ > /gʲ/ (III^e siècle) > /dʲ/ > /dʒʲ/ > /dʒ/ (VII^e siècle) > /ʒ/ (XIII^e siècle)¹

Le phénomène se produit en position forte (c'est-à-dire en position tonique), à l'initiale et après une consonne. La vélaire se trouve dans un premier temps palatalisée au III^e siècle. Puis la consonne est antériorisée jusqu'à la zone dentale. Il y a ensuite assibilation puis dépalatalisation au VII^e siècle. L'affriquée /dʒ/ ainsi produite est ensuite simplifiée (perte de l'élément occlusif) au XIII^e siècle pour devenir /ʒ/. Ainsi, des mots tels que *gēnte* et *argēntu* évoluent progressivement en *gent* et *argent* en français.

- Palatalisation de /j/ en /ʒ/ à partir du III^e siècle

/j/ > /dʲ/ (III^e siècle), > /dʒʲ/ > /dʒ/ (VII^e siècle) > /ʒ/ (XIII^e siècle)

En passant par des processus d'antériorisation, de palatalisation, d'assibilation, de dépalatalisation et de simplification de l'affriquée, des mots tels que *jám* (/jam/) évolueront progressivement pour donner lieu à des mots tels que *déjà* au XIII^e siècle.

- Palatalisation de /dj/ en position forte (à partir du III^e siècle)

/dj/ > /dʲ/ (III^e siècle), > /dʒʲ/ > /dʒ/ (VII^e siècle) > /ʒ/ (XIII^e siècle)

Sous l'effet de processus d'assibilation, de dépalatalisation et de simplification de l'affriquée, des mots tels que *diúrni* évolueront progressivement pour donner lieu à des mots tels que *jour* au XIII^e siècle².

¹ L'exposant ^j est le signe diacritique qui indique qu'un son se trouve palatalisé.

² Notons que *diurne* est encore aujourd'hui l'adjectif qui correspond au substantif *jour* en français.

- Palatalisation de /k/ + /a, e, i/ en position forte (à partir du V^e siècle)

/k/ > /kʲ/ (V^e siècle) > /tʲ/ > /tʃ/ (VII^e siècle) > /ʃ/ (XIII^e siècle)

Il y a palatalisation de la vélaire, puis antériorisation dans la zone dentale, assibilation, dépalatalisation et enfin, simplification de l'affriquée. Ainsi, des mots tels que *cápu* ou *skí'na* évoluent progressivement pour donner *chief* et *échine* au XIII^e siècle.

- Palatalisation de /g/ + /a/ en position forte (à partir du V^e siècle)

/g/ > /gʲ/ (V^e siècle) > /dʲ/ > /dʒ/ (VII^e siècle) > /ʒ/ (XIII^e siècle)

En passant par des processus de palatalisation, antériorisation, assibilation, dépalatalisation et simplification de l'affriquée, des mots tels que *gámba* évolueront progressivement pour donner *jambe* au XIII^e siècle.

Dans tous les cas de palatalisation répertoriés ci-dessus, les étapes sont similaires. Elles aboutissent en effet systématiquement à la création d'une véritable affriquée palato-alvéolaire au VII^e siècle. Par conséquent, l'affriquée existe déjà lors de la grande vague d'emprunts au français faisant suite à l'invasion normande de 1066¹. On perçoit donc aisément l'importance que ces phénomènes de palatalisation auront dans la diffusion des palato-alvéolaire en anglais.

Par la suite, l'affriquée est simplifiée (par la perte de son élément occlusif) en une fricative palato-alvéolaire. Cette simplification est la raison pour laquelle certains mots anglais issus du français (cf. section 1.4.4.2) se prononcent avec /dʒ/ en anglais contemporain alors qu'ils se prononcent avec /ʒ/ en français contemporain (ex : AC. *judge, just, jewel, journey, majesty, gentle* avec /dʒ/ vs. FC. *juge, juste, joyau, journée, majesté, gentil* avec /ʒ/). Ces mots ont été empruntés au français avant la période de la simplification de l'affriquée (c'est-à-dire avant le XIII^e siècle). Les mots ayant /ʃ/ ou /ʒ/ à la fois en français et en

¹ On estime généralement à dix mille le nombre de mots empruntés au français lors de cette période (Crystal, 2003 : 46).

anglais aujourd'hui (ex : *chamois, chaperon, chiffon, chevron, jabot* ou *rouge*) ont été empruntés à une période postérieure à celle de la simplification de l'affriquée.

1.4.2.4 L'occupation romaine de la Grande Bretagne : les premières influences latines

La première tentative de colonisation de la Grande Bretagne par Jules César (55-54 avant J.C.) n'est pas un franc succès, « en raison de l'hostilité des éléments et de la vigoureuse réaction des indigènes, plus pugnaces que César ne l'avait escompté » (Bourcier, 1978 : 41). C'est en 43 après J.C. que l'empereur romain Claude parvient à envahir la Grande Bretagne. Les Romains y resteront pendant près de quatre cents ans. S'ils ne s'aventurent guère dans les territoires qui constituent aujourd'hui l'Ecosse et le pays de Galles, ils contrôlent alors la majeure partie de l'Angleterre. Il s'en suit une période de romanisation de l'île qui prend différentes formes : habitudes de vies romaines clairement marquées dans certaines villes, nouvelles lois, traces architecturales (construction du mur d'Hadrien, de maisons, de bains, de lieux de culte, de théâtres), construction de routes. Au début du III^e siècle, le Christianisme a progressé en Grande Bretagne. Baugh et Cable (2002 : 46) écrivent que la romanisation de la Grande Bretagne se déroule comme dans les autres provinces de l'Empire romain. La seule différence est que le processus vient à terme dès le V^e siècle après J.C. L'utilisation du latin est bien sûr l'une des principales manifestations de la conquête romaine. De nombreuses inscriptions latines ont été trouvées en Grande Bretagne. Le latin est alors utilisé dans le monde militaire et auprès des classes dominantes, ainsi que l'attestent les archives publiques. Cependant, l'utilisation du latin par les autochtones n'est pas suffisamment répandue pour qu'il remplace la langue celtique comme c'est le cas en Gaule. Chez ces autochtones, la langue latine n'est certainement utilisée que par les membres des classes sociales les plus élevées et par quelques résidents des grandes villes (Baugh et Cable, 2002 : 47). C'est la raison pour laquelle aucune langue romane ne se développe en Grande Bretagne, contrairement au français en Gaule ou à l'espagnol en Espagne. A partir du III^e siècle après J.C., les Romains perdent de leur influence en Grande Bretagne à

mesure que les attaques germaniques se renforcent et que ce nouvel envahisseur occupe les territoires romains. Les Romains quittent la Grande Bretagne en l'an 410.

La période liée à l'occupation romaine de la Grande Bretagne n'a pas eu une très grande influence sur la langue anglaise¹, malgré l'adoption de quelques six cents mots latins par les Celtes, cela en raison de l'influence très limitée des langues celtiques sur le vieil-anglais (Baugh et Cable, 2002). Du point de vue de la chronologie de l'histoire de la Grande Bretagne, la transmission de latin à anglais à cette époque n'aurait en effet pas pu se faire directement. Elle se serait nécessairement faite par l'intermédiaire des langues celtiques. Les mots latins que l'on retrouve aujourd'hui en anglais contemporain et qui datent de cette époque constituent une partie du *substrat* de l'anglais. En revanche, les influences du latin qui sont encore à venir relèvent de l'*adstrat* (cf. section 1.2.2).

Pour ce qui est des palato-alvéolaires fricatives et affriquées, l'influence de cette période, très faible, concerne uniquement le toponyme de certaines communes. Il s'agit des villes dont le nom est formé à partir du latin *castra* (AC. *camp*). En effet, *castra* est fréquemment utilisé en vieil-anglais pour désigner des lieux clos ou des villes, ce qui donne à terme naissance aux noms suivants : *Chester, Colchester, Dorchester, Manchester, Winchester, Lancaster, Doncaster*. La vélaire /k/ évolue donc en palato-alvéolaire /tʃ/ dans *Chester, Colchester, Dorchester, Manchester* et *Winchester* suite à un phénomène de palatalisation des vélares (cf. sections 1.4.2.3 et 1.4.3.4)². En revanche, la vélaire subsiste dans *Lancaster* et *Doncaster*.

¹ Baugh et Cable (2002 : 81) estiment à cinq le nombre d'items lexicaux latins qui ont durablement pénétré l'anglais par ce biais (ce chiffre ne tient pas compte des noms de lieux).

² Les exceptions notoires sont bien sûr *Gloucester, Worcester, Leicester*, respectivement /'glɒstə, 'wʊstə, 'lestə/. A ce titre, Shockey (2003 : 46) explique que les noms de villes ou de régions sont particulièrement susceptibles d'être réduits dans la mesure où ils sont très fréquemment utilisés de façon locale.

1.4.3 Naissance et vie du vieil-anglais

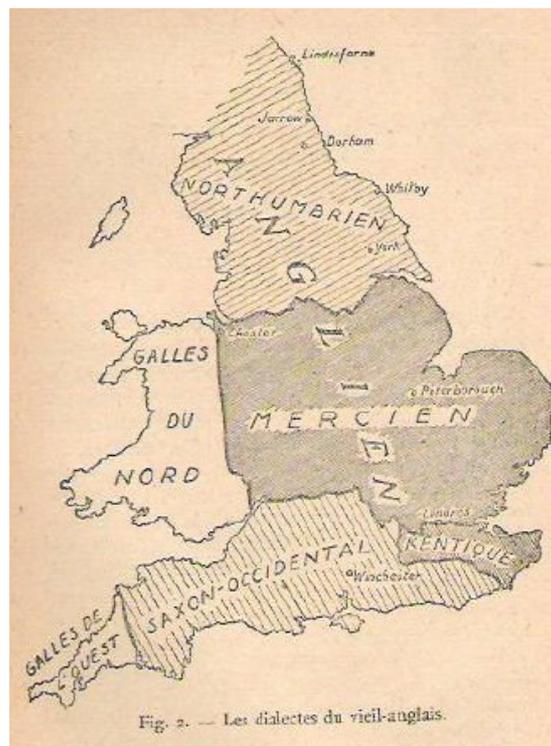
1.4.3.1 Les invasions germaniques

A partir du début du Ve siècle, ce sont des peuples germaniques qui conquièrent la Grande Bretagne : les Angles, les Saxons, les Jutes et les Frisons. Ils sont originaires du Danemark et du nord de l'Allemagne et parlent des dialectes du germanique occidental. Appelés de façon commune *Anglo-Saxons*, ces peuples sont considérés comme les fondateurs de l'Angleterre. La *période anglo-saxonne* fait référence à l'histoire d'Angleterre jusqu'à la conquête normande de 1066. Le terme *anglo-saxon* est également synonyme du terme *vieil-anglais* et fait référence à la langue parlée par les Anglo-Saxons et leurs descendants jusqu'à la moitié du XII^e siècle environ.

Suite à l'invasion germanique, les Celtes sont massivement décimés ou repoussés dans les régions qui sont aujourd'hui la Cornouaille, le pays de Galles, le comté de Cumbrie et l'Ecosse (ce qui explique la subsistance de langues celtiques dans ces contrées). D'autres traversent la Manche pour se réfugier en Bretagne. La civilisation qui avait été construite sous l'influence romaine est très largement détruite. Les Angles et les Saxons continuent leur progression, respectivement vers le nord et le sud-est. Sept petits royaumes sont créés : la Northumbrie (*Northumbria*), la Mercie (*Mercia*), l'Est-Anglie (*East Anglia*), le Kent, l'Essex, le Sussex et le Wessex. Les royaumes les plus puissants et les plus influents sont tour à tour la Northumbrie (au VII^e siècle), la Mercie (au VIII^e siècle) puis le Wessex (au IX^e siècle). Les envahisseurs appellent alors leur langue *Englisc*, mot dérivé de *Engle* (le terme en vieil-anglais pour *Angles*, le peuple germanique dont dérive le nom *England*), le terme étant utilisé sans distinction pour désigner la langue parlée par chacun des peuples envahisseurs.

Le vieil-anglais n'est pas une langue uniforme (Mossé, 1947 : 20-21). Les principaux dialectes sont au nombre de quatre¹ : le northumbrien (*Northumbrian*), le mercien (*Mercian*), le saxon occidental ou westique (*West Saxon*) et le kentois (ou kentique ; *Kentish*). Le terme *anglien* (*Anglian*) est également utilisé pour désigner à la fois le northumbrien et le mercien (Mossé, 1947 : 21).

Carte 3 : les dialectes du vieil-anglais (Mossé, 1947 : 20)



En fonction des époques, la Northumbrie, la Mercie ou le Wessex imposent tour à tour leur domination à leurs voisins (Bourcier, 1978 : 47). A partir du IX^e siècle, sous l'influence de Egbert (802-839), le royaume du Wessex gagne durablement de l'influence sur les autres. C'est sous les ordres du roi Alfred (871-889) que le Wessex atteint véritablement un haut niveau de prospérité et d'instruction (Baugh et Cable, 2002 : 50). Le saxon occidental (*West Saxon*) est le

¹ Crystal (2004 : 35) estime que le nombre de dialectes du vieil-anglais était certainement très supérieur à quatre. En effet, il explique que ces quatre dialectes ont été reconstruits à partir des textes littéraires qui ont survécu. Or, ces preuves de la réalité du paysage linguistique de l'ère anglo-saxonne sont, pour lui, trop peu nombreuses pour pleinement rendre compte de la variation de l'époque.

dialecte anglo-saxon qui est le mieux connu est le plus étudié. C'est le seul dialecte dont on puisse trouver un nombre de textes considérable et il constitue en quelque sorte la « norme » (Chevillet, 1994 : 33) ou le « standard » (Baugh et Cable, 2002 : 53) de l'époque. C'est la raison pour laquelle on se réfère la plupart du temps au saxon occidental lorsque l'on parle de *vieil-anglais* (*Old English*). Le statut particulier de ce dialecte prendra fin avec la conquête normande de 1066.

La langue anglaise d'aujourd'hui est principalement le résultat de la fusion des dialectes germaniques de l'époque anglo-saxonne (Baugh et Cable, 2002 : 51). Si l'on compare le lexique du vieil-anglais à celui de l'anglais contemporain, on remarque aisément que le premier est presque exclusivement germanique. L'influence du latin est donc limitée et l'influence du français n'a pas encore fait son œuvre. Les Anglo-Saxons ne gardent que très peu de mots celtiques dans leur lexique et aucun d'entre eux ne contribue à développer les palato-alvéolaires en anglais.

1.4.3.2 L'influence directe du latin sur le vieil-anglais

Le lexique du vieil-anglais est donc presque exclusivement germanique. Si la majorité des mots les plus utilisés en anglais contemporain provient du vieil-anglais (ex : *man, person, house, child, eat, sleep ...*), 85% de ce lexique a disparu aujourd'hui (Viney, 2004) et a été remplacé par des mots latins et français. Ce processus se fait bien évidemment de façon graduelle au cours de l'histoire de la langue. Ainsi, nombre d'items lexicaux latins pénètrent petit à petit dans la langue anglaise jusqu'à la fin de la période du vieil-anglais. Quelques 450 mots latins apparaissent dans les écrits de l'époque. Ce sont là les débuts de la tendance qu'a l'anglais à effectuer des emprunts.

Comme nous l'avons vu précédemment, la présence des Romains sur le sol britannique au cours de la période celtique n'avait pratiquement eu aucune influence sur la langue anglaise (cf. section 1.4.2.4). L'influence *directe* de la langue latine sur les Anglo-Saxons a, en revanche, une toute autre portée. En effet, le latin est la langue d'une civilisation perçue comme supérieure ; une civilisation

dont les Anglo-Saxons pensent avoir beaucoup de choses à apprendre. Durant des siècles, les échanges avec cette civilisation se font dans un premier temps aux plans commerciaux et militaires, puis aux plans intellectuels et religieux.

Les peuples germaniques avaient déjà eu des contacts avec les Romains avant d'envahir la Grande Bretagne. En outre, après la conquête de la Gaule par Jules César, il est courant de trouver des marchands romains sur l'ensemble du territoire germanique (Baugh et Cable, 2002 : 79-80). De ces échanges naît une situation de contact favorable à une première vague d'emprunts dits *continentaux* qui mènera à l'assimilation à long terme de mots latins dans la langue anglaise.

Parmi ces emprunts continentaux, les items qui suivent ont contribué à diffuser les palato-alvéolaires fricatives et affriquées en anglais (cette liste n'est pas exhaustive). Les exemples ci-dessous sont tirés de Baugh et Cable (2002 : 80-81) et de Crystal (2003a). Ils représentent un peu plus de 27% de l'ensemble des mots des listes de Baugh et Cable. La diffusion des palato-alvéolaire par l'intermédiaire des emprunts continentaux n'est donc pas négligeable.

Ex : L. *biscop* > VA *bisceop* > AC *bishop* ; L. *cāseus* > VA *cīese* > AC *cheese* ; L. *castanea* > VA *cisten* > AC *chestnut-tree* ; L. *caupo* > VA *cēap* > AC *cheap* ; L. *cemes* > VA *scyrte* > AC *shirt* ; L. *cerasus* > VA *cires* > AC *cherry* ; L. *coquīna* > VA *cycene* > AC *kitchen* ; L. *creta* > VA *cealc* > AC *chalk* ; L. *discus* > VA *disc* > AC > *dish* ; L. *gemma* > VA *gimm* > AC *gem* ; L. *pix* > VA *pic* > AC *pitch* .

C'est à partir de la véritable introduction du Christianisme en Grande Bretagne¹ que le latin aura la plus grande influence sur le vieil-anglais (Baugh et Cable, 2002 : 82). L'arrivée de Saint Augustin et d'une quarantaine de moines en 597 est en effet porteuse de changements, tant dans la société anglo-saxonne que dans la langue du vieil-anglais. Depuis Cantorbéry, Saint Augustin et ses moines christianisent petit à petit le Sud de la Grande Bretagne. A la fin du VII^e siècle,

¹ Le Christianisme existait déjà en Grande Bretagne depuis l'invasion romaine du IV^e siècle et avait alors acquis un statut officiel. En outre, Saint Patrick avait converti l'Irlande au V^e siècle. On considère généralement que l'arrivée de Saint Augustin marque le début de la « véritable » introduction du Christianisme dans la mesure où il s'agit du point de départ de la conversion des Anglo-saxons.

l'ensemble des royaumes anglo-saxons est chrétien. Les moines construisent des écoles et des églises et établissent des monastères. Le latin, la langue de l'Eglise, fait ainsi son retour en Grande Bretagne et les écrits en latin se multiplient. Les moines diffusent également cette langue auprès de la population autochtone. En effet, outre le Christianisme, ils enseignent aussi la poésie, le grec et le latin. L'alphabet romain est adopté sous une forme britannique, légèrement modifiée (Sweet, 1888 : 101). L'ouvrage du moine Bede, *Ecclesiastical History of the English Nation* (c. 730) est une source d'informations précieuse sur la période. Dans le chapitre 1, le moine fait état de la diversité linguistique de l'époque et du rôle que le latin joue en tant que langue commune aux différents peuples de Grande Bretagne, suite à la christianisation de l'île :

This island at present (...) contains five nations, the English, Britons, Scots, Picts, and Latins, each in its own peculiar dialect cultivating the sublime study of Divine truth. The Latin tongue is, by the study of the scriptures, becomes common to all the rest (cité dans Crystal, 2004 : 15).

Dans un premier temps, les moines écrivent exclusivement en latin. Par la suite, ils commencent à utiliser le vieil-anglais. Ce recours à la langue autochtone est des plus singuliers pour l'époque (Viney, 2004) et contribue à renforcer l'influence du latin sur le vieil-anglais. Ces écrits permettent de faire de l'Angleterre un haut lieu de la culture en Europe à la fin du VIII^e siècle. L'influence de la langue latine sur l'anglais lors de cette période contraste avec l'ère de l'occupation romaine (cf. section 1.4.2.4), des centaines de nouveaux mots entrant à présent dans la langue anglaise (Crystal, 2003a : 24). Dans un premier temps, le nouveau lexique pénètre l'anglais à partir du latin oral. Il est principalement associé aux domaines de l'Eglise, de la théologie, de l'éducation et de la biologie mais il contient aussi des items plus généraux, relatifs à la vie de tous les jours. Après l'an 1000 et la période de renouveau du savoir initiée par le roi Alfred (cf. section 1.4.3.3), les nouveaux emprunts proviennent davantage d'écrits classiques et correspondent plus exclusivement à des mots savants et techniques (Crystal, 2003a : 24). Un grand nombre de ces mots savants ne s'inscriront pas durablement dans la langue anglaise, même si certains se verront en quelque sorte ramenés à la vie par le biais de la vague d'emprunts classiques de la Renaissance (cf. section 1.4.5.1).

Parmi ces items empruntés au latin, les mots suivants ont contribué à la diffusion des palato-alvéolaires en anglais. Les exemples en anglais contemporains sont tirés de Baugh et Cable (2002)¹ et de Crystal (2003a).

Ex : L. *angelus* > VA *engel* > AC *angel* ; L. *calicem* > VA *calic* > AC *chalice* ; L. *cista* > VA *castenere* > AC *chest* ; L. *gigas* > VA *gigant* > AC *giant* ; L. *malva* > VA *mersc-mealwe* > AC *marshmallow* ; L. *praedicare* > VA *predician* > AC *preach* ; L. *radicem* > VA *rædic* > AC *radish* ; L. *scribere* > VA *scrift* > AC *shrift* ; L. *scrinium* > VA *scrin* > AC *shrine* ; L. *spongia* > VA *sponge, spunge* > AC *sponge* ; L. *zingiberi* > VA *gingifer* > AC *ginger*.

1.4.3.3 L'invasion des Vikings

A partir de la fin du VIII^e siècle, la langue subit une troisième vague d'influence suite à l'invasion des Vikings du Danemark et de Norvège². Lors de raids successifs qui s'inscrivent sur une période de deux cents ans, des groupes scandinaves pillent les villes et les églises et détruisent des écoles ecclésiastiques. En 850, une armée de Vikings conquiert Londres et Cantorbéry et prend possession de la partie est de l'Angleterre. La guerre avec les Anglo-Saxons ne prend fin qu'en 878 avec une victoire importante du roi anglo-saxon Alfred et l'accord qui s'en suit. L'Angleterre est désormais séparée en deux : le nord et l'est du pays sont sous contrôle viking tandis que le reste du territoire reste sous le contrôle d'Alfred. La zone dans laquelle les Vikings sont cantonnés est appelée *Danelaw*. De façon à ne pas totalement perdre les connaissances détruites par les Vikings en même temps que les églises, et afin de mieux diffuser la culture anglo-saxonne, Alfred décide de faire de l'anglais la langue de l'éducation et de la littérature. Il crée un canon de textes de base en anglais qui deviendront des objets d'étude de référence (Lerer, 2008 : 61). De ce fait, de nombreux livres sont traduits en vieil-anglais. Les traductions se font naturellement en direction du

¹ Les équivalents en vieil-anglais et en latin sont tirés des différents dictionnaires mentionnés dans la bibliographie. Lorsque certains de ces mots n'ont survécu que sous une forme quelque peu modifiée en anglais contemporain, les exemples ne sont donnés que dans leur forme contemporaine (cf. Baugh et Cable, 2002 : 86).

² Il existait déjà une présence scandinave sur le sol britannique avant les attaques successives du VIII^e siècle. En effet, « certaines des tribus arrivées au V^e siècle provenaient aussi de Scandinavie (Bourcier, 1978 : 47).

saxon occidental, le dialecte dominant (Lerer, 2008 : 61-62). Par la suite, Alfred « ne se contente plus de traduire, il fait rédiger directement en vieil-anglais des *Annales* où sont consignés les faits essentiels et le *Code de lois* qu'il promulgue [...] Dès la fin du IX^e siècle, il existe donc en langue anglaise des œuvres didactiques, historiques, juridiques et philosophiques » (Mossé, 1947 : 50). *The Anglo-Saxon Chronicle*, chroniques écrites chaque année par les moines dans différents lieux du pays, voient le jour à cette époque. Ainsi, le règne d'Alfred aboutit à une période de renouveau du savoir.

Ce serait une erreur de ne percevoir les relations entre Anglo-Saxons et Vikings qu'en termes de conflits (Baugh et Cable, 2002 : 94). En effet, nombreux sont les Scandinaves qui s'intègrent parfaitement à la société anglaise et se convertissent au Christianisme. Cela est attesté par le grand nombre de noms scandinaves chez les moines, les abbés, ainsi que chez ceux qui font alors don de terres à l'église. Les mariages mixtes sont également courants. L'influence scandinave sur le développement de l'anglais est évidente si l'on considère l'onomastique. Plus de six cents villes ont aujourd'hui des noms danois (*Grimby, Whitby, Derby, Rugby, Thoresby* ...) et une multitude de patronymes anglais se termine en *-son* (ex : *Johnson, Dawson, Stevenson*). Il s'agit là de signes indéniables de l'influence scandinave sur le monde anglo-saxon. Baugh et Cable (2002 : 98-99) expliquent que, jusqu'à la conquête normande, la langue scandinave est sans cesse renouvelée par l'intermédiaire du commerce et de nouvelles conquêtes. Dans certaines régions d'Ecosse, le vieux norrois (langue scandinave médiévale) est même parlé jusqu'au XVII^e siècle. Même dans les régions où l'anglais est la langue prédominante, une partie importante des nouveaux venus continue à utiliser sa langue maternelle jusqu'à l'an 1100. Chevillet (1994 : 26) parle de « bilinguisme » pour qualifier cette période de l'histoire de la langue anglaise. Cet état de bilinguisme est tel qu'il est très probablement l'une des causes majeures des changements grammaticaux qui touchent l'anglais à partir de la fin du XVIII^e siècle¹. En bref, l'anglais devient

¹ Perte des marqueurs de genre, perte des cas, plus grande utilisation du <s> du pluriel, régularisation de la conjugaison d'un nombre important de verbes forts qui voient leur forme passée se simplifier avec l'apparition du suffixe <ed> en lieu et place de la modification d'une voyelle.

plus « simple » (Viney, 2004). McWhorter (2004 : 124) et Crystal (2003a : 32) attribuent la cause de ces changements au fait que l'anglais est alors massivement appris et transmis par les Scandinaves comme peut l'être une deuxième langue, c'est-à-dire qu'une simplification grammaticale s'opère. Il y a donc *pidginisation* de l'anglais par le biais de l'utilisation d'une *lingua franca* puis *créolisation* lorsque les générations suivantes de locuteurs natifs se réapproprient cette version modifiée de la langue initiale¹. Chevillet (1994 : 23) évoque aussi la possibilité d'un créole anglo-danois, même s'il écrit que cette explication est controversée. De cette époque subsistent encore près de mille mots en anglais standard aujourd'hui (Crystal, 2003a : 25).

L'influence scandinave ne se fait pas seulement sentir sur la langue standard, elle pénètre également les dialectes régionaux de l'époque. Elle survit parfois aujourd'hui dans ces mêmes dialectes (Baugh et Cable, 2002 : 103), qui ont gardé un nombre de mots scandinaves bien plus important que l'anglais standard (Crystal, 2004 : 74). La littérature de l'époque atteste de cette influence sur la langue non-standard². D'après Wright (1905), il existe des milliers de mots scandinaves qui sont encore utilisés au début du XX^e siècle dans les dialectes du nord et de l'est de l'Angleterre. L'influence scandinave sur l'anglais est donc considérable. Il existe en outre de nombreuses similitudes entre les langues germaniques que sont le vieil-anglais et les langues importées par les Scandinaves (Viney, 2004), ce qui ne peut que renforcer l'influence que ces dernières peuvent avoir sur le développement de la langue anglaise.

Ces similitudes ne sont pas sans poser problème lorsqu'il s'agit de déterminer si un item lexical donné est un mot d'origine anglaise ou un emprunt scandinave. Baugh et Cable (2002 : 97) expliquent que des considérations phonétiques peuvent être d'un grand secours dans cette optique. En effet, les sons

¹ McWhorter (2004 : 187) donne les définitions suivantes : “[A pidgin is] a makeshift, reduced version of a language used by people with little need or inclination to master the language itself, usually for purposes of trade. If used as an everyday language, a pidgin can become a real language, a creole.”

² Baugh et Cable (1978 : 102) citent, par exemple, le personnage du shérif de Nottingham qui s'exprime en anglais non-standard et utilise des mots scandinaves dans *A Geste of Robyn Hode* (c. 1475), la première version imprimée de l'histoire de Robin des Bois. Les mêmes auteurs mentionnent l'utilisation de mots scandinaves chez Burns, Scott et Chaucer.

n'ont pas évolué de la même façon dans les langues scandinaves (branche nordique des langues germaniques) et la branche occidentale des langues germaniques (dont l'anglais fait partie). Comme nous allons le voir (cf. section 1.4.3.4), /sk/ et /k/ sont respectivement palatalisés en /ʃ/ et /tʃ/ au début de l'époque vieil-anglaise. C'est la raison pour laquelle des mots comme *fish*, *ship* (VA. *fisc*, *scip*¹) ont /ʃ/ en anglais contemporain. Or, cette palatalisation ne se produit pas en scandinave (Stévanovitch, 2008 : 23). En d'autres termes, le /sk/ et le /k/ scandinaves correspondent au vieil-anglais /ʃ/ et /tʃ/ (Lerer, 2008 : 36). C'est la raison pour laquelle les mots empruntés aux Scandinaves sont encore prononcés avec /k/ aujourd'hui (ex : *sky*, *skin*, *skirt*, *skill*, *scrape*, *scrub*, *bask*, *whisk*). Les langues scandinaves possèdent également l'occlusive vélaire /g/ dans leur système, contrairement au vieil-anglais (Lerer, 2008 : 36). En revanche, elles ne possèdent pas d'affriquées (Crystal, 2004 : 69).

Dans certains cas, le mot anglais se trouve même phonétiquement influencé par la prononciation scandinave et une vélaire est ainsi rétablie. C'est la raison pour laquelle *give*, *get*, *again* et *egg* sont aujourd'hui prononcés avec /g/ et *skirt*, *cold* et *speak* avec /k/ (Stévanovitch, 2008 : 23)². Un mot comme *scatter* /'skætə/, d'influence scandinave, co-existe avec *shatter* /'ʃætə/. A ce sujet, Baugh et Cable (2002 : 102) font état d'une confusion probable entre les formes anglaise et scandinave pour un certain nombre de mots, ainsi que l'atteste la survivance de formes hybrides telles *dyke* et *ditch*, *scrub* et *shrub*, *shriek* et *screech*, *skirt* et *shirt*. Les spécificités de la phonologie scandinave expliquent donc que la période des invasions vikings n'ait pas contribué à développer les palato-alvéolaires fricatives et affriquées.

Ainsi, la période scandinave a surtout concouru à maintenir les vélares dans la langue anglaise, alors que le processus de palatalisation à l'œuvre dans le vieil-anglais avait plutôt tendance à en transformer certaines en palato-alvéolaires. Ce faisant, cette période a en quelque sorte ralenti la diffusion des palato-alvéolaires dans l'histoire de langue anglaise. En effet, si l'on considère

¹ La graphie est alors <sc> (McIntyre, 2009 : 39).

² On rencontre également des emprunts au latin (ex. *school*)

l'intégralité des mots qui constituent la liste des emprunts scandinaves dans Crystal (2003a), 51% d'entre eux contiennent des vélaires, ce qui est un chiffre tout à fait considérable.

Ex : *again, anger, awkward, bag, bank, brink, cake, call, clip, crawl, crook, dregs, egg, fog, freckle, gap, gasp, get, guess, keel, kid, leg, muggy, neck, ransack, rugged, scant, scare, scowl, scrap, skill, skirt, steak, take, weak ...*

1.4.3.4 Apparition de /ʃ, tʃ, dʒ/ dans la phonologie du vieil-anglais

Attestée dès les débuts du vieil-anglais, la glissée palatale /j/ émane du substrat de la langue anglaise. Elle est en effet héritée de la semi-voyelle germanique /j/, elle-même issue de l'indo-européen (Stévanovitch, 2008 : 21). Elle constitue la source à partir de laquelle les palato-alvéolaires se développeront au cours de l'histoire de la langue anglaise. Alors qu'elles n'étaient pas attestées en proto-indo-européen, certaines de ces palato-alvéolaires appartiennent au système phonologique du vieil-anglais. En effet, les palatales et palato-alvéolaires du vieil-anglais sont /ʃ, tʃ, dʒ, j, ç/ (Crystal, 2003a : 18).

Au regard de ce système, deux points sont à noter en ce qui concerne les palato-alvéolaires fricatives et affriquées. En premier lieu, le vieil-anglais se distingue de l'anglais contemporain par l'absence de la fricative voisée /ʒ/¹. Cette absence participe d'un phénomène plus large qui est celui d'une absence de distinction phonémique entre les fricatives sourdes et voisées (absence de /ð/, /z/ et de /v/), les deux étant en distribution complémentaire². En second lieu, on peut constater que les palato-alvéolaires /ʃ, tʃ, dʒ/ ont fait leur apparition en vieil-anglais puisqu'elles n'existaient auparavant ni en proto-indo-européen, ni en proto-germanique (Stévanovitch, 2008 : 21 ; Sweet, 1888 : 87).

Cette innovation est en fait la résultante d'un procédé de palatalisation des occlusives vélaires qui consiste en « un déplacement du point d'articulation d'une

¹ Il est intéressant de noter que /ʒ/ est le phonème à la fois le plus récent et le moins courant (Görlach, 1991 : 74) de la langue anglaise.

² En vieil-anglais, les sourdes se rencontrent en début et fin de mot alors que les voisées apparaissent en position inter-syllabique (Smith, 2009 : 41).

vélaire vers l'avant, le plus souvent sous l'influence d'un son palatal, [i] ou [j]. » (Stévanovitch, 2008 : 22). Selon Chevillet (1994 : 34), il s'agit d'une « palatalisation de certaines consonnes proto-germaniques à l'origine vélaire qui date des premières invasions germaniques ». Le phénomène remonte donc au début de la période vieil-anglaise, soit au début du V^e siècle, ce qui est confirmé par Baugh et Cable (2002 : 97). Les anciennes occlusives vélaire « perdent parfois, en partie ou totalement, leur trait d'occlusion » (Bourcier, 1978 : 63). Les occurrences de /j/ se trouvent ainsi multipliées par le processus de palatalisation. C'est également ainsi que la fricative [ʃ] et les affriquées [tʃ] et [dʒ] sont phonétiquement créées. Par exemple, cette palatalisation est la raison pour laquelle *choose* (VA *cēosan*), ou *church* (VA *cirice*) contiennent des palato-alvéolaires affriquées aujourd'hui. Pour Mossé (1945 : 50), « la palatalisation des consonnes vélaire /k, g/ est le trait le plus marquant du consonantisme vieil-anglais ». Ces premiers cas de palatalisation de l'histoire de la langue anglaise consistent donc en une antériorisation des vélaire, qui acquièrent ce faisant le trait [+ antérieur]¹.

Dans l'histoire de la langue anglaise, il s'agit là d'innovations de type strictement phonétique qui suivent le schéma suivant :

[k] > [kj] > [tʃ]

[sk] > [skj] > [ʃ]

[g] > [gj] > [j]

[gg] > [ggi] > [dʒ]

[ng] > [ngj] > [ndʒ] (Stévanovitch, 2008 : 21-22)

Stévanovitch (2008 : 22) explique que la palatalisation de [sk] en [ʃ] « se produit quel que soit l'environnement. » En revanche, dans les autres cas, la présence d'un son palatal dans l'environnement immédiat est nécessaire pour

¹ La palatalisation des vélaire devant /i, j/ aboutissant à la production d'affriquées est un phénomène courant qui existe dans un grand nombre de langues : les langues slaves, l'indo-iranien, les langues bantoues, le chinois, les langues salish (langues indigènes « du sud de la Colombie-Britannique au Canada et du nord des états de Washington, Idaho, et Montana aux États-Unis », http://fr.wikipedia.org/wiki/Salish_%28homonymie%29), le mam (langue maya du Guatemala) (Blevins, 2004 : 139). Selon Sweet (1888 : 36), /i/ et /j/ peuvent exercer une influence sur /k/ et /g/ dans n'importe quelle langue. Des expériences en laboratoire montrent d'ailleurs que [ki] a tendance à être perçu comme [tʃi] (Blevins, 2004 : 33).

déclencher le processus de palatalisation. Celui-ci se produit donc dans les environnements suivants :

- en début de mot devant une voyelle palatale (à condition qu'elle soit présente dès le westique) :

Ex : all. *Kinn* > AC *chin* ; VA *tāccan* > AC *teach*, contre VA *tācen* > AC *token*¹

- en position médiane devant *i, j*² (> *e* ou disparu) :

Ex : VA *sēcan* > AC (*be*)*seech* / *seek* (ce dernier avec *k* dû à l'influence du scandinave

- derrière une voyelle palatale (même issue de la métaphonie par [i]³, puisque dans ce cas la consonne était suivie d'un [i]). Le [j] final issu de la palatalisation de [g] s'est associé à la voyelle précédente, soit pour former une diphtongue (*day*, *way*), soit pour se fondre avec elle (*holy*)

Ex : VA *sægde* > AC *said* ; VA *nægl* > AC *nail* ; VA *mægen* > AC *main* ; VA *daeg* > AC *day* ; VA *hālig* > AC *holy* ; VA *ecg* > AC *edge* ; VA *ic* > AC *I*

(Stévanovitch, 2008 : 22)

En revanche, il n'y a pas palatalisation dans les environnements suivants :

- en début de mot devant

→ une consonne (*cræft*, *grund*)

→ une voyelle d'arrière (*corn*, *cuman*, *guma*)

→ une voyelle palatale secondaire ([æ], [e], [y]), issue d'une ancienne voyelle d'arrière par métaphonie par [i] [...] En effet la palatalisation des consonnes vélaires s'est produite avant l'apparition de ces voyelles palatales secondaires.

- en position finale

→ après consonne : *þanc*

→ après voyelle d'arrière : *bōc* [bo:k] (mais pluriel *bec* [be:tʃ])

(Stévanovitch, 2008 : 22)

Comme Stévanovitch, Smith (2009 : 55) explique que ce phénomène d'antériorisation des vélaires ne se produit pas devant les voyelles postérieures et leurs Umlauts⁴, dans le cadre de la métaphonie par [i] (cf. section 1.4.3.5). C'est la raison pour laquelle VA *cirice* donne AC *church* (avec /tʃ/) mais VA *cyning* donne AC *king* et VA *cū* donne AC *cow* (avec /k/).

Les phénomènes de palatalisation sont en fait graduels. Par exemple, Bourcier (1978 : 63-64) explique comme suit le passage de [k] à [tʃ] :

Le [k], sous l'influence du [i] et par un mécanisme d'anticipation bien connu, voit son point d'articulation avancer dans la direction des incisives supérieures. Cela favorise l'apparition d'un son annexe [j], fricatif. A supposer que le déplacement se poursuive,

¹ Dans un mot comme *give* (<VA *giefan*), la vélaire a été rétablie suite à l'influence scandinave (cf. section 1.4.3.3) (Stévanovitch, 2008 : 22).

² Le choix de la notation des phonèmes en italiques est celui de Stévanovitch. Nous le conservons ici.

³ Pour la métaphonie par [i], voir section 1.4.3.5.

⁴ Un Umlaut est le résultat du processus de métaphonie par [i] (cf. section 1.4.3.5).

l'articulation finit par s'effectuer dans la zone du [t]. L'élément parasite [j] s'assourdissant, on aboutit à l'affriquée [tʃ].

Cette première étape dans la longue histoire des palatales fricatives et affriquées est d'une importance capitale puisqu'elle conditionne à terme l'apparition de nouveaux phonèmes et est donc la base de la phonématisation de [ʃ], [tʃ] et [dʒ] en /f/, /tʃ/ et /dʒ/ :

D'abord phénomène purement phonétique, la palatalisation donne [par la suite] naissance à des phonèmes (Stévanovitch, 2008 : 22).

1.4.3.5 La métaphonie par [i] et la phonématisation de [ʃ], [tʃ] et [dʒ]

Du point de vue diachronique, le processus de palatalisation des vélaires est donc essentiel en ce qui concerne la diffusion des palato-alvéolaires et leur statut dans la phonologie de l'anglais. La phonématisation de celles-ci se produit à la suite d'un autre changement de sons, la métaphonie par [i] :

On appelle *métaphonie par [i]* l'influence, sur une voyelle d'arrière radicale, d'un [i] ou d'un [j] situé dans la syllabe suivante, souvent disparu au cours de l'évolution subséquente (Stévanovitch, 2008 : 36).

La métaphonie par [i] commence dès le IV^e siècle en proto-germanique. Elle se développe pleinement en westique et en northumbrien et dure jusqu'au VII^e siècle en vieil-anglais¹, où « elle atteint toutes les voyelles susceptibles de l'être » (Mossé, 1945 : 44). La métaphonie implique un changement de qualité pour certaines voyelles une fois que les Anglo-Saxons quittent le Continent (Crystal, 2003a : 19). En proto-germanique, un grand nombre de mots contient une voyelle en syllabe accentuée qui est immédiatement suivie par une syllabe contenant la voyelle fermée antérieure [i] ou la semi-voyelle [j]. Le [i] ou le [j] entraînent petit à petit la mutation de la voyelle précédente qui devient plus antérieure et plus fermée (Crystal, 2003a : 19).

Ex : /o:/ -> /e:/ -> /i:/

¹ En allemand, la métaphonie par [i] dure jusqu'aux XII^e-XIII^e siècles (Stévanovitch, 2008 : 36).

Dans la mesure où de nombreux suffixes et désinences contenaient un [i] ou un [j] en vieil-anglais, il s'agit là d'un phénomène majeur². L'une des conséquences de la métaphonie par [i] est que « des voyelles d'avant apparaissent derrière des occlusives vélares non palatalisées » (Stévanovitch, 2008 : 22) (ex : VA *cēne* > AC *keen* ; VA *cyning* > AC *king* ; VA *gēs* > AC *geese* ; VA *gyldan* > AC *gild*).

C'est uniquement à partir de cette évolution que des voyelles antérieures peuvent se trouver après des vélares, comme après des palato-alvéolaires². Ainsi, /k/ et /tʃ/, comme /g/ et /dʒ/, deviennent potentiellement contrastifs. Dès lors, des paires minimales peuvent voir le jour (ex : AC *kick* vs. *chick* ; *kill* vs. *chill* ; *kin* vs. *chin* ; *geese* vs. *cheese* ; *guilt* vs. *jilt* ; *jiggle* vs. *giggle*). Cela contribue à conférer le statut de phonème à /tʃ/ et à /dʒ/, qui n'étaient au départ que de simples réalisations phonétiques.

1.4.3.6 Correspondances graphiques des palatales et conclusions sur la période vieil-anglaise

L'une des difficultés du vieil-anglais est qu'il peut être retranscrit au moyen de deux systèmes d'écriture distincts : l'alphabet latin et l'alphabet germanique, connu sous le nom d'alphabet *runique*. Les *runes* sont des lettres utilisées par les peuples germaniques depuis de III^e siècle (Viney, 2004). L'alphabet latin est introduit en Grande Bretagne par les missionnaires. C'est en incorporant le vieil-anglais dans leurs manuscrits (cf. section 1.4.3.2), originellement tous en latin, que les scribes monastiques contribuent à créer un nouvel alphabet, vers le milieu du VII^e siècle (Crystal, 2004 : 27). Si la plupart des sources primaires qui subsistent aujourd'hui ont été écrites en alphabet latin, certaines sources, particulièrement celles qui datent du début de la période vieil-anglaise, sont attestées en alphabet runique (Smith, 2009 : 37). Les *runes* ne sont

² Pour de plus amples détails sur la métaphonie par [i], on pourra consulter Stévanovitch (2008 : 36-37) et McWhorter (2008 : 150-151).

² Rappelons ici que les voyelles antérieures ne se trouvaient jusqu'alors qu'après des palato-alvéolaires. Elles ne se trouvaient jamais après des vélares, celles-ci n'étant pas palatalisées avant une voyelle postérieure.

cependant pas utilisées dans la transcription des palatales, dont les correspondances graphiques sont les suivantes (Smith, 2009 ; Crystal, 2003a) :

- Le yod /j/ se transcrit par la graphie <g>¹.

Ex : VA *get* > AC *yet* ; VA *geong* > AC *young*

- La fricative /f/ se transcrit par la graphie <sc>².

Ex : VA *scēap* > AC *sheep* ; VA *scip* > AC *ship* ; VA *fisc* > AC *fish* ; VA *scearp* > AC *sharp* ; VA *scēotan* > AC *shoot*

- La palato-alvéolaire voisée /dʒ/ se transcrit par les graphies <cg> ou <gg>.

Ex : VA *brigge* / *bricge* > AC *bridge* ; VA *ecg* > AC *edge*

- La palato-alvéolaire sourde /tʃ/ se transcrit à l'aide de <c>. Cependant, le graphème <c> correspond à deux réalisations en vieil-anglais : [k] et [tʃ], en fonction de la métaphonie par [i]. La distribution se fait de la façon suivante : [tʃ] devant une voyelle antérieure et [k] devant ou après une voyelle postérieure, son Umlaut ou devant une consonne (Smith, 2009 : 16).

Ex : - VA *cēosan* > AC *choose* ; VA *cirice* > AC *church* ; VA *spræc* > AC *speech* se prononcent avec [tʃ].

- VA *cuman* > AC *come* ; VA *cyning* > AC *king* ; VA *cōl* > AC *cool* ; VA *bōc* > AC *book* ; VA *cnāwan* > AC *know* se prononcent avec [k].

¹ Ce même graphème <g> peut en réalité se prononcer également [g] ou [ɣ] (il s'agit là d'une fricative vélaire voisée, absente du système phonologique de l'anglais contemporain). Sa distribution est la suivante :

a/ En position initiale et médiane devant i/ī, e/ē ainsi qu'après i/ī, e/e, æ/ǣ. <g> se prononce [j].

Ex : - *gīet* (AC *yet*), *gē* (AC *you*), *þegen* (AC *thane*), *weg* (AC *way*), *hālig* (AC *holy*), *dæg* (AC *day*), *sāgde* (AC *say*) se prononcent avec [j]. On voit là l'origine des formes contemporaines avec /j/, /i/ ou /ɪ/.

b/ Lorsque <g> se trouve entre des voyelles postérieures, entre <l, r> et une voyelle postérieure, ainsi qu'après une voyelle postérieure, il est alors réalisé sous la forme de la fricative vélaire voisée [ɣ].

Ex : *dagas* (AC *days*), *hālga* (AC *saint*), *genōg* (AC *enough*), *burg* (AC *city*)

c/ Dans d'autres environnements, <g> se prononce [g].

Ex : - *gān* (AC *go*), *gylden* (AC *golden*), *glæd* (AC *glad*), *frogga* (AC *frog*) se prononcent avec [g]. On voit là l'origine des formes contemporaines avec /g/.

² Il existe cependant quelques exceptions comme *āscian* (AC. *ask*) et *Scottas* (AC. *Scots*) qui se prononcent avec [sk].

La comparaison avec l'anglais contemporain révèle l'absence de la fricative palato-alvéolaire voisée /ʒ/ en vieil-anglais. Si la sonorisation des autres fricatives intervient au cours de cette période, « elle ne touche pas [ʒ], de création trop récente » (Stévanovitch : 2008, 19).

Comme nous l'avons vu, en dépit de quelques emprunts au latin, l'une des caractéristiques du vieil-anglais est la faible présence de ces mots dérivés du latin et du français qui constituent une partie très importante de l'anglais contemporain. Crystal (2003a : 27) estime en effet que seul 3% du lexique vieil-anglais est constitué d'emprunts, contre 70% pour le lexique de l'anglais contemporain. Or, c'est précisément par le biais d'emprunts au latin et au français que de nombreux nouveaux cas de palato-alvéolaires vont voir le jour en moyen-anglais. En effet, si l'histoire des palato-alvéolaires fricatives et affriquées est principalement associée au seul processus de palatalisation au cours de la période vieil-anglaise, elle relève du phénomène des emprunts, conjugué à celui de la palatalisation, au cours de la période moyen-anglaise.

1.4.4 La période moyen-anglaise (1150-1500)

1.4.4.1 L'invasion normande, la période française et la réémergence de l'anglais

Il est traditionnellement admis que le début de la période du moyen-anglais suit d'un peu plus d'un siècle l'invasion normande de 1066. C'est le temps qu'il faut pour que les effets de cette invasion se fassent véritablement sentir sur la langue anglaise (Crystal, 2003a : 30). Sans cette invasion, l'anglais contemporain n'aurait pas à sa disposition autant de mots d'origine française. Baugh et Cable (2002 : 108) estiment que nul autre événement n'a eu plus d'effet sur l'histoire de la langue anglaise.

Après une période de raids de plus d'un siècle, les Vikings s'installent en 911 dans la région qui sera par la suite baptisée *Normandie* (c'est à dire *terre des hommes du Nord*) en leur nom. Rollon, le chef des Scandinaves en Normandie, et

le roi Charles III (dit « le simple ») parviennent à un accord : le droit des Scandinaves à occuper cette partie de la France est reconnu et Rollon devient le premier duc de Normandie. En échange, celui-ci accepte de reconnaître Charles III comme son suzerain. Les Scandinaves font preuve d'une grande adaptabilité : en l'espace d'une génération, Rollon épouse pleinement la civilisation française, se convertit au Christianisme, apprend le français et abandonne sa langue maternelle (Baugh et Cable, 2002 : 109). Au moment de l'invasion normande de 1066, la Normandie est donc essentiellement française.

Le roi Edouard le Confesseur avait été élevé en France. Son accession au trône d'Angleterre contribue à une première francisation de la Cour anglaise car il confie la majeure partie des postes à responsabilité à des Normands. Edouard n'a pas d'héritier direct et il promet la succession de la couronne à Guillaume, duc de Normandie. Néanmoins, c'est Harold Godwinsson qui se fait proclamer roi à la mort d'Edouard, en 1066. Guillaume décide alors de livrer bataille afin de récupérer la couronne qui lui avait été promise. Harold est tué lors de bataille de Hastings et Guillaume est sacré roi d'Angleterre le 25 décembre 1066. Il termine sa conquête de l'Angleterre et du pays de Galles au cours des quatre années qui suivent. Les soldats normands contrôlent alors le pays. Le nouveau roi remplace la noblesse existante par des partisans normands, à qui il fait également don des grandes propriétés anglaises. Durant des générations après la conquête normande, les postes les plus importants du gouvernement et de l'Eglise sont détenus par des Normands, comme le sont les plus grandes propriétés. Cette situation favorable motive un grand nombre de marchands et d'artisans normands à traverser la Manche. Ainsi, les Normands occupent graduellement les postes clés dans le domaine du commerce. Le français devient la langue des classes gouvernantes pour les deux cents années à venir. Dans son ensemble, la noblesse anglaise s'apparente davantage à une noblesse anglo-normande qu'à une véritable noblesse anglaise. Les propriétaires terriens d'Angleterre sont le plus souvent également propriétaires en France et les mariages mixtes se font fréquents. Baugh et Cable (2002 : 150) expliquent par ailleurs que le français remplace l'anglais en tant que langue utilisée dans les écoles peu de temps après la conquête normande.

Le français et le latin sont à présent utilisés à l'école, à la Cour, dans le monde de l'Eglise, dans le domaine du droit et de la littérature. Les écrits en anglais se font rares malgré la poursuite des chroniques *The Anglo-Saxon Chronicle* jusqu'à 1154. Pendant plus de deux siècles après la conquête, la tendance est la suivante : le français est la langue officielle des échanges quotidiens dans les classes supérieures, même si le langage des masses populaires reste l'anglais, décliné à travers plusieurs dialectes régionaux. Le lien étroit qui est maintenu jusqu'au début du XIII^e siècle entre l'Angleterre et le continent n'est pas étranger à la promotion de la langue française, les rois d'Angleterre étant alors également ducs de Normandie. Ils tournent alors fréquemment leur attention vers les affaires françaises et passent autant de temps en France qu'en Angleterre. La langue de la Cour anglaise est exclusivement le français, ainsi que l'atteste la littérature produite pour la Cour et la noblesse. Les écrits du XV^e siècle qui ont été retrouvés en plus grand nombre (lettres publiques et privées, archives municipales, écrits de la Cour) confirment le schéma de diffusion précédemment mentionné : le français est la langue de la Cour et de la noblesse, l'anglais la langue du peuple. Le latin est également utilisé dans les domaines de l'Administration, de l'Eglise et de l'éducation. Il tient en cela un rôle officiel et est également une langue de prestige. Crystal (2004 : 128) qualifie la situation linguistique de l'Angleterre anglo-normande de triglossie, avec une langue basse (l'anglais) et deux langues hautes (le français et le latin). En parallèle, le français est également plus présent dans les villes tandis que l'anglais est davantage usité dans les milieux ruraux. Le français s'impose dans les milieux culturels, artistiques et littéraires (Chevillet : 1994) et devient la première langue à entretenir un rapport de concurrence avec le latin dans le domaine de l'écrit. Une véritable littérature anglo-normande voit le jour en Angleterre et atteint son apogée au XIII^e siècle (Mossé, 1947 : 60). L'anglais ne parvient à supplanter le latin et le français qu'au cours du XV^e siècle (Baugh et Cable 2002 : 153). Il n'est pas impossible que le français ait même encore davantage pénétré la société anglaise.

Le français étant devenu un outil indispensable de promotion sociale en Angleterre, la connaissance de la langue française n'est pas chose rare chez les classes moyennes à la fin du XII^e siècle. C'est l'argument défendu par Baugh et Cable (2002 : 123), qui notent que la connaissance de cette langue est cultivée chez les chevaliers, même lorsque leur langue maternelle est l'anglais. Les mêmes auteurs font même état d'un certain bilinguisme français-anglais au sujet de l'Angleterre anglo-normande :

In the period preceding the loss of Normandy in 1204 there were some who spoke only French and many more who spoke only English. There was likewise a considerable number who were genuinely bilingual as well as many who had some understanding of both languages while speaking only one. That the latter class- those who were completely or to some extent bilingual- should have been fairly numerous need cause no surprise. (Baugh et Cable 2002 : 126)

Cette vision de l'histoire est toutefois sujette à controverse. En effet, si nul ne conteste l'influence que le français a eu sur l'anglais, la notion de bilinguisme est tempérée chez certains auteurs. Ainsi, Bourcier (1978) défend l'argument selon lequel seuls les aristocrates et les hauts dignitaires de l'Eglise parlent le français. Quant aux paysans, aux citadins modestes et au bas clergé, ils ne connaissent pas cette langue et continuent donc à utiliser l'anglais. Selon Lass (1987), le vernaculaire anglais n'est à aucun moment menacé par la *lingua franca* que constitue le français au plan culturel. Crystal (2003a : 30) fait aussi état d'un certain bilinguisme *de contact* mais il insiste plutôt sur l'absence totale de la langue anglaise dans les sphères décisionnaires du pays :

Doubtless bilingualism quickly flourished among those who crossed the social divide- English people learning French in order to gain advantages from the aristocracy, and baronial staff learning English as part of the daily contact with the communities. But there is hardly any sign of English being used among the new hierarchy (...)

Crystal (2003a : 31) mentionne une grande vague de mariages mixtes français-anglais à partir du XII^e siècle, moment où l'anglais commence à être à nouveau utilisé au sein des classes sociales les plus élevées, ce qui contribue à renforcer le bilinguisme en dehors de la Cour.

Au cours du XIII^e siècle, la popularité et le prestige du français sont uniques en Europe. Baugh et Cable (2002 : 135) expliquent que le XIII^e siècle est une période-clé de la relation qui unit français et anglais en Angleterre. Si

l'anglais regagne petit à petit du terrain, y compris dans les classes sociales supérieures, c'est paradoxalement la période au cours de laquelle les emprunts à la langue française deviennent massifs. En effet, le transfert d'items lexicaux français vers l'anglais devient important à partir du moment où ceux qui avaient l'habitude d'utiliser le français commencent à s'exprimer en anglais. Au plan phonologique, l'importance du français sur la langue anglaise devient donc primordiale par le biais des emprunts au moment même où le français est sur le déclin en tant que langue véhiculaire en Angleterre. Le nombre de mots français empruntés par l'anglais au cours de la période moyen-anglaise est communément estimé à un peu plus de dix mille (Baugh et Cable, 2002 ; Chevillet, 1994 ; Crystal, 2003a, Bourcier, 1978), dont 90% après 1250, alors que le français est déjà en perte de vitesse (Chevillet, 1994).

Le déclin du français et le retour de l'anglais s'effectuent de façon progressive. En 1204, le roi Jean d'Angleterre (*King John*) perd la Normandie au profit du roi de France, Philippe II. Au cours des cinquante années qui suivent, les grands propriétaires terriens anglais doivent renoncer à leurs terres en Normandie. C'est le début d'une période au cours de laquelle l'aristocratie anglaise se détourne et se désintéresse de la France. Le français commence donc à devenir socialement moins important et un certain antagonisme entre les deux pays voit le jour. Outre des raisons politiques, économiques et militaires (Baugh et Cable, 2002), le déclin de la langue française s'explique aussi par le sentiment selon lequel le français parlé en Angleterre n'est pas « correct » :

One factor against the continued use of French in England was the circumstance that Anglo-French was not 'good' French (Baugh et Cable, 2002 : 140).

Le Moyen Age est une période de forte variation dialectale en France. A l'époque de la conquête normande, chacun des dialectes jouit d'un prestige équivalent aux autres. Cependant, le français parisien s'installe dans une position de supériorité vis-à-vis des autres dialectes à partir du XIII^e siècle (Baugh et Cable 2002 : 140-141). Le français parlé en Angleterre était un mélange de différents dialectes du Nord mais le normand prédominait (Viney, 2004). Or, au cours du XII^e siècle, Paris devient le centre d'influence de la vie française. Outre-

Manche, le contact linguistique entre le français normand et l'anglais contribue donc à une évolution graduelle vers un dialecte du français différent de ceux qui sont parlés sur le continent. Ce nouveau dialecte devient alors source de moquerie en France (Baugh et Cable 2002 : 141). Par extension, c'est l'anglais qui redevient ainsi une source de fierté pour les habitants d'Angleterre (Viney, 2004). Il s'en suit une période de xénophobie à l'égard des multiples nationalités vivant sur le sol anglais. La guerre de Cent Ans (1337-1453) et le sentiment patriotique que celle-ci exacerbe outre-Manche marqueront l'inévitable déclin du français et le retour de l'anglais sur le devant de la scène.

Entre 1348 et 1375, l'Angleterre est plusieurs fois victime de la peste noire, une pandémie de peste bubonique, qui décime presque un tiers de la population. Un grand nombre d'hommes d'église, de moines et d'enseignants sont emportés par la maladie. Ils sont remplacés par des gens au niveau d'éducation moins élevé, qui ne parlent que l'anglais et ne peuvent ainsi pas maintenir la tradition française dans l'Eglise et dans les écoles (Viney, 2004). Le français est de moins en moins compris et l'anglais de plus en plus utilisé dans tous les milieux. En 1362, l'anglais est utilisé pour la première fois lors de l'ouverture du parlement. Avec Henri IV (1366-1413), l'Angleterre a un roi de langue maternelle anglaise pour la première fois depuis 1066 (il accède au trône en 1399). L'anglais reprend la place du français dans tous les domaines au cours du siècle qui suit et devient la langue de la communication écrite, ainsi que l'atteste la très vaste majorité des lettres datant d'après 1450.

Les langues celtiques avaient presque disparu des îles Britanniques suite aux invasions anglo-saxonnes. Au contraire, l'anglais survit à la période normande parce qu'il était trop bien établi, grâce de fortes traditions littéraires, de profondes racines (Mossé, 1947 : 115) et une forte tradition orale (Crystal, 2003a : 31) pour pouvoir être supplanté par une autre langue. Par ailleurs, le nombre de Normands en Angleterre n'est à aucun moment suffisamment important pour permettre au français de s'installer durablement comme langue majoritaire (Crystal, 2004 : 124). L'anglais se trouve néanmoins profondément modifié par ce contact prolongé avec la langue des envahisseurs.

1.4.4.2 L'influence de la langue française sur les palato-alvéolaires du moyen-anglais : les emprunts

De nombreux emprunts au français sont des items contenant les affriquées palato-alvéolaires [tʃ] et [dʒ]¹. Ces emprunts viennent diversifier les environnements dans lesquels celles-ci pouvaient se rencontrer jusqu'alors. De nouveaux cas d'affriquées voient ainsi le jour dans des mots tels que *charity*, *cherry*, *chamber*, *joy*, *judge* ou *jaw* (Stévanovitch, 2008 : 23). Les facteurs qui ont motivé les emprunts au français illustrent bien les rapports que les deux langues et les deux cultures entretiennent l'une avec l'autre. Ils correspondent aux deux principales raisons pour lesquelles une langue emprunte généralement : le prestige et un besoin résultant d'un manque lexical dans la langue d'arrivée.

Words are borrowed mainly for two reasons. The first reason for borrowing is that the donor language is of greater prestige. After the Norman Conquest, French terms for government, political organization, high culture (especially cookery), and educated discourse came to be preferred. The second reason for borrowing is that a vacant slot for a borrowed word exists in the receiving language; in other words, if there is no native word for a concept or thing and the new language community brings that thing or concept in, then it comes with the new word. (Lerer, 2008 : 46)

Les emprunts se font en deux temps. Baugh et Cable (2002 : 168) expliquent que, avant 1250, les emprunts sont moins nombreux (environ cinquante sur une somme totale d'environ dix mille pour l'intégralité de la période moyen-anglaise) et sont davantage liés à l'interaction entre classes populaires et noblesse (ex : *messenger*, *juggler*, *largess*) et au monde de l'Eglise. Après 1250, les emprunts se font plus nombreux. Il s'agit de la période au cours de laquelle l'anglais reprend de l'importance car les gens « importent » en anglais le lexique qu'ils avaient l'habitude d'utiliser en français (cf. section 1.4.4.1). Des items lexicaux sont ainsi empruntés dans les domaines du gouvernement, de l'administration, de l'Eglise, du droit, de l'armée et de la marine, de la mode, de la nourriture, de la vie sociale, de l'art, de l'éducation et de la médecine. En parallèle, des items plus généraux et difficilement catégorisables sont également

¹ La simplification des affriquées en fricatives (/tʃ/ > /ʃ/, /dʒ/ > /ʒ/) en français n'a lieu qu'au XIII^e siècle (cf. section 1.4.2.3). C'est la raison pour laquelle ce sont dans un premier temps des affriquées, et non des fricatives, qui sont empruntées.

empruntés au français. Voici les items tirés des listes de Baugh et Cable (2002 : 169-174) ayant contribué à diffuser les palato-alvéolaires.

- **Gouvernement et administration** : *adjourn* ; *allegiance* ; *chamberlain* ; *chancellor* ; *duchess* ; *exchequer* ; *homage* ; *majesty* ; *marshal* ; *subject* ; *treasure(r)*.
- **Eglise** : *absolution* ; *chancel* ; *chant* ; *chantry* ; *chaplain* ; *chapter* ; *charity* ; *clergy* ; *contrition* ; *damnation* ; *devotion* ; *hermitage* ; *passion* ; *redemption* ; *religion* ; *remission* ; *sacrilege* ; *salvation* ; *sanctuary* ; *schism* ; *temptation* ; *virgin* ; *virtue*.
- **Droit** : *banish* ; *chattels* ; *gaol* ; *heritage* ; *jail* ; *justice* ; *judge* ; *judgment* ; *jury* ; *juror* ; *just* ; *perjury* ; *pledge* ; *punish(ment)*.
- **Armée et marine** : *ambush* ; *archer* ; *besiege* ; *brandish* ; *chieftain* ; *sergeant* ; *siege* ; *skirmish* ; *soldier* ; *stratagem* ; *vanquish*.
- **Mode, repas et vie sociale** : *blanch* ; *broach* ; *brooch* ; *chair* ; *chandelier* ; *chaplet* ; *checkers* ; *chemise* ; *cherry* ; *chess* ; *chine* ; *collation* ; *confection* ; *conversation* ; *couch* ; *cushion* ; *embellish* ; *fashion* ; *galoshes* ; *haunch* ; *jelly* ; *jewel* ; *jollity* ; *joust* ; *juggler* ; *kerchief* ; *leash* ; *leisure* ; *luxury* ; *marjoram* ; *orange* ; *partridge* ; *perch* ; *pheasant* ; *pigeon* ; *pottage* ; *recreation* ; *sturgeon* ; *sugar*.
- **Art, education, médecine, science** : *chamber* ; *chapter* ; *chimney* ; *chirurgie* ; *compilation* ; *contagion* ; *gender* ; *geometry* ; *image* ; *jaundice* ; *joist* ; *latch* ; *literature* ; *logic* ; *mansion* ; *parchment* ; *physician* ; *porch* ; *sculpture* ; *surgeon* ; *tragedy*.
- **Items généraux et difficilement catégorisables** : *action* ; *actual* ; *adventure* ; *affection* ; *age* ; *approach* ; *arrange* ; *bushel* ; *chafe* ; *change* ; *chase* ; *chaste* ; *cheer* ; *chief* ; *courage* ; *courageous* ; *courteous* ; *enjoy* ; *forge* ; *gentle* ; *gibbet* ; *gracious* ; *jest* ; *join* ; *jolly* ; *joy* ; *languish* ; *large* ; *launch* ; *marriage* ; *mischief* ; *natural* ; *nourish* ; *oblige* ; *ocean* ; *original* ; *pinch* ; *precious* ; *push* ; *rage* ; *rejoice* ; *sage* ; *savage* ; *special* ; *squash* ; *strange* ; *sure* ; *treacherous* ; *usual* ; *vision*.

Ces items constituent environ 19% des listes totales des emprunts dans Baugh et Cable (2002). C'est-à-dire que près d'un emprunt sur cinq au français contribue à la diffusion des palato-alvéolaires en anglais lors de la période moyen-anglaise. Un grand nombre de ces mots développent une palato-alvéolaire suite à des phénomènes combinatoires en fin de période moyen-anglaise et au cours de la période de l'anglais moderne naissant (cf. section 1.4.5.3), voire au début du XX^e siècle (cf. section 1.5.2.2 et 1.5.2.4). Ils sont soulignés dans la liste ci-dessus.

Dans cette liste, on remarque un certain nombre d'items qui possèdent une affriquée en anglais contemporain alors qu'il ont une fricative en français contemporain (ex : AC. *chant, charge, chamber, change, chase, chair, chimney* avec /tʃ/, vs. FC. *chanter, charger, chambre, changer, chasser, chaise, cheminée* avec /ʃ/ ; AC. *judge, just, jewel, journey, majesty, gentle* avec /dʒ/ vs. FC. *juge, juste, joyau, journée, majesté, gentil* avec /ʒ/).

La raison de ce décalage entre la prononciation des deux langues est due à l'évolution de la palatalisation en français (cf. section 1.4.2.3). En effet, des items tels que *judge* et *chant* conservent en anglais contemporain les prononciations originales françaises avec /dʒ/ et /tʃ/. Ces prononciations françaises ont évolué en /ʒ/ et /ʃ/ au XIII^e siècle, comme on peut le constater dans *juge* et *chant* en français contemporain. Baugh et Cable (2002 : 175) expliquent que des mots comme *charge, change, chamber, chase, chair, chimney, just, jewel, journey, majesty* ou *gentle* (liste non exhaustive), qui ont une affriquée en anglais contemporain, figurent donc parmi les premiers emprunts. En revanche, la prononciation contemporaine avec une fricative dans des items tels que *chamois, chaperon, chiffon, chevron, jabot* ou bien *rouge* indique qu'ils ont été empruntés plus tard au français¹.

Malgré le nombre important d'emprunts français ayant entraîné la diffusion des palato-alvéolaires dans la langue anglaise, les spécificités de la

¹ Exceptions à cette règle, les mots *chivalry/chivalric* sont prononcés avec une fricative bien qu'ils fassent partie des premiers emprunts. Cela est dû à l'influence du mot *chevalier* et du français moderne (Baugh et Cable, 2002 : 175).

phonologie de l'anglo-normand n'ont pas contribué à développer ces consonnes. En effet, comme nous l'avons vu (cf. section 1.4.4.1), le français parlé en Angleterre suite à la conquête de 1066 est principalement influencé par le dialecte normand. Or, la prononciation de <ca> à l'initiale se fait avec /k/ dans ce dialecte (Baugh et Cable, 2002 : 175) alors qu'elle se fait avec une palato-alvéolaire en français d'Ile-de-France. C'est la raison pour laquelle des mots comme *carry*, *carriage* ou *cauldron* se font avec /k/ en anglais alors qu'ils ont /ʃ/ en français contemporain, suite à l'influence du français parisien (FC. *charrier*, *chaudron*).

De la même manière, l'anglo-normand « ne présente pas la palatalisation caractéristique du français d'Ile-de-France » dans des items tels que *garden* (dérivé de l'anglo-normand *gardin*), ce qui explique la présence de la vélaire en anglais contemporain en lieu et place de la palato-alvéolaire que l'on trouve en français contemporain dans *jardin* (Stévanovitch, 2008 : 23). Lerer (2008 : 49) explique que les mots normands qui commencent par /k/ correspondent aux mots parisiens qui commencent par /ʃ/ (ex : *cap* vs. *chapeau*, *castle* vs. *château*, *cattle* vs. *chattel*). Il en résulte qu'un plus grand nombre d'emprunts effectués à partir du français d'Ile-de-France (ou français central) auraient sans aucun doute renforcé encore la multiplication des cas de palato-alvéolaires au détriment des vélares en anglais. D'un point de vue diachronique, c'est la palatalisation du français central qui est une innovation par rapport au latin (Sweet, 1888 : 53). Les emprunts depuis le français de l'Ile-de-France se font plutôt à partir du XII^e siècle et de l'influence croissante de Paris sur la vie française. La double influence français normand / français central contribue d'ailleurs à l'existence d'un certain nombre de paires lexicales que l'on retrouve en anglais contemporain, le mot d'origine normande ayant une vélaire alors que le mot d'origine parisienne a une palato-alvéolaire (ex : français parisien *chief*, *jambe* vs. français normand *kief*, *gambe*).

Si un grand nombre de mots ont été empruntés à partir de la langue orale, d'autres emprunts trouvent leur origine dans la littérature. C'est le cas lors de toute la période moyen-anglaise. La littérature devient même la principale source des emprunts français lors du XV^e siècle (Baugh et Cable, 2002 : 177). Les mots

ci-après trouvent ainsi leur source dans la littérature et apportent de nouveaux cas de palato-alvéolaires dans la langue anglaise.

Ex : *combustion, destitution, ingenious, pacification, representation, sumptuous, aggravation, ravishment ...*

Ces items avec palato-alvéolaires constituent près de la moitié (47%) du total des emprunts littéraires au français au cours de cette période dans les listes de Baugh et Cable.

La dernière étape qui contribue à la multiplication des palato-alvéolaires à partir des emprunts français est leur assimilation dans le système grammatical de l'anglais et, par conséquent, leur capacité à générer des dérivés (Baugh et Cable, 2002 : 179). Ainsi, des terminaisons anglaises sont ajoutées à des emprunts français, reproduisant ainsi un schéma que le vieil-anglais avait déjà appliqué aux emprunts latins (Mossé, 1947 : 93). L'adjectif *gentle* est recensé pour la première fois pour l'année 1225. En l'espace de cinq ans, il se trouve composé avec un nom anglais pour donner *gentlewoman* (1230), puis *gentleman* (1275), *gentleness* (1300) et *gently* (1330). De la même façon, les adverbes *courteously* et *justly* suivent rapidement l'entrée dans la langue anglaise des adjectifs *courteous* et *just*.

1.4.4.3 Les emprunts à d'autres langues

De nombreux emprunts sont effectués directement à partir du latin lors de la période moyen-anglaise, renforçant en cela la double origine latine et saxonne qui est celle de l'anglais aujourd'hui. Par rapport aux emprunts français, les emprunts latins pénètrent très majoritairement l'anglais à partir de la langue écrite. Il n'est cependant pas exclu qu'un certain nombre de ces emprunts passent directement dans la langue orale dans la mesure où le latin était parlé parmi les ecclésiastiques et les érudits (Baugh et Cable, 2002 : 184). Les XIV^e et XV^e siècles constituent la période la plus riche pour les emprunts directs au latin : Crystal (2003a : 48) les estime à plusieurs milliers pour ces deux siècles. Parmi les emprunts ayant contribué à développer les palato-alvéolaires fricatives et affriquées, nous pouvons citer les mots ci-dessous.

Ex : *abject, adjacent, genius, gesture, collision, conflagration, contradiction, depression, expedition, gesture, genius, imaginary, individual, juniper, legitimate, major, picture, project, rational, reject, scripture, spacious, subjugate, substitute, incture, trepidation ...*

Les items avec palato-alvéolaires correspondent à plus de 18% du total des emprunts au latin au cours de la période moyen-anglaise dans les listes de Baugh et Cable, soit près d'un item sur cinq.

Les emprunts latins de la période incluent aussi un nombre restreint de « termes dorés » (*aureate terms*), mots empruntés par les auteurs à des fins stylistiques (ex : *meditation*). La plupart n'ont une durée de vie que très limitée en anglais et disparaissent rapidement (ex : *abusion*).

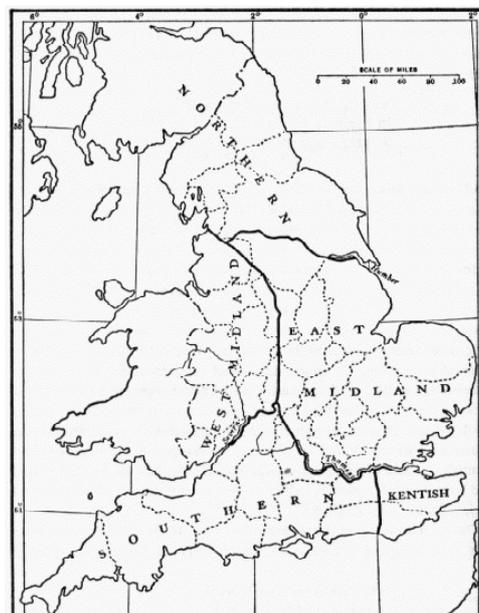
Les langues romanes ne sont pas les seules à avoir influencé l'anglais. Le flamand, le néerlandais (langues très proches l'une de l'autre) et le bas allemand ont également eu une influence sur l'évolution de la langue anglaise. Baugh et Cable (2002 : 187-188) expliquent que l'influence n'est pas due à un événement particulier (comme l'introduction du Christianisme ou la conquête normande, par exemple) mais à des relations proches et constantes entre l'Angleterre et les peuples des Flandres, de Hollande et du nord de l'Allemagne. Néanmoins, ce contact linguistique n'a pas vraiment contribué à la diffusion des palato-alvéolaires en anglais. En effet, les affriquées sont absentes des systèmes consonantiques du néerlandais (Gussenhoven, 1999 : 74) et de l'allemand (Kohler, 1999 : 86). Seule la fricative sourde /f/ est commune aux trois langues. 50% des mots de la liste de Baugh et Cable (2002 : 188) portant sur ce type d'emprunts contiennent l'une des vélaires /k/ ou /g/.

1.4.4.4 La situation dialectale et l'émergence de l'anglais de Londres comme standard

Un grand nombre de dialectes différents coexistent lors de la période moyen-anglaise. Les différences se font presque de comté à comté et l'on observe

parfois même des variations au sein de chaque comté, de ville à ville (Mossé, 1947 : 69). En effet, l'invasion de 1066 met fin à la diffusion de la norme linguistique préalablement établie (Bourcier, 1978 : 124). « Comme il n'y a aucune norme, chaque écrivain, chaque copiste emploie spontanément le parler de son terroir sans se préoccuper de ce qui peut se dire ailleurs » (Mossé, 1949 : 20). Ainsi, le moyen-anglais est par excellence l'époque des dialectes (Lerer, 2008 : 57). Les dialectes majeurs s'inscrivent dans la droite lignée des dialectes du vieil-anglais. Le dialecte du Nord (*Northern*) correspond au northumbrien, celui du Sud-Ouest (appelé *dialecte du Sud*, *Southern*) au saxon occidental, celui du Sud-Est au kentois (*Kentish*) (Chevillet, 1994 : 27). Quand au mercien, il se scinde entre le dialecte des Midlands de l'Ouest (*West Midland*) et celui des Midlands de l'Est (*East Midland*) (Mossé, 1947 : 70) ; ce dernier comprenant la ville de Londres (voir carte ci-dessous).

Carte 4 : les principaux dialectes du moyen-anglais



(<http://www.people.fas.harvard.edu/~chaucer/dial-map.htm>), consulté le 03/08/2012

A partir de la fin du XIV^e siècle, un anglais standard¹ commence à émerger en Angleterre. Pour des raisons politiques, économiques,

¹ L'expression « anglais standard » n'apparaît quant à elle qu'au XIX^e siècle (Sorlin, 2012 : 64).

démographiques et culturelles (Mossé, 1947 : 71-73 ; Chevillet, 1994 : 29 ; Bourcier, 1978 : 139), cet anglais standard a comme source principale l'anglais de la région de Londres. Stévanovitch (2008 : 10) explique que c'est le moment où le dialecte de la région devient le dialecte dominant. C'est la raison pour laquelle le mercien est la source de l'anglais contemporain, et non le saxon occidental, le dialecte qui dominait la période vieil-anglaise (Crystal, 2003a : 29). Si des différences subsistent dans le parler dialectal, il devient impossible d'identifier de quelle région les textes sont originaires (hormis pour ceux qui sont distinctement nordistes) après 1450 (Baugh et Cable, 2002 : 194-195). Suite à l'Acte d'Union de 1707, qui scelle officiellement l'union des couronnes d'Angleterre, du pays de Galles et d'Irlande et coïncide avec la dissolution du parlement écossais, Westminster devient le centre des décisions. L'Empire britannique se développe aux plans commercial et colonial, en concurrence avec les autres puissances européennes. Sorlin (2012 : 73) note que cette expansion « exige la consolidation d'une identité nationale forte par-delà les identités particulières anglaise, écossaise ou irlandaise [...] L'enseignement de l'anglais standard est alors plus que jamais, au XVIII^e siècle, un impératif. Cette langue unifiée se conçoit en effet comme le porte-drapeau métaphorique du pouvoir impérial britannique. C'est dans ce contexte de lutte pour le pouvoir entre les grandes puissances européennes que s'installe [...] le mythe de la supériorité de l'anglais standard. » Ce mythe est directement à l'origine du sentiment d'insécurité linguistique chez les locuteurs dont l'anglais n'est pas standard (cf. section 1.4.7.2).

En matière de prononciation, l'influence de Londres préfigure ce que sera la *Received Pronunciation* (RP) (cf. section 1.4.7.2), celle-ci trouvant son origine dans le sud-est de l'Angleterre. Au cours de la période à venir, la prononciation londonienne sert en effet de référence nationale. Dans cette optique, George Puttenham écrit en 1589 que la meilleure prononciation est celle de la Cour et de sa région proche, dans un rayon de 60 miles autour de Londres. Owen Price écrit en 1665 que, en matière d'anglais oral, le meilleur standard est celui de Londres (Lerer, 2008 : 88-89). L'influence de la capitale sur l'anglais standard demeure un phénomène récurrent, les innovations londoniennes devenant le standard national à maintes reprises :

The history of Standard English is almost a history of London English (Baugh et Cable, 2002 : 194).

1.4.4.5 Multiplication des affriquées et apparition de [ʒ] suite à la palatalisation des emprunts

Contrairement aux profondes modifications qui concernent les voyelles, le système consonantique reste stable dans le passage du vieil-anglais au moyen-anglais. « Dans leur ensemble, les consonnes du vieil-anglais se maintiennent telles quelles en moyen-anglais et pour les mots d'emprunt français l'adaptation au type articulatoire germanique se fait sans aucune difficulté. » (Mossé, 1949 : 64). Le moyen-anglais a hérité du vieil-anglais les affriquées palato-alvéolaires /tʃ, dʒ/, par l'intermédiaire de phénomènes de palatalisation du germanique (cf. section 1.4.3.4). Par la suite, les spécificités de la phonologie de l'ancien français ont contribué à les diffuser dans la langue anglaise par l'intermédiaire des emprunts. En effet, Stévanovitch (2008 : 23) explique que « l'ancien français connaissait lui aussi ces deux mêmes consonnes, respectivement issues de [k] et de [g] ou [j] latins, et ne les a simplifiées qu'au XIII^e siècle (> [ʃ], [ʒ]). Les nombreux emprunts au français contenant ces phonèmes ont donc été aisément assimilés (ex. *charity, cherry, chattel, chamber, joy, judge, jaw, gentle*). Ces emprunts ont diversifié les environnements dans lesquels pouvaient se trouver les affriquées anglaises : en vieil-anglais [tʃ] ne se trouvait pas devant une voyelle d'arrière, et [dʒ], issu de la palatalisation de la géminée [gg] [...] n'existait pas en début de mot. En français, au contraire, les affriquées étaient possibles dans ces différentes positions. »

Les emprunts postérieurs à la simplification des affriquées contribuent à introduire [ʒ] dans la langue anglaise (ex : *beige, rouge*). La fricative palato-alvéolaire voisée n'a cependant pas encore de statut phonémique. Celui-ci est la résultante de procédés de palatalisation typiquement anglais et étrangers au français au cours de la période de l'anglais moderne naissant (cf. section 1.4.5.3).

1.4.4.6 Correspondances graphiques

At the same time as new letter shapes and preferences were emerging, there was a continual process of change affecting the way the language was pronounced. The result is a degree of complex interaction between the writing and sound systems which has no parallel in the history of English (Crystal, 2003a : 42).

Les changements de graphie et de prononciation qui ont lieu au cours de la période moyen-anglaise sont de nature diverse. En ce qui concerne les palato-alvéolaires fricatives et affriquées, l'influence du français est encore une fois primordiale. Crystal (2003a : 42) fait état des changements suivants :

- La graphie <sc> du vieil-anglais correspondant à /ʃ/ est petit à petit remplacée par <sh> ou <sch> (ex : VA *scip* > MA *ship* ; VA *sceran* > MA *sheren* > AC *shear*) ;
- la graphie <c>, qui représentait /tʃ/ en vieil-anglais, est remplacée par <ch> ou <cch> (ex : VA *cīld* > MA *child* ; VA *cirice* > MA *church*) ;
- les graphies <cg> ou <gg> (VA /dʒ/) sont remplacées par <dg> (ex : *bridge*).

L'orthographe se fait le reflet d'une certaine variation existant entre les points d'articulation alvéolaire et palato-alvéolaire. Van Gerderen (2006 : 257) note ainsi que, en moyen-anglais, une fréquente variation du lieu d'articulation conditionne l'alternance entre [s] et [ʃ]. Ainsi, *fish* et *shall* s'écrivent (et se prononcent parfois certainement) respectivement *fis* et *sal*. Teyssier (1968 : 58) observe que l'orthographe reflète une certaine fluctuation entre [s] et [ʃ] dans la prononciation de certains mots. Il donne l'exemple du mot *suite*, qui était alors parfois orthographié *shuite*.

1.4.5 L'anglais moderne naissant : Early Modern English (1500-1650)

1.4.5.1 La Renaissance : une vague d'emprunts d'origine littéraire

Le début de la période de l'anglais moderne est traditionnellement associé à celui de la Renaissance, aux alentours de l'an 1500. Il coïncide avec le début du

Grand Changement Vocalique. La variation dialectale est toujours importante en Grande Bretagne mais de nouveaux facteurs contribuent à faire évoluer l'anglais dans une nouvelle direction. Il s'agit de l'imprimerie, du développement rapide de l'éducation des classes populaires, de l'essor de nouveaux moyens de communication et de l'avènement de ce que l'on pourrait qualifier de conscience sociale. William Caxton introduit l'imprimerie en Angleterre en 1476. Si les premiers livres imprimés le sont en latin, c'est l'anglais qui tire l'avantage le plus significatif de cette révolution culturelle. La possibilité de reproduire un livre en des milliers d'exemplaires et la masse des publications nouvelles contribuent à la promotion d'une langue standard. En effet, devant la nécessité d'avoir recours à une certaine norme au milieu de la diversité dialectale qui caractérise le pays, Caxton et les autres imprimeurs décident d'utiliser le dialecte des Midlands de l'Est (*East Midlands*) dans le domaine de l'imprimerie. Le choix de ce dialecte repose principalement sur le fait que c'est celui qui est employé à Londres et qui est utilisé dans les milieux officiels. Faisant suite à l'extraordinaire diversité orthographique qui caractérise la période moyen-anglaise (Crystal, 2003a : 40), une certaine orthographe standard s'installe petit à petit¹. On parle alors de *Chancery English*, le terme *chancery* venant de *chancel*, la chapelle du roi, dans laquelle les chapelains de la Cour écrivaient à l'origine les lettres royales. C'est en utilisant le *Chancery English* que Caxton contribue à promouvoir un standard national qui s'appuie sur la documentation officielle de l'époque (Lerer, 2008 : 68).

Grâce à l'éducation des classes moyennes et populaires, et par conséquent aux progrès de l'alphabétisation aux XV^e et XVI^e siècles, l'impact de l'imprimerie devient vraiment significatif. Ces progrès dans le domaine de l'éducation vont de pair avec une nouvelle conscience sociale. Si jusque-là, l'identification à un groupe faisait que chacun parlait la langue associée à la catégorie sociale dont il était originaire, la maîtrise de l'anglais standard devient désormais un moyen de gravir l'échelle sociale et l'échelle économique.

¹ Cette orthographe ne changera pas par la suite, malgré des changements phonétiques. C'est la raison pour laquelle l'orthographe de très nombreux mots ne correspond pas à leur prononciation en anglais contemporain (ex : *knee*, *wrong*, *would*). Les lettres <k, w, l> étaient prononcées dans ces mots à l'époque de Caxton (Viney, 2004).

Ce changement de société coïncide avec une période de renouveau et de promotion des arts grecs et latins. Si certains s'opposent à la langue anglaise en la considérant comme inférieure aux langues classiques¹, la demande plus en plus forte pour une traduction des œuvres classiques trouve bientôt une réponse. Les humanistes de la Renaissance décident « de faire la part belle à l'anglais en s'éloignant du latin médiéval et en multipliant les traductions des auteurs antiques » (Chevillet, 1994 : 30). Une fierté nouvelle pour la langue anglaise voit le jour outre-Manche. D'un point de vue plus mercantile, les ventes de livres sont meilleures pour les ouvrages écrits en anglais (Viney, 2004). Par ailleurs, la Réforme contribue « à substituer l'anglais au latin comme langue de la théologie et de la liturgie. Le succès de la Bible de 1611 (*Authorized Version*) et du *Book of Common Prayers* (1549), à l'usage des masses, contribu[ent] à affermir le prestige de la langue vernaculaire » (Chevillet, 1994 : 30-31).

L'omniprésence du latin dans les milieux érudits et dans les écrits au cours du Moyen Age a néanmoins laissé des lacunes dans le lexique de l'anglais, qui ne dispose pas des mots nécessaires pour exprimer les idées transmises par les classiques. Un vrai problème de traduction se pose alors. Ceux pour qui le latin est presque une deuxième langue maternelle ont naturellement tendance à importer des mots latins dans la langue anglaise. La tentation est d'ailleurs la même vis-à-vis d'autres langues. Une nouvelle vague de mots latins, français, grecs, italiens, espagnols et portugais pénètrent alors dans la langue anglaise. Viney (2004) fait état de 30,000 mots empruntés à une cinquantaine de langues par les auteurs anglais au cours des XVI^e et XVII^e siècles. Baugh et Cable (2002) les estiment à 10,000. Ces nouveaux termes sont qualifiés de « mots d'encrier » (*Inkhorn Terms* ; car ils sont introduits dans la langue par le biais de l'écriture, ils sont directement produits à partir de l'encrier). Il existe cependant une forte opposition à ces emprunts massifs. L'expression *Inkhorn Terms* deviendra péjorative et sera associée à un certain pédantisme par ceux qui s'opposent à ces nouveaux emprunts parce qu'ils considèrent qu'ils dénaturent l'anglais. Si certains de ces

¹ L'anglais n'est pas pleinement accepté comme langue de la culture avant la fin du XVIII^e siècle.

mots disparaissent à terme, Viney (2004) estime que la moitié d'entre eux s'est durablement inscrite dans la langue anglaise.

Cette nouvelle vague d'emprunts a apporté à l'anglais de nouveaux items comportant des palato-alvéolaires. Parfois, un mot existant acquiert un nouveau sens lors de cette période, ce qui contribue à renforcer sa diffusion. Les principales innovations avec palato-alvéolaires sont répertoriées ci-dessous. Ces items constituent près de la moitié (plus de 47%) du total des *Inkhorn Terms* dans les listes de Baugh et Cable (2002 : 218-224).

Ex : *Abject* (dans le sens moderne) ; *adumbration* ; *agile* ; *algebra* ; *allusion* ; *analogy* ; *anchovy* ; *artificial* (dans le sens moderne) ; *audacious* ; *adjuvate* (L. *adjuvare*) ; *blandishment* ; *braggadoccio* ; *changeful* ; *changeling* ; *charlatan* ; *chirrup* ; *chocolate* ; *conformation* ; *conflagration* ; *congratulatory* /kən,grætʃu 'leitəri/ ; *conjecture* ; *conjugation* ; *chronology* ; *declination* (dans le sens moderne) ; *denunciation* ; *duel* ; *egregious* ; *emanation* ; *endurable* ; *enshrine* ; *equipage* ; *exclusion* ; *excursion* ; *expectation* ; *extinguish* ; *filch* ; *function* ; *freshman* ; *genteel* ; *impression* ; *intelligence* (dans le sens moderne) ; *invigilate* ; *jocular* ; *jovial* ; *jurisprudence* ; *major domo* ; *mature* ; *mustache* ; *obstruction* ; *placation* ; *prejudicate* ; *prejudge* ; *retrenchment* ; *shady* ; *shock* ; *wolfish*.

Nombre de ces items développeront une palato-alvéolaire suite à des phénomènes combinatoires (cf. section 1.4.5.3). Ils sont soulignés dans la liste ci-dessus.

1.4.5.2 Les emprunts aux nouveaux mondes

L'autre fait lexical majeur de la Renaissance est l'entrée de nouveaux mots dans la langue anglaise pour désigner de nouveaux concepts, à mesure que les Européens voyagent vers un nombre croissant de contrées. C'est à la fin du XVI^e siècle que l'anglais commence à devenir une langue véritablement internationale avec l'expansion de l'Empire britannique. Par phénomène de contact linguistique, de nouveaux items lexicaux pénètrent alors la langue anglaise à partir d'une cinquantaine de langues originaires d'Amérique, d'Afrique et d'Asie. Les emprunts peuvent se faire directement ou par l'intermédiaire du latin, de l'italien

ou du français (Crystal, 2003a : 60). Parmi ces nouveaux emprunts, les items suivants contribuent à développer les palato-alvéolaires en anglais¹ :

- **à partir du latin et du grec** : *agile*, *allusion*, *denunciation*, *exaggerate*, *excursion*, *expectation*, *extinguish*, *immaturity*, *jocular*, *obstruction*, *relaxation*, *species*, *temperature*
- **à partir du / par l'intermédiaire du français** : *chocolate*, *moustache*, *shock*
- **à partir de / par l'intermédiaire de l'italien** : *concerto*, *giraffe*
- **à partir de / par l'intermédiaire de l'espagnol et du portugais** : *anchovy*, *cockroach*
- **à partir de l'arabe** : *hashish*, *sash*, *sheikh*, *sherbet*
- **à partir d'autres langues** : *jib* (néerlandais), *ketchup* (malais), *shekel* (hébreu), *shogun* (japonais)

Les items ci-dessus correspondent à presque 12% du total des emprunts de ce type dans les listes de Crystal (2003a). Les emprunts en provenance des nouveaux mondes n'ont donc pas grandement contribué au développement des palato-alvéolaires fricatives et affriquées au cours de la Renaissance. Les items soulignés développeront une palato-alvéolaire suite à des phénomènes combinatoires (cf. section 1.4.5.3).

1.4.5.3 Phonématisation de [ʒ] et nouveaux phénomènes de palatalisation

A l'époque moderne, Stévanovitch (2008 : 23-24) recense des phénomènes combinatoires qui donnent lieu à de nouvelles formes palatalisées dans des mots empruntés au français. Il s'agit des phénomènes suivants :

- [sj] > [ʃ] (sporadique dès le XV^e siècle, courant XVI^e-XVII^e siècles : *nation* [nasjō] > [nejʃən] ; *sure* [syʀ] > [sju:r] > [ʃʊə]
- [zj] > [ʒ] (XVII^e siècle) : *measure* [məzyr] > [mezju:r] > [meʒə]
- [tj] > [tʃ] (XVII^e siècle) : *nature* [natyr] > [na:tju:r] > [neitʃə] ; *fortune* [fortyn] > [fortju:n] > [fɔ:tʃən]
- [dj] > [dʒ] (XVII^e siècle) : *soldier* [soldjər] > [səʊldʒə] (Stévanovitch, 2008 : 24)

¹ Liste non exhaustive, constituée à partir des listes de Crystal (2003).

Si la majorité des palato-alvéolaires nées ainsi se sont stabilisées par la suite (ex : *nature, virtue, question, creature, grandeur, soldier*)¹, une minorité d'items ont emprunté le chemin inverse par le biais d'une dépalatalisation et d'un rétablissement de prononciations avec [tɹ, dɹ] ou [ti, di]. C'est le cas des items *piteous, bestial, tedious, odious* (Cruttenden, 2008 : 187).

Ce sont ces mêmes phénomènes phonétiques combinatoires qui donnent à terme naissance au phonème /z/ en anglais. Jusqu'alors, les seules occurrences de la fricative palato-alvéolaire voisée étaient issues des emprunts au français datant de la période postérieure à la simplification des affriquées (XIII^e siècle, cf. section 1.4.2.3). Elles étaient directement importées du français et n'étaient pas la résultante de phénomènes productifs en anglais. Au cours de la période de l'anglais moderne naissant, les nouvelles manifestations de [ʒ] résultent d'un phénomène de palatalisation typique de l'anglais, qui n'existe pas en français (ex : FC *vision* avec /z/ v. AC *vision* avec /ʒ/). C'est ce processus anglais qui aboutira à la phonématisation de [ʒ] en /z/.

Pour Chevillet (1994), l'apparition de la fricative palato-alvéolaire voisée s'inscrit dans le processus d'emprunt qui caractérise le moyen-anglais et l'anglais moderne naissant (*Early Modern English*). Ainsi, nous avons affaire à « l'introduction de /z/ par le truchement d'emprunts au français et au latin, soumis à la palatalisation. *Vision* évoluera ainsi : [ˈviziən] > [ˈvizjən] > [ˈviʒən] » (Chevillet, 1994 : 46), par phénomène de coalescence des deux sons [z] et [j] (Crystal, 2003a : 69). La grande vague d'emprunts définie dans les sections précédentes est donc à l'origine de ce nouveau temps fort de l'histoire de la palatalisation en anglais. A l'instar des palatales apparues en vieil-anglais, [ʒ] acquiert à terme un statut phonémique après avoir été une simple réalisation phonétique. Barber (2006) explique que la phonématisation de [ʒ] en /z/ contribue à l'équilibre général du système en introduisant une alternative voisée à /ʃ/. Par la suite, les environnements dans lesquels on peut rencontrer la fricative palato-alvéolaire voisée se multiplient :

¹ Il existe encore des variantes non palatalisées dans certains de ces mots, même si elles sont tendance à s'estomper au fur et à mesure des années, ainsi que le montrent les études de préférences de prononciation du *Longman Pronunciation Dictionary* (Wells, 2008).

The new phoneme was easily accepted, since it fitted into the pattern of the English consonant system: it provided a voiced partner for the voiceless fricative /ʃ/, thus filling a gap in the pattern. It occurred in a number of words ending in *-sion*, like *derision* and *occasion*, and in a few words where /z/ was followed by [ju:] from Middle English /iu/, like *measure* and *pleasure*. The group /-zj-/ occurred only medially, so the new phoneme was restricted to this position. Subsequently, it has appeared in word-final position in loans from French, like *beige*, *garage*, *rouge*. (Barber, 2006 : 125)

Ces phénomènes de coalescence (cf. section 1.5.2.2) s'effectuent à la croisée de l'époque moyen-anglaise et de l'époque moderne. Si Chevillet (1994) date l'introduction de /z/ à la fin de la période moyen-anglaise, Stévanovitch (2008) la place au début de l'époque moderne. Teyssier (1968 : 58-59) note que des graphies de type *conschens* (pour *conscience*) traduisent la tendance à la palatalisation dès le XV^e siècle et que la prononciation /ʃ/ semble établie au XVII^e siècle. En effet, « le grammairien anglais Cooper définit le groupe <ti> comme équivalent à /ʃ/ et, dans une liste d'homophones, met en parallèle *a notion* et *an ocean* (Teyssier, 1968 : 58-59).

Stévanovitch (2008) explique que les deux affriquées sont mal acceptées par les puristes, ce qui contribue à limiter leur extension, notamment en ce qui concerne [dʒ]. Chevillet (1994 : 47) parle d'ailleurs d'anglais « vulgaire » ou d'anglais de « la rue » à leur sujet. D'après Görlach (1991 : 74), /z/ est considéré comme « étranger » (*foreign*) par les grammairiens du XVI^e siècle, avant de devenir plus courant, et donc mieux accepté, au XVII^e siècle. La résistance est également forte vis-à-vis des fricatives créées dans de nouveaux environnements. Dans sa grammaire de 1685, Price ne reconnaît l'existence de /ʃ/ que dans *passion*. Quant à Cooper (1685), il admet /ʃ/ dans *sure* et *sugar* mais il qualifie ces prononciations de « barbares » (Sweet, 1888 : 267).

Ainsi, la diffusion des palato-alvéolaires lors de l'époque moderne se fait encore par le double jeu des emprunts au français et du processus de palatalisation en anglais.

1.4.6 L'anglais moderne (1650-1900)

1.4.6.1 Introduction de règles destinées à apporter régularité, logique et stabilité dans la langue anglaise et apparition de la notion de norme

Suite à une succession de monarques et de crises politiques, cette période se caractérise par un besoin d'ordre généralisé en Grande Bretagne. Le domaine linguistique ne fait pas exception à la règle. Certains voient d'un mauvais œil l'afflux de mots étrangers en anglais. Le débat se focalise autour de la création d'une académie de la langue anglaise, à la manière de l'Académie française et des académies italiennes, telle *l'Accademia della Crusca*. En 1712, Jonathan Swift écrit une lettre au duc d'Oxford, le Lord Grand Trésorier, et lui propose de réguler l'usage de la langue anglaise. Sa proposition ne sera pas retenue, certains se rendant compte que le changement linguistique est inévitable. Swift contribue néanmoins à une prise de conscience collective de la nécessité pour tous de pouvoir se référer à une orthographe, des règles de grammaire et des items lexicaux communs. Il en résulte la publication de plusieurs guides d'orthographe, de livres de grammaire et de dictionnaires. Au cours du XVIII^e siècle, un usage contraire à celui prôné par de tels ouvrages commence à être perçu de manière négative.

En 1746, un groupe d'écrivains demande à un jeune auteur du nom de Samuel Johnson d'écrire un nouveau dictionnaire de la langue anglaise. Johnson et six collaborateurs travaillent à la rédaction de ce dictionnaire durant neuf ans. Les exemples donnés dans son dictionnaire sont tirés des centaines d'œuvres littéraires que Johnson étudie à cet effet. Son *English Dictionary*, publié en 1755, est un immense succès. Il contient 42,000 mots et contribue grandement à en fixer le sens, l'usage et la prononciation, en dépit de ses imperfections¹.

Le XVIII^e siècle voit ensuite l'apparition des premiers grammairiens de l'anglais et la naissance de la grammaire prescriptive fondée sur celle du latin.

¹ Le Dr Johnson ne fait pas toujours preuve d'objectivité en laissant ses préjugés interférer avec la rédaction de son dictionnaire, raillant ou éliminant purement et simplement les mots qui ne lui plaisent pas (Baugh et Cable, 2002). Les items situés en fin de dictionnaire contiennent moins d'exemples que ceux situés dans la première partie de l'ouvrage (Viney, 2004).

Cette dernière langue est en effet considérée comme une « vraie » langue, digne d'être étudiée et d'être utilisée dans les discours les plus sérieux (McWhorter, 2012 : 55). Ces ouvrages considèrent que la grammaire de l'anglais oral et des dialectes est erronée et doit être rectifiée. Leurs effets sur l'usage de la langue écrite sont considérables au XIX^e et au XX^e siècle. Cet héritage est d'ailleurs encore présent aujourd'hui¹. Selon Sorlin (2012 : 74), « Robert Lowth est le grammairien le plus écouté de la période. » Son ouvrage de grammaire de 1762, *A Short Introduction to English Grammar*, propose des règles grammaticales et des exercices permettant aux écoliers de corriger des énoncés censés être incorrects. McWhorter (2012 : 55) voit dans cet ouvrage la première tentative de standardisation de la langue anglaise. Par la suite, la grammaire de Lindley Murray (1795) devient « la référence incontournable pendant plus de cinquante ans » (Sorlin, 2012 : 74).

Le domaine de la prononciation n'échappe pas à ce besoin d'établir des règles. Dans la deuxième partie du XVIII^e siècle, on assiste à des tentatives de codification de la prononciation des mots visant à ne retenir qu'une prononciation correcte pour les items qui sont sujets à une certaine variation. C'est à partir de cette période que les prononciations régionales perdent de leur crédit. Dans les années 1750 et 1760, Thomas Sheridan donne des conférences sur la manière correcte dont il convient de prononcer les mots anglais. A l'instar de la grammaire et de l'orthographe, une prononciation « correcte » devient un signe d'éducation et d'appartenance à une catégorie socio-économique élevée. Les motivations de Sheridan sont ouvertement politiques. Il souhaite contribuer à une uniformisation de la prononciation qu'il s'agit d'enseigner à tous les enfants dans le but de faire d'eux de bons sujets de la couronne ayant une langue en commun (Sorlin, 2012 : 74-75). Dès 1757, William Buchanan publie un dictionnaire de prononciation intitulé *Linguae Britannicae Vera Pronunciatio : or a New English Dictionary*. Ce dictionnaire sera suivi de ceux de William Kenrick en 1773 (*A New Dictionary of the English Language*), Thomas Spence en 1775 (*Grand Repository of the English Language*), John Burn en 1786 (*A Pronouncing Dictionary of the English*

¹ C'est par exemple à ces ouvrages de grammaire que l'on doit la « règle » qui consiste à ne pas utiliser de préposition en fin de phrase, ce qui est calqué sur l'usage latin.

Language), et John Walker en 1791 (*A Critical Pronouncing Dictionary and Expositor of the English Language*). Le modèle que vise Walker est explicitement la prononciation des locuteurs cultivés de la région de Londres. Ce dernier dictionnaire connaît un franc succès en Grande Bretagne et aux Etats-Unis lors du XIX^e siècle (Viney, 2004). Le travail de Sheridan aboutit en 1796 à la publication de son propre dictionnaire, *A Pronouncing Dictionary of the English Language*.

Ces ouvrages de nature prescriptive sont d'inspiration orthoépique. L'objectif des orthoépistes est d'établir des règles de prononciation à partir des formes lues, « le but ultime étant la plus grande généralisation possible. » (Viel, 2003 : 45).¹ Dans la deuxième partie du XIX^e siècle, les travaux du phonéticien Alexander Ellis contribuent à la standardisation d'une forme de prononciation qu'il baptise *Received Pronunciation* (Sorlin, 2012 : 83). Ces divers travaux ont une conséquence sociale importante : la majorité de la population commence à ressentir sa prononciation comme un inconvénient. D'ailleurs, « à la fin du XIX^e siècle, adopter la version phonologique autorisée, c'est se donner les moyens d'accéder à des carrières dans le clergé, l'administration coloniale, l'enseignement et l'armée. » (Sorlin, 2012 : 84). Ce n'est qu'à la fin du XX^e siècle que les accents régionaux retrouveront un certain crédit en Grande Bretagne. Par ailleurs, les diverses tendances prescriptives de l'époque contribuent à fixer quelque peu la langue anglaise, et notamment la langue standard. Stévanovitch (2008 : 10) note que c'est la raison pour laquelle l'anglais n'évolue que très peu à partir de cette époque, en comparaison des deux périodes précédentes. Une fois établie, la norme se diffuse à l'époque moderne « à une échelle sans commune mesure avec ce qui existait aux époques antérieures », cela en raison du développement de l'imprimerie et de la lecture (cf. section 1.4.5.1), puis des médias audio-visuels.

1.4.6.2 Les emprunts et les créations lexicales dans l'Empire

¹ L'orthoépiste est ensuite récusée par Saussure et les structuralistes, qui considèrent que la logique des orthoépistes est contraire à la science et à la raison (Viel, 2003 : 45-46). Saussure (1916 : 52) explique ainsi que « quand on dit qu'il faut prononcer une lettre de telle ou telle façon, on prend l'image pour le modèle. Pour que *oi* puisse se prononcer *wa* [en français] ; il faudrait qu'il existât pour lui-même. En réalité, c'est *wa* qui s'écrit *oi*. » Par la suite, l'orthoépiste retrouve un certain crédit en raison de son intérêt pédagogique, notamment auprès des apprenants de langues étrangères. Elle est l'ancêtre de la phonographématique (Viel, 2003 : 46).

britannique

Les objections aux emprunts, notamment français, se poursuivent. Des auteurs comme Daniel Defoe y voient un danger pour l'anglais. Pourtant, les emprunts ne sont pas légion lors de cette période. En effet, la liste totale des emprunts français de la période (Baugh et Cable, 2002) n'est composée que de vingt mots. Quatre d'entre eux comportent des palato-alvéolaires (*champagne, chenille, cohesion, negligee*), ce qui est fort peu.

L'expansion de l'Empire britannique contribue à enrichir la langue anglaise d'une multitude de mots qui définissent des réalités nouvelles. Ces innovations ne contribuent que peu à la diffusion des palato-alvéolaires en anglais, malgré le contact avec d'autres langues et d'autres peuples sur plusieurs continents. Le nombre total d'items avec palato-alvéolaire est assez limité mais on peut citer les innovations lexicales ci-dessous (Baugh et Cable, 2002 : 291, 362-263).

- **continent américain** : *chilli, chowder, jazz, jerky, lynch, shuck, squash,*
- **Inde** : *cashmere, cheroot, china, chintz, juggernaut, jungle, jute, rajah*
- **Afrique** : *boorish, chimpanzee*

1.4.6.3 L'anglais américain

L'anglais américain est la résultante du contact entre les dialectes parlés par les colons, puis les immigrants, venus des quatre coins du monde : d'Espagne (à partir de 1565), d'Angleterre et d'Ecosse (1585), d'Afrique (1619), de France, d'Allemagne, des Caraïbes, d'Irlande du Nord (XVII^e et XVIII^e siècles), d'Irlande, d'Allemagne, d'Italie, d'Europe centrale et d'Europe de l'Est (XIX^e siècle), d'Asie et de pays hispanophones (XX^e siècle).

Dès leurs premiers pas sur le continent américain, les colons éprouvent le besoin de forger des termes nouveaux pour pouvoir répondre au besoin de nommer les éléments du nouvel environnement qui les entoure ou, par la suite, de

rendre compte de la spécificité de leurs institutions. Les quelques créations ci-dessous datent de cette époque et contiennent des palato-alvéolaires.

Ex : *chipmunk, notch, squash, congressional, presidential*.

Parfois, des mots européens sont adaptés à la nouvelle réalité ou des nouveaux composés sont produits (ex : *watershed, underbrush*). Il en est de même pour les noms propres empruntés aux langues autochtones (ex : *Massachusetts* avec /tʃ/), au français (ex : *Detroit, Saint Louis, Illinois*), à l'espagnol (ex : *Los Angeles*, qui donnera lieu à une palato-alvéolaire affriquée après avoir été anglicisé, *San Francisco, Santa Fe*) et au néerlandais (*New Amsterdam, Haarlem, Brooklyn, the Bronx*). Le nombre de ces emprunts est néanmoins très faible. Viney (2004) explique que la raison est d'ordre social : les nouveaux venus veulent devenir américains. Par conséquent, ils s'efforcent d'apprendre l'anglais et veillent à ce que leurs enfants l'apprennent aussi. Parmi les mots empruntés ayant trouvé leur chemin dans la langue anglaise et ayant contribué à développer les cas de palato-alvéolaires, on trouve :

Check (allemand dans le sens de « l'addition » pour un repas ou des boissons) ; *shmuck* (yiddish : *a stupid person*) ; *schlepp* (yiddish : *to move slowly or laboriously* ou *a long, tiring journey*), *shtetl* (yiddish : *a small Jewish town or village formerly found throughout Eastern Europe*), *shtick* (yiddish : *a characteristic attribute, talent, or trait that is helpful in securing recognition or attention*)¹.

A l'instar de ce qui se passe en Grande Bretagne au cours du XVIII^e siècle, l'anglais américain connaît aussi une période de régulation après l'indépendance de 1766. Celle-ci prend sa source dans l'émergence d'un patriotisme qui contribue à créer des distances avec la vieille Europe. Les premiers colons importaient leurs livres et la plupart de leurs idées du continent européen. Baugh et Cable (2002) expliquent que le vieux continent était considéré comme représentant une culture intrinsèquement supérieure à la nouvelle culture américaine. Les choses changent suite à l'indépendance politique. De plus en plus

¹ Les définitions sont tirées du dictionnaire en ligne *The Free Dictionary* (www.thefreedictionary.com).

d'Américains expriment le désir d'une civilisation typiquement américaine, aussi indépendante de la vieille Europe que l'étaient les idéaux politiques qui ont mené à l'indépendance. Le corrélat linguistique est le désir d'un anglais différent de l'anglais britannique. La personne ayant le plus promu cette idée est Noah Webster (1758-1843). Entre 1783 et 1785, Il écrit trois manuels dans le but d'améliorer l'apprentissage de l'écriture, de la lecture, de la grammaire et de la prononciation de l'anglais américain (*a speller, a grammar, a reader*). Ils sont publiés sous le titre de *A Grammatical Institute of the English Language*. Le premier volume connaît un franc succès et est publié à nouveau sous le nom de *The American Spelling Book*. Le travail de Webster culmine en 1828 avec la publication du *American Dictionary of the English Language*. Webster veut montrer que l'anglais américain n'a nul besoin de copier un quelconque usage européen et qu'il doit lui aussi prendre son indépendance vis-à-vis de l'Angleterre. Le dictionnaire de Webster est plus long que celui de Johnson et contient environ 70,000 mots, ce qui légitime l'anglais américain dans l'esprit des habitants du nouveau monde (Viney, 2004). Certaines des propositions orthographiques de Webster sont encore suivies aujourd'hui en anglais américain contemporain¹. En termes de prononciation, l'influence de Webster sur l'anglais américain est décisive² ; elle ne concerne cependant pas les palato-alvéolaires, ou alors de façon anecdotique.³

¹ Par exemple l'orthographe de *center* (vs. GB *centre*), *color* (vs. GB *colour*) ou *traveled* (vs. *travelled*)

² Webster insiste pour que toutes les parties des mots soient prononcées, ce qui réduit les cas d'élision (*secretary* US /'sekrəteri/ vs. GB /'sekrət(ə)ri/).

³ Par exemple, la prononciation américaine de *schedule* avec /k/, alors que la prononciation britannique traditionnelle a /ʃ/.

1.4.7 L'anglais contemporain (XX^e et XXI^e siècles)

1.4.7.1 Créations lexicales et emprunts

Baugh et Cable (2002 : 296) expliquent que les événements des XIX^e et XX^e siècles n'ont que peu d'effet sur l'évolution de la langue anglaise, que ce soit en termes de sémantisme, de grammaire ou de prononciation. En revanche, des centaines de milliers d'items lexicaux et d'expressions voient le jour avec les avancées de la science et de la découverte (Viney, 2004).

En ce qui concerne les palato-alvéolaires, quelques mots scientifiques apparaissent. Il s'agit de composés issus de *logos* (*bacteriology, immunology, allergy*). Au XX^e siècle, le développement des moyens de communication et l'internationalisation de l'anglais donnent naissance à des milliers de nouveaux termes. Cependant, la plupart des créations lexicales se font à partir de mots existants déjà, dans le cadre d'un changement sémantique (ex : *clutch, choke* dans le domaine automobile), d'affixations (ex : *unfinishable*) ou de compositions effectuées à partir de deux items (ex : *splashdown, underbrush, watershed, fire extinguisher*). Les compositions constituent 65% des nouvelles créations lexicales (Viney, 2004). Ni les changements sémantiques, ni les compositions, ni l'affixation ne contribuent donc grandement à la diffusion des palato-alvéolaires dans le lexique anglais. Très peu de créations voient le jour sans être créées à partir de mots existants. Parmi celles-ci, aucun item ne comporte de palato-alvéolaires dans les ouvrages de référence utilisés pour la présente étude.

Les emprunts du XX^e ne contribuent guère à la diffusion des palato-alvéolaires. Pour ce qui est des emprunts français, Baugh et Cable (2002 : 302), n'en mentionnent que huit pour le XX^e siècle. Parmi ceux-ci, quatre contiennent une palato-alvéolaire : *charmeuse, chauffeur, chiffon, garage*¹. En Amérique, le français contribue à l'importation des items *portage, cache* ... Seuls 5% des mots acquis par l'anglais au cours des deux derniers siècles correspondent à des emprunts (Viney, 2004). La tendance historique des emprunts née au début de la

¹ Ils constituent tout de même 50 % des items de la courte liste.

période moyen-anglaise semble donc marquer le pas avec l'anglais contemporain. En fait, ce sont plutôt les autres langues, et notamment le français, qui empruntent désormais à l'anglais.

L'anglais afro-américain (*Black English* ou *African American Vernacular English*) a également eu une incidence sur le lexique de l'anglais contemporain, particulièrement au XX^e siècle, lorsque nombre d'Afro-Américains quittent le Sud des Etats-Unis pour se diriger vers le nord du pays. Il semble néanmoins que ce dialecte n'ait pas contribué à produire un grand nombre d'items avec palato-alvéolaires. Lerer (2008 : 157) cite les seuls mots *jazz* et *banjo*. Là encore, il semble ne s'agir que de phénomènes isolés qui ne jouent qu'un rôle très anecdotique dans l'histoire des palato-alvéolaires fricatives et affriquées en anglais.

1.4.7.2 L'avènement de la *Received Pronunciation*

Dans les années 1920, la BBC choisit un accent pour ses présentateurs. Il s'agit de la prononciation originaire de Londres et du sud-est que l'on trouve dans la haute fonction publique, à l'université, dans les forces armées ou à l'Eglise. Dans un premier temps l'accent de la Cour et de l'aristocratie, il devient au XIX^e siècle celui des *Public Schools*. Il sera connu sous le nom de *Received Pronunciation* (RP) (cf. section 1.4.6.1), *the King's English* ou encore *BBC English*. La diffusion de cet accent sur les ondes radiophoniques, puis à la télévision, contribue à la construction du mythe longtemps colporté selon lequel les autres prononciations (et en particulier les accents régionaux) ne sont pas « correctes ». Par conséquent, l'essor de ce standard oral contribue à créer un sentiment d'*insécurité linguistique* chez ceux qui ne parlent pas la RP. « On parle de *sécurité linguistique* lorsque, pour des raisons sociales variées, les locuteurs ne se sentent pas mis en question dans leur façon de parler, lorsqu'ils considèrent leur norme comme la norme. A l'inverse, il y a *insécurité linguistique* lorsque les locuteurs considèrent leur façon de parler comme peu valorisante et ont en tête un autre modèle, plus prestigieux, mais qu'ils ne pratiquent pas. » (Calvet, 2011 :

47). Ce n'est qu'à partir des années 1960 que les accents régionaux et la variété en matière de prononciation feront leur retour sur les ondes de la BBC. La RP ne sera alors « plus une exigence absolue à la télévision, à la radio, dans les écoles privées mais aussi dans l'Eglise d'Angleterre. » (L. Milroy, citée dans Sorlin, 2012 : 97). A partir de ce moment-là, les Britanniques commenceront à perdre une partie de l'insécurité linguistique liée à leur prononciation (cf. la période de la tendance prescriptive du XVIII^e siècle, section 1.4.6.1). Cet état de fait a une importance non négligeable dans les facteurs du changement linguistique en Grande Bretagne (cf. sections 2.4.3 et 2.9.3), où les médias ont joué un rôle primordial dans la diffusion d'une prononciation standard.

1.5 Synthèse

La palatale /j/, les fricatives /ʃ, ʒ/ et les affriquées /tʃ, dʒ/ ont des origines diverses. D'un point de vue historique, elles se sont introduites et diffusées petit à petit dans la langue anglaise.

De l'indo-européen est hérité /j/ (ex : *yoke*). L'anglais contemporain comprend aussi des anciens /g/ qui ont été palatalisés en /j/ à l'époque vieil-anglaise (ex : *yard*).

La fricative /ʃ/ date de l'époque vieil-anglaise (ex : *share*). L'anglais contemporain comprend aussi des fricatives sourdes résultant des phénomènes combinatoires de l'époque moderne. Cela signifie que de nombreux mots sont « dérivés historiquement de réalisations antérieures [s] [...] suivis de [j] » (Duchet et Fryd, 1998 : 123) (ex : *conscientious, Egyptian, issue, mission, nation, ocean, official, partial, precious, ratio, sexual, special, sexual, sugar sure, tissue, etc.*) Nombre de ces items ont été empruntés au français.

De la même époque datent /tʃ/ et /dʒ/, issus de phénomènes de palatalisation des vélaires (ex : *chin, edge*). L'anglais contemporain comprend aussi des emprunts à l'ancien français datant du moyen-anglais (ex : *change, joy*) et des phénomènes combinatoires issus de l'époque moderne (ex : *fortune, soldier*).

La fricative sourde /ʒ/ date de l'époque moderne. Elle est la résultante de phénomènes combinatoires. Certains items ayant /ʒ/ sont par conséquent « dérivés historiquement de réalisations antérieures [z] [...] suivis de [j] » (Duchet et Fryd, 1998 : 123) (ex : *casual, exposure, erasure, measure, treasury, usual, vision*, etc.). Les autres mots sont des emprunts à l'ancien français et au moyen français dont la prononciation a évolué vers une fricative suite à une simplification de l'affriquée /tʃ/.

Les deux tableaux ci-après (Cruttenden, 2008) donnent un aperçu synthétique de l'histoire des palato-alvéolaires en anglais. Les parties en gras correspondent aux cas où la source de /tʃ, dʒ, ʃ, ʒ/ se trouve dans des phénomènes de palatalisation.

Tableau 5 : sources de /tʃ, dʒ, ʃ, ʒ/ dans Cruttenden (2008 : 187, 203)

Sources of /tʃ, dʒ/		
Late Old English [tʃ, dʒ] < earlier [c, ʃ] ¹	Middle English [tʃ, dʒ]	child, chin, kitchen, teach, church, edge, bridge
Old French [tʃ, dʒ]		chief, chair, chamber, choice, merchant, branch, judge, major, age, village, change
	Middle English [tj, ti, dj, di] > [tʃ, dʒ] eighteenth century	nature, virtue, question, creature, grandeur, soldier

Sources of /ʃ, ʒ/		
/ʃ/		
Old English [ʃ] < [s, k] + [e]	Middle English [ʃ]	ship, shadow, bishop, fish, English
Old French palatalized [s]		cushion, cash, radish, finish
	Middle English [s] + [j, i] 17 th century	sure, sugar, ambition, ocean, special, patient
Old French [tʃ]	Middle French [ʃ]	chemise, chic, machine, charlatan, moustache
/ʒ/		
	Middle English [z] + [j, i] 17 th century	occasion, measure, treasure, usual
Old French [dʒ]	Middle French [ʒ]	prestige, rouge, beige, bijou

Ainsi, l'apparition de palato-alvéolaires fricatives et affriquées en anglais est le résultat de processus de palatalisation, d'emprunts ... ou les deux à la fois. En revanche, les innovations et créations lexicales des deux derniers siècles, quoique très nombreuses, n'ont presque pas contribué à la diffusion des palato-alvéolaires. La majorité des emprunts s'effectuant à présent plutôt à partir de l'anglais et en direction d'autres langues (comme le français, par exemple), seul le processus de palatalisation paraît susceptible de donner naissance à de nouvelles occurrences de palato-alvéolaires en anglais contemporain.

Il se trouve qu'il existe aujourd'hui d'autres manifestations de /tʃ, dʒ, ʃ, ʒ/, qui ne sont pas répertoriées dans les différents ouvrages de référence cités jusqu'à présent, ou uniquement de façon très ponctuelle. Celles-ci sont le produit de

¹ Dans l'Alphabet Phonétique International, [c] est le symbole utilisé pour indiquer une occlusive palatale sourde et [ʃ] est le symbole qui fait référence à une occlusive palatale voisée.

palatalisations diverses. Elles sont principalement associées au XX^e et XXI^e siècles et relèvent en cela de l'anglais contemporain. Elles constituent ce que nous appelons les *Cas de Palatalisation Contemporaine* (CPC), le cœur même de la présente étude.

1.6 Les Cas de Palatalisation Contemporaine (CPC)

1.6.1 Introduction

Nous définissons comme CPC des manifestations des fricatives et affriquées palato-alvéolaires /ʃ, ʒ, tʃ, dʒ/ dans quatre environnements phonétiques (cf. section 1.6.3 à 1.6.6) et dans des items lexicaux où elles n'apparaissaient pas par le passé. Les CPC sont les manifestations d'un processus que nous qualifions de *palatalisation contemporaine*. Il s'agit de variantes palatalisées qui semblent principalement associées aux locuteurs les plus jeunes. Elles sont fréquemment considérées comme « incorrectes » par les locuteurs les plus conservateurs et le grand public. L. Milroy et J. Milroy (1999) expliquent que nombre de locuteurs ont une conception de la prononciation dans laquelle seules les réalisations dites « canoniques » sont considérées comme correctes, tout écart étant de fait « incorrect » ou « indésirable ». Pour certains, les variantes non traditionnelles sont de ce fait synonymes de déchéance de la langue anglaise. Elles provoquent par conséquent la colère des locuteurs les plus conservateurs ou les plus âgés, comme l'atteste la citation du *Daily Telegraph* ci-dessous :

I am tired of hearing presenters- from weather girls to news readers- refer to “Chewsdlay” [Tuesday] [...] and to Alec “Shtewart” [Stewart] (...) The insidious degradation of spoken English saddens me and someone ought to stand up and say “enough”.
(*The Daily Telegraph*, 17 juin 2000, cité dans Altendorf, 2003 : 69)

Les linguistes ont des points de vue différents sur ces questions. Certains se refusent (ou se sont refusés) à considérer ces variantes palatalisées comme faisant partie de la prononciation standard¹. La question de leur acceptabilité en anglais oral standard est en tout cas sujette à controverse.

¹ Pour une réflexion sur les notions d'anglais standard, de prononciation standard et de norme, on pourra consulter par exemple Hannisdal (2006 : 67-84) ou Trudgill (2002 : 159-171).

Sur les quatre types de CPC que nous allons définir, l'existence des deux premiers repose sur un principe de variation qui dépend du comportement de la glissée palatale /j/. En effet, des mots tels que *dune*, *tune*, *assume* et *presume*, dont les formes traditionnelles /'tju:n, 'dju:n, ə'sju:m, prɪ'zju:m/ contiennent un yod, présentent des variantes dans lesquelles le yod est élide (> /'tu:n, 'du:n, ə'su:m, prɪ'zu:m/) ou palatalisé (> /'tʃu:n, 'dʒu:n, ə'ʃu:m, prɪ'ʒu:m/). La réalisation de /j/ dépend du locuteur, de l'environnement phonétique, du mot lui-même et de la variété d'anglais du locuteur. D'un point de vue diachronique, le changement s'effectue en direction des formes élidées et palatalisées, les formes traditionnelles avec yod perdant du terrain avec le temps. Pour illustrer ce point, nous allons à présent dresser un bref historique de l'histoire du yod et de ses avatars et examiner les environnements dans lesquels l'élision et la palatalisation se produisent. Cela nous permettra de montrer que l'élision et la palatalisation du yod, particulièrement dans les séquences /tju, dju, sju, zju/, sont les manifestations contemporaines d'une longue tendance en direction de la disparition de /j/ des séquences /Cju/ (consonne + /j/ + voyelle). Les deux premiers CPC que nous définirons par la suite s'inscrivent dans cette perspective diachronique. Bien que nous prenions comme référence la RP et le GA, nous ne nous interdirons pas des incursions dans d'autres variétés d'anglais.

1.6.2 Préambule : historique des phénomènes de yod : palatalisation et élision

1.6.2.1 L'élision du yod et la variable (Cju)

Deux des quatre CPC que nous définissons dans cette étude sont directement conditionnés par des phénomènes liés au yod. Historiquement et géographiquement, les procédés menant à l'élision et/ou à la palatalisation du yod ne sont pas systématiquement les mêmes en anglais britannique et en anglais américain.

Les mots appartenant à l'ensemble lexical GOOSE (*the GOOSE lexical set*¹) peuvent être sub-divisés en deux classes d'items. La première comprend les mots qui sont historiquement dérivés du /o:/ moyen-anglais par le biais du Grand Changement Vocalique² (Wells, 1982 : 147) (ex : *loop, shoot, loose, groove, mood, tool, to, two, move, prove, whose, tomb*). Le deuxième sous-groupe au sein de l'ensemble lexical GOOSE est composé de mots qui contiennent aujourd'hui /j/ avant /u/³ et après une consonne (/Cju/) ou qui ont perdu ce /j/ suite à un phénomène d'élision du yod (ex : *dupe, duke, mute, tune, mule, blue, music, pupil, lunatic*) (Wells, 1982 : 148). C'est cette deuxième catégorie de mots qui est l'objet de notre propos. Au début du XVIII^e siècle, un certain nombre de voyelles moyen-anglaises ont fusionné pour donner lieu à des diphtongues de type [ɪu] (Wells, 1982 : 206). Les items appartenant au deuxième groupe de mots ci-dessus sont dérivés de cette diphtongue, comme le sont les séquences /Cju/ elles-mêmes.

Peu de temps après la création des séquences /Cju/, le yod commence à être éliminé après les palatales (palato-alvéolaires incluses), après /r/ et après les consonnes suivies de /l/ dans les mots tels que *chew, juice, yew, rude, crew, blue, flue* (Kwon, 2006 : 7). La raison principale de cette disparition semble être liée à la difficulté que représente la prononciation de ces agrégats consonantiques (Wells, 1982 : 207) (ex : /rjud, blju, flju/). L'élision du yod dans ces environnements est connue sous le nom de *Early Yod Dropping* (Wells, 1982 : 206). Elle peut être représentée par la règle en [1], ci-dessous :

$$[1] \quad /j/ \rightarrow \emptyset / \text{/Palatal, r, Cl/ ___ /u/}$$

Cette formule se lit : « /j/ devient /∅/ lorsqu'il est précédé par une palatale, par /r/ ou par une consonne + /l/ et lorsqu'il est suivi de /u/ ».

Aujourd'hui, la très vaste majorité des accents de l'anglais a été soumise au *Early Yod Dropping*. Par conséquent, des paires telles que *threw / through* ou *brewed / brood* sont devenues homophones alors qu'on pouvait autrefois les distinguer par la présence de /ɪ/ ou /j/ dans le premier item de chaque paire.

¹ Dans *Accents of English* (1982), Wells introduit le système des *lexical sets*. Chacun de ces groupes de mots est défini en fonction de la prononciation de sa voyelle en RP et en GA et dérive son nom d'un item représentatif qui se note par convention en lettres majuscules. Par exemple, le *lexical set* GOOSE fait référence à tous les mots qui ont la voyelle /u(:)/ en syllabe accentuée.

² Le changement de /o:/ à /u:/ est complet à partir de 1550 (Cruttenden, 2008 : 128).

³ /u/ est à prendre au sens strictement phonémique ici, d'où l'absence de signe diacritique.

Seuls une poignée d'accents conservateurs du pays de Galles, du nord de l'Angleterre et du sud des Etats-Unis ont conservé /j/ dans cet environnement (Wells, 1982 : 206), mais le phénomène est là aussi récessif.

Le terme *Later Yod Dropping* (Wells, 1982) fait référence à l'innovation américaine par laquelle le yod s'est trouvé éliminé dans des mots comme *tune, student, dune, new, numerous, enthusiasm, suit, presume, lewd, allude*, c'est-à-dire après toutes les consonnes coronales. Cependant, /j/ est maintenu après les labiales et les vélares et après /f, v/ (Wells, 1982 : 247 ; Cruttenden, 2008 : 227) dans des mots tels que *beauty, cute, few, view*. Cette innovation s'est ensuite diffusée en direction d'autres accents de l'anglais. Le phénomène du *Later Yod Dropping* peut s'écrire de la façon suivante :

[2] /j/ → Ø/ /Palatal, t, d, n, s, z, r, l/ ____ /u/

Cette formule se lit : « /j/ devient /Ø/ lorsqu'il est précédé par l'une des consonnes /Palatale, t, d, n, s, z, r, l/ et lorsqu'il est suivi par /u/ ».

Un certain nombre d'accents, dont la RP, présentent aujourd'hui une certaine variation en ce qui concerne l'élimination du yod :

Both /u:/ and /ju:/ [are] heard, e.g. in *absolute(ly), lute, salute, revolution, enthusiasm, pursuit, assume, suit, suet, suitable, superstition, supermarket, consume, presume, etc.*, though /u:/ grows increasingly common in such words, being the more common after /l/ and /s/ in an accented syllable while /ju:/ remains predominant after /θ, z/ (Cruttenden, 2008: 227).

Le terme utilisé pour désigner les phénomènes de yod dans des accents de ce type est celui de *Variable Yod Dropping* (Altendorf et Watt, 2004).

La région de l'East Anglia est bien connue pour son élimination du yod dans tous les mots de l'ensemble lexical GOOSE, y compris dans des items tels que *beauty, cube, music, few, Hugh*, qui sont alors réalisés ['bu:ti, 'ku:ɒ, 'mu:zɪk, 'fu:, 'hu:]. Ce phénomène est connu sous le nom de *Generalised Yod Dropping* (Wells, 1982 : 207). Le yod a été éliminé après toutes les consonnes dans la partie nord de la région (Trudgill, 1974). Ce schibboleth de l'East Anglia est en perte de vitesse aujourd'hui. On peut l'écrire :

[3] /j/ → /Ø/ /C/ __ /u/

Cette formule se lit : « /j/ devient /Ø/ lorsqu'il est précédé d'une consonne et est suivi de /u/ ».

Le tableau 4 ci-dessous représente les différentes étapes de l'élision du yod à travers les variétés d'anglais sous la forme d'une hiérarchie implicationnelle. Cela signifie que l'élision du yod est la plus courante dans les items situés dans la colonne de gauche. Elle devient de moins en moins usuelle dans les ensembles de mots qui suivent dans les colonnes sur la droite, pour devenir la plus rare dans les items situés dans la colonne la plus à droite. Cela implique qu'un sujet qui éliderait le yod dans les mots de la colonne de droite l'éliderait certainement aussi dans les mots de la colonne du milieu. De la même façon, un sujet qui éliderait le yod dans les mots de la colonne du milieu l'éliderait très probablement dans les mots de la colonne de gauche. Ce tableau permet donc de présenter une hiérarchisation synthétique du phénomène du *yod dropping*.

Tableau 6 : hiérarchie implicationnelle pour la variable (Cju) portant un accent primaire, secondaire ou tertiaire

Early Yod Dropping (ex: accents britanniques traditionnels)	Variable yod Dropping (ex: certains accents britanniques)	Later Yod Dropping (ex : la plupart des accents américains)	Generalised Yod Dropping (ex: East Anglia)
<i>chew, juice, yew, rude, crew, blue, flue, grew, shrew</i>	<i>lute, lewd, salute, revolution, enthusiasm, pursuit, assume, suit(able), superstition, supermarket, consume, presume</i>	<i>tune, student, dune, new, numerous, enthusiasm, tutor, nuclear,</i>	<i>beauty, few, music, cube, Hugh</i>

Les items considérés jusqu'à présent présentent des séquences /Cju/ en syllabe accentuée ou dans des syllabes qui ne peuvent être réduites en raison de la présence d'un accent secondaire ou tertiaire (ex : *attitude*). En ce qui concerne les syllabes inaccentuées, l'élision n'existe presque pas. Le GA a une préférence marquée pour la palatalisation du yod dans cette position (Jobert, 2009 : 105). Par exemple, les réalisations les plus courantes de *education* et *tissue* sont

respectivement [ˌedʒʊˈkeɪʃn] et [ˈtɪfʊː] en GA. En RP, la palatalisation peut être effective dans /tju/, /dju/, /sju/, /zju/ mais ces séquences présentent une grande variabilité.

1.6.2.2 La coalescence par le yod dans les séquences /tju/ et /dju/ en syllabe inaccentuée

Hannisdal (2006 : 120-121) définit la coalescence de la façon suivante :

Yod coalescence is a type of assimilation where the approximant /j/ (yod) fuses, or coalesces, with preceding /t,d/ resulting in affricates /tʃ, dʒ/, e.g. *tune* /tju:n/ → /tʃu:n/ [...] The phenomenon has also been referred to as palatalisation [...] However, this term is somewhat misleading, because it is only the first element, the alveolar consonant, which is palatalised.

La coalescence par le yod est une forme spécifique de palatalisation dans la mesure où les occlusives alvéolaires /t/ ou /d/ se trouvent palatalisées en fusionnant avec la glissée palatale /j/. C'est le yod qui est l'élément déclencheur du processus d'assimilation, c'est-à-dire l'assimilateur. Les segments /t/ ou /d/ sont les assimilés (les segments qui se trouvent assimilés) et les affriquées sont les assimilants (les segments résultants du processus d'assimilation). Nous utiliserons en français l'expression coalescence *par* le yod plutôt que coalescence *du* yod. En effet, le yod étant une palatale, il ne se trouve pas à proprement parler palatalisé ; c'est l'alvéolaire qui le précède qui l'est, par assimilation du point d'articulation. C'est la raison pour laquelle Hannisdal écrit que le terme de *palatalisation* est trompeur. La coalescence consiste donc en une affrication de /tj/ en [tʃ] et de /dj/ en [dʒ]. Au niveau articulaire, le yod est « une glissée caractérisée par un mouvement de la langue en direction de la voyelle qui suit » (Viel, 1995 : 43). L'affrication du yod en [ʃ] ou en [ʒ] bloque donc la glissée vers la voyelle. Les deux cas de coalescence peuvent s'écrire de la façon suivante :

[4] /tj → tʃ/ ___ /ju/

Cette formule se lit : « /tj/ devient /tʃ/ lorsqu'il est suivi de /u/ ».

[5] /dj → dʒ/ ___ /ju/

Cette formule se lit : « /dj/ devient /dʒ/ lorsqu'il est suivi de /u/ ».

La coalescence a déjà été évoquée dans le cadre des phénomènes combinatoires de l'anglais moderne naissant (cf. section 1.4.5.3). En fait, la coalescence par le yod après /d/ est un phénomène attesté dans bien des langues, et ce depuis longtemps. Par exemple, un mot comme *pantheon* est composé de racines indo-européennes. Le mot grec *theos* vient de la même racine indo-européenne que *deus* ou *Zeus*, à savoir **dyeu*, prononcé /dejʊ/ (Lerer, 2008 : 25). Lerer (2008 : 25) explique que le nom de *Jupiter* (c'est-à-dire celui qui régnait sur le panthéon) provient de l'indo-européen **dyeu-pôter* (> L. *deus-pater* > AC *god-father*, c'est-à-dire *Dieu le père*). Par phénomène d'assimilation, les deux mots deviennent à terme *Jupiter* /'dʒu:pɪtə/, suite à la coalescence du /d/ et du /j/. Plus récemment, le même processus est à l'origine de la création du mot *Cajun* en Amérique. Originaires de l'Acadie, les populations francophones sont exilées suite au conflit entre forces françaises et britanniques sur le territoire américain dans le cadre de la guerre de Sept Ans (de 1756 à 1763)¹. Les exilés descendent le Mississippi et créent à terme une nouvelle Acadie dans le Sud de la Louisiane. Ils sont connus sous le nom d'*Acadiens*. Le /i/ qui suit le /d/ devient dans un premier temps /j/, puis la coalescence opère pour donner à terme naissance à une affriquée et à la prononciation /'keɪdʒən/, qui sera transcrite *Cajun*. Dans chacun des deux exemples ci-dessus (*Jupiter*, *Cajun*), il y a eu fossilisation de l'assimilant (le résultat du processus d'assimilation). C'est également ce qui s'est produit pour des items comme *nature* ou *soldier*. A l'origine, les prononciations /'neɪtʃə/ et /'səʊldʒə/ étaient novatrices ; elles sont devenu la norme aujourd'hui en syllabe accentuée.

Il semble donc que la coalescence par le yod après /d/ corresponde à une tendance phonétique valable pour un certain nombre de langues humaines et un certain nombre d'époques. Dans un article portant sur la RP, Wells (1997 : 19-28) traite de la dimension diachronique du phénomène de la coalescence dans cette

¹ La guerre de Sept Ans (1756-1763) est un conflit majeur du XVIII^e siècle. S'étant déroulé sur de nombreux théâtres d'opérations (Europe, Amérique du Nord, Inde...), il est souvent comparé à la Première Guerre mondiale (Nevins et Commager, 1992 : 54-56).

prononciation standard de l'anglais britannique. Il définit trois étapes dans son histoire :

- Il note que la langue anglaise a toujours eu tendance à convertir /tj/ en /tʃ/ et /dj/ en /dʒ/ (Wells cite lui aussi le mot *nature* où /tj/ est graduellement devenu /tʃ/).
- Ce phénomène s'est accéléré durant la première partie du XX^e siècle pour devenir majoritaire dans les syllabes inaccentuées. Ainsi, /'æktʃl, pə'petʃuəl, 'grædʒueɪt/ sont devenues les formes courantes de *actual*, *perpetual* et *graduate*. Wells qualifie les formes /'æktjuəl, pə'petjuəl, 'grædjuɪt/ de formelles, voire de maniérées et d'artificielles. Cruttenden (2008 : 302-303) exprime la même opinion. Cette deuxième phase de l'évolution de la coalescence concerne la séquence /Cju/.
- Au cours de la deuxième partie du XX^e siècle, la coalescence a continué à se propager pour atteindre les syllabes accentuées. Wells donne pour exemple les mots *tune*, *duke*, *reduce* et *Tuesday* qui sont réalisés [tʃu:sdeɪ, tʃu:n, dʒu:k, rɪ'dʒu:s]. Là encore, c'est la séquence /Cju/ qui est concernée, mais en syllabe accentuée.

La dernière de ces trois étapes constitue le premier CPC que nous définissons dans cette étude (cf. section 1.6.3) : la coalescence par le yod en syllabe accentuée dans les séquences /tju/ et /dju/. Celle-ci est moins fréquente qu'en position inaccentuée et son acceptabilité en langue standard est soumise à controverse.

1.6.2.3 Coalescence par le yod vs. élision du yod dans les séquences /tju/ et /dju/ en syllabe accentuée

En syllabe accentuée, coalescence et élision entrent dans un véritable rapport de « concurrence » (Altendorf, 2003 : 68), ce qui est fort bien illustré par l'évolution de la variabilité dans ville de Londres. Autrefois, l'élision du yod était en effet l'une des caractéristiques principales du cockney (Wells, 1982 : 331) et le phénomène s'étendait à toute la région londonienne. Cette situation a perduré jusqu'à ce que les variantes avec coalescence entrent dans un rapport de concurrence avec les formes élidées et finissent par devenir majoritaires. Aujourd'hui, c'est la coalescence qui est particulièrement répandue dans la région. Bien évidemment, la nature concurrentielle de la relation coalescence / élision explique que les formes palatalisées sont quasi inexistantes en anglais américain ou dans les autres variétés d'anglais où c'est l'élision du yod qui prime. C'est la raison pour laquelle les dictionnaires de prononciation donnent la seule variante traditionnelle avec /j/ à côté de la variante principale avec /Ø/ pour le GA.

1.6.2.4 La palatalisation par le yod après /s/ et /z/ en syllabe inaccentuée

Le projet *Sounds Familiar*, de la *British Library*, regroupe des enregistrements, disponibles sur Internet¹, de locuteurs de tous âges et de toutes les régions des îles Britanniques. Cette gigantesque banque de données a pour but de permettre un bilan sur les variations géographiques et sociolinguistiques en matière de prononciation de l'anglais dans les îles Britanniques² ; cela afin de sensibiliser le grand public. Les rédacteurs du site font le lien entre la palatalisation des fricatives alvéolaires et la coalescence par le yod :

This process- known as **yod coalescence**- also occurs with <s> and <z>. Many speakers retain the <y> glide in words like *assume* and *presume*, although the presence of a yod in words such as *tissue* and *visual* is perhaps nowadays only a feature of extremely

¹ Site accessible à l'adresse suivante : <http://www.bl.uk/learning/langlit/sounds/index.html>

² Le projet *Evolving English* vient compléter le projet *Sounds Familiar* depuis novembre 2010 : <http://www.bl.uk/evolvingenglish/maplisten.html>

conservative RP speech. *Tissue* is far more likely to be heard sounding like ‘tishoo’ and the medial consonant in *visual* is often the same as the consonant sound we use in *leisure*¹

A l’instar de ce qui se passe pour la coalescence par le yod après /t/ et /d/, les formes avec /ʃ/ sont plus fréquentes en anglais contemporain, et celles avec /j/ sont plus conservatrices. Cela est particulièrement vrai dans les syllabes inaccentuées, où la forme palatalisée est désormais la norme en RP, ce qui est attesté dans les dictionnaires de prononciation (cf. section 3.2.1). La palatalisation des fricatives alvéolaires est également moins répandue dans les syllabes accentuées que dans les syllabes inaccentuées. Par ailleurs, dans les exemples que nous pouvons observer ci-dessus, le rôle d’assimilateur (de déclencheur de palatalisation) est une fois de plus tenu par la glissée palatale /j/. La différence qui existe avec la coalescence par le yod après /t/ et /d/, c’est que la coalescence des deux segments (la consonne qui précède le yod et le yod lui-même) n’est pas systématiquement produite, même lorsqu’il y a palatalisation. Cela est valable pour /s/ et pour /z/.

La palatalisation de /s/

Pour nous pencher sur le cas de la fricative alvéolaire sourde, nous pouvons prendre l’exemple du mot *tissue*. Trois formes sont répertoriées dans les dictionnaires de prononciation :

1/ La palatalisation n’a pas lieu et l’alvéolaire et la palatale demeurent distinctes → /ˈtɪsjuː/ ; cela correspond à la prononciation traditionnelle, en fort recul aujourd’hui en anglais britannique. Les dictionnaires de prononciation ne la répertorient même pas pour l’anglais américain.

2/ La palatalisation est déclenchée et la fricative alvéolaire se trouve palatalisée et devient /ʃ/, la palatale demeure inchangée → /ˈtɪʃjuː/. Wells qualifie ce mécanisme de *dealveolar assimilation*. C’est la forme la moins répandue en anglais britannique d’après le *Longman Pronunciation Dictionary* (LPD 2008). La

¹ <http://www.bl.uk/learning/langlit/sounds/changing-voices/phonological-change>

position du *English Pronouncing Dictionary* (EPD¹) est intéressante. Cette forme n'apparaît plus du tout dans la 17^e édition (2006) alors qu'elle était mentionnée en troisième position dans la 14^e édition (1980²). Les auteurs semblent donc la considérer comme insignifiante aujourd'hui en anglais britannique. Elle n'est pas du tout répertoriée pour l'anglais américain. Le phénomène peut être noté comme suit :

[6] /sj/ → fj/ ___ /ju/

Cette formule se lit : « /sj/ devient /fj/ lorsqu'il est suivi de /u/ ».

3/ La palatalisation est effective et il y a coalescence de la fricative palato-alvéolaire et de la glissée palatale en un seul segment. Chacune des deux consonnes s'efface et le segment résultant est la fricative palato-alvéolaire /ʃ/ → /tʃu:/. Il s'agit de la forme la plus répandue aujourd'hui d'après le LPD 2008 et l'EPD 2006. En anglais américain, il s'agit de la seule forme répertoriée par les deux dictionnaires. Ce type de palatalisation est donc encore plus répandu en anglais américain qu'en anglais britannique. On peut le noter de la façon suivante :

[7] /sj/ → ʃ/ ___ /u/

Cette formule se lit : « /sj/ devient /ʃ/ lorsqu'il est suivi de /u/ ».

En résumé des points 2 et 3, nous pouvons donc dire que la palatalisation des alvéolaires fricatives devant le yod peut correspondre à deux réalités phonétiques différentes et à deux niveaux de palatalisation : *dealveolar assimilation* et coalescence.

L'EPD 2006 ne liste donc plus les formes qui correspondent aux réalisations de type *dealveolar assimilation* (/tʃju:, ʰʃju:/). Ce dictionnaire ne répertorie en effet que la variante la plus moderne (/tʃu:, ʰʃu:/) en première position et la variante la plus traditionnelle (/tʃju:, ʰʃju:/) en deuxième position. Contrairement à Wells, les auteurs de l'EPD ne s'appuient pas sur l'étude des

¹ Lorsque aucune date ne suit le nom du dictionnaire (ex : LPD vs. LPD 2008 ; EPD vs. EPD 2006), cela signifie que ce qui est dit s'applique à toutes les éditions du dictionnaire.

² La 14^e édition date en fait de 1977. La date de 1980 correspond à une réimpression comportant un certain nombre de corrections.

préférences des Britanniques et des Américains¹ en matière de prononciation, mais plutôt sur leur propre intuition et leur propre expérience professionnelle², ce qui les amène certainement à considérer cette variante comme négligeable même si elle se rencontre encore de façon extrêmement minoritaire.

Tableau 7 : récapitulatif des variantes de *tissue*

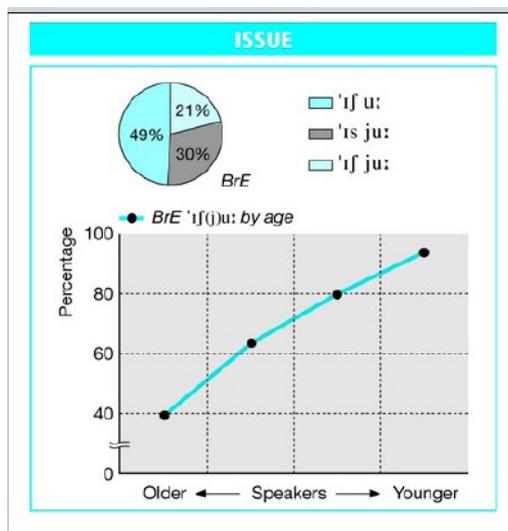
<i>tissue</i>	anglais britannique	Anglais américain
EPD 1980	/ˈtʃuː, ˈtʃsjuː, ˈtʃjuː/	X
EPD 2006	/ˈtʃuː, ˈtʃsjuː/	/ˈtʃuː/
LPD (toutes éditions)	/ˈtʃuː, ˈtʃsjuː/	/ˈtʃuː/

La forme qui relève de la coalescence est celle qui présente le niveau d’assimilation le plus élevé. C’est également la forme qui est associée aux locuteurs les plus jeunes, comme l’atteste l’étude de Wells sur les préférences de prononciation des Britanniques (LPD 2008 : xviii). De façon plus générale, plus le locuteur britannique est jeune, plus il est susceptible d’utiliser l’une des deux formes palatalisées, comme l’atteste le graphique ci-dessous :

¹ Outre ses propres études pour la prononciation de l’anglais britannique, Wells a exploité des études conduites par Yuko Shitara et Bert Vaux pour l’anglais américain (voir LPD 2008 p. xviii pour plus de détails).

² Roach, Hartman et Setter, *Cambridge English Pronouncing Dictionary*, (2006 : vi) : “the decisions about which pronunciations to recommend, which pronunciations have dropped out of use, and so on, have been based on the editors’ intuitions as professional phoneticians and observers of the pronunciation of English (particularly broadcast English) for many years”.

Graphique 8 : préférences de prononciation pour *issue*, LPD 2008



Notre étude portant sur l'évolution de la prononciation de l'anglais, nous avons choisi de nous concentrer essentiellement sur les formes qui relèvent de la coalescence car elles semblent correspondre à une étape supplémentaire (et donc plus récente) de l'évolution de la langue. Les formes qui relèvent de la *deafveolar assimilation* doivent cependant être gardées à l'esprit comme variantes possibles en anglais britannique lors de la lecture des lignes à venir. En ce sens, l'appellation « palatalisation des fricatives alvéolaires » est à considérer comme commune à la coalescence et à la *deafveolar assimilation*. C'est d'ailleurs le choix qui sous-tend la logique du schéma du LPD 2008 reproduit ci-dessus, Wells ayant groupé les deux cas de palatalisation.

Les deux principaux dictionnaires de prononciation se rejoignent sur un point fondamental : les formes qui relèvent de la coalescence sont les plus courantes de nos jours (elles constituent les premières entrées dans les deux dictionnaires). Il semblerait que nous soyons en présence d'un changement linguistique de type générationnel, ce que confirme Wells :

In the case of *issue* and *tissue* we are dealing not with a productive process but with alternative pronunciations. For me, they have always been /ɪʃuː, ɪʃjuː/, and I would consider these the underlying forms, not derived from some underlying */-sj-/ sequence. However, there are others who say /ɪsjuː, ɪsjuː/ or /ɪʃjuː, ɪʃjuː/. In my preference poll I found that 49% of my British sample said they preferred /ɪʃuː/, 30% /ɪsjuː/ and 21% /ɪʃjuː/. The younger the respondent, the more likely to prefer a form with /f/.

(<http://www.phon.ucl.ac.uk/home/wells/blog0608.htm>)

Outre les préférences de prononciation correspondant à des générations différentes, Wells confirme donc le statut tout à fait correct de /ɪfu:, ˈtɪfu:/, ainsi que le fait que nous puissions attribuer aux palato-alvéolaires qui les composent le véritable statut de phonèmes, et non celui de simples allophones de /s/. Ces considérations théoriques seront discutées dans le chapitre 4.

La palatalisation de /z/

La fricative alvéolaire voisée /z/ peut également se trouver palatalisée devant un yod. La plupart du temps, l'assimilant est la palato-alvéolaire /ʒ/ ; il peut aussi être /ʃ/. La palatalisation est moins fréquente avec /s, z/ qu'avec /t, d/ (LPD 2008). On peut écrire la formule suivante :

[8] /sj/ → /ʃ/ ___ /ə, u/

Celle-ci se lit : « /sj/ devient devant /ə, u/ ».

Considérons trois exemples en syllabe inaccentuée : *Parisian*, *Polynesia* et *visual*.

- *Parisian* : le LPD donne /pəˈrɪziən/ comme prononciation britannique et /pəˈrɪziʒ(ə)n/ comme prononciation américaine. L'EPD 2006 fait la même chose. L'EPD 1980 donne /zjə/ comme forme principale, avec les variantes /ziə, ʒjən, ʒjən, ʒn/ par ordre décroissant de fréquence.

- *Polynesia* : le LPD donne /ziə/ comme prononciation britannique principale (53%), avec des variantes possibles en /ʒə/ (39%), /siə/ (4%) et /ʃə/ (4%). La prononciation américaine numéro un est /zə/ et l'unique variante est /ʃə/. Les éditeurs de l'EPD 2006 listent les mêmes variantes et les classent exactement dans le même ordre. Dans l'EPD 1980, c'est /zjə/ qui apparaît en toute première position et les variantes sont /ziə, ʒjə, ʒə, sjə, siə, fjə, fiə, fə/, par ordre décroissant de fréquence.

- *Visual* : pour les deux variétés, le LPD donne /zu/ comme prononciation principale, /zju/ et /ʒju/ comme variantes, la première étant plus fréquente que la

seconde. Pour l'anglais britannique, l'EPD 2006 donne /ʒu/ comme prononciation principale et la seule forme /zju/ comme variante. En ce qui concerne l'anglais américain, l'EPD 2006 ne répertorie qu'une seule forme : /ʒu/. Dans l'EPD 1980, la forme britannique principale est /zju/. Les variantes sont /zjwə, zju, ʒjuə, ʒjwə, ʒuə, ʒwə, ʒu/.

Tableau 9 : récapitulatif des variantes de *visual*

<i>visual</i>	anglais britannique	anglais américain
EPD 1980	/zju/ /zjwə, zju, ʒjuə, ʒjwə, ʒuə, ʒwə, ʒu/	X
EPD 2006	/ʒu, zju/	/ʒu/
LPD toutes éditions	/ʒu, zju, zju/	/ʒu, zju, zju/

L'objet de cette étude étant principalement les consonnes, nous ne commenterons pas ici les variations vocaliques répertoriées plus haut. D'après la transcription des dictionnaires, nous pouvons constater que l'assimilateur qui déclenche la palatalisation est parfois /j/ et parfois /ɹ/. Cela peut paraître surprenant dans la mesure où /ɹ/ n'est pas une palatale. Néanmoins, /j/ est similaire à /ɹ/ si l'on considère la dimension verticale de l'articulation : il s'agit de deux phonèmes hauts (l'articulation est fermée). Un déplacement du point d'articulation d'une consonne vers la zone haute et fermée correspond d'ailleurs au double mouvement vertical et horizontal qui définit la palatalisation (cf. section 1.1). Il y a donc proximité phonétique entre les voyelles antérieures hautes (ou fermées) et les palato-alvéolaires, ainsi que l'explique Yavas (2006 : 40).

If we think about the area that is relevant for the articulation of [j], we realize it corresponds to the same area where palato-alveolars are made. In other words, the influence of [j] as a conditioning environment for [ʃ] is, phonetically, very plausible, and indeed not infrequent in languages.

Trancher entre une voyelle antérieure fermée et la glissée palatale lors de la transcription n'est d'ailleurs pas aisé après une consonne, ce qui peut expliquer le passage d'un symbole à l'autre entre deux éditions d'un même dictionnaire. Le rôle de [i] dans la palatalisation est donc un phénomène attesté dans un certain nombre de langues. Il semble ainsi correspondre à une constante de type phonétique qui s'inscrit dans le genre même du discours humain. Dans un ouvrage portant sur la dimension évolutive de la phonologie, Blevins (2004 : 142) fait état de cet invariant phonologique :

Consider the palatalization of [s] or [z] adjacent to [i] or [j] which has occurred independently in many of the world's languages.

La palatalisation étant une forme de coarticulation, elle peut être considérée au plan acoustique comme attribuant une qualité de type [ɪ] ou [i] à une consonne, ainsi que l'explique Ashby (2005 : 85) :

[...] close front vowels are made with the front of the tongue raised in open approximation to the hard palate. If this gesture is combined with another articulatory gesture, bilabial closure for example in [p] or [b], it adds an [i]-type resonance, giving [p^ɪ] and [b^ɪ], respectively¹. The sounds undergo palatalization. They are said to be palatalized.

En résumé, les conclusions pour la palatalisation de /z/ en /z̺/ sont sensiblement les mêmes que celles de la palatalisation de /s/ en /s̺/. Les éditeurs de l'EPD considèrent les formes résultant de processus de *dearveolar assimilation* comme presque négligeables aujourd'hui. Les formes issues de la coalescence sont encore plus courantes en anglais américain qu'en anglais britannique en syllabe inaccentuée. Dans tous les cas, les formes non palatalisées enregistrent un recul alors qu'elles étaient régulièrement données comme prononciations principales en 1980. L'évolution de la langue se fait donc en direction des formes palatalisées dans les syllabes inaccentuées.

L'évolution historique des phénomènes de yod conditionne donc l'émergence de divers cas de palatalisation. En ce qui concerne les syllabes accentuées, la palatalisation par le yod de /s/ et /z/ constitue le deuxième CPC de la présente étude. Des quatre CPC que nous allons définir, seul le premier a fait

¹ L'exposant ^ɪ est le signe diacritique de la palatalisation dans l'Alphabet Phonétique International.

l'objet de travaux détaillés (Hannisdal, 2006, cf. section 3.2.2 pour un résumé de son étude de corpus). Dans les sections 1.6.3 à 1.6.6, nous définirons ces divers phénomènes les uns après les autres en expliquant comment le processus de palatalisation opère pour chacun d'entre eux.

1.6.3 La coalescence par le yod après les occlusives alvéolaires /t/ et /d/ dans les syllabes accentuées

La définition de la coalescence par le yod (*yod coalescence*) donnée sur le site *Sounds Familiar*, de la *British Library*, illustre le phénomène de façon particulièrement claire :

After <t> and <d> some speakers retain the <y> sound — words such as *tube* and *dune* might sound a little like 'tyoob' and 'dyoon', particularly among older speakers or in careful speech. Many younger speakers, however, now combine the <t> sound with the yod to produce a <ch> sound and the <d> with the yod to produce a <j> sound — thus *tube* and *dune* sound more like 'choob' and 'joon'. In the case of <d> this, of course, means pairs such as *dune* and *June* or *deuce* and *juice* become homophones. This process — known as **yod coalescence** [...] (<http://www.bl.uk/learning/langlit/sounds/changing-voices/phonological-change>)

Ce qui rapproche la citation du *Daily Telegraph* (cf. premier paragraphe de la section 1.6.1) de celle de la *British Library*, c'est la vision selon laquelle les prononciations avec yod correspondent à des prononciations plus conservatrices et typiques de locuteurs plus âgés. Cette vision s'inscrit dans la droite ligne d'une certaine tradition qui consiste, pour les puristes, à mal accepter ces phénomènes de palatalisation (cf. section 1.4.5.3 : les phénomènes de coalescence en syllabe inaccentuée étaient auparavant mal acceptés). En revanche, les prononciations dans lesquelles il y a coalescence sont perçues comme des formes phonétiques plus modernes, plus « recevables », résolument novatrices, et associées à des locuteurs plus jeunes.

Il convient dès lors de se pencher sur le critère de recevabilité (qui semble aller de pair avec le critère de nouveauté) afin de définir précisément quels sont les cas de palatalisation par le yod qui peuvent entrer dans notre définition de la *Palatalisation Contemporaine*.

Nous entrerons plus tard dans le détail des cas de palatalisation contemporaine dans les diverses variétés d'anglais. Dans un premier temps, il s'agit d'aborder le problème de la recevabilité en se concentrant sur la prononciation de l'anglais qui est souvent considérée comme standard, ou en tout cas celle qui sert souvent de norme aux linguistes, à savoir la *Received Pronunciation* (RP)¹. Rappelons ici que Wells (1997) explique que, au cours de la deuxième partie du XX^e siècle, la coalescence a continué à se propager pour atteindre les syllabes accentuées (ex : *tune, duke, reduce, Tuesday*).

Wells (1997) fait montre d'une certaine résistance à considérer la coalescence en syllabe accentuée comme standard, et donc comme appartenant à la RP. Nous verrons qu'il revient par la suite sur ce jugement (LPD 2008). Les occurrences de la coalescence qui semblent poser un problème de recevabilité en prononciation standard concernent donc les syllabes accentuées².

La coalescence en syllabe accentuée est en fait attestée depuis plus longtemps que la fin du XX^e siècle. En effet, Beal (1999 : 150) la recense dans le cadre de son étude sur l'anglais du XVIII^e siècle. En s'appuyant sur les travaux des orthopéistes de l'époque (cf. section 1.4.6.1), la linguiste explique que Spence, Walker et Sheridan font régulièrement état de formes assimilées et rapportent tous les trois /'dʒu:n, 'dʒu:s/ pour *June* et *juice*. Burn, le plus traditionnel des quatre, recense quant à lui les formes /'dʒju:n, 'dʒju:s/, qui ne montrent pas une coalescence totale, mais plutôt une assimilation avec déalvéolarisation (*dealveolar assimilation*). Par la suite, les cas de coalescence en syllabe accentuée ne sont plus recensés avant la deuxième partie du XX^e siècle, ce qui peut sembler curieux. Cette absence correspond-elle à un manque d'études sur le phénomène ou à un usage véritablement décroissant de la palatalisation dans cette position ?

¹ Pour notre part, nous considérerons dans cette étude la RP et le *General American* (GA), la prononciation américaine standard, comme les deux prononciations de référence. Nous ne faisons pas mention du GA pour l'instant en raison de l'existence du phénomène de l'élision du yod (*yod dropping*) dans cette variété d'anglais.

² Les mots cités en exemple sur le site de la *British Library* (*tube, dune, deuce*) étaient monosyllabiques et donc porteurs d'accent lexical.

Il est possible que l'essor de la RP et celui des tendances prescriptives aient contribué à mettre le phénomène sous l'éteignoir, les gens commençant à se sentir en position d'insécurité linguistique vis-à-vis de leur prononciation non-standard (cf. section 1.4.7.2). La réémergence du phénomène, telle qu'elle est notée par Wells (deuxième partie du XX^e siècle), correspond historiquement à la période au cours de laquelle la RP commence à perdre de son prestige et où l'on assiste à un regain d'intérêt pour les prononciations non-standard et régionales, ce qui contribue à leur redonner une certaine crédibilité. La coalescence en syllabe accentuée semblant croître au cours du temps, il existe peut-être là un rapport de cause à effet qui aurait pour origine la perte de prestige de la RP et mènerait par conséquent à un déclin des formes standard.

La RP a évolué au cours des années en incorporant un certain nombre d'innovations, ce qui a conduit certains linguistes (ex : Gimson, Wells, Cruttenden) à définir plusieurs types de RP. Wilhelm (2011a) en fait la synthèse dans le tableau suivant :

Tableau 10 :
Classification des variétés de RP selon Gimson (1970), Wells (1982) et Cruttenden (2001)
 synthèse de Wilhelm (2011a : 103)

Gimson (1970 : 88)		Wells (1982 : 279-286 et 297-301)		Cruttenden (2001 : 80-83)	
Appellation	Définition	Appellation	Définition	Appellation	Définition
1) Prononciation standard « conservatrice » (<i>Conservative RP</i>)	En usage chez les locuteurs les plus âgés	1) Prononciation standard « aristocrate » (« <i>U- ou Upper Class RP</i> »)	En usage dans l'aristocratie et associée à certains milieux professionnels dont le réservoir de recrutement se situe principalement dans la haute société	1) Prononciation standard « raffinée » (<i>Refined RP</i>)	Sensiblement définie de la même manière que la Prononciation standard « aristocrate » de Wells
2) Prononciation standard « générale » (<i>General RP</i>)	En usage à la <i>BBC</i>	2) Prononciation standard « dominante » (<i>Mainstream RP</i>) (définie de la même manière la prononciation standard « générale » de Gimson)	En usage à la <i>BBC</i>	2) Prononciation standard « générale » (<i>General RP</i>)	Implicitement définie comme équivalente à la « prononciation standard dominante » de Wells
3) Prononciation standard « avancée » (<i>Advanced RP</i>)	En usage parmi les jeunes gens issus de milieux « sélectifs »	3) Prononciation standard « d'adoption » (<i>Adoptive RP</i>)	En usage parmi des locuteurs n'ayant pas utilisé la prononciation standard pendant leur enfance	3) Prononciation standard « régionale » (<i>Regional RP</i>)	Caractérisée par l'intégration d'un petit nombre de variantes régionales, comme /l/ vocalisé ou un phonème /æ/ (et non /ɑ:/) dans <i>path</i> .

De tous les CPC définis dans cette étude, la coalescence par le yod en syllabe accentuée est celui qui a été le plus étudié. Les travaux de Hannisdal (2006), notamment, ont très largement contribué à faire basculer le statut de la coalescence en syllabe accentuée dans la catégorie des phénomènes recevables en RP pour les linguistes spécialistes. S'appuyant sur les travaux de Wells (1997), Cruttenden (2001), Upton (2004) et Ramsaran (1990), Hannisdal (2006) établit trois catégories majeures en ce qui concerne les évolutions de la RP. Ce qui détermine et distingue ces trois catégories, c'est le nombre de locuteurs RP qui ont adopté ces évolutions. Dans la troisième catégorie, la linguiste fait état des innovations les plus récentes que l'on peut entendre chez certains locuteurs RP mais qui ne sont pas (ou plutôt pas *encore*, selon elle) acceptées comme faisant partie de la *Received Pronunciation* de type *Mainstream RP* (notamment par les linguistes cités ci-dessus). Le cas de la coalescence par le yod en syllabe accentuée figure précisément dans cette troisième et dernière catégorie. Ramsaran (1990) parle de résistance considérable à la coalescence dans cette position. Taylor (1998 : 148) ne considère pas que ce phénomène appartienne à une prononciation de type standard. La position de Wells est un peu plus souple. L'auteur du Longman Pronunciation Dictionary fait en effet preuve d'une grande intuition en prédisant dès 1994 le développement de la coalescence dans toutes les positions à moyen terme :

[...] while coalescence within a stressed syllable is still on the whole perceived as non-RP
[...] [It is] likely that here, too, coalescence may penetrate RP within a few decades.
(Wells, 1994 : 203-204)

Quant à Upton (2004), il considère que la résistance à la coalescence en syllabe accentuée est un signe de *Conservative RP*. Dans l'introduction au *Oxford Dictionary of Pronunciation for Current English* (2001 : xiii), il va jusqu'à écrire que l'utilisation d'affriquées dans les mots tels que *tune* et *reduce* est très fréquente en RP.

Le statut de la coalescence en syllabe accentuée ne fait donc pas l'unanimité. Hannisdal (2006 : 124) a comparé le point de vue des trois principaux dictionnaires de prononciation en la matière : le *English Pronouncing Dictionary*

(EPD), le *Longman Pronunciation Dictionary* (LPD) et le *Oxford Dictionary of Pronunciation for Current English* (ODP) :

Yod coalescence in stressed syllables is not included in the first edition of *English Pronouncing Dictionary* (Jones 1917). In the 1967 edition of EPD, coalescence is included as an alternative only in the word *during*. In the 16th edition (Jones 2003) the affricate is listed as a possible variant in most of the relevant words, but inconsistently: coalescence is for example allowed in words like *tune, due, produce, institution, prostitution*, but not in *endure, subdue, reduce, intuitive, studio, student*. LPD (Wells 2000) includes coalescence as an alternative in all the relevant entries, but the pronunciation is marked as non-RP. ODP (Upton et al. 2001) is the only dictionary that allows /tʃ, dʒ/ in stressed syllables without any reservations.

Il est intéressant de noter que les auteurs de l'ODP revendiquent une définition plus large et plus moderne du concept de *Received Pronunciation*, ce qui explique les choix quelque peu différents qu'ils pratiquent en matière de transcription¹.

Les positions des dictionnaires de prononciation varient mais une même tendance semble se dégager : une évolution graduelle vers la reconnaissance de l'aspect standard de la coalescence dans les syllabes accentuées. Wells (1999 : 44-45) avait déjà observé qu'une réalisation affriquée dans les termes *tune* et *dune* était beaucoup mieux acceptée chez les locuteurs les plus jeunes. Il semble donc que nous soyons dans le cadre d'un changement de type générationnel, ce qu'indique également l'étude de Hannisdal (2006) sur la variabilité et le changement en RP. Ce travail a été établi à partir d'une trentaine d'heures d'enregistrements de présentateurs de journaux télévisés dont la prononciation peut être qualifiée de RP (cf. section 3.2.2 pour un compte-rendu complet de cette étude de corpus). Hannisdal constate que le nombre d'occurrences de /tʃ/ et de /dʒ/ dans les syllabes accentuées est plus élevé que prévu (46.4% des occurrences possibles). Elle conclut son étude en faisant état d'une évolution en cours et propose l'adoption de la coalescence par le yod dans les syllabes accentuées dans la description de la RP :

¹ D'après les auteurs du ODP, l'inclusion de la coalescence en syllabe accentuée est l'une des manifestations de cette vision plus large de la RP: "Implicit in the British English model presented here [...] is the view that a larger group of people can lay claim to possession of an RP accent than has often hitherto been acknowledged. [...] As a result of this policy, certain regularly-occurring pronunciation features which have to date been ignored or marked prescriptively are allowed where they are now judged to be established features of RP. Notable examples of such features are [tʃ] in place of [tj] and [dʒ] in place of [dj] in such words as *destitute* and *reduce*" (Upton, Kretzschmar et Konopka, 2001 : xiii).

The main observation is that /tʃ, dʒ/ are quite common in stressed syllables. The analysis shows that, overall, the coalesced variants are used in 46.4% of the cases [...] This is a strikingly high figure, in view of the status of stressed yod coalescence in RP and the formality of the speech situation, and clearly suggests that yod coalescence has penetrated the boundaries of RP (Hannisdal, 2006 : 210-211).

[...]

[I]t is evident that there is a change in progress, whereby yod coalescence in stressed syllables is becoming increasingly common in RP (Hannisdal, 2006 : 124).

Les publications qui ont suivi cette étude démontrent une évolution certaine concernant la manière dont le statut de la coalescence par le yod dans les syllabes accentuées est perçu par les linguistes. En conséquence, Cruttenden et Wells ont évolué leur position initiale. Dans la septième édition de *Gimson's Pronunciation of English* (2008 : 80-81), Cruttenden n'hésite plus à qualifier de « bien établie » (*well-established*) l'évolution selon laquelle /tj, dj/ deviennent /tʃ, dʒ/ dans les syllabes accentuées. Quant à Wells, il reconnaît l'importance des travaux de Hannisdal dans l'introduction à la troisième édition du LPD en revenant sur les choix qu'il avait effectués pour les deux premières éditions du même ouvrage :

Following research into contemporary RP by Bente Hannisdal, I have removed the § sign¹ from forms with /tʃu:/ and /dʒu:/ deriving from traditional /tju:/ and /dju:/ (LPD 2008 : xiii).

Sur son blog phonétique (entrée du 25 avril 2005), Wells se livre à un véritable *mea culpa* en ce qui concerne ses choix passés en matière de *Received Pronunciation*. Non sans humour, il donne son âge comme excuse, reconnaissant en cela que nous avons bien affaire à une évolution linguistique de type générationnel :

[...] my other overseas engagement during the last two weeks was a doctoral defence (or "disputation") at the University of Bergen in Norway. I was one of the two "opponents" (examiners) of a PhD thesis by Bente Hannisdal entitled *Variability and change in Received Pronunciation*. This dissertation is a brilliant piece of work, which we had no hesitation in passing. Ms Hannisdal has collected a large number of recordings of British television newsreaders (thirty people; half of them men, half women; from the BBC, ITV and Sky channels; an hour of speech from each individual). This constitutes an extensive corpus of contemporary RP, and has enabled her to discover some interesting facts, not previously established, about this variety of English. Among them : (...)
(Wells, <http://www.phon.ucl.ac.uk/home/wells/blog0704.htm>)

¹ Cf. LPD 2008, p. xiv : "Pronunciations which are widespread among educated speakers of British English but which are not, however, considered to belong to RP (Received pronunciation) are marked with the symbol §".

Wells fait alors la liste des innovations recensées en RP par Hannisdal, le premier étant la coalescence par le yod après /t/ et /d/ en syllabe accentuée :

Yod Coalescence

Words with traditional /tj, dj/ before a stressed vowel (*tube, Tuesday, student, due, reduce, duty, during*) were pronounced instead with /tʃ, dʒ/ in a massive 46% of cases. In LPD I labelled these variants “non-RP”. Clearly I was wrong to do so (even if it’s true for people of my own advanced age).
(Wells, <http://www.phon.ucl.ac.uk/home/wells/blog0704.htm>)

En résumé, le changement linguistique qui mène à la coalescence par le yod après /t/ et /d/ semble donc être de type générationnel, que ce soit en syllabe accentuée ou en syllabe inaccentuée. Cela est parfaitement démontré par les deux schémas ci-dessous, établis à partir de l’étude de Wells sur les préférences de prononciation des Britanniques¹ (1999).

¹ Les statistiques de Wells sur les préférences de prononciation des Britanniques sont parfois critiquées et considérées comme peu fiables dans la mesure où les informateurs répondent aux questions sur la base du volontariat. Or, il est généralement considéré que ces informateurs sont des locuteurs plus conservateurs que la moyenne et ne sont ainsi pas le reflet exact de la communauté linguistique visée. Ces critiques à l’encontre des statistiques de Wells ne remettent nullement en question notre démonstration dans la mesure où un panel d’informateurs moins conservateurs n’aurait pour seul effet que de renforcer la proportion des formes palatalisées, étant donné la nature novatrice de ces variantes.

Schéma 11 : préférences pour /tʃ, dʒ/ par rapport à /tj, dj/, LPD

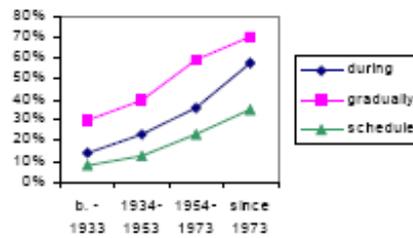


Chart 5. Preference for /dʒ/ over /dj/ in three words, by age

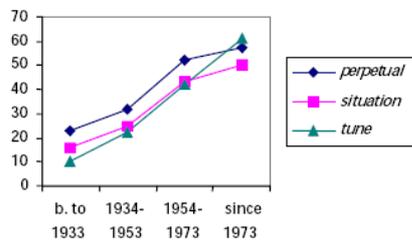


Chart 4. Preference for /tʃ/ over /tj/ in three words, by age

Les cas de coalescence par le yod après /t/ et /d/ dans les syllabes accentuées n'existent quasiment pas en *General American*. C'est la raison pour laquelle nous n'en avons fait aucune mention en lien avec la prononciation standard. Dans cette variété, la coalescence est entièrement supplantée par l'élision du yod. Dans un article portant sur le GA, Jobert (2009 : 103) explique à ce propos qu'il existe un lien privilégié entre élision du yod et syllabe accentuée. En effet, « l'élision du yod [...] est optionnelle mais est très répandue en GA en syllabe accentuée ». Par conséquent, les formes largement majoritaires de *tune* et *dune* en GA sont /tu:n, 'du:n/. Les seules variantes répertoriées par les dictionnaires de prononciation sont les formes traditionnelles avec yod /tju:n, 'dju:n/. La coalescence est donc négligeable en GA (et dans d'autres variétés d'anglais qui ont l'élision du yod) même si elle est prépondérante dans un grand nombre de variétés (cf. section 1.6.9). En complétant ces remarques de celles faites sur l'histoire de l'élision du yod et sur le rapport de concurrence qu'elle entretient avec la palatalisation (cf. section 1.5.2), il semble que

l'évolution de l'anglais conduite de façon irrémédiable soit à l'élision, soit à la coalescence, en position accentuée et après /t, d/.

1.6.4 La palatalisation par le yod des fricatives alvéolaires /s/ et /z/ dans les syllabes accentuées

Considérons les items lexicaux suivants : *assume*, *presume*, *resume*. Tous trois contiennent potentiellement une forme palatalisée issue de la coalescence de /s/ et /j/ en /ʃ/ ou de /z/ et /j/ en /ʒ/. Si elle est effective, l'assimilation touchera cette fois-ci les syllabes accentuées de ces mots. Les formes palatalisées seront alors /ə'ʃu:m, pri'ʒu:m, ri'ʒu:m/. Ces formes sont-elles courantes et sont-elles considérées comme standard ? Pour répondre à une question très similaire sur son blog, Wells écrit :

Only a small minority pronounce *assume* as /ə'ʃu:m/; most people say /ə'sju:m/ or /ə'su:m/ (Wells, <http://www.phon.ucl.ac.uk/home/wells/blog0608.htm>).

D'après son étude sur les préférences de prononciation des Britanniques réalisée pour le LPD (2008), Wells relève que seuls 5% des Britanniques utilisent la forme palatalisée pour *assume* et 8% pour *presume*. Ce que Wells ne fait pas en revanche, c'est définir les pourcentages en fonction de la tranche d'âge des sondés (alors qu'il le fait dans un certain nombre d'autres cas). Il accompagne même les formes palatalisées de chacun des trois mots *assume*, *resume*, *presume* du symbole §. Ce symbole signifie que la prononciation n'est pas considérée comme appartenant à la RP. Pour Wells, elle n'est donc pas standard et il en déconseille d'ailleurs l'utilisation aux apprenants. En ce qui concerne l'anglais américain, le LPD donne les seules formes relevant de l'élision du yod : /ə'su:m, pri'zu:m, ri'zu:m/.

Les auteurs de l'EPD, quant à eux, ne répertorient pas du tout les formes palatalisées dans les syllabes accentuées et donnent les seules formes relevant de l'élision du yod pour l'anglais américain.

A partir de l'étude sur les préférences de prononciation des Britanniques de Wells, plusieurs remarques peuvent être faites¹. Il existe un parallèle très clair entre les cas de palatalisation par le yod de /s/ et /z/ et les cas de coalescence par le yod après /t/ et /d/. Le réflexe initial de Wells était de considérer que la correction de la coalescence par le yod après les occlusives alvéolaires dans les syllabes accentuées était douteuse et qu'il ne fallait pas la considérer comme appartenant à la RP. Nous avons vu qu'il est revenu sur ce choix lors de la dernière édition de son dictionnaire. La palatalisation des fricatives alvéolaires semble historiquement suivre le même chemin que la coalescence par le yod après /t/ et /d/ :

1/ Les prononciations palatalisées sont tout d'abord minoritaires dans les syllabes inaccentuées où elles deviennent par la suite majoritaires pour finalement devenir la norme.

2/ Ces mêmes prononciations affectent ensuite les syllabes accentuées. Le phénomène se produit de façon minoritaire au début puis il ne cesse de s'accroître. Dans le cas de la coalescence après /t/ et /d/, il finit même par devenir tout à fait normal. Nous pouvons dès lors imaginer que, le comportement de la palatalisation de /s/ et /z/ étant initialement le même que celui de la coalescence après /t/ et /d/, le phénomène finisse par devenir également la norme dans les syllabes accentuées. Cruttenden (2008 : 227) remarque :

Coalesced forms in the onset of accented syllables, e.g. /ʃ, ʒ/ in *assume, presume* are increasingly heard in RP, forms with /sj, zj/, becoming confined to Refined RP².

Il ne serait pas surprenant que les dictionnaires de prononciation assimilent le phénomène à la prononciation standard d'ici une vingtaine d'années, comme ils l'ont fait sur le même laps de temps pour la coalescence par le yod en syllabe accentuée ainsi que pour la palatalisation de /s/ et /z/ en syllabe inaccentuée.

Le fait que la palatalisation de /s/ et /z/ en syllabe accentuée ne soit pas effective en GA (ni dans certaines autres variétés d'anglais) en raison d'une préférence pour l'élision du yod va bien dans le sens de l'histoire : le yod tend à

¹ Les statistiques données par Wells sont parfois considérées comme peu fiables car elles s'appuient sur le volontariat des informateurs et reflètent un biais plutôt conservateur. Si tel est effectivement le cas, nos remarques n'en sont pas moins valables. En effet, des prononciations moins conservatrices ne feraient que renforcer la présence de variantes palatalisées.

² Pour une définition de *Refined RP*, voir section 1.5.3.

disparaître, soit par phénomène d'élision soit par phénomène de palatalisation. Les deux phénomènes sont encore en concurrence pour des mots comme *assume* et *presume* dans lesquels, en Grande Bretagne, l'élision du yod est pour l'instant plus répandue que la coalescence après /t, d/¹. La palatalisation des fricatives alvéolaires peut-elle suivre le même exemple que la coalescence après les occlusives alvéolaires et supplanter l'élision du yod outre-Manche ? Hannisdal (2006 : 211) pose la même question au sujet de la RP. Prenant comme exemple les mots *assume*, *presumably* et *consumer* :

It is evident (...) that yod coalescence involving the alveolar fricatives does not have the same status as coalescence of /tj, dj/. It remains to be seen whether yod coalescence will eventually affect these items, too, or whether yod dropping will prevail, as it has in words like *super*, *suitable*, etc.

Il serait intéressant de tenter de répondre à cette question d'ici une vingtaine d'années. Ce qui est certain, c'est que ce deuxième cas de palatalisation contemporaine est beaucoup plus courant chez les locuteurs les plus jeunes que ce que le chiffre global de 5% avancé par Wells peut laisser entendre, comme nous le montrerons dans le troisième chapitre de cette consacré à notre analyse de corpus. Néanmoins, il serait surprenant que la palatalisation de /s/ et /z/ devienne aussi généralisée que la coalescence par le yod après /t/ et /d/, et ce, pour deux raisons :

1/ En anglais britannique, le nombre d'items dans lesquels /tj, dj/ peuvent donner lieu à /tʃ, dʒ/ est nettement plus élevé que le nombre de mots dans lesquels /sj, zj/ peuvent donner lieu à /ʃ, ʒ/, comme le laisse entendre la citation de Hannisdal ci-dessus. Cela devient rapidement évident dès lors que l'on établit des listes à partir de dictionnaires (cf. section 3.2.1).

2/ Le pourcentage de locuteurs qui utilisent une forme palatalisée est plus élevé pour les séquences /tj, dj/ que pour les séquences /sj, zj/, même si ce dernier phénomène semble se propager. Afin d'illustrer le propos, considérons les statistiques liées aux habitudes de prononciation dans quatre mots parmi les plus fréquents pour chaque séquence : *tune*, *during*, *assume*, *presume*. Le LPD 2008 fait état de 54% de préférence pour les formes palatalisées /'tʃu:n/ et /'dʒʊərɪŋ/.

¹ Pour *assume*, le LPD donne les chiffres suivants : /su:m/ 11%, /ʃu:m/ 5%. Pour *presume* : /ʃu:m/ 16%, /ʒu:m/ 8%.

En revanche, les préférences pour les formes palatalisées ne sont que de 5% pour /ə'fʊɪm/ et de 8% pour /pri'zʊɪm/.

3/ L'anglais américain n'ayant pas de palatalisation dans les séquences /sjʊ, zjʊ/, la seule influence qu'il puisse avoir sur les autres variétés d'anglais est de contribuer à la diffusion de l'élision du yod.

Au plan diachronique, ce qui rapproche ces deux premiers CPC, c'est la perte de vitesse des formes traditionnelles avec yod en syllabe accentuée après /t, d, s, z/ par rapport aux formes élidées (dans ces quatre environnements) et palatalisées (surtout après /t, d/).

1.6.5 La palatalisation des agrégats consonantiques /st/, /stj/, /str/ et /sk/ à l'initiale

Notre troisième CPC semble également être un phénomène récent et générationnel. Dans son étude sur l'anglais du sud-est de l'Angleterre, Altendorf (2003) définit le phénomène et l'illustre à l'aide d'une anecdote :

Palatalization of /st/ clusters involves the replacement of [st] by the palatalized variant [ʃt].

I first observed this phenomenon during the pilot study to this investigation. Students frequently called themselves [ʃt(j)u:dənts] and their teachers [ʃtrɪkt]. Teachers told me that Estuary English speakers could be identified by their pronunciation of *estuary* as [ʃft(j)ʊri]. In fact, one particularly fine specimen of Estuary English reassured me that I could rely on him- linguistically- because he was not a speaker of "[ʃftjori] English" (Altendorf, 2003 : 69).

Altendorf poursuit son propos en faisant état d'un nombre d'occurrences relativement élevé de ce type de palatalisation (*relative frequency of occurrence*) dans son corpus. Elle remarque également que les variantes palatalisées ne sont que très peu répertoriées dans les ouvrages de linguistique existants. La palatalisation des agrégats en /st/ n'a en effet pas été l'objet d'études aussi complètes que les deux premiers CPC définis dans la présente étude. Par ailleurs, les variantes ne sont pas répertoriées dans les dictionnaires de prononciation. Wells fait uniquement la remarque suivante dans le LPD (2008 : 52) :

Some speakers of British English¹ assimilate /s/ to /ʃ/ before /tr/ and /tʃ/, thus *strong* /strɒŋ/ → /ʃtrɒŋ/, *student* /ˈstju:dənt/ → /ˈstʃu:d-/ → /ˈʃtʃu:d-/. This is not shown in this dictionary.

L'auteur du LPD mentionne ailleurs² d'autres environnements dans lesquels la palatalisation peut être effective. Il nomme le phénomène *dealveolar fricative assimilation* :

DEALVEOLAR FRICATIVE ASSIMILATION
/s, z/ (/ʃ, ʒ/ before /ʃ, ʒ/ and perhaps before /j, r, tʃ, dʒ/
(Wells, 2001 : <http://www.phon.ucl.ac.uk/home/wells/p201-7as6-lecture.pdf>)

La non prise en compte de ces formes palatalisées dans les différentes entrées lexicales du LPD semble venir du fait que Wells ne les considère pas comme suffisamment courantes et représentatives de la prononciation d'aujourd'hui.

Ayant simplement évoqué l'existence de ce phénomène (qu'elle appelle *ST palatalisation*), Hannisdal (2006 : 213) le qualifie de *non-RP*. Le processus est le suivant : la fricative alvéolaire sourde /s/ est remplacée par la palato-alvéolaire sourde /ʃ/ lorsqu'elle se trouve en position initiale dans les agrégats consonantiques de type /st/, que ce soit en début de mot ou en début de morphème au sein d'un mot. Cruttenden (2008 : 87) donne les exemples suivants : *student, strict, stop, stare, industry, strain, obstruct*.

Altendorf (2003) définit plus précisément les environnements dans lesquels il est possible de trouver la variante palatalisée. Selon elle, la palatalisation par /st/ peut se rencontrer dans les environnements suivants :

- /st/ (ex : *still*)
- /stj/ (ex : *student*)
- /str/ (ex : *strict*)

Si les ouvrages de linguistique ne font, pour l'instant, guère cas de ce type de palatalisation, quelques études courtes mais riches en enseignements sont en revanche disponibles sur Internet. Dans l'une d'entre elles, Harrison (1999) se

¹ Nous montrerons dans la section 1.6.9 de cette étude que le phénomène n'est en fait pas restreint aux seuls locuteurs britanniques.

² Il s'agit d'un résumé de cours à l'attention d'étudiants.

penche sur la palatalisation des agrégats consonantiques /s)tr/ (*palatalisation of /s)tr/ clusters*). Sa remarque initiale est qu'elle a commencé à noter le phénomène dans les années 1970 et qu'il lui est apparu comme de plus en plus évident par la suite. Cela semble indiquer une évolution en cours pour ce troisième CPC. Comme l'indiquent les parenthèses associées au phonème /s/, Harrison associe la palatalisation de /str/ à un autre phénomène de type phonétique par lequel les agrégats consonantiques /tr/ se trouvent palatalisés et réalisés [tʃ] au lieu de [tr]. Afin d'illustrer son propos, elle donne le double exemple des items lexicaux *street*, qu'elle retranscrit [shchreet]¹ et *tree*, qu'elle note [chree]².

Pour notre part, nous n'assimilons pas l'affrication de /tr/ en [tʃ] à un cas de palatalisation contemporaine au sens dans lequel nous l'entendons ici. En effet, le statut linguistique des CPC que nous définissons dans la présente étude est particulier. Pour certains CPC, la palato-alvéolaire relève clairement d'une composante lexicale et non pas d'une simple réalisation de surface. Dans d'autres cas, le statut de la palato-alvéolaire est plus problématique et nous pouvons nous demander s'il s'agit d'une simple réalisation de surface ou d'une véritable représentation phonologique. Cette question théorique sera traitée dans le quatrième chapitre de cette étude.

Pour en revenir à l'étude de Harrison, le cas de l'affrication de /tr/ nous semble clairement relever d'une variante de type réalisationnel, c'est-à-dire d'une réalisation strictement phonétique et non d'une variante de type phonologique, la forme sous-jacente de *tree* étant /tri:/, sans ambiguïté possible. C'est ce que confirme Wells (1982 : 79) :

The sequences /tr, dr/ are realized as post-alveolar affricates in many accents; but these affricates, it appears, may always be analysed as phonemic clusters of plosive plus liquid.

L'explication articulatoire est relativement simple : le /r/ se trouve dévoisé après une occlusive accentuée en position initiale. La réalisation phonétique est donc [tʃri:]³. La phonation du /r/ est retardée (*voice onset time*) et celui-ci n'est dévoisé qu'en fin de réalisation. Cela se manifeste par la présence d'une palato-

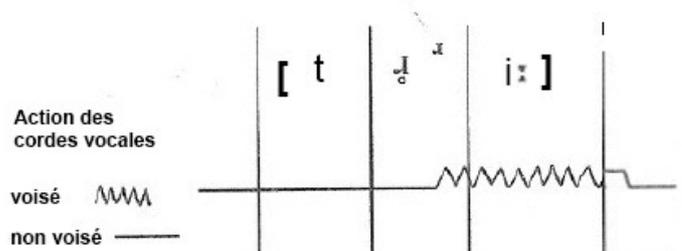
¹ [ʃtri:t] en Alphabet Phonétique International (API) : palatalisation du /s/ et affrication du /tr/

² [tʃri:] en API : affrication du /tr/

³ Le signe diacritique ◌̥ indique le dévoisement dans l'API

alvéolaire de type [ʃ] qui correspond phonétiquement à [ʃ]¹. Nous pouvons représenter la chose de la manière suivante, à l'aide d'un tableau de phonation² :

Tableau 12 : tableau de phonation pour *tree*



Bien sûr, le dévoisement du /r/ est plus ou moins important en fonction du locuteur. Le phénomène que Harrison qualifie de palatalisation (le remplacement de /tr/ par [tʃ]) peut donc être plus ou moins fort. Le processus n'est donc pas binaire ou catégoriel. Il est graduel ou progressif. D'après Montreuil (2001 : 120), les processus de surface sont graduels ou progressifs, alors que les processus plus profonds sont binaires et catégoriels. La progressivité du dévoisement du /r/ dans les mots comme *train* est donc l'un des facteurs qui indiquent que nous avons affaire à un processus de surface. Par conséquent, il semble bien s'agir d'une simple réalisation phonétique.

La variante de type palato-alvéolaire dans *tree* ne nous semble donc pas relever d'un cas de palatalisation contemporaine. Ce qui peut néanmoins éclairer notre travail dans l'étude de Harrison, c'est qu'elle laisse entendre que la forte palatalisation des agrégats de type /tr/ est un phénomène qui apparaît à la fin du XX^e siècle, ce qui correspond à l'émergence de la plupart des CPC. Il est acquis que, par phénomène de diffusion, une simple réalisation phonétique peut avoir une influence sur un système phonologique et conditionner la création de nouveaux allophones, voire de nouveaux phonèmes (Stévanovitch, 2008 : 22). Par

¹ La transcription phonétique étroite [ʃ] correspond à une consonne approximante (la pointe de la langue se rapproche de la zone post-alvéolaire sans pour autant entrer en contact avec elle, la partie centrale de la langue est abaissée ; la langue se contracte et se creuse, sa pointe adopte une position légèrement rétroflexe).

² Ashby (2005) parle de *voicing diagram*.

conséquent, le degré élevé du nombre d'occurrences des agrégats consonantiques /tr/ - et, par conséquent, le degré potentiellement important du nombre de réalisations d'affriquées dans cette position – peut parfaitement jouer un rôle dans la diffusion de palato-alvéolaires en anglais contemporain, de façon paradigmatique (cf. section 2.8). Il peut par là même renforcer la multiplication des cas de palatalisation contemporaine. Cette hypothèse ne doit pas être négligée dans la mesure où la palatalisation de /tr/ semble également s'inscrire dans une évolution de type générationnel, ainsi que Harrison le suggère.

Nous ne retenons donc comme CPC que les cas de palatalisation des agrégats consonantiques à l'initiale dont le premier élément est /s/. En ce qui concerne leur fréquence, Cruttenden (2008 : 199) note que la palatalisation de /s/ est très fréquente pour /str/ et l'est un peu moins pour /st/ et /sk/. L'agrégat /sp/ ne semble pas affecté par ce processus. Aux contextes définis par Altendorf (/st, stj, str/), Cruttenden ajoute donc /sk/ (ex : *score*).

L'environnement respectif des agrégats ci-dessus explique en partie les différences quant à la fréquence des formes palatalisées. Dans /sp/, /p/ est une labiale. Elle est donc plus antérieure que /s/, qui est une alvéolaire. Par conséquent, il est logique que le mécanisme de *rétraction* dont parle Cruttenden n'opère pas dans les agrégats de type /sp/. De façon plus générale, Laborderie (1994 : 89) explique que « les consonnes labiales sont rebelles à la palatalisation à cause de leur articulation (rôle réduit de la langue). »

Dans /stj/, c'est le yod qui déclenche la palatalisation, comme dans les CPC vus précédemment. En ce qui concerne /sk/, il est aisé de comprendre que, /k/ étant une vélaire, elle peut rétracter /s/ de la zone alvéolaire à la zone palatale et jouer ainsi le rôle d'assimilateur dans le processus de palatalisation.

Cruttenden explique que /r/ rétracte à la fois /t/ et /s/ dans les agrégats /str/. La post-alvéolaire [ɹ]¹ entraîne en effet une rétraction du point d'articulation au-delà des alvéoles, en direction de la zone palatale. /r/ est donc le déclencheur de palatalisation dans /str/, l'assimilateur d'après la terminologie de Pavlík. Dans un article portant sur ce phénomène, Shapiro (1995 : 101-107) propose une

¹ La post-alvéolaire [ɹ] est l'allophone le plus répandu du phonème /r/ en RP et GA. Le principe de rétraction énoncé par Cruttenden est valable lorsque le /r/ prend la forme de cette post-alvéolaire.

conclusion différente de celle de Cruttenden. Pour lui, la palatalisation de /str/ est un exemple d'assimilation à distance (*distance assimilation*) car seul le /s/ acquiert une qualité à partir de la consonne finale de l'agrégat ; mais pas le /t/ (c'est ce qui différencie son point de vue de celui de Cruttenden). Il explique que /t/ reste /t/.

Nous reviendrons sur cette opposition de point de vue entre les deux linguistes dans la section consacrée à l'explication articulatoire des phénomènes de palatalisation (section 2.3.1). Ce qui nous semble intéressant à ce stade de notre définition des différents CPC, c'est la possibilité même d'une assimilation à distance, opérant entre deux segments non contigus. En d'autres termes, il existe des cas d'assimilation dans lesquels un segment neutre se trouve entre le segment assimilé et le segment assimilateur. Nous verrons que ce type d'assimilation peut opérer dans le cas de la palatalisation de /s/ par /r/ (voir section 1.6.6). Pour en revenir aux agrégats de type /str/, /s/ se trouve bel et bien palatalisé par un processus de rétraction déclenché par /r/ ; et ce, indépendamment d'une éventuelle rétraction de /t/.

La palatalisation de /st/ est en revanche beaucoup plus difficile à expliquer lorsque les deux segments /s/ et /t/ ne sont suivis ni de /r/ ni de /j/, comme cela est le cas dans le mot *stop*. En effet, il n'y a dans les agrégats de ce type aucune consonne susceptible de faire fonction de segment assimilateur, /s/ et /t/ étant toutes deux des alvéolaires.

En l'absence d'un élément déclencheur de rétraction, comment expliquer la palatalisation ? Dans son article, Harrison (1999) pose la même question mais ne donne pas de réponse.

La seule réponse envisageable à ce stade de notre étude relève du phénomène de diffusion dont nous avons déjà fait état au sujet de la palatalisation des agrégats de type /tr/. La palatalisation des agrégats en /stj/, /str/ et /sk/ étant particulièrement courante, il se peut qu'elle affecte (qu'elle « contamine » en quelque sorte) à son tour le segment /st/ + voyelle, par phénomène de mimétisme. C'est ce qui se passe lorsque nous avons affaire à des phénomènes de

régularisation phonétique par simplification qui donnent lieu à la généralisation de certains allophones dans des environnements spécifiques. Ces allophones peuvent alors devenir la norme dans le discours oral. Wells (1982 : 102) évoque cette question, celle de la simplification par régularisation (*regularizing simplification*), à l'aide d'un exemple qui permet d'éclairer notre propos. Il explique que la règle allophonique qui consiste à donner à /t/ une forme phonétique [ʔ] dans tous les environnements à voyelle finale (ex : /ræt/ → [ræʔ]) tend vers la simplicité et vers la généralisation. Il explique qu'il existe toujours une pression (*a pressure*) qui mène le locuteur vers une certaine normalisation, par analogie. Pour en revenir à /st/, une telle « pression » semble exister ; elle consiste à donner la forme phonétique [ʃ] à /s/ lorsqu'il se trouve dans un agrégat consonantique initial de type /s/ + occlusive sourde non-labiale. La pression est d'autant plus forte que les formes palatalisées dans les contextes où il y a un assimilateur se développent avec le temps.

Ce principe de simplification par régularisation n'est cependant pas cantonné aux réalisations allophoniques ou aux phénomènes de surface. Wells (1982 : 101) explique que cette simplification peut aussi bien affecter les représentations sous-jacentes. C'est la raison pour laquelle nous n'excluons pas la palatalisation de /st/ des CPC.

En résumé, une même tendance à la palatalisation semble opérer chez les locuteurs les plus jeunes dans les agrégats /st/, /stj/, /str/, et /sk/. C'est la raison pour laquelle nous les avons groupés dans la même section. En termes de fréquence relative, la palatalisation opère de façon décroissante dans l'ordre suivant : /stj/, /str/, /st/, /sk/.

Nous avons vu que Harrison (1999) laisse entendre que la palatalisation de /str/ s'inscrit dans une évolution de type générationnel. Trudgill (2004 : 13) a quant à lui observé ce type de palatalisation chez un nombre important de locuteurs, dont des présentateurs de télévision et de radio, ayant tous moins de trente ans. Dans un article portant sur la palatalisation de /str/ à Colchester¹, Bass

¹ La recherche de Bass ne porte que sur la ville de Colchester. Nous partons cependant du principe que les conclusions qu'il formule quant à l'utilisation de la variante /ʃ/ en fonction de l'âge des locuteurs est transférable à toutes les variétés d'anglais dans lesquelles le phénomène existe. Nous tâcherons de démontrer le bien-fondé de ce parti pris dans notre étude de corpus.

(date inconnue) confirme le statut d'évolution en cours pour cet agrégat consonantique, qu'il associe ainsi aux locuteurs les plus jeunes :

The variable that is undergoing change is the consonant cluster (str-), which can either be pronounced in Standard English, as in "street"; or with a distantly assimilated palatalised /s/, [ʃ t ɹ], pronounced "130treet". (...) I will conclude that the (str-) variable is undergoing change in Colchester English, with the non-standard palatalised variant occurring most frequently in the speech of adolescents.

(Bass, http://www.essex.ac.uk/journals/estro/docs/issue1/Street_or_Shtreet.pdf)

Tableau 13 : comparaison intergénérationnelle chez Bass

Table 1 – Comparing the first responses of young subjects to the first responses of old subjects

	No. of [stɹ] variant used	No. of [ʃtɹ] variant used	Total number of (str-) possibilities	% use of non-standard [ʃtɹ]
Young	18	39	57	$= (39/57) * 100$ =68%
Old	33	11	44	$= (11/44) * 100$ =25%
Total	51	50	101	$= (50/101) * 100$ =50%

Le tableau ci-dessus, tiré de la même étude de Bass, est suffisamment révélateur dans sa façon de relier les formes avec palato-alvéolaires aux locuteurs les plus jeunes. Dans le même ordre d'idées, Rutter (2011) associe la palatalisation de l'agrégat /str/ à un changement en cours. Par ailleurs, des analyses spectrographiques lui permettent de comparer la production des attaques /ʃ/, /ʃr/, /str/ et /s/ chez dix locuteurs anglais. Les résultats montrent que la majorité des fricatives produites sont conformes aux palato-alvéolaires /ʃ/ typiques de ces locuteurs. L'analyse ne révèle qu'un nombre marginal de réalisations intermédiaires, entre /s/ et /ʃ/. La rétraction aboutit donc à la production de véritables palato-alvéolaires chez ces locuteurs.

De façon plus générale, l'opposition traditionnelle entre /s/ et /ʃ/ dans les agrégats consonantiques initiaux est tout à fait singulière en termes de distribution. En effet, si la deuxième consonne de l'agrégat est une sonante, la sibilante initiale est toujours /s/ (ex : *slight, smile, snail, sue, swell*), sauf devant /r/ (ex : *shred, shrink*) et dans quelques emprunts récents (ex : *schmuck*). De la

même manière, seul /s/ se rencontre devant des obstruantes (ex : *skate, spy, stake*), sauf dans quelques emprunts (ex : *shtetl, shtick*). Ces emprunts récents ne semblent poser aucun problème à la phonotactique de l'anglais contemporain. Il en résulte que des prononciations avec palato-alvéolaires dans tous les agrégats vus dans cette section se trouvent peut-être facilitées par l'adoption de ces nouveaux items. L'alternance entre /s/ et /ʃ/ se retrouve aujourd'hui dans les langues germaniques proche de l'anglais. En effet, celles-ci ayant évolué différemment, on ne trouve que /ʃ/ dans tous ces agrégats en allemand moderne¹, alors que seul /s/ se rencontre en néerlandais.

1.6.6 La palatalisation de /s/ par /r/

Ce quatrième CPC a une caractéristique commune avec la palatalisation de l'agrégat /str/ : il s'agit du rôle du /r/ qui vient rétracter le /s/ et en entraîne l'articulation au-delà des alvéoles. Cruttenden (2008 : 1999) cite l'exemple du mot composé *horse-riding*. Dans cet exemple, la palatalisation opère à la frontière des deux mots. Néanmoins, elle peut également se produire à l'intérieur d'un mot, à la manière des autres CPC. A titre personnel, nous avons assez souvent remarqué des variantes avec palato-alvéolaires dans des mots où le /s/ est suivi d'un suffixe composé d'une voyelle + <ry> (ex : *grocery, anniversary, nursery, estuary*), /s/ devenant /ʃ/. Les formes sont alors ¹grəʊʃri, ²æniˈvɜːʃri, ³nɜːʃri, ⁴estjʊri / ⁵estfʊri/.

Les travaux que Vaux a réalisés dans le cadre du *Cambridge Online Survey of World Englishes*² révèlent des informations très intéressantes quant à ce cas de palatalisation. Il a été demandé à des personnes originaires de toutes les régions des Etats-Unis de prendre position sur la prononciation des graphies <s> et <c> dans un certain nombre de mots et de choisir entre le [s]³ de *sock* et le

¹ Voir section 2.9.4 pour l'influence de la prononciation allemande sur l'anglais.

² http://www.tekstlab.uio.no/cambridge_survey

³ La notation entre crochets est celle qui apparaît sur le site. Cependant, étant donné la manière dont la question est formulée, le choix entre fricative alvéolaire et fricative palato-alvéolaire nous semble davantage dépendre d'une représentation phonologique chez les personnes interrogées. C'est la raison pour laquelle nous optons par la suite pour une transcription phonémique entre

[ʃ] de *shock*. Sur un panel de 10 981 personnes interrogées, 94% ont identifié le <s> du mot *anniversary* comme étant /s/ tandis que 6% l'ont assimilé à /ʃ/. Dans le mot *nursery*, 88% des personnes interrogées ont déclaré associer /s/ à la lettre <s> alors que 11% ont voté pour /ʃ¹. La variante de type palato-alvéolaire dans ces deux mots est donc bien réelle chez un certain nombre d'Américains, mais elle reste cependant nettement minoritaire.

Les résultats de l'enquête de Vaux sont très clairement différents en ce qui concerne le <c> du mot *grocery*. En effet, 52% l'ont assimilé à /s/ et 45% à /ʃ². L'écart entre alvéolaire et palato-alvéolaire se réduit donc considérablement dans ce mot. Les différences dans les réponses concernant ces trois items lexicaux peuvent surprendre dans la mesure où l'environnement phonétique est le même. Néanmoins, les processus d'évolution phonologique et leur diffusion se font parfois graduellement, sans forcément atteindre tous les items lexicaux d'une même classe. C'est ce qu'explique Hannisdal (2006 : 47) :

Some variables represent general phonological processes and affect the pronunciation of thousands of words, while others involve a small class of items, or even just a single word. Moreover, some phonological processes seem to expand by gradually incorporating more words.

Le fait que l'item *grocery* soit davantage touché par la palatalisation que les deux autres peut être considéré comme symptomatique d'un changement en cours pour lequel la diffusion suit une logique lexicale et se fait petit à petit (cf. section 2.7).

Dans des mots tels que *nurse* ou *curse*, le /r/ qui précède le /s/ peut également provoquer la rétraction de l'articulation de la fricative et ainsi palataliser celle-ci. Pour *nurse*, la réalisation [ˈnɜːɹʃ] ne pourra néanmoins être effective que chez les locuteurs dont l'anglais est rhotique. La réalisation palatalisée nous semble néanmoins moins fréquente que dans des cas où le /r/ se situe après le /s/. Dans les trois mots de référence que nous avons donnés jusqu'ici, le /s/ est même entouré de deux /r/ dans les accents rhotiques : *nursery*, *grocery* et *anniversary*.

barres obliques.

¹ Les pourcentages restants correspondent à d'autres prononciations.

² Les pourcentages restants correspondent à d'autres prononciations.

L'EPD 2006 ne recense de forme palatalisée pour aucun des trois mots de référence de Vaux (*anniversary*, *nursery* et *grocery*). Les choses sont sensiblement différentes en ce qui concerne le LPD 2008. Pour les mots *anniversary* et *nursery*, les variantes /^lgrəʊfri, ɹænɪ'vɜ:fri/ sont bien répertoriées pour l'anglais britannique mais aucune forme palatalisée n'est indiquée pour l'anglais américain. En ce qui concerne l'item *grocery*, les variantes palatalisées apparaissent dans les deux variétés d'anglais : Wells donne /^lgrəʊfri/ en anglais britannique et /^lgrəʊfri/ en anglais américain. La première édition du LPD date de 1990. Aucune forme palatalisée n'y est recensée, que ce soit en anglais britannique ou en anglais américain.

En ce qui concerne l'anglais américain, la différence de traitement entre la paire *anniversary* / *nursery* et l'item lexical *grocery* n'est pas vraiment surprenante. En effet, nous avons déjà vu que Wells s'était appuyé sur les études de terrain réalisées par Vaux¹ pour ses choix en matière de prononciation de l'anglais américain. Il semble donc s'être inspiré des chiffres donnés par Vaux afin de décider quelles formes palatalisées figureraient dans son dictionnaire. Ainsi, il a certainement tranché en faveur de /s/ pour *grocery*, au détriment des deux autres mots. Dans la mesure où les formes avec palato-alvéolaires sont plus systématiquement listées pour l'anglais britannique, cela peut laisser à penser qu'elles sont plus courantes en RP qu'en GA. Toutefois, notre étude de corpus² semble indiquer que tel n'est pas le cas (cf. section 3.3.4.2).

Aucune forme palatalisée n'est recensée dans les dictionnaires pour les mots comme *nurse* ou *curse*. Notre expérience de terrain nous mène à penser que la palatalisation est moins fréquente dans cet environnement précis que dans les autres environnements définis dans cette section, ce qui sera confirmé par nos études de corpus (cf. chapitre 3).

A partir des informations données par le LPD, il est possible de considérer que ce cas précis de palatalisation contemporaine relève d'un processus

¹ voir LPD p. xviii pour plus de détails

² Les variantes répertoriées dans le LPD pour les deux variétés d'anglais ne proviennent pas de travaux de nature identique. En effet, les études sur les deux variétés n'ont pas été réalisées par les mêmes personnes ni organisées de la même manière. On peut donc imaginer qu'il est difficile de comparer quantitativement les informations données au sujet de l'anglais britannique à celles données au sujet de l'anglais américain. Bien évidemment, nous considérons par contre que les rapports de type quantitatif entre variantes au sein d'une même variété sont tout à fait fiables.

d'assimilation à distance. On remarque en effet que, lorsqu'il s'agit de transcrire les trois mots *anniversary*, *nursery* et *grocery*, le LPD donne le schwa comme facultatif. Les transcriptions sont /'æni'vɜ:s(ə)ri, 'nɜ:s(ə)ri, 'grəʊs(ə)ri/¹. Le rôle de /r/ ne change pas, que la forme contienne un schwa ou pas. Le /r/ est l'assimilateur, il déclenche le phénomène de palatalisation en rétractant le point d'articulation de /s/, comme nous l'avons précédemment remarqué. Si le schwa est présent, l'assimilateur (/r/) et l'assimilé (/s/) ne sont pas contigus puisqu'ils sont séparés par le segment intermédiaire /ə/. On peut alors parler d'assimilation à distance. On notera que l'assimilation fait disparaître le segment intermédiaire puisque /ə/ n'est recensé dans aucune des formes palatalisées.

Le LPD 2008 présente aussi des cas d'assimilation contigue dans un item comme *classroom* qui présente la variante /'klɑ:fru:m/.

Bien évidemment, le fait que l'EPD ne recense pas les formes palatalisées issues de la rétraction de /s/ par /r/ nous permet de justifier la présence de ce phénomène au sein de nos CPC, puisque sa correction langagière ne semble pas aller de soi pour ses auteurs. Par ailleurs, nous n'avons pas trouvé de référence à ce processus phonologique dans les nombreux manuels de phonétique et de phonologie que nous avons pu consulter. Le fait que ces formes palatalisées qui n'apparaissent pas dans la première édition du LPD de 1990 soient recensées dans sa troisième édition de 2008 suggère bien une évolution linguistique en cours, à l'instar des CPC vus précédemment.

1.6.7 Le cas particulier de la fricative palatale [ç]

Ce cas de palatalisation est sensiblement différent de ceux recensés jusqu'à présent en ce qu'il relève essentiellement d'un processus allophonique. Il correspond donc clairement à une réalisation de surface plutôt qu'à une forme phonologique. Néanmoins, il n'est pas impossible qu'il participe à la diffusion des palatales aujourd'hui². Par ailleurs, il chevauche la plupart des autres CPC dans leur environnement respectif.

¹ Les parenthèses correspondent à notre notation. Le LPD donne les segments facultatifs (comme le schwa ici) en exposant.

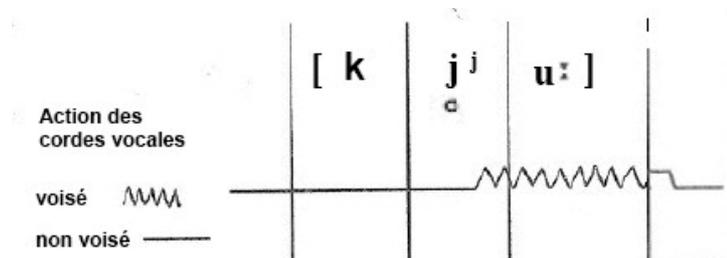
² Nous entendons « palatales » au sens large ici : palato-alvéolaires, alvéopalatales et palatales strictes. Il s'agit bien sûr à chaque fois de fricatives ou d'affriquées.

Il s'agit d'un phénomène qui relève du processus de dévoisement du yod qui intervient dans certains contextes. Dans le mot *queue* par exemple, dont la transcription phonémique est /kju:/, le yod se trouve partiellement dévoisé après l'occlusive vélaire initiale. Il s'agit là d'un retardement du processus de phonation. Au plan réalisationnel, seule la deuxième partie du yod est voisée. Une transcription phonétique étroite de *queue* sera donc [kʝu:]. Phonétiquement, le yod dévoisé est similaire à la fricative palatale [ç]¹, ainsi que le remarque Ashby (2005 : 35) :

Devoicing [j] as in *pure*, *tune* or *cure* produces a sound known as a voiceless palatal fricative, symbolized [ç].

On peut représenter le phénomène par le tableau de phonation suivant :

Tableau 14 : tableau de phonation pour *queue*



La différence entre [ç] et [j], c'est que [j] n'est que partiellement dévoisé alors que [ç] est une consonne véritablement sourde. Cruttenden (2008 : 226) répertorie [ç] parmi les consonnes de l'anglais, lui attribuant un statut phonétique et non phonémique. Il s'agit pour lui d'un allophone du yod dont la distribution est la suivante² :

- après /p, t, k, h/ en position accentuée lorsqu'ils précèdent /u:, uə/,
comme dans les mots *pew*, *tune*, *queue*, *cure*, *pure*, *huge*, *accuse*,

¹ La fricative palatale /ç/ est un phonème reconnu par l'Association Phonétique Internationale. En anglais, son statut n'est pas phonémique mais allophonique. Il est en revanche phonémique dans d'autres langues, comme c'est le cas en allemand par exemple.

² Cette distribution n'est bien évidemment pas valable pour les variétés d'anglais où il y a élision du yod.

secure, peculiar, attuned : le yod est pleinement dévoisé et sa réalisation prend alors la forme de la fricative palatale [ç].

- après /sp, st, sk/, après les fricatives muettes, ou après /p, t, k/ en position inaccentuée, le yod est partiellement dévoisé, comme dans les mots *spurious, stew, askew, enthusiasm, refuse, spatula, oculist* : il est alors réalisé [j].

A partir de ces exemples, il est intéressant d'étudier de plus près les formes phonétiques complètes des mots qui contiennent la palatale fricative. D'après Cruttenden, les réalisations suivantes peuvent donc être effectives :

[1] *pew, pure, queue, cure, accuse, secure, peculiar, huge* ['pçu:, 'pçuə, 'kçu:, 'kçuə, ə'kçu:z, sə'kçuə, pə'kçu:lɪə, 'çu:dʒ]¹

[2] *spurious, askew, enthusiasm, refuse, oculist* ['spjʊəriəs, ə'skju:, ɪ'θju:ziæzəm, ɪ'fju:z, 'ɒkjəlɪst]

[3] *spatula, tune, attuned* > ['spætʃələ, 'tçu:nə, ə'tçu:nd]

[4] *stew* > ['stçu:]

Ce qui est frappant dans les transcriptions étroites ci-dessus, c'est que, en [3] et en [4], la fricative palatale [ç] prend la place qu'occupaient les fricatives palato-alvéolaires /j/ dans les cas de palatalisation contemporaine tels que nous les avons définis précédemment. En [3], la réalisation [t + ç] ou [t + j] occupe la place de l'affriquée /tʃ/ résultant de la coalescence par le yod. La proximité qui existe entre [ç] et [j] au niveau articuloire ne nous semble pas neutre dans notre perspective. Considérons le tableau de l'Alphabet Phonétique International représentant les points et modes d'articulation des consonnes. Si le /j/ dévoisé, c'est-à-dire /j/, figurait dans ce tableau, son emplacement correspondrait approximativement² à celui marqué d'une croix rouge dans la reproduction ci-dessous (ligne des consonnes approximantes et colonne des palatales sourdes). Si l'on considère l'axe vertical du tableau, le phone étant le plus proche de [j] au plan articuloire est la fricative palatale sourde [ç]. Lorsque [j] se situe après une occlusive, la

¹ Dans *huge*, le /h/ n'est ici pas transcrit car [ç] est la résultante d'une réduction de [hj].

² Cet emplacement n'est qu'approximatif en raison de la différence qui existe théoriquement entre une consonne sourde et une consonne dévoisée.

friction résultant de la phase de relâchement de l'occlusion contribue à réduire encore la distance articuloire qui sépare [j] de [ç]. Par conséquent, le passage de [j] à [ç] peut être très naturellement réalisé dans la chaîne parlée.

Tableau 15 : tableau des consonnes, Alphabet Phonétique International
(<http://www.paulmeier.com/ipa/consonants.html>)

CONSONANTS (PULMONIC)											
	Bilabial	Labiodental	Dental	Alveolar	Postalveolar	Retroflex	Palatal	Velar	Uvular	Pharyngeal	Glottal
Plosive	p b			t d		ʈ ɖ	c ɟ	k ɡ	q ɢ		ʔ
Nasal	m	ɱ		n		ɳ	ɲ	ŋ	ɴ		
Trill	ʙ			ʀ					ʀ		
Tap or Flap		ⱱ		ɾ		ɽ					
Fricative	ɸ β	f v	θ ð	s z	ʃ ʒ	ʂ ʐ	ç ʝ	x ɣ	χ ʁ	ħ ʕ	h ɦ
Lateral fricative				ɬ ɮ							
Approximant		ʋ		ɹ		ɻ	ɰ j	ɰ			
Lateral approximant				l		ɭ	ʎ	ʟ			

Au regard de cette proximité articuloire, il nous est difficile de ne pas voir un rapport de cause à effet entre le dévoisement de [j] et l'apparition de la palato-alvéolaire dans des environnements identiques. En effet, il est probable que la non reconnaissance du phone [ç] (issu de [j] dévoisé) en tant que son de l'anglais par les anglophones ait abouti à l'apparition de [ʃ], son appartenant à la sphère linguistique des locuteurs et donc facilement identifiable et réalisable. Nous pourrions donc expliquer la coalescence par le yod et la présence de /ʃ/ dans les mots qui en résultent comme un cas de phonématisation de [ç] en /ʃ/, ce qui correspond tout à fait à un cas de régularisation par simplification (cf. section 1.5.5). Si tel est le cas, la question de l'apparition à terme de /ʃ/ dans certains des mots cités en [1] et en [2] ci-dessus peut se poser, en dépit de contextes moins favorables à l'assimilation que ceux que nous avons définis pour les CPC des sections 1.6.3 à 1.6.6. Il n'y a pas d'ailleurs phénomène d'assimilation à strictement parler dans les cas répertoriés ici, si ce n'est celui de l'assimilation *auditive* (cf. section 2.4.1). La fricative palatale est simplement la résultante du dévoisement du yod et du retardement du procédé de phonation. Ce phénomène se produit dans un nombre de mots relativement important. L'assimilation auditive et l'erreur de perception du co-énonciateur qui en découle (cf. section 2.4.1)

pourraient être des facteurs importants dans une phonématisation éventuelle de [ç] en /ʃ/.

Le phénomène est d'ailleurs attesté dans l'histoire de la langue anglaise. Le terme *Shetland*, désignant les îles au nord de l'Ecosse, provient du vieux norrois *Hjatland*. L'articulation de [hj] s'est petit à petit rapprochée du palais dur pour donner lieu à [ç]. Elle a ensuite évolué vers [ʃ] (Crystal, 2003a : 43). La création d'un mot aussi courant que le pronom personnel *she* résulte peut-être du même phénomène¹.

En ce qui concerne le statut de [ç], Cruttenden (2008 : 227) remarque que, dans les cas où [ç] est la résultante d'une réduction de [hj] (ex : *huge*, *human*), des paires minimales peuvent naître dans la mesure où *you* [ju:], *who* [hu:] et *hue* [çu:] sont alors contrastifs. Il note que cette opposition pose la question d'un éventuel statut phonémique pour [ç]. Néanmoins, le nombre de mots ayant [hj] à l'initiale est relativement faible, ce qui réduit les probabilités de phonématisation. Montreuil (2001 : 38) explique en effet que, pour qu'il y ait phonématisation, les phénomènes phonétiques doivent se produire « dans un nombre suffisant de mots pour que [leur] poids fonctionnel soit suffisamment important ».

En conclusion, le statut de [ç] est radicalement différent de celui des CPC. Par ailleurs, il n'est pas certain que les réalisations avec [ç] soient plus typiques des locuteurs les plus jeunes, comme le sont les CPC. N'étant pas non plus la résultante d'un processus d'assimilation, les réalisations avec [ç] ne relèvent pas à strictement parler de la palatalisation. Elles n'entrent donc pas dans le cadre des cas de palatalisation contemporaine tels que nous les avons définis. La principale raison de leur inclusion dans cette étude est le rôle qu'elles peuvent jouer dans la diffusion de /ʃ/. Elles peuvent en effet constituer une étape intermédiaire dans un mouvement plus général vers la palatalisation, comme nous l'avons expliqué pour les mots répertoriés en [3] et en [4] ci-dessus.

¹ En vieil-anglais, ce pronom était *hēō*. Crystal (2003 : 43) propose l'évolution suivante. Entre les périodes vieil-anglaise et moyen-anglaise, la diphtongue a changé, le premier élément devenant plus court et perdant son accentuation. [he:ə] serait ainsi devenu [hjo:]. Suivant le schéma précédemment défini, [hj] aurait évolué en [ç], puis en [ʃ].

1.6.8 CPC et diachronie : bilan

Les sections 1.6.3 à 1.6.6, qui définissent les quatre environnements dans lesquels les CPC peuvent être rencontrés, ont permis de recenser un certain nombre de remarques et de commentaires émanant de divers ouvrages et les ont rassemblés sous l'appellation commune de *palatalisation contemporaine*. Il ressort de ces différentes sources que nous sommes en train d'assister à une vague de diffusion importante de variantes contenant des palato-alvéolaires depuis la fin du XX^e siècle. Au regard de l'histoire des palatales en anglais, une tendance de l'évolution de la langue semble se dégager : l'apparition et la diffusion des palato-alvéolaires fricatives et affriquées par l'intermédiaire de phénomènes phonétiques de palatalisation. La palatalisation contemporaine que nous définissons dans cette étude semble donc bien constituer une étape supplémentaire de cette propension qu'à l'anglais à générer des palato-alvéolaires.

Ainsi, la coalescence par le yod après /t/ et /d/ en syllabe accentuée est le résultat du même phénomène de palatalisation que celui par lequel des mots comme *nature* ou *soldier* ont évolué. A partir de prononciations originelles avec /tj/ ou /dj/, ces mots ont en effet acquis des prononciations avec /tʃ/ ou /dʒ/. Il en est de même pour les prononciations avec palato-alvéolaires de mots comme *assume* et *presume*. Celles-ci proviennent du même phénomène de palatalisation historique que celui par lequel des mots comme *pressure* et *vicious* ont, en leur temps, acquis une prononciation avec palato-alvéolaire en syllabe non accentuée. Nous pouvons constater que, si la production de palato-alvéolaires a pu être à la fois le résultat de la rétraction d'alvéolaires et de l'antériorisation de vélaires au cours de l'histoire de l'anglais (cf. section 1.1), la tendance contemporaine est davantage à la rétraction des alvéolaires. En anglais contemporain, les consonnes alvéolaires sont en effet particulièrement susceptibles d'être touchées par des processus d'assimilation (Välímáa-Blum, 2005 : 149), ce qui les rend particulièrement sujettes au changement (Shockey, 2003 : 18).

A l'instar des phénomènes combinatoires décrits ci-dessus, la palatalisation qui caractérise les réalisations contemporaines de mots comme *tune*, *dune*, *assume* et *presume* est le principe sur lequel reposent les nouvelles innovations phonétiques qui donnent lieu aux CPC. Au plan synchronique, le phénomène prend de l'ampleur puisqu'il touche d'autres environnements et qu'il est principalement associé aux générations les plus jeunes, comme le suggèrent les différents linguistes cités, et comme nous le montrerons dans notre étude de corpus (cf. chapitre 3).

Au plan diachronique, la palatalisation est en fait bien plus qu'un simple phénomène phonétique puisque les allophones qu'elle crée peuvent à terme devenir des phonèmes qui font partie intégrante du système phonologique de l'anglais. De façon plus générale, il apparaît que les processus phonétiques contemporains sont directement le reflet de phénomènes diachroniques dans lesquels ils trouvent leur origine, ce qui inscrit pleinement la palatalisation contemporaine dans un schéma historique de la langue anglaise, diachronie et synchronie étant intimement liées :

[...] synchronic sound patterns are a direct reflection of their diachronic origins (Blevins, 2004 : 5)

Qu'en est-il de la portée géographique des CPC ? Ces nouveaux cas de palatalisation se retrouvent-ils à travers un nombre important de variétés d'anglais ? Williams et Kerswill (1999 : 147) observent que les systèmes consonantiques des différentes variétés d'anglais britannique ont tendance à converger en anglais contemporain. Des réalisations consonantiques communes contribuent certainement à maintenir l'intelligibilité entre locuteurs malgré les divergences vocaliques. En effet, « ce sont les consonnes, et non les voyelles, qui jouent un rôle clé dans l'intelligibilité de la chaîne parlée » (Wilhelm, 2011a : 91). Les consonnes sont d'ailleurs perçues de façon plus catégorielle que les voyelles (Nguyen, 2005 : 428). Kerswill (2003 : 231) explique que, contrairement aux voyelles, les consonnes constituent les fers de lance de la diffusion géographique. Dans son étude de sept innovations segmentales recensées dans la plupart des

variétés d'anglais britannique contemporain¹, Wilhelm (2011a, 47-83) constate que les innovations ayant la plus grande diffusion géographique et sociale sont de nature consonantique.

Un recensement des CPC à partir des ouvrages spécialisés dans les variétés d'anglais s'impose à présent. Cela permettra de déterminer si la palatalisation contemporaine s'inscrit dans le schéma défini ici :

- grande diffusion géographique des innovations consonantiques ;
- convergence des consonnes à travers les variétés d'anglais britanniques ;
- maintien d'une certaine intelligibilité entre locuteurs grâce à l'interaction des deux phénomènes précédents.

Ce travail permettra en outre de commencer une réflexion sur une éventuelle convergence consonantique au-delà des seules variétés britanniques.

1.6.9 Les CPC et les variétés d'anglais

1.6.9.1 Les CPC sont-ils vraiment typiques du sud-est de l'Angleterre ?

Les ouvrages spécialisés ont pendant un certain temps contribué à répandre l'idée selon laquelle les phénomènes que nous avons qualifiés de CPC appartenaient presque exclusivement à la prononciation de la région de Londres ou, de façon plus générale, à une prononciation de type Estuary English². Ainsi, Cruttenden (2008 : 87) associe la coalescence par le yod et la palatalisation de /st/ plus particulièrement à la région londonienne. La palatalisation par le yod et la palatalisation de /st/ sont également répertoriées comme des traits du *Estuary English* par Altendorf (2003 : 69) et Coggle (1993 : 51-52). Altendorf & Watt (2008 : 213) associent la coalescence dans *tune* et *dune* au sud-est de l'Angleterre. De même, Wells (LPD 2008 : xix) considère la coalescence par le yod en syllabe

¹ Il s'agit de la glottalisation des plosives non voisées, l'antériorisation (réalisation avancée, labiodentale) de /θ, ð/, la vocalisation de /l/, la labiodentalisation de /r/, la modification (ou le «décalage») des diphtongues (*diphthong shift*, Wells 1982 : 306-310), l'antériorisation des voyelles de GOOSE et de BOOK, la tension (fermeture) de la voyelle de Happy (*Happy tensing*).

² Le *Estuary English* peut être défini comme un accent qui se situe à mi-chemin entre la *Received Pronunciation* et une prononciation populaire londonienne de type Cockney.

accentuée comme typique de l'anglais du sud-est de l'Angleterre, voire de la région de Londres (Wells, 1982 : 331).

En dépit de ces remarques, notre expérience de terrain nous pousse à penser que les CPC ne sont pas géographiquement restreints au sud-est de l'Angleterre. Afin de confirmer ou d'infirmer cette hypothèse, nous allons recenser ce qui en est dit dans les ouvrages portant sur les variétés d'anglais.

1.6.9.2 Les CPC dans les îles Britanniques

Nous avons déjà établi que la coalescence par le yod après /t/ et /d/ dans les syllabes accentuées était répandue en RP contemporain. Hannisdal (2006 : 124) considère ce CPC comme un trait « supra-regional » en Grande Bretagne. Wells (1999 : 44) note que la réalisation de *tune* avec /tʃ/ est particulièrement acceptée en Ecosse. Trudgill & Hannah (2008 : 35) notent que /tj/ et /dj/ sont souvent réalisés [tʃ] et [dʒ] dans un grand nombre de variétés en Angleterre (ils donnent également l'exemple de *tune*). Foulkes & Docherty (1999 : 51) rapportent que la palatalisation est très courante devant /j/ à Derby. L'exemple qu'ils donnent est celui de *stew* prononcé ['stju:], ce qui relève à notre sens davantage d'un phénomène de palatalisation de l'agrégat consonantique initial. Docherty¹ fait part d'une tendance à la palatalisation de /s/ et /z/ chez les Ecossais. Cela ne se traduit pas par la production de palato-alvéolaires mais par une rétroflexion de la langue qui entraîne l'articulation en direction de la zone palatale, sans pour autant l'atteindre. Les fricatives alors produites sont les rétroflexes [ʂ, z].² Wilhelm (2005 : 70) note que toutes les alvéolaires ont des variantes rétroflexes en anglais hébridéen, en raison de l'influence du gaélique. Ces variantes sont le plus souvent réalisées après /r/ (ex : *force*). L'agrégat /st/ est également palatalisé dans cette variété d'anglais, mais surtout chez les locuteurs les plus âgés, en raison,

¹ Communication personnelle faite lors du colloque « PAC 2012, *The Phonology of Contemporary English, Variation and Change* » (29/02/2012-02/03/2012) à l'Université de Toulouse II – Le Mirail.

² La parfaite illustration de cette rétroflexion écossaise est la prononciation de Sean Connery.

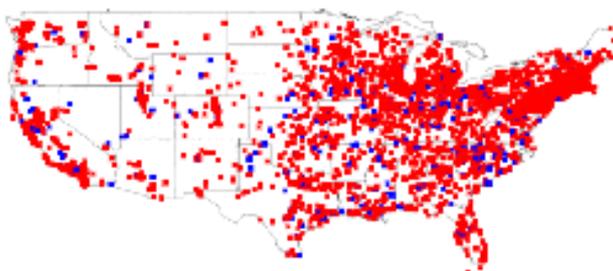
certainement, d'une plus grande influence du gaélique chez ces derniers, /st/ étant palatalisé devant les voyelles fermées/mi-fermées d'avant en gaélique (Wilhelm, 2005 : 78).

1.6.9.3 Les CPC en Amérique du Nord et à Hawaï

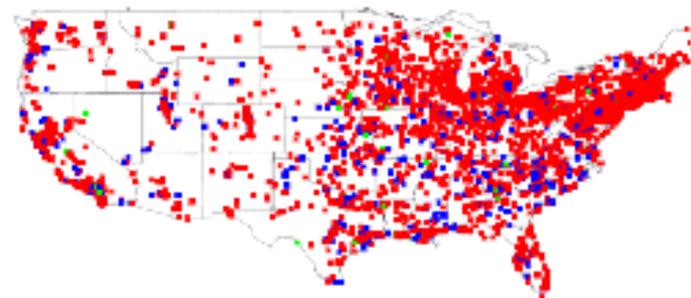
Les travaux de Vaux, déjà mentionnés dans le cadre de la palatalisation de /s/ par /t/, montrent une répartition géographique relativement uniforme du phénomène aux Etats-Unis. Cela est vrai pour chacun des trois mots de référence qu'il a utilisés pour son étude : *anniversary*, *nursery* et *grocery* (cf. section 1.6.6), quelle que soit la fréquence de la palatalisation pour chacun de ces mots. Il ne semble pas y avoir de schéma géographique clairement défini concernant la préférence de /ʃ/ sur /s/ qui peut concerner toutes les régions. Sur les schémas ci-dessous, les points bleus désignent les informants qui ont opté pour /ʃ/ tandis que les points rouges indiquent ceux qui penchent pour /s/.

Schéma 16 : réponses exprimées pour *anniversary*, *nursery* et *grocery*, enquête de *Vaux*¹

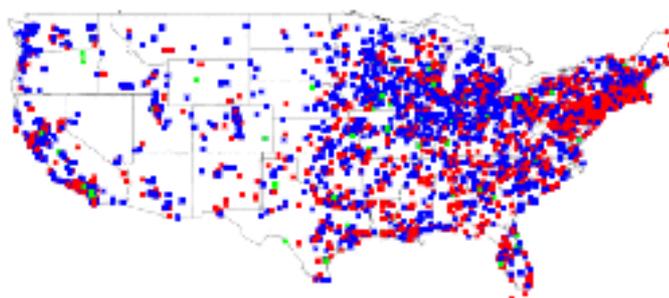
a/ anniversary



b/ nursery



c/ grocery



Wells (1982 : 553) fait part d'une légère tendance à la palatalisation de /s/ et /z/ chez les locuteurs du Texas. Cela ne se traduit en revanche pas par la production de palato-alvéolaires mais par une rétroflexion de la langue qui entraîne l'articulation en direction de la zone palatale, sans pour autant l'atteindre. Les fricatives alors produites sont les rétroflexes [ʂ, ʐ].

¹ Schémas tirés du *Cambridge Online Survey of World Englishes* consultables à l'adresse suivante : http://www.tekstlab.uio.no/cambridge_survey

Harrison (1999) rapporte quant à elle l'utilisation des formes palatalisées des agrégats consonantiques /str/ en anglais américain. Ses observations de terrain lui font noter une palatalisation particulièrement forte de ces agrégats à Hawaï et dans le nord-est des Etats-Unis. Dans le même article, elle explique que ses informateurs Schiffman et Neufelf-Keiser notent une rétraction générale de /s/ en cours en Amérique du Nord. Par ailleurs, Labov (1984 : 50) considère /str/ comme l'une des caractéristiques de l'anglais de Philadelphie. Trudgill (2004 : 13) rapporte que ce phénomène est originaire de Washington, DC.

En ce qui concerne le Canada, Clarke fait état de cas de coalescence par le yod et de palatalisation des agrégats consonantiques de type /s/ + consonne en position initiale dans la province de Terre-Neuve :

In Newfoundland English, /t/ and /d/ before historical /ju/ are often affricated in vernacular speech: thus Tuesday is often heard as [tʃʊzdi], due as [dʒʊ] and stupid as [stʃʊpɪd] (...)

'In some parts of Newfoundland (...), the alveolar fricative [s] is occasionally pronounced as alveopalatal [ʃ] in word-initial consonant clusters (as in *stutter* and *slap*)' (Clarke, 2008 : 175)

Pour sa part, Wells (1982 : 496) explique que la coalescence dans les mots comme *tune* est fréquente le long d'une ligne imaginaire allant du district de Thunder Bay, dans l'Ontario, jusqu'à la province du Saskatchewan.

1.6.9.4 Les CPC dans les variétés de l'hémisphère Sud

En anglais australien, les phénomènes de coalescence par le yod après /t/ et /d/ et les cas de palatalisation par le yod de /s/ et /z/ en syllabe accentuée semblent particulièrement fréquents. Horvath (2008 : 101) cite les variantes suivantes et explique que la variabilité dépend de facteurs sociolinguistiques :

tune	[tʃʌn] / [tʃʌn]
due	[dʒʌ] / [dʒʌ]
assume	[ə'sjʌm] / [ə'fʌm]
presume	[prəzjʌm] / [prəzʌm]

Trudgill et Hannah (2008 : 24) mentionnent également cette forte tendance à produire des fricatives palato-alvéolaires en lieu et place des fricatives alvéolaires dans ces mêmes environnements :

Assume etc. may be pronounced as [əʃʊəm] rather than [ə'sʊm] or [ə'sjʊm]. Similarly, *presume* etc. can have [ʒ] rather than [z] or [zj].

Hovarth (2008 : 101) explique que la variabilité est grande en Australie et donne l'exemple du dictionnaire Macquarie¹ parce qu'il est parfois difficile de choisir entre [tj] et [tʃ] et entre [dj] et [dʒ] pour retenir une prononciation de référence. En ce qui concerne les mots *fortune* et *educate*, le dictionnaire Macquarie ne donne respectivement que les prononciations [tʃ] et [dʒ] (et non pas [tj] et [dj]) car ces prononciations sont habituelles et considérées comme la norme en anglais australien. En revanche, le dictionnaire ne donne que les prononciations [tj] pour *attitude* (et non pas [tʃ]) et [ʃ] pour *insulate* (et non pas [sj]) bien que la prononciation de ces deux mots soit très variable (même si ['ætɪtʃu:d] se rencontre davantage que ['ɪnsjleɪt]). Les rédacteurs du dictionnaire Macquarie, conscients de l'extrême variabilité de /tj/ et de /dj/, ont décidé de ne retenir comme prononciation de référence que celle de la majorité des locuteurs de type *Cultivated Australian*². L'article de Hovarth explique également que les hommes et les locuteurs de la classe ouvrière sont les plus susceptibles d'utiliser les affriquées [dʒ] et [tʃ]. Janda et Joseph (cités dans Trudgill, 2004 : 13) notent des occurrences de /str/ palatalisé par des locuteurs australiens.

Burridge (2008 : 297) fait état de variations considérables entre les prononciations avec yod et les prononciations avec des palatales dans les mots tels que *tune* pour les variétés d'anglais d'Australie et de Nouvelle-Zélande. Elle rapporte aussi une tendance forte à la palatalisation des agrégats consonantiques /str/ en position initiale dans les deux pays. Ces deux variétés présentent donc des similitudes certaines en ce qui concerne leur propension à contenir des CPC.

¹ Le *Macquarie Dictionary* est le dictionnaire de référence en Australie.

² Le *Cultivated Australian* correspond à un registre formel. Pour plus d'informations, on se référera par exemple à Horvath (2008 : 89-103) ou à Glain (2013). Voir aussi section 2.4.3.

En anglais néo-zélandais Bauer et Warren (2008 : 54) font part de la palatalisation de /stj/ et de /str/ :

In /stj/ clusters there is coalescent assimilation of the /tj/ to [tʃ], and the post-alveolar quality is then passed on to the /s/ to give [ʃtʃ], frequently heard in words like *student*. In /str/ clusters, the very slight retroflexion of the /r/ was originally passed to the whole of the cluster (...) this has been reinterpreted by younger speakers as [ʃtr], as in words like *strange*.

Gordon et Maclagan (2008 : 74) témoignent pour leur part de la palatalisation de /str/ et de /tr/ en faisant état d'une évolution en cours, ce qui correspond bien à la définition que nous avons donnée des CPC :

Another consonantal change that is moving quickly in New Zealand English is the affrication of /tr/ and /str/. The /t/ in /tr/ has always partially devoiced the following /r/ so that the cluster has been pronounced with friction in New Zealand English. Now, however, the lips are being rounded, and the cluster is pronounced as though it were spelt *chr*, so that *tree* is now pronounced [tʃɹi:]. /str/ is also affected so that *street* may be pronounced [ʃtɹi:t] or even [ʃtʃɹi:t].

La palatalisation de /str/ semble donc particulièrement développée en Nouvelle-Zélande. Par ailleurs, elle n'est nullement cantonnée à des locuteurs de catégories socio-économiques défavorisées. Pour preuve, le premier ministre néo-zélandais John Key (en poste depuis 2006) utilise systématiquement des formes avec [ʃ] pour des mots tels que *Australia* (et *Australian*, *Australasia*) et *strong*, ainsi que l'on peut très clairement l'entendre dans un entretien réalisé par *Sky News Australia* en 2009¹. Harrison (1999) rapporte également l'utilisation des formes palatalisées des agrégats /str/ en Australie et Nouvelle-Zélande.

Pour ce qui est de l'Afrique du Sud, Trudgill et Hannah (2008 : 35) notent que /tj/ et /dj/ sont souvent réalisés [tʃ] et [dʒ] et donnent l'exemple de *tune*. Wells (1982 : 618) fait de même avec les exemples *tune* et *duke* réalisés [tʃu:n, dʒu:k].

1.6.9.5 CPC et variétés d'anglais : conclusion

Les ouvrages portant sur les variétés d'anglais montrent que les CPC ne sont nullement cantonnés au sud-est de l'Angleterre. Les variétés majeures de

¹ Entretien sur *Sky News Australia*, ajouté sur YouTube en mars 2009. L'entretien est consultable en ligne à l'adresse suivante : <http://www.youtube.com/watch?v=wM4UUYPtZOM>

l'anglais sont toutes concernées. Les variantes palatales sont à plusieurs reprises décrites comme correspondant à une évolution en cours de type générationnel, ce qui semble confirmer notre postulat de départ. Notre analyse de corpus devra bien évidemment confirmer cette thèse afin de pouvoir la valider pleinement. Cependant, cette synthèse d'ouvrages spécialisés nous permet à ce stade d'aboutir à deux conclusions supplémentaires :

1/ Les phénomènes de coalescence par le yod après /t/ et /d/ et de palatalisation par le yod de /s/ et /z/ en syllabe accentuée semblent particulièrement répandus dans le sud-est de l'Angleterre, en Australie, Nouvelle-Zélande et Afrique du Sud. Toutes ces variétés se caractérisent par une centralisation importante de la voyelle postérieure fermée /u:. Il est aisé de noter la présence de cette voyelle après le yod dans les mots donnés en exemple (*tune, dune, duke, assume, presume ...*) Il ne s'agit bien évidemment pas là d'une simple coïncidence. Au niveau articulatoire, les consonnes ont une influence sur les voyelles. Mais la réciproque est également vraie. Lors de notre étude articulatoire des CPC (voir section 2.3.1.1), nous montrerons que la centralisation des voyelles et la palatalisation des consonnes sont en réalité très similaires en termes d'articulation.

2/ A l'exception de l'Ecosse, nous n'avons trouvé aucune référence aux CPC dans des variétés d'anglais où la langue originelle du pays ou de la région pouvait avoir une forte influence sur le système phonologique de l'anglais contemporain (ex : pays de Galles, Irlande, langues africaines ...). Si ce n'est la possible influence du gaélique en Ecosse, le développement des CPC semble donc principalement correspondre à une évolution *interne* de l'anglais. Nous appuyons notre raisonnement sur deux facteurs. Tout d'abord, la notion de contact avec les langues indigènes ne semble pas jouer un rôle capital dans ce changement linguistique¹ ; il n'y a donc pas d'influence extérieure primordiale. Par ailleurs, ce changement n'est pas restreint à une variété en particulier. Il semble voir le jour à

¹ Nous verrons dans le deuxième chapitre de cette étude que les phénomènes de contact avec d'autres langues peuvent quand même jouer un rôle, même si celui-ci n'est peut-être pas le plus important pour les CPC.

travers les variétés et à différents endroits dans le monde. Nous verrons dans le chapitre suivant que les principaux phénomènes de contact en lien avec les CPC opèrent plutôt au niveau des différentes variétés de l'anglais. Cela nous mène donc à penser que les CPC correspondent à une évolution linguistique des plus naturelles dans la langue anglaise. Ils semblent en cela s'inscrire davantage dans la continuité du développement des palato-alvéolaires par processus phonétique de palatalisation que dans la tradition de leur multiplication par le biais des emprunts.

La deuxième partie de cette étude va à présent traiter des raisons de ce changement linguistique.

Chapitre 2

Les CPC et le changement linguistique

Language change appears to be the rule,
not the exception (Blevins, 2004 : 31)

2.1 Le changement linguistique : introduction

Dans la première partie de cette étude, nous avons montré que le développement des CPC s'inscrivait dans la continuité d'une évolution historique : l'apparition et la diffusion des palato-alvéolaires fricatives et affriquées par l'intermédiaire de phénomènes phonétiques de palatalisation. Les CPC relèvent donc d'une évolution linguistique dont le principe de base s'est répété à diverses reprises dans l'histoire de la langue anglaise et est encore à l'œuvre aujourd'hui. Diachronie et synchronie sont ainsi liées.

Cet aspect de la linguistique historique fait consensus chez les linguistes : les processus qui ont produit les grands changements du passé sont encore à l'œuvre aujourd'hui. Il s'agit là du *principe uniformitariste* (*uniformitarian principle*) dont les origines résident dans l'étude de la géologie (Labov, 1994 : 21). Ce principe a tout d'abord été formulé, en 1785, par un géologue écossais du nom de James Hutton et a ensuite servi de base à la création de la géologie moderne par Charles Lyell en 1833. Selon les géologues, les processus historiques qui ont opéré par le passé peuvent être inférés à partir de l'observation des processus à l'œuvre dans le présent. Le principe uniformitariste est adopté par les philologues du XIX^e siècle pour expliquer le changement linguistique. Selon le modèle de la phonologie évolutionnaire (*evolutionary phonology*, cf. section 2.4.2), synchronie et diachronie ne sont séparées que de façon artificielle (Smith, 2007 : 72). Ainsi, dans la théorie proposée par Blevins (2004), les processus diachroniques expliquent la variation et le changement en synchronie (cf. section 2.4.2).

Le principe même du changement linguistique ne semble pas aller de soi pour la majorité des locuteurs, ceux-ci ayant souvent « l'illusion que leur langue est immuable » (Baylon, 2005 : 101). A ce titre, Labov (2001) explique que *le principe de l'âge d'or (the Golden Age Principle)* est le mythe le plus développé en ce qui concerne l'évolution des langues. Il le définit de la façon suivante (Labov, 2001 : 214) :

At some time in the past, language was in a state of perfection.

Cette illusion a longtemps contribué à une non-prise en compte du changement dans les études linguistiques. Ainsi, « dans la perspective traditionnelle, la langue est considérée comme immuable. Les grammairiens classiques ignorent le changement linguistique ou n'y voient qu'un phénomène négatif » (Baylon, 2005 : 100). Le changement est alors synonyme d'érosion et de décadence¹, voire de destruction². Ce point de vue peut être résumé par Whitney (1904 : 84-85) qui parle de *dégénérescence linguistique (linguistic degeneration)* causée par :

[...] the wholly regrettable inaccuracies of heedless speakers, their confusion of things which ought to be carefully held apart, their obliteration of valuable distinctions.

Les méthodes de travail des philologues du XIX^e siècle marquent un tournant dans la façon d'aborder le changement linguistique. En effet, « il faut attendre le XIX^e siècle et la philologie comparée pour que les langues soient étudiées dans leur évolution de façon réellement scientifique » (Baylon, 2005 : 100). Le fait de reconnaître l'existence du changement n'empêche cependant pas les linguistes d'exprimer dans un premier temps une certaine incompréhension quant aux processus et aux raisons qui en sont à l'origine. C'est notamment le cas de von Raumer (1856), Saussure (1916) et Bloomfield (1933), tous trois cités dans Labov (2001 : 15-16).

Ce deuxième chapitre a pour but de déterminer quelles sont les principaux facteurs pouvant expliquer le changement linguistique qui caractérise l'apparition

¹ Par exemple, le français est assimilé à un latin corrompu (Baylon, 2005 : 100).

² Labov (2001 : 10-11) dresse un historique de la vision négative du changement chez des linguistes tels que Bopp, Rask, Grimm, Von Humboldt, Müller, Schleicher, Whitney, Paul et Saussure.

et le développement des CPC. Les remarques précédentes sur le lien entre diachronie et synchronie impliquent néanmoins que les explications données dans ce chapitre sont certainement applicables aux divers changements recensés dans le chapitre 1, même si l'accent est à présent placé sur la palatalisation *contemporaine*.

Afin de proposer l'étude des principes du changement la plus précise possible, une analyse à la fois phonétique et phonologique sera complétée par des approches psycholinguistique et sociolinguistique.

La prise en compte de la dimension sociale du langage est primordiale dans l'évolution des langues. Dès le début du XX^e siècle, Meillet (1926 : 17-18) soutient que le seul élément qui puisse nous permettre d'expliquer le changement linguistique est le changement social. En outre, les diverses innovations produites par les locuteurs ne peuvent être qualifiées de véritable *changement* que dans la mesure où elles ne sont pas cantonnées à la seule sphère de l'individu. Le changement linguistique est un changement qui caractérise le langage de la communauté, pas celui des individus (Labov, 2010 : 8). Néanmoins, les innovations et les idiosyncrasies de locuteurs isolés sont un pré-requis au changement linguistique (Smith, 2007 : 9). L'articulation entre individus et société est donc primordiale pour comprendre et expliquer le changement. C'est la raison pour laquelle la sociolinguistique s'intéresse au langage des individus, dans le but de déterminer si celui-ci est conforme aux schémas linguistiques de la communauté à laquelle les locuteurs appartiennent (Labov, 2010 : 7). Le lien entre individu et groupe est d'une importance capitale si l'on se penche sur la manière dont les évolutions naissent (il s'agit de la question de l'*activation* du changement, cf. section 2.4.3) et sur la manière dont ils se répandent à travers la communauté linguistique (ce sont les questions de la *transmission* et de la *diffusion*) (cf. section 2.7).

En ce qui concerne les individus, Labov (2001 : 323-408 ; 516) note que les agents du changement linguistique sont en majorité des femmes issues des classes moyennes ayant des réseaux de communication particulièrement développés au sein de leur communauté linguistique, des contacts extérieurs à

cette communauté et un comportement social peu conforme à la norme. Ce comportement social se traduit par un comportement linguistique qui repose également sur un principe de non-conformité. Cela peut sembler paradoxal puisqu'il est généralement admis, dans le domaine de la sociolinguistique, que les femmes sont linguistiquement plus proches de la norme et des formes standard. Labov (1990 : 205-215) établit néanmoins des distinctions entre la variation stable, le changement par le haut et le changement par le bas (cf. section 2.6). Dans la variation sociolinguistique stable (lorsqu'il n'y a pas changement), les femmes utilisent effectivement davantage de formes qui relèvent de la norme. Dans le cadre de changements par le haut, elles privilégient les formes les plus prestigieuses, qui correspondent à la norme. En revanche, si l'on considère les changements par le bas, plus nombreux, elles sont souvent celles qui innovent le plus. Par ailleurs, Cheshire (2002 : 430) et Milroy et al. (cité dans Cheshire, 2002 : 430) considèrent que le rôle des femmes est primordial dans la diffusion de changements supra-locaux (tels que les CPC, cf. section 1.6.9). L. Milroy et J. Milroy (1999) notent également que les femmes utilisent un nombre plus important de formes à portée supra-locale.

Wilhelm (2011a : 105) note pour sa part que « les adolescents apparaissent comme l'un des vecteurs les plus déterminants de diffusion d'innovations accentuelles. »

Nous suivrons un principe de sociolinguistique selon lequel les considérations portant sur le groupe priment sur celles ayant trait aux individus (Labov, 2010 : 7). Par conséquent, l'accent sera mis sur les communautés et nous n'aborderons la question des individus que pour expliquer en quoi ils peuvent expliquer le changement à l'échelle de la communauté.

Les différents courants de pensée de la linguistique n'attribuent pas tous le même rôle aux facteurs sociaux. Certains ne reconnaissent même que les seuls facteurs de changements strictement linguistiques et, donc, internes à la langue. Il existe donc différentes écoles dont les points de vue divergent lorsqu'il s'agit d'expliquer les raisons du changement linguistique. Toutes reconnaissent

cependant le lien fondamental qui existe entre la variation et le changement (cf. section 2.2). Il sera donc nécessaire de mieux définir la variation qui caractérise les CPC.

Si le lien entre variation et changement n'est pas sujet à controverse, il existe en revanche des divergences de vues concernant la manière dont s'opère l'articulation entre les deux (Smith, 2007 : 3). Le but de cette étude n'est pas de prendre partie mais d'expliquer comment les modèles du changement proposés peuvent expliquer l'évolution qui caractérise les CPC. Ce chapitre ne recensera donc pas de façon exhaustive tous les modèles du changement linguistique. L'accent sera mis sur les théories qui peuvent être appliquées aux CPC. Dans certains cas, nous ferons référence à des théories du changement linguistique en général et, dans d'autres, à des modèles relevant plus spécifiquement du changement *des sons* (*sound change*). Certains facteurs du changement ne pourront être illustrés que de façon théorique dans ce chapitre. Il faudra alors y revenir en les confrontant à la réalité du terrain à partir des études de corpus que nous proposerons dans le chapitre 3.

L'une des principales sources de désaccord entre les auteurs se manifeste lorsqu'il s'agit de déterminer si le changement linguistique, et notamment le changement de sons, joue un rôle quelconque dans une éventuelle optimisation de la langue ou de la communication. La question est de savoir si les évolutions sont de nature téléologique ou fonctionnelle, c'est-à-dire si elles ont une finalité quelconque. Sont-elles au contraire purement fortuites et ne contribuent-elles donc aucunement à l'optimisation du système ? Le rôle des facteurs de changement externes est également traité de façon différente en fonction des linguistes. Cependant, avec les apports de la sociolinguistique, il est aujourd'hui fréquemment considéré que « la plupart des innovations sont socialement motivées » (Baylon, 2005 : 79). Il nous paraît difficile de faire l'économie du lien entre langue et société pour rendre compte du changement linguistique associé aux CPC, d'autant que celui-ci paraît relever d'une évolution en cours.

Dans les trois volumes de son œuvre *Principles of Linguistic Change*, Labov (1994, 2001, 2010) explique que le changement linguistique peut être expliqué par des facteurs internes ou externes. Afin de résumer ces deux notions, Hannisdal (2006 : 45) indique que le changement interne est inhérent à la langue dans ce que celle-ci a de plus naturel. Ce changement est en effet lié à la structure de la langue et il est motivé par des principes de régularité, d'économie et de symétrie. Deutscher (2005 : 62) dresse une liste des motivations du changement interne qui va dans le sens de la définition de Hannisdal :

[...] in essence, the motives for change can be encapsulated in the triad *economy*, *expressiveness* and *analogy*. *Economy* refers to the tendency to save effort, and is behind the shortcuts speakers often take in pronunciation (...) *Expressiveness* relates to the speakers' attempts to achieve greater effect for their utterances and extend their range of meaning (...) The third motive for change, *analogy*, is shorthand for the mind's craving for order, the instinctive need of speakers to find regularity in language.

Le principe d'*économie* (également connu sous le nom de *principe du moindre effort*) est particulièrement pertinent dans le domaine de la prononciation. L'analogie relève du principe de régularité dont parle Hannisdal. Il s'agit du besoin qu'éprouvent les locuteurs de mettre un terme à ce qui est perçu comme irrégulier pour le ramener dans le cadre de règles. Deutscher (2005 : 177) définit ainsi le principe d'analogie :

(...) the craving for order of generation upon generation of speakers. The mind is constantly on the lookout for any signs of recurrent patterns, because the more regularity it can recognize, the easier its task of coping with the mass of linguistic detail it has to absorb. When the mind picks out a recurrent pattern, it naturally tries to extend it to whatever seems to fit.

La dimension externe du changement est, quant à elle, d'origine sociale. L'évolution est alors le produit de l'activité du locuteur dans les contextes sociaux et culturels qui sont les siens. Ces évolutions peuvent, d'autre part, être le résultat d'innovations émanant de certains locuteurs ou encore être liés à des questions d'identité politique ou sociale.

D'autres linguistes rejettent la dichotomie changement interne / changement externe au sens strict du terme. C'est notamment le cas de Dorian (1993) et Smith (2007) qui suggèrent que les dimensions internes et externes du changement linguistique ne peuvent être séparées et qu'elles

interagissent au sein d'un même mouvement. Nous recenserons les facteurs à la fois internes et externes opérant dans l'évolution linguistique qui caractérise les CPC.

Au regard des remarques ci-dessus, les différents aspects du changement linguistique que nous aborderons dans ce chapitre concernent les domaines suivants :

- la dimension temporelle du changement et l'âge des locuteurs ;
- les phénomènes articulatoires et le principe du moindre effort ;
- les traits distinctifs ;
- la structure syllabique des mots contenant les CPC ;
- le principe de sonorité ;
- le rôle de la perception dans le changement ;
- la variation intra-individuelle et inter-individuelle comme principe du changement ;
- la dimension stylistique ; le prestige voilé et le changement « par le bas » ;
- le modèle de changement néogrammairien vs. le principe de diffusion lexicale ;
- la transmission des CPC ;
- la diffusion des CPC : le contact entre langues et entre variétés ;
- le rôle des médias.

2.2 La dimension temporelle du changement et l'âge des locuteurs

Dans la mesure où tout paraît indiquer que les CPC relèvent d'un changement en cours, la dimension temporelle joue un rôle primordial dans leur développement. Phénomènes contemporains, les CPC sont plus développés aujourd'hui qu'il y a trente ans. A ce titre, il est important de définir précisément à quelle sorte d'évolution temporelle nous avons affaire. Cet aspect théorique des

choses ne manquera pas d'intérêt du point de vue pratique puisqu'il nous guidera dans notre démarche lorsqu'il s'agira de composer un corpus.

Le temps n'est pas directement un facteur de changement linguistique, même s'il est l'élément indispensable au développement de toute innovation. (Wilhelm, 2011a : 8) explique ainsi ce paradoxe :

Bien que l'évolution des langues dans le temps soit un fait bien établi, il convient de ne pas perdre de vue que le temps n'exerce par lui-même aucune influence directe sur elles. Il n'est à proprement parler qu'une dimension dans laquelle intervient une multiplicité de facteurs qui influe sur l'état de la langue.

Jusqu'aux années 1960¹, les linguistes pensaient qu'il était impossible d'observer les changements en cours. C'est ce que décrit Bloomfield (1933 : 347) :

The process of linguistic change has never been directly observed; we shall see that such observation, with our present facilities, is inconceivable.

Il est cependant tout à fait possible d'étudier de telles évolutions, notamment en matière de prononciation, grâce à la prise en compte de la *variation*. Deutscher (2005 : 68) explique que le principe même du changement linguistique n'est pas soudain. La clé de l'évolution des langues est la variation. Sans une certaine variation initiale, il n'y aurait pas de changement possible (Combettes, 2008). Or, la variation peut s'observer de façon synchronique. Pour ce faire, il convient de s'intéresser aux différentes variantes qui co-existent à un moment donné. Certaines d'entre elles peuvent très bien devenir un jour la norme en étant de plus en plus courantes et en prenant petit à petit le pas sur d'autres variantes (Deutscher, 2005 : 68). Ainsi, le changement de sons correspond, à terme, à un changement de fréquence d'un phénomène phonétique particulier (Labov, 2010 : 245). En d'autres termes, le *potentiel* du changement se trouve dans la variation (Smith, 2007 : 10). La variation phonétique est donc le miroir du changement des sons, ainsi que l'explique Ohala (2003 : 672) :

Phonetic variation parallels sound change, that is, synchronic variation, including that which we find in present-day speech (...), resembles diachronic variation.

¹ Certains pensaient alors que les langues changeaient toutes seules, de façon quasi-organique et sans raison apparente (Combettes, 2008). Il n'y avait donc rien à observer pour les linguistes de l'époque.

En matière de prononciation, l'une des variables est bien évidemment l'âge des locuteurs.

Afin d'étudier au mieux les changements linguistiques dans leur dimension temporelle, Labov (1994 : 43-112) en définit deux catégories distinctes. Ainsi, les évolutions linguistiques peuvent relever du principe du *temps réel* (*real time*) ou de celui du *temps apparent* (*apparent time*). Les observations nécessaires à un travail de terrain devront être différentes pour chacun de ces deux types d'évolution afin d'en rendre compte de façon efficace. En partant de ce constat, Labov définit deux types d'observations : les observations en temps réel et les observations en temps apparent.

Les changements linguistiques qui relèvent du principe du temps réel sont ceux qui voient le langage d'un locuteur se modifier au fur et à mesure des années. Certaines de ces évolutions correspondent à des schémas qui se répètent de génération en génération et ne sont donc en rien typiques d'un quelconque changement en cours. Labov (1994 : 73) parle dans ce cas d'un phénomène de *age-grading* :

It is obvious that distributions across age levels might not represent change in the community at all, but instead might represent a characteristic pattern of "age grading" that is repeated in every generation.

La méthodologie présentée par Labov pour ce type de travail consisterait dans l'idéal à réaliser une première étude de terrain en enregistrant certains locuteurs puis à retourner sur le même lieu quelques années plus tard afin de procéder à de nouveaux enregistrements de ces mêmes locuteurs. Dans la mesure où les CPC sont principalement caractérisés par une variation inter-générationnelle, ce type d'observation en temps réel ne semble pas essentiel à cette étude.

Les changements linguistiques qui relèvent du principe du temps apparent sont quant à eux caractérisés par des différences entre les générations, ce qui semble davantage correspondre aux caractéristiques de la distribution des CPC. Ainsi, les observations en temps apparent permettent une meilleure étude des changements en cours, ainsi que l'explique Labov (1994 : 45-46) :

The first and most straightforward approach to studying linguistic change in progress is to trace change in apparent time: that is, the distribution of linguistic variables across age levels.

La démarche à suivre pour la présente étude consiste donc à étudier la variation qui existe entre forme traditionnelle et forme avec CPC dans plusieurs catégories d'âge distinctes. Par exemple, en ce qui concerne la coalescence par le yod après /t/ et /d/ en syllabe accentuée, il s'agit de déterminer quel est le ratio des 20-30 ans pour lesquels la forme traditionnelle avec /j/ prime, par rapport à ceux pour lesquels la forme avec palato-alvéolaire prévaut. Il faut par la suite comparer le résultat ainsi obtenu avec celui des 10-20 ans et avec celui des 30-40 ans, 40-50 ans, etc. Cette méthodologie aura une conséquence majeure sur la constitution du corpus : il faudra que celui-ci nous permette au moins en partie de comparer la distribution des variables à travers plusieurs tranches d'âge. C'est la méthode qu'a choisi Bass (date inconnue, p. 10) pour son étude de la palatalisation de /str/ à Colchester. Il justifie ainsi son choix :

The results will be based upon the apparent time hypothesis which states that any differences between generation's language usages are a reflection of language change.

Bass (p. 12) poursuit en expliquant que le principe d'observation en temps apparent permet de déterminer si nous avons affaire à un changement linguistique en cours :

(...) the apparent time hypothesis, which states that people from different generations can represent how language was spoken at a particular time. Thus, by comparing two generations that are very far apart, one should be able to observe whether language change is in progress (...)

Ce sont ces observations en temps apparent, fondées sur une étude intergénérationnelle, qui permettent à Bass de confirmer le statut d'évolution en cours pour la palatalisation de /str/ à Colchester et de l'associer ainsi aux locuteurs les plus jeunes.

En résumé, la dimension temporelle est primordiale dans le développement des CPC. Elle constitue un paramètre d'évolution linguistique qui relève du principe du temps apparent, et non du temps réel. Il conviendra donc de suivre la

méthode labovienne d'observation en temps apparent lors de notre travail sur corpus.

2.3 Les facteurs d'optimisation du système et de la communication dans la production langagière

Les explications fonctionnalistes du changement linguistique font état de processus qui visent à optimiser le système et/ou la communication. D'après l'approche fonctionnelle de Martinet (1955) par exemple, les changements de sons sont régis par le besoin d'exploiter au maximum le caractère distinct des phonèmes et la symétrie du système phonologique. D'après Kiparsky (1971, 1982 ; cité dans Labov, 2001 : 21), le changement linguistique tend à réduire l'opacité du langage et à aller dans le sens de règles en multipliant les contextes dans lesquels celles-ci s'appliquent. Une vision typiquement téléologique de l'évolution des langues fait généralement appel à des notions de facilité articulatoire et de distance perceptuelle, voire à des considérations liées à l'acquisition des langues. Ainsi que le résume Blevins (2004 : 71-72) :

A particular sound change or sound pattern occurs in order to minimize articulatory effort while another occurs in order to maximize perceptual contrast. A related teleological explanation is that sound patterns arise in order to make language easier to learn.

Labov (2001 : 21-22) établit une distinction entre la facilitation de la communication et la communication elle-même. Il explique que, au sens strict du terme, les explications fonctionnelles ne prennent pas en compte les éléments qui contribuent à une *facilitation de la communication*, tels le principe du moindre effort (cf. section 2.3.1), ou la simplification par régularisation (cf. section 1.6.5). Les explications fonctionnelles s'appuient plutôt sur les éléments qui participent de *l'optimisation de l'information transmise*, c'est-à-dire du sens (Labov, 2001 : 547), en augmentant la quantité d'information fournie ou en attirant l'attention du co-énonciateur sur une information en particulier. Cependant, nous traiterons de facteurs contribuant à améliorer à la fois la communication elle-même *et* l'aisance avec laquelle il est possible de communiquer. Nous entendons ici *optimisation de la communication* dans les deux sens. Labov (2010 : 6) concède d'ailleurs qu'il est difficile de faire l'économie du facteur *simplification de la communication*

dans un modèle véritablement fonctionnel (au sens plus large du terme) et crédible du changement linguistique :

One way of salvaging the functionality of change is to argue that change optimizes ease of communication, responding to the principle of least effort.

Labov (1994 : 551) parle ainsi de *facilitation fonctionnelle* (*functional facilitation*) au sujet du principe du moindre effort.

2.3.1 La facilitation fonctionnelle et le principe du moindre effort

Lorsqu'il recense les différentes raisons qui peuvent mener au changement linguistique, Wells (1982 : 94) cite le principe du moindre effort en premier lieu. Ce principe est relativement simple : il existe une tendance chez l'être humain à réduire l'effort articulatoire dans la mesure du possible. Cela se traduit par un relâchement et une simplification de l'articulation. En faisant l'historique du principe du moindre effort, Labov (2001 : 16-18), explique que cette théorie du changement linguistique existe depuis le tout début de la réflexion menée sur l'évolution des langues. On la trouve par exemple dans les travaux de Saussure (1916), Jespersen (1921) et Bloomfield (1933). D'après Bloomfield (1933 : 386) :

It is safe to say that we speak as rapidly and with as little effort as possible, approaching always the limit where our interlocutors ask us to repeat our utterance¹, and that a great deal of sound-change is in some way connected with this factor.

Le principe du moindre effort implique donc une tension moindre des muscles de la langue et une simplification des gestes articulatoires. Un même principe de simplification sous-tend le mécanisme d'assimilation qui caractérise la palatalisation. Les formes assimilées demandent en effet un effort articulatoire moins important que celles qui ne présentent pas d'assimilation, ainsi que le note Wells (1982 : 96) :

[*Assimilation is*] a way of reducing the articulatory complexity of strings of consonants [...] the process whereby a sound is made phonetically more similar to the sounds constituting its phonetic environment.

¹ Nous reviendrons sur l'aspect fondamental du rôle joué par la perception de l'interlocuteur dans la section 2.4.

Le principe du moindre effort est contrebalancé par le besoin de maintenir l'intelligibilité entre locuteurs. Cette exigence d'intelligibilité empêche la simplification articulatoire de prendre des formes extrêmes. Grammont (1933 : 175-179) soutient que le changement des sons suit une direction dont l'équilibre dépend de l'interaction entre la loi du moindre effort et le besoin de clarté. Montreuil (2001 : 36) voit dans cette opposition le « cœur de la phonologie » :

D'un côté, les langues naturelles cherchent à simplifier l'articulation. Le principe du moindre effort est constamment activé. La plus grande partie de la phonologie dynamique est faite de processus assimilatoires qui atténuent les distinctions entre les segments en supprimant l'activité musculaire qui les différencie. Il est plus facile de dire *I dunno* que *I don't know*, parce que les instructions neurologiques et l'effort articulatoire sont réduits au minimum. [...] D'un autre côté, les phonèmes, les mots, les énoncés, doivent garder un caractère distinct.

Nous verrons que certains auteurs estiment que le relâchement articulatoire¹ caractéristique du principe du moindre effort s'applique essentiellement aux mots courants. En fait, plus un mot est simple et usité, plus la simplification articulatoire est effective. *A contrario*, plus un mot est rare et/ou recherché, moins le principe du moindre effort s'applique (cf. section 2.7). Sans tenir compte dans un premier temps de ce principe de fréquence ou de considérations stylistiques, nous allons expliquer quelles sont les caractéristiques principales du relâchement articulatoire typique de l'assimilation et sous-tendu par le principe du moindre effort. Pour ce faire, nous allons établir une typologie (partielle) de l'assimilation en prenant principalement appui sur le cadre théorique fourni par Pavlík (2009). Nous proposerons par la suite des descriptions articulatoires précises en utilisant un mot référence pour chaque CPC, à la manière des ensembles lexicaux de Wells (1982). Cela nous permettra d'illustrer certains types d'assimilations préalablement définis. Nous verrons ainsi comment le principe du moindre effort opère lors de la production des CPC.

Notons que l'évolution qui mène soit à l'élision soit à la palatalisation de /j/ dans les mots comme *tune*, *dune*, *assume* et *presume* (cf. section 1.6.2) relève dans les deux cas du principe du moindre effort. En effet, la simplification la plus extrême d'un geste articulatoire consiste en sa suppression (Wells 1982 : 94).

¹ *Relâchement articulatoire* s'entend ici dans le sens de *moindre tension musculaire*.

L'élision de /j/ peut donc être considérée comme la manifestation la plus extrême du principe du moindre effort.

2.3.1.1 Les différents types d'assimilation et le relâchement articulaire lors de la production des CPC

La palatalisation relève principalement d'un mécanisme d'assimilation des points d'articulation de deux segments. Il existe cependant des assimilations d'autres types. Il est nécessaire de les prendre en compte afin de mieux décrire les caractéristiques du relâchement articulaire, ce qui nous permettra d'apporter un éclairage supplémentaire à la description articulaire des CPC dans la section suivante.

Le phénomène de palatalisation par lequel /s, z/ se prononcent [ʃ, ʒ] devant /ʃ, ʒ, j/ ou une voyelle d'avant fermée, est parfois conçu comme une *assimilation de hauteur* (Montreuil, 2001 : 132), le point d'articulation étant plus haut que les alvéoles. Montreuil (2001 : 131) explique que ce type de palatalisation « change le lieu d'articulation d'une alvéolaire en alvéopalatale¹. » Par ailleurs, il note que l'assimilation de hauteur peut se combiner avec *l'assimilation de voix* (Montreuil, 2001 : 151). Comme nous le verrons, le dévoisement des voisées est un phénomène attesté dans la palatalisation.

La *dimension horizontale de l'articulation* joue également un rôle important dans l'articulation. En effet, les voyelles et les consonnes peuvent être caractérisées par une plus ou moins grande antériorité ou postériorité articulaire. Lorsque le point d'articulation d'une voyelle se rapproche de la zone centrale de l'appareil articulaire (sous l'effet d'une assimilation, par exemple), on dit que cette voyelle est centralisée. La voyelle postérieure fermée /u:/ est particulièrement sujette à la centralisation. Elle peut par exemple être réalisée [u:]

¹ Le point d'articulation alvéopalatal ne figure plus sur les tableaux de l'API les plus récents. Certains linguistes estiment en revanche que la différence entre les articulations alvéopalatale et palato-alvéolaire est bien réelle. Dans son glossaire, Roach (2009b) explique que, bien que d'autres facteurs entrent en jeu, le point d'articulation des alvéopalatales est plus antérieur que celui des palato-alvéolaires.

ou [i:] (avec désarrondissement des lèvres dans le deuxième cas). Le degré de centralisation dépend essentiellement de l'accent du locuteur et de l'influence des phonèmes avoisinants. Cruttenden (2008 : 127) note que c'est lorsque /u:/ se trouve immédiatement après /j/ que sa centralisation est la plus grande.

En parallèle, nous pensons que la centralisation de /u:/ a une influence sur la réalisation du yod qui le précède. Nous avons vu (cf. section 1.6.9) que les phénomènes de coalescence par le yod après /t/ et /d/ et de palatalisation par le yod de /s/ et /z/ en syllabe accentuée étaient tous deux particulièrement répandus dans le sud-est de l'Angleterre, en Australie, en Nouvelle-Zélande et en Afrique du Sud. Toutes ces variétés se caractérisent par une centralisation importante de la voyelle postérieure fermée /u:/ (Glain, 2013). Cette centralisation est répertoriée, entre autres, par Wells (1982 : 304) à propos du sud-est de l'Angleterre, par Hovarth (2008 : 92) au sujet de l'Australie, par Bauer et Warren (2008 : 41) pour la Nouvelle-Zélande et enfin par Trudgill et Hannah (2008 : 34), comme par Bowerman (2008 : 169), en ce qui concerne l'Afrique du Sud. Il semblerait donc qu'il y ait un rapport de cause à effet entre la centralisation de /u:/ et les cas de palatalisation précédemment mentionnés. En effet, les lieux d'articulation de [u:], [i:], [j] et [ʒ] sont très proches sur l'axe horizontal de l'appareil articulatoire. Ce rapport de cause à effet peut s'expliquer par un phénomène de coarticulation des consonnes et des voyelles dans des mots tels que *tune, dune, assume, presume*. Roach (2009b) définit la coarticulation de la façon suivante :

Coarticulation is a phenomenon closely related to assimilation; the major difference is that assimilation is used as a name for the process whereby one sound becomes like another neighbouring sound, while coarticulation, though it refers to a similar process, is concerned with articulatory explanations for why the assimilation occurs, and considers cases where the changes may occur over a number of segments.

Dans le cadre de l'étude des CPC, une distinction importante est à établir entre *assimilation complète* et *assimilation partielle*. Pavlík (2009 : 9) définit ces deux types d'assimilation de la façon suivante :

Complete (total) assimilation occurs when the assimilee adjusts to the assimilator so that they both have the same type and number of features (gestures). In other words, the resulting assimilant becomes identical to the assimilator.

Partial (incomplete) assimilation occurs when the assimilee adjusts partially to the assimilator and shares with it some features (gestures). In other words, the resulting assimilant and the assimilator are not identical.

Dans tous les CPC décrits dans le premier chapitre, l'assimilation n'est que partielle. Le segment assimilé partage uniquement certains des traits du segment assimilateur, comme le montrent les formes palatalisées suivantes :

- dans *tune*, [ʃ] reste différent de [j]
- dans *dune*, [ʒ] reste différent de [j]
- dans *assume*, [ʃ] reste différent de [j]
- dans *presume*, [ʒ] reste différent de [j]
- dans *strong*, [ʃ] reste différent de [ɹ]
- dans *anniversary*, [ʃ] reste différent de [ɹ]

Pavlík (2009 : 7) explique également que l'assimilation peut être *stable* (elle est alors produite de façon régulière) ou *variable* (sa production est alors sujette au contexte d'énonciation) :

Some assimilations may be stable, while others may be relatively variable. **Stable** (fixed) **assimilation** is a form which, in a particular lect, always occurs as an assimilated form. (...) Such assimilations are stable, regardless of speech rate and style. They may of course differ in degree, but they are normally present – what is stable is the occurrence of assimilation. **Variable assimilation** is an assimilation which may or may not occur in a particular context, and it often depends on speech rate and various stylistic factors.

Nous expliquerons pourquoi la palatalisation contemporaine ne paraît pas correspondre pas à un type d'assimilation variable dans le sens donné par Pavlík lorsque nous aborderons la question de la variation intra-individuelle (section 2.5.2).

Comme nous l'avons déjà évoqué pour ce qui concerne la palatalisation des agrégats de type /st/ et la palatalisation de /s/ par /r/, les deux segments qui participent au processus d'assimilation ne sont pas toujours contigus. S'ils le sont, on peut parler d'*assimilation de contact*. S'ils ne le sont pas, on parle alors d'*assimilation à distance*. Pavlík (2009 : 11) définit les deux processus de la façon suivante :

Contiguous (contact) **assimilation** occurs when there are no intervening segments between assimilee(s) and assimilator(s).
Non-contiguous (distant/long-distance) **assimilation** occurs when there are one or more intervening segments between assimilee(s) and assimilator(s).

En ce qui concerne les CPC, nous avons affaire à une assimilation de contact dans *tube*, *dune*, *assume*, *presume*. Pour les mots de type *grocery*, il peut s'agir soit d'une assimilation de contact, soit d'une assimilation à distance, en fonction de l'élision éventuelle de /ə/. Nous avons vu (cf. section 1.6.5) qu'il y avait controverse dans les mots tels que *strong* et *student*. En effet, la question est de savoir si le /j/ et le /r/ (les déclencheurs du processus d'assimilation) contribuent à rétracter (et donc à palataliser) uniquement /s/ ou bien à la fois /s/ et /t/. Si seul /s/ se trouve palatalisé, il s'agit de cas d'assimilation à distance, le segment /t/ séparant l'assimilateur de l'assimilé. Si les deux segments /s/ et /t/ se trouvent rétractés, nous avons alors affaire à des cas d'assimilation de proximité.

Quoi qu'il en soit, il est évident que la double rétraction de /s/ et de /t/ est une étape supplémentaire dans la logique du principe du moindre effort. En effet, un point d'articulation unique de type post-alvéolaire ou palato-alvéolaire est alors sollicité pour les trois segments [s, t, ɹ], ce qui réduit l'effort articulaire à son strict minimum. En revanche, la seule palatalisation de /s/ impliquerait un passage de la zone palato-alvéolaire aux alvéoles pour passer de [s] à [t], suivie d'un retour vers la zone post-alvéolaire pour l'articulation de [ɹ]. La double palatalisation de /s/ et de /t/ nous semble donc plus réaliste et plus logique compte tenu de l'effort articulaire moindre qui la caractérise. Elle semble bien plus en conformité avec la logique même du principe du moindre effort.

Nous allons à présent proposer des descriptions articulatoires précises. Chaque CPC sera traité à l'aide d'un mot référence qui servira d'illustration pour tous les cas de palatalisation identiques. Nous proposerons tout d'abord une description articulatoire du mot lorsqu'il n'est pas palatalisé et qu'il est réalisé de façon traditionnelle. Par la suite, nous décrirons l'articulation du même mot lorsque la palatalisation est effective. Enfin, nous exposerons les différences entre les deux formes, afin de mettre en lumière les simplifications articulatoires qu'implique le passage à la forme palatalisée. Cela permettra d'illustrer le rôle joué par le principe du moindre effort. Voici la liste des mots référence qui ont été choisis :

* Coalescence par le yod après /t/ en syllabe accentuée : *tune*.

Cet item est donné comme exemple de la coalescence en syllabe accentuée par Wells (1997) et Hannisdal (2006). De plus, il figure dans l'un des textes que nous utilisons pour notre étude de corpus (cf. section 3.3.2).

* Coalescence par le yod après /d/ en syllabe accentuée : *dune*.

Ce mot sert d'exemple ce type de coalescence pour Wells (1999), ainsi que sur le site de la *British Library*.

* Palatalisation par le yod après /s/ en syllabe accentuée : *assume*.

Une étude comparative de la prononciation de ce mot (avec /j/, avec élision de /j/ ou avec palatalisation) est proposée dans LPD 2008 (50). Il est également donné comme un exemple de ce type de palatalisation par Cruttenden (2008).

* Palatalisation par le yod après /z/ en syllabe accentuée : *presume*.

Une étude comparative de la prononciation de ce mot (avec /j/, avec élision de /j/ ou avec palatalisation) est proposée dans LPD 2008 (638). Il est également donné comme un exemple de ce type de palatalisation par Cruttenden (2008).

* Palatalisation des agrégats en /stj/ : *stew*.

Cet item est donné en exemple dans Cruttenden (2008).

* Palatalisation des agrégats en /str/ : *strong*.

Le mot est donné en exemple dans le LPD 2008 (52).

* Palatalisation des agrégats en /st/ : *stop*.

Cruttenden (2008) utilise cet item pour illustrer la palatalisation de /st/.

* Palatalisation des agrégats en /sk/ : *score*.

Cruttenden (2008) utilise cet item pour illustrer la palatalisation de /sk/.

* Palatalisation de /s/ par /r/ : *grocery*.

Parmi les mots référence utilisés par Vaux dans le cadre du *Cambridge Online Survey of World Englishes* (http://www.tekstlab.uio.no/cambridge_survey), cet item est celui qui est le plus souvent palatalisé dans le contexte /s/ + /r/.

Les descriptions articulatoires présentées ici s'inscrivent dans la tradition des descriptions proposées pour l'examen de l'Association Phonétique Internationale, le *Certificate of Proficiency in the Phonetics of English*¹. Il s'agit de décrire la prononciation du mot de façon isolée, en imaginant qu'il ne suive ni ne précède aucun autre mot. Il s'agit-là d'une description quelque peu artificielle qui permet toutefois de mettre en valeur l'item lui-même, sans être gêné par une quelconque influence extérieure qui opérerait au niveau de la chaîne parlée.

2.3.1.2 Descriptions articulatoires²

La phase initiale de toutes les descriptions à venir sera la même. Nous la rapportons ici de façon à ne pas la répéter pour chaque mot référence. Il faut donc considérer que les descriptions articulatoires des parties 2.3.1.2.1 à 2.3.1.2.4 font toutes suite à la phase initiale suivante :

Avant que l'énonciation ne commence, les articulateurs sont en position de repos (la langue remplit la majeure partie de la cavité orale, les mâchoires sont légèrement serrées, les lèvres sont fermées, le voile du palais est en position basse et la glotte est ouverte pour permettre une respiration normale). L'énoncé sera produit avec un air pulmonaire égressif (c'est-à-dire émis à l'aide d'un flux d'air expiré).

¹ Pour répondre à l'une des questions de cet examen, le candidat doit fournir des descriptions articulatoires précises en décrivant le fonctionnement des articulateurs actifs et passifs, des cordes vocales, des poumons et du voile du palais. A titre d'exemple, l'un des sujets types de cette épreuve est disponible en ligne avec son corrigé à l'adresse suivante : <http://www.phon.ucl.ac.uk/courses/ipaexam/ipa-exam.htm#written>

² Ces descriptions ne prétendent pas être immuables. Elles sont elles-mêmes susceptibles de varier en fonction des contextes, des locuteurs, etc.

2.3.1.2.1 La coalescence par le yod après /t/ et /d/ dans les syllabes accentuées

Nous ne donnons ici que l'exemple des mots de type *tune*. En ce qui concerne les mots de type *dune*, la logique est sensiblement la même.

Tune : forme non palatalisée ['tju:n]

La pointe de la langue entre en contact avec les alvéoles, provoquant ainsi une occlusion dans la cavité orale. Le voile du palais se relève de façon à fermer l'accès de l'air à la cavité nasale et à l'orienter vers la cavité orale. Les poumons sont comprimés et l'air s'accumule dans la cavité orale (phase de compression). L'occlusion est relâchée et l'air accumulé lors de la phase de compression s'échappe, provoquant ainsi une plosion sourde de type [t]. La langue se rétracte ensuite pour adopter une position d'approximation au niveau du palais dur. Pendant ce temps, les lèvres s'arrondissent en anticipation de la voyelle postérieure arrondie [u:]. Suite au rapide relâchement de l'occlusion, l'air s'échappe brusquement lors du mouvement de la langue vers le palais dur, ce qui entraîne le retard du processus de phonation de la glissée [j]. Les cordes vocales se referment et se mettent à vibrer, provoquant ainsi le voisement de la deuxième partie du [j]. Dans le même temps, la langue glisse du palais en direction de l'articulation de la voyelle postérieure fermée, les cordes vocales continuent à vibrer et un son de type [u:] est audible. Le voile du palais se rabaisse, ce qui permet à l'air de s'échapper par la cavité nasale. La langue entre ensuite en contact avec les alvéoles, provoquant ainsi une obstruction à l'avant de la bouche. Un son nasal de type [n] se fait entendre.

Les cordes vocales cessent de vibrer, le voile du palais reste en position basse et les articulateurs adoptent à nouveau une position de repos.

Tune : forme palatalisée [ˈtʃu:n]

La pointe et le plat de la langue entrent en contact avec la zone palato-alvéolaire, provoquant ainsi une occlusion dans la cavité orale. Simultanément, le dos de la langue se rapproche du palais par anticipation de la brève friction à venir. Le voile du palais se relève de façon à fermer l'accès de l'air à la cavité nasale et à l'orienter vers la cavité orale. Les poumons sont comprimés et l'air s'accumule dans la cavité orale (phase de compression). L'occlusion est relâchée de façon relativement lente (ce qui permet une plus grande friction que lors du passage de [t] à [tʃ]) et l'air accumulé lors de la phase de compression s'échappe, provoquant ainsi une plosion audible de type [t], immédiatement suivie d'une friction sourde de type [ʃ] (plus brève que la friction d'une non-affriquée de type [tʃ]). Pendant ce temps, les lèvres s'arrondissent en anticipation de la voyelle postérieure arrondie [u:] puis la langue se rétracte en direction de l'articulation de cette voyelle. Les cordes vocales se mettent à vibrer et un son de type [u:] est audible. Le voile du palais se rabaisse, ce qui permet à l'air de s'échapper par la cavité nasale. La langue vient alors en contact avec les alvéoles, provoquant ainsi une obstruction à l'avant de la bouche. Un son nasal de type [n] se fait entendre.

Les cordes vocales cessent de vibrer, le voile du palais reste en position basse et les articulateurs adoptent à nouveau une position de repos.

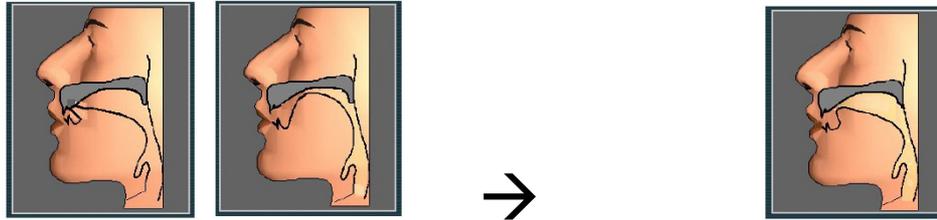
Tune : quel relâchement articulatoire¹ ?

Le [t] est palato-alvéolaire (ou peut-être post-alvéolaire, en fonction du locuteur), plutôt qu'alvéolaire ; il est donc légèrement moins antérieur que lors de la production d'un [t] simple (ne faisant pas partie d'une affriquée). Le [t] et le [ʃ] sont donc homorganiques dans l'affriquée [tʃ], ce qui contribue bien à réduire l'effort articulatoire : on passe de deux points d'articulation à un seul. Par ailleurs, il y a également assimilation du mode d'articulation puisque l'on passe d'une plosive combinée à une approximante à une seule affriquée.

¹ Dans cette section, nous entendons par *relâchement* une moins grande tension musculaire des muscles de la langue.

La simplification articuloire prend donc deux formes : point et mode d'articulation.

Schéma 17 : simplification articuloire /'tʃu:n/ → /'tʃu:n/ (schémas d'origine : Handke, 2001)



deux points d'articulation
[tʃ]

point d'articulation unique
[tʃ]

2.3.1.2.2 La palatalisation par le yod des fricatives alvéolaires /s/ et /z/ dans les syllabes accentuées

Assume : forme non palatalisée [ə'sju:m]

Les lèvres sont en position neutre. Le voile du palais se relève de façon à fermer l'accès de l'air à la cavité nasale et à l'orienter vers la cavité orale. La langue adopte une position centrale, entre mi-ouverte et mi-fermée. Les cordes vocales se mettent à vibrer et une résonance de type [ə] est audible. Les cordes vocales cessent de vibrer, ce qui interrompt le processus de phonation. La lame de la langue entre légèrement en contact avec les alvéoles et l'air s'échappe par le sillon ainsi créé entre l'articulateur passif et l'articulateur actif, provoquant une friction sourde de type [s]. La langue se rétracte ensuite pour adopter une position d'approximation au niveau du palais dur. Pendant ce temps, les lèvres s'arrondissent en anticipation de la voyelle postérieure arrondie [u:]. La présence de l'élément fricatif entraîne un très léger retard du processus de phonation de la glissée palatale puis les cordes vocales se remettent à vibrer et une résonance de type [j] est audible. La langue glisse ensuite du palais en direction de l'articulation de la voyelle postérieure et un son de type [u:] est audible. Le voile du palais se rabaisse, ce qui permet à l'air de s'échapper par la cavité nasale. Les lèvres se ferment alors, provoquant ainsi une obstruction labiale. Un son nasal de type [m] se fait entendre.

Les cordes vocales cessent de vibrer, le voile du palais reste en position basse et les articulateurs adoptent à nouveau une position de repos.

Assume : forme palatalisée [ə'fʊ:m]

Les lèvres sont en position neutre. La langue adopte une position centrale, entre mi-ouverte et mi-fermée. Le voile du palais se relève de façon à fermer l'accès de l'air à la cavité nasale et à l'orienter vers la cavité orale. Les cordes vocales se mettent à vibrer et une résonance de type [ə] est audible. Les cordes vocales cessent de vibrer, ce qui interrompt le processus de phonation. La pointe et la lame de la langue entrent légèrement en contact avec les alvéoles et la zone palato-alvéolaire. Pendant ce temps, les lèvres s'arrondissent en anticipation de la voyelle postérieure arrondie [u:]. L'air s'échappe de façon plus diffuse que pour [s], le long d'un passage situé entre la majeure partie de la langue et la zone palato-alvéolaire, ce qui produit l'élément fricatif [ʃ]. Ensuite, la langue adopte la position de la voyelle postérieure fermée [u:]. Les cordes vocales se remettent à vibrer et une résonance de type [u:] est audible. Le voile du palais se rabaisse, ce qui permet à l'air de s'échapper par la cavité nasale. Les lèvres se ferment alors, provoquant ainsi une obstruction labiale. Un son nasal de type [m] se fait entendre.

Les cordes vocales cessent de vibrer, le voile du palais reste en position basse et les articulateurs adoptent à nouveau une position de repos.

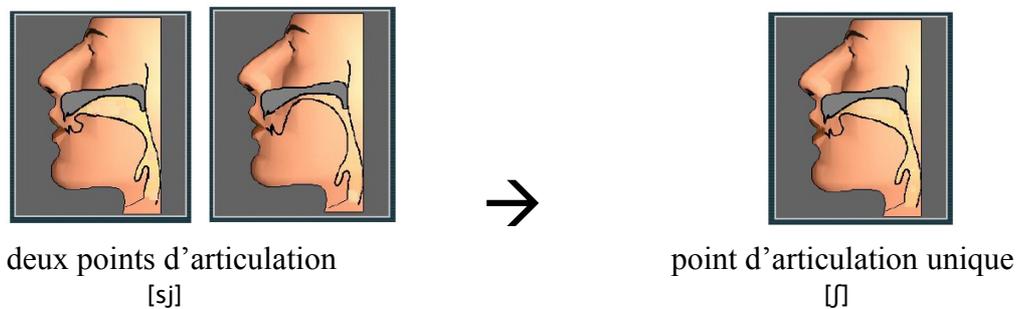
Assume : quel relâchement articulaire ?

Le seul élément fricatif [ʃ] est produit en lieu et place de la fricative [s] et de l'approximant [j]. Il y a réduction pure et simple du nombre de segments produits. Par ailleurs, un seul point d'articulation de type palato-alvéolaire est sollicité en lieu et place de la zone alvéolaire (pour la fricative) et de la zone palatale (pour la glissée). En outre, les cordes vocales sont moins sollicitées dans la version palatalisée. En effet, lors de la production de la version non palatalisée, le premier segment [ə] est voisé. Les cordes vocales doivent ensuite cesser de

vibrer pour produire [s] et se remettre en action par la suite. L'effort articuloire est plus grand puisqu'il s'agit d'interrompre et de reprendre le processus de phonation à plusieurs reprises. En revanche, il y a assimilation du mode d'articulation dans la version palatalisée, les deux segments fusionnant en un seul segment non voisé. Cette assimilation entraîne moins d'efforts lors de la production du mot.

La simplification articuloire prend donc trois formes : nombre de segments produits, point d'articulation, mode d'articulation.

Schéma 18 : simplification articuloire /ə'sju:ɪm/ → /ə'ʃu:ɪm/
(schémas d'origine : Handke, 2001)



Presume : forme non palatalisée vs. forme palatalisée

A l'exception de l'assimilation de voix dont nous venons de parler pour les mots comme *assume*, la logique est la même pour les mots de type *presume*.

2.3.1.2.3 La palatalisation des agrégats consonantiques /st/, /stj/, /str/, et /sk/ à l'initiale

stew : forme non palatalisée ['stju:]

Le voile du palais se relève de façon à fermer l'accès de l'air à la cavité nasale et à l'orienter vers la cavité orale. La lame de la langue entre légèrement en contact avec les alvéoles et l'air s'échappe par le sillon ainsi créé entre l'articulateur passif et l'articulateur actif, provoquant une friction sourde de type

[s]. La pointe de la langue entre ensuite en contact avec les alvéoles de façon plus ferme, provoquant ainsi une occlusion dans la cavité orale. Pendant ce temps, les lèvres s'arrondissent en anticipation de la voyelle [u:]. Les poumons sont comprimés et l'air s'accumule dans la cavité orale. L'occlusion est relâchée et l'air accumulé lors de la phase de compression s'échappe, provoquant ainsi une plosion sourde de type [t]. La langue se rétracte ensuite pour adopter une position d'approximation au niveau du palais dur. Pendant ce temps, les lèvres s'arrondissent en anticipation de la voyelle postérieure arrondie [u:]. Suite au rapide relâchement de l'occlusion, l'air s'échappe brusquement lors du mouvement de la langue vers le palais dur, ce qui entraîne le retard du processus de phonation de la glissée [j]. Les cordes vocales se referment et se mettent à vibrer, provoquant ainsi le voisement de la deuxième partie du [j]. Dans le même temps, la langue glisse du palais en direction de l'articulation de la voyelle postérieure fermée, les cordes vocales continuent à vibrer et un son de type [u:] est audible.

Les cordes vocales cessent de vibrer, le voile du palais est rabaisé et les articulateurs adoptent à nouveau une position de repos.

Stew : forme palatalisée ['ftʃu:]¹

Le voile du palais se relève de façon à fermer l'accès de l'air à la cavité nasale et à l'orienter vers la cavité orale. La pointe et la lame de la langue entrent légèrement en contact avec les alvéoles et la zone palato-alvéolaire. L'air s'échappe de façon plus diffuse que pour [s], le long d'un passage situé entre la majeure partie de la langue et la zone palato-alvéolaire, ce qui produit l'élément fricatif [ʃ]. La langue entre ensuite en contact plus ferme avec la zone palato-alvéolaire, provoquant ainsi une occlusion dans la cavité orale. Pendant ce temps, les lèvres s'arrondissent en anticipation de la voyelle [u:]. Les poumons sont comprimés et l'air s'accumule dans la cavité orale. L'occlusion est relâchée et l'air accumulé lors de la phase de compression s'échappe, provoquant ainsi une

¹ Nous proposons ici de façon théorique deux palatalisations: celle de /st/ et celle de /tj/, d'où la transcription ['ftʃu:]. Notre étude de corpus révèle cependant que les locuteurs favorisent l'une ou l'autre de ces deux palatalisations, à savoir ['ftju:] ou ['stʃu:], mais rarement les deux.

plosion audible de type [t]¹. Le contact de la langue avec la zone palato-alvéolaire se fait moins ferme, de façon à laisser l'air s'échapper avec turbulence pour produire à nouveau l'élément fricatif [ʃ]. La langue adopte la position de l'articulation de la voyelle postérieure fermée, les cordes vocales se mettent à vibrer et un son de type [u:] est audible.

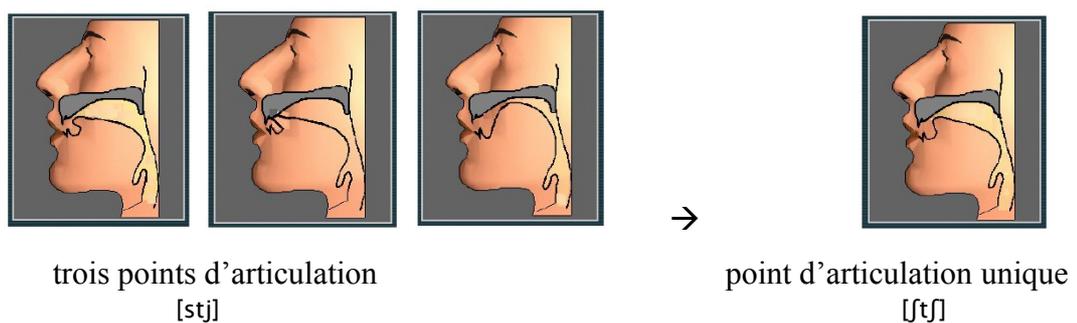
Les cordes vocales cessent de vibrer, le voile du palais est rabaisé et les articulateurs adoptent à nouveau une position de repos.

Stew : quel relâchement articuloire ?

Le [t] est palato-alvéolaire, plutôt qu'alvéolaire ; il est donc légèrement moins antérieur que lors de la production d'un [t] classique. Le [ʃ] et le [t] sont ainsi homorganiques dans la mesure où ils sont tous deux palato-alvéolaires. L'utilisation d'un point d'articulation unique contribue à réduire l'effort articuloire.

Il y a assimilation des points d'articulation des segments consonantiques. C'est la forme que prend la simplification articuloire ici.

**Schéma 19 : simplification articuloire /'stju: / → /'ʃtu: /
(schémas d'origine : Handke, 2001)**



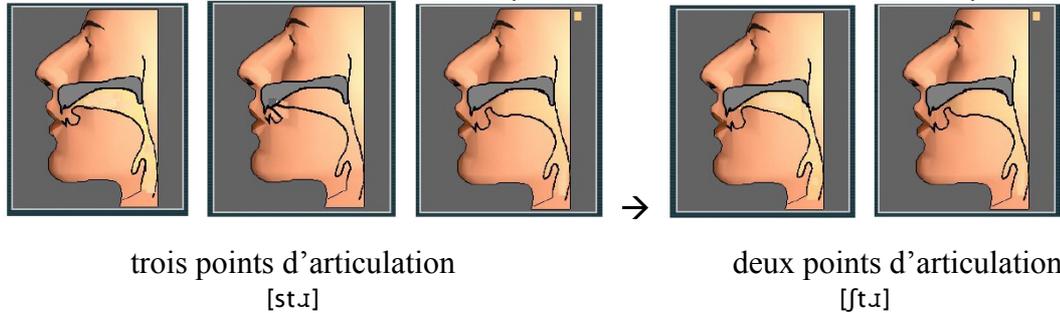
Strong : quel relâchement articuloire ?

Le relâchement articuloire s'apparente à celui que nous venons de décrire pour les mots de type *stew*, qui ont /stj/ à l'initiale. En outre, la distance

¹ Le signe diacritique _ indique que le /t/ est plus rétracté qu'un [t] alvéolaire classique.

que la langue doit parcourir pour produire le [ɹ] est moindre dans la variante palatalisée dans la mesure où le [t] est palato-alvéolaire (comme le [ʃ] initial).

**Schéma 20 : simplification articulatoire /'strɒŋ/ → /'ʃtrɒŋ/
(schémas d'origine : Handke, 2001)**



Stop : quel relâchement articulatoire ?

En ce qui concerne les mots comme *stop*, nous avons déjà remarqué que la palatalisation était difficilement explicable du point de vue articulatoire (cf. section 1.6.5). En effet, il n'y a dans les agrégats de type /st/ aucune consonne susceptible de faire fonction de segment assimilateur et de rétracter le /s/, étant donné que /s/ et /t/ sont toutes deux des alvéolaires. C'est le principe de diffusion lexicale sur l'axe paradigmatique du langage (cf. section 2.8) qui peut expliquer la rétraction de /s/.

Score : forme non palatalisée ['skɔ:]

Le voile du palais se relève de façon à fermer l'accès de l'air à la cavité nasale et à l'orienter vers la cavité orale. La lame de la langue entre légèrement en contact avec les alvéoles et l'air s'échappe par le sillon ainsi créé entre l'articulateur passif et l'articulateur actif, provoquant une friction sourde de type [s]. L'arrière de la langue entre ensuite en contact avec le voile du palais, provoquant ainsi une occlusion dans la cavité orale. Les poumons sont comprimés et l'air s'accumule à l'arrière de la cavité orale. L'occlusion est relâchée et l'air accumulé lors de la phase de compression s'échappe, provoquant ainsi une plosion audible de type [k]. Pendant ce temps, les lèvres s'arrondissent en

anticipation de la voyelle postérieure arrondie [ɔ:]. Les cordes vocales se mettent à vibrer et la langue adopte la position de l'articulation de la voyelle postérieure ouverte. Une résonance de type [ɔ:] est audible.

Les cordes vocales cessent de vibrer, le voile du palais est abaissé et les articulateurs adoptent à nouveau une position de repos.

Score : forme palatalisée ['ʃkɔ:]

Le voile du palais se relève de façon à fermer l'accès de l'air à la cavité nasale et à l'orienter vers la cavité orale. La pointe et la lame de la langue entrent légèrement en contact avec les alvéoles et la zone palato-alvéolaire. L'air s'échappe de façon plus diffuse que pour [s], le long d'un passage situé entre la majeure partie de la langue et la zone palato-alvéolaire, ce qui produit l'élément fricatif sourd [ʃ]. L'arrière de la langue entre ensuite en contact avec une partie un peu plus antérieure du voile du palais, provoquant ainsi une occlusion dans la cavité orale. Les poumons sont comprimés et l'air s'accumule dans la cavité orale. L'occlusion est relâchée et l'air accumulé lors de la phase de compression s'échappe, provoquant ainsi une plosion audible de type [k̟]¹. Pendant ce temps, les lèvres s'arrondissent en anticipation de la voyelle postérieure arrondie [ɔ:]. Les cordes vocales se mettent à vibrer et la langue adopte la position de l'articulation de la voyelle postérieure ouverte. Une résonance de type [ɔ:] est audible.

Les cordes vocales cessent de vibrer, le voile du palais est abaissé et les articulateurs adoptent à nouveau une position de repos.

Score : quel relâchement articulaire ?

Le [ʃ] étant palato-alvéolaire, la distance que la langue doit parcourir pour produire l'occlusive [k̟] est réduite. L'articulation du /k/ étant un peu plus antérieure que celle de la forme non palatalisée, la quasi-intégralité de la zone

¹ Le signe diacritique ̟ indique que l'articulation du /k/ est un peu plus antérieure que dans la version non palatalisée.

palatale est sollicitée, ce qui rapproche [ʃ] et [k̟] et contribue ainsi à réduire considérablement l'effort articuloire.

La forme que prend la simplification est ici la suivante : réduction de la distance articuloire entre les points d'articulation.

**Schéma 21 : simplification articuloire /'skɔɪ/ → /'ʃkɔɪ/
(schémas d'origine : Handke, 2001)**



2.3.1.2.4 La palatalisation de /s/ par /r/

Grocery : forme non palatalisée [ˈg.rɪ.ʊ.sɪ]

Le voile du palais se relève de façon à fermer l'accès de l'air à la cavité nasale et à l'orienter vers la cavité orale. L'arrière de la langue entre en contact avec le voile du palais, provoquant ainsi une occlusion dans la cavité orale. Les poumons sont comprimés et l'air s'accumule dans la cavité orale. Les cordes vocales se mettent à vibrer. L'occlusion est relâchée et l'air accumulé lors de la phase de compression s'échappe, provoquant ainsi une plosion audible de type [g]. La pointe de la langue se rapproche de la zone post-alvéolaire sans pour autant entrer en contact avec elle. La partie centrale de la langue est abaissée. La langue se contracte et se creuse, sa pointe adopte une position légèrement rétroflexe. L'air s'échappe librement (sans friction) au dessus de la partie centrale de la langue. Une résonance de type [ɹ] est audible. La langue entame alors une glissée de la position centrale (entre mi-ouverte et mi-fermée) à une position postérieure fermée et la diphtongue [əʊ] est audible. Les lèvres s'arrondissent durant la production du second élément de la diphtongue. Les cordes vocales

cessent de vibrer, ce qui met fin au processus de phonation. Ensuite, la lame de la langue entre légèrement en contact avec les alvéoles et l'air s'échappe par le sillon ainsi créé entre l'articulateur passif et l'articulateur actif, provoquant une friction sourde de type [s]. La pointe de la langue se rapproche de la zone post-alvéolaire sans pour autant entrer en contact avec elle. La partie centrale de la langue est abaissée. La langue se contracte et se creuse, sa pointe adopte une position légèrement rétroflexe. L'air s'échappe librement (sans friction) au dessus de la partie centrale de la langue. Les cordes vocales se remettent à vibrer et une résonance de type [ɪ] est audible. La langue adopte enfin une position antérieure fermée et une résonance de type [i:] se fait entendre.

Les cordes vocales cessent de vibrer, le voile du palais est rabaissé et les articulateurs adoptent à nouveau une position de repos.

Grocery : forme palatalisée [ˈg.ɪəʊfɹi]

Le voile du palais se relève de façon à fermer l'accès de l'air à la cavité nasale et à l'orienter vers la cavité orale. L'arrière de la langue entre en contact avec le voile du palais, provoquant ainsi une occlusion dans la cavité orale. Les poumons sont comprimés et l'air s'accumule dans la cavité orale. Les cordes vocales se mettent à vibrer. L'occlusion est relâchée et l'air accumulé lors de la phase de compression s'échappe, provoquant ainsi une plosion audible de type [g]. La pointe de la langue se rapproche de la zone post-alvéolaire sans pour autant entrer en contact avec elle. La partie centrale de la langue est abaissée. La langue se contracte et se creuse, sa pointe adopte une position légèrement rétroflexe. L'air s'échappe librement (sans friction) au dessus de la partie centrale de la langue. Une résonance de type [ɪ] est audible. La langue entame alors une glissée de la position centrale (entre mi-ouverte et mi-fermée) à une position postérieure fermée et la diphtongue [əʊ] est audible. Les lèvres s'arrondissent durant la production du second élément de la diphtongue. Les cordes vocales cessent de vibrer, ce qui met fin au processus de phonation. Ensuite, la pointe et la lame de la langue entrent légèrement en contact avec les alvéoles et la zone palato-alvéolaire. L'air s'échappe de façon plus diffuse que pour [s], le long d'un

passage situé entre la majeure partie de la langue et la zone palato-alvéolaire, ce qui produit une friction sourde de type [ʃ]. La première partie du /r/ est légèrement dévoisée en raison de cet élément fricatif. Puis, la pointe de la langue se rapproche de la zone post-alvéolaire sans pour autant entrer en contact avec elle. La partie centrale de la langue est abaissée. La langue se contracte et se creuse, sa pointe adopte une position légèrement rétroflexe. L'air s'échappe librement au dessus de la partie centrale de la langue. Les cordes vocales se remettent à vibrer et une résonance de type [ɹ] est audible. La langue adopte enfin une position antérieure fermée et une résonance de type [i:] se fait entendre.

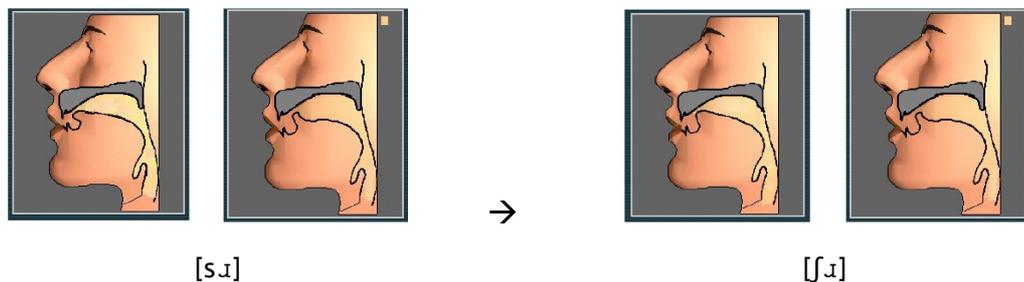
Les cordes vocales cessent de vibrer, le voile du palais est rabaissé et les articulateurs adoptent à nouveau une position de repos.

Grocery : quel relâchement articulaire ?

Le [ʃ] étant palato-alvéolaire, la distance que la langue doit parcourir pour produire la post-alvéolaire [ɹ] est très courte. L'articulation évoluant peu, les deux segments sont presque homorganiques.

La forme que prend la simplification est ici la suivante : réduction de la distance articulaire entre les points d'articulation.

Schéma 22 : simplification articulaire /'grəʊsri/ → /'grəʊfri/
(schémas d'origine : Handke, 2001)



2.3.1.2.5 Le relâchement articulaire : résumé

Les descriptions articulatoires ci-dessus illustrent les différentes formes que peut prendre le relâchement articulatoire dans les CPC. Le principe du moindre effort motive les simplifications suivantes : réduction du nombre de segments produits, assimilation des points et mode d'articulation, assimilation de voix, réduction de la distance articulatoire entre les points d'articulation. Le relâchement articulatoire suit donc un principe d'économie. Il constitue un paramètre d'évolution linguistique interne.

Afin de situer à un plus haut degré de généralisation les modifications articulatoires qui caractérisent le passage des formes traditionnelles aux formes palatalisées lors de la production des CPC, nous allons à présent étudier le phénomène par le prisme de la théorie des traits distinctifs.

2.3.2 Les traits distinctifs

Dans la théorie des traits distinctifs, l'unité phonologique minimale n'est pas le phonème. Les phonèmes, plus volontiers appelés *segments*, sont eux-mêmes composés d'un certain nombre de caractéristiques définitoires appelées traits distinctifs. En parlant des phénomènes d'assimilation, Viel (2003 : 19-20) explique que, « dans la théorie des traits distinctifs, ce n'est pas le segment qui est modifié, mais les traits qui le composent. Dans la théorie des traits distinctifs binaires, il y a inversion de polarité. » Viel (2003 : 20) donne ensuite un exemple de palatalisation par le yod de /s/ en [ʃ], en expliquant que dans l'alternance *province* [pʁovɛ̃s] / *provincial* [pʁovɛ̃sʃ], « le **s**¹ phonétique final de *province* décrit comme [+ antérieur] par rapport à ʃ devient [- antérieur] devant un **j** lui-même [- antérieur] ».

A partir de cet exemple, nous allons définir à quelles modifications de traits distinctifs et à quelles inversions de polarité nous avons précisément affaire dans les CPC.

¹ Le choix d'une police de type gras est celui de Viel. Nous avons choisi de le reproduire ici.

Voici un tableau descriptif des traits distinctifs qui composent les segments jouant un rôle dans les CPC. En conformité avec le contenu des sections précédentes, nous avons retenu des traits essentiellement articulatoires, plutôt qu'acoustiques. Nous ne retenons ici que les traits qui sont susceptibles de s'inscrire dans une inversion de polarité¹.

Tableau 23 : tableau des traits distinctifs pour les segments concernant la palatalisation contemporaine

	t	d	j	tʃ	dʒ	s	z	ʃ	ʒ
consonantal	+	+	-	+	+	+	+	+	+
continu	-	-	+	-	-	+	+	+	+
voisé	-	+	+	-	+	-	+	-	+
sonant	-	-	+	-	-	-	-	-	-
antérieur	+	+	-	-	-	+	+	-	-
approximant	-	-	+	-	-	-	-	-	-
strident	-	-	-	+	+	+	+	+	+
distribué	-	-	-	-	-	-	-	+	+
haut	-	-	+	+	+	-	-	+	+

Dans les cas de coalescence par le yod après /t/, le segment /t/ devant /j/ devient [-antérieur] et [+haut]. La production de l'affriquée contribue également à modifier les traits de /j/ qui devient [+consonantal], [-continu], [-voisé], [-sonant] et [-approximant]. Le segment résultant devient [+strident].

Dans les cas de coalescence par le yod après /d/, le segment /d/ devant /j/ devient [-antérieur] et [+haut]. La production de l'affriquée contribue également à modifier les traits de /j/ qui devient [+consonantal], [-continu], [-sonant], [-approximant] par rapport à /j/. Le segment résultant devient [+strident].

Dans les cas de palatalisation par le yod de /s/ en /ʃ/, le segment /s/ devant /j/ devient [-antérieur], [+distribué] et [+haut]. La production de la fricative contribue également à modifier les traits de /j/ qui devient [+consonantal], [-voisé], [-sonant], [-approximant], [+strident] et [+distribué].

¹ Les traits distinctifs qui sont communs à tous les segments présentés dans le tableau sont sciemment ignorés. Par exemple, tous les segments présentés ici étant [+coronal] et [+latéral], nous n'avons pas tenu compte des traits de coronalité et de latéralité dans la mesure où ils ne permettent aucun contraste entre phonèmes.

Dans les cas de palatalisation par le yod de /z/ en /ʒ/, le segment /z/ devant /j/ devient [-antérieur], [+distribué] et [+haut]. La production de la fricative contribue également à modifier les traits de /j/ qui devient [+consonantal], [-sonant], [-approximant], [+strident] et [+distribué].

Dans les cas de palatalisation des agrégats consonantiques de type /st/ et dans les cas de palatalisation de /s/ par /r/, le segment /s/ devient [-antérieur], [+distribué] et [+haut].

L'un des intérêts principaux que peut présenter la manipulation des traits distinctifs, c'est de « situer à son meilleur niveau de généralisation chaque processus phonétique ou phonologique » (Montreuil, 2001 : 17). Nous allons donc généraliser à partir des éléments recueillis de manière à mieux définir les modifications liées au processus de palatalisation.

Les CPC se traduisent toujours par une moins grande antériorité et une plus grande hauteur, deux traits typiques de la zone palatale qui les caractérise. En effet, les CPC sont produits à l'arrière des alvéoles, à l'aide d'un relèvement de la langue vers le palais. Il s'agit là de la propagation d'un trait de hauteur de l'assimilant.

La perte de /j/ dans un certain nombre de CPC aboutit à une plus grande consonantalité et une moins grande approximation. En effet, la production de fricatives ou d'affriquées se caractérise par un degré relativement élevé de constriction du conduit vocal. Les sons ainsi produits ne peuvent donc pas être des approximants. Par ailleurs, un tel degré de constriction est précisément ce qui distingue les sons consonantiques des sons vocaliques. La perte de /j/ s'accompagne également d'une perte du trait de sonorance. De plus, le segment produit se caractérise par une plus grande stridence, c'est-à-dire une plus haute fréquence. Les sons produits sont aussi distribués, c'est-à-dire qu'ils impliquent une constriction qui suit l'axe central du conduit oral.

Il n'est pas possible de généraliser à partir des traits de voix et de continuité, les CPC étant différents les uns des autres.

2.3.3 La structure syllabique

2.3.3.1 Simplification des agrégats dans l'attaque

A propos des mots de type *tune* et *dune*, Hannisdal (2006 : 121-122) fait le rapprochement entre élision du yod et coalescence par le yod. Elle explique que les deux phénomènes peuvent être considérés comme des phénomènes de réduction des agrégats avec yod (*yod cluster reduction*) et qu'ils relèvent en cela d'un processus de simplification. D'après Lutz (1991), la plupart des changements consonantiques en langue anglaise vont dans le sens d'une structure syllabique de type consonne-voyelle (CV) qui paraît plus naturelle qu'une attaque composée de plusieurs consonnes. Brandão de Carvalho, Nguyen & Wauquier (2010 : 198) expliquent que cette structure syllabique constitue « la syllabe non marquée, attestée dans toutes les langues et seul type existant dans certaines d'entre elles »¹. Dans le même ordre d'idée, Wells (1982 : 96) note que l'alternance régulière consonne-voyelle est plus naturelle que les agrégats consonantiques. La préférence pour une consonne simple dans les attaques syllabiques est d'ailleurs universelle et n'est nullement cantonnée à l'anglais (Shockey, 2003 : 33). Pour certaines langues, comme le français, les agrégats consonantiques dans l'attaque sont encore moins naturels qu'en anglais. D'après Shockey (2003 : 32-33), même si les syllabes de l'anglais sont plus susceptibles de présenter des agrégats consonantiques et d'être ainsi plus lourdes que celles d'autres langues, la tendance est de réduire le nombre de consonnes adjacentes lors du discours spontané. Ainsi, l'élision du yod et la coalescence par le yod sont deux mécanismes qui permettent de simplifier les attaques syllabiques complexes et de se rapprocher de la structure CV privilégiée.

Concrètement, il est aisé de voir que l'élision de /j/ permet de simplifier l'attaque complexe CCV en éliminant la deuxième consonne. Quant à la

¹ La théorie phonologique du CV strict postule même que « le type syllabique universel CV est le seul existant dans les représentations phonologiques » (Brandão de Carvalho, Nguyen & Wauquier, 2010 : 199)

coalescence par /j/, Hannisdal (2006 : 131-122) explique qu'elle présente un autre type de simplification de l'attaque qui permet de passer de deux segments consonantiques à un seul par le biais de la coalescence de l'occlusive alvéolaire initiale /t/ ou /d/ et de la glissée palatale post-initiale /j/ ; coalescence qui donne lieu à l'affriquée palato-alvéolaire /tʃ/¹. Lutz (1991 : 224) qualifie l'élision du yod et la coalescence comme deux « schémas d'amélioration » (*patterns of improvement*) des attaques syllabiques. Ces deux processus présentent donc des simplifications que l'on peut représenter par le schéma suivant :

**Schéma 24 : schémas d'amélioration de l'attaque syllabique
mots de type *tune***

	C initiale	+ C post-initiale	+ V	→	C initiale	+ V
Elision	t	j	u:		t	u:
Coalescence	t	j	u:		tʃ	u:

Ce procédé de simplification des attaques syllabiques est également valable pour les cas de palatalisation par le yod de /s/ et /z/ en /ʃ/ et /ʒ/. En effet, dans les formes traditionnelles non palatalisées, on a affaire à des agrégats consonantiques complexes de type CCV. Les fricatives alvéolaires initiales sont suivies d'une glissée palatale post-initiale puis d'une voyelle. La palatalisation par le yod permet de simplifier l'attaque en passant à une seule unité consonantique de mode fricatif et de lieu palato-alvéolaire. Dans les environnements /sj/ et /zj/, L'élision de /j/ permet également de simplifier l'attaque complexe CCV en éliminant la deuxième consonne. Ces deux processus présentent donc des simplifications que l'on peut représenter par le schéma suivant :

¹ Nous analysons ici l'affriquée comme une consonne unique plutôt que comme la combinaison de deux unités consonantiques. Cette façon de voir les choses est quelque peu sujette à controverse mais c'est l'analyse qui prévaut chez la vaste majorité des linguistes (Roach, 2009a).

**Schéma 25 : schémas d'amélioration de l'attaque syllabique
mots de type *assume, presume***

	C initiale + C post-initiale + V			→	C initiale + V	
Palatalisation	s	j	u:		ʃ	u:
Palatalisation	z	j	u:		ʒ	u:
Elision	s	j	u:		s	u:
Elision	z	j	u:		z	u:

La simplification des agrégats dans l'attaque semble constituer un changement fonctionnel de type « régularisation par simplification » (Wells 1982 : 101-102) visant une certaine conformité avec le système. « La motivation indirecte de certains changements réside en effet dans le désir de produire une plus grande régularité dans le fonctionnement phonologique et phonétique d'une langue. » (Wilhelm, 2011a : 11)

2.3.3.2 Le principe de sonorité

La sonorité est une notion phonologique dont les corrélats phonétiques sont souvent difficiles à définir. Articulairement, elle correspond à la rapidité avec laquelle l'air se déplace dans la chambre de résonance, mais on tend plutôt à se rabattre sur des considérations perceptuelles basées, comme en musique, sur le timbre et l'intensité acoustique. Une voyelle basse, telle que [a], se projette et se perçoit avec aisance ; c'est un son de sonorité maximale. A l'autre extrême, on considérera une consonne plosive sourde, telle que [k], comme un son de sonorité minimale. Sur la base de la salience perceptuelle, on pourrait établir l'échelle suivante, qui utilise un sous-ensemble des phonèmes de l'anglais :

[échelle de sonorité]
moins sonore *plus sonore*
 k > t > d > ʃ > s > v > z > m > n > l > ɹ > i > u > ɪ > ε > æ > a
 (Montreuil, 2001 :46)

Telle est la manière dont Montreuil définit la sonorité. Il est donc possible de hiérarchiser les sons de l'anglais en fonction de leur degré de sonorité. Par ailleurs, les différents phones qui constituent la syllabe ne sont pas agencés dans

un ordre aléatoire au sein de celle-ci. Au contraire, leur position dans la syllabe est conditionnée par leur degré de sonorité respectif. Il s'agit là d'un principe séquentiel de sonorité. Montreuil (2001 : 46) le définit de la façon suivante :

La syllabe phonétique est bien formée si sa sonorité s'accroît de ses extrémités en son centre.

Le statut de [s] dans l'échelle de sonorité est problématique si l'on considère les agrégats consonantiques à l'initiale de type [s] + consonne. En effet, Montreuil (2001 : 56) explique que « parce qu'ils représentent des renversements de sonorité, l'analyse des groupes [st], [sp], [sk], [sl], [sm], [sn], [sf], etc., a suscité de nombreuses controverses. » Un certain nombre de ces exemples correspond aux CPC ayant les agrégats consonantiques /st/, /stj/, /str/ et /sk/. Shockey (2003 : 33) écrit au sujet de tels agrégats que la sonorité est typiquement décroissante en fin de mot et croissante en début de mot, à l'exception des agrégats avec /s/. Ceux-ci constituent donc une exception à une tendance générale de la langue anglaise.

Si nous ne considérons que les deux premiers segments des CPC répertoriés ci-dessus, nous pouvons en isoler deux catégories distinctes. Il s'agit de ceux dont l'agrégat commence par la fricative alvéolaire sourde [s] et l'occlusive alvéolaire sourde [t] et de ceux dont l'agrégat commence par la fricative alvéolaire sourde [s] et l'occlusive vélaire sourde [k]. Dans les deux cas, l'occlusive sourde est moins sonore que le [s]. Ces groupes présentent donc un renversement du principe de sonorité qui est énoncé plus haut et par lequel la sonorité doit aller crescendo des bordures de la syllabe jusqu'à son centre.

Une analyse communément acceptée est celle qui délègue à [s] le statut d'appendice à la syllabe, l'excluant de l'échelle de sonorité syllabique. C'est l'analyse que proposent Montreuil (2001 : 57) et Cruttenden (2008 :49), par exemple.

La palatalisation dans les agrégats de type /st/ ou /sk/ altère-t-elle la façon dont la sonorité est répartie dans la syllabe ? Le passage de la fricative alvéolaire [s] à la fricative palato-alvéolaire [ʃ] contribue à réduire la « distance de sonorité » (Montreuil, 2001) qui existe entre [s] et les deux consonnes initiales. Certes, [ʃ] est

toujours plus sonore que la consonne qui suit, mais la distance entre les deux segments est moindre du point de vue de leur sonorité. La palatalisation constitue donc, en quelque sorte, un pas vers la régularisation dans ces CPC.

Pour les mots comme *tune* et *dune*, nous avons déjà vu que l'affriquée résultant de la palatalisation constituait un segment plutôt que deux (cf. section 2.3.3.1). Les choses sont quelque peu différentes en ce qui concerne les groupes /s/ + occlusive sourde mais elles ne sont pas si éloignées de cette logique dans la mesure où il existe un lien particulier entre /s/ et ces occlusives. En effet, Montreuil (2001, 57-58) souligne que « en anglais, la relation qui existe entre /s/ et les plosives (on pourrait dire les plosives sourdes, parce que les groupes initiaux *sb-*, *sd-* et *sg-* sont extrêmement rares) est plus étroite que celle qui relie /s/ et les non-plosives. On pourrait postuler une fusion au niveau laryngal, à savoir que [st] aurait la structure d'une géminée partielle [...] On sait que les géminées possèdent des propriétés particulières, généralement formulées en termes d'intégrité et d'inséparabilité : on ne peut pas en modifier une partie sans modifier le tout et on ne peut pas insérer du matériel phonologique entre deux éléments géminés. » Montreuil poursuit sa démonstration en expliquant qu'il est impossible d'insérer un schwa entre [s] et [p, t, k] dans un processus d'épenthèse emphatique (anaptyxe). Il explique que l'épenthèse est par exemple fréquente dans un mot comme *strike* (le commentaire sportif se prêtant particulièrement bien à l'épenthèse de type emphatique), mais toujours sous la forme *St[ə]rike* et jamais sous la forme **S[ə]trike*.

La quasi-unicité de /s/ et de l'occlusive qui suit fait aussi partie des raisons pour lesquelles le renversement du principe de sonorité syllabique énoncé plus haut n'est finalement pas si problématique (dans la mesure où le phénomène est si courant, il ne peut pas l'être) dans les groupes /s/ + occlusive sourde. En outre, l'homorganicité qui caractérise [s] et [t] ou encore [s] et [k] dans les versions palatalisées de ces agrégats consonantiques à l'initiale (cf. section 2.3.1.2.3) participe du même phénomène d'unicité des deux consonnes de l'agrégat. Pour

toutes ces raisons, les locuteurs natifs attribuent peut-être de façon inconsciente une sonorité unique aux deux éléments de l'agrégat /s/ + occlusive sourde.

Les facteurs d'évolution dont il a été question jusqu'à présent, qu'ils contribuent à faciliter la communication, à optimiser le système ou à le régulariser, sont tous liés à la *production* langagière. En parallèle, la *réception* du message joue un rôle considérable dans le changement linguistique. Pour certains linguistes, la perception par l'interlocuteur du message et des formes phonétiques qui le composent constitue même le principal paramètre menant au changement des sons.

2.4 Le rôle de la perception dans le changement linguistique

L'hypothèse selon laquelle la perception des événements phonétiques joue un rôle dans l'évolution des langues n'est pas nouvelle¹. Dès le début du XX^e siècle, Baudouin de Courtenay (1910, cité dans Blevins, 2004 : 79) soutient que les erreurs de perception sont des facteurs de changement linguistique, comme peut l'être une analyse phonologique ambiguë du flux phonétique qui caractérise le discours. Par la suite, la théorie de la communication parlée de Jakobson attribue des « places symétriques » au locuteur et à l'auditeur (Nguyen, 2005 : 426). Des études réalisées au cours des dernières décennies ont permis de formaliser des théories du changement qui reposent sur le rôle du récepteur. Nous allons présenter les modèles proposés par Ohala (ex : 1981, 1989, 1993a, 1993b, 1994, 2003), Blevins (2004) et Smith (2007) afin de déterminer comment le rôle du récepteur peut expliquer l'évolution qui caractérise les CPC.

En préambule, il convient de préciser que production et réception sont les deux composantes d'un même processus de transmission du message. Elles ne sont donc pas diamétralement opposées et il existe un rapport de cause à effet entre la manière dont l'information est produite et celle dont elle est perçue. A ce

¹ La loi de Grimm repose en partie sur une telle explication, en raison de l'existence d'allophones aspirés de /p, t, k/ qui auraient été perçus comme des fricatives (Smith, 2007 : 54).

titre, revenons un instant sur la définition du principe du moindre effort proposée par Bloomfield (1933 : 386) :

It is safe to say that we speak as rapidly and with as little effort as possible, approaching always the limit where our interlocutors ask us to repeat our utterance, and that a great deal of sound-change is in some way connected with this factor.

Labov (2001 : 17) propose des reformulations de cette définition qui permettent de lier production et perception autour du concept de *limite* proposé par Bloomfield. Pour expliciter davantage le principe du moindre effort, il suggère que la réduction des formes phonétiques que celui-ci implique prend fin au moment où l'information pourrait être perdue :

We speak with the least effort that is required to be understood by our addressees, but with sufficient effort to ensure that we are understood.

Labov précise ensuite que cette définition n'est pas cohérente avec la thèse selon laquelle le changement des sons peut être une « force destructrice » (*a destructive force*) du point de vue sémantique (Whitney : 1904). Le terme *moindre* effort implique cependant qu'il existe une limite à la réduction des gestes articulatoires (et, par conséquent, à la réduction de l'information phonétique) et que celle-ci est déterminée par le besoin de préserver le sens. Parfois, les facteurs menant à la réduction de l'information phonétique peuvent prendre le pas sur le maintien du sens. Labov (2001 : 17) en arrive ainsi à proposer la définition suivante :

We reduce the phonetic information that we convey to our addressees, sometimes to the point that they do not understand us.

Nous voyons ainsi que production et réception de l'information phonétique, et par conséquent du message, sont étroitement liées.

2.4.1 Le modèle « H&H » et l'assimilation auditive

Le modèle de changement des sons proposé par Ohala (ex : 1981, 1989, 1993a, 1993b, 1994, 2003) repose sur la perception auditive du signal acoustique. Il s'agit d'une théorie du changement entièrement non-téléologique (Ohala, 1981, 1989, 1993b) dont toutes les composantes ont été étudiées en laboratoire.

Le principe de l'évolution des sons repose sur les variantes phonétiques, au nombre pratiquement infini, qui sont produites dans le discours (Ohala, 1981 : 179). La variation ne concerne pas seulement des locuteurs différents. Elle existe aussi de façon interne au locuteur dans des proportions importantes (Ohala, 1993b : 239).

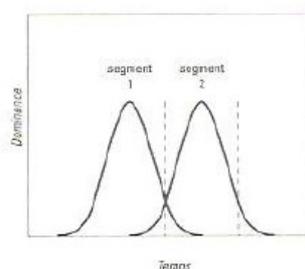
On considère traditionnellement que, dans l'esprit du locuteur, l'énoncé qu'il produit est composé d'une suite d'unités phonologiques distinctes (Ohala, 1994 : 374). En revanche, les choses ne sont pas si claires que cela au niveau phonétique et il y a fréquemment coarticulation de phonèmes voisins, ce qui constitue le fondement même des phénomènes d'assimilation. Cette dualité se fait le reflet de l'opposition traditionnelle entre phonétique et phonologie. « La phonologie fait (...) le pari que sur la réalisation phonétique, non-linéaire car entraînant une série de chevauchements de traits, les locuteurs projettent une suite linéaire d'unités, à l'image d'un collier de perle » (Brandão de Carvalho, Nguyen et Wauquier, 2010 : 72). En réalité, les différentes unités constitutives de la chaîne parlée se chevauchent. En cela, le signal sonore est loin d'être parfait (Ohala, 1993b : 258). Ainsi que l'explique Studdert-Kennedy (1998 : 169-170) :

Speech is not a simple left-to-right sequence of discrete and invariant alphabetic segments such as we see on a printed page. The reason for this is that we do not speak phoneme by phoneme, or even syllable by syllable. Typical rates of speech- 10 to 15 phonemes/second- are possible because we coproduce, or coarticulate, the units. At each instant, our articulators are executing overlapping patterns of movements that may correspond to several neighbouring phonemes, including phonemes in neighbouring syllables. (...) Thus, the units of the acoustic signal do not correspond, one for one, with the units of perception.

La réalité de la coarticulation inhérente au langage oral peut être illustrée par le schéma ci-dessous, tiré de Brandão de Carvalho, Nguyen & Wauquier (2010 : 150) :

L'axe horizontal représente le temps, et l'axe vertical ce que différents phonéticiens ont désigné sous le terme de dominance. La dominance renvoie à l'influence de chaque segment sur le tractus vocal à chaque instant. Lorsque l'on se déplace de gauche à droite sur l'axe temporel, on constate que l'influence exercée par le premier segment sur le tractus vocal est d'abord nulle, pour s'accroître ensuite de manière graduelle, jusqu'à ce que le tractus vocal soit complètement dominé par ce segment. Dans un deuxième temps, le segment relâche progressivement son emprise sur le tractus, pour finir par disparaître. Comme on peut le constater, les gestes associés aux deux segments se chevauchent partiellement sur l'axe temporel.

**Schéma 26 : recouvrement temporel entre gestes articulatoires,
Brandão de Carvalho, Nguyen & Wauquier (2010 : 150)**



Des études de phonétique instrumentale permettent de démontrer que les unités se chevauchent, non seulement au plan de la *production*, mais également au niveau de la *perception*. Cependant, le récepteur les reconstruit naturellement par l'intermédiaire d'une « analyse grammaticale » (*parsing*) du flux sonore (Ohala, 1994 : 374-375). En effet, « l'expérience qu'un locuteur possède de la langue dont il se sert habituellement le conduit fréquemment à appliquer certaines règles correctrices au flux sonore qu'il perçoit lorsqu'il se trouve en position de récepteur. » (Wilhelm, 2011a : 10). Ohala (1981) parle de *règles reconstructrices* (*reconstructive rules*) qui permettent de dériver les formes sous-jacentes communes à partir de différents allophones. La plupart du temps, l'analyse est correcte et le signal que le locuteur voulait émettre est reconstruit à l'identique (Ohala, 1981 : 183).

Cependant, dans une minorité de cas, l'analyse grammaticale du récepteur est erronée et les unités constitutives de l'énoncé ne sont pas correctement décodées. Ohala (1994 : 376) explique que le changement linguistique est possible lorsque les erreurs de découpage du flux sonore en unités distinctes ne sont pas corrigées :

Such mis-parsings, which can be found in controlled listening tests in the laboratory, apparently occur at modest rate in all exchanges between speaker and hearer. Most such errors are corrected but those that are not are potential **sound changes**.

De façon plus générale, le modèle de changement linguistique proposé par Ohala et Lindblom, et connu sous le nom de *H&H theory* (*Hypo and Hyper Speech Theory*), repose sur les phénomènes d'*hyoadaptation* et

d'*hyperadaptation*¹ chez le récepteur. Selon Lindblom (1986, 1990), le discours de tout locuteur s'articule le long d'un continuum qui va de l'hypoarticulation à l'hyperarticulation. Les énoncés produits suivent un principe de variabilité adaptative répondant aux deux exigences que sont le besoin d'intelligibilité pour l'auditeur et le principe d'économie articulatoire chez le locuteur (Meunier, 2005 : 355). A partir de ces considérations, le changement se manifeste de deux façons différentes. Lorsqu'il y a hypoadaptation, le récepteur, en tentant de reproduire des sons qu'il n'a pas correctement perçus, peut « manquer la cible » (Smith, 2007) en sous-articulant (son articulation sera ainsi moindre que l'articulation initiale). De cette façon, la modification de la réalisation d'un phonème consonantique liée à des phénomènes de coarticulation peut être perçue comme une réalisation novatrice du phonème et généralisée à d'autres environnements (Ohala, 1981). A l'inverse, une application erronée des règles correctrices peut aussi mener à la rectification d'erreurs qui n'existent pas et donner lieu à une sur-articulation. Il s'agit là d'*hyperadaptation*. Les phénomènes d'*hyperadaptation* ne concernent pas les CPC, contrairement aux phénomènes d'hypoadaptation. En effet, alors que l'hypoadaptation est liée au processus d'assimilation qui caractérise les CPC, l'*hyperadaptation* relève du phénomène inverse, celui de *dissimilation* (Ohala, 1994)².

L'hypoadaptation du modèle « H&H » est une théorie particulièrement utile pour rendre compte du changement inhérent aux CPC car, dans la terminologie d'Ohala (1993a : 156), coarticulation et assimilation sont parfaitement synonymes.

Lorsqu'un récepteur copie la façon de parler d'un locuteur par phénomène d'hypoadaptation, un « mini changement » (*mini sound change*) est créé. Si cette évolution est à son tour copiée par d'autres locuteurs, ce mini changement peut devenir un changement de sons régulier, c'est-à-dire typique d'une communauté

¹ Nous préférons utiliser les termes d'hypo- et d'*hyperadaptation* proposés par Smith (2007) plutôt que ceux d'hypo- et d'*hypercorrection* originellement proposés par Ohala afin d'éviter la confusion avec l'*hypercorrection* de type sociolinguistique.

² Un exemple d'*hyperadaptation* serait la réalisation [tjɛrn] pour l'item *chain*, par processus de dissimilation erronée de l'affriquée [tʃ] en [tj].

linguistique donnée (Ohala, 1981 : 184). Le terme utilisé est alors celui de « maxi changement » (*maxi sound change*).

Le modèle proposé par Ohala n'explique cependant pas comment opèrent les phénomènes de transmission et de diffusion au sein de la communauté linguistique. Les travaux du linguiste américain portent sur le changement à l'échelle d'un locuteur, partant du principe que transmission et diffusion relèvent de mécanismes différents qui ne concernent pas véritablement les *causes* du changement. Nous reviendrons sur les phénomènes de transmission et de diffusion dans la section 2.9 de cette étude. Il est cependant nécessaire de remarquer que la dimension temporelle qu'impliquent des évolutions graduelles n'est pas incompatible avec dans le modèle proposé par Ohala, les changements pouvant avoir lieu sur plusieurs générations de locuteurs.

Le modèle « H&H » permet d'établir un parallèle entre synchronie et diachronie. Ohala (1994 : 375) soutient ainsi que la coarticulation de certains phonèmes en synchronie, et les problèmes de perception qui en découlent, sont le reflet exact d'autres co-occurrences, identifiables au niveau diachronique. Il illustre son propos avec un exemple de palatalisation :

Synchronically, stops released before high vowels or glides show more intense noise in their burst and aspiration (if any); this is the same environment where diachronically stops develop into affricates (e.g., actual < [ækt + juəl] is [æktʃuəl]).

Dans l'item *actual*, nous avons affaire à un cas de *coarticulation fossilisée*, c'est-à-dire qu'un schéma de variation à l'origine synchronique et phonétique est devenu diachronique et phonologique (Ohala, 1993a : 155). Un grand nombre de changements linguistiques sont le résultat de coarticulations fossilisées et, donc, phonématisées (Ohala, 1993a).

Dans la logique historique définie par le chapitre 1 de la présente étude, le parallèle entre synchronie et diachronie qu'établit Ohala est tout à fait transférable aux CPC de type *tune* et *dune*, la coalescence par le yod après /t, d/ en syllabe accentuée s'inscrivant historiquement dans la droite lignée du même type de palatalisation en position inaccentuée. Les variantes palatalisées dans ces items sont certainement *en cours de fossilisation*, ce qui permettrait d'expliquer le

changement en cours que laissent supposer les études de préférences de prononciation de Wells (cf. chapitre 1). Ainsi, dans un mot comme *tune*, la suite [t+j] peut être interprétée comme [tʃ] et reproduite, suite au phénomène d'hypoadaptation et à la non-application de règles correctrices :

Confronted with a potential distortion, the listener can acquire sufficient experience to be able to factor it out. He knows that a slightly affricated release to a stop before a high front vowel or a glide is to be expected and that it is not part of the speaker's intention. (Ohala, 1989 : 185)

La non-application de règles correctrices ne permet pas au récepteur de neutraliser (*to factor out*) l'affrication liée à l'environnement phonétique. Cette affrication peut ainsi devenir une nouvelle norme chez lui.

Pour Ohala (1981 : 185), l'oubli de l'environnement qui conditionne une réalisation novatrice est la cause du vrai changement de sons à l'échelle de l'individu (par opposition à une variante allophonique). Celui-ci naît à partir du moment où le récepteur/locuteur n'associe plus de façon mécanique l'environnement qui a généré le changement phonétique à l'innovation effectivement produite. Si l'on applique ces considérations aux agrégats consonantiques en /st, str, stj/, il est possible que la généralisation de l'emploi d'une palato-alvéolaire dans les agrégats /st/, qui ne comportent aucun des segments assimilateurs /r/ et /j/ (cf. section 1.6.5), soit le résultat d'une perte de vue de l'environnement déclenchant le processus de palatalisation par l'intermédiaire de ces assimilateurs.

En résumé, le changement de sons chez Ohala (1993a : 162-163) est en grande partie le résultat d'un échec du processus de normalisation du signal sonore, dû à la non-identification de l'environnement phonétique conditionnant une coarticulation particulière. Cela est souvent le cas dans les évolutions résultant de processus d'assimilations (Ohala, 1993b : 247). Ainsi, le récepteur n'identifie pas une variante particulière comme contextuellement prévisible et l'incorpore à son lexique mental (*mental lexicon*). Lorsqu'il est en position de locuteur, sa prononciation repose alors sur la nouvelle norme ainsi créée. Le

résultat est fréquemment, non pas une reproduction fidèle de la variante phonétique considérée, mais son exagération (Ohala, 1993a : 63).

Pour prendre l'exemple d'un mot comme *tune*, la suite [tju:n] peut évoluer en [tʃu:n] suite à plusieurs phénomènes successifs :

1/ Le dévoisement de /j/ peut aboutir à la production de la fricative palatale [ç] chez le locuteur (cf. section 1.6.7).

2/ Cette palatale peut être perçue comme la palato-alvéolaire [ʃ], très proche de [ç]. Afin de trancher de façon certaine entre [ç] et [ʃ], il faudrait avoir recours à un spectrographe. Quoiqu'il en soit, le co-énonciateur peut avoir tendance à percevoir une palato-alvéolaire, en raison du système phonologique qui est le sien et qui conditionne sa perception des sons.

3/ Lorsque le récepteur devient locuteur, [ç] peut être exagéré et reproduit comme [ʃ]. Le phénomène d'exagération dont parle Ohala est donc certainement l'une des causes de l'évolution recensée suite au processus de coalescence par le yod après /t/.

L'hypoadaptation permet également d'expliquer la palatalisation dans les items tels que *dune*, *assume* et *presume*. Les suites [d+j], [s+j] et [z+j] sont interprétées respectivement comme des palato-alvéolaires [ʒ], [ʃ] et [ʒ] et reproduites en tant que telles, par phénomène de sous-articulation. L'exagération de l'élément fricatif initialement produit dans les suites [s+j] et [z+j] joue peut-être également un rôle. L'assimilation qui caractérise la production de ces CPC est ainsi certainement de type auditif, du moins en partie. Pavlík (2009 : 11) définit de la façon suivante l'*assimilation auditive* :

Auditory assimilation is an assimilation that can be detected auditorily by means of auditory testing. Interestingly, there seem to be assimilations that occur only in perception, that is, some assimilations are articulatorily not present but they are nevertheless heard as assimilations.

En parallèle, des erreurs de perception dues à la confusion de phones similaires au plan acoustique (même s'ils diffèrent au niveau articulatoire) peuvent mener à de « mini changements » lors d'interactions entre un locuteur et son interlocuteur. A l'instar des erreurs dues aux phénomènes de coarticulation,

ces évolutions peuvent devenir des « maxi changements » si elles ne sont pas rectifiées et si elles se propagent par imitation dans la communauté linguistique pour aboutir à un changement de norme (Ohala, 1993b : 244). Nguyen (2005 : 429) explique que, si la perception des occlusives est catégorielle, celle des fricatives l'est moins. Ainsi, outre les phénomènes d'hypoarticulation, qui peuvent expliquer l'assimilation dans la palatalisation des agrégats /st/, /stj/ et /str/ et dans la palatalisation de /s/ par /r/, la similitude des phones [s] et [ʃ] peut également jouer un rôle dans l'innovation que constituent ces CPC. En effet, des études de phonétique instrumentale montrent que le récepteur divise /s/ et /ʃ/ le long d'un continuum (Mann et Repp, 1981 ; cités dans Ohala, 2003). La proximité phonétique qui existe entre [s] et [ʃ] s'explique par le fait qu'ils partagent un mode d'articulation de type fricatif et qu'ils sont tous deux sourds. Seul le lieu d'articulation varie (alvéolaire pour [s] vs. palato-alvéolaire pour [ʃ]). Dans certaines langues (par exemple le coréen, cf. Yavas, 2006 : 37), ces deux phones ne sont d'ailleurs pas contrastifs ; il s'agit de simples allophones¹. Il est donc fort possible que l'assimilation auditive donne lieu à des erreurs de différenciation entre [s] et [ʃ]². Ces erreurs peuvent à leur tour créer des « mini changements » conduisant éventuellement à des « maxi changements ». L'assimilation auditive est particulièrement probable dans l'environnement de /r/ (agrégats en /str/ ou palatalisation de /s/ par /r/) dans les variétés d'anglais où la réalisation phonétique du /r/ est celle de la consonne approximante rétroflexe [ɻ], comme dans la plupart des variétés d'anglais américain, en Irlande ou dans le sud-ouest de l'Angleterre (Glain, 2013). Dans ces accents, la zone d'approximation est plus postérieure et la langue plus incurvée que dans les variétés où le /r/ est une post-alvéolaire, comme

¹ En anglais, le statut des deux sibilantes est résolument phonémique. Cependant, il est possible que la distribution singulière de /s/ et /ʃ/ dans les agrégats consonantiques initiaux (cf. section 1.6.5) puisse contribuer à une certaine confusion entre les deux phones.

² Montreuil (2001 : 51) donne un exemple d'assimilation auditive lié à un cas de palatalisation de [s] en [ʃ]. Il s'agit un cas de palatalisation de phrase mais la logique est tout à fait transférable aux cas de palatalisation de mots. L'oreille perçoit la suite *this shoe* comme [ðɪʃʃu:]. Néanmoins, « un spectrographe révélerait en fait d'infimes différences dans la coarticulation des suites /s/ + /ʃ/ vs. /ʃ/ + /ʃ/. Cela pose le problème de savoir si ces contrastes sont neutralisés. La phonétique instrumentale, étant capable de déceler des distinctions que l'oreille ne perçoit pas, maintiendra que la majorité des processus d'assimilation ne sont en fait pas neutralisants. Pour la perception commune, ils le sont ».

en RP. L'assimilateur /r/ étant plus postérieur, il peut davantage rétracter le /s/, ce qui ne peut que rapprocher [s] et [ʃ] au plan articulatoire, et donc favoriser l'assimilation auditive.

2.4.2 La phonologie évolutionnaire et le modèle « CCC »

Le modèle de phonologie évolutionnaire proposé par Blevins (2004) s'inscrit dans la continuité du modèle « H&H ». Il est en effet résolument non-téléologique et s'appuie sur la variation phonétique inhérente au langage et sur les erreurs de perception qui en découlent, rendant en cela la communication imparfaite :

Sound change happens because of the way in which we produce and hear speech. It does not happen in order to improve speech in any way (Blevins, 2004 : 16)

A l'instar des propositions d'Ohala, les innovations phonétiques sont le reflet de processus diachroniques chez Blevins. La phonologie évolutionnaire permet donc d'articuler diachronie et synchronie. Elle permet également de faire le lien entre le niveau phonétique et le niveau phonologique, comme le fait la théorie « H&H ».

L'analogie avec la théorie évolutionnaire de Darwin s'explique par l'évolution parallèle de certains sons dans des langues différentes, à la manière des traits génétiques qui se développent de façon indépendante dans plusieurs espèces. Ainsi, certains sons évoluent dans la même direction à travers les langues (Blevins, 2004 : 18). C'est par exemple, le cas de [ki], qui évolue en [tʃi] dans bien des langues, à l'instar des phénomènes de palatalisation du vieil-anglais (cf. section 1.4.3.4), en raison de la propension à percevoir [ki] comme [tʃi] (Blevins, 2004 : 33). C'est typiquement le cas des phénomènes d'assimilation consonantique (tels les CPC). Leur généralisation crée un changement phonologique dont l'origine se trouve dans une variation de type phonétique

(Blevins, 2004 : 144). Comme dans le darwinisme¹, toutes les évolutions ne perdurent pas de façon durable. En résumé :

Evolutionary Phonology proposes historical, non-teleological, phonetic explanations for synchronic sound patterns. Cross-linguistic similarities which occur with greater than chance frequency are viewed as the result of direct inheritance or parallel evolution. (...) the primary explanation for a synchronic sound pattern is historical (Blevins, 2004 : 81)

Ce modèle de changement semble bien correspondre à l'évolution qui caractérise les CPC, et cela pour deux raisons. Tout d'abord, les CPC s'inscrivent dans la continuité d'un long processus historique de développement la palatalisation en anglais (cf. chapitre 1). Par ailleurs, comme nous l'avons plusieurs fois remarqué, les mécanismes ayant mené à la palatalisation en anglais fonctionnent (ou ont fonctionné) à l'identique dans d'autres langues.

Le modèle de changement de sons de Blevins (2004 : 32-33) se décline en trois types d'évolutions distinctes qualifiées de CHANGE, CHANCE et CHOICE¹. Il est ainsi qualifié de modèle « CCC » (*CCC model*) :

GENERAL TYPOLOGY OF SOUND CHANGE IN EVOLUTIONARY PHONOLOGY
(S = SPEAKER, L = LISTENER)

i. CHANGE: The phonetic signal is *misheard* by the listener due to perceptual similarities of the actual utterance with the perceived utterance.

Example: S says [anpa]
L hears [ampa]

ii. CHANCE: The phonetic signal is accurately perceived by the listener but is intrinsically phonologically ambiguous, and the listener associates a phonological form with the utterance which differs from the phonological form in the speaker's grammar.

Example: S says [ʔaʔ] for /aʔ/
L hears [ʔaʔ] and assumes /ʔa/

iii. CHOICE: Multiple phonetic signals representing variants of a single phonological form are accurately perceived by the listener, and due to this variation, the listener (a) acquires a prototype or best exemplar of a phonetic category which differs from that of the speaker; and/or (b) associates a phonological form with the set of variants which differs from the phonological form in the speaker's grammar.

Example: S says [kakáta], [kǎkáta], [kkáta] for /kakata/
L hears [kkáta], [kǎkáta], [kakáta] and assumes /kkata/
(Blevins, 2004 : 32-33)

¹ Il existe en fait une longue tradition qui consiste à rapprocher le changement linguistique de l'évolution darwinienne. Pour plus de détails, on pourra se référer à Labov (2001 : 3-15).

¹ Par souci de cohérence, nous garderons ici la terminologie anglaise et les lettres majuscules pour faire référence à chaque type d'évolution.

L'interprétation selon laquelle les CPC correspondent à un changement de type CHANCE paraît difficilement justifiable. Cela impliquerait en effet que le récepteur perçoive correctement les variantes traditionnelles [tj, dj, sj, zj, st, str, stj, s] dans les items concernés¹, mais qu'il y associe phonologiquement /tʃ, dʒ, ʃ, ʒ, ʃt, ʃtr, ʃtj, ʃ/. Cela paraît peu probable dans le cadre d'un changement en cours, en raison de la préférence normative pour les variantes traditionnelles. En revanche, pour des changements déjà établis dans la communauté linguistique, cette interprétation est bien plus envisageable. Un locuteur prononçant *actually* comme [ˈæktʃuəli] ou [ˈæktʃuəli], présente une information phonologiquement ambiguë (car située entre /j/ et /ʃ/, cf. section 1.6.7) qui peut être interprétée comme /ˈæktʃuəli/ par le co-interlocuteur, en raison de la pression exercée par la norme.

Il est possible que le mécanisme de CHANCE opère pour les CPC les plus fréquents, c'est-à-dire les cas de coalescence par le yod après /t/ d'après les dictionnaires de prononciation et notre étude de corpus (cf. section 3.2.1). En effet, comme nous le verrons plus tard (cf. section 2.5.2), les phénomènes de fréquence jouent un rôle important dans le changement linguistique. Dans ce cas, une réalisation de type [ˈtʃu:n] serait interprétée comme /ˈtʃu:n/ par un récepteur qui aurait lui-même /ˈtʃu:n/ comme forme sous-jacente.

Certains CPC se conforment au changement de type CHANGE. Il y a là confusion de phones similaires au plan acoustique et, par conséquent, erreur de perception. CHANGE est donc particulièrement probable dans les cas de la palatalisation de /s/ en /ʃ/ dans les agrégats en /st/, /stj/ et /str/, comme dans l'environnement de /r/, notamment si celui-ci est rétroflexe (cf. section 2.4.1). Le récepteur entend par exemple [ˈgrəʊfri] ou [ˈftju:dənt] alors que le locuteur a prononcé [ˈgrəʊsri] ou [ˈstju:dənt]. Il s'agit d'un cas typique d'assimilation auditive. A terme, les représentations sous-jacentes des items *grocery* et *student* peuvent devenir /ˈgrəʊfri/ et /ˈftju:dənt/ chez cet individu, qui produit alors [ˈgrəʊfri] et [ˈftju:dənt] lorsqu'il est en position de locuteur.

¹ Respectivement *tune*, *dune*, *assume*, *presume*, *stop*, *strong*, *student*, *grocery*, par exemple.

D'autres CPC semblent parfaitement correspondre au changement de type CHOICE qui, comme son nom l'indique, implique un choix de la part du récepteur entre plusieurs variantes phonétiques d'un même item lexical. D'après Blevins (2004 : 141), le choix se fait en direction d'une forme prototypique (une *idéalisation*) et conditionne la « représentation phonologique » (*phonological representation*), soit la forme sous-jacente, que le récepteur associe à l'item en question. Pour un item comme *tune*, le récepteur entend plusieurs variantes de [ˈtʃu:n] et de [ˈtʃu:n], qui présentent des degrés de dévoisement et d'affrication différents, et les interprète comme /ˈtʃu:n/. CHOICE est typique de changements caractérisés par la variation inhérente au continuum discours relâché - discours soigné (Blevins, 2004 : 262). Or, les CPC trouvent peut-être leur origine dans les spécificités du discours relâché (cf. section 2.5.2).

Dans CHOICE, le récepteur peut aussi interpréter /əˈʃu:m/ et /priˈzu:m/ à partir de variantes de *assume* et *presume* présentant des degrés de friction différents. Blevins (2004 : 142) explique d'ailleurs que le passage de /sj/ à /ʃ/ relève du phénomène de CHOICE. Théoriquement, le même principe peut être à l'œuvre dans la palatalisation de /s/ en /ʃ/ dans des items comme *grocery*, en raison de la variation de la friction du /s/ initial et des différents degrés de rétraction de ce /s/ dans l'environnement de /r/. Dans le changement de type CHOICE, l'input auditif est caractérisé par les différentes variantes produites par un même locuteur (i.e. il est caractérisé par la variation interne au locuteur). Plus un item lexical est fréquent, plus il est susceptible de conditionner un changement de type CHOICE (Blevins, 2004 : 263), par la multiplication des variantes co-existantes. En outre, plus une variante particulière est entendue de façon fréquente, plus elle influence la représentation sous-jacente des nouveaux apprenants (Blevins, 2004 : 41-42). Cela permet d'expliquer comment la variation crée un changement phonologique de type générationnel, par phénomène de CHOICE.

Blevins (2004 : 44) résume son modèle comme suit :

To summarize, CHANGE, CHANCE, and CHOICE are intrinsic features of the inexact language inheritance mechanism and constitute primary sources of sound change at the level of the individual.

Blevins (2004 : 19) reconnaît cependant qu'un changement de sons doit se répandre dans la communauté linguistique pour être reconnu. A l'instar de la théorie « H&H », le modèle « CCC » porte uniquement sur le changement à l'échelle de l'individu, étape essentielle pour créer les conditions nécessaires à une véritable évolution linguistique. Le changement à l'échelle de l'individu constitue donc un changement linguistique *potentiel*, ce qui n'est pas sans rappeler ce que dit Ohala (1994 : 376) à propos des erreurs relevant d'une mauvaise analyse grammaticales du récepteur :

Most such errors are corrected but those that are not are potential sound changes.

Blevins (2004 : 19) explique que les facteurs sociaux et la sociolinguistique sont les mieux à même de rendre compte du *véritable* changement de sons (i.e. du changement à l'échelle de la communauté linguistique) :

The study of how sound change spreads involves studies of societal interactions and relationships, and forms one of the core areas of sociolinguistics (...). This study focuses only on sound change at the level of the individual which *can* spread and give rise to sound change at the level of the speech community.

Une analyse de type sociolinguistique est donc nécessaire pour rendre compte de l'évolution inhérente aux CPC. Nous pouvons en déduire que, si le potentiel du changement est de nature strictement linguistique, la portée que peuvent avoir les innovations produites à l'échelle des individus est liée à des facteurs sociaux. Rappelons ici les propos de Meillet (1926 : 17-18), pour qui le seul élément qui puisse permettre d'expliquer le changement linguistique est le changement social.

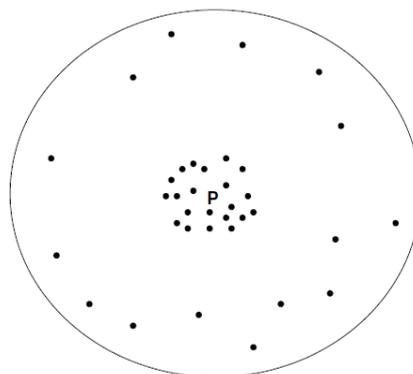
2.4.3 Le modèle cognitif de Smith

Smith (2007) propose une théorie proche du « H&H » qui inclue la dimension sociale du changement. Ainsi, la distinction entre changement interne et changement externe n'est pas pertinente chez Smith (2007 : 74), les deux étant liés. Son modèle se veut *cognitif*. Taylor (1996 : ix) définit la linguistique cognitive par opposition à la linguistique générative :

Whereas generativists regard knowledge of language as an autonomous component of the mind, independent, in principle, from other kinds of knowledge and from other cognitive skills, cognitivists posit an intimate, dialectic relationship between the structure and function of language on the one hand, and non-linguistic skills and knowledge on the other.

Le potentiel du changement linguistique se trouve dans la variation (Smith, 2007 : 20). La variation intra-individuelle s'articule le long d'un continuum qui va de l'hypo- à l'hyperarticulation et est régie par des contraintes communicatives et situationnelles. En d'autres termes, le locuteur dispose, pour un phone donné, d'une gamme de variantes dont il peut extraire une réalisation particulière en fonction des types de communication et de situation auxquels il est confronté. Parmi ces variantes, il existe une réalisation prototypique du phone qui correspond à sa valeur sous-jacente chez le locuteur en question (Smith, 2007 : 19-20). Smith (2007 : 19) rappelle à ce titre que l'une des anciennes définitions du terme *phonème* correspond à une « famille de sons » (*a family of related sounds*, cf. Jones, 1956 : 172), organisés autour d'une réalisation prototypique (voir schéma ci-dessous).

Schéma 27 : une famille de sons (Smith, 2007 : 20)



- = actual realizations
- P = prototypical realization

Cette réalisation prototypique varie selon les locuteurs. Suite à des phénomènes d'hypo- ou d'hyperadaptation, le récepteur peut changer sa

prononciation, par identification avec la valeur prototypique de son interlocuteur et adoption de celle-ci. Smith (2007 : 11) soutient qu'un véritable changement s'opère à l'échelle de l'individu si l'adoption entraîne une modification du *système* du récepteur, c'est-à-dire si l'évolution est d'ordre phonologique. L'importance du processus du changement est proportionnelle à la fréquence du contact entre locuteurs et de l'exposition à un système phonologique différent. A partir de ces considérations, Smith (2007 : 27) propose la définition suivante pour le changement à l'échelle de l'individu (« mini changement »):

A sound change has taken place when a variant form, mechanically produced, is imitated by a second person and that process of imitation causes the system of the imitating individual to change.

Les cas de coalescence par /j/ après /t, d/ conviennent bien à une explication de ce type. Lorsqu'un locuteur A ne palatalisant qu'en syllabe inaccentuée (ex : *actually, fortune, duality, durability*) se trouve en contact avec un locuteur B qui palatalise en position inaccentuée *et* accentuée (ex : *actually, fortune, tune, tutor, dune, reduce*), l'adoption des valeurs prototypiques de B peut entraîner une modification au sein du système consonantique de A. En effet, il peut y avoir neutralisation de l'opposition /tj, dj/ vs. /tʃ, dʒ/ chez A, entraînant ainsi une modification de son système de A₁ en A₂ comme illustré ci-dessous :

Système initial A₁ du locuteur A

/tʃ/	<i>actually, fortune</i>
/dʒ/	<i>duality, durability</i>
/tj/	<i>tune, tutor</i>
/dj/	<i>dune, reduce</i>

→

Système modifié A₂ du locuteur A, suite au contact avec le locuteur B

/tʃ/	<i>actually, fortune, tune, tutor</i>
/dʒ/	<i>duality, durability, dune, reduce</i>

Ainsi le système consonantique de A peut se trouver en partie altéré suite à un processus d'imitation, comme l'indique Smith. Les raisons qui peuvent pousser

un locuteur A à adopter les formes d'un locuteur B seront développées dans la section 2.5.3.

Chez Smith, comme chez Blevins, le changement de sons relève de la norme, et non de l'exception. La raison pour laquelle l'évolution incessante des sons ne mène pas à une incompréhension totale entre interlocuteurs est que la majorité des innovations qui naissent de l'interaction entre deux locuteurs n'est pas diffusée dans la communauté (Smith, 2007 : 12-13) :

It may well be that many, if not most, linguistic changes (...) are never diffused very far (...)

It therefore seems theoretically robust to suggest that many linguistic changes fail to diffuse beyond a very limited speech community.

Si le potentiel du changement est toujours présent sous la forme de la variation, il faut une interaction entre des processus extralinguistiques et intralinguistiques en un lieu et à un moment donné pour qu'un changement particulier soit mis en œuvre, puis diffusé (Smith, 2007 : 10). La question qui s'impose est celle de l'activation du changement à grande échelle (*the actuation problem*, cf. Weinreich, Labov & Herzog, 1968) : pourquoi le changement est-il « activé » à un moment et en un lieu donné ? Pourquoi n'opère-t-il pas en un autre lieu et à un moment différent ? Sur ce point, Smith (2007) explique que la raison pour laquelle certaines innovations subsistent peut résulter de considérations sociales. Selon un modèle cognitif, l'évolution peut être liée à des événements historiques ou sociaux majeurs¹, voire à des considérations idéologiques² (Labov, 2010 : 244). Ainsi, l'activation du changement peut être due à une conjoncture historique ou sociale particulière.

¹ L'invasion des Vikings et celle des Normands constituent, par exemple, des événements historiques majeurs ayant entraîné de nombreux changements linguistiques à grande échelle (cf. chapitre 1). Il est possible que l'élément déclencheur de l'évolution qui caractérise la Loi de Grimm soit la rencontre entre des tribus germaniques et le peuple des Rhètes (Smith, 2007 : 81-87). Labov (2010) estime que le changement vocalique connu sous le nom de *Northern Cities Chain Shift* trouve ses origines dans la construction du canal Érié (1817-1825) dont le but était de relier l'Océan Atlantique aux Grands Lacs. Selon Labov (2001 : 294-322), les deux guerres mondiales ont eu un impact sur certains changements importants dans la prononciation de la ville de Philadelphie.

² Labov (2010) démontre également que le *Northern Cities Chain Shift* est l'une des manifestations linguistiques de l'idéologie *Yankee* des habitants de la région.

L'émergence des CPC (dans la deuxième partie du XX^e siècle, cf. section 1.6), correspond historiquement à la période au cours de laquelle la RP commence à perdre de son prestige en Grande Bretagne. Parallèlement, on assiste à un regain d'intérêt pour les prononciations non-standard, ce qui se traduit par le retour d'accents régionaux sur les ondes de la BBC à partir des années 1960. Cette tendance n'a cessé de croître depuis, dans tous les médias. Au cours de la même période, la RP cesse d'être une exigence dans les écoles privées ou dans l'Eglise d'Angleterre (cf. section 1.4.7.2).

Au plan psychologique, le phénomène est important puisqu'il contribue à une diminution de l'insécurité linguistique (cf. section 1.4.7.2) chez les locuteurs dont l'anglais n'est pas standard. En outre, la perte de prestige de la RP est une donnée sociétale notable en Grande Bretagne, où la prononciation a toujours été considérée comme le miroir des classes sociales. Si l'on suit le modèle de Smith, le recul de la RP peut être une explication à l'activation du changement qui caractérise les CPC, à condition d'y trouver une justification s'inscrivant dans un contexte historique et/ou social particulier. Par ailleurs, pour que cette théorie soit applicable à la présente étude, il convient de dépasser le strict cadre des variétés britanniques puisque les CPC constituent un phénomène bien plus étendu (cf. section 1.6.9).

Il se trouve que les décennies qui suivent la Seconde Guerre mondiale sont caractérisées par des changements considérables dans le paysage social britannique. Hannisdal (2006 : 15) fait précisément le lien entre ce contexte socio-historique particulier et le recul de la RP :

Up until the middle of the 20th century RP reigned supreme as the unrivalled English pronunciation standard. But in the decades after the Second World War Britain underwent radical social changes which also left their marks on the linguistic development and on the attitudes towards accent. Along with the general social changes, the role of RP also changed considerably. Between 1944 and 1966 the number of universities in Britain doubled and higher education became available to people from diverse social backgrounds. The increased democratisation in the educational system extended into the occupational and public life. Professional and academic careers became open to people from the lower social strata, who of course were non-RP speakers. Regional accent features "massively invaded the realms of the social élite" (Wotschke 1996: 221) and the hegemony of RP was broken. An educated speaker was no longer synonymous with an RP speaker, and RP was no longer the exclusive property of a narrow social class.

En 1970, Gimson (1970 : 18-19) écrit :

The acceptance of the BBC accent, i.e. some form of RP, as a standard can no longer be said to be common amongst the younger people. The social structure of the country is much less rigid than it was forty years ago, and the young are particularly apt to reject authority of any kind. This general rejection includes the accent of the “Establishment”, i.e. RP.

Ainsi, le recul de la RP en Grande Bretagne correspond à la fois à une période caractérisée par une idéologie plus égalitaire et à des changements sociaux allant dans le même sens. Kerswill (2007 : 38) note que la forte mobilité sociale qui caractérise la Grande Bretagne de la deuxième partie du XX^e siècle s’accompagne de la perte du statut privilégié de la RP. Parallèlement, l’émergence d’accents non-standard dans de nouveaux contextes doit être vu en lien avec l’idéologie plus libérale qui commence à prendre forme dans les années 1960 (Kerswill, 2007 : 51). Celle-ci est synonyme d’une plus grande égalité entre les sexes et les différentes ethnies composant le paysage britannique, de la légalisation de la contraception, de l’avortement et de l’homosexualité. Elle s’accompagne d’un meilleur accès pour tous à l’éducation. Nous trouvons là les conditions favorables à un changement linguistique dans le cadre d’un modèle cognitif.

Le déclin de la RP dépasse les îles Britanniques après la Seconde Guerre mondiale, notamment en raison de la perte de prestige du Royaume Uni qui accompagne la fin de l’Empire britannique. C’est le cas aux Etats-Unis, où la RP constituait jusqu’alors une sorte de modèle d’anglais international auprès de la haute société :

r-less pronunciation, as a characteristic of British Received Pronunciation, was also taught as a model of correct, international English by schools of speech, acting, and elocution in the United States up to the end of World War II. It was the standard model for most radio announcers and used as a high prestige form by Franklin Roosevelt¹ (Labov, Ash & Boberg, 2006 : 46)

Aux Etats-unis, la période post-Deuxième Guerre Mondiale coïncide également avec le déclin d’une certaine forme de discours public formel, ce qui ne manque pas d’avoir des conséquences plus générales sur le langage oral américain. L’art oratoire est une composante importante de la culture américaine.

¹ Un extrait de discours de F.D. Roosevelt peut être écouté à l’adresse ci-dessous. Les similitudes entre sa prononciation et la variété *Conservative RP* sont nombreuses : <http://www.youtube.com/watch?v=4Wo9Q3WJHjA>

On se souvient aisément de discours ayant marqué leur époque, que ce soit au XX^e ou au XXI^e siècle (ex : John Fitzgerald Kennedy, Martin Luther King, Barack Obama, etc.). D'autres discours ont été transmis de génération en génération, même en l'absence d'enregistrements (ex : Abraham Lincoln). McWhorter (2012 : 109-110) explique que l'écoute de discours constituait auparavant une forme de divertissement aux Etats-Unis¹. Un changement graduel a ensuite eu lieu au XX^e siècle : la prise de parole publique a évolué d'un type de discours formel, aux caractéristiques proches de celles de l'écrit, vers un style plus informel et plus proche d'un anglais oral authentique. Cette évolution s'inscrit dans un changement à la portée plus générale, ainsi que l'indique McWhorter (2012 : 109) :

The difference between spoken and written language has been key in a general transformation in American language culture over the past several decades from one focused on written forms to one focused on spoken ones. This has been influenced in part by the spread of recording technology and in part by late 20th-century countercultural movements that rejected traditional forms of oratory.

Laissons de côté la question de la technologie et concentrons nous sur les mouvements relevant de la contre-culture. McWhorter (2012 : 111) explique que les principaux changements ont eu lieu après les années 1960 et la tendance générale à la remise en question de l'ordre établi. L'une des manifestations linguistiques de la nouvelle idéologie est la préférence générale de l'époque pour un langage oral plus naturel et moins cérémonieux qu'auparavant. Loin d'être uniquement ancré dans les années 1960, le phénomène a eu des répercussions à plus long terme :

By 1981, at which point countercultural America had settled back down into something more conservative again, American rhetoric, even in the most formal settings, had changed. Modern speechmaking was more like talking, and orators took pride in sounding more like the common man (McWhorter, 2012: 111).

Il est bien possible que, en s'éloignant de modèles de discours sur-articulés et inspirés par l'écrit, la prise de parole publique ait participé à un changement général favorable aux processus de réduction ayant à leur origine l'hypoarticulation, comme les CPC. En effet, les phénomènes de réduction sont,

¹ Par exemple, avant que Lincoln ne fasse son discours de Gettysburg, un orateur professionnel du nom de Edward Everett a délivré un discours formel de deux heures dans le but de distraire la foule.

selon les linguistes (cf. section 2.5.2), considérés comme particulièrement compatibles, soit avec le discours informel, soit avec le discours non contrôlé (c'est-à-dire n'ayant pas à son origine un texte écrit). Dans les deux cas, il apparaît que les changements linguistiques rapportés par McWhorter ont à leur origine des changements de type social.

La perte de prestige d'un modèle standard de type RP au cours de la deuxième partie du XX^e siècle s'applique également aux variétés de l'hémisphère sud. Ainsi, si l'on considère l'Australie, on distingue traditionnellement trois types d'anglais correspondants à des registres de langue différents : *Broad Australian* (registre informel), *General Australian* (registre neutre) et *Cultivated Australian* (registre formel), cette dernière variété étant très proche de la RP en raison de sa ressemblance avec la *Received Pronunciation* britannique et du statut privilégié dont elle a longtemps bénéficié (Trudgill, 2001 : 173-174).

Durant la majeure partie du XX^e siècle, il n'était pas rare d'observer certains locuteurs passer d'une variété d'australien à une autre en fonction de leur interlocuteur et du contexte de communication, par phénomène d'accommodation¹ (Pym, 2008). La situation semble avoir évolué de façon assez nette au cours des dernières décennies, et cela dans deux directions distinctes. Dans le monde post-colonial, le recul du modèle britannique est en effet allé de pair avec le développement d'une prononciation plus typiquement australienne. Pym (2008) se fait le témoin de cette évolution en expliquant que les spécificités de la prononciation australienne se sont renforcées et que le *General Australian* a pris le pas sur le *Cultivated Australian*. Lorsqu'il retourne en Australie et rencontre ses anciens professeurs², ceux-ci parlent à présent comme des Australiens alors qu'ils pouvaient passer pour des Britanniques dans les années 1970. Trudgill et Hannah (2008 : 22) écrivent que le net déclin du prestige associé à la RP est indiscutablement l'un des faits marquants des cinquante dernières années pour les variétés d'anglais australienne, néo-zélandaise et sud-africaine.

¹ Le principe de l'accommodation sera étudié en détail dans la section 2.5.3.

² Anthony Pym est aujourd'hui professeur de linguistique et de traduction à l'université *Rovira i Virgili* de Tarragone, en Espagne.

On perçoit ainsi que, conformément au modèle cognitif proposé par Smith, un contexte socio-historique particulier peut expliquer la diffusion des CPC, variantes non-standard, dans la mesure où celle-ci correspond historiquement à un recul de la RP.

Nous allons à présent aborder le détail des dimensions humaine et sociale du changement linguistique, en commençant par ce qui constitue le potentiel du changement : la variation.

2.5 La variation comme source du changement

2.5.1 Introduction

La variation existe à deux niveaux : elle peut être intra- ou inter-individuelle. La variation intra-individuelle est essentiellement linguistique, et à forte dominante stylistique. Seule la variation entre individus est véritablement connotée socialement (cf. Hannisdal, 2006 : 45). Cependant, l'apprentissage de la variation inter-individuelle se fait par l'intermédiaire de la variation intra-individuelle au cours de l'enfance, période clé de l'apprentissage linguistique et social. Labov (2001 : 437) explique en effet que la variation linguistique est transmise aux enfants sous la forme de la variation stylistique le long du continuum discours formel/discours informel. A un moment plus ou moins avancé de leur socialisation, les enfants apprennent que, dans la communauté extérieure à la famille, les variantes favorisées dans le discours informel (ou discours relâché) sont synonymes d'un statut social peu élevé, ce qui aura des conséquences sur le changement linguistique socialement motivé (cf. le modèle de diffusion urbaine, section 2.9.1). La variation stylistique intra-individuelle et la variation inter-individuelle, socialement connotée, sont donc étroitement liées, dans la mesure où la seconde est en quelque sorte l'héritage de la première. Par exemple, le lien entre les deux types de variation peut être clairement illustré si l'on considère la variable de la catégorie socio-économique :

The class differentiation in a linguistic variable, for example, seems to be directly linked to stylistic variation: the variants used by the upper classes are ascribed the highest status

and prestige, and in formal situations speakers of all classes tend to increase their use of higher-status variants, so that these variants also become the “formal” variants (Hannisdal, 2006 : 87).

La distinction entre les deux types de variables que constituent les marqueurs et les indicateurs est fondamentale pour rendre compte de la variation sociolinguistique. On appelle *marqueurs* (*markers*) des variables qui sont socialement connotées et qui sont sujettes à une variation stylistique. Sont appelées *indicateurs* (*indicators*) des variables qui ne présentent pas de variation stylistique systématique et qui ne sont pas porteuses de connotations sociales (Chambers et Trudgill, 1998 : 72).

Les CPC s'apparentent davantage à des marqueurs qu'à des indicateurs, et cela pour trois raisons. Premièrement, les réactions exprimées à l'égard des formes palatalisées de la part de locuteurs conservateurs (cf. section 1.6.1) sont la preuve d'une certaine connotation sociale (négative dans ce cas précis). Ensuite, les travaux des linguistes rapportés dans cette étude (cf. section 1.6) et notre étude de corpus (cf. chapitre 3) indiquent que les CPC paraissent relever d'un changement en cours. Enfin, il existe un certain décalage entre la forme orthographique des items concernés et la façon dont ils sont prononcés (<tu, du> → [tʃu, dʒu]; <su> → [ʃu, ʒu]; <s> → [ʃ]). Ces trois caractéristiques des CPC correspondent à la synthèse des particularités des marqueurs qu'établit Hannisdal (2006 : 87) :

Speakers are generally more sensitive to and aware of variables that are markers. These variables often represent on-going change, and they may be subject to overt stigmatisation, either because they involve a phonological contrast or a divergence between pronunciation and orthography.

2.5.2 La variation intra-individuelle

Considérons à présent les critères de variation qui régissent l'opposition entre formes traditionnelles et formes palatalisées dans les items lexicaux qui contiennent potentiellement des CPC. Le principe de la variation intra-individuelle est celui d'un choix que le locuteur opère entre plusieurs variantes appartenant à son répertoire. D'après Baylon (2005 : 88), la sélection s'effectue,

notamment en fonction de son statut social, du « style » et de la situation qui peut être plus ou moins formelle. Le formalisme du discours peut se définir en fonction des termes constitutifs de l'événement de parole : on peut se sentir obligé de se conduire, de parler « correctement », d'une manière formelle face à un locuteur d'un statut social élevé ; le thème de l'échange nécessite une langue soutenue ou familière (...) Le style peut être surveillé (langue soutenue), familier (celui du discours quotidien, tel qu'il est employé dans les situations ordinaires où le langage n'est pas un objet d'attention), ou spontané (celui du discours que l'excitation ou l'émotion font apparaître et qui brise les contraintes d'une situation formelle).

Il s'agit là d'un principe de variation essentiellement stylistique. Si l'on suit ce principe, il semblerait logique que le locuteur, en fonction de la situation dans laquelle il se trouve, ainsi qu'en fonction de ses interlocuteurs, palatalise un mot qu'il ne palataliserait pas dans d'autres contextes. Ainsi, la palatalisation serait particulièrement fréquente dans un contexte de familiarité avec la situation et les co-énonciateurs. La réciproque serait également vraie : le contexte pourrait pousser le locuteur à utiliser une forme non-palatalisée à la place de la variante palatalisée dont il userait par ailleurs, notamment dans un contexte plus officiel et en présence de personnes perçues comme plus « sophistiquées ».

D'après la classification établie par Nolan et Kerswill (1990), la variabilité inhérente à la palatalisation relève d'un phénomène de discours continu (*connected speech process*). Pour les auteurs, ce genre de phénomène ne se rencontre que dans le discours continu et dépend à la fois de la vitesse d'élocution et du degré de formalité du discours, en plus des particularités physiques des organes de la parole de chaque locuteur. Les phénomènes de discours continu sont définis comme « *a variety of reduction and simplification processes* » (Nolan et Kerswill, 1990 : 296) tels l'assimilation, l'élision et la liaison. Ils peuvent prendre effet aux frontières des mots ou à l'intérieur des mots. Ils semblent donc parfaitement correspondre aux CPC. La classification de Nolan et Kerswill indique que la production des CPC semblerait plus naturelle dans le discours informel. Pour Giegerich (1992 : 214-215), le discours rapide et informel est également bien plus susceptible de présenter des cas d'assimilation que le discours lent et soigné.

D'après Shockey (2003), le principe de variation stylistique discours formel/discours informel n'opère cependant pas pour les phénomènes de

palatalisation. De façon plus générale, Shockey (2003 : 17) soutient qu'il n'y a pas de corrélation entre le degré de formalité du discours et ce qu'elle appelle les phénomènes de *réduction* (dont l'assimilation et, par extension, la palatalisation). Pour les cas de réduction, la variation stylistique est plutôt inhérente à la dichotomie discours contrôlé/discours non contrôlé, le discours contrôlé ayant à sa source un texte écrit. Le discours consiste alors, soit en une lecture de texte, soit en la restitution orale du contenu d'un texte préalablement mémorisé. Pour Shockey (2003 : 11-13), la réduction n'est pas non plus particulièrement associée à un débit rapide, contrairement à une idée reçue. Dans ce cas, la palatalisation contemporaine ne correspond donc plus à une assimilation *variable* mais à une assimilation *stable* selon la terminologie de Pavlík (2009 : 7) :

Stable (fixed) assimilation is a form which (...) always occurs as an assimilated form. (...) Such assimilations are stable, regardless of speech rate and style. (...) **Variable assimilation** is an assimilation which may or may not occur in a particular context, and it often depends on speech rate and various stylistic factors.

Il y a donc divergence de points de vue au sujet du lien qui peut exister entre les phénomènes de réduction et les facteurs liés à la formalité du discours, d'une part, et à la rapidité du débit, d'autre part. Hannisdal (2006 : 64-65) résume ainsi :

According to Shockey (2003), most connected speech phonology is subconscious and therefore not affected by stylistic variation. Other linguists have found evidence that the phonetic motivation interacts with extra-linguistic factors. The correlation between phonetic explicitness and attention to speech has been investigated by Dressler and his colleagues (see Dressler and Wodak 1982). Through a number of experiments they demonstrate that less attention results in more phonological reduction, and vice versa. The application of connected speech processes thus seems to be directly related to attention to articulation, which again is determined by situation or level of formality. Connected speech processes are often referred to as *allegro* or fast speech rules. According to Shockey, however, "[r]esults are not yet conclusive about whether increase in speech rate increases the amount of phonological reduction" (2003: 11). There is some empirical evidence of increased reduction in fast speech (cf. Fosler-Lussier and Morgan 1999), but this effect seems to be subordinate to speaker attention. Studies have shown that speakers are able to control phonetic explicitness at all rates, and avoid reduction in fast speech by focusing on articulation (cf. Kerswill 1985, Dressler and Wodak 1982). This indicates that connected speech processes are not just automatic subconscious mechanisms, but that they have the potential of being manipulated.

Compte tenu des remarques précédentes, notre étude de corpus devra inclure à la fois des enregistrements de lectures de texte et des enregistrements de discours naturel (non contrôlé). Ainsi, il sera peut-être possible de déterminer si les CPC correspondent plutôt aux phénomènes de réduction tels qu'ils sont définis

par Nolan et Kerswill ou à ceux notés par par Shockey. La lecture de mots isolés permettra de déterminer si les CPC ne sont que des phénomènes liés à la chaîne parlée (i.e. des phénomènes de discours continu) ou si la palatalisation fait, chez certains locuteurs, partie intégrante de l'item considéré.

En ce qui concerne les processus de réduction, les phénomènes de fréquence jouent un rôle considérable dans la variation intra-locuteur. En effet, plus un mot est rare et sophistiqué, plus le locuteur aura tendance à utiliser une forme non réduite. A l'inverse, plus le mot est courant et banal, plus la forme réduite sera privilégiée (Bybee, 2001). Ce principe de fréquence lexicale illustre la relation qui existe entre l'utilisation de certaines formes linguistiques et la représentation que les locuteurs en ont au plan cognitif. D'après Bybee (2001 : 5-6), les psycholinguistes savent depuis longtemps que les mots les plus fréquents sont plus rapidement et plus facilement accessibles que les autres. Ils ont ainsi une représentation mentale plus forte chez les locuteurs. C'est précisément la force de leur représentation au plan cognitif (*force of representation*) qui entraîne la réduction phonétique de ces mots. Cette réduction phonétique prend notamment effet lors des processus d'assimilation. Selon Bybee (2001), l'assimilation peut être expliquée par une certaine automatisisation qui caractérise le discours humain et qui n'est pas sans rappeler le principe du moindre effort. En effet, plus les mots sont fréquents, plus leur production relève d'un processus inconscient et devient mécanique, voire automatique. Shockey (2003 : 2) explique que la réduction phonétique qui caractérise les items lexicaux les plus fréquents vient du fait que le cerveau semble traiter ceux-ci plus rapidement que les mots peu courants. Les items les plus fréquents n'ont donc pas besoin d'être articulés de façon très précise pour être compris. Dressler et Wodak (1982 : 339-370) ont réalisé des expériences psycholinguistiques qui corroborent ces propos. Ils ont montré que les locuteurs prêtaient une moins grande attention aux mots fréquents et avaient par conséquent tendance à les prononcer de façon moins précise que les mots peu courants. Il en résulte que, plus un item lexical est fréquent, plus un type de changement de son prenant la forme d'une réduction est susceptible de l'affecter (Bybee, 2001).

Pierrehumbert (2001) explique que les mots les plus fréquents sont les plus susceptibles d'être soumis au changement de sons.

Le contenu informationnel d'un item lexical joue également un rôle dans la réduction qu'il peut potentiellement subir (Shockey, 2003 : 3). En effet, l'articulation du mot est plus précise la première fois qu'il est posé en discours, lorsque son contenu informationnel est fort. Lorsque le « focus informationnel » associé au mot n'est plus d'actualité, c'est-à-dire lorsque le mot est répété, l'articulation est réduite. Ainsi, plus un mot est répété, moins son contenu informationnel est important, et plus il est susceptible d'être réduit. Si l'on suit ce principe, la fréquence d'un item contenant potentiellement une palatalisation contemporaine *au sein d'une situation de communication donnée* aura une influence sur la réalisation de la variante palatalisée. Notre étude de corpus devra permettre de vérifier la validité de ce principe pour ce qui est de la variation qui caractérise les CPC. Nous devons donc y intégrer l'étude d'un discours présentant la répétition d'items pouvant relever de la palatalisation contemporaine (cf. section 3.3.4.2).

Il existe une certaine symétrie entre les considérations stylistiques vues précédemment et le principe de fréquence lexicale : les mots les plus fréquents ont de fortes chances d'être les mêmes que ceux qui apparaissent dans le discours informel (Hannisdal, 2006 : 49). En effet, il semble logique que les mots les plus courants soient en même temps ceux qui sont les plus familiers au locuteur. Ce sont des mots de tous les jours qui constituent l'essence même du discours informel. Par conséquent, nous pouvons nous demander si l'absence de corrélation entre le degré de formalité du discours et les phénomènes de *réduction* que relève Shockey (2003 : 17) a une grande influence sur la production des CPC. Si l'on se réfère à Bybee, parmi tous les mots contenant potentiellement des CPC, ce sont les items les plus fréquents qui sont les plus susceptibles d'être réduits. Le discours informel faisant naturellement appel à des items à haute fréquence lexicale, il serait donc plus susceptible de contenir des CPC, mais cela pour des raisons plus lexicales que véritablement stylistiques.

Shockey (2003 : 15) note que les différents types d'environnements dans lesquels les phénomènes de réduction sont les plus susceptibles de figurer sont les syllabes inaccentuées, les fins de mots et de syllabes, et les agrégats. Les considérations liées au positionnement en fin de mot et/ou de syllabe ne semblent guère concerner les CPC. En revanche, la préférence pour la position inaccentuée correspond tout à fait à l'évolution historique de la coalescence par /j/ après /t, d/. L'appartenance à un agrégat est également un facteur influençant l'assimilation dans les groupes de consonnes /st, str, stj, sk/.

En ce qui concerne le point d'articulation le plus susceptible d'être associé à une réduction phonétique, Shockey (2003 : 15) établit une distinction entre l'articulation alvéolaire (où les phénomènes de réduction sont fréquents) et tous les autres lieux d'articulation (où ils ne le sont pas). L'articulation des CPC correspond tout à fait à l'analyse de Shockey, les phones assimilés étant tous alvéolaires.

2.5.3 Variation inter-individuelle, principes de densité et d'accommodation

Comme nous l'avons vu précédemment (cf. section 2.5.1), la variation inter-individuelle peut être socialement connotée. Si le changement linguistique est d'origine sociale, comme le propose Meillet (1926) et comme le soutiennent les sociolinguistes, la source du changement est donc la variation inter-individuelle. A ce titre, « un des principes essentiels de changement linguistique identifiés par la sociolinguistique est le *principe de densité* (*density principle*), identifié par Bloomfield. Selon ce principe, tout acte de communication conduit à un degré variable de convergence entre les systèmes linguistiques des locuteurs engagés dans la communication » (Wilhelm, 2011a : 13). Pour Bloomfield, il s'agit tout d'abord d'un principe de densité géographique. Il généralise ensuite son principe pour inclure les différences sociales (Labov, 2001 : 19-20 ; 24). Ainsi, les individus communiquent davantage avec des membres de leur communauté géographique ou de leur groupe social qu'avec des individus

extérieurs. Bloomfield (1933) identifie cependant des « lignes de faiblesse » (*lines of weaknesses*) entre les groupes, qui permettent le contact entre ces derniers et rendent possible l'influence d'un groupe sur un autre, par phénomène d'*accommodation*.

La théorie de l'*accommodation*, développée par Giles dans les années 1970, peut permettre d'expliquer les raisons qui peuvent pousser un locuteur A à adopter les formes prototypiques d'un locuteur B (cf. section 2.4.3), *a fortiori* si A perçoit que B appartient à un groupe ayant une connotation sociale que A juge désirable. L'*accommodation* implique une *convergence* entre les traits linguistiques des interlocuteurs impliqués dans la situation de communication. Elle se définit par la tentative du locuteur de s'adapter à la façon de parler de son interlocuteur dans le but d'obtenir une forme de reconnaissance sociale de la part de celui-ci :

[...] accommodation is a strategy employed by a speaker in order to obtain the listener's social approval of him along certain dimensions related to the situation. (Giles, Taylor et Bourhis, 1973)

La notion d'*accommodation* peut être reliée au concept des *liens* entre *réseaux sociaux* que L. Milroy (1980) considère comme fondamental pour une compréhension du changement linguistique (Smith, 2007 : 14-15). La notion de réseaux sociaux permet d'éviter une catégorisation sociale trop rigide (Wilhelm, 2011a : 493). En effet, les individus ont de multiples facettes et peuvent évoluer simultanément dans plusieurs groupes (en fonction, par exemple, de leur catégorie socio-économique, de leur religion, de leur groupe ethnique, de leur identité sexuelle, etc.). D'après L. Milroy (1980), les individus sont tous plus ou moins liés à la communauté à laquelle ils appartiennent. Les communautés peuvent être définies par la nature de ces liens. On parle de communautés à fort ou faible lien social (*strongly tied* et *weakly tied communities*). Les communautés à fort lien social sont bien établies, ne présentent que peu de changements sociaux mais sont caractérisées par un contact social intense entre leurs membres. On parle alors de réseau de communication dense (*dense network*). Les communautés à faible lien social sont au contraire des communautés établies plus récemment et qui sont caractérisées par un changement social considérable, des contacts sociaux intra-communautaires moins importants et des contacts inter-communautaires plus

fréquents. On parle alors de réseau de communication souple (*loose network*). Il en résulte que les communautés à faible lien social présentent une accommodation intra-communautaire moins forte, une gamme de variantes linguistiques plus importante et un plus grand nombre d'innovations. A ce titre, elles sont plus susceptibles de connaître des changements linguistiques rapides, ainsi que l'a démontré J. Milroy dans son étude sur l'anglais de Belfast (1992). Cela est particulièrement le cas dans les milieux urbains, notamment dans les villes à forte croissance (Smith, 2007 : 15). Les communautés urbaines jouent d'ailleurs un rôle important dans la diffusion d'innovations, tels les CPC (cf. section 2.9.1), en raison des réseaux de communication souples qui les caractérisent et en raison de leur taille. En effet, les innovations proviennent souvent des communautés les plus peuplées (Labov, 2010 : 190).

Le principe de l'accommodation peut reposer sur des considérations identitaires, un individu voulant calquer son usage sur celui d'un groupe particulier :

Hypo-/hyperdatators *wish to be like their interlocutors*. (Smith, 2007 : 19)

Il faut voir dans ce phénomène un véritable « acte d'identité » (*act of identity*, cf. Le Page & Tabouret-Keller, 1985). Pour se forger une identité, le locuteur s'identifie à un groupe sociolinguistique en adoptant des traits linguistiques caractéristiques de ce dernier. « Si l'entourage d'un locuteur signale qu'il valide l'identité projetée par ce dernier, alors le comportement linguistique de ce locuteur se renforcera. Dans le cas contraire, les actes d'identité de ce locuteur seront susceptibles d'être accomplis plus irrégulièrement ou de manière plus diffuse » (Wilhelm, 2011a : 495 ; cf. Auer 2007 : 5). L'acte d'identité peut être situé au niveau de la conscience de l'individu ou à un niveau inférieur (cf. section 2.6). Wilhelm (2011a : 496) suggère que « ces deux situations pourraient ne constituer que les deux extrêmes d'un continuum dans lequel un groupe ou un locuteur isolé est susceptible d'évoluer. L'évolution se produit alors vers l'usage inconscient. » De la projection d'une identité à la construction de celle-ci, « il existe probablement tout un processus d'évolution impliquant, à des degrés que la

linguistique seule peut difficilement évaluer, une diminution progressive du caractère conscient de l'emploi des variables indicielles » (Wilhelm, 2011a : 497).

Reste à déterminer les raisons du processus d'imitation. Pourquoi un individu adopterait-il (consciemment ou non) un comportement linguistique semblable à celui de membres d'une communauté extérieure à la sienne ? Afin d'expliquer la diffusion de certaines innovations en matière de prononciation, Wells (1982 : 103) fait les remarques suivantes :

[The innovation] will spread only if it is imitated. It will be imitated only if it is felt to be in some sense admirable and worthy of imitation. This will happen only if the speakers who use it are perceived as setting the fashion.

En d'autres termes, l'innovation sera adoptée si elle est associée à des locuteurs et des groupes ayant un certain *prestige social*. L'individu imitant peut vouloir se rapprocher du groupe qu'il perçoit comme prestigieux et/ou se distinguer de l'usage de son propre groupe :

The individual creates for himself the patterns of his linguistic behaviour so as to resemble those of the group of groups with which from time to time he wishes to be identified, or so as to be unlike those from who he wishes to be distinguished (Le Page & Tabouret-Keller, 1985 : 181)

Dès la fin du XIX^e siècle, Tarde (1873, cité dans Labov, 2001) intègre une dimension socio-psychologique à une théorie du changement linguistique qui repose en partie sur l'imitation d'individus perçus comme admirables par le « grand public » (Labov, 2001 : 23). Tarde ne voit cependant l'imitation que comme socialement unidirectionnelle : les individus imitent des locuteurs issus de classes supérieures à la leur. Les travaux de Labov, Cohen, Robins & Lewis (1968) puis de Trudgill (1972) révèlent cependant l'existence d'un principe d'imitation inverse qui repose sur une forme de prestige voilé (*covert prestige*). C'est cette forme de prestige qui peut expliquer l'adoption des CPC par imitation. Avant d'étudier comment ce principe opère dans le changement qui relève des CPC, résumons ce que nous avons défini du changement de sons à l'aide d'une citation de Smith (2007 : 18) qui permet d'englober tous les paramètres précédemment considérés :

A given language change results from the interaction between two individuals. One attempts, consciously or (more probably) unconsciously, to imitate the usage of the other, for reasons of peer-identification. If the individuals become more strongly-tied socially

(e.g. within a family group, or in a close-knit work group) the usage is imitated precisely. However if the individuals are weakly tied socially, one speaker may ‘miss the target’ because weak ties do not allow for persistent monitoring of linguistic behaviour. The ‘mistaken’ outcome can then be passed to another individual. Of course, it is possible that several individuals behave in the same or in similar ways for the same reason, viz., group identification; if such group behaviour occurs, then we might expect the change to be diffused more vigorously or sustained.

2.6 Les CPC, le prestige voilé et le changement par le bas

Dans le premier chapitre de cette étude, nous avons vu que, jusqu’à un passé récent, la coalescence par le yod après /t/ et /d/ dans les syllabes accentuées n’était pas considérée comme appartenant à la prononciation standard par les linguistes. On pouvait donc la taxer de *non-RP*. Cela est aujourd’hui encore vrai des autres CPC que nous avons définis dans cette étude : ils ne sont pas non plus considérés comme appartenant à la RP¹.

Paradoxalement, cette non-appartenance à la variété d’anglais jugée comme la plus prestigieuse et perçue comme la norme linguistique peut être une cause de diffusion des variantes palatalisées. En effet, la RP ne jouit plus du même prestige que par le passé (cf. section 2.4.3). Giles, N. Coupland, J. Coupland, Henwood et Harriman (1990 : 191-211) ont réalisé des études en Grande Bretagne afin de déterminer quelles étaient les réactions des gens face à la RP. Les résultats ont montré que les locuteurs de type RP étaient considérés comme les plus compétents et que leur accent était jugé comme le plus prestigieux. En revanche, les mêmes locuteurs n’étaient perçus ni comme dignes de confiance, ni comme généreux, sympathiques, voire même sincères. Certains considéraient même les locuteurs RP comme snobs, voire arrogants. Garrett, N. Coupland et Williams (2003) tirent des conclusions similaires d’une étude portant sur des professeurs au pays de Galles.

Ainsi, les prononciations non-standard peuvent jouir d’une forme de *prestige voilé* (*covert prestige*). Ainsi que le résume Leith (1997 : 96), le terme *covert prestige* désigne l’attrance des locuteurs pour des formes qui sont

¹ Nous incluons ici la palatalisation de /s/ par /r/ en l’absence d’études poussées sur le sujet et dans la mesure où les deux dictionnaires majeurs (EPD et LPD) n’ont pas la même attitude pour les mots concernés (voire section 1.5)

stigmatisées par le système éducatif, précisément parce que les formes en question sont perçues comme « incorrectes ». A l'inverse, la notion de *prestige manifeste* (*overt prestige*) définit une attirance pour les formes les plus prestigieuses et perçues comme les plus « correctes ».

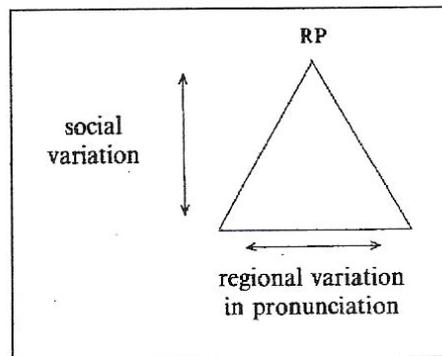
Le corrélat des principes de prestige voilé et de prestige manifeste en termes d'évolution linguistique est la dichotomie *changement par le haut / changement par le bas* (*change from above vs. change from below*) qu'a introduite Labov (1966). Le changement *par le bas* désigne à la fois des changements qui trouvent leur origine dans les catégories socio-économiques « inférieures » et qui interviennent à un niveau inférieur à celui de la conscience. Ainsi, Labov (1994 : 78) précise :

Any general consideration of linguistic change must first distinguish between change from above and change from below, a distinction first established in these terms in the New York City study (Labov 1966). "Above" and "below" refer here simultaneously to levels of social awareness and positions in the socioeconomic hierarchy. Changes from above are introduced by the dominant social class, often with full public awareness. Normally, they represent borrowings from other speech communities that have higher prestige in the view of the dominant class. Such borrowings do not immediately affect the vernacular patterns of the dominant class or other social classes, but appear primarily in careful speech, reflecting a superposed dialect learned after the dialect is acquired. [...] Changes from below are systematic changes that appear first in the vernacular, and represent the operation of internal, linguistic factors. At the outset, and through most of their development, they are completely below the level of social awareness. No one notices them or talks about them, and even phonetically trained observers may be quite unconscious of them for many years. It is only when the changes are nearing completion that members of the community become aware of them. Changes from below may be introduced by any social class, although no cases have been recorded in which the highest-status social group acts as the innovating group.

L'explication de Labov semble indiquer que les changements par le bas sont plus nombreux que les changements par le haut. Il y a une explication sociolinguistique à cela. L'attrait que représentent les classes socio-économiques dominantes peut paraître plus important que celui des classes sociales les moins favorisées. Cela dit, le comportement linguistique des classes privilégiées est de type résolument conservateur, ce qui, par définition, ne peut aller dans le sens du changement. Les classes sociales « inférieures » et, surtout, médianes (Labov, 2001 : 31-32) sont donc statistiquement celles qui innovent le plus. Elles sont ainsi bien plus susceptibles d'être à l'origine du changement linguistique (Baylon, 2005 : 103-105).

Les CPC trouvent leur origine dans des prononciations non-standard (cf. chapitre 1), ce qui permet de déduire qu'ils sont typiques d'un changement *par le bas*, dont l'origine se trouve dans les catégories socio-économiques les moins favorisées. En effet, les formes non-standard sont principalement associées aux classes sociales médianes et inférieures, alors que la RP est associée aux classes sociales dominantes. Cela est particulièrement valable en Grande Bretagne, où la prononciation est traditionnellement socialement stratifiée, ainsi que l'indique l'illustration ci-dessous :

Schéma 28 : corrélation entre prononciation et statut social en Grande Bretagne (Trudgill, 2000 : 30)



Le prestige voilé peut expliquer l'attrait que représentent les formes palatalisées non-standard que constituent les CPC, ainsi que la raison pour laquelle certains locuteurs les adoptent. Ces locuteurs peuvent ainsi paraître plus généreux, plus sympathiques, plus sincères, moins snobs, voire moins arrogants. Dans le contexte britannique, ce sont parfois les locuteurs RP qui incorporent des traits non-standard à leur prononciation afin de ne pas être taxés de snobs et de ne pas se trouver confrontés à une attitude négative de la part de leurs interlocuteurs. Wells (1982 : 106) explique que, depuis les années 1960, les gens imitent plus volontiers la façon de parler des catégories socio-économiques les moins favorisées que celle des catégories de population les plus privilégiées. Les CPC s'étant développées de façon importante depuis la fin du XX^e siècle, nous voyons

là une cause majeure de leur essor, en conformité avec le modèle proposé par Smith (2007 ; cf. section 2.4.3).

L'attrait exercé par les variétés *non-RP* et le changement linguistique par le bas qui en résulte sont bien évidemment valables en Grande Bretagne, où le prestige manifeste attaché à la RP est en fort recul (Wilhelm, 2011a : 30-32 ; 303). Mais ils le sont aussi dans les variétés de l'hémisphère sud (Australie, Nouvelle-Zélande, Afrique du Sud). En effet, la RP y étant également en fort recul depuis quelques décennies (cf. section 2.4.3), la situation y est à présent comparable à celle de la Grande Bretagne. En ce qui concerne les Etats-Unis, l'attrait de la RP n'est plus du tout d'actualité depuis au moins la fin de la Deuxième Guerre Mondiale. Le principe du prestige voilé y est peut-être moins fort qu'en Grande Bretagne mais il joue tout de même un rôle important (Labov, 2001). Pour l'anglais américain, une forme de prestige voilée conditionnant les CPC n'est valable que pour la palatalisation de /s/ dans les agrégats en /st, str, stj, sk/ et pour la palatalisation de /s/ par /r/. Si l'on envisage que le changement par le bas est une considération pertinente pour les mots de type *tune, dune, assume* et *presume* dans cette variété, l'évolution se fait alors en direction des formes avec élision du yod (cf. section 1.6.2).

Typiquement, dans le cadre d'un changement par le bas, « un trait appartenant à un groupe classé bas dans la hiérarchie sociale se diffuse à l'ensemble de la société (...) ; cette variable linguistique devient alors un indicateur » (Baylon, 2005 : 104). Par conséquent, les variantes à l'origine considérées comme peu désirables cessent d'être des marqueurs de type social (cf. section 2.5.1). Elles peuvent ainsi pénétrer des types de discours plus formels à mesure qu'elles deviennent moins stigmatisées (Hannisdal, 2006 : 126-127). Cette vision du changement par le bas paraît tout à fait correspondre à l'évolution qui caractérise les CPC. Dans le cadre de notre étude de corpus, il sera intéressant de vérifier auprès d'informateurs leur degré de conscience du phénomène de palatalisation dans les items pertinents pour cette étude, une fois les enregistrements réalisés (cf. section 3.4).

2.7 Changement néogrammairien ou diffusion lexicale ?

Une controverse oppose depuis plus d'un siècle les partisans du changement néogrammairien à ceux de la diffusion lexicale.

Pour l'école des néogrammairiens, constituée à la fin des années 1870, l'unité du changement est le *phonème*. Le changement des sons est ainsi considéré comme phonétiquement graduel (les phonèmes changent petit à petit) mais lexicalement régulier (il affecte tous les mots concernés en même temps). L'école néogrammairienne a défini des lois phonétiques régulières qui permettent de rendre compte des changements de sons uniformes et unidirectionnels, comme la loi de Grimm ou la loi de Verner. A travers le prisme néogrammairien, le changement est conditionné par des processus strictement phonétiques qui sont liés à la production du discours. Tout changement de sons, dès lors qu'il est produit mécaniquement¹, est donc régulier dans la mesure où il ne souffre d'aucune exception lexicale (cf. Osthoff & Brugmann, cités dans Labov, 1994 : 422). Cette vision de l'évolution des sons est demeurée majoritaire pendant longtemps, notamment en raison de l'influence des structuralistes (Labov, 1994 : 423).

D'un autre côté, les adeptes de la diffusion lexicale soutiennent que le principe néogrammairien n'est pas valide au plan empirique. Kiparski (2003, 313-314) explique par exemple que, si celui-ci était absolu, il aboutirait à des systèmes phonologiques non attestés dans les langues du monde :

[I]f sound change originates through gradual articulatory shifts which operate blindly, without regard for the linguistic system (...) processes such as Grimm's law (...) should result in phonological systems which lack those stops², but such systems are unattested.

Les partisans de la diffusion lexicale tiennent traditionnellement pour principe que l'unité du changement est le *mot*. Le changement des sons est alors perçu comme régulier mais lexicalement graduel (il n'affecte pas tous les mots concernés simultanément). A cette définition, Labov (2010 : 260) apporte une

¹ La précision liée à l'aspect mécanique du changement est importante dans la mesure où les néogrammairiens n'incluent dans ce modèle ni les changements par analogie ni les emprunts externes (Labov, 1994 : 422).

² Kiparski fait référence aux occlusives /p, t, k/.

précision importante : de multiples études de terrain démontrent qu'il convient de considérer que l'unité du changement n'est pas le mot en lui-même mais la *racine*. En effet, on ne trouve pas de cas pour lesquels ce sont les différentes formes flexionnelles qui constituent les unités du changement.

Depuis la fin des années 1980, de nouvelles données ont alimenté la théorie de la diffusion lexicale, notamment par l'intermédiaire d'études menées sur la langue chinoise¹. Dans la plupart des cas, il y a une corrélation entre la fréquence des mots et l'ordre dans lequel ceux-ci sont soumis au changement (Labov, 2010 : 259). Bybee (2001) parle à ce sujet de *principe de fréquence lexicale* : l'évolution affectera dans un premier temps les mots les plus courants avant d'atteindre des mots moins fréquemment utilisés. Hannisdal (2006 : 48) estime que le principe de fréquence lexicale est un principe maintes fois attesté et valable dans un grand nombre de phénomènes phonétiques. Ce principe illustre la relation qui existe entre l'utilisation de certaines formes et la représentation mentale que les locuteurs ont des items qui leur sont associés. Rappelons que, d'après Bybee (2001 : 6), les mots les plus fréquents ont chez les locuteurs une représentation mentale plus forte et sont ainsi plus facilement accessibles. Nous avons précédemment expliqué l'importance que peut revêtir la représentation des items lexicaux au plan cognitif (cf. section 2.5.2) dans la réduction phonétique lors de processus comme l'assimilation. Il s'ensuit que, suivant le principe de fréquence lexicale, les mots ayant la représentation mentale la plus forte sont les premiers items soumis à un changement par réduction.

En ce qui concerne la coalescence par le yod après /t/ et /d/ dans les syllabes accentuées, nous avons précédemment noté (cf. section 1.6.3) que seul le mot *during* était répertorié avec une variante affriquée dans l'EPD 1967. Ce « traitement de faveur » sera maintenu jusqu'à l'édition de 1997. Dans le LPD 2000, avant que Wells ne décide d'accepter que la coalescence en syllabe accentuée appartient bien à la *Received Pronunciation*, ce type de palatalisation est qualifié de *non-RP*, sauf en ce qui concerne le mot *during*. A la lecture de ces

¹ On peut consulter tout l'historique de l'opposition entre le changement néogrammatien et la diffusion lexicale dans Labov (1994, chapitre 15).

données, Hannisdal postule le rôle important de cet item lexical dans la diffusion de la coalescence en syllabe accentuée, ce que confirme son étude de terrain :

It seems, therefore, that *during* has occurred with an affricate for a long time, and may be leading a process of lexical diffusion. It is by far the most frequent of the items in Table 6.6.2¹ and it is the only grammatical word with potential yod coalescence. It is therefore a perfect candidate for spearheading a frequency-based lexical diffusion of a reductive change. The results from the present study confirm the exceptional status of *during*, as this word is pronounced with yod coalescence more often than any other item. 21 of the speakers categorically use an affricate in *during*, while the remaining nine vary between /dʒ/ and /dʒ/. Six of the presenters (1, 4, 7, 10, 13 and 21) have yod coalescence only in *during* and use /tj, dj/ in all the other target words.

Ce mot extrêmement courant a donc joué un rôle tout particulier dans la diffusion de la variante palatalisée dans les mots de type *tune* et *dune*. La coalescence en syllabe accentuée paraît ainsi suivre un schéma de diffusion lexicale. Qu'en est-il des autres CPC ? Nous ne disposons pas de données aussi précises mais notre expérience de terrain nous pousse tout de même à penser que certains items lexicaux, plus fréquents que d'autres, pourraient être en train de jouer un rôle similaire à celui que *during* a tenu pour la coalescence en syllabe accentuée. Il s'agit des mots suivants :

- pour la palatalisation par le yod de /s/ et /z/ en syllabe accentuée : *assume et presume* ; si ces deux items lexicaux ne sont pas aussi fréquents que *during*, ils paraissent tout de même assez courants et beaucoup plus susceptibles de tenir le rôle de « diffuseurs » que d'autres candidats potentiels ;
- pour la palatalisation des agrégats /st/ à l'initiale : *stop, strong, street et student* ; il s'agit là de quatre mots très fréquents et que l'on peut facilement retrouver dans des types de discours informels ;
- pour ce qui concerne la palatalisation de /s/ par /ʃ/ : *grocery* ; les données recueillies suite à l'étude de Vaux (voir section 1.6.6) laissent à penser que ce mot peut avoir une influence sur des mots comme *nursery* et *anniversary*, tant les occurrences de la forme palatalisée y sont fréquentes. *Grocery* est un item lexical assez fréquent.

¹ Le tableau 6.6.2 se trouve à la page 212 de la thèse de Hannisdal. Il est reproduit dans la section 3.2.2.

Le rôle des items ci-dessus n'est pour l'instant pas comparable à celui de *during*. Il n'empêche que, si les autres CPC doivent un jour se développer à la manière de la coalescence après /t/ et /d/ dans les syllabes accentuées, ces mots auront très certainement joué un rôle important dans leur diffusion. Il conviendra donc de prêter une attention particulière à leur comportement face à la palatalisation contemporaine lors de notre étude de corpus (cf. chapitre 3). En complément, il faudra considérer les propos de Labov (2001 : 496), qui souligne le rôle important joué par les items monosyllabiques dans la diffusion des changements de son. Notre étude de corpus devra tester la validité de ces propos pour les CPC.

La question qui se pose pour l'instant au plan théorique est donc de savoir si le développement des CPC est plus susceptible de correspondre à un changement issu du modèle néogrammatien ou de celui de la diffusion lexicale.

Après avoir recensé un nombre important d'études portant à la fois sur l'anglais et sur d'autres langues, Labov (1994) soutient qu'aucun des deux principes n'agit seul, à l'exclusion de l'autre. Cependant, les cas de changement de type néogrammatien sont nettement majoritaires, ce qui corrobore l'analyse issue des études réalisées plus tôt par Fónagy (1956, 1967, cité dans Labov, 1994). L'étude des toutes les données recueillies sur le terrain permet à Labov (1994 : 539-542) de formuler de nouvelles conceptions quant aux propriétés privilégiées des deux types de changement :

1/ **Les changements de sons réguliers** (néogrammatiens) sont issus d'une modification phonétique unique et graduelle (comme celle du mode d'articulation pour les consonnes). Ils ne sont pas conditionnés par des facteurs grammaticaux ou lexicaux et sont caractéristiques des étapes initiales d'un changement linguistique.

2/ **La diffusion lexicale** est conditionnée par des facteurs grammaticaux et lexicaux. Les formes traditionnelles et novatrices diffèrent en général par plusieurs traits phonétiques (comme c'est le cas pour les changements du point d'articulation, qui impliquent une modification de la position et de la forme de la langue par l'ajustement de plusieurs muscles différents). Le processus de

diffusion lexicale est caractéristique des dernières étapes d'un changement. Le changement est connoté socialement.

Etant donné ces caractéristiques, Labov (1994 : 542-543) propose un schéma de distribution complémentaire pour les deux processus. Celui-ci est reproduit dans le tableau ci-dessous.

Tableau 29 : changements réguliers vs. diffusion lexicale
Synthèse de Labov (1994, 543)

<i>Regular sound change</i>	<i>Lexical diffusion</i>
*Vowel shifts in place of articulation	*Shortening and lengthening of segments
*Diphthongization of high vowels	*Diphthongization of mid and low vowels
*Consonant changes in manner of articulation	*Consonant changes in place of articulation
*Vocalization of liquids	*Metathesis of liquids and stops
*Deletion of glides and schwa	*Deletion of obstruents

Compte tenu des particularités recensées ci-dessus (modification de plusieurs traits phonétiques, changement du point d'articulation, connotation sociale), le développement des CPC relève théoriquement du mode de diffusion lexicale. Notre étude de corpus devra nous permettre de vérifier cette hypothèse (cf. section 3.4). Il faudra également se concentrer sur la catégorie grammaticale des items palatalisés afin de voir si la production des CPC est effectivement grammaticalement conditionnée (cf. section 3.4).

2.8 L'axe paradigmatique de l'assimilation

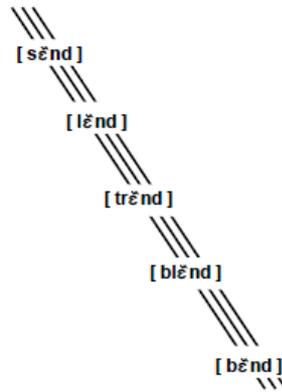
Dans le mode de diffusion lexicale, l'influence d'un mot clé comme *during* (cf. section précédente) se produit en fait sur un axe paradigmatique. En effet, la palato-alvéolaire se diffuse petit à petit en se substituant à la glissée palatale dans toute une série de mots, comme cela s'est produit dans l'item influant (ici, *during*). Ce n'est bien sûr pas le /j/ de *during* qui joue directement le rôle d'assimilateur dans un mot comme *dune*. Tout se passe comme si l'affriquée

palato-alvéolaire de *during* influençait, par phénomène d’analogie, les autres mots qui présentent le contexte occlusive alvéolaire + glissée palatale en syllabe accentuée. L’influence opère sur un plan paradigmatique. Ce type d’assimilation est radicalement différent des autres. En effet, il ne relève pas de mécanismes phonétiques *au sein* de mots. En d’autres termes, les sons n’interagissent pas sur un axe syntagmatique, comme c’est le cas des autres assimilations. Dans sa typologie de l’assimilation, Pavlík (2009 : 6) parle d’ailleurs d’*assimilation paradigmatique* :

Syntagmatic assimilations are those in which sounds interact on the syntagmatic axis, i.e. all commonly described assimilations in phonetic literature are syntagmatic. **Paradigmatic assimilations**, on the other hand, occur when sounds interact on a paradigmatic axis. For example, the Slovak word *ťažší* [ˈtʃɛʃiː] (*heavier*) is sometimes pronounced as [ˈtʃɛxʃiː]. We may assume that the change of [ʃ] to [x] is not caused by the neighbouring sounds, but is due to the influence of the Slovak word *ľahší* [ˈlʲɛxʃiː] (*lighter*), which forms its antonymous comparative-form counterpart within the paradigm. That is, the [x] in the word *ľahší* functions as an assimilator.

L’assimilation paradigmatique semble pouvoir jouer un rôle important dans la propagation des CPC en anglais contemporain, à partir des mots que nous avons définis comme théoriquement à l’origine du procédé de diffusion lexicale (*during, assume, presume, stop, strong, street, student, grocery*). Ces items peuvent (consciemment ou inconsciemment) servir de référents aux locuteurs qui palatalisent. Leurs formes fricatives ou affriquées peuvent ainsi se substituer aux formes plus traditionnelles des mêmes locuteurs, mais dans d’autres mots. Ce type de relation paradigmatique est particulièrement compatible avec un modèle de stockage des données linguistique par association. Selon Bybee (2001), les items sont mentalement stockés de façon structurée, sous forme de réseaux d’associations qui relient les items phonétiquement similaires (voir schéma ci-dessous). Sont donc stockés ensemble les mots qui sont ainsi paradigmatiquement associés (Bybee, 2001 : 147), par le biais de patterns communs. Il en résulte que l’activation d’un mot active également les mots qui sont phonétiquement associés à celui-ci (Bybee, 2001 : 21).

**Schéma 30 : connexions lexicales liées au pattern [ɛ̃nd]
dans les items *send*, *lend*, *trend*, *blend*, *bend* (Bybee, 2001 : 22)**



En suivant le modèle proposé ci-dessus, on peut postuler des associations lexicales entre divers mots contenant les patterns ['tʃuː, 'dʒuː, 'ʃuː, 'zuː, ʃtr, ʃtj, ʃt, ʃk, ʃr]¹, typiques des CPC. Ce mode de stockage peut naturellement contribuer à une diffusion de la palatalisation dans les items concernés.

L'axe paradigmatique du langage nous semble en fait jouer un rôle encore plus large dans la diffusion des sons qui caractérisent les CPC. Les formes palatalisées prenant petit à petit le pas sur les formes traditionnelles, chaque nouvelle occurrence de CPC peut potentiellement contribuer au changement sur l'axe paradigmatique du langage, par analogie. Il en est de même pour les formes fricatives ou affriquées que nous n'avons pas directement qualifiées de CPC mais dont nous avons déjà dit qu'elles pouvaient jouer un rôle dans la multiplication des fricatives et affriquées palato-alvéolaires en anglais contemporain, et par là même contribuer à développer les CPC. Il s'agit des réalisations d'affriquées dans les agrégats consonantiques /tr/ (comme dans *train*). Il s'agit également de la palatalisation des agrégats de type /stj/, /str/ et /sk/ qui peut affecter le segment /st/ + voyelle (comme dans *start*). Il s'agit enfin de la fricative palatale [ç], qui est peut-être à l'origine de certains CPC (cf. section 1.6.7). Il est donc possible que la diffusion des palato-alvéolaires se fasse également sur un axe paradigmatique.

¹ La notation phonétique entre crochets est délibérément utilisée par Bybee (cf. section 4.4.3). Nous la conservons ici.

Dans son article sur les agrégats /str/ et /tr/, Harrison (1999) explique que certains de ses informateurs ont noté une rétraction générale de /s/ en cours en Amérique du Nord. Elle ne parvient pas à l'expliquer. La propagation de /ʃ/ sur l'axe paradigmatique du langage peut nous fournir un début d'explication.

2.9 Transmission et diffusion des CPC

2.9.1 Les principes de la transmission des CPC

Nous avons jusqu'à présent utilisé le terme *diffusion* pour désigner l'ensemble des modes de propagation des innovations linguistiques. Labov (2010 : 305-311 ; 347) établit une distinction entre la *transmission* et la *diffusion* de ces innovations. La transmission s'effectue auprès des enfants et à l'intérieur d'une communauté linguistique donnée. La diffusion est quant à elle le résultat de phénomènes de contact entre diverses communautés linguistiques ; elle prend principalement effet auprès des adultes. En linguistique historique, la transmission est conforme au *modèle généalogique* ou à la *théorie de l'arbre*, alors que la diffusion suit le principe du *modèle par vagues* ou de la *théorie des ondes* (cf. section 1.2.1). Nous avons déjà noté que les deux théories étaient nécessaires pour rendre compte de l'histoire de la langue anglaise (cf. section 1.2.1). Force est de constater que, une fois de plus, diachronie et synchronie sont liées par les mêmes processus linguistiques. Le modèle généalogique explique les changements internes au système d'une communauté linguistique donnée alors que la théorie des ondes rend compte des phénomènes de diffusion par contact entre des langues différentes ou entre différentes variétés d'une même langue (Labov, 2010 : 347). Il est donc nécessaire de considérer à la fois les phénomènes de diffusion et de transmission pour rendre compte de la propagation des CPC.

La transmission d'innovations linguistiques est caractérisée par un phénomène d'*incrémentation* (*incrementation*) : par générations successives, les enfants font avancer les changements dans la même direction que leurs parents

et/ou modèles linguistiques mais jusqu'à un *niveau supérieur* d'évolution¹. Ainsi, le changement se trouve accentué avec le temps ; les traits dominants du changement se renforcent et celui-ci croît, génération après génération (Labov, 2001, 2010). L'incrémentation peut par exemple se caractériser par une plus grande fréquence ou une plus grande portée des caractéristiques de la variante associée au changement (Labov, 2010 : 307-308).

Nous verrons que la diffusion des CPC se fait essentiellement à partir d'innovations urbaines (cf. section 2.9.5). Il est donc nécessaire de se pencher sur la façon dont le phénomène d'incrémentation opère en milieu urbain pour rendre compte de la propagation (soit la transmission *et* la diffusion) des CPC. Dans les grandes villes, une forte stratification sociale et une hiérarchie socio-économique importante caractérisent les processus à l'œuvre dans la transmission linguistique. En partant de ces constats, Labov (2001 : 437) définit les principes de transmission urbaine comme suit :

- 1 Les enfants commencent à développer leur langage à partir des schémas qui leur sont transmis de la personne qui les élève (la plupart du temps une femme ; leur mère dans la majorité des cas).
- 2 La variation linguistique est transmise aux enfants sous forme de différenciation stylistique entre variantes formelles et variantes informelles. Les enfants associent les variantes formelles à l'instruction et à la punition alors que les variantes informelles sont pour eux synonymes d'intimité (avec la famille et les amis) et d'amusement.
- 3 A une étape de leur socialisation qui dépend de leur statut social, les enfants apprennent que les variantes privilégiées dans le langage informel sont dans la communauté synonymes d'un statut social inférieur à celui qui est associé aux variantes formelles.
- 4 Des changements par le dessous se développent, dans un premier temps dans le discours spontané et pour le niveau de langage le moins

¹ Typiquement, l'accentuation du changement arrive à son terme à la fin de l'adolescence (Talghiamonte et D'Arcy, 2009). C'est ce que l'on appelle le modèle curvilinéaire ou modèle « en S » : l'incrémentation du changement est croissante jusqu'à la fin de l'adolescence, puis l'évolution stagne pour le reste de la vie du locuteur. Au niveau intra-individuel, il s'agit donc d'un changement en temps réel. Au plan inter-individuel, le changement s'accroît de génération en génération, ce qui en fait aussi un changement en temps apparent (cf. section 2.2).

formel. Ces changements sont inconsciemment rattachés à une non-conformité aux normes sociolinguistiques et ils se trouvent accentués, particulièrement par les jeunes qui s'inscrivent dans une logique de non-conformité vis-à-vis des pratiques institutionnelles des adultes (il s'agit de la phase au cours de laquelle le phénomène d'incrémentation est à l'oeuvre).

- 5 La transmission des changements dans la communauté est favorisée par les locuteurs qui ont auparavant adopté des symboles de non-conformité sans pour autant se comporter d'une façon qui pourrait nuire à leur mobilité socio-économique.

Ces principes de diffusion urbaine expliquent pourquoi Labov (2001, 2010) considère que les principaux agents du changement linguistique sont les femmes et les adolescents non-conformistes. Typiquement, le locuteur agent du changement accentue l'innovation héritée de sa mère, et ce, jusqu'à la fin de son adolescence.

Ce phénomène d'incrémentation propre à la transmission est sans aucun doute l'un des facteurs qui permettent d'expliquer pourquoi les CPC semblent se renforcer avec le temps. A propos de la coalescence par le yod après /t/, nous avons déjà noté que le processus qui mène à la production d'une palato-alvéolaire peut être graduel et constitué de plusieurs étapes qui passent par le dévoisement de [j] et la production de la palatale fricative [ç] (cf. section 1.6.7). Le long de ce continuum allant de [tj] à [tʃ], l'affrication est de plus en plus forte. Ainsi, le phénomène d'incrémentation peut être caractérisé par des réalisations de plus en plus affriquées de la variable (tj).

Le fait que la coalescence ait historiquement commencé par les syllabes inaccentuées avant d'atteindre les syllabes accentuées participe également de l'incrémentation du changement dans les mots comme *tune*. Cela permet de rendre compte de la propagation des cas de coalescence par le yod après /d/ et de palatalisation par le yod de /s/ et /z/ en position accentuée. Dans les mots comme

assume et *presume*, il est également possible que l'élément fricatif soit renforcé d'une génération à l'autre, par phénomène de *fortition*. Cette dernière explication est aussi envisageable pour la palatalisation des agrégats /st, str, stj, sk/ et pour la palatalisation de /s/ par /r/. De façon générale, dans tous les CPC où une fricative alvéolaire évolue en fricative palato-alvéolaire, le processus de rétraction paraît se renforcer avec les générations. Ainsi, l'incrémentation permet d'expliquer le changement en cours qui semble caractériser les CPC dans le cadre d'une *transmission* linguistique. Qu'en est-il des phénomènes de diffusion ?

Notons en préambule que transmission et diffusion ne constituent pas deux phénomènes complètement séparés. Une dichotomie clairement marquée impliquerait des frontières nettement définies entre les communautés linguistiques (Labov, 2010 : 309), ce qui n'est pas le cas en raison, notamment, de l'existence de « lignes de faiblesse » entre les communautés (cf. modèle de Bloomfield, section 2.5.3). Labov (2010 : 309, 311) soutient que la transmission et la diffusion agissent de façon complémentaires dans le processus de changement linguistique mais que la transmission joue un rôle plus important car elle est le produit de l'acquisition du langage par de jeunes enfants, aux capacités d'apprentissage linguistiques plus importantes que les adultes. En outre, la transmission du langage passe majoritairement par le réseau mère-enfant (Labov : 2001, 2010). Les femmes étant les principaux agents du changement linguistique (Labov, 2001 : 323-408 ; 516), on comprend facilement l'importance de la transmission dans le changement linguistique.

Le jugement de Labov concernant la primauté de la transmission sur la diffusion est peut-être plus pertinent pour décrire le changement linguistique aux Etats-Unis qu'en Europe occidentale. Il se trouve que l'opposition transmission / diffusion occupe une place moins importante dans les études européennes que dans les travaux américains. Selon Labov (2010 : 309), cela s'explique par le fait que les principaux phénomènes de propagation en Europe concernent des traits linguistiques plus anciens et souvent bien établis. Selon Kerswill et Torgersen (2009), des différences de comportement linguistique entre

les minorités en Europe et aux Etats-Unis constituent également une explication à ce décalage entre les deux continents. En Amérique du Nord, les minorités ont tendance à se conformer à des schémas d'évolution linguistique préexistants. Au contraire, les minorités urbaines d'Europe occidentale ne se conforment pas à ces schémas et ont tendance à innover dans des directions nouvelles. Contrairement à leurs homologues américaines, elles ne peuvent donc pas contribuer au renforcement du changement par phénomène de transmission. Bien évidemment, cela ne veut pas dire que la transmission ne joue aucun rôle dans les îles Britanniques ; mais son importance y est peut-être moindre qu'aux Etats-Unis. Les principales études européennes portent donc essentiellement sur la diffusion des évolutions linguistiques.

2.9.2 Les principes de la diffusion des CPC

Compte tenu des remarques précédentes, cette section portera essentiellement sur les phénomènes de diffusion en Grande Bretagne. Nous aborderons cependant quelques pistes concernant la diffusion des CPC dans le reste du monde anglophone.

En préambule, voyons comment la transmission et la diffusion peuvent conjointement renforcer la propagation d'innovations phonétiques. La caractéristique principale de la diffusion de phénomènes phonétiques est leur transfert en direction des adultes et entre communautés linguistiques. La fréquence des contacts entre locuteurs de communautés différentes est moindre que celle qui caractérise les contacts au sein de mêmes communautés. En outre, la compétence des adultes en matière d'acquisition de nouvelles prononciations et leur capacité à reproduire celles-ci sont inférieures à celles des enfants. Il en résulte que les changements de sons systémiques (i.e., les *vrais* changements, cf. section 2.4.3) ne sont adoptés que de façon imparfaite dans le cadre de la diffusion linguistique, ainsi que l'explique Labov (2010 : 347) :

The adults who are the borrowing agents do not faithfully reproduce the structural patterns in the systems from which they are borrowing.

Paradoxalement, cette différence fondamentale entre transmission et diffusion peut donner lieu à des résultats similaires en ce qui concerne les CPC. La reproduction imparfaite qui caractérise les phénomènes de diffusion peut en effet contribuer à un développement des palato-alvéolaires par phénomène de régularisation, comme nous l'avons expliqué pour la phonématisation de [ç] en /ʃ/ (cf. section 1.6.7). En rapprochant ainsi les innovations phonétiques de locuteurs d'une communauté A (par exemple [j̥] ou [ç]) des valeurs prototypiques qui caractérisent leur propre système (par exemple /ʃ/), les locuteurs d'une communauté B peuvent contribuer à fossiliser certaines innovations. La nouvelle valeur phonologique sera ensuite transmise aux générations suivantes qui ne feront qu'accentuer le changement initial, par phénomène d'incrémentation.

Le principe d'imitation peut jouer exactement le même rôle. Labov (1972) explique ainsi que les locuteurs d'un groupe B peuvent prendre comme référence un groupe A, dont un trait de langue est marqué par rapport au dialecte standard. Le groupe B adopte le trait en question et en exagère l'usage, en signe d'une certaine identité sociale, par réaction à des pressions extérieures. Par phénomène d'hypercorrection, en combinaison avec le principe d'analogie, le trait est généralisé à d'autres unités linguistiques du groupe B. Une nouvelle norme s'instaure à mesure que s'installe le processus de généralisation. Cette nouvelle norme est ensuite adoptée par le groupe contigu et les groupes suivants, pour qui le groupe B sert désormais de référence. Ainsi, le trait initial se développe, suite à une succession d'imitations et d'exagérations.

2.9.3 La diffusion par les médias

People in Western countries probably hear more language from the media than they do directly from the lips of their fellow humans in conversation.
(Bell, 1991: 1)

Pour le grand public, le fait que les médias exercent une influence de nature linguistique sur la population est très majoritairement considéré comme allant de soi (Hannisdal, 2006). La tendance des sociolinguistes est de nuancer, voire de rejeter complètement (cf. L. Milroy & J. Milroy, 1999) l'influence des

médias en matière de prononciation. En effet, s'il est reconnu que des éléments lexicaux peuvent atteindre de nouvelles catégories de population par ce biais (l'adoption d'américanismes par les jeunes britanniques en est un exemple), la diffusion de traits de prononciation paraît moins évidente. Trudgill (1986) considère pour sa part qu'une interaction directe entre locuteurs est nécessaire pour que l'influence s'étende à la phonologie. Cette vision catégorique des choses a quelque peu évolué en même temps que les habitudes médiatiques du grand public. Wilhelm (2011a : 107-108) rapporte deux éléments qui ont contribué à moduler cette analyse :

1/ Le taux d'exposition des individus à la télévision a évolué depuis les années 1940 (date d'introduction de ce moyen de communication dans les foyers).

2/ La corrélation entre violence à la télévision et comportements agressifs a été établie sans ambiguïté par Strasburger (1995 : 13). La capacité de la télévision à influencer sur les comportements psychologique est donc bien établie.

Ainsi que l'indique le premier des deux points ci-dessus, la place que tient la télévision dans les foyers occidentaux est croissante. A la fin du XX^e siècle et au début du XXI^e siècle, la multiplication des chaînes de télévision et l'essor d'Internet ont eu pour conséquence de multiplier encore le temps d'exposition aux médias. Internet, en particulier, a contribué à faire de la culture médiatique un phénomène en partie mondial. Les médias occupant une place toujours plus importante dans la vie des individus, la citation de Bell donnée en ouverture de cette section à propos du début des années 1990 n'en est que plus pertinente aujourd'hui.

Dans le cadre d'une étude internationale portant sur les attitudes actuelles vis-à-vis des variétés d'anglais, il a été démontré que l'anglais américain était préféré à un anglais britannique de type RP chez les adolescents britanniques (Bayard et al., 2002, cité dans Hannisdal, 2006). Stuart-Smith (1999, 2000) et Wilhelm (2005 : 80) relèvent la présence de caractéristiques typiques de prononciations londonienne et nord-américaine en Ecosse, ou encore à Hull. Hannisdal (2006 : 53) remarque que ces prononciations londoniennes sont principalement adoptées par des adolescents issus de classes ouvrières qui ne sont que très peu mobiles, que ce soit d'un point de vue social ou d'un point de vue géographique. Il en va de même en ce qui concerne l'adoption de prononciations

américaines. Nous pouvons donc en déduire que l'exposition de ces adolescents aux accents en question se fait principalement par le biais des médias plutôt que par contact direct avec des locuteurs. Timmins et Stuart-Smith (2005) suggèrent la possibilité que les médias, et notamment la télévision, aient pu contribuer à cette diffusion de traits de l'anglais de Londres.

Wilhelm (2011a : 107-111) dresse un état des lieux de la recherche relative au rôle des médias dans le changement linguistique. Il en ressort que « les études qui établissent un lien entre le rôle des médias et la modification des systèmes linguistiques partagent la particularité d'avoir été réalisées auprès de communautés qui considèrent la variété qu'elles utilisent habituellement comme *peu désirable* et la variété entendue à la télévision comme plus désirable » (Wilhelm, 2011a : 110), ce qui est corroboré par Stuart-Smith (2006).

Des paramètres psycholinguistiques et sociolinguistiques semblent conditionner le changement, suite à l'attribution de valeurs sociales de prestige à certaines variétés géographiques ou sociales. Dans l'exemple que donne Stuart-Smith (1999), l'adoption de traits de la capitale par les adolescents de Hull ou de Glasgow relève en fait davantage d'une logique identitaire que d'une standardisation phonétique liée à une simple exposition à une certaine quantité d'anglais londonien. Williams et Kerswill (1999 : 162) expliquent que les jeunes Britanniques sont très régulièrement exposés à des accents non-standard caractéristiques de la région londonienne par le biais des médias. Ces accents étant fréquemment ceux de personnes issues de la même tranche d'âge qu'eux, ils sont associés à la culture des jeunes dans l'esprit des adolescents de Hull ou de Glasgow. Il y a donc un phénomène d'identification dans ce cas précis. Nous retrouvons ici les conditions jugées nécessaires à la diffusion d'innovations linguistiques (cf. sections 2.5.3 et 2.6) ; à savoir que les innovations doivent être perçues comme « admirables et dignes d'être imitées » (cf. Wells, 1982 : 103). Elles sont perçues de la sorte dès lors qu'elles sont associées à certaines valeurs avec lesquelles le locuteur s'identifie.

Il paraît évident que, par sa nature, la télévision est un média particulièrement susceptible de créer les conditions favorables à l'identification nécessaire à la diffusion de traits phonétiques. Elle permet en effet de recréer au maximum les caractéristiques d'une véritable situation de communication en associant image et son à la situation d'énonciation. C'est la raison pour laquelle les études citées jusqu'ici traitent essentiellement de la télévision, par opposition à la radio. Néanmoins, il nous paraît nécessaire de ne pas négliger le rôle fondamental que joue aujourd'hui Internet, particulièrement auprès des adolescents et des jeunes adultes. L'essor de ce nouveau média renforce indubitablement les conditions nécessaires au processus d'identification.

Tout d'abord, Internet multiplie les occasions par lesquelles on peut avoir accès aux programmes télévisuels, par l'intermédiaire de téléchargements ou de visionnages sur des sites d'hébergement de vidéo tels *YouTube* ou *Daily Motion*. En outre, n'importe qui peut poster ses propres vidéos sur ces sites, et ainsi contribuer à véhiculer la prononciation qui lui est propre. Cela est également vrai des sites de réseaux sociaux tels que *Facebook*. Enfin, il est désormais possible d'avoir une conversation en direct avec des interlocuteurs géographiquement situés n'importe où dans le monde, à condition de disposer d'une caméra avec son ordinateur. Par exemple, un jeune Anglais peut discuter avec une jeune Américaine tout en ayant l'image de celle-ci en face de lui, étant ainsi capable d'observer les réactions de son interlocutrice. L'interaction que Trudgill (1986) juge nécessaire pour qu'il y ait influence des médias en matière de phonologie est ainsi en grande partie recréée par le média.

De façon à la fois empirique et impressionniste, il semble que les jeunes (notamment les lycéens et les étudiants) accordent parfois une plus grande importance à la communication générée par l'intermédiaire des médias qu'à la communication directe¹. Si la chose était prouvée de façon scientifique, l'influence des nouveaux moyens de communication sur la prononciation paraîtrait alors incontournable. Il serait intéressant de mener une étude de nature psycholinguistique sur le sujet.

¹ Les enseignants et les parents se plaignent fréquemment de l'impact de ce type de communication, qu'ils jugent négatif vis-à-vis de la concentration des jeunes en question.

La multiplicité des sources disponibles par le biais des médias implique nécessairement un très large accès à des accents non-standard dans l'ensemble du monde anglophone, ce qui peut contribuer à véhiculer des formes non-standard, comme les CPC. En Grande Bretagne par exemple, les accents régionaux non-standard sont apparus sur les ondes de la BBC, puis sur d'autres stations et chaînes de télévision à partir des années 1960. C'est à partir de ce moment-là que les Britanniques ont commencé à perdre une partie de leur insécurité linguistique (cf. section 1.4.7.2). Le phénomène s'est développé de façon exponentielle depuis, notamment en raison de l'omniprésence d'Internet dans la vie de tous les jours. Hannisdal (2006) démontre que, même dans un exercice qui paraît aussi conservateur au plan linguistique que la présentation des journaux télévisés, le style a considérablement évolué vers un degré de formalité moindre au cours des dernières années en Grande Bretagne. Il en résulte une multiplication de formes non traditionnelles. Hannisdal note ainsi un taux de pénétration important de la coalescence en syllabe accentué dans les journaux télévisés (cf. section 3.2.2).

Ainsi, l'exposition constante à des accents différents dans l'ensemble du monde anglophone permet d'associer une certaine *légitimité linguistique* (l'expression est de Bourdieu, cf. Calvet, 2011 : 51) aux formes non-standard.

Enfin, un élément incontournable de l'évolution de l'anglais aujourd'hui, au sein du « village mondial » qui caractérise le monde du XXI^e siècle, est l'acquisition de cette langue par les locuteurs non-natifs, pour qui les médias peuvent constituer la seule source d'exposition possible à un anglais authentique. L'importance des médias dans ce domaine est donc primordiale, ainsi que le note Hannisdal (2006 : 102) :

[T]here is one area in which broadcasting is of great importance and extremely influential, namely as a source of input to foreign learners of English. For people outside Britain, who are not exposed to English in their personal networks, access to authentic English speech via television, radio and film is crucial, and contributes greatly to the learning process, not least with regard to pronunciation.

L'exposition par les médias à une langue non-standard ne peut qu'encourager le développement des formes non-standard chez les apprenants. En outre, dans le cas des CPC, la plus grande aisance articulatoire qui caractérise la

production des variantes palatalisées par rapport aux variantes traditionnelles (cf. section 2.3.1) constitue un élément facilitateur dans l'acquisition de la phonologie d'une langue étrangère.

Dans une vidéo d'accompagnement de l'exposition *Evolving English*¹, Crystal explique qu'une nouvelle ère de l'évolution de la langue anglaise a vu le jour avec la mondialisation qui caractérise la fin du XX^e siècle et le début du XXI^e siècle. Pour la première fois, il existe davantage de locuteurs qui parlent anglais en tant que deuxième langue que de locuteurs natifs. Par conséquent, le volume global d'anglais échangé tous les jours est majoritairement de source non native. Crystal ajoute que cela aura indiscutablement une influence importante sur tous les dialectes et accents de l'anglais au cours des décennies à venir, *y compris sur les variétés natives*. Ainsi, l'acquisition de CPC par exposition aux médias chez les locuteurs non natifs peut parfaitement contribuer à une nouvelle vague de diffusion au niveau mondial, renforçant ainsi encore un peu plus le processus graduel de palatalisation à l'œuvre depuis le début de l'histoire de la langue anglaise (cf. chapitre 1).

2.9.4 Contact entre d'autres langues et l'anglais

All languages always change, and practically all languages are in contact with other languages and are modified thereby.
(Schneider, 2011 : 25-26)

Cette citation de Schneider est révélatrice de l'influence que les langues exercent les unes sur les autres. Le contact linguistique n'est bien évidemment pas cantonné au seul contact entre variétés d'une même langue (cf. sections 2.9.5 à 2.9.7). A travers l'histoire, l'anglais a fréquemment été influencé par d'autres idiomes (cf. chapitre 1). Dans les variétés autres que les variétés britanniques, les langues locales ont eu une influence sur la langue des colons. Par ailleurs, des communautés non anglophones ont émigré vers des pays comme les Etats-Unis ou l'Australie et ont apporté leur langue dans ces nouveaux pays anglophones.

¹ Il s'agit d'une exposition ayant figuré à *la British Library* du 12 novembre 2010 au 3 avril 2011.

D'autres immigrants ont joué un rôle similaire dans les îles Britanniques. Aujourd'hui encore, nombreux sont les anglophones qui évoluent dans des environnements multilingues. Citons pour exemple les communautés asiatiques et indiennes en Angleterre ou hispaniques aux États-Unis (Miami, par exemple, est une ville bilingue anglais-espagnol). N'oublions pas le contact entre communautés anglophones et francophones dans une ville comme Montréal.

Afin d'expliquer ce que la dimension du contact entre différentes langues peut apporter pour rendre compte de la diffusion des CPC en anglais, il convient de déterminer quels sont les traits communs entre les langues qui pourraient conditionner la variation entre les formes traditionnelles et les formes palatalisées dans les items qui nous concernent. Ces considérations nous rapprochent de la théorie de l'optimalité (*optimality theory*) selon laquelle des contraintes universelles déterminent la phonologie de toutes les langues (Shockey, 2003 : 61).

Il existe une grande proximité phonétique entre /s/ et /ʃ/. Tous deux sont en effet fricatifs et sourds. Certes, leur point d'articulation varie mais la distance articulaire entre une alvéolaire et une palato-alvéolaire est relativement courte. La proximité entre ces deux phones peut être encore plus grande dans d'autres langues que l'anglais. Par exemple, Yavas (2006 : 39) note que [ʃ] est un allophone de /s/ en coréen. Sans une très grande proximité phonétique, la chose ne serait pas possible. Il est intéressant de noter que cette proximité a joué un rôle important à travers l'histoire de la langue anglaise. Van Gerderen (2006 : 257) explique en effet que, en moyen-anglais, une fréquente variation du point d'articulation conditionnait l'alternance entre [s] et [ʃ].

Le lien étroit qu'entretiennent [s] et [ʃ] semble donc être un invariant phonétique important, et ce, dans plusieurs langues. Notons à ce titre les phénomènes de palatalisation de /s/ et [ʃ] dans le français du Nord. En ce qui concerne le yod, son rôle dans la palatalisation semble attesté dans plusieurs langues. Montreuil (2001 : 128) souligne qu'il joue le même rôle qu'en anglais dans les phénomènes de palatalisation de certaines variétés de français. Wells

donne quant à lui l'exemple de l'espagnol d'Argentine où le /j/ traditionnel du castillan est réalisé [ʒ] ou [ʃ] :

The most striking feature of Argentinian Spanish to my ears is the use of [ʃ, ʒ] for Spanish /j/ spelt <y> or <ll>.
(Wells, <http://phonetic-blog.blogspot.com/2009/09/muchas-gratsias.html>)

La palatalisation du yod n'est pas l'exclusivité de l'espagnol argentin. Au cours de l'année 1993-1994, nous avons eu l'occasion de travailler sur la prononciation des communautés mexicaine et guatémaltèque de la ville américaine de Hattiesburg, dans l'état du Mississippi, ainsi que sur la prononciation de jeunes écoliers dans un collège de Guatemala City. Il ressort de cette étude que nombre de Guatémaltèques et la vaste majorité des Mexicains utilisent le plus souvent la palato-alvéolaire affriquée [dʒ] en lieu et place de la glissée palatale /j/ dans les mots qui ont pour graphie <y> et <ll>. Ainsi, une phrase comme *me llamo Yolanda* est le plus souvent réalisée [me 'dʒamo dʒo'landa] par les Guatémaltèques et les Mexicains. Elle est souvent prononcée [me 'ʒamo ʒo'landa] par les Argentins. Omnès (1995 : 42) note d'ailleurs une tendance pour /j/ à se renforcer en /dʒ/ en espagnol aujourd'hui. Nicolas Balutet (communication personnelle), professeur d'espagnol à l'Université Jean Moulin Lyon 3, explique que la séquence <ll> à l'initiale est plutôt prononcée /lj/ en castillan traditionnel et /dʒ/ en Amérique latine, et qu'elle tend vers /ʃ/ en Argentine et en Uruguay. Selon Quilis (2010 : 59), /j/ et /dʒ/ sont aujourd'hui des allophones en distribution complémentaires en espagnol. Jones (1962 : 196) note quant à lui que la graphie <ll> en espagnol (qu'il qualifie de « diaphone »¹) comprend trois membres distincts : /ʎ²/, /j/ et /ʒ/.

Au-delà de l'espagnol, nous pouvons également rappeler le rôle qu'a joué la palatalisation dans des mots issus de l'indo-européens, tel *Jupiter* (cf. section (1.6.2.2)).

¹ Les diaphones (Jones, 1962 : 193-195) illustrent les différences de prononciation inter-individuelles liées à la distribution de phonèmes dans des items particuliers. Plusieurs exemples sont donnés, dont *again*, *accomplish* et *direct*, pouvant être prononcés [ə'gen/ə'gɛrn], [ə'kɒmplɪʃ/ə'kɒmplɪʃ], [dɪ'rekt/dar'rekt], en fonction des locuteurs. Pour Jones, les diaphones sont des familles de sons apparentés.

² La consonne /ʎ/ est une approximante latérale palatale.

Le lien entre le yod et les palato-alvéolaires dépasse donc le strict cadre de la langue anglaise. D'ailleurs, la palato-alvéolisation du yod en Amérique latine (sous la forme de fricatives ou d'affriquées) n'est pas sans rappeler le phénomène des CPC en anglais. Lorsque l'on considère l'importance de la communauté hispanophone aux Etats-Unis, on peut penser que les conditions nécessaires à une influence par contact de l'espagnol sur l'anglais y sont réunies. Lexicalement, l'importance est d'ores et déjà manifeste en raison de l'existence du *Spanglish*, issu des phénomènes d'alternance codique (*code switching*) des communautés bilingues.

Les langues latines ne sont bien sûr pas les seules à pouvoir exercer une influence sur les palatales de l'anglais. Etant donné son origine, l'anglais entretient des rapports privilégiés avec les langues germaniques, et notamment l'allemand. En effet, au cours des trois derniers siècles, l'allemand a joué un rôle essentiel aux Etats-Unis.

Au cours du XVII^e siècle, des colons de nouveaux horizons rejoignent les premiers arrivants anglais dans le Nouveau Monde. Un nombre important de colons allemands s'installe en Amérique, particulièrement en Pennsylvanie où ils fondent la ville de Germantown. Ils apportent leur langue avec eux. Des immigrants de langue maternelle yiddish arrivent à la même période. Le contact entre ces locuteurs de langues différentes a certainement eu une influence majeure sur le paysage linguistique de l'Amérique. D'ailleurs, une variété d'allemand survit encore aujourd'hui en Pennsylvanie sous le nom de *Pennsylvania Dutch* (Baugh et Cable, 1978 : 345). Historiquement, l'importance de l'allemand est telle que, selon la légende urbaine connue sous le nom de *Muhlenberg legend*, l'anglais ne l'aurait emporté sur l'allemand comme langue officielle des Etats-Unis d'Amérique que par la plus petite des marges, suite à un vote.¹

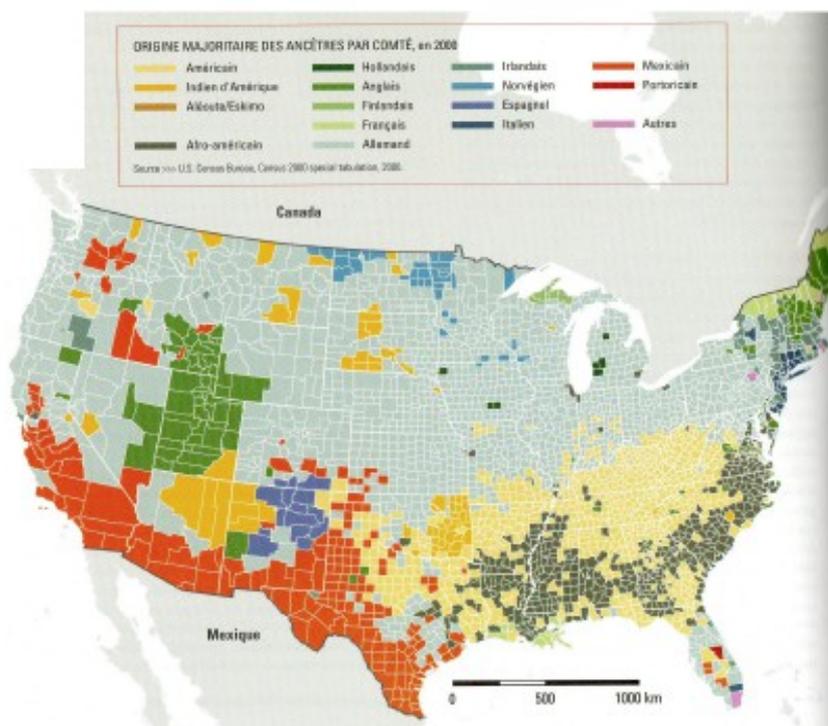
¹ Frederick Muhlenberg fut le premier orateur (*speaker*) de la chambre des Représentants. Un vote eut lieu en 1794 suite à la pétition d'immigrés allemands qui souhaitaient avoir certaines lois traduites dans leur langue. La pétition fut rejetée par 42 voix contre 41. Muhlenberg aurait fait la déclaration suivante : "The faster the Germans become Americans, the better it will be." (source de la citation: Wikipedia : http://en.wikipedia.org/wiki/Muhlenberg_legend). Cette phrase est à l'origine de la légende selon laquelle c'est la voix de Muhlenberg qui aurait empêché l'allemand de devenir la langue officielle des Etats-Unis. Il ne s'agit bien sûr que d'une fable puisque les Etats-Unis n'ont pas de langue statutaire officielle.

L'influence des communautés allemande et yiddish est peut-être l'une des raisons qui expliquent la palatalisation des agrégats consonantiques /st/ en position initiale. Lilly et Viel (1998 : 81) écrivent que la prononciation des mots allemands et yiddish se fait avec [ʃ] à l'initiale dans *Schubert, schuss, schmaltz, schmuck*. De plus, ainsi que l'indique la transcription phonétique dans le dictionnaire *Harrap's allemand* (2009), la prononciation des mots ayant <s> + /p, t/ à l'initiale se fait systématiquement avec [ʃ] en allemand (ex : *Spielberg, Spiel, Spot, Stuggart, Staat, Stamm, Start*) ... y compris dans les emprunts (ex : *Spaghetti*). En revanche, la prononciation des mots ayant <s> + /k/ à l'initiale se fait avec /s/.

En néerlandais, les phénomènes de palatalisation liés au yod sont courants. Dans cette langue, [ʃ] est une variante de /s/ devant /j/. De la même façon, [ʒ] peut être interprété comme /zj/ (Gussenhoven, 1999 : 75).

Nous avons précédemment remarqué (cf. section 1.6.5) que la palatalisation des agrégats de type /s/ + occlusive en anglais pouvait se trouver facilitée par les emprunts récents à l'allemand et au yiddish (ex : *schmuck, shtetl, shtick*). De façon plus générale, on peut se demander si l'explication de la palatalisation de ces agrégats n'est pas en partie liée à l'influence de l'allemand et du yiddish. Afin de risquer une réponse à cette question, considérons le schéma d'immigration allemand vers l'Amérique à l'aide de la carte suivante, qui illustre l'origine des Américains en l'an 2000 :

**Carte 31 : l'immigration allemande aux Etats-Unis
(tirée de Raison, 2010 : 44)**



Comme l'indique la légende, la couleur gris-bleu représente les comtés où les ancêtres des résidents actuels sont venus d'Allemagne. L'impression visuelle correspondant aux faits historiques est frappante : il y a eu des vagues d'immigration allemande vers la quasi-totalité de ce qui compose aujourd'hui le territoire des Etats-Unis (y compris vers l'Alaska, qui ne figure pas sur cette carte). Les Allemands, plus que n'importe quel autre peuple, ont à un moment ou à un autre colonisé l'essentiel du territoire américain. Nous pouvons dès lors facilement imaginer l'importance du contact entre les communautés germanophones et anglophones et l'influence que l'allemand a pu avoir sur l'anglais. La palatalisation des agrégats /s/ + occlusive et la rétraction générale du /s/ notée dans Harrison (1999, cf. section 1.6.9.3) en sont peut-être deux exemples en anglais américain contemporain.

2.9.5 Contact entre variétés britanniques : l'importance de Londres et l'influence urbaine

Au sujet de la diffusion en Grande Bretagne, nous abordons à présent des considérations plus strictement géographiques que sociales. Il s'agit néanmoins de garder à l'esprit que la dimension géographique du changement linguistique « ne devrait jamais être dissociée de celle des autres dimensions du phénomène dans la mesure où l'espace constitue une composante dynamique et complexe de la géographie, mais aussi de la sociologie et du comportement linguistique de la communauté qui l'occupe. » (Wilhelm, 2011a : 23, cf. Britain, 2005 : 2). La dimension géographique interagit donc, au sein d'un processus dynamique, avec les autres dimensions du changement de sons vues précédemment.

Nous avons vu précédemment que, contrairement à ce que pouvaient laisser penser plusieurs ouvrages, les CPC n'étaient aujourd'hui pas cantonnés à la seule région de Londres (cf. section 1.6.9). Le nombre important de références dans lesquelles les CPC ont été dans un premier temps associés à la capitale anglaise ou à la grande région du sud-est de l'Angleterre (cf. section 1.6.9.1) indique cependant que ces cas de palatalisation ont certainement tout d'abord vu le jour à Londres. Il est donc probable que l'anglais de la capitale ait contribué de façon significative à la diffusion des CPC en Grande Bretagne.

Londres a toujours joué un rôle majeur dans la diffusion d'innovations linguistiques, particulièrement en matière de prononciation. Au cours des dernières années, des innovations non-standard originaires du parler populaire de Londres ont été recensées dans la prononciation de locuteurs de diverses régions de Grande Bretagne. En effet, Foulkes et Docherty (1999 : 11) font part d'études qui prouvent la diffusion du phénomène de *TH-fronting* (/θ/ et /ð/ sont réalisés [f] et [v]) dans les villes de Norwich, Milton Keynes, Reading, Hull, Newcastle et Derby. Or, le *TH-fronting* trouve son origine dans le cockney de Londres. Trudgill (2001 : 180) note que certaines formes non-standard et certains phénomènes linguistiques à l'origine typiques du sud-est de l'Angleterre se diffusent dans plusieurs grands centres urbains en Grande Bretagne.

En Grande Bretagne, et peut-être au-delà, les innovations londoniennes d'aujourd'hui sont fréquemment les formes standard de demain (cf. section 1.4.4.4). Wells (1982 : 301) explique en effet que la prononciation des classes ouvrières de Londres est la principale source d'innovation phonologique en Grande Bretagne, et peut-être même dans l'ensemble du monde anglophone. « Lorsque de telles innovations commencent à se diffuser, elles sont identifiées comme distinctement associées au sud-est de l'Angleterre, mais avec le temps, elles peuvent fort bien être intégrées par plusieurs accents régionaux tout autant que par [la] RP, et nul ne pense plus à les considérer comme une offensive linguistique de l'accent du sud-est. » (Wilhelm, 2001a : 41). A partir de Londres, comment les CPC ont-ils pu être diffusés vers le reste du pays ?

Britain propose plusieurs modèles de diffusion pour la Grande Bretagne qui sont synthétisés comme suit par Wilhelm (2011a : 18-19) :

- 1) La diffusion par radiation (*Wave-Model diffusion*). Il s'agit des cas où les innovations se répandent depuis une zone centrale et atteignent d'abord les localités les plus proches avant d'atteindre celles situées à une distance plus importante.
- 2) La diffusion par modèle hiérarchique (*Urban Hierarchy diffusion*). Dans ce cas de figure, les innovations se diffusent depuis les conurbations vers les agglomérations moins importantes, puis de là vers les villes moyennes, puis vers les villages etc.
- 3) La diffusion par modèle hiérarchique inverse (*Contra-hierarchical diffusion*), beaucoup plus rare, observée lorsque les innovations se diffusent en suivant un modèle inverse et progressent depuis la campagne vers les villes.
- 4) La diffusion par foyers culturels (*Cultural hearth diffusion*). Ce modèle, qui combine les principes du modèle de diffusion par radiation et du modèle de diffusion hiérarchique, est observé lorsque des innovations se diffusent à la fois dans les zones urbaines et rurales d'une région particulière avant de se diffuser vers d'autres zones du pays.

Il existe de fortes justifications théoriques à considérer que la diffusion des CPC relève du *modèle des foyers culturels*. Cette observation s'appuie sur un certain nombre d'études et de principes de diffusion qui concernent d'autres phénomènes linguistiques, mais dont les principes sont tout à fait transférables aux CPC. La diffusion des CPC semble donc associer à la fois les principes du *modèle par radiation* et de celui de la *diffusion hiérarchique*.

Considérons tout d'abord le schéma de diffusion *par radiation*. D'après ce modèle, les CPC se seraient répandus d'abord dans tout le sud-est de l'Angleterre

et y aurait trouvé le tremplin nécessaire pour être diffusés dans tout le pays. Le paysage démographique de la région a été caractérisé par une forte mobilité géographique depuis plusieurs décennies, ce qui a contribué à y diffuser un certain nombre de traits de l'anglais de Londres. En effet, un grand nombre de Londoniens ont quitté la capitale pour s'installer dans tout le sud-est depuis la Seconde Guerre mondiale. Ils ont ainsi véhiculé leur prononciation dans toute la région (Altendorf et Watt, 2008 : 198-199). Notons que la période coïncide avec l'essor des CPC. Britain (2004, cité dans Wilhelm, 2011a : 18) parle dans ce cas de *relocation diffusion*, mode de diffusion prenant effet lorsqu'il y a déplacement de personnes. Bass (date inconnue), Foulkes et Docherty (1999) considèrent que l'anglais de Londres est la source d'un grand nombre d'innovations phonétiques récentes dans toute la région. En outre, Bass (p. 11) et Trudgill (1986 : 44) expliquent que la diffusion d'innovations londoniennes dans d'autres dialectes du sud-est se fait typiquement par le biais des populations les plus jeunes, ce qui correspond au principe d'une évolution en cours et en temps apparent et revêt donc une importance particulière pour la présente étude :

In fact, diffusion from London to areas like Colchester and other East Anglia population hubs (such as Clacton and Chelmsford) is so likely that Trudgill comments: "the older speakers sound like East Anglians... younger speakers, as is often noted by lay observers, sound like Londoners" (Bass, p. 11)

L'influence de Londres permet d'ailleurs à Bass (p. 14) d'expliquer la palatalisation des agrégats /str/ dans la ville de Colchester dans le cadre d'un changement en cours :

The use of variable (str-) could therefore be interpreted as a change in progress, and thus be seen as evidence of a London English feature diffusing into Colchester English.

Un exemple tout aussi significatif est celui de la diffusion de la coalescence par le yod après /t/ et /d/ en syllabe accentuée. Suite à une étude portant sur un groupe d'écolières de Londres, Colchester et Canterbury, Altendorf (2003 : 100) conclut que la coalescence est en pleine expansion dans le sud-est. Ces deux exemples prouvent l'influence de la capitale sur l'anglais de toute la région dans le cadre de la diffusion des CPC.

Considérons à présent les comtés qui entourent Londres : le Kent, le Surrey, le Sussex de l'Est, le Sussex de l'Ouest, l'Essex, le Hertfordshire, le

Buckinghamshire, le Berkshire, le Middlesex, et le Hampshire. Par le passé, les dialectes et accents¹ de ces différents comtés divergeaient grandement (Trudgill, 1999 : 44-47). On assiste aujourd'hui à une certaine uniformisation en la matière, due en très grande partie à l'influence de la capitale. C'est donc le contact entre ces variétés limitrophes qui est ici la source du changement linguistique. Le phénomène n'est donc pas une nouveauté. Le résultat est ce que Trudgill (1999 : 80) appelle *the Home Counties Modern Dialect Area* :

[...] the non-traditional dialect area of London has now expanded enormously to swallow up the old Southeast area, part of East Anglia, most of the Eastern Southwest, and most of the central East (...). The new London-based area we call the Home Counties Modern Dialect Area.

D'après Altenford et Watt (2008 : 198), le degré exact d'uniformité linguistique au sein de la région n'est pas encore très clair mais toutes les recherches menées sur les accents urbains du sud-est démontrent cependant la nette augmentation d'une certaine homogénéité, notamment en ce qui concerne les accents des classes moyennes. Le phénomène n'est pas uniquement dû au déplacement de personnes. D'autres facteurs de nature sociolinguistique et psycholinguistique jouent un rôle, notamment le prestige de l'anglais de la capitale, jugé comme ayant plus de « *street cred* »² (Altendorf et Watt, 2008). Si nous considérons que les CPC trouvent bien leur origine dans la région de Londres, il est ainsi aisé d'en comprendre la diffusion au sud-est, puis à tout le pays.

Le phénomène par lequel l'influence de Londres touche toute la région est connu sous le nom de *nivellement dialectal* (*dialect levelling*). Son corrélat en matière de prononciation est qualifié de *nivellement des accents* (*accent levelling*). Williams et Kerswill (1999 : 149) le définissent de la façon suivante :

[...] accent levelling, a process whereby differences between regional varieties are reduced, features which make varieties distinctive disappear, and new features emerge and are adopted by speakers over a wide geographical area.

¹ Nous adoptons ici la terminologie de Trudgill (1986) : le terme *accent* fait référence à la prononciation alors que le terme *dialecte* fait référence à la grammaire et à la syntaxe des différentes variétés d'anglais.

² Terme familier, venant de *street credibility*, grosso modo équivalent à « branché », « cool ». Une personne ayant plus de *street cred* sera acceptée chez les jeunes des milieux urbains car elle est perçue comme véhiculant leurs valeurs.

Le phénomène du nivellement des accents dépasse le strict cadre de la région londonienne. Il est à la fois national et régional. Outre une dimension géographique, il possède une forte composante sociale qui s'inscrit dans les changements sociétaux survenus depuis plusieurs décennies et qui coïncident avec le développement des CPC (cf. section 2.4.3). Ainsi que le résume Hannisdal (2006 : 51-52) :

A number of recent studies have found evidence of extensive levelling of accents and dialects in Britain, causing speakers to sound more similar. The growing tendency towards levelling and convergence is a product of the social and demographic changes that have taken place in Britain over the last century. These changes have been accompanied by a great increase in geographical and social mobility, resulting in radical changes in people's social networks, and wider dialect contact. The traditional close-knit local communities, thought to contribute to the preservation of linguistic norms (Milroy and Milroy 1997), are breaking down, rendering people more receptive to linguistic change. The effects of these social mechanisms have been a general abandonment of traditional rural dialects, and the replacement of local features by more widespread forms (cf. Kerswill, 2003).

Le phénomène n'est pas isolé et touche la plupart des régions situées à proximité des plus grands centres urbains britanniques : les différences entre les accents des différentes zones urbaines et rurales ont tendance à s'estomper au profit du modèle donné par la grande ville la plus proche. Il en résulte que de véritables accents supra-locaux, à la portée géographique plus grande que par le passé, se forment au dépend d'accents plus localement restreints (Kerswill, 2001 : 54). « Ces variétés constituent ce que quelques chercheurs appellent des koinès¹ supralocales ou régionales » qui « résultent de phénomènes d'accommodation qui se produisent lors d'interactions entre locuteurs d'origines différentes. » (Wilhelm, 2011a : 79). Trudgill (2001 : 180) explique le phénomène comme suit :

Parallel to the development of a large dialect region centred on London, whose lower middle-class accents have been referred to as 'Estuary English', we are seeing the development of similar areas elsewhere, as yet not much studied by linguists, focussing on centres such as Belfast, Dublin, Cardiff, Glasgow, Newcastle, Nottingham, Leeds, Liverpool, Manchester, Birmingham and Bristol.

Ces nouveaux accents supra-locaux se renforcent au fur et à mesure des années. En effet, si on peut constater un nivellement des variations *au sein* de ces grandes régions, ces nouveaux accents sont de plus en plus contrastés les uns par

¹ Une koinè est un dialecte issu de la fusion de plusieurs dialectes d'une même langue, par phénomène de contact. Le terme est originaire du grec *koinos*, qui veut dire *commun*. A l'origine, le terme désigne la langue supra-régionale commune à l'ensemble du monde grec à l'époque hellénistique et romaine.

rapport aux autres (Trudgill, 2001 :180). Mais cette divergence entre les accents supra-locaux se fait essentiellement au niveau des voyelles (qui constituent la plus grande manifestation des variations régionales). Par contre, en matière de prononciation de consonnes, toutes les études de terrain prouvent qu'il y a convergence entre les variétés (cf. Williams et Kerswill, 1999 : 147).

Rappelons ici que Kerswill (2003 : 231) considère que ce sont les consonnes qui se diffusent le mieux au plan géographique. Cette convergence consonantique s'effectue la plupart du temps en direction de la prononciation urbaine, ce qui explique en partie la diffusion des CPC par le biais du contact linguistique.

Ce schéma de diffusion, certainement à l'œuvre dans le développement consonantique que constituent les CPC, correspond au *modèle hiérarchique (Urban Hierarchy diffusion)*. Suivant ce modèle, une innovation peut typiquement se répandre d'abord dans une des grandes métropoles du pays et atteindre ensuite les autres (Trudgill, 2000). Les conditions de la diffusion dans tout le pays sont alors réunies. Dans les zones rurales, la diffusion ne se fera que plus tard. C'est la raison pour laquelle les innovations de prononciation sont presque toujours urbaines et que la prononciation des locuteurs ruraux est souvent perçue comme démodée.

Ainsi, les villes constituent le berceau des innovations linguistiques (Labov, 1994 : 23). En même temps, elles contribuent à un nivellement linguistique important. Ces deux paramètres sont parfaitement en lien avec le développement des CPC. De façon plus générale, Calvet (2001 : 41) explique que « la ville, et en particulier la capitale, est une grande dévoreuse de langues » dans la mesure où « elle attire des ruraux et des provinciaux qui viennent à la fois y gagner leur vie et y perdre en quelques générations leurs langues ». Si l'influence de la ville, et notamment de la capitale, est forte au point de détruire des langues entières, il est aisé de comprendre les phénomènes de nivellement qu'elle peut susciter au sein d'une langue donnée.

Le meilleur exemple d'accent supra-régional est certainement l'*Estuary English*, source de nombreuses études ces dernières années. L'influence du *Estuary English*, variété associée à Londres en ce qu'elle se situe phonétiquement entre le *cockney* et la *RP*, participe du phénomène d'imitation voilée (voir 2.6). Son émergence correspond parfaitement aux deux schémas de diffusion par contact que nous avons décrits. En effet, le *Estuary English* s'est diffusé dans un premier temps dans tout le sud-est tout en influençant les autres grandes métropoles. Certains de ses traits se sont ensuite propagés (et se propagent encore) dans le reste du pays. Cette variété d'anglais non-standard devient en effet extrêmement populaire car les jeunes y associent des valeurs avec lesquelles ils aiment s'identifier. Coggle (1993 : 85) explique que le *Estuary English* plaît énormément car il est perçu comme moderne, informel et socialement neutre. Ses locuteurs sont quant à eux perçus comme abordables et ayant de la « *street cred* ».

D'après les études développées dans cette section, tout semble indiquer que les CPC constituent un phénomène urbain qui se diffuse petit à petit à tout le pays.

2.9.6 Contact entre les accents non-standard et la RP

RP is following wider trends, perhaps a step or two behind
(Kerswill, 2006, cité dans Wilhelm, 2011b : 11)

Si l'on considère que les CPC sont originellement des formes non-standard, dont certaines sont aujourd'hui admises en RP et d'autres sont peut-être en voie de « standardisation », la question de l'influence que peuvent avoir les accents non-standard sur la RP ne peut être évitée.

L'influence des variétés locales et non-standard sur l'anglais standard est remarquée dès la fin du XIX^e siècle par Sweet (1888 : 54) :

It need hardly be said that that the standard and the local dialects influence one another strongly. Standard English, which is mainly East Midland, has taken words and forms from almost every other dialect [...]

Plus récemment, le développement d'un certain nombre de traits communs aux variétés supra-locales (dont la coalescence en syllabe accentuée) se traduit par l'incorporation de certains de ces traits non-standard dans la RP (Hannisdal, 2006 : 54). D'après Wilhelm (2011b), « la présence de ces phénomènes à la fois en RP et dans un nombre non négligeable d'accents locaux témoigne de l'existence d'une relation entre ces accents locaux et [la] RP (...) Il existe donc un lien dynamique entre [la] RP et les accents locaux de l'anglais britannique ». Kerswill (2006, cité dans Wilhelm, 2011b) souligne ainsi que la RP, qui évolue au même titre que les autres variétés, absorbe à terme certaines innovations lorsque celles-ci se sont diffusées dans un nombre important d'accents régionaux. Selon Crystal (2004 : 531), les formes standard et non-standard puisent leurs caractéristiques distinctives dans un pool commun de traits linguistiques. C'est la raison pour laquelle les frontières sont en permanence traversées, étant « plus poreuses que ne voudraient l'admettre les défenseurs d'un anglais standard 'pur' » (Sorlin, 2012 : 96). Le phénomène est valable pour la prononciation.

Ayant présenté des données relatives à la diffusion d'un certain nombre d'innovation à différents accents locaux et à la RP, Wilhelm (2011b : 12) conclut que « si, globalement, les accents locaux conservent leurs spécificités et demeurent distincts les uns des autres tout comme ils demeurent distincts [de la] RP, les données présentées ici suggèrent que certains phénomènes affectent parfois la plupart des accents locaux aussi bien que l'accent « standard ». Il n'est alors pas absurde de parler d'une évolution globale de l'anglais britannique contemporain. »

Ainsi, il est fort probable que le lien dynamique qui lie la RP aux accents régionaux contribue de façon significative au développement des CPC, formes à l'origine non-standard et donc, par définition, extérieures à la RP. La meilleure preuve de l'existence de ce lien est sans aucun doute l'existence, pour certains linguistes, de variétés de RP régionales (cf. section 1.6.3).

2.9.7 Contact entre variétés dans le reste du monde anglophone

Ayant fait le choix de nous concentrer principalement sur la diffusion en Grande Bretagne, nous n'aborderons que des pistes de réflexion dans les deux sections à venir.

Comme il l'a été précédemment expliqué (cf. 1.6.9), certains CPC (la coalescence par le yod après /t/ et /d/ et de la palatalisation par le yod de /s/ et /z/ en syllabe accentuée) sont particulièrement recensés dans le sud-est de l'Angleterre, en Australie, en Nouvelle-Zélande et en Afrique du Sud. Nous en avons expliqué les raisons d'un point de vue phonétique dans la section 1.6.9.5. Historiquement, l'alignement des variétés de l'hémisphère sud sur la région londonienne s'explique par le nombre important de locuteurs de type *cockney* ou *popular London*¹ vers les pays en question. C'est peut-être la raison qui pousse Wells (1982 : 301) à écrire que l'anglais des classes ouvrières de Londres est peut-être la principale source d'innovation phonologique dans l'ensemble du monde anglophone.

Sur l'ensemble du monde anglophone, c'est dans les îles Britanniques que le nombre de variétés d'anglais co-existant est le plus élevé. C'est une des raisons pour lesquelles nous avons consacré une section entière de cette étude au contact entre variétés britanniques. Malgré l'immensité de certains territoires, le nombre de variétés existant au sein des pays du reste du monde anglophone est bien moindre. Aux Etats-Unis par exemple, les différentes nuances dans la prononciation de l'anglais sont moins nombreuses et correspondent à des régions géographiquement plus étendues que dans les îles Britanniques. Le pays étant plus jeune, les accents ont moins eu le temps de diverger qu'en Europe (Trudgill, 2000 : chapitre 8). A ce titre, il est intéressant de noter que c'est dans le nord-est du pays, i.e. là où les premières colonies se sont installées et où l'anglais a été parlé pour la première fois sur le continent, que les différences sociales et

¹ Le terme *cockney* désigne des locuteurs de Londres intra-muros alors que le terme *popular London* fait référence à des locuteurs de la grande région londonienne (Wells, 1982 : 302-303).

régionales sont les plus nettes. Plus on se rapproche de la côte ouest, plus les régions dialectales sont étendues. Parallèlement, plus on se rapproche de la côte ouest, plus les différences de prononciation sont limitées car elles ont eu moins de temps pour se développer.

Schneider (2007 : 56) propose un modèle dynamique et historique destiné à décrire les variétés d'anglais non-britanniques qui permet d'expliquer pourquoi les variations y sont moindres qu'en Grande Bretagne. Le modèle de Schneider se décompose en cinq phases. Le facteur temps y est primordial. En résumé, les quatre premières phases sont caractérisées par un processus de convergence entre les différents dialectes qui composent la communauté linguistique du nouveau territoire anglophone. Ce n'est qu'au cours de la cinquième et dernière phase, dite de différenciation (*differentiation*), que de nouvelles divergences entre les dialectes commencent à voir le jour. Il semblerait que nous assistions au début de la phase de différenciation. En effet, dans un entretien donné sur la *National Public Radio* en 2006 au sujet du changement vocalique en chaîne des villes du nord des Etats-Unis¹, (<http://www.npr.org/templates/story/story.php?storyId=5220090>), Labov explique que les accents américains sont en train de diverger les uns des autres, et ce, depuis quelques décennies à peine.

Dans la mesure où le principe d'intelligibilité lié à la clarté des consonnes est universel (cf. 1.6.8), il paraît logique que la convergence consonantique notée par Williams et Kerswill (1999 : 147) au sujet de la Grande Bretagne soit valable pour les autres variétés, y compris pour les variétés américaines, en dépit de la divergence générale notée par Labov.

L'anglais australien présente une certaine homogénéité géographique. La variation y est essentiellement sociolinguistique. Nous avons précédemment noté le recul du *Cultivated Australian* en raison de l'influence d'autres variétés (cf. section 2.4.3). En ce qui concerne les CPC, le contact entre variétés a très certainement joué un rôle dans leur très grande diffusion en Australie. La quasi-

¹ Depuis les années 1960, le *Northern Cities Vowel Shift* ou *Chain Shift* exerce une forte influence sur le système vocalique des villes en question. Les nouvelles voyelles, affectées par le changement, se substituent fréquemment aux prononciations plus traditionnelles de la région. Le premier changement remarqué dès les années 1960 est celui des mots de l'ensemble lexical TRAP qui commencèrent à être prononcés de façon plus fermée. Par la suite, ce changement initial entraîne un changement en chaîne dans le système vocalique des villes du Nord.

disparition du *Cultivated Australian* au profit du *General Australian*, lui-même influencé par le *Broad Australian*, a dû contribuer à diffuser les formes non-standard que constituaient les CPC.

Le contact entre variétés et l'influence des variétés non-standard est certainement valable pour la Nouvelle-Zélande et l'Afrique du Sud. Dans le monde post-colonial, la perte de prestige du standard originellement associé à la RP (cf. section 2.4.3) est un facteur important qui explique le degré élevé des CPC dans les variétés de l'Hémisphère Sud. La diffusion des variantes palatalisées à partir des variétés non-standard a dû certainement jouer un rôle.

Aux Etats-Unis, les variétés non-standard ont certainement joué un rôle important dans le changement linguistique suite au recul de la RP après la Seconde Guerre mondiale (cf. section 2.4.3). Aujourd'hui, c'est au contraire l'anglais américain qui est la principale source de diffusion « internationale » de nouvelles prononciations vers des pays tels que la Grande Bretagne ou l'Australie. Dans les phénomènes d'accommodation, un locuteur britannique est aujourd'hui plus susceptible de calquer sa prononciation sur celle d'un locuteur américain que le contraire, certainement en raison de ce qui est perçu comme une relation de pouvoir entre les deux (Stockwell, 2009)¹.

Considérons un exemple indirectement lié aux CPC : la coalescence par le yod en syllabe non accentuée (la coalescence en syllabe accentuée est remplacée par l'élision du yod en anglais américain). Le phénomène n'a pas toujours été considéré comme standard, ce type de coalescence s'étant surtout développé au XX^e siècle. Or, cette coalescence est plus développée en GA qu'en RP (Jobert, 2009 : 105). Wells (1982 : 247-248) note que la coalescence en position inaccentuée est principalement une innovation américaine et qu'elle rencontre moins de résistance aux Etats-Unis qu'en Grande Bretagne.

Phénomène plus récent, la palatalisation par le yod de /s/ et /z/ s'est également développée en anglais américain plus tôt. Si l'on se réfère à l'EPD 1980, la prononciation principale des mots tels que *sexual* ou *casual* était /

¹ Par exemple, Stockwell (2009) explique que les locuteurs anglais ont fréquemment tendance à tendre vers le rhotacisme dans des situations de communication impliquant des Américains.

'seksjʊəl, 'kæzjʊəl/ en Grande Bretagne jusqu'à un passé récent. Dans l'EPD 2006, les principales formes sont désormais /'sekʃʊəl, 'kæzjuəl/ dans le même pays. Nous devinons sans peine l'influence de la prononciation américaine sur ces nouvelles prononciations britanniques. Historiquement, la coalescence et palatalisation en syllabe accentuée dans les variétés britanniques sont donc issues d'innovations américaines : la coalescence et la palatalisation en position inaccentuée.

Dans ce deuxième chapitre, nous avons tenté de cerner quels étaient les facteurs qui pouvaient expliquer le changement linguistique relatif au développement des CPC. Il ressort des différentes références utilisées ici que le vrai changement est caractérisé par un changement du système du locuteur suite à l'adoption d'une innovation *et* par une propagation de cette innovation au sein de la communauté du locuteur, puis dans d'autres communautés. Si le potentiel du changement est purement linguistique, sa mise en œuvre semble avant tout sociale.

L'approche retenue a été éclectique et les théories et mécanismes permettant d'expliquer certains aspects de l'évolution liée aux CPC ont été détaillés. Labov (1994, 2001, 2010) soutient, à l'instar de Meillet (1926), qu'aucun principe universel ne peut à lui seul expliquer le changement linguistique. Plutôt qu'un phénomène unique, c'est donc certainement la combinaison de tous les facteurs développés dans ce chapitre qui contribue à la multiplication des CPC en anglais contemporain. Avant de vérifier, par l'intermédiaire de l'étude de plusieurs corpus, si les CPC constituent véritablement un changement en cours, considérons la conclusion des trois volumes de Labov (1994, 2001, 2010) sur le changement linguistique. L'auteur y rend compte de la part d'humain, et par extension, de la part d'irrationnel et de quasi inexplicable qu'il y a dans tout changement en cours :

These three volumes have attempted to understand the process of language change by paying close attention to what is going on around us. Though we hope always to improve our understanding of how the present situation came to be, these changes in progress tell us much about the human beings who are engaged in them. They are surprising and at times difficult to understand. They mark the limits of our rationality, and illuminate the many sides of human nature (Labov, 2010 : 375).

Chapitre 3

Corpus et données

3.1 La logique de création du corpus

La logique d'un travail sur corpus est de fournir du matériau linguistique à partir duquel le linguiste peut se livrer à des analyses dans le but d'obtenir des données. Hannisdal (2006 : 125) explique que celles-ci doivent permettre d'établir des généralisations sur l'usage de la langue, à quelque niveau que ce soit. Ces données peuvent éventuellement venir confirmer ou infirmer un postulat de départ ou, plus modestement, des hypothèses. Pour notre étude, le travail sur corpus doit être mené dans l'optique de confirmer ou d'infirmer les hypothèses suivantes :

- les CPC constituent un changement linguistique en cours : les locuteurs les plus jeunes sont les plus susceptibles d'être associés aux variantes palatalisées ;
- les CPC ne sont pas cantonnés à une seule région du monde anglophone.

Les corpus utilisés doivent être en adéquation avec l'objectif de notre étude afin que les résultats puissent être considérés comme valides. Il faut donc que ces résultats soient le reflet de réalités correspondant à l'usage des anglophones pour qu'ils puissent être considérés comme fiables.

Il s'agit dans un premier temps de considérer les corpus existants afin de déterminer s'ils sont exploitables pour l'étude des CPC. Il convient également d'étudier les données sur la palatalisation préalablement établies à partir d'études empiriques, et de les confronter à nos hypothèses. Il faut enfin compléter en créant notre propre corpus, adapté à notre sujet de recherche, afin de mieux rendre compte des caractéristiques de la palatalisation contemporaine.

Le discours naturel spontané est sans aucun doute le plus révélateur d'une langue orale authentique. Labov (1994 : 157-158) oppose ce registre de discours relâché (*casual speech*), jugé plus naturel, au discours soigné (*careful speech*), plutôt utilisé dans le cadre d'un entretien. Le discours relâché constitue en effet le registre où l'attention portée aux formes est minimale. Il constitue en cela le meilleur accès possible au *vernaculaire*, que les linguistes (par exemple Labov, 1972 : 208 ; Crystal, 2003a : 491) considèrent comme la variété de discours la plus naturelle et la plus révélatrice du parler authentique. Labov (1972 : 208) définit d'ailleurs le vernaculaire comme suit :

[the variety] in which the minimum attention is given to the monitoring of speech

A l'opposé, la lecture est souvent considérée comme la forme de discours la plus contrôlée et, de ce fait, la plus susceptible de donner lieu à des variantes de type standard. Dans ce sens, Pukli (2006 : 114-115) écrit que « en allant de la forme la plus contrôlée vers la forme la moins contrôlée, les catégories établies dans un continuum stylistique donné sont donc 1) la lecture de mots isolés (paires minimales et listes de mots), où l'attention du locuteur est directement dirigée sur la prononciation ; 2) la lecture d'un texte ; 3) le discours soigné ; et 4) le discours naturel, où l'attention portée aux formes grammaticales est minimale. »

Compte tenu des divergences de points de vue exprimées par différents linguistes au sujet de la variation intra-individuelle (cf. section 2.5.2), notre corpus contiendra à la fois des enregistrements de lectures de textes et des enregistrements de discours plus spontanés. Certains ont remis en question la pertinence du raisonnement selon lequel l'attention que le sujet porte à sa prononciation aboutirait forcément à des variantes plus standard. Par exemple, Bell (1984 : 148) écrit que le degré d'attention qu'une personne porte à son discours est extrêmement difficile à quantifier et que, au plan empirique, il existe un manque cruel de moyens qui permettraient de tenir compte de cette variable. Par ailleurs, Hannisdal (2006 : 62) remarque qu'il n'y a pas nécessairement corrélation entre l'utilisation de variantes standard et le degré de contrôle que le locuteur exerce sur son discours. Enfin, dans le cadre d'une étude de terrain sur

l'anglais de Belfast, L. Milroy (1987) ne relève pas d'utilisation plus systématique de formes standard lorsque les sujets procèdent à un exercice de lecture. Ces arguments nous incitent à penser que la lecture d'un texte ou d'une liste de mots est finalement adaptée à notre étude, d'autant que celle-ci porte sur des mots et non sur des phénomènes qui relèvent de la chaîne parlée¹.

Le discours naturel spontané ne garantit en rien l'utilisation de mots pertinents pour notre étude. Compte tenu de la spécificité des phénomènes de palatalisation étudiés, un corpus d'anglais oral exclusivement spontané nous mènerait peut-être à analyser une quantité importante de données sans aucune utilité. C'est pourquoi il nous semble inévitable d'avoir recours à un ou plusieurs textes, pour lesquels nous nous serons au préalable assuré qu'ils contiennent bien des items lexicaux susceptibles de donner lieu à une palatalisation contemporaine. Nous demanderons également à des informateurs de lire une liste de mots parmi les plus représentatifs des CPC. Ainsi que l'indique Feagin (2002 : 31), les lectures de textes et de listes de mots peuvent être d'une grande utilité dans le cadre de la recherche en phonologie dans la mesure où ils garantissent l'utilisation des mêmes items lexicaux et des mêmes variables chez tous les informateurs. Ainsi, plusieurs types de discours pourront être analysés.

Pour ce qui est du discours spontané, nous aurons recours à un corpus public disponible sur Internet, compte tenu de l'exigence de diversité géographique que cette étude implique. Il nous est en effet impossible de parcourir les continents afin de réaliser la quantité nécessaire d'enregistrements. Bauer (2002 : 98-99) définit les corpus publics comme des sources de données qui peuvent servir de base à l'analyse et à la description linguistiques et qui sont facilement accessibles aux linguistes. Elle estime d'ailleurs que ce type de corpus constituera certainement le choix par défaut au cours des années à venir pour les études de corpus en linguistique (Bauer, 2002 : 111). L'un des avantages des corpus publics est que d'autres enquêteurs peuvent revenir sur la recherche initiale s'ils le souhaitent, voire l'approfondir.

¹ La variation stylistique qui différencie la lecture du discours naturel serait peut-être plus grande pour des phénomènes de chaîne parlée.

En ce qui concerne les méthodes applicables, Pukli (2006 : 112) explique que, dans une bonne étude empirique, les données doivent être « recueillies auprès de sujets observés qui ne savent pas quels événements linguistiques sont en examen ». La fiabilité des résultats serait en effet douteuse si les informateurs savaient à l'avance que l'enjeu de l'étude est, par exemple, la réalisation de tel item lexical avec [s] ou avec [ʃ]. Pour cette raison, il est nécessaire qu'ils n'aient pas d'informations précises sur la nature de la recherche. Ils peuvent savoir qu'il s'agit d'un travail en phonologie¹ mais ne doivent pas avoir d'idées précises sur la nature des « événements linguistiques » en question.

Traditionnellement, la sélection des sujets est effectuée de façon aléatoire dans le sens où ils sont choisis au hasard, de façon à être plus représentatifs de la population. Cependant, les études variationnistes plus récentes privilégient un mode de sélection qui repose sur le jugement de l'enquêteur, ainsi que l'explique Hannisdal (2006 : 126) :

Modern variationists have, however, largely abandoned strict random sampling in favour of *judgement* sampling, where the investigator defines in advance the type(s) of speakers to be studied, and then finds a sample of subjects who fit the specified criteria. Such judgement sampling has been found to be more suitable for linguistic studies, as formal representativeness does not necessarily yield greater insight into linguistic usage patterns.

Afin de déterminer si le développement des CPC relève d'un changement en temps apparent, il est important de compter dans notre corpus des enregistrements d'informateurs appartenant à des tranches d'âge différentes. Nous devons également avoir des locuteurs originaires de différents pays et régions afin de pouvoir travailler sur plusieurs variétés d'anglais. A minima, nos informateurs doivent être originaires des pays suivants : Royaume Uni, Etats-Unis, Australie et Nouvelle-Zélande. Cela permettra d'avoir un aperçu de la présence des CPC sur trois continents.

En ce qui concerne le volume des données recueillies, il faut que celui-ci soit suffisamment vaste pour être fiable et pour permettre de tirer des conclusions

¹ Une fois les enregistrements effectués, nous avons expliqué la nature du travail entrepris aux informateurs intéressés.

sur l'attitude des locuteurs face à la variation caractéristique des CPC. Cela est d'autant plus important que le principe de variation forme traditionnelle / forme palatalisée n'est pas seulement pertinent d'un locuteur à l'autre. Il l'est également en interne, pour tout locuteur donné, en fonction des contextes dans lesquels il palatalise.

Pour ce qui est du nombre de locuteurs, il ne semble pas exister de protocole précis pour des enquêtes similaires à la nôtre, ainsi que l'indique Pukli (2006 : 118) :

[...] il n'existe pas de règle absolue en terme de sélection des sujets sur la scène internationale : le nombre de locuteurs peut considérablement varier d'un corpus à un autre, de 122 personnes interrogées par Labov pour un seul quartier de New York (le *Lower East Side*) aux, par comparaison, 124 entretiens oraux du « *British National Corpus* » pour tout un pays. Ainsi, seuls les critères de sélection, et non le nombre global des informateurs, se porteraient garant de la représentation fidèle d'une communauté donnée [...]

Hannisdal (2006 : 127) explique que le nombre de personnes nécessaires à l'obtention de données échantillonnées lors d'études de terrain en linguistique est bien plus limité que celui d'autres types d'enquêtes. Sankoff (1974 : 22-23) estime quant à elle que des sections de population volumineuses ne sont pas nécessaires à la recherche en linguistique dans la mesure où l'usage linguistique a tendance à être homogène. Il en résulte qu'un nombre d'informateurs très élevé pourrait donner lieu à une collecte de données redondantes. Pour sa thèse de doctorat, Pukli s'est appuyée sur des données recueillies à partir de douze locuteurs. Quant à Hannisdal, elle a travaillé sur un corpus constitué de trente locuteurs. Cependant, il est évident qu'un corpus de taille volumineuse ne peut que contribuer à réduire la dimension arbitraire forcément inhérente à la sélection de certains informateurs :

A main goal of variationist research is to find relations between variables. Statistics provides standardised procedures to quantitatively estimate and evaluate such relations. The standard measure for statistical significance level is the p-value, which indicates the probability that the observed relationship occurred by coincidence (the null hypothesis). This probability decreases the larger the sample size (Hannisdal, 2006 : 142).

En clair, plus le nombre de locuteurs est élevé, mieux cela vaut pour l'étude menée (Feagin, 2002 : 28).

Pour cette étude, nous avons choisi de nous appuyer sur des informations et données provenant de quatre sources différentes :

- des éditions différentes des mêmes dictionnaires de prononciation ;
- l'étude de Hannisdal (2006) sur la coalescence par le yod après /t/ et /d/ dans les syllabes accentuées en RP ;
- l'étude de Bass (date inconnue) sur la palatalisation des agrégats de type /str/ à Colchester ;
- des enregistrements de lectures d'un texte et des enregistrements de discours plus spontanés par des locuteurs de régions diverses de Grande Bretagne, des Etats-Unis, d'Australie et de Nouvelle Zélande. Ces enregistrements sont disponibles sur le site *IDEA (The International Dialects of English Archive)*¹) et constituent donc un corpus public. Ils nous permettront de comparer de multiples locuteurs de tranches d'âge différentes et de mettre ainsi en application le principe d'observation en temps apparent.

En parallèle, nous avons créé notre propre corpus afin d'affiner nos observations sur la palatalisation contemporaine en ciblant des locuteurs de moins de 45 ans. Ce dernier corpus a été constitué à partir de deux types de lectures :

- la lecture du texte « *Friendship* » par des locuteurs britanniques et américains ; ce texte a été écrit pour les besoins de la présente étude et comprend de nombreux mots pouvant donner lieu à une palatalisation contemporaine ;
- la lecture d'une liste de mots pouvant illustrer la palatalisation contemporaine.

Nous allons maintenant présenter chaque corpus, le travail réalisé et les données obtenues.

¹ <http://web.ku.edu/~idea/index.htm>

3.2 Les corpus et données utilisés

3.2.1 Les dictionnaires de prononciation¹

Les dictionnaires de prononciation ont pour but de rendre compte de l'usage et d'en illustrer les changements, ce qui entraîne quelques modifications d'une édition à l'autre du même ouvrage. En partant de ce principe, et afin d'illustrer au mieux l'évolution de la palatalisation contemporaine et de son usage au cours des dernières décennies, nous avons effectué un recensement des mots susceptibles de contenir des CPC dans plusieurs éditions du *English Pronouncing Dictionary* et du *Longman Pronunciation Dictionary*. Certaines réserves sont parfois émises à l'encontre des travaux menés ainsi, notamment en raison du décalage qui peut exister entre le moment où les innovations phonétiques sont adoptées de façon significative et le moment où elles sont effectivement répertoriées dans les dictionnaires. Le raisonnement inverse nous semble toutefois justifier les travaux menés sur l'EPD et le LPD dans le cadre de l'étude des CPC : si les innovations sont répertoriées dans les dictionnaires, elles correspondent forcément à des prononciations déjà établies par l'usage. Nous comparerons plusieurs éditions des mêmes dictionnaires afin de rendre compte de l'évolution des variables étudiées. Il s'agit là de la méthode retenue par Bauer (1994) pour étudier l'évolution de l'élision du yod dans plusieurs variétés d'anglais.

Les cas de palatalisation des agrégats consonantiques /st/, /str/, /stj/ et /sk/ à l'initiale ne sont recensés dans aucun des deux dictionnaires. Rappelons que Wells (LPD 2008 : 52) en reconnaît l'existence tout en expliquant qu'il ne les recense pas dans son dictionnaire :

Some speakers of British English² assimilate /s/ to /ʃ/ before /tr/ and /tʃ/, thus *strong* /strɒŋ/ → /ʃtrɒŋ/, *student* /ˈstju:dənt/ → /ˈstʃu:d-/ → /ˈtʃu:d-/. This is not shown in this dictionary.

¹ Lorsque la date d'édition d'un dictionnaire n'est pas précisée (par ex. EPD ou LPD vs. EPD 2006 ou LPD 2008), la remarque faite s'applique à toutes les éditions consultées.

² Nous avons montré dans la section 1.6.9 de cette étude que le phénomène n'est en fait pas restreint aux seuls locuteurs britanniques.

En ce qui concerne la coalescence par le yod après /t/ et /d/, nous avons étudié les éditions de l'EPD 1980 et de l'EPD 2006, dans la mesure où le LPD n'existait pas en 1980. Pour ce qui est de la palatalisation par le yod de /s/ et /z/ en syllabe accentuée et de la palatalisation de /s/ par /r/, nous avons travaillé sur les éditions du LPD 1990 et du LPD 2008, l'EPD ne recensant pas ces deux CPC.

Voici ci-après un tableau établi à partir du travail effectué avec l'EPD. Il propose une illustration du traitement par ce dictionnaire des mots contenant potentiellement des CPC. Il n'est évidemment pas possible d'inclure dans un tableau tous les mots concernés. Les remarques qui suivent portent sur un plus grand nombre d'items, c'est à dire aussi bien sur les mots figurant dans le tableau que sur des mots qui n'y sont pas retranscrits mais qui sont présents dans l'EPD.

Tableau 32 : recensement de mots dans l'EPD¹

mot	EPD 14 ^e édition (ré-impression 1980)	EPD 17 ^e édition (2006)
<i>educate</i>	'edʒəkert, -ɕʊ-	'eɕ.ʊ .kert, 'ed.jʊ- US 'eɕ.ʊ .kert
<i>assiduous</i>	ə'sɪdʒu.əs	ə'sɪd.ju.əs, -'sɪɕ.u- US -'sɪɕ.u-
<i>saturate</i>	'sætfəreɪt, -tʃʊr-	'sætf.ə.r .ert, -tʃʊr .ert US 'sætf.ə.r .ert
<i>actual</i>	'ækʃʊəl, -tʃwəl	'æk.ʃʊ.əl, -tʃʊ US - ʃʊ.əl
<i>constitute</i> et dérivés	'kɒnt stɪtʃu:t	'kɒnt.stɪ .tʃu:t, -ʃʊ:t US 'kɑ:nt.stə .tu:t, -tʃu:t
<i>altitude</i>	'æltɪtʃu:d	'æl.tɪ.tʃu:d, -ʃʊ:d US 'æl.tə.tu:d, -tʃu:d
<i>punctual</i>	'pʌŋktʃʊəl, -ʃʊəl	'pʌŋk.ʃʊ.əl, -tʃʊ.əl US 'pʌŋk.ʃʊ.əl
<i>sexual</i>	'seksʃʊəl, -kʃʊəl	'sek.ʃʊ.əl, -sʃʊəl, US -ʃʊ.əl
<i>casual</i>	'kæzʃʊəl, -ʒjwəl	'kæz.ju.əl, -zʃʊ- US '-u:-
<i>associate</i>	ə'səʊʃi.ət, -si.ət	ə'səʊ.ʃi.ət, -si.ət -US -'sou.ʃi.ɪt, -si-
<i>assume</i>	ə'sju:m, -'su:m	ə'sju:m, -'su:m US -'su:m
<i>consume</i> et dérivés	kən'sju:m, -'su:m	kən'sju:m, -'su:m US -'su:m
<i>disuse</i>	dr'sju:s	dr'sju:s
<i>tube</i>	tʃu:b	tʃu:b, ʃʊ:b US tu:b, tʃu:b
<i>Tuesday</i>	'tʃu:zdeɪ	'tʃu:.zdeɪ, 'ʃʊ:z- US 'tu:z-, 'tʃu:z-
<i>tubercle</i>	'tʃu:bəkl	'tʃu:.bə.kəl, -bɜ:- US 'tu:-, 'tʃu:-
<i>tubercular</i>	tʃu:'bɜ:kjʊlə* ²	tʃu:'bɜ:.kjə.lə US tu:'bɜ:.kjə.lə, tʃu:-
<i>destitution</i>	ˌdestɪ'tʃju:ʃən	ˌdes.tɪ'tʃju:ʃən US -'tu:-, -'tʃu:-
<i>dune</i>	dʒu:n	dʒu:n, ɕʊ:n US du:n, dʒu:n
<i>due</i>	dʒu:	dʒu:, ɕʊ: US du:, dʒu:
<i>dual</i> et dérivés	'dʒu:əl	'dʒu:əl, 'ɕʊ:- US 'du:əl, 'dʒu:-
<i>during</i>	'dʒʊərɪŋ, 'dʒʊə-	'dʒʊə.rɪŋ, 'dʒʊə- US 'dɔrɪŋ, 'dʒʊ-
<i>adduce</i>	ə'dʒu:s	ə'dʒu:s US ə'du:s, -'dʒu:s
<i>adieu</i>	ə'dʒu:	ə'dʒu: US ə'du:, -'dʒu:
<i>adulation</i>	-ˌæɕʊ'leɪʃən	æd.jʊ'leɪ.ʃən, -ˌæɕ.ʊ'- US ˌæɕ.ə'-, ˌæd.jə'-

Les différentes variantes des mots sont présentées de gauche à droite, conformément à la notation des dictionnaires. La variante de gauche est considérée comme la prononciation principale. L'EPD 2006 inclut la prononciation américaine, ce qui n'est pas le cas de l'EPD 1980. Notre étude portant sur les phénomènes de palatalisation des consonnes, nous avons choisi de

¹ Dans l'EPD 1980, le signe * signale la présence d'un /r/ de liaison potentiel. Nous avons choisi de conserver la division syllabique présentée l'EPD 2006 par souci de fidélité au mode de transcription choisi par Roach, Hartman et Setter.

² Dans l'édition de 1980, le signe * signale la présence d'un /r/ de liaison potentiel

ne pas retranscrire les variantes vocaliques (ex : /u/ vs. /ʊ/, /ʊ/ vs. /ə/). Dans l'EPD 1980, les variantes sont notées entre crochets. Dans l'EPD 2006, elles sont séparées par des virgules. Nous avons choisi de tout calquer sur le modèle de 2006, afin de faciliter la lecture du tableau.

Considérons dans un premier temps les cas de coalescence par le yod après /t/ dans les syllabes accentuées. Le tableau précédent indique une évolution qui va vers la reconnaissance des formes palatalisées. Celles-ci ne sont en effet pas du tout listées en 1980 mais elles le sont dans bien des cas en 2006 (ex : *tube*, *Tuesday*). Suivons l'ordre alphabétique et considérons toutes les entrées qui commencent par la graphie <tu> et contiennent potentiellement /j/. Des mots comme *Tuscan*, *tusker*, *turn*, *turtle* ou *Tucson* sont exclus de cette liste car ils contiennent /ʌ/ ou /ɜ:/.

Les mots suivants ne présentent pas de palatalisation : *tuber*, *tubercle*, *tubercular*, *tuberculin*, *tuberculisation*, *tuberculise*, *tuberculoid*, *tuberculosis*, *tuberculous*, *tuberose*, *tuberous*, *tufa*, *tuition*, *Tuke*, *tulle*, *tumefaction*, *tumefy*, *tumescient*, *tumid*, *tumidity*, *tumult*, *tunicle*, *Tunis*, *Tunisia*, *Turandot*, *Turania*, *tureen*, *Turin*, *Turing*, *tutelage*, *tutelar*, *tutelary*, *Tutin*.

Ce qui est particulièrement frappant dans la liste ci-dessus, c'est qu'elle contient très majoritairement des items lexicaux qui ne se rapportent pas à la vie de tous les jours et qui n'appartiennent donc pas à la sphère quotidienne des locuteurs anglophones. Il y a plusieurs raisons à cela :

- Tout d'abord, un certain nombre de ces mots peuvent être qualifiés de mots *savants* en ce qu'ils appartiennent au registre technique de la médecine, de la botanique, de la physique ou de la géologie. C'est le cas de *tuber*, *tubercle*, *tubercular*, *tuberculin*, *tuberculisation*, *tuberculise*, *tuberculoid*, *tuberculosis*, *tuberculous*, *tuberose*, *tuberous*, *tufa*, *tumefaction*, *tumefy*, *tumescient*, *tumidity*.

- Les mots suivants désignent pour leur part des personnes, des lieux ou des oeuvres d'art étrangers ou d'origine étrangère : *Tunis*, *Tunisia*, *Turandot*, *Turania*, *Turin*, *Turing* et *Tutin*. Ils n'appartiennent donc pas à la sphère quotidienne anglo-saxonne.

- Quant à *tulle* et *tunicle*, nous pouvons considérer qu'il s'agit de deux mots techniques appartenant au domaine vestimentaire¹. Il s'agit donc de mots plutôt recherchés.

Considérons à présent les mots qui présentent une palatalisation dans l'EPD 2006. C'est le cas pour des mots suivants : *tube* (et ses dérivés), *tubular*, *tubule*, *Tudor*, *Tuesday*, *tulip*, *tumour*, *tumourous*, *tune* (et ses dérivés), *tunic*, *tutor*. Quatre remarques s'imposent à ce stade :

1/ Il est intéressant de noter que tous ces mots présentent des cas d'élision du yod (en prononciation principale) en anglais américain. Ce parallèle illustre clairement le lien qui existe entre coalescence et élision du yod.

2/ Tous ces mots présentent des cas de coalescence *en syllabe accentuée*. L'EPD 1980 ne répertorie de coalescence possible pour *aucun* d'eux. Cette différence radicale de traitement entre deux éditions d'un même dictionnaire est une preuve supplémentaire de l'évolution rapide de la coalescence par le yod dans les syllabes accentuées dans les variétés d'anglais où l'élision du yod n'est pas pratiquée (ou n'est pas majoritaire).

3/ Comme le dit Altendorf (2003 : 68), il y a donc concurrence (elle utilise le terme *competition*) entre coalescence et élision du yod. Cette concurrence existe en fonction des variétés d'anglais et/ou des locuteurs. Ces deux phénomènes semblent laisser peu de place aux formes plus traditionnelles avec yod (cf. sections 1.6.2.1 et 1.6.2.3). Dans ces conditions, il est possible que le principe de diffusion lexicale (cf. section 2.7) se poursuive et que ces formes disparaissent à terme, y compris peut-être dans les mots savants et les mots rares. Le cas des mots étrangers semble différent. Tout dépendra probablement de leur degré d'assimilation au système phonologique de l'anglais.

4/ Le schéma de variation inhérent aux CPC semble être parfaitement conforme au principe de fréquence défini par Bybee (2001 ; cf. section 2.5.2). En

¹ Définition de *tulle* sur *The Free Dictionary* : "A fine, often starched net of silk, rayon, or nylon, used especially for veils, tutus, or gowns", <http://www.thefreedictionary.com/tulle>
Définition de *tunicle* sur *The Free Dictionary* : "A sleeved outer vestment reaching to the knees, worn over the alb by a subdeacon or sometimes under the dalmatic by a bishop or cardinal", <http://www.thefreedictionary.com/tunicle>

effet, les variantes palatalisées sont plus susceptibles d'apparaître dans des mots courants que dans des items rares et recherchés.

Parallèlement à ces remarques, on note la diffusion de la coalescence en syllabe non accentuée. En effet, la variante palatalisée est recensée en 1980, mais pas toujours comme prononciation principale. Elle le devient pour certains mots en 2006 (ex : *punctual*), preuve de la diffusion des palato-alvéolaires en anglais contemporain, au-delà du seul phénomène des CPC.

Considérons à présent les cas de coalescence par le yod après /d/ en syllabe accentuée. Comme cela est le cas après /t/, la reconnaissance des formes palatalisées est croissante de 1980 à 2006. Seul le mot *during* est recensé avec une variante palato-alvéolaire en 1980. En 2006, la forme palatalisée est acceptée dans un nombre d'items bien plus important.

Les mots suivants sont listés avec une variante palatalisée en 2006 : *due, dune, dual, Duer, duet, duettino, dubiety, dubious, dubitate* et dérivés, *ducal*.

Il n'y a en revanche pas de coalescence recensée pour les mots suivants : *duessa, Dubois, Dubonnet, Dubrovnik ...*

Les enseignements sont ici les mêmes que pour la coalescence après /t/ : concurrence entre coalescence et élision du yod en fonction des variétés, perte de vitesse des formes traditionnelles et multiplication des formes palatalisées, plus grande subsistance des formes traditionnelles dans les mots recherchés ou d'origine étrangère.

L'EPD ne recense pas les variantes palatalisées des mots comme *assume* et *presume*. Il est tout de même possible de tirer quelques enseignements de la palatalisation par le yod de /s/ et /z/ à partir de ce dictionnaire, mais uniquement en ce qui concerne les syllabes inaccentuées. Dans un nombre de cas important (ex : *sexual, casual*), les variantes palatalisées ne sont données que comme prononciations alternatives en 1980 alors qu'elles sont recensées comme prononciations principales en 2006. Cela constitue une preuve supplémentaire de la diffusion des palato-alvéolaires en anglais contemporain. Il est possible que cette

évolution ait contribué à la diffusion de /ʃ/ et /ʒ/ en syllabe accentuée, sur l'axe paradigmatique du langage (cf. section 2.8).

Voici à présent un tableau établi à partir du travail effectué avec le LPD. Rappelons qu'il a pour but d'illustrer la palatalisation par le yod de /s/ et /z/ en syllabe accentuée et la palatalisation de /s/ par /r/.

Tableau 33 : recensement de mots dans le LPD

mot	LPD 1 ^è édition (1990)	LPD 3 ^è édition (2008)
<i>assume</i>	ə'sju:m, -'su:m, §-'fu:m US ə'su:m	ə'sju:m -'su:m - §'fu:m US ə'su:m
<i>consume</i> et dérivés	kən'sju:m, -'su:m, §-'fu:m US kən'su:m	kən'sju:m, -'su:m, §-'fu:m US kən'su:m
<i>disuse</i>	₍₀₎ dɪs'ju:s, § ₍₀₎ dɪʃ'-	₍₀₎ dɪs'ju:s, § ₍₀₎ dɪʃ'-
<i>disunity</i>	₍₀₎ dɪs'ju:nəti, § ₍₀₎ dɪʃ' US -əʒi	₍₀₎ dɪs'ju:nəti, § ₍₀₎ dɪʃ' US -əʒi
<i>disunion</i>	₍₀₎ dɪs'ju:niən, § ₍₀₎ dɪʃ'-	₍₀₎ dɪs'ju:niən, § ₍₀₎ dɪʃ'-
<i>subsume</i>	səb'sju:m, -su:m US -su:m	səb'sju:m, -su:m US -su:m
<i>sue</i>	sju:, su: US su:	sju:, su: US su:
<i>suet</i>	'su:t, 'sju:-	'su:t, 'sju:-
<i>Suez</i>	'su:ɪz, 'sju:- US ʃu:'lez	'su:ɪz, 'sju:- US ʃu:'lez
<i>sui</i>	'su:ai, 'sju:	'su:ai, 'sju:
<i>suicide</i>	'su:saɪd, 'sju:-	'su:saɪd, 'sju:-
<i>suit</i> et dérivés	'su:t (72%), 'sju:t (28 %) US 'su:t (100 %)	'su:t (72%), 'sju:t (28 %) US 'su:t (100 %)
<i>super</i> et tous les mots construits avec <i>super</i>	'su:pə, 'sju:p-	'su:pə, 'sju:p-
<i>supine</i>	'su:pam, 'sju:p-	'su:pam, 'sju:p-
<i>supra</i> et tous les mots construits avec <i>supra</i>	'su:prə, 'sju:p-	'su:prə, 'sju:p-
<i>sural</i>	'sjʊərəl, 'suərəl US 'sɔrəl	'sjʊərəl, 'suərəl US 'sɔrəl
<i>Surinam</i>	ʃuərə'næm, ʃjuərə'næm US 'sɔrənɑ:m	ʃuərə'næm, ʃjuərə'næm US 'sɔrənɑ:m
<i>pseud</i>	sju:d, su:d US su:d	sju:d, su:d US su:d
<i>pseudo</i> et tous les mots construits avec <i>pseudo</i>	'sju:dəʊ, 'su:- US 'su:dou	'sju:dəʊ, 'su:- US 'su:dou
<i>presume</i> et dérivés	prɪ'zju:m (76%), -zu:m (16%), §-zu:m (8%) US -zu:m	prɪ'zju:m (76%), -zu:m (16%), §-zu:m (8%) US -zu:m
<i>resume</i>	rɪ'zju:m, -zu:m, §-zu:m US -zu:m	rɪ'zju:m, -zu:m, §-zu:m US -zu:m
<i>exude</i>	ɪg'zju:d, -zu:d US -zu:d	ɪg'zju:d, -zu:d US -zu:d
<i>exuviae</i>	ɪg'zju:vii, -zu:v- US -zu:v-	ɪg'zju:vii, -zu:v- US -zu:v-
<i>zeugma</i>	'zju:gmə, 'zu:g- US 'zu:g-	'zju:gmə, 'zu:g- US 'zu:g-
<i>Zeus</i>	zju:s, zu:s US zu:s	zju:s, zu:s US zu:s
<i>curse</i>	'kɜ:s US 'kɜ:s	'kɜ:s US 'kɜ:s
<i>nurse</i>	'nɜ:s US 'nɜ:s	'nɜ:s US 'nɜ:s
<i>nursery</i>	'nɜ:səri US 'nɜ:səri	'nɜ:səri, 'nɜ:fri US 'nɜ:səri
<i>grocery</i>	'grəʊsəri US 'grəʊs-	'grəʊsəri, 'grəʊfri US 'grəʊs-, 'grəʊfri
<i>anniversary</i>	ænl'vɜ:səri US -'vɜ:s-	ænl'vɜ:səri, 'vɜ:fri US -'vɜ:s-

La présentation adoptée dans le tableau ci-dessus suit les mêmes principes que celle choisie pour le tableau tiré de l'EPD. De la même façon, les variantes vocaliques n'ont pas été prioritairement retranscrites. Les remarques suivantes concernent les spécificités de notation du LPD :

- Le symbole § indique que la forme transcrite n'est pas considérée comme appartenant à la RP.
- Lorsque la prononciation américaine n'est pas spécifiée, les variantes sont les mêmes en anglais britannique et en anglais américain.
- Les pourcentages indiqués pour certains mots correspondent aux résultats des différentes enquêtes réalisées pour jauger les préférences de prononciation des Britanniques ou des Américains. Pour l'anglais britannique, il s'agit de questionnaires successifs remplis en ligne par des milliers d'informateurs. Le dernier de ces questionnaires a eu lieu en 2007 et a été pris en compte pour l'édition de 2008. Pour l'anglais américain, Wells s'appuie sur une enquête similaire de Vaux datant de 2002.
- Nous n'avons recensé que les mots pour lesquels une variante avec yod était répertoriée (c'est la raison pour laquelle des mots tels que *surah* n'ont pas été retenus).

Considérons dans un premier temps les cas de palatalisation par le yod de /s/ dans les syllabes accentuées. Une remarque s'impose : les formes avec /j/ sont recensées pour un certain nombre de mots depuis la première édition du dictionnaire. Elles sont néanmoins répertoriées comme ne faisant pas partie de la RP, y compris dans l'édition de 2008. Le traitement de ce CPC particulier est donc fondamentalement différent de celui de la coalescence par le yod après /t/ et /d/ en syllabe accentuée, puisque nous avons vu que Wells avait finalement reconnu ce dernier cas de palatalisation comme appartenant à la RP dans l'édition de 2008 (cf. section 1.6.3).

Les mots suivants ne présentent pas de palatalisation : *subsume, sue, suet, Suez, sui, suicide, suit* et ses dérivés, *super* et tous les mots construits avec *super*,

supine, supra et tous les mots construits avec *supra, sural, Surinam, pseud, pseudo* et tous les mots construits avec *pseudo*.

Il est possible de répartir ces items en deux catégories distinctes afin d'expliquer les raisons pour lesquelles la palatalisation n'est pas effective.

- La première est composée d'items lexicaux qui ne se rapportent pas à la sphère quotidienne des locuteurs, soit parce qu'ils sont rares et quelque peu recherchés, soit parce qu'ils sont d'origine étrangère. Conformément au principe de fréquence lexicale (cf. section 2.5.2), la palatalisation est peu susceptible d'apparaître dans de tels mots. Il s'agit des mots *subsume, suet, Suez, sui, supine, sural, Surinam*.
- La seconde est constituée de mots pour lesquels la variante avec élision du yod est tellement instaurée en tant que prononciation principale ou secondaire - y compris en anglais britannique - qu'elle semble avoir supplanté la palatalisation dans l'usage du plus grand nombre. Il s'agit des items *sue, suicide, suit, super, supra, pseud, pseudo*.

A l'instar de ce qui se passe pour les mots comme *tune* et *dune*, il y a bien concurrence entre élision du yod et palatalisation dans les mots comme *assume* et *presume*.

Certains mots, pour lesquels la palatalisation est recensée en anglais britannique, présentent une élision du yod en anglais américain. Ce phénomène est conforme à l'usage de l'anglais américain et d'autres variétés dans lesquelles le yod est élide. Il s'agit des mots *assume, consume* et de leurs dérivés. En anglais britannique, il y a concurrence entre palatalisation et élision du yod, la forme avec élision étant répertoriée comme la plus fréquente.

Les choses sont différentes en ce qui concerne les mots composés *disuse, disunity, disunion* dont les variantes palatalisées sont recensées aussi bien en anglais américain qu'en anglais britannique. Si l'on considère les radicaux des ces trois mots, on peut remarquer qu'ils contiennent /j/ en anglais américain. Les formes américaines des trois radicaux *use, unity* et *union* sont en effet respectivement /ju:z, 'ju:nəʒi, 'ju:niən ('u:njən)/ (LPD 2008). La présence du

yod permet l'assimilation et donne ainsi lieu à des variantes palatalisées dans les deux variétés d'anglais. C'est la raison pour laquelle l'élision n'est pas répertoriée en anglais américain pour ces items : celle-ci reviendrait à modifier le radical de ces mots.

Considérons à présent les cas de palatalisation par le yod de /z/ dans les syllabes accentuées. Seuls les items *presume* (et dérivés) et *resume* présentent une variante palatalisée, et ce, uniquement en anglais britannique. Cette variante n'est pas répertoriée comme standard. Elle apparaît toutefois dès la première édition du dictionnaire (1990). Les items *exude*, *exuviae*, *zeugma* et *Zeus* ne présentent pas de variantes palatalisées dans le LPD. Nous constatons une fois de plus que de tels mots sont assez recherchés et peu usités (*exude*, *exuviae*, *zeugma*) ou appartiennent à l'origine à des cultures non anglo-saxonnes (*Zeus*).

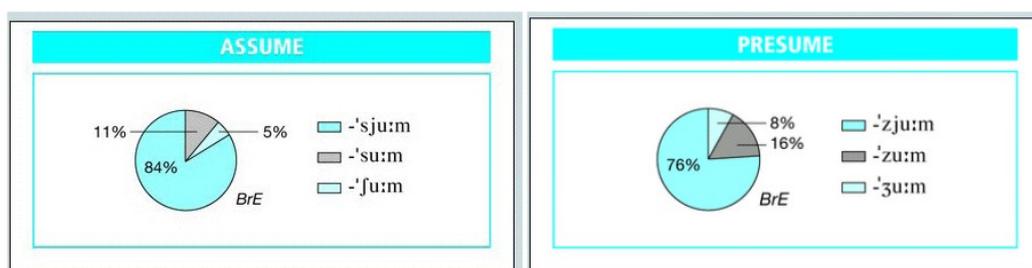
Le choix de Wells de ne pas considérer les formes palatalisées de mots comme *assume* et *presume* comme des formes RP (et donc standard) alors qu'il fait le contraire pour les formes palatalisées de mots comme *tune* et *dune* peut sembler curieux. Il existe néanmoins deux différences entre ces CPC qui peuvent pleinement justifier ce choix :

- Le nombre de mots concernés par la coalescence par le yod après /t/ et /d/ en syllabe accentuée est beaucoup plus important que le nombre de mots concernés par la palatalisation par le yod de /s/ et /z/ en syllabe accentuée. Nos recherches dans les deux dictionnaires ne laissent aucune ambiguïté sur ce point.
- Le pourcentage de locuteurs qui palatalisent est plus élevé pour les mots comme *tune* et *dune* que pour les mots de type *assume* et *presume*.

Ce dernier point peut être illustré en comparant deux travaux. L'étude de Hannisdal (2006 : 210-211) sur les présentateurs de journaux télévisés montre en effet que ceux-ci utilisent la coalescence dans 46.4% des occurrences des mots de type *dune* et *tune*. En outre, ces pourcentages seraient sans doute encore plus

élevés si la situation d'énonciation n'était pas si formelle (cf. section 3.2.2). Par contraste, l'enquête sur les préférences de prononciation du LPD fait état de pourcentages nettement moins élevés pour la palatalisation dans les mots comme *assume* (5%) et *presume* (8%), ainsi que l'indiquent les deux schémas suivants :

Schéma 34 : la coalescence dans *assume* et *presume* dans le LPD 2008
(schémas tirés du cd-rom d'accompagnement)



Il s'agit toutefois de nuancer quelque peu l'écart important que la comparaison des deux études fait apparaître. Le travail de Hannisdal s'appuie sur des enregistrements, et donc sur un recensement de formes effectivement produites par les locuteurs. En revanche, l'étude de Wells est un questionnaire dans lequel les informateurs choisissent dans une liste la forme qu'ils utilisent. Or, ainsi que l'explique Trudgill (2000), les informateurs ne sont pas toujours très réalistes dans ce type d'enquêtes, certains déclarant parfois utiliser des formes qu'ils n'utilisent pas en réalité. Rappelons également que les statistiques données par Wells sont parfois considérées comme peu fiables car elles s'appuient sur le volontariat des informateurs et reflètent un biais plutôt conservateur. De telles réserves ne semblent toutefois pas remettre en question la pertinence de l'utilisation de ces statistiques comme preuve de l'importance croissante des CPC dans l'usage des anglophones. En effet, des prononciations moins conservatrices ne feraient que renforcer la présence de ces variantes palatalisées.

Tournons nous enfin vers les cas de palatalisation de /s/ par /r/. La palatalisation dans *curse* et *nurse* n'est attestée dans aucune des deux éditions du LPD. Les variantes palatalisées de *anniversary*, *grocery* et *nursery* ne le sont pas

non plus dans l'édition de 1990. Dans celle de 2008 en revanche, toutes trois sont recensées comme variantes en anglais britannique et /'gru:frɪ/ est répertorié pour l'anglais américain.

Ces différences de traitement d'items pourtant identiques d'une édition à l'autre du même dictionnaire semblent confirmer le statut d'évolution en cours en ce qui concerne la palatalisation de /s/ par /r/. Le fait que la forme palatalisée ne soit recensée ni pour *anniversary* ni pour *nursery* dans le LPD 2008 pour l'anglais américain est probablement une conséquence de l'étude de Vaux (cf. section 1.6.9.3). Le statut particulier de l'item *grocery* vis-à-vis de la palatalisation en anglais américain devra être vérifié par nos études d'enregistrements.

3.2.2 L'étude de Bente Hannisdal sur la coalescence par le yod après /t/ et /d/ en syllabe accentuée

Nous avons à plusieurs reprises fait référence à la thèse de Hannisdal (2006). Son étude porte sur six variables phonologiques. Elle a été réalisée à partir d'un corpus constitué d'enregistrements de trente présentateurs de journaux télévisés, tous locuteurs RP. Chaque présentateur devait pouvoir fournir une heure de matériau linguistique pour être intégré au corpus. L'une des variables étudiées correspond à un cas de palatalisation contemporaine : la coalescence par le yod après /t/ et /d/ en syllabe accentuée. C'est la raison pour laquelle nous allons résumer les données que la linguiste a pu établir sur le sujet à partir d'une analyse auditive de la coalescence dans le discours des présentateurs. Hannisdal explique que les variantes /tj/ vs. /tʃ/ et /dj/ vs. /dʒ/ sont distinctes du point de vue auditif et la plupart du temps faciles à discerner sans mesures instrumentales.

Sur le corpus établi, 617 mots ont été identifiés comme pertinents, soit 20 occurrences de coalescence par locuteur en moyenne. D'un point de vue général, la coalescence est utilisée dans 46.4% des cas, un chiffre étonnement élevé au regard du caractère éminemment formel de la situation d'énonciation. Les

pourcentages varient en fonction des locuteurs mais tous utilisent de façon plus ou moins fréquente /tʃ, dʒ/ en syllabe accentuée¹.

Tableau 35 : pourcentages totaux pour la coalescence par le yod dans Hannisdal

	N	%
/tʃ, dʒ/	286	46.4
/tj, dj/	331	53.6
Total	617	100

En ce qui concerne la distribution de la coalescence, Hannisdal relève 25 items lexicaux présentant des occurrences de formes palatalisées devant /u:/ et /ʊə/. La liste de mots est reproduite dans le tableau ci-dessous. Les chiffres indiquent le nombre d'occurrences de /tj, dj/ et de /tʃ, dʒ/.

Tableau 36 : coalescence : distribution de /tj, dj/ et de /tʃ, dʒ/ dans Hannisdal

word	/tʃ, dʒ/	/tj, dj/	word	/tʃ, dʒ/	/tj, dj/
<i>constitution</i>	3	26	<i>reduce</i>	14	6
<i>deduce</i>	-	1	<i>Stuart</i>	6	6
<i>dual</i>	1	-	<i>student</i>	8	20
<i>due</i>	33	63	<i>studio</i>	8	46
<i>duke</i>	2	1	<i>subdue</i>	2	1
<i>during</i>	142	29	<i>tube</i>	6	2
<i>duty</i>	9	19	<i>Tudor</i>	2	-
<i>endure</i>	2	1	<i>Tuesday</i>	14	26
<i>institution</i>	1	7	<i>tumour</i>	1	2
<i>introduce</i>	6	23	<i>tune</i>	1	8
<i>opportunity</i>	9	14	<i>Tusa</i>	6	6
<i>produce</i>	10	18	<i>undue</i>	-	4
<i>prostitution</i>	-	2			

Au regard de cette distribution, Hannisdal explique que le pourcentage total de 46.4% des formes palatalisées est accru de manière artificielle par le nombre très élevé d'occurrences de /dʒ/ dans *during* (142 occurrences). Sans tenir compte de *during* (réalisé avec /dʒ/ dans 83% des cas), le pourcentage total des formes palatalisées tombe à 32.3%, un chiffre que Hannisdal estime encore élevé. Cette étude confirme le statut exceptionnel de *during* dans la coalescence (cf.

¹ Hannisdal explique que des écarts importants dans les pourcentages peuvent être dus à la présence d'un nombre restreint de mots pouvant être palatalisé chez certains locuteurs ; cela est bien évidemment dû au hasard.

section 1.6.3). A l'exception de cet item lexical précis, la linguiste ne relève pas de schémas particuliers d'incidence lexicale en ce qui concerne la coalescence. Les trois mots qui ne sont jamais réalisés avec une affriquée (*deduce, prostitution, undue*) n'apparaissent qu'entre une et quatre fois dans le corpus. Il est donc difficile d'en tirer des enseignements précis. Hannisdal note tout de même qu'ils correspondent à des mots peu usités.

En ce qui concerne les locuteurs, tous utilisent la coalescence de façon variable, d'une manière qui semble à priori arbitraire. Les affriquées /tʃ/ et /dʒ/ ne semblent pas associées à des mots ou à des environnements phonétiques particuliers. Hannisdal explique cet aspect arbitraire par le fait que la coalescence est un mécanisme qui permet d'augmenter l'aisance articulatoire. Les formes palatalisées sont en cela réalisées de façon ponctuelle.

Pour ce qui est des connotations stylistiques de la coalescence, les résultats de l'étude permettent à Hannisdal d'affirmer avec certitude que l'utilisation de /tʃ/ et /dʒ/ n'est pas l'exclusivité de variétés non-standard et d'un style relâché. En même temps, elle estime que ce type de palatalisation serait certainement encore plus fréquent dans des contextes informels au regard de ses connotations sociales et stylistiques.

L'utilisation des formes palatalisées est à peu près la même chez les hommes et chez les femmes, en dépit de la tendance traditionnelle qu'ont les hommes à utiliser plus volontiers des formes non-standard. Les hommes utilisent la coalescence dans 48.9% des cas, contre 45.9% pour les femmes. Hannisdal voit dans ces chiffres sensiblement identiques une évolution du statut de la coalescence. Autrefois indésirable, elle semble à présent relever d'un phénomène de mode et devenir une variante supra-régionale, associée aux classes moyennes. Il est à noter que cette analyse va tout à fait dans le sens de nos propos sur la diffusion des CPC en Grande Bretagne (cf. section 2.9.5 et 2.9.6).

Pour parachever cette partie de son étude, Hannisdal (2006 : 217) cite Wells (1994 : 203) en concluant que la coalescence fait désormais partie de la RP et devrait être considérée comme telle :

The results from the present investigation support previous claims that yod coalescence is entering Mainstream RP speech and should be included in updated descriptions of the accent, and prove that Wells' prediction that coalescence in stressed syllables "may penetrate RP within a few decades" was wellfounded.

3.2.3 L'étude de Michael Bass sur la palatalisation de /str/ à Colchester

Nous allons à présent résumer l'étude de Bass sur la palatalisation des agrégats consonantiques en /str/ à l'initiale, travail auquel il a plusieurs fois été fait allusion au cours des chapitres précédents. Ce type de palatalisation correspond à une sous-catégorie du CPC défini dans la section 1.6.5.

Le travail de Bass est une étude de terrain de nature sociolinguistique portant sur le changement linguistique dans la ville de Colchester, en Angleterre. Bass cherche à déterminer si la palatalisation de /str/ est un phénomène dû à l'influence de Londres et s'il s'agit d'un changement en cours. Son étude s'appuie sur des informateurs d'âges et de sexe différents. L'enquête cible deux tranches d'âge : un premier groupe constitué de personnes ayant entre 16 et 21 ans et un deuxième groupe constitué de personnes ayant plus de 65 ans. Cette méthode de travail permet à Bass de vérifier si la palatalisation de l'agrégat constitue effectivement un changement en cours, selon le principe du temps apparent (cf. section 2.2).

Bass s'inspire de la méthodologie définie par Labov (1972) lors d'une enquête effectuée dans des magasins de la ville de New York. Il s'agit d'une méthode qui s'appuie sur des observations rapides et anonymes qui lui permettent d'obtenir des réponses contenant à coup sûr la variable étudiée par le biais de questions ciblées. L'enquêteur se fait passer pour un touriste égaré et demande à des passants le nom de la rue où il se trouve. Il peut ainsi obtenir une réponse contenant le mot *street* et l'agrégat consonantique qui est l'objet de l'enquête.

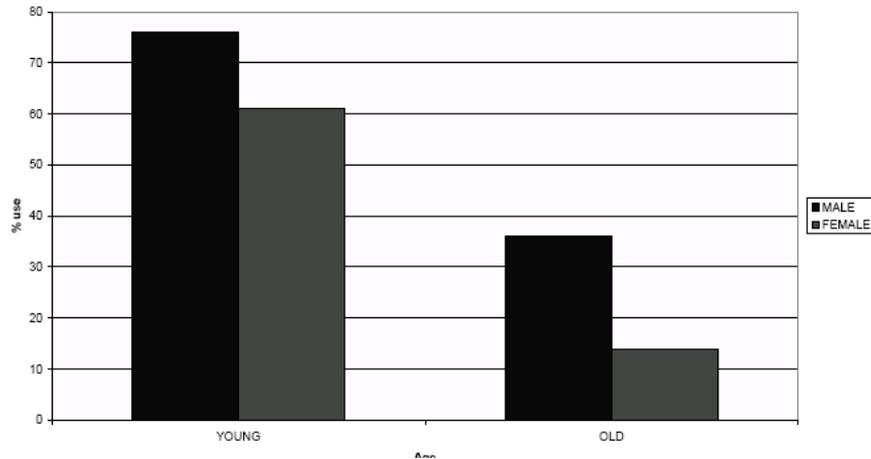
L'enquêteur demande ensuite où se trouve l'un des lieux les plus connus de Colchester (le cinéma, un magasin réputé, etc.) Il parvient ainsi à obtenir une deuxième occurrence du mot *street*. Les informations recueillies sont classées comme suit : variable /str/ utilisée dans la première réponse, variable /str/ utilisée dans la deuxième réponse, âge estimé (*young* ou *old*) et sexe du locuteur. Le corpus est constitué de 101 personnes. Les résultats sont indiqués dans le tableau ci-dessous :

Tableau 37 : palatalisation de /str/ dans Bass

	No. of [stɪ] variant used	No. of [ʃtɪ] variant used	Total number of (str-) possibilities	% use of non-standard [ʃtɪ]
Young	18	39	57	$= (39/57) * 100$ =68%
Old	33	11	44	$= (11/44) * 100$ =25%
Total	51	50	101	$= (50/101) * 100$ =50%

L'utilisation des variantes est extrêmement différente selon l'âge des locuteurs. 68% des locuteurs les plus jeunes utilisent la variante palatalisée alors que seuls 25% des locuteurs les plus âgés le font. Bass interprète donc ces résultats comme la preuve d'un changement en cours qui est probablement influencé par la ville de Londres (il part du principe que la variante palatalisée est une innovation londonienne). Il remarque que, si la diffusion de la variante palatalisée continue, la variante non palatalisée pourrait à terme disparaître complètement de l'anglais de Colchester. En croisant la variable du sexe et la variable de l'âge, Bass obtient les résultats reportés dans le graphique ci-après :

Graphique 38 : utilisation de la forme palatalisée en fonction de l'âge et du sexe dans Bass



A la lumière de ces résultats, Bass constate que, quel que soit leur âge, les hommes palatalisent plus que les femmes. Ce constat le surprend quelque peu puisque le changement linguistique, qu'il considère traditionnellement amorcé par les femmes (cf. section 2.1), semble dans ce cas initié par les hommes. Si l'on se concentre sur l'âge des locuteurs, le schéma d'utilisation des variantes est le même pour les deux sexes : les femmes les plus âgées palatalisent moins que les femmes les plus jeunes et les hommes les plus âgés palatalisent moins que les hommes les plus jeunes. Ces considérations liées à l'âge des locuteurs constituent l'enseignement principal de l'étude de Bass. Elles lui permettent de conclure que la palatalisation des agrégats en /str/ à Colchester relève d'une évolution de type générationnel, et donc d'un changement linguistique *en cours*.

3.3 Les enregistrements d'informateurs

3.3.1 Méthode d'analyse

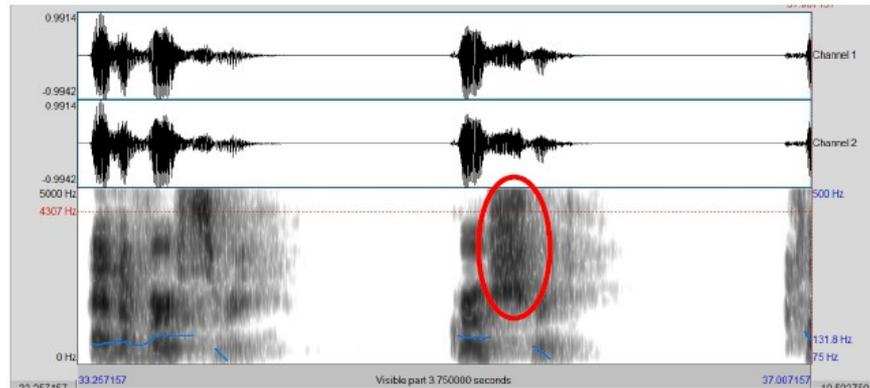
L'ensemble de notre corpus a été analysé de façon auditive, ce qui implique des décisions reposant sur la perception et le jugement. Bien évidemment, cela entraîne une certaine subjectivité. Il est néanmoins plus facile de discriminer de façon auditive des variantes consonantiques que des variantes

vocaliques. Ainsi, Hannisdal (2006 : 139) déclare que les mesures instrumentales sont surtout utiles pour les voyelles, mais qu'elles sont en revanche rares pour les études portant sur les consonnes. Holmes (1995) remarque quant à elle que les techniques instrumentales ne lui ont été d'aucune utilité dans son étude du coup de glotte en remplacement de /t/ en Nouvelle-Zélande. Thomas (2002 : 171) note d'ailleurs que, si les travaux menés sur les voyelles sont aujourd'hui fréquemment réalisés à l'aide de mesures instrumentales, l'étude des consonnes demeure intimement liée aux analyses auditives. Cette différence d'appréhension des consonnes et des voyelles s'explique en fait par la nature même de la variabilité qui les caractérise.

D'après Hannisdal (2006 : 136-137), les voyelles sont donc plus difficiles à analyser de façon auditive car leurs variantes sont de nature plus continue. *A contrario*, les variables consonantiques sont plus binaires que les variables vocaliques. En effet, les variables des consonnes impliquent naturellement une alternance entre deux variantes (pour les CPC : /tj/ vs. /tʃ/, /dj/ vs. /dʒ/, /s/ vs. /ʃ/, /z/ vs. /ʒ/). Crystal (2003 b : 143) écrit que les variables binaires ont des frontières bien définies en termes acoustiques, auditifs et articulatoires. Nous pouvons donc en déduire que la variabilité des consonnes est plus facile à appréhender que celle des voyelles.

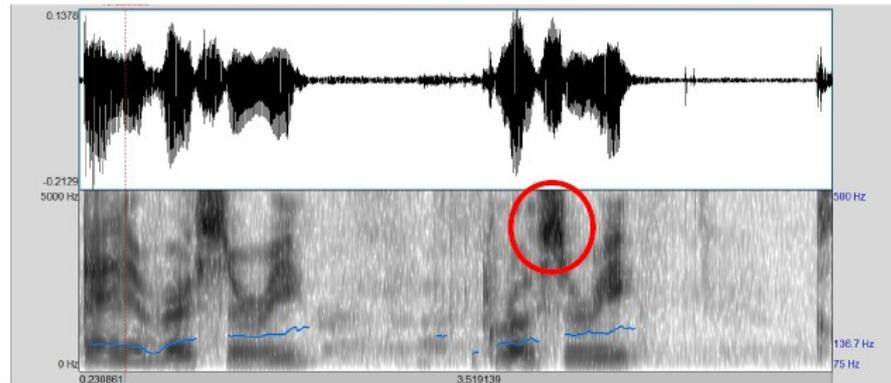
Afin d'illustrer ces propos, voici deux spectrogrammes montrant la réalisation de l'item lexical *grocery* par deux de nos informateurs américains lors de la lecture de la liste de mots (cf. section 3.3.5). L'un palatalise ce mot, l'autre non. Les réalisations obtenues sont, respectivement [ˈɡrouʃri] et [ˈɡrouʒəri]. Il est très net que les vibrations correspondant à la palato-alvéolaire [ʃ] ont une plus forte amplitude que celle de l'alvéolaire [s] (les vibrations des deux fricatives sont entourées en rouge dans les spectrogrammes ci-dessous). L'analyse spectrographique a été réalisée avec le logiciel d'analyse PRAAT, créé à l'Institut des Sciences Phonétiques de l'Université d'Amsterdam par Paul Boersma et David Weenink).

Illustration 39 : spectrogrammes ['grouʃri] vs. ['grouʃəri]



['grouʃri]

Andrew B., locuteur n°28 : *grocery* palatalisé



['grouʃəri]

Andrew A., locuteur n°17 : *grocery* non palatalisé

Notre étude portant sur des phénomènes consonantiques, une analyse auditive semble donc justifiée et pertinente au regard des informations que nous venons de rapporter¹. Il convient néanmoins d'apporter deux nuances. Tout d'abord, la glissée /j/ présente le comportement phonologique d'une consonne mais les caractéristiques phonétiques d'une voyelle. En outre, la binarité des variables consonantiques n'est réelle *qu'en comparaison avec la réalité acoustique, articulatoire et auditive des variables vocaliques*. Si l'on suit Ohala (2003 : 671), la variabilité de toute unité phonologique est presque infinie :

¹ Nous précisons à ce point que nous avons suivi une formation à l'analyse auditive dans le cadre de la préparation au *Certificate of Proficiency in the Phonetics of English*, le diplôme de l'Association Phonétique Internationale, obtenu en août 2010. Par ailleurs, la présence de bruits de fond sur un certain nombre d'enregistrements ne permet pas toujours d'obtenir des spectrogrammes de qualité. Ces bruits de fond, minimes, ne posent en revanche pas beaucoup de problème pour l'analyse auditive.

There is a huge amount of variation in the way the “same” phonological unit is pronounced, whether this unit is the phone, syllable, or word. The relatively short list of allophones given in conventional phonemic descriptions of languages is just the “tip of the iceberg”. Fine-grained instrumental analyses of speech, especially recent acoustic studies, reveal that the variation is essentially infinite, though generally showing lawful dependency with respect to the phonetic environment, speech-style, or characteristics of the individual speaker.

Compte tenu de cette variation, nous avons dû faire des choix. L’une des principales caractéristiques définitives des CPC est l’aspect *marqué* de la réalisation avec palato-alvéolaire que ceux-ci impliquent par rapport à une réalisation plus standard. Nous avons ainsi considéré comme palatalisée toute réalisation marquée se rapprochant d’une réalisation prototypique de type [ʃ, ʒ, tʃ, dʒ], par opposition à une réalisation plus traditionnelle et correspondant davantage à une réalisation prototypique de type [tj, dj, sj, zj, s].

Nous avons à plusieurs reprises insisté sur la proximité qui existait entre [j] et [ç] et avons même considéré que cette proximité pouvait être un facteur de changement, suite au processus d’assimilation auditive (cf. section 2.4.1) ou, plus globalement, à des erreurs de perception (cf. section 2.4). Notre analyse acoustique corrobore largement ces propos. En effet, il n’a pas été rare qu’un son perçu dans un premier temps comme palatalisé se révèle être, suite à plusieurs écoutes, le résultat d’un dévoisement de [j]. De manière à ne pas fausser les résultats de cette étude, nous avons écarté tout item des données recueillies ne permettant pas de trancher clairement entre les deux phones. Certes, des mesures acoustiques auraient permis une décision dénuée d’ambiguïté. Cependant, ainsi que l’indique Lindblom (1980), on peut considérer que les mesures acoustiques ne sont vraiment utiles que lorsqu’elles sont le reflet de facteurs linguistiquement pertinents. L’analyse auditive « offre la garantie que les phénomènes étudiés sont bien détectables par l’oreille et ont une réalité perceptive pour le locuteur » (Brandão de Carvalho, Nguyen & Wauquier, 2010 : 31). La différence entre [j] et [ç] n’est peut-être pas pertinente si elle n’est pas évidente à l’oreille, du moins dans le cadre d’une étude portant sur un changement pouvant être lié à la perception humaine. La perception humaine est également présentée comme le

facteur le plus important dans un article de Thomas (2002 : 168) portant pourtant sur la phonétique instrumentale.

3.3.2 Le texte « *Comma Gets a Cure* »

La logique d'un travail sur corpus est de fournir du matériau linguistique à l'enquêteur. Pour notre étude sur les CPC, il nous était difficile de réaliser des enregistrements de locuteurs venant de régions diverses du monde anglophone. Nous avons donc recherché des enregistrements sur Internet qui nous permettaient de satisfaire à l'exigence de diversité géographique qui était la nôtre. Le but recherché était de comparer des enregistrements de textes identiques afin de pouvoir établir des comparaisons sur la prononciation des divers lecteurs dans des environnements similaires.

Plusieurs sites Internet proposent des enregistrements de textes identiques lus par des locuteurs de régions et pays divers. Citons par exemple *The Audio Archive*¹, *The Speech Accent Archive*² et *The International Dialects of English Archive* (IDEA)³ et *Sounds Familiar*⁴, le site de la British Library.

Les deux premiers sites mentionnés ci-dessus ne proposent pas une palette d'enregistrements suffisante pour pouvoir satisfaire aux critères de cette étude. Quant au texte de *The Speech Accent Archive*, il ne contient pas d'items lexicaux pertinents pour notre travail sur les CPC, aucun des mots y figurant n'étant susceptible de donner lieu à une palatalisation contemporaine. Bien qu'étant très instructif, le site *Sounds Familiar* ne contient quant à lui que des enregistrements de locuteurs de Grande Bretagne. Nous l'avons pour cette raison écarté de notre étude.

¹ http://alt-usage-english.org/audio_archive.shtml

² http://accent.gmu.edu/browse_language.php?function=find&language=english

³ <http://web.ku.edu/~idea/index.htm>

⁴ <http://www.bl.uk/learning/langlit/sounds/index.html>

En revanche, le site IDEA présente un intérêt particulier pour notre travail. Il contient une multitude d'enregistrements de locuteurs de l'ensemble du monde anglophone. La date de naissance des lecteurs est, dans la plupart des cas, précisée sur la page web correspondante. Ce site permet donc de comparer la prononciation de locuteurs de tranches d'âge différentes et de mettre ainsi en application la méthodologie d'observation en temps apparent (cf. section 2.2).

La plupart du temps, le locuteur concerné commence par lire un texte pouvant être soit « *Comma Gets a Cure* »¹, soit « *The Rainbow Passage* »². S'en suit un enregistrement correspondant à un entretien avec l'enquêteur. Certains enregistrements ne contiennent pas de lecture de texte. Dans un premier temps, nous avons écartés ceux-ci de notre sélection car ils ne permettaient pas d'effectuer de comparaison sur un matériau linguistique identique. Nous n'avons pas non plus retenu les enregistrements du texte « *The Rainbow Passage* » pour deux raisons. Tout d'abord, ce texte est beaucoup moins utilisé par les concepteurs du site IDEA que « *Comma Gets a Cure* ». Par ailleurs, « *The Rainbow Passage* » propose moins de mots susceptibles de contenir des CPC. Nous avons enfin écarté les enregistrements dont la qualité n'était pas suffisante pour que l'analyse auditive présente toutes les garanties de fiabilité nécessaires.

Il nous reste tout de même un corpus constitué de 216 enregistrements de locuteurs des deux sexes et de différentes tranches d'âge, originaires des îles Britanniques, du Canada, des Etats-Unis, d'Australie et de Nouvelle-Zélande. Contrairement à ce que nous souhaitions faire initialement, nous n'avons pas retenu de locuteurs sud-africains, d'une part en raison du faible nombre d'enregistrements correspondant à nos exigences, et d'autre part à cause de la mixité des langues maternelles (afrikaans, anglais, langues africaines). Les locuteurs purement anglophones étaient trop peu nombreux pour que les données soient fiables.

¹ *Comma Gets a Cure*, Copyright 2000 Douglas N. Honorof, Jill McCullough & Barbara Somerville. Tous droits réservés.

² *The Rainbow Passage*, texte du domaine public, est tiré de *Voice and Articulation Drillbook*, de Grant Fairbanks, Harper & Row, New York, 1960 (2^e édition).

Le texte « *Comma Gets a Cure* » est reproduit ci-dessous :

Le texte « *Comma Gets a Cure* »

Well, here's a **story** for you: Sarah Perry was a veterinary **nurse** who had been working daily at an old zoo in a deserted **district** of the territory, so she was very happy to **start** a new job at a superb private practice in North **Square** near the **Duke Street** Tower. That area was much nearer for her and more to her liking. Even so, on her first morning, she felt **stressed**. She ate a bowl of porridge, checked herself in the mirror and washed her face in a hurry. Then she put on a plain yellow dress and a fleece jacket, picked up her kit and headed for work.

When she got there, there was a woman with a goose waiting for her. The woman gave Sarah an official letter from the vet. The letter implied that the animal could be suffering from a rare form of foot and mouth disease, which was surprising, because normally you would only expect to see it in a dog or a goat. Sarah was sentimental, so this made her feel sorry for the beautiful bird.

Before long, that itchy goose began to **strut** around the office like a lunatic, which made an unsanitary mess. The goose's owner, Mary Harrison, kept calling, "Comma, Comma," which Sarah thought was an odd choice for a name. Comma was **strong** and huge, so it would take some **force** to trap her, but Sarah had a different idea. First she tried gently **stroking** the goose's lower back with her palm, then singing a **tune** to her. Finally, she administered ether. Her efforts were not futile. In no time, the goose began to tire, so Sarah was able to hold onto Comma and give her a relaxing bath.

Once Sarah had managed to bathe the goose, she wiped her off with a cloth and laid her on her right side. Then Sarah confirmed the vet's diagnosis. Almost immediately, she remembered an effective treatment that required her to measure out a lot of medicine. Sarah warned that this course of treatment might be expensive-either five or six times the cost of penicillin. I can't imagine paying so much, but Mrs. Harrison-a millionaire lawyer-thought it was a fair price for a cure.

Comma Gets a Cure and derivative works may be used freely for any purpose without special permission provided the present sentence and the following copyright notification accompany the passage in print, if reproduced in print, and in audio format in the case of a sound recording: Copyright 2000 Douglas N. Honorof, Jill McCullough & Barbara Somerville. All rights reserved.

Ce texte contient potentiellement plusieurs CPC dans les mots en gras ci-dessus :

- un certain nombre de cas de palatalisation des agrégats consonantiques /st/, /str/ et /sk/ dans les mots *story*, *district*, *start*, *square*, *street*, *stressed*, *strut*, *strong*, *stroking* ;

- un cas de coalescence par le yod de après /d/ en syllabe accentué dans l'item *duke* ;

- un cas de coalescence par le yod de après /t/ en syllabe accentué dans le mot *tune* ;

- deux cas de palatalisation de /s/ par /r/ dans les mots *nurse* et *force* ; il semble néanmoins (cf. section 1.6.6) que la palatalisation soit bien moins fréquente dans de tels mots (lorsque le /r/ précède le /s/ et lorsque la réalisation du /r/ dépend du rhotacisme du locuteur) que dans les mots de type *anniversary*, *grocery*, *nursery*. Elle n'est par ailleurs pas du tout attestée dans les dictionnaires de prononciation.

Certains locuteurs ont lu une version du texte légèrement différente, dans laquelle ne figurent pas les mots *district*, *stressed* et *tune*. Le nombre total d'occurrences de ces trois items sera donc légèrement inférieur à celui des autres mots.

Outre la question de la distinction entre [ʃ] et [ç] mentionnée précédemment (cf. section 3.3.1), l'un des problèmes que nous avons rencontrés est celui des agrégats consonantiques en /str/, dans lesquels c'est parfois le /r/, et non le /s/, qui est réalisé [ʃ] (cf. l'affrication de /tr/ en [tʃ], section 1.6.5). Dans certains cas, notre perception initiale du /s/ était celle d'une fricative palato-alvéolaire alors qu'il était possible de l'identifier clairement comme une fricative alvéolaire après plusieurs écoutes. La raison de cette erreur de jugement est la proximité du /r/, réalisé [ʃ], qui modifie la perception que l'auditeur peut avoir du /s/. Il s'agit-là d'un cas d'assimilation auditive à distance, les deux phones n'étant pas contigus.

Nous n'avons relevé aucun cas de palatalisation des items *nurse*, *story*, *start*, *square* ; quelle que soit la variété d'anglais concernée. De rares locuteurs ont palatalisé le /s/ de *force*, ce qui a donné lieu à quelques réalisations de type

[fɔ:(ɪ)ʃ]. Celles-ci ne sont pourtant pas suffisamment nombreuses pour être incluses dans les données qui suivent. La palatalisation de /s/ par /r/ est quasi insignifiante dans le texte « *Comma Gets a Cure* » pour ces deux items. Le travail sur les corpus suivants devra donc absolument permettre de vérifier dans quels types d'items la palatalisation de /s/ par /r/ est la plus fréquente. La palatalisation des agrégats en /st/ et en /sk/ est, quant à elle, totalement absente de ce corpus. Il convient de rappeler que la palatalisation des agrégats /st/ n'a pas vraiment de logique articulatoire (cf. section 1.6.5), en l'absence de tout segment assimilateur qui pourrait entraîner la rétraction de l'alvéolaire. Rappelons également que Cruttenden (2008 : 199) note que, si la palatalisation de /str/ est très fréquente, celle de /st/ et de /sk/ l'est beaucoup moins. Quant à Altendorf (2003), elle ne fait nullement part de l'existence d'agrégats en /sk/ palatalisés. Elle note simplement la présence de variantes palatalisées de type /st, str, stj/. L'étude de ce corpus va résolument dans le sens des remarques faites par les deux linguistes.

3.3.2.1 Îles Britanniques

Les locuteurs de la République d'Irlande et de l'Irlande du Nord qui répondent aux critères d'exigence que nous avons fixés sont trop peu nombreux pour être incorporés à nos données. Il en est de même des locuteurs gallois qui sont au nombre de 4 seulement.

Notre corpus concernant la Grande Bretagne est de ce fait composé de 53 locuteurs anglais et de 13 locuteurs écossais. La liste complète de ces locuteurs, ainsi que les adresses Internet permettant d'écouter leur enregistrement en ligne, se trouve dans l'annexe 1. Tous les enregistrements qui ont servi pour ce chapitre peuvent être écoutés sur le CD d'accompagnement de cette thèse, à condition d'avoir une connexion Internet.

Cinq tranches d'âge ont été définies au sein du corpus IDEA pour l'Angleterre et l'Ecosse :

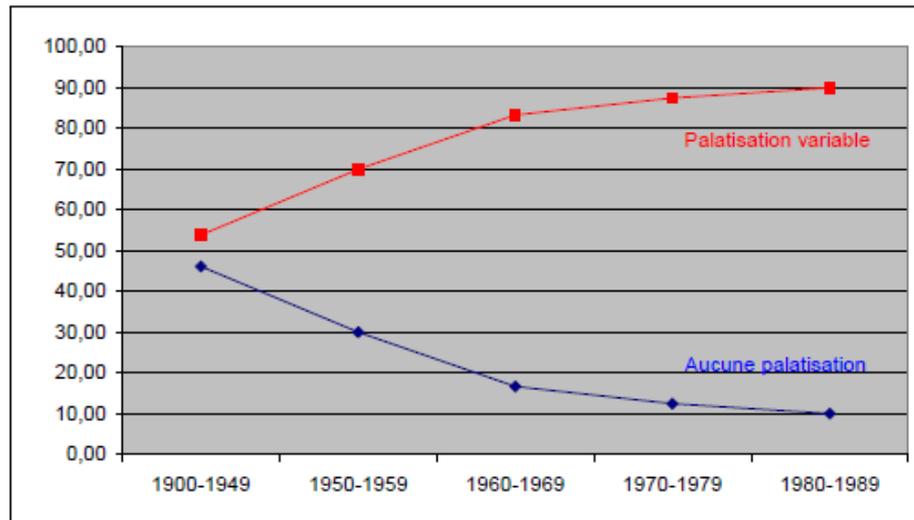
- les locuteurs nés entre 1900 et 1949 : le nombre étant restreint, il n'était pas possible de faire de distinction plus fine ;
- les locuteurs nés entre 1950 et 1959 ;
- les locuteurs nés entre 1960 et 1969 ;
- les locuteurs nés entre 1970 et 1979 ;
- les locuteurs nés entre 1980 et 1989.

Il n'existe pas d'enregistrements de locuteurs britanniques nés après 1989 sur le site IDEA.

La première des conclusions à tirer de notre analyse est la suivante : aucun lecteur ne palatalise de façon systématique, à l'exclusion totale des formes traditionnelles. Cependant, le degré de palatalisation varie grandement parmi les locuteurs qui palatalisent. Par ailleurs, certains ne palatalisent pas *du tout*. Une comparaison entre les locuteurs à palatalisation variable et ceux qui ne présentent aucune palatalisation permet d'obtenir les résultats suivants :

Tableaux 40 : Angleterre + Ecosse :
locuteurs qui ne palatalisent pas vs. locuteurs qui palatalisent site IDEA
 texte « *Comma Gets a Cure* »

	1900-1949 (13 locuteurs)	1950-1959 (10 locuteurs)	1960-1969 (6 locuteurs)	1970-1979 (16 locuteurs)	1980-1989 (20 locuteurs)
aucune palatalisation	6	3	1	2	2
palatalisation variable	7	7	5	14	18



NB : Les pourcentages indiqués ci-dessus ne sont donnés qu'à titre indicatif, pour permettre d'évoquer des tendances relatives aux différentes tranches d'âge des lecteurs sélectionnés sur le site. Compte tenu du nombre, notre but n'est pas d'utiliser ces pourcentages pour généraliser à l'ensemble de la population.

Une tendance se dégage de façon nette : la palatalisation contemporaine progresse en touchant de plus en plus de locuteurs à mesure que le temps passe, ce qui semble être le signe d'un changement en cours.

Si l'on tient compte de la variable géographique, il semble que, toutes générations confondues, les locuteurs écossais palatalisent davantage que les locuteurs anglais (+/- 93% des Ecossais présentent une palatalisation variable contre +/- 75% des Anglais pour cet enregistrement)¹. Au sein de l'Angleterre, les locuteurs de Londres et du sud-est ne semblent pas palataliser plus que les autres (cf. section 1.6.9.1), +/- 75% d'entre eux présentant une palatalisation variable.

Les hommes palatalisent plus que les femmes puisque +/- 84% des hommes présentent une forme ou une autre de palatalisation contemporaine, contre +/- 74% des femmes. Ces données vont dans le même sens que celles recueillies par Bass à Colchester (cf. section 3.2.3). Rappelons que l'écart relevé par Hannisdal en ce qui concerne exclusivement les locuteurs RP est bien moindre, quoique les hommes palatalisent tout de même légèrement plus que les femmes dans son corpus (48.9% contre 45.9% ; cf. section 3.2.2).

¹ Il convient toutefois de faire preuve de prudence face à la différence entre les locuteurs anglais et écossais dans la mesure où notre corpus contient 53 locuteurs anglais contre seulement 13 locuteurs écossais.

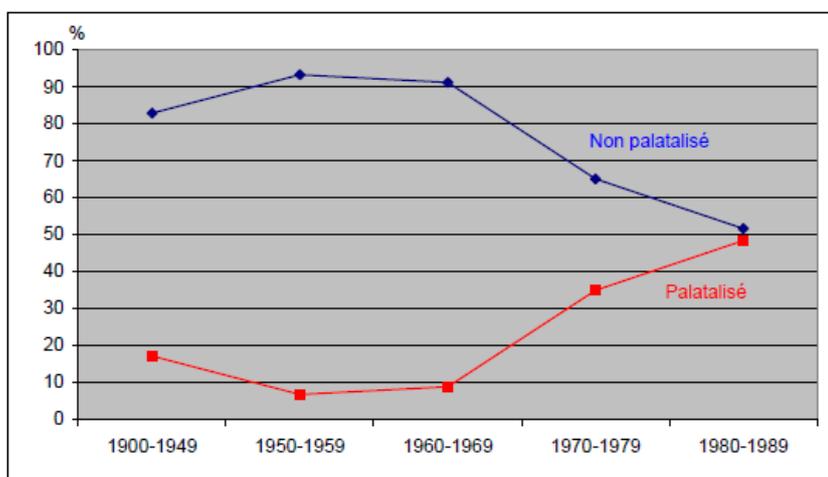
Afin de mieux rendre compte des formes que prend la palatalisation contemporaine, nous allons à présent entrer dans le détail de la distribution des items palatalisés chez ces mêmes locuteurs.

Tableaux 41 : Angleterre + Ecosse :
résultats palatalisation de /str/ site IDEA
 texte « *Comma Gets a Cure* »

	1900-1949		1950-1959		1960-1969		1970-1979		1980-1989	
	NP	P	NP	P	NP	P	NP	P	NP	P
district	12	1	10	0	5	2	11	3	12	9
street	12	1	9	1	3	2	7	8	8	13
stressed	11	1	10	0	6	0	9	4	11	10
strut	11	2	10	0	6	0	12	3	14	7
strong	10	3	9	1	6	0	9	5	13	8
stroking	7	5	8	2	5	1	8	7	7	14
Total	63	13	56	4	31	3	56	30	65	61
/str/	82.9%	17.1%	93.3%	6.7%	91.2%	8.8%	65.1%	34.9%	51.6%	48.4%

NP = non palatalisé - P = palatalisé

NB : Les pourcentages indiqués ci-dessus ne sont donnés qu'à titre indicatif, pour permettre d'évoquer des tendances relatives aux différentes tranches d'âge des lecteurs sélectionnés sur le site. Compte tenu du nombre, notre but n'est pas d'utiliser ces pourcentages pour généraliser à l'ensemble de la population.



En nous concentrant sur les chiffres surlignés ci-dessus, nous constatons une baisse de la palatalisation chez les lecteurs nés entre 1950 et 1959 par rapport à ceux nés jusqu'à 1949. Nous pouvons difficilement l'expliquer autrement que par les circonstances liées à la sélection des lecteurs que l'on peut entendre sur le site. La tendance générale est, en revanche, très nette et le schéma de la palatalisation se fait très clair à partir de 1960 : l'utilisation des variantes

palatalisées ne cesse d'augmenter d'une tranche d'âge à une autre. Selon le principe du temps apparent, nous pouvons donc interpréter ces résultats comme le signe d'un changement en cours pour ce qui est de la palatalisation des agrégats en /str/ en Angleterre et en Ecosse.

Les mots *street* et *stroking* sont ceux qui sont le plus fréquemment palatalisés. Les raisons nous semblent différentes :

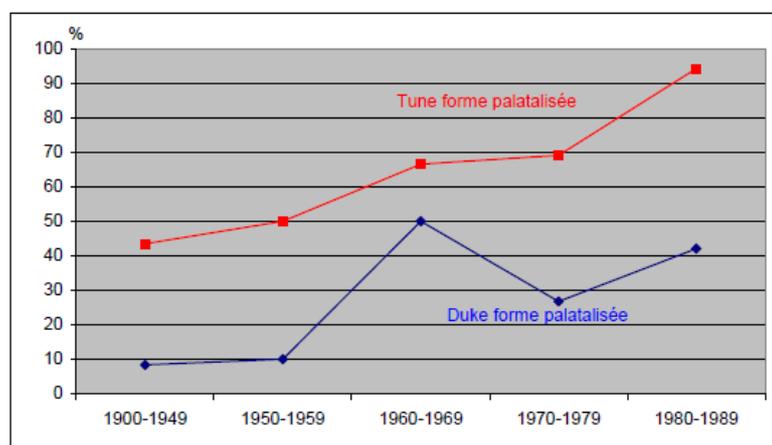
- L'item *street* est un mot de la vie de tous les jours, à haute fréquence lexicale. Il est en cela particulièrement susceptible de présenter un phénomène de réduction (cf. section 2.5.2).
- La raison qui fait de *stroking* un item fréquemment palatalisé nous semble plutôt articulatoire. La présence de la vélaire /k/, une consonne postérieure, peut également contribuer à la rétraction de l'articulation du /s/ initial.

**Tableaux 42 : Angleterre + Ecosse :
palatalisation *duke* et *tune* site IDEA
texte « *Comma Gets a Cure* »**

	1900-1949			1950-1959			1960-1969			1970-1979			1980-1989		
	T	EY	P	T	EY	P	T	EY	P	T	EY	P	T	EY	P
duke	17	5	2	9	0	1	3	0	3	11	0	4	11	0	8
			8.33%			10%			50%			26.7%			42.1%
tune	12	1	10	4	0	4	1	0	2	4	0	9	1	0	17
			43.5%			50%			66.6%			69.2%			94.4%

T = prononciation traditionnelle avec yod - EY = élision du yod - P = forme palatalisée

NB : Les pourcentages indiqués ci-dessus ne sont donnés qu'à titre indicatif, pour permettre d'évoquer des tendances relatives aux différentes tranches d'âge des lecteurs sélectionnés sur le site. Compte tenu du nombre, notre but n'est pas d'utiliser ces pourcentages pour généraliser à l'ensemble de la population.



L'évolution de la coalescence par le yod en syllabe accentuée après /t/ et /d/ suit le même schéma que la palatalisation de /str/ : les locuteurs les plus jeunes sont ceux qui palatalisent le plus. Il est néanmoins possible de noter une « irrégularité » dans ce schéma de croissance continue : le pic de locuteurs nés entre 1960 et 1969 qui utilisent /dʒ/ dans *duke*. L'explication est peut-être encore une fois uniquement liée à la sélection des locuteurs que l'on peut entendre sur le site. Par contre, on ne peut noter aucune irrégularité dans la croissance constante de l'utilisation de /tʃ/ dans *tune*. De façon globale, on peut donc considérer que la coalescence constitue bien un changement linguistique en cours en Angleterre et en Ecosse, d'après le corpus IDEA.

Deux remarques supplémentaires s'imposent à la lecture des chiffres du tableau 42 :

- Dans la « concurrence » qui oppose l'élision du yod à la coalescence, l'élision du yod est en déclin dans les deux pays.

- La coalescence est beaucoup plus systématique dans *tune* que dans *duke*. La quasi-totalité des locuteurs nés entre 1980 et 1989 l'utilise. Comment expliquer cette différence entre les deux affriquées ? Il est possible que la plus grande fréquence de /ʃ/ (/ʒ/ étant bien plus rare en anglais) favorise la diffusion de /tʃ/ par rapport à /dʒ/ dans le cadre de la palatalisation contemporaine.

3.3.2.2 Amérique du Nord

Notre corpus IDEA est composé de 30 locuteurs canadiens et de 101 locuteurs états-uniens. La liste complète des locuteurs dont nous avons utilisé l'enregistrement se trouve dans l'annexe 2. En préambule, rappelons que l'élision de /j/ est particulièrement développée en Amérique du Nord, ce qui a pour conséquence directe la quasi-absence de la coalescence par le yod après /t, d/ et de la palatalisation par le yod après /s, z/.

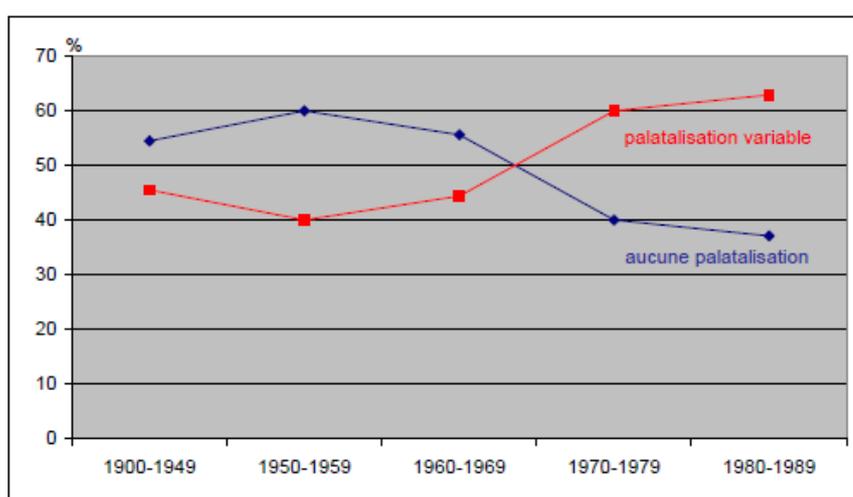
En ce qui concerne le Canada, il est possible de constater que la palatalisation contemporaine est un phénomène mineur d'après les données du site IDEA. En effet, 28 locuteurs ne palatalisent pas du tout et seulement deux locuteurs présentent une palatalisation de type variable. L'un d'entre eux (*Ontario 17*) est un homme né en 1960 qui palatalise les agrégats /str/ dans *strong* et *stroking*. L'autre (*Ontario 27*) est une femme née en 1975 qui palatalise *strut* et *stroking*. Nous ne pouvons bien sûr tirer aucune conclusion à partir de ces deux locuteurs. Rappelons ici que Clarke (2008 : 175) fait pourtant état de cas de coalescence par le yod et de palatalisation des agrégats consonantiques de type /s/ + consonne en position initiale dans la province de Terre-Neuve. Malheureusement, aucun locuteur de cette province ne correspond à nos critères de sélection dans le corpus IDEA.

Aux Etats-Unis, la palatalisation est beaucoup plus fréquente. Nous avons dans un premier temps regroupé les données concernant tous les Etats.

Voici les chiffres et statistiques concernant la palatalisation globale. Ils sont classés par tranches d'âge :

Tableaux 43 : Etats-Unis :
locuteurs qui ne palatalisent pas vs locuteurs qui palatalisent, site IDEA
 texte « *Comma Gets a Cure* »

	1900-1949 (22 locuteurs)	1950-1959 (15 locuteurs)	1960-1969 (9 locuteurs)	1970-1979 (15 locuteurs)	1980-1989 (35 locuteurs)
aucune palatalisation	12	9	5	6	13
palatalisation variable	10	6	4	9	22



NB : Les pourcentages indiqués ci-dessus ne sont donnés qu'à titre indicatif, pour permettre d'évoquer des tendances relatives aux différentes tranches d'âge des lecteurs sélectionnés sur le site. Compte tenu du nombre, notre but n'est pas d'utiliser ces pourcentages pour généraliser à l'ensemble de la population.

Comme en Grande Bretagne, la palatalisation contemporaine progresse avec le temps aux Etats-Unis, d'après le corpus IDEA. Les trajectoires du tableau ci-dessus peuvent donc être interprétées comme le signe d'un changement en cours. On peut noter une accélération de la tendance à la multiplication des CPC à partir des années 1960. Ces résultats confirment sans équivoque que les CPC ne sont nullement cantonnés au sud-est de l'Angleterre.

En ce qui concerne la variable géographique et les zones dialectales des Etats-Unis, il semble que, toutes générations confondues, les locuteurs du Sud palatalisent davantage que les autres (+/- 63% des locuteurs du Sud présentent une palatalisation variable alors que la moyenne nationale est de +/- 53%). Par « Sud des Etats-Unis », nous entendons l'immense région dont le dialecte est connu sous le nom de *Southern American English*. Celui-ci comprend le quart sud-est du

pays, à l'exception du sud de la Floride, de l'ouest et du sud du Texas. Il regroupe tout ou partie des Etats suivants : [Alabama](#), Géorgie, [Tennessee](#), [Mississippi](#), Caroline du Nord, [Caroline](#) du Sud, Louisiane, [Arkansas](#), Texas, Virginie, [Oklahoma](#), [Kentucky](#), Virginie Occidentale, [Missouri](#) et [Floride](#) (Labov, Ash et Boberg, 2006). D'un point de vue linguistique, on peut définir le Sud en fonction d'un certain nombre de paramètres. Les plus importants sont certainement la *convergence (merger)* entre *pin* et *pen*¹, la monophthongaison de /ɪə/ en [a:] dans certains contextes² et le *Southern Drawl*³.

Un phénomène plus révélateur au plan sociolinguistique est le fort taux de palatalisation contemporaine chez les locuteurs afro-américains (*African-American*). En effet, +/- 82% d'entre eux présentent une palatalisation variable alors que la moyenne nationale est de +/- 53%, ce qui constitue un écart important. Il n'est pas étonnant de noter chez ces locuteurs un écart par rapport à la norme allant dans le même sens que l'écart noté pour les locuteurs du Sud, la prononciation de l'*African American Vernacular English* partageant des caractéristiques avec celle du *Southern American English* (Edwards, 2008 : 182).

Par ailleurs, les hommes palatalisent plus que les femmes. En effet, +/- 64% d'entre eux présentent une forme ou une autre de palatalisation contemporaine, contre +/- 45% des femmes. Ces données vont dans le même sens que ce qui a été noté pour les locuteurs britanniques, à la fois dans notre corpus IDEA et dans le corpus de Bass (cf. section 3.2.3). En revanche, la palatalisation contemporaine n'est peut-être pas conforme aux schémas d'innovation linguistique définis par Labov (1990) et Cheshire (2002) selon lesquels les femmes innove plus que les hommes dans le cadre des changements par le bas

¹ La voyelle /e/ de l'ensemble lexical DRESS est prononcée [ɪ] par une vaste majorité des locuteurs du Sud, particulièrement devant les nasales /n/ et /m/).

² La diphtongue /aɪ/ de l'ensemble lexical PRICE est très fréquemment une monophthongue antérieure ouverte de type [a:] dans le Sud. C'est ainsi qu'elle est réalisée par plupart des locuteurs en fin de mot, devant les occlusives voisées et les consonnes continues, mais plus rarement devant les occlusives sourdes (Meier, 2009 : 153).

³Le *Southern Drawl* est un rallongement de la plupart des voyelles simples lorsqu'elles apparaissent dans des syllabes accentuées. Cette prononciation particulière s'accompagne d'une diphtongaison dans un bon nombre de cas. Quant aux diphtongues, elles peuvent à leur tour être réalisées comme des triphthongues (Wells, 1982 : 529 ; Thomas, 2008 : 90-91 ; Meier, 2009 : 149).

et contribuent plus que les hommes à la diffusion des changements supra-locaux (cf. section 2.1).

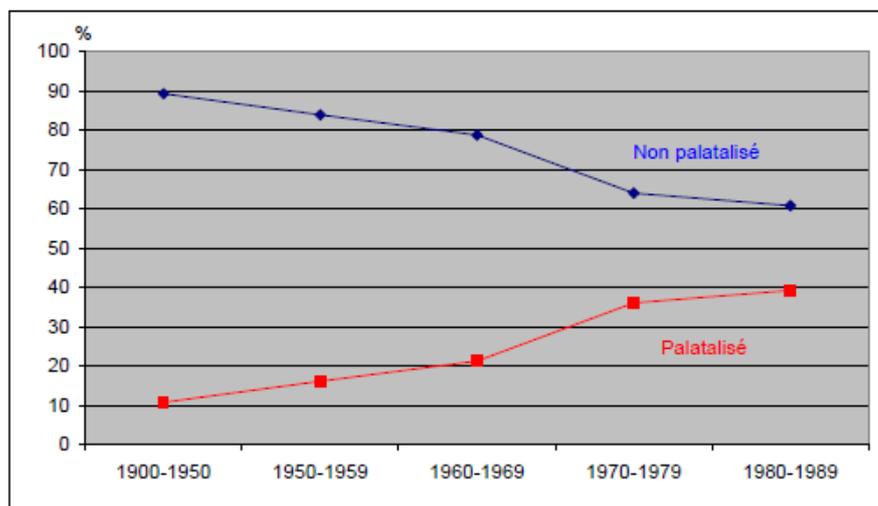
Nous allons à présent entrer dans le détail de la distribution des items palatalisés chez les locuteurs américains.

**Tableaux 44 : Etats-Unis :
résultats palatalisation de /str/ site IDEA
texte « Comma Gets a Cure »**

	1900-1949		1950-1959		1960-1969		1970-1979		1980-1989	
	NP	P	NP	P	NP	P	NP	P	NP	P
district	18	3	12	2	5	3	7	7	19	14
street	21	1	13	2	8	1	7	8	20	12
stressed	20	2	14	0	7	1	12	3	19	13
strut	21	1	11	3	8	1	12	3	23	11
strong	22	0	13	2	8	1	11	4	23	10
stroking	15	7	10	5	5	4	8	7	17	18
Total /	117	14	73	14	41	11	57	32	121	78
str/	89.3%	10.7%	83.9%	16.1%	78.8%	21.2%	64%	36%	60.8%	39.2%

NP = non palatalisé P = palatalisé

NB : Les pourcentages indiqués ci-dessus ne sont donnés qu'à titre indicatif, pour permettre d'évoquer des tendances relatives aux différentes tranches d'âge des lecteurs sélectionnés sur le site. Compte tenu du nombre, notre but n'est pas d'utiliser ces pourcentages pour généraliser à l'ensemble de la population.



L'évolution des pourcentages est nette : d'après le corpus IDEA, la palatalisation de /str/ est en progrès aux Etats-Unis et constitue bel et bien un changement en cours selon le principe du temps apparent, chaque génération palatalisant davantage que la génération précédente. Il est possible de noter, cette

fois encore, une légère accélération de la hausse chez les locuteurs nés dans les années 1960.

Le mot *stroking* est le plus fréquemment palatalisé. Encore une fois, la raison semble être articulatoire. La présence de la vélaire postérieure /k/ tend à rétracter l'articulation du /s/ initial. Il y a donc présence de deux segments potentiellement rétracteurs : /ɾ/ et /k/.

En ce qui concerne les mots *duke* et *tune*, les résultats ne peuvent évidemment pas se faire le reflet d'un développement des CPC aux Etats-Unis dans la mesure où la coalescence par le yod n'existe presque pas en anglais nord-américain. En effet, nous n'avons recensé qu'une seule occurrence des items *duke* et *tune* palatalisés (chez deux locuteurs différents) parmi nos 101 informateurs. Ces derniers confirment que l'élision du yod prime aux Etats-Unis et que les formes avec élision sont plus courantes que les formes traditionnelles avec yod, ce qui ne concerne qu'indirectement la présente étude.

Dans une majorité de cas, nous avons noté une accélération de la multiplication des CPC dans la prononciation des locuteurs nés dans les années 1960, en Grande Bretagne comme aux Etats-Unis. En effet, la trajectoire du changement augmente de façon plus ou moins régulière jusqu'aux locuteurs nés au cours de cette décennie et connaît alors une accélération soudaine. La progression demeure avec les générations à venir, mais de façon moins nette. Ces constatations amènent deux remarques :

1/ Les agents du changement semblent être les locuteurs nés dans les années 1960 et leurs parents. La nouvelle génération reçoit l'innovation de ses parents et en accélère la progression, ce qui correspond tout à fait au phénomène d'incrémentation défini par Labov, notamment en milieu urbain (2001, 2010, cf. section 2.9.1). Par ailleurs, le changement qui caractérise les CPC semble trouver sa source dans les grands changements sociétaux qui suivent la Deuxième Guerre Mondiale. Il correspond donc bien au modèle de changement linguistique de type cognitif défini par Smith (cf. section 2.4.3).

2/ La trajectoire matérialisée par le développement des CPC est, la plupart du temps, une courbe en forme de S. Ce type de courbe est le modèle type du changement linguistique (Chambers, 2002 : 361). Dans un premier temps, il a été associé aux changements par diffusion lexicale (Bailey, 1973 : 77, cité dans Chambers, 2002 : 361). Il a depuis été observé dans tous les types de diffusion (Chambers et Trudgill, 1998 : 162-164). Le ralentissement de la progression de l'innovation peut être interprété comme le signe d'un changement en voie d'achèvement. Il paraît néanmoins très prématuré de dire aujourd'hui que le changement qui caractérise les CPC est en passe d'arriver à son terme. Il serait intéressant qu'une étude de ce type soit reconduite dans une vingtaine d'années. Cela permettrait certainement d'avoir une vision plus claire du degré d'achèvement de l'évolution étudiée à travers le temps.

3.3.2.3 Océanie

Notre corpus IDEA porte sur 13 locuteurs australiens et 11 locuteurs néo-zélandais. Il a été difficile d'obtenir des données absolument fiables. En effet, les informateurs ne sont pas suffisamment nombreux pour permettre d'établir des statistiques convaincantes sur la palatalisation globale en fonction des tranches d'âge. De plus, nous ne disposons d'aucun locuteur australien et d'uniquement un locuteur néo-zélandais nés dans les années 1960. Nous ne pouvons donc pas nous prononcer sur la décennie 1960-1969. En outre, le corpus IDEA de Nouvelle-Zélande ne nous a permis de retenir qu'un seul locuteur néo-zélandais né dans les années 1970. Compte tenu du nombre limité d'enregistrements disponibles, nous avons choisi de traiter les deux pays ensemble afin d'obtenir un instantané des CPC dans les zones les plus peuplées d'Océanie. La liste complète des locuteurs dont nous avons utilisé l'enregistrement ainsi que les adresses qui permettent de les écouter en ligne se trouvent dans l'annexe 3.

En raison du faible nombre d'informateurs et d'occurrences de la plupart des CPC, cette section ne peut pas être aussi complète que les précédentes. Le seul

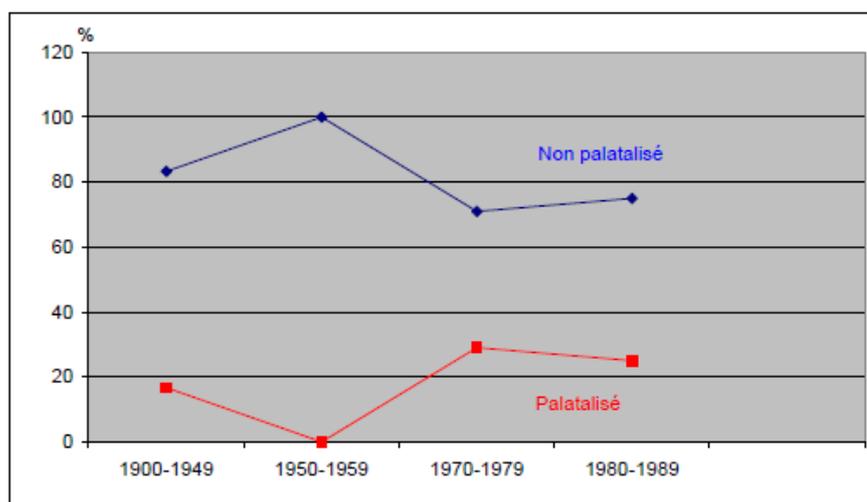
CPC qui puisse fournir des données relativement exploitables est celui des agrégats /str/, chaque locuteur étant confronté à plusieurs occurrences de cette variable. Les résultats suivants sont tout de même à prendre avec précaution compte tenu du faible nombre d'informateurs.

**Tableaux 45 : Australie et Nouvelle-Zélande :
résultats palatalisation de /str/ site IDEA
texte « Comma Gets a Cure »**

	1900-1949		1950-1959		1970-1979		1980-1989	
	NP	P	NP	P	NP	P	NP	P
district	4	1	5	0	3	1	5	3
street	3	2	5	0	3	1	6	2
stressed	5	0	5	0	3	1	6	2
strut	5	0	5	0	3	1	7	1
strong	5	0	5	0	3	1	6	2
stroking	3	2	5	0	2	2	6	2
Total /	25	5	30	0	17	7	36	12
str/	83.3%	16.7%	100%	0%	71%	29%	75%	25%

NP = non palatalisé - P = palatalisé

NB : Les pourcentages indiquant les locuteurs qui palatalisent ne sont donnés qu'à titre indicatif, pour permettre la comparaison entre les différentes tranches d'âge des lecteurs sélectionnés sur le site. Notre but n'est pas de les utiliser pour généraliser à l'ensemble de la population. Ils convient de prendre du recul vis-à-vis de ces chiffres compte tenu du faible nombre de locuteurs.



Il nous est difficile de nous prononcer en faveur d'un changement en cours au regard des chiffres ci-dessus. Les données concernant la période 1950-1959 peuvent être liées au nombre limité de locuteurs (5) et ne pas refléter la réalité linguistique correspondant à la tranche d'âge concernée. Le léger fléchissement

(de 4%) que l'on peut relever entre les locuteurs nés dans la période 1970-1979 et ceux nés entre 1980 et 1989 est-il symptomatique d'un recul de la palatalisation contemporaine ? Outre le schéma d'évolution constaté dans les autres variétés d'anglais, les recherches rapportées dans la section 1.6.9.4 de cette étude - notamment la forte palatalisation de /str/ en Nouvelle-Zélande - peuvent laisser supposer que les chiffres donnés dans le tableau 36 ne sont pas vraiment révélateurs. De plus, si nous comparons les deux tranches d'âges situées aux extrémités de ce tableau, nous constatons que les locuteurs nés après 1970 palatalisent plus que ceux nés avant 1950. Cependant, il serait pour le moins douteux de trancher en faveur d'un changement en cours à la lumière de ces résultats. Il serait nécessaire de les compléter à l'aide d'une étude plus poussée portant sur un plus grand nombre de locuteurs.

Il apparaît de façon nette que les hommes ont un degré de palatalisation plus élevé que les femmes dans le corpus IDEA considéré pour l'Océanie. En effet, les dix locuteurs masculins présentent tous, sans exception, une forme ou une autre de palatalisation contemporaine. Sur les 14 locutrices du corpus, 9 palatalisent de façon variable. Sur le plan de la variation hommes / femmes, les résultats sont donc proches de ceux des corpus britannique et américain.

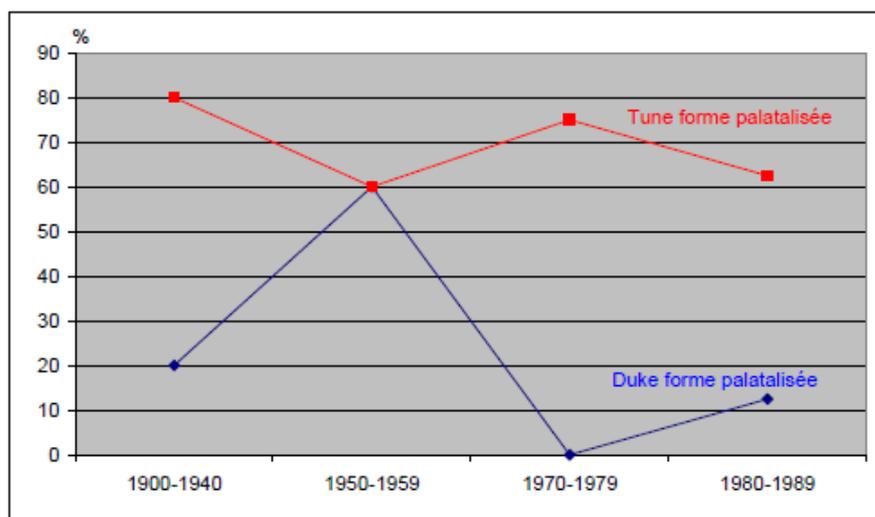
Compte tenu du faible nombre de locuteurs, il n'est pas possible de considérer d'autres facteurs de type sociolinguistique.

Considérons à présent les chiffres concernant la palatalisation de *duke* et *tune* :

Tableaux 46 : Australie + Nouvelle-Zélande : palatalisation *duke* et *tune* site IDEA
 texte « *Comma Gets a Cure* »

	1900-1940 (5 locuteurs)			1950-1959 (5 locuteurs)			1970-1979 (4 locuteurs)			1980-1989 (8 locuteurs)		
	T	EY	P									
Duke	4	0	1	2	0	3	2	2	0	6	1	1
tune	1	0	4	2	0	3	0	0	3	2	1	5

T = prononciation traditionnelle avec yod - EY = élision du yod - P = forme palatalisée



NB : Les pourcentages indiquant les locuteurs qui palatalisent ne sont donnés qu'à titre indicatif, pour permettre la comparaison entre les différentes tranches d'âge des lecteurs sélectionnés sur le site. Notre but n'est pas de les utiliser pour généraliser à l'ensemble de la population. Ils convient de prendre du recul vis-à-vis de ces chiffres compte tenu du faible nombre de locuteurs.

En dépit des études précédemment rapportées (cf. section 1.6.9.4), et notamment de la forte palatalisation des mots comme *tune* et *dune* en Australie, les données ci-dessus ne nous permettent pas de nous prononcer sur un changement en cours en faveur de la coalescence de type /dʒu:k/ et /tʃu:n/ dans les deux pays concernés. En revanche, nous pouvons noter l'apparition de formes avec élision du yod à partir des années 1970 (peut-être un signe de l'influence de l'anglais américain et de la perte de prestige de l'anglais britannique). Ces formes élidées participent à la disparition des formes avec /j/, selon le principe établi par Altendorf (2003) de « concurrence » avec la palatalisation. Cette étude mériterait d'être approfondie à l'aide d'un corpus plus fourni afin de mieux cerner

l'évolution de la coalescence et de l'élision du yod en Australie et en Nouvelle-Zélande.

Malgré ces quelques réserves, notre étude du corpus IDEA nous a permis de relever un schéma d'évolution global qui illustre la multiplication de divers CPC parmi les générations les plus jeunes, confirmation d'un changement en cours. Les CPC concernés sont principalement les agrégats consonantiques /str/ en position initiale et, dans une moindre mesure, la coalescence par le yod après /t/ et /d/ en syllabe accentuée.

3.3.3 Enregistrements de discours non contrôlés

Afin de déterminer si l'opposition discours contrôlé / discours non contrôlé a une quelconque incidence sur la production effective des CPC, nous allons à présent aborder un corpus constitué d'enregistrements de discours non contrôlés, c'est-à-dire n'ayant pas à leur source un texte écrit (Shockey, 2003 : 17). Ces enregistrements proviennent également du site IDEA. Un certain nombre des locuteurs sont les mêmes que ceux dont les enregistrements du texte « *Comma Gets a Cure* » ont été précédemment étudiés (cf. section 3.3.2). Néanmoins, certains informateurs du site ont uniquement procédé à une lecture. Pour d'autres, seul un enregistrement de discours non contrôlé a été réalisé. Enfin, certains locuteurs ont lu un texte différent, dont nous n'avons pas étudié l'enregistrement. En revanche, leur discours non contrôlé a bien été pris en compte. Il en résulte que le nombre d'informateurs est plus important dans cette section que lors de l'étude de « *Comma Gets a Cure* » (cf. section 3.3.2), et cela malgré le fait qu'une part conséquente d'enregistrements n'aient pas pu être incluse en raison de l'absence totale d'items lexicaux pouvant donner lieu à des CPC.

Notre corpus de discours non contrôlé est constitué de 344 enregistrements de locuteurs des deux sexes et de différentes tranches d'âge, originaires des îles Britanniques et des Etats-Unis, d'Australie et de Nouvelle-Zélande.

Au cours de ces enregistrements, certains items susceptibles de contenir des CPC sont répétés par les locuteurs, et parfois plusieurs fois. On pourrait s'attendre à ce qu'ils soient statistiquement davantage palatalisés lorsqu'ils sont répétés, le phénomène de réduction opérant typiquement de façon croissante à mesure que le contenu informationnel du mot faiblit (cf. Shockey, 2003 : 3 ; section 2.5.2). Tel n'est cependant pas le cas. La palatalisation contemporaine ne semble pas particulièrement suivre cette logique ; la variation inter-locuteur semble opérer de façon plus fortuite. Il serait utile de mener une étude sur ce point particulier, de façon à clarifier l'interaction entre le contenu informationnel et le comportement des CPC.

3.3.3.1 Îles Britanniques

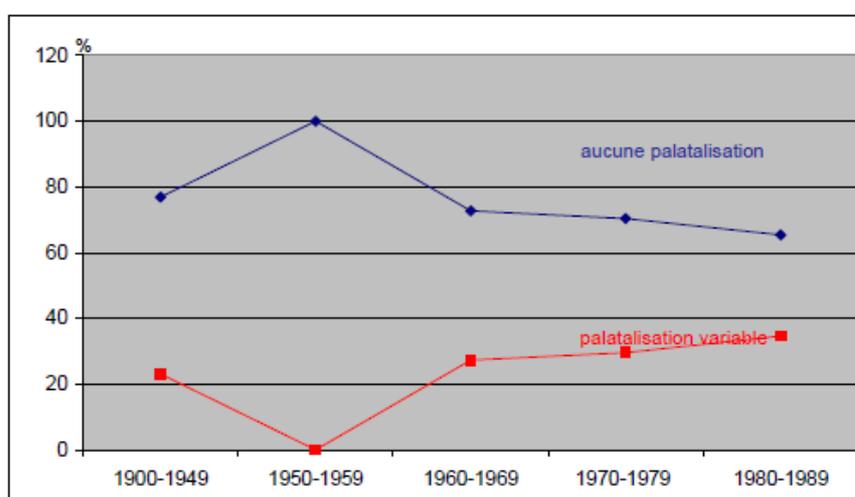
Notre corpus concernant la Grande Bretagne est composé de 71 locuteurs anglais et de 19 locuteurs écossais. La liste complète de ces locuteurs, ainsi que les adresses Internet permettant d'écouter leur enregistrement en ligne, se trouve dans l'annexe 4. Les enregistrements en ligne sont également accessibles à partir du CD d'accompagnement de cette thèse.

Les tranches d'âge sont les mêmes que celles définies pour l'étude des enregistrements du texte « *Comma Gets a Cure* ».

Une fois de plus, nous pouvons constater qu'aucun lecteur ne palatalise de façon systématique, à l'exclusion totale des formes traditionnelles. Le degré de palatalisation des locuteurs est plus ou moins important, et certains ne palatalisent pas *du tout*. Une comparaison entre les locuteurs à palatalisation variable et ceux qui ne présentent aucune palatalisation permet d'obtenir les résultats suivants :

**Tableaux 47 : Angleterre + Ecosse :
locuteurs qui ne palatalisent pas vs. locuteurs qui palatalisent
site IDEA, discours non contrôlé**

	1900-1949 (13 locuteurs)	1950-1959 (14 locuteurs)	1960-1969 (11 locuteurs)	1970-1979 (27 locuteurs)	1980-1989 (26 locuteurs)
aucune palatalisation	10	14	8	19	17
palatalisation variable	3	0	3	8	9



NB : Les pourcentages indiqués ci-dessus ne sont donnés qu'à titre indicatif, pour permettre d'évoquer des tendances relatives aux différentes tranches d'âge des locuteurs sélectionnés sur le site. Compte tenu du nombre, notre but n'est pas d'utiliser ces pourcentages pour généraliser à l'ensemble de la population.

Les chiffres et statistiques ci-dessus témoignent d'une tendance générale et d'une exception. Les locuteurs qui présentent une palatalisation variable se font de plus en plus nombreux par rapport à ceux qui ne palatalisent pas du tout, à l'exception de la tranche représentée par ceux qui sont nés entre 1950 et 1959. Au-delà de cette exception, la tendance générale que constitue la multiplication des CPC dans le temps apporte de nouveaux éléments en faveur de la thèse du changement linguistique en cours, comme cela était déjà le cas pour le discours contrôlé et la lecture du texte.

Si l'on tient compte de la variable géographique en faisant abstraction des différences entre les tranches d'âge, les locuteurs écossais palatalisent, cette fois encore, davantage que les locuteurs anglais (+/- 37% des Ecossais présentent une

palatalisation variable contre +/- 22% des Anglais). Au sein de l'Angleterre, les locuteurs de la région nord-est du pays sont les seuls qui ne palatalisent pas *du tout*. En effet, nous n'avons pas relevé le moindre CPC chez les individus originaires des comtés suivants : Northumberland, Tyne and Wear, County Durham, North Yorkshire, South Yorkshire, West Yorkshire, North Yorkshire, East Riding of Yorkshire. Les locuteurs de la région *Yorkshire and Humber* du site IDEA ne palatalisent pas non plus. Aucune autre région ne présente cette particularité. La région du nord-est contribue donc à faire baisser la moyenne de la palatalisation générale chez les locuteurs anglais puisque, si l'on fait abstraction de cette région, près de 29% d'entre eux présentent une palatalisation variable.

Les hommes palatalisent plus que les femmes, près de 28% d'entre eux présentant une forme ou une autre de palatalisation contemporaine, contre près de 24% des femmes. Ces données vont dans le même sens que celles recueillies jusqu'à présent.

A première vue, on pourrait penser que le discours non contrôlé est beaucoup moins susceptible de donner lieu à une palatalisation contemporaine que le discours contrôlé que constitue la lecture de texte. En effet, +/- 93% des Ecosais présentent une palatalisation variable lors de la lecture du texte « *Comma Gets a Cure* », contre seulement +/-37 % d'entre eux dans le cadre de discours non contrôlés. La tendance est la même chez les locuteurs anglais : +/- 76% d'entre eux palatalisent de façon variable lors de la lecture du texte, contre +/- 22% lors des discours non contrôlés (cf. section 3.3.2.1). Cependant, certains locuteurs ne présentent dans leurs discours que les seules variables (sk) et/ou (st), dont les occurrences sont particulièrement fréquentes. Compte tenu de la quasi-absence de palatalisation pour ces CPC, la comparaison avec la lecture de « *Comma Gets a Cure* » est hasardeuse, dans la mesure où les lecteurs de ce texte se trouvent nécessairement confrontés à d'autres variables pouvant donner lieu à une palatalisation contemporaine. Si l'on compare les deux types de discours à l'aide de la seule variable (str), relativement fréquente dans les discours non contrôlés du site IDEA, la différence est bien moindre (voir plus bas).

Considérons à présent le détail de la distribution des CPC. L'agrégat initial /st/ n'est palatalisé qu'une seule fois, sur un total de 225 occurrences dans le corpus. La locutrice concernée (*Scotland 1*) est une écossaise de Dundee née en 1978. Elle utilise une palato-alvéolaire dans l'item *understand*, sans pour autant palataliser la seule autre occurrence de la variable (st) dans son discours, dans l'item *States*. L'agrégat initial /sk/ n'est presque jamais palatalisé non plus. Le corpus contient 204 occurrences de la variable (sk), un nombre très élevé en raison d'une utilisation fréquente des items *school(s)* et, dans une moindre mesure, *Scotland*. Seules deux de ces 204 occurrences donnent lieu à une réalisation palatalisée de type [ʃk]. La première occurrence correspond à une palatalisation de l'agrégat dans *school* chez un homme originaire du Cambridgeshire né en 1980. Cependant, ce locuteur ne palatalise qu'une seule fois alors qu'il utilise le mot *school* six fois. La seconde concerne également l'item *school*, palatalisé une fois par un locuteur du Surrey né en 1987. Le discours de ce dernier ne présente pas d'autre palatalisation de /sk/ alors que l'item *school* est utilisé à quatre autres reprises au singulier, et une fois au pluriel (*schools*). Force est de constater que la palatalisation de /st/ et de /sk/ est presque insignifiante dans les divers corpus étudiés. Rappelons que la palatalisation de /st/ est pourtant mentionnée chez Altendorf (2003 : 69) et Cruttenden (2008 : 87) (cf. section 1.6.5). Certes, il n'est pas surprenant qu'elle soit moins fréquente que celle de /stj/ ou de /str/. En effet, comme nous l'avons vu précédemment, il n'y a dans les agrégats /st/ aucune consonne susceptible de faire fonction de segment assimilateur pouvant rétracter l'articulation de /s/ (/s/ et /t/ étant toutes deux des alvéolaires). Plus étonnant, en revanche, est l'absence *quasi totale* de palatalisation de /st/ dans ce corpus et dans le corpus de discours contrôlés alors son existence est attestée par des linguistes de renom.

Pour certains CPC, susceptibles de figurer dans un nombre bien moins important d'items, l'intérêt des enregistrements de discours non contrôlé est très limité. Ainsi que l'illustrent les tableaux ci-dessous, les occurrences des variables (stj), (tju), et (dju) sont en effet trop peu nombreuses pour que de véritables enseignements puissent être tirés au sujet d'une évolution allant dans le sens de la

palatalisation de l'agrégat /stj/ à l'initiale et de la coalescence par le yod après /t, d/ en syllabe accentuée. Il en va de même de la palatalisation de /s/ par /r/.

**Tableau 48 : Angleterre + Ecosse :
coalescence par le yod après /t/ et /d/
site IDEA, discours non contrôlé**

	1900-1949	1950-1959	1960-1969	1970-1979	1980-1989
Occurrences d'items non palatalisés	3	0	2	2	12
Occurrences d'items palatalisés	2	0	0	1	5

**Tableau 49 : Angleterre + Ecosse :
palatalisation de /stj/
site IDEA, discours non contrôlé**

	1900-1949	1950-1959	1960-1969	1970-1979	1980-1989
Occurrences d'items non palatalisés	1	0	1	2	6
Occurrences d'items palatalisés	2	0	0	1	3

**Tableau 50 : Angleterre + Ecosse :
palatalisation de /s/ par /r/
site IDEA, discours non contrôlé**

	1900-1949	1950-1959	1960-1969	1970-1979	1980-1989
Occurrences d'items non palatalisés	1	0	0	4	1
Occurrences d'items palatalisés	0	0	0	2	1

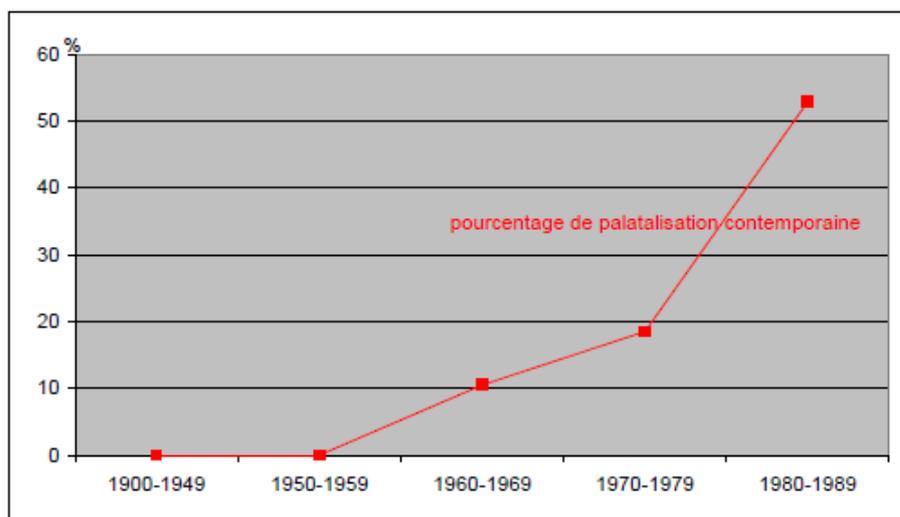
Il est impossible de se prononcer sur la palatalisation par le yod de /s/ et /z/ en syllabe accentuée au regard des données recueillies suite à l'analyse des discours spontanés du site IDEA. Nous n'avons en effet relevé qu'une seule occurrence de la variable (sju), dans l'item *suit*, dans lequel le yod a été éliidé (*England 66*).

Compte tenu de la rareté des items susceptibles de présenter une palatalisation par le yod après /t, d, s, z/ en syllabe accentuée, une palatalisation de /stj/ à l'initiale ou de /s/ par /r/, seule l'étude des enregistrements du texte et de

la liste de mots écrits pour les besoins de cette étude pourront donner lieu au traitement de données véritablement pertinentes.

**Tableau 51 : Angleterre + Ecosse :
résultats palatalisation de /str/
site IDEA, discours non contrôlé**

	1900-1949	1950-1959	1960-1969	1970-1979	1980-1989
Occurrences d'items non palatalisés	5	14	17	35	8
Occurrences d'items palatalisés	0	0	2	8	9
Pourcentage de palatalisation contemporaine	0%	0%	10.5%	18.6%	52.9%



NB : Les pourcentages indiqués ci-dessus ne sont donnés qu'à titre indicatif, pour permettre d'évoquer des tendances relatives aux différentes tranches d'âge des lecteurs sélectionnés sur le site. Compte tenu du nombre, notre but n'est pas d'utiliser ces pourcentages pour généraliser à l'ensemble de la population.

Si l'absence totale de palatalisation pour les deux premières tranches d'âge est peut-être due au hasard lié à la sélection des lecteurs que l'on peut entendre sur le site, la tendance générale est sans équivoque.

Globalement, la différence entre les taux de palatalisation notés lors de la lecture du texte « *Comma Gets a Cure* » et lors des enregistrements des discours non contrôlés n'est pas très importante pour les agrégats en /str/. En effet, les chiffres sont sensiblement identiques pour les locuteurs nés dans les années 1960 et 1980. Seul subsiste un écart important pour ceux qui sont nés dans les années 1970 (environ 35% de palatalisation pour « *Comma Gets a Cure* » contre près de

19% dans les discours non contrôlés). Il est difficile de tirer un quelconque enseignement d'un écart de ce type noté pour une seule tranche d'âge. Il est tout de même possible de constater que, dans notre corpus britannique, le discours non contrôlé ne donne pas lieu à une plus grande palatalisation que le discours contrôlé, contrairement au comportement typique des phénomènes de réduction (cf. Shockey, 2003 ; section 2.5.2).

3.3.3.2 Etats-Unis

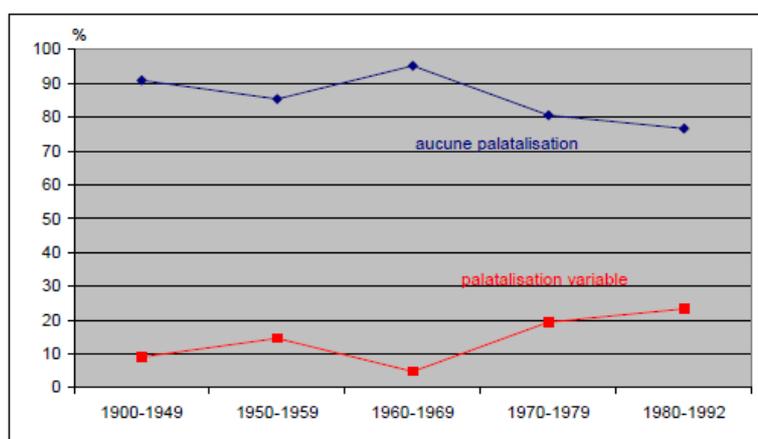
Notre corpus concernant les Etats-Unis est composé de 225 locuteurs. La liste complète de ces locuteurs, ainsi que les adresses Internet permettant d'écouter leur enregistrement en ligne, se trouve dans l'annexe 5. Les enregistrements en ligne sont également accessibles à partir du CD d'accompagnement de cette thèse.

Quelques locuteurs sont nés dans les années 1990, le plus jeune étant né en 1992. Les tranches d'âge sont donc 1900-1949, 1950-1959, 1960-1969- 1970-1979, 1980-1992.

Une comparaison entre les locuteurs à palatalisation variable et ceux qui ne présentent aucune palatalisation permet d'obtenir les résultats suivants :

**Tableaux 52 : Etats-Unis :
locuteurs qui ne palatalisent pas vs. locuteurs qui palatalisent
site IDEA, discours non contrôlé**

	1900-1949 (66 locuteurs)	1950-1959 (41 locuteurs)	1960-1969 (21 locuteurs)	1970-1979 (36 locuteurs)	1980-1992 (60 locuteurs)
aucune palatalisation	60	35	20	29	46
palatalisation variable	6	6	1	7	14



NB : Les pourcentages indiqués ci-dessus ne sont donnés qu'à titre indicatif, pour permettre d'évoquer des tendances relatives aux différentes tranches d'âge des locuteurs sélectionnés sur le site. Compte tenu du nombre, notre but n'est pas d'utiliser ces pourcentages pour généraliser à l'ensemble de la population.

A l'exception de la tranche d'âge représentée par les locuteurs nés entre 1960 et 1969, les chiffres ci-dessus montrent une légère tendance générale à la multiplication des CPC dans le temps. Notons que la tranche 1960-1969 est à priori la moins fiable dans la mesure où c'est celle qui comprend le moins de locuteurs.

Si l'on tient compte de la variable géographique, les locuteurs du Sud des Etats-Unis sont ceux qui palatalisent le plus. Cependant, l'écart avec le reste du pays est moindre que lors de l'étude de l'enregistrement du texte « *Comma Gets a Cure* ». Les locuteurs du *Southern American English* (cf. section 3.3.2.2) présentent en effet un taux de palatalisation contemporaine légèrement supérieur à la moyenne nationale : 18% contre 15%.

Les hommes palatalisent plus que les femmes. En effet, +/- 19% d'entre eux présentent des CPC dans leurs discours, contre +/- 11% des femmes, ce qui confirme une plus grande tendance à la palatalisation contemporaine chez les hommes.

Dans leur discours non contrôlé, les locuteurs d'origine afro-américaine présentent un taux de palatalisation variable de +/- 26%, un chiffre assez nettement supérieur à celui de la moyenne nationale (+/- 15%), comme cela est le cas avec la lecture du texte « *Comma Gets a Cure* ».

A l'instar des données concernant la Grande Bretagne, ces chiffres pourraient laisser penser que la palatalisation contemporaine est bien moindre aux Etats-Unis dans le discours de type non contrôlé que dans le discours contrôlé (cf. section 3.3.2.2). Néanmoins, si l'on considère (str), seule variable permettant de comparer les deux types de discours de façon véritablement objective (cf. section 3.3.3.1), la situation est quelque peu différente (voir plus bas).

Considérons à présent le détail de la distribution des CPC. L'agrégat initial /sk/ n'est palatalisé qu'une seule fois sur la totalité du corpus. Le locuteur concerné (*Utah 1*) est un homme né en 1979. Il utilise une palato-alvéolaire dans l'item *scrubbed*, mais il ne palatalise pas dans le mot *scrub*, également utilisé. Notons que l'agrégat consonantique est en fait /skr/. La présence de /r/ est peut-être de nature à contribuer à la rétraction du /s/ initial.

Le corpus américain de discours spontané est le premier à nous permettre de véritablement observer plusieurs cas de palatalisation de l'agrégat /st/, et ce, chez 10 locuteurs différents. Voici le détail des réalisations avec palato-alvéolaires :

- 1/ Un homme d'origine européenne né dans les années 1930 (*Kansas 4*) palatalise l'item *stick* à 2 reprises. Une troisième occurrence du même mot n'est pas palatalisée. Les items *still*, *stand*, *start*, et *stuff* ne le sont pas non plus.
- 2/ Un homme d'origine européenne né dans les années 1940 (*West Virginia 3*) utilise une forme palatalisée dans *started*. Il s'agit peut-être d'un cas de palatalisation de phrase, et non de mot. En effet, le locuteur

palatalise à la frontière des deux mots *first started*. Il est donc probable que nous soyons en présence d'une assimilation régressive ; le /st/ final du premier des deux termes pouvant déclencher l'assimilation avec l'aide du /r/ (de nature à rétracter les articulations alvéolaires). Le locuteur ne palatalise d'ailleurs pas l'item *started* dans un autre environnement. Les items *still*, *stand*, *start*, et *stuff* ne sont pas palatalisés.

- 3/ Un homme d'origine européenne né en 1953 (*Illinois 10*) utilise une forme palatalisée dans *still*. Deux autres occurrences de l'item *still* ne sont pas palatalisées. Les mots *stuff* et *story* ne le sont pas non plus.
- 4 / Un homme d'origine afro-américaine né en 1959 (*North Carolina 6*). Comme pour le locuteur n°2, la palatalisation intervient à la frontière des deux mots *first started*. L'item *story* n'est pas palatalisé.
- 5/ Un homme d'origine européenne né dans les années 1960 (*North Carolina 1*) utilise une palato-alvéolaire dans *state*. Il ne palatalise pas les trois occurrences de l'item *stuff*.
- 6/ Un homme d'origine européenne né en 1972 (*Oklahoma 8*) utilise une palato-alvéolaire dans *still*. Il ne palatalise pas dans l'item *stuff* (utilisé à deux reprises).
- 7/ Un homme d'origine européenne né en 1975 (*Ohio 3*) palatalise une fois *state*. Une autre occurrence du même mot n'est pas palatalisée. L'item *study* ne l'est pas non plus.
- 8/ Un homme d'origine européenne né en 1976 à Detroit (*Michigan 1*) palatalise une fois l'item *started*. Une autre occurrence du même mot n'est pas palatalisée. L'item *stopped* ne l'est pas non plus.
- 9/ Une femme d'origine européenne née en 1982 (*Kentucky 1*) utilise une palato-alvéolaire dans *festival* (où l'agrégat /st/ n'est pas à l'initiale). Elle ne palatalise pas l'item *state*.
- 10/ Un homme d'origine européenne né en 1990 (*Texas 8*) utilise une palato-alvéolaire dans *started*. Comme pour les locuteurs n°2 et 4, la palatalisation intervient à la frontière des deux mots *first started* alors que l'item *started* n'est pas palatalisé dans un autre environnement.

Les items *stuff* (à deux reprises), *stay* et *staying* ne sont pas non plus palatalisés.

Certes, il n'est pas possible de se prononcer quant à l'évolution de ce CPC à partir de seulement 10 informateurs dans la mesure où la quasi-totalité des locuteurs utilise la variable (st). Néanmoins, l'existence de cette variante palatalisée se trouve bien confirmée par cette partie du corpus IDEA.

L'étude de la palatalisation de l'agrégat /stj/ à l'initiale, la coalescence par le yod après /t, d/ en syllabe accentuée et la palatalisation par le yod de /s, z/ en syllabe accentuée n'est pas pertinente pour l'anglais américain, variété dans laquelle l'élision du yod est très largement répandue, ce que confirme l'étude de cette partie du corpus IDEA.

La palatalisation de /s/ par /r/ est présente dans un nombre d'items trop réduit pour que nous puissions nous prononcer en faveur d'un changement en cours. Il est quand même possible de noter que les locuteurs nés entre 1980 et 1992 produisent autant de formes palatalisées que de formes traditionnelles, ainsi que l'illustre le tableau ci-dessous :

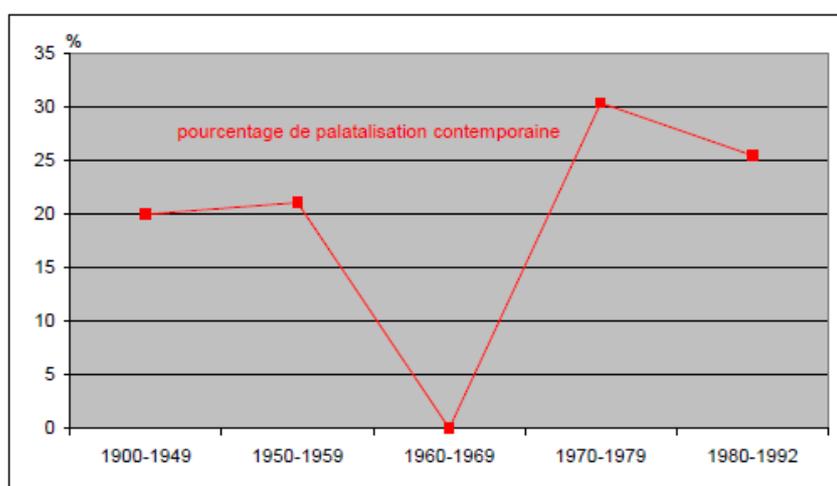
**Tableaux 53 : Etats-Unis :
palatalisation de /s/ par /r/
site IDEA, discours non contrôlé**

	1900-1949	1950-1959	1960-1969	1970-1979	1980-1992
Occurrences d'items non palatalisés	3	1	3	3	5
Occurrences d'items palatalisés	1	0	1	1	5

Considérons à présent les données recueillies lors de la palatalisation de l'agrégat /str/ à l'initiale.

**Tableaux 54 : Etats-Unis :
résultats palatalisation de /str/
site IDEA, discours non contrôlé**

	1900-1949	1950-1959	1960-1969	1970-1979	1980-1992
Occurrences d'items non palatalisés	28	15	7	16	35
Occurrences d'items palatalisés	7	4	0	7	12
Pourcentage de palatalisation contemporaine	20%	21.1%	0%	30.4%	25.5%



NB : Les pourcentages indiqués ci-dessus ne sont donnés qu'à titre indicatif, pour permettre d'évoquer des tendances relatives aux différentes tranches d'âge des lecteurs sélectionnés sur le site. Compte tenu du nombre, notre but n'est pas d'utiliser ces pourcentages pour généraliser à l'ensemble de la population.

Deux remarques s'imposent à la lecture de ces chiffres. Tout d'abord, le taux de palatalisation très supérieur relevé lors de la lecture de texte (cf. tableaux 34) s'estompe dès lors que l'on considère uniquement la variable (str), fréquente chez un grand nombre de locuteurs. Par ailleurs, les données recueillies ne nous permettent pas de nous prononcer en faveur d'un changement en cours pour la palatalisation de l'agrégat /str/ chez les locuteurs américains du site IDEA lors des discours non contrôlés. En croisant les variables de l'âge et du groupe ethnique, il est intéressant de constater que toutes les occurrences de /str/ sont palatalisées chez les locuteurs afro-américains nés entre 1985 et 1992. Leur nombre est cependant insuffisant pour pouvoir en tirer une véritable conclusion.

En ce qui concerne l'Océanie, le corpus IDEA de discours non contrôlés n'est pas suffisamment riche en nombre de locuteurs et d'occurrences de CPC pour pouvoir mener une étude véritablement pertinente.

Notre étude de cette partie du corpus IDEA nous a permis dans la plupart des cas d'associer la production des CPC à un type de changement en cours, comme cela était le cas pour le corpus de textes enregistrés. Suite à cette étude, il est évident que le discours non contrôlé n'est pas de nature à favoriser le type de réduction constitué par les CPC. En fait, il semblerait même que le discours ayant à son origine un texte écrit soit plus naturellement compatible avec la production des CPC, phénomène étonnant si l'on considère les principes de la variation inter-individuelle (cf. section 2.5.3).

3.3.4 Le texte « *Friendship* »

3.3.4.1 Description

Ce texte a été écrit dans le but de compléter efficacement les observations et résultats tirés du travail mené à partir du site IDEA. Ce dernier corpus a en effet permis de définir des schémas de palatalisation contemporaine correspondant à différentes tranches d'âge. Le texte « *Friendship* » a pour fonction première de nous permettre d'entrer dans le détail de chaque CPC. En effet, nous avons à ce stade besoin de matériau supplémentaire pour les cas de coalescence par le yod après /t/ et /d/ en syllabe accentuée, de palatalisation par le yod de /s/ et /z/ en syllabe accentuée et de palatalisation de /s/ par /ɹ/.

C'est la raison pour laquelle nous avons choisi cette fois des locuteurs plutôt jeunes (les plus jeunes sont nés en 1998 et le plus âgé en 1965) pour procéder à la lecture. Le texte « *Comma Gets a Cure* » présentait principalement des cas de palatalisation d'agréments consonantiques /s/ + occlusive tout en nous proposant une diversité géographique des plus intéressantes et un nombre de locuteurs élevé. Le texte « *Friendship* » a, quant à lui, la particularité de contenir des items pouvant potentiellement contenir les CPC mentionnés dans cette étude.

Ce groupe d'informateurs est composé de 15 locuteurs anglais et de 15 locuteurs américains. Les résultats devraient permettre de compléter les données précédemment recueillies afin de dresser un tableau assez juste de la palatalisation contemporaine.

Le texte « *Friendship* »

Christian Stoddart and his friend **Stuart** were big fans of **Steven Spielberg's**. On Sundays, they usually went to the **grocery store**, bought some food and rented a DVD. The local groceries were fantastic and they never got tired of watching movies by their favourite director.

'This is the best you can have in life,' **Steward** often said to his friend.

Christian eventually fell in love with a young **student** named Cathy and they moved into a small **studio** together, not too far from **Stuart's** apartment. It only took **Stuart** 15 minutes to get there by **tube** when there was no queue at the ticket office.

Stuart somehow **assumed** that he and Christian would **still** be best friends. He thought they would **resume** their habits once novelty had worn off. But Christian's attitude wasn't what it once used to be.

'God! Sexual hormones can really mess up your brain,' **Stuart** complained to his father, a former soldier to whom the very mention of sex was controversial.

'I **presume** you expect me to agree with you,' the **strong soldier** casually remarked. 'I'll be off now. I'm **due** at the barracks at four to celebrate the Jones's 40th **anniversary**'.

He put on a fleece jacket and left his son alone.

'The old fart pictures himself fighting in the desert again, with **dunes** all around him. He's lost it.' **Stuart** thought to himself. 'Nothing new but I won't **endure** this any more. Who does he think he is? My teacher? This house feels like a **classroom**, or **worse**, a **nursery**'.

He decided to **reduce** the number of weekly visits to his father's.

Stuart now felt **miserable**. He decided to go and see Christian and his **student** of a girlfriend.

'The whole thing **stinks**. But I'm an educated person and we'll just have a **straightforward**, factual conversation.'

He left his father's apartment and went **straight** to Christian's, singing an old **tune** to himself as he walked up the main **street**. '**Presumably**, they'll be very happy to see me,' he thought **during** the twenty-minute walk.

Actually, Christian was angry to be disturbed while wearing a **Superman costume**, barely holding with **straps**, and he nearly had a seizure.

'You look fantastic... **super**,' **Stuart** said emphatically. 'Has your girlfriend talked you into this?'

'What do you want?' Christian curtly asked.

'In case you've forgotten, I'm your friend. That's why I came.'

'Will you just leave me alone?'

'Is that what you want? Do you want me to just walk out of your life?'

'That's what I'm saying, yeah. Immediately, please. This is getting tedious. Thank you.'

'I'm leaving.'

Steward picked up a toy arm that lay discarded on the floor and handed it to Christian. This was not to be negotiated. **Stuart** walked out and went **straight** to the gymnasium, sighing all the way. Dreaming was all he had left now. As he was working out, he decided he would like to go on a Parisian holiday- or better- an Indian or Indonesian holiday. Everything would work out just fine.

Les mots en gras ci-dessus indiquent les CPC que contient potentiellement ce texte. En voici la liste :

- palatalisation de /st/ : *Stoddart, Steven, store, still* et *stinks* ; ainsi que *Stuart* (x 11), *student* (x 2) et *studio* pour les locuteurs qui pratiquent l'élision du yod ;
- palatalisation de /stj/ : *Stuart, student, studio* pour les locuteurs qui ne pratiquent pas l'élision du yod ;
- palatalisation de /s/ par /t/ : *grocery, groceries, anniversary, classroom, nursery, miserable* ;
- coalescence par le yod après /t/ et /d/ en syllabe accentuée : *tube, due, dunes, endure, reduce, tune, during* ; ainsi que *student, Stuart, studio* pour les locuteurs qui ne pratiquent pas l'élision du yod ;
- palatalisation par le yod de /s/ et /z/ en syllabe accentuée : *assumed, resume, presume, presumably, Superman, super* ;
- palatalisation de /str/ : *strong, straightforward, straight* (x 2), *street, straps*.

Les mots soulignés dans le texte ci-dessus avaient pour but de nous permettre de déterminer le degré de palatalisation non définie comme contemporaine (palatalisation hors CPC) caractéristique du locuteur. Par exemple, quelqu'un qui ne pratiquerait pas la coalescence en syllabe inaccentuée dans *attitude* n'aurait que peu de chances de la pratiquer en syllabe accentuée dans *tune*, selon une logique de type implicationnel. Suite à l'analyse, ces mots ne s'avèrent pas porteurs d'enseignements significatifs pour notre étude.

Suite aux remarques d'une enseignante américaine qui se proposait d'enregistrer des élèves, une deuxième version du texte a été proposée. Dans cette dernière, les deux références au sexe ont été supprimées. Cette deuxième version contient donc

'God- this is terrible,' Stuart complained to his father, a former soldier to whom the mere thought of two unmarried people living together was controversial.

en lieu et place de

‘God! Sexual hormones can really mess up your brain,’ Stuart complained to his father, a former soldier to whom the very mention of sex was controversial.

Certains informateurs ont été enregistrés directement par nos soins à l’aide d’un appareil enregistreur et ont été stockés au format mp3. D’autres locuteurs ont été contactés par courrier électronique, le texte leur ayant été envoyé en pièce jointe. Ils ont réalisé les enregistrements et ont parfois enregistré des amis, des membres de leur famille et/ou des élèves avec leur propre matériel. Certains ont utilisé le logiciel Audacity ® et un microphone. D’autres ont eu recours à leur *smartphone*. Cela explique des formats d’enregistrements différents. A une exception près (locutrice n°22), la qualité des enregistrements est très satisfaisante et permet une analyse auditive fiable. Tous les enregistrements figurent sur le CD d’accompagnement de cette thèse¹.

La liste des locuteurs² qui ont lu le texte figure dans l’annexe 6. Elle est accompagnée de quelques renseignements concernant ceux-ci.

3.3.4.2 Résultats recueillis

En préambule, nous pouvons noter que, sans surprise, aucun locuteur ne palatalise les items *Superman* et *super*. L’élision du yod est en effet particulièrement répandue dans ces mots, y compris chez les locuteurs anglais. Lors de notre analyse des dictionnaires de prononciation, nous avons vu que le mot *super* et les mots composés construits à partir de celui-ci n’étaient jamais palatalisés, ce que cette étude confirme d’un point de vue pratique. Dès lors, nous avons choisi de ne pas comptabiliser les items *super* et *Superman* dans les résultats donnés dans le tableau ci-après.

¹ La locutrice n°30 ayant omis de lire le mot *strong*, un deuxième fichier reprenant la phrase tronquée figure sur le CD d’accompagnement.

² Trois d’entre eux n’ont pas souhaité que leur nom apparaisse dans cette étude. Ils sont donc appelés « Anonyme 1 », « Anonyme 2 » et « Anonyme 3 » dans la liste de l’annexe 6.

A l'instar des résultats obtenus avec l'étude du texte « *Comma Gets a Cure* », la palatalisation de l'agrégat /st/ à l'initiale n'est effective chez aucun de nos informateurs. L'item *studio* n'est jamais palatalisé non plus.

A l'exception de la lectrice n° 22 (Michele, 2^e lectrice la plus âgée), seule locutrice qui ne présente aucun CPC, la palatalisation contemporaine est variable chez tous nos informateurs. Tous présentent en effet un type ou un autre de CPC dans leur lecture, ce qui constitue une différence importante par rapport aux corpus précédents, dans lesquels la moyenne d'âge des locuteurs était bien plus élevée. Nous y voyons là un rapport de cause à effet.

Bien évidemment, les Américains ne pratiquent dans les syllabes accentuées ni la coalescence par le yod après /t/ et /d/, ni la palatalisation par le yod de /s/ et /z/, l'élision du yod y étant fréquente et les seules variantes étant très ponctuellement les formes avec yod. Les résultats sont indiqués dans les tableaux ci-dessous :

**Tableau 55 : palatalisation contemporaine effective
locuteurs anglais, texte « *Friendship* »**

	/st/	/stj/	/s/ par /r/	(tju, dju) ¹	(sju, zju) ²	/str/
n°1	0%	21.4%	0%	42.9%	0%	33.3%
n°2	0%	0%	33.3%	57.1%	0%	10%
n°3	0%	0%	16.7%	57.1%	25%	0%
n°4	0%	85.7%	33.3%	42.9%	0%	16.7%
n°5	0%	78.6%	16.7%	71.4%	0%	16.7%
n°6	0%	55.6%	8.3%	0%	50%	16.7%
n°7	0%	7.1%	0%	57.1%	0%	0%
n°8	0%	35.7%	33.3%	25.6%	100%	0%
n°9	0%	7.1%	33.3%	42.8%	75%	0%
n°10	0%	0%	0%	28.6%	0%	0%
n°11	0%	7.1%	16.7%	57.1%	75%	0%
n°12	0%	14.3%	16.7%	57.1%	100%	16.7%
n°13	0%	64.3%	83.3%	42.9%	100%	66.7%
n°14	0%	0%	0%	42.9%	0%	0%
n°15	0%	0%	0%	42.9%	25%	0%
moyenne locuteurs	0%	25.1%	19.4%	44.6%	36.7%	11.8%

NB : le tableau indique les pourcentages des formes palatalisées par rapport aux formes traditionnelles.

¹ coalescence par le yod après /t/ et /d/ en syllabe accentuée

² palatalisation par le yod après /s/ et /z/ en syllabe accentuée

Tableau 56 : palatalisation contemporaine effective locuteurs américains, texte « *Friendship* »

		/st/ + /stj/	/s/ par /r/	/str/
NB : le tableau indique les pourcentages des formes palatalisées par rapport aux formes traditionnelles.	n°16 (1)	0 %	33.3 %	0 %
	n°17 (1)	0 %	14.3 %	0 %
	n°18 (1)	0 %	0 %	50 %
	n°19 (1)	0 %	14.3 %	100 %
	n°20 (1)	0 %	33.3 %	0 %
	n°21 (1)	0 %	33.3 %	0 %
	n°22 (1)	0 %	0 %	0 %
	n°23 (1)	0 %	33.3 %	33.3 %
	n°24 (1)	0 %	33.3 %	20 %
	n°25 (1)	0 %	14.3 %	50 %
	n°26 (1)	0 %	33.3 %	0 %
	n°27	0 %	33.3%	0%
	n°28	0 %	33.3%	33.3%
	n°29	0 %	33.3%	0%
n°30	0 %	33.3%	0%	
	moyenne	0 %	25.1 %	19.1 %

En ce qui concerne la distribution des formes palatalisées, la

coalescence par le yod après /t/ et /d/ est la plus fréquente chez les Anglais (+/- 47% de formes palatalisées), suivie de la palatalisation par le yod de /s/ et /z/ (+/- 37% de formes palatalisées), de la palatalisation de /stj/ (+/- 25%), de /s/ par /r/ (+/- 19%) et de /str/ (+/- 12%). Le chiffre concernant la palatalisation de (sju, zju) confirme l'hypothèse formulée précédemment (cf. section 1.6.4) selon laquelle ce CPC est beaucoup plus courant chez les locuteurs britanniques les plus jeunes que ce que le chiffre global de 5% avancé par Wells (LPD 2008) pour la Grande Bretagne pourrait laisser penser.

Les Américains pratiquant majoritairement l'élision du yod, la situation est différente aux Etats-Unis. La palatalisation de /s/ par /r/ est la plus fréquente, (dans +/- 25% des cas), suivie de la palatalisation de l'agrégat /str/ (dans +/- 19% des cas).

L'item *grocery* présente deux comportements distincts en fonction de la variété d'anglais pratiquée par les locuteurs. Une minorité d'Anglais le palatalisent (13 locuteurs sur 15 utilisent une forme traditionnelle pour *grocery store*, comme pour *groceries*). En revanche, il s'agit de l'item le plus fréquemment palatalisé par les Américains, surtout en position adjectivale (palatalisé par 12 informateurs sur 15 dans *grocery store*), et un peu moins en

position nominale (*groceries* est palatalisé par 9 locuteurs sur 15). Cela confirme le statut particulier de cet item lexical dans la palatalisation de /s/ par /r/, mais uniquement pour l'anglais américain (cf. sections 1.6.6 et 2.7).

L'item *miserable* suit une logique inverse : il est palatalisé par 9 locuteurs britanniques sur 15 alors qu'il n'est palatalisé que par une seule locutrice américaine (locutrice n°20).

En complément, les remarques suivantes permettent de dresser un tableau plus précis de la palatalisation contemporaine :

* Les locuteurs n°1, n°4, n°5, n°6, n°8 et n°13 présentent une tendance à la palatalisation des agrégats /stj/ dans les items *Stuart* et *student*. Dans les cas où il y a palatalisation, c'est le /s/ initial qui est palatalisé. Le yod reste une glissée, ce qui donne lieu aux réalisations [l'ftju:ət, l'ftju:dənt]. Par conséquent, ces locuteurs ne combinent pas une palatalisation du /s/ initial à une coalescence par le yod après /t/, contrairement à ce que nous avons précédemment supposé (cf. section 2.3.1.2.3). Le même phénomène a été remarqué à plusieurs reprises au sujet des enregistrements de discours non contrôlés du site IDEA. Cela semble donc correspondre à un schéma régulier de la palatalisation contemporaine, qui ne paraît pas opérer sur deux segments quasi contigus¹.

* Chez les locuteurs n° 2 et 3, on peut remarquer une hésitation au moment de la deuxième occurrence de *student* (*his student of a girlfriend*). Celle-ci donne finalement lieu à une réalisation traditionnelle [stj]. Des hésitations semblables ont été notées chez un nombre important de locuteurs dans les enregistrements du texte « *Comma Gets a Cure* » pour le mot *stressed* (*she felt stressed*). Cela illustre peut-être une difficulté articulatoire inhérente à la production des agrégats /stj/ et /str/. Le processus de palatalisation serait alors en parfait accord avec le principe du moindre effort.

¹ Nous qualifions les segments /s/ et /j/ de « quasi-contigus » dans des items comme *student* en raison de la structure particulière de l'agrégat /st/, proche d'une « géminée partielle », ce qui confère une certaine « inséparabilité » à /s/ + /t/ (Montreuil, 2001 : 57-58 ; cf. section 2.3.3.2).

* Les mots *tune* et *tube* sont parfois palatalisés avec la fricative palatale [ç] plutôt qu'avec la palato-alvéolaire [ʃ]. Les deux réalisations semblent alterner sans logique apparente, ce qui est un signe de la variation inhérente aux CPC.

* A l'exception du locuteur n°19 qui palatalise les agrégats /str/ de façon systématique, la palatalisation caractéristique de chaque CPC est variable chez tous nos locuteurs.

* L'item *Stuart* étant répété 11 fois, on pourrait s'attendre à ce qu'il soit davantage palatalisé en fin de texte, le phénomène de réduction opérant de façon croissante à mesure que le contenu informationnel du mot faiblit (cf. Shockey, 2003 : 3 ; section 2.5.2). Cela n'est pas le cas. La variation inter-locuteur ne suit pas cette règle pour cet item donné, la palatalisation ne semblant correspondre à aucune logique particulière.

3.3.5 La liste de mots

Il a été demandé aux mêmes locuteurs de lire une liste de mots de façon lente, en marquant un découpage syllabique. Ce mode de lecture a pour vocation de nous aider à déterminer si la production éventuelle d'un CPC relève d'un phénomène de chaîne parlée ou si elle constitue une composante véritablement lexicale pour le locuteur. Le fait que les informateurs aient également lu le texte « *Friendship* » peut nous aider à trancher en faveur de l'une ou l'autre de ces possibilités. Lors de la lecture de la liste de mots, nous avons constaté que certains locuteurs ne palatalisaient pas certains items pourtant palatalisés lors de la lecture du texte. Cela semble indiquer que la palatalisation contemporaine correspond à un phénomène de chaîne parlée pour les items et les locuteurs en question. En revanche, d'autres informateurs ont fait montre de plus de régularité en palatalisant les mêmes mots lors des deux lectures. Il ne semble alors pas y avoir de différence entre la forme de citation de l'item (et, peut-être, la manière dont il est stocké mentalement) et la façon dont il est produit dans la chaîne parlée (ces considérations seront développées dans le chapitre 4).

Sur les 30 informateurs concernés par le texte « *Friendship* », 23 ont lu la liste de mots. Certains ont été enregistrés à l'aide d'un appareil enregistreur. D'autres se sont enregistrés à distance et ont envoyé leur fichier en format numérique par Internet. Ces enregistrements sont disponibles sur le CD d'accompagnement.

La liste de mots

Tube : coalescence par le yod après /t/ en syllabe accentuée

Astute : coalescence par le yod après /t/ en syllabe accentuée

Actual

Nature

Constitute

Prostitute

Dune : coalescence par le yod après /d/ en syllabe accentuée

Reduce : coalescence par le yod après /d/ en syllabe accentuée 3

Assume : palatalisation par le yod de /s/ en syllabe accentuée

Presume : palatalisation par le yod de /z/ en syllabe accentuée

Resume : palatalisation par le yod de /z/ en syllabe accentuée

Student : palatalisation de /st(j)/

Street : palatalisation de /str/

Stop : palatalisation de /st/

Start : palatalisation de /st/

Australia : palatalisation de /str/

Anniversary : palatalisation de /s/ par /r/

Grocery : palatalisation de /s/ par /r/

Classroom : palatalisation de /s/ par /r/

Force

Pew

Huge

Secure

Peculiar

Comme cela était déjà le cas pour le texte « *Friendship* », les mots qui ne contiennent pas de CPC potentiels avaient pour but de nous aider à déterminer le degré de palatalisation classique (non contemporaine) caractéristique du locuteur. Comme pour le texte, ces mots n'ont finalement pas été d'une grande utilité.

Les informateurs du texte « *Friendship* » ayant également participé à la lecture de la liste de mots sont les locuteurs n° 3, 4, 5, 6, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 21, 24, 26, 27, 28, 29 et 30. Les CPC qu'ils ont effectivement produits lors de la lecture lente et syllabique de la liste de mots sont soulignés

dans la liste ci-dessous. A titre de comparaison, les CPC que les mêmes locuteurs ont produits lors de la lecture du texte « *Friendship* » sont répertoriés entre parenthèses. L'analyse des lectures de certains locuteurs a été faite en face à face, sans qu'aucun enregistrement ne soit fait. Il s'agit des locuteurs n°3, 16, 21 et 26. Pour ces informateurs, seul l'enregistrement de la lecture du texte est donc accessible sur le CD d'accompagnement.

- locuteur n° 3 : reduce (*tube, tune, miserable, reduce, assumed*)
/rɪ'dʒu:s/ semble être la forme de citation chez Ben, même si la coalescence après /d/ n'est pas systématique chez lui. Les autres formes palatalisées de « *Friendship* » semblent relever de la chaîne parlée.

- locutrice n°4 : tube, dune, reduce (*Stuart, student, classroom, miserable, endure, tune, during, street*)

La coalescence après /t/ et /d/ semble dans certains cas associée à des formes de citation chez Helen C., ce qui n'est pas le cas des autres CPC. Il est surprenant de constater qu'elle palatalise *tube, endure* et *dune* lors de la lecture de la liste de mots mais pas dans le texte. La coalescence est donc fortement variable chez elle.

- locuteur n° 5 : tube (*Stuart, student, miserable, dune, endure, reduce, tune, during, street*)

Curieusement, James palatalise *tube* lors de la lecture de la liste de mots mais pas dans le texte. Il semblerait que la forme de citation de cet item soit variable chez lui.

- locuteur n° 6 : student (*Stuart, student, miserable, presume, assume, strong, street*)

La forme de citation de *student* semble contenir une palato-alvéolaire chez Phil. Les autres CPC paraissent relever de phénomènes de chaîne parlée.

- locutrice n° 8 : dune (*tube, assumed, presume, assume, endure, classroom, miserable, presumably*)

Curieusement, Alexandria palatalise *dune* lors de la lecture de la liste de mots mais pas dans le texte. La forme de citation de cet item serait donc

variable chez elle. Les autres CPC semblent être associés à la chaîne parlée.

- locutrice n° 9 : *dune*, *assume*, *presume*, *resume* (*assumed*, *presume*, *endure*, *classroom*, *miserable*, *tune*, *presumably*, *during*, une occurrence de *Stuart*)

Les palato-alvéolaires semblent souvent faire partie des formes de citation des items relevant de la palatalisation par le yod de /s/ et /z/ chez Charlotte. Les items *dune* et *resume* sont curieusement palatalisés dans la liste de mots, mais pas dans le texte. En revanche, les autres CPC relèveraient de la chaîne parlée chez elle.

- locutrice n° 10 : *dune*, *reduce* (*tune*, *during*)

Chloe palatalise *dune* et *reduce* dans la liste de mots, mais pas dans le texte. La coalescence en syllabe accentuée après /d/ paraît donc particulièrement variable chez elle.

- locutrice n° 11 : *dune*, *reduce*, *presume*, *resume* (*tube*, *assumed*, *resume*, *endure*, *reduce*, *miserable*, *student*, *presumably*, *during*)

Dans la plupart des cas, la palatalisation par le yod de /s/ et /z/ semble faire partie des formes de citation chez Hannah. Il est en revanche étonnant de constater que *presume* n'est pas palatalisé lors de la lecture du texte. Le même écart peut être constaté au sujet de l'item *dune*.

- locutrice n° 12 : *dune*, *reduce*, *presume*, *resume* (*tube*, *assumed*, *resume*, *presume*, *due*, *endure*, *miserable*, *straight*, *presumably*, *during*)

Les palato-alvéolaires paraissent être associées aux formes de citation de *presume* et de *resume* chez Jasmine. *Dune* et *reduce* sont également palatalisés dans la liste de mots, mais pas dans le texte, ce qui semble être le signe d'une plus grande variation dans les formes de citation de la coalescence après /d/ que dans celles de la palatalisation par le yod de /z/.

- locutrice n° 13 : *reduce*, *assume*, *resume*, *Australia* (6 occurrences de *Stuart*, *grocery*, *student*, *studio*, *assumed*, *resume*, *presume*, *anniversary*, *endure*, *classroom*, *nursery*,

reduce, miserable, student, straightforward, 2 occurrences de straight, street, presumably, during)

La palatalisation par le yod de /s/ et /z/ semble être systématiquement associée aux formes de citation chez Helen W. (qui a omis de lire le mot *presume* dans la liste de mots). Tel est également le cas des formes palatalisées de *reduce* et *Australia*. Les autres CPC, particulièrement nombreux chez cette locutrice, relèvent plutôt de la chaîne parlée.

- locuteur n° 14 : aucun CPC (*endure*)

Le locuteur anonyme n°1 ne semble pas avoir de forme de citation avec palatalisation contemporaine.

- locuteur n° 15 : *tube* (*tube, resume, due, endure, tune, during*)

Le locuteur anonyme n°2 semble présenter une forme palatalisée comme forme de citation pour l'item *tube*. Les autres CPC paraissent relever de phénomènes de chaîne parlée.

- locutrice n° 16 : *grocery* (*grocery*)

La forme /'groufri/, seul CPC effectif chez Amanda dans le texte, semble être la forme de citation chez cette locutrice. Notons qu'elle palatalise cet item à la fois dans *grocery store* et dans *groceries* dans le texte.

- locuteur n° 17 : aucun CPC (*grocery*)

Andrew A. ne semble pas avoir de forme de citation avec palatalisation contemporaine.

- locuteur n° 18 : aucun CPC (*straightforward, straight, street*)

Devin ne semble pas avoir de forme de citation avec palatalisation contemporaine. Comme pour Andrew, tous les cas de palatalisation enregistrés semblent relever de phénomènes de chaîne parlée.

- locuteur n° 19 : *street*, *Australia* (*classroom, strong, straightforward, straight*)

Gerald, qui palatalise tous les agrégats en /str/ lors de la lecture du texte, semble bel et bien avoir /str/ dans les formes de citation des items concernés.

- locuteur n° 21 : *grocery* (*grocery, groceries*)

Chez John, la forme /'groʊfri/, seul CPC effectif dans le texte, semble être la forme de citation de l'item correspondant.

- locuteur n°24 : aucun CPC (*grocery, groceries, straightforward*)

Mike X. ne semble pas avoir de forme de citation avec palatalisation contemporaine.

- locutrice n° 26 : aucun CPC (*grocery, groceries*)

Yunji ne semble pas avoir de forme de citation avec palatalisation contemporaine. Les CPC paraissent donc relever de phénomènes liés à la chaîne parlée chez elle.

- locutrice n° 27 : aucun CPC (*grocery, groceries*)

Robin ne semble pas avoir de CPC en forme de citation. La palatalisation de /s/ par /r/ dans *grocery / groceries* semble relever de la chaîne parlée chez elle.

- locuteur n° 28 : *grocery* (*grocery, groceries, street, straps*)

La forme palatalisée semble clairement être la forme de citation de l'item *grocery* chez Andrew B. Les autres CPC relèveraient davantage de la chaîne parlée chez ce locuteur.

- locuteur n° 29 : *grocery* (*grocery, groceries*)

La forme palatalisée de *grocery*, seul CPC chez James, paraît également relever d'une forme de citation.

- locutrice n° 30 : aucun CPC (*grocery*)

Mandy ne semble pas avoir de CPC en forme de citation. Comme pour Robin, les formes palatalisées de *grocery / groceries* semblent être des phénomènes de chaîne parlée chez elle.

En résumé, certains CPC semblent être plus que de simples phénomènes liés à la chaîne parlée. Cela est particulièrement vrai de l'item *grocery* (mais n'est aucunement généralisable à l'ensemble des cas de palatalisation de /s/ par /r/) chez un certain nombre de locuteurs américains, pour qui la forme de citation semble être /'groʊfri/. Cela confirme un peu plus le comportement particulier de cet item lexical vis-à-vis de la palatalisation en anglais américain.

Certains cas de coalescence après /t/ et /d/ (notamment *reduce*, *tube*) semblent aussi faire partie intégrante de la forme de citation chez un certain nombre d'Anglais. Cela est également le cas de la palatalisation par le yod de /s/ et /z/, mais uniquement chez les locuteurs anglais les plus jeunes, c'est-à-dire les élèves du secondaire. En effet, les formes palatalisées de *assume*, *presume*, *resume* s'apparentent à des formes de citation pour la moitié d'entre eux.

A l'inverse, la palatalisation des agrégats /stj/ (*student*) correspond plus certainement à un phénomène de chaîne parlée chez les locuteurs anglais. A l'exception de l'item *grocery*, la palatalisation de /s/ par /ɹ/ paraît également liée à la chaîne parlée chez nos informateurs.

Il est surprenant de constater que, chez certains locuteurs, des mots sont palatalisés lors de la lecture syllabique alors qu'ils ne le sont pas lors de la lecture du texte. Cet état de fait semble contraire à tous les principes de variation intra-individuelle des phénomènes d'assimilation (cf. section 2.5.2). Il se trouve que cinq des six locuteurs concernés sont des femmes. Il est difficile de juger si cela relève du hasard, compte tenu du nombre réduit d'informateurs. Si tel n'était pas le cas, on pourrait supposer que la variation inhérente aux CPC est plus prononcée chez les femmes que chez les hommes. Une telle supposition mériterait d'être vérifiée à l'avenir.

Au-delà de l'opposition forme de citation vs. phénomène de chaîne parlée, l'exercice de la lecture de la liste de mots pose la question du statut phonologique des CPC. Sont-ils phonémiques ou phonétiques ? La palatalisation est-elle une composante de la représentation phonologique chez les locuteurs qui produisent les CPC ou relève-t-elle d'un phénomène de surface ? Il paraît possible de considérer qu'une forme palatalisée lors de la lecture syllabique et de la lecture du texte indique une représentation phonologique avec palato-alvéolaire chez le locuteur qui palatalise. Cependant, la variation que nous avons relevée chez certains s'avère problématique pour cette analyse. Les CPC sont-ils en voie de phonématisation, comme l'ont été avant eux les phénomènes de palatalisation relevés en vieil-anglais (cf. section 1.4.3.4), ainsi qu'en fin de période moyen-

anglaise et au cours de la période de l'anglais moderne naissant (cf. section 1.4.5.3) ?

Prenons l'exemple du mot *tune*. Il est possible qu'un locuteur produisant une forme palatalisée lors de la lecture du texte *et* lors de la lecture syllabique de la liste ait /'tʃu:n/ comme représentation phonologique. En tout cas, cela est très certainement une indication forte de la forme qui est la sienne au niveau sous-jacent. Faisons à présent la comparaison avec un locuteur qui produit ['tʃu:n] lors de la lecture du texte mais ['tju:n] lors de la lecture de la liste de mots. Chez ce dernier, la forme ['tʃu:n] paraît davantage relever d'une simple réalisation phonétique, la représentation phonologique étant plus probablement /'tju:n/. Pour ce même locuteur, la palatalisation semble être un phénomène de surface conditionné par l'environnement phonétique et la chaîne parlée, la règle transformationnelle lui permettant de passer de la forme sous-jacente à la forme de surface pouvant alors être représentée comme suit :

$$/j \rightarrow \text{ʃ} / \text{ t / } _ / \text{ u /}$$

Cette formule se lit « /j/ devient /ʃ/ lorsqu'il est précédé par /t/ et suivi de /u/ ».

Il convient néanmoins de ne pas se précipiter pour attribuer le statut de représentation phonologique (i.e. de structure profonde) aux productions issues de la lecture syllabique de la liste de mots. En effet, il convient peut-être d'éviter de « considérer des réalisations très contrôlées comme des sortes de structure profonde de la production des sons » (Meunier, 2005 : 359). Il a souvent été démontré (ex : Durand, 1990 : 31) que, dans une perspective générative, la forme sous-jacente de l'adjectif *petit* en français comporte un /t/ en position finale. Bien que ce /t/ n'apparaisse pas dans la forme de citation de l'adjectif au masculin, il est réintroduit au féminin et dans certains phénomènes de liaison (ex : *petit ami*).

Nous reviendrons dans le chapitre 4 sur ces considérations liées au statut phonologique des CPC pour des locuteurs différents. Nous tâcherons de déterminer quelles en sont les implications théoriques.

3.4 Bilan et perspectives

Malgré quelques réserves ponctuelles, nos études de corpus nous ont permis de démontrer que les CPC relevaient d'un changement linguistique en cours, et non d'un phénomène de variation stable. Au plan géographique, il est désormais avéré que ces variantes palatalisées ne sont pas cantonnées au sud-est de l'Angleterre. Au sein de la Grande Bretagne, les CPC semblent plus développés en Ecosse qu'en Angleterre. La région dans laquelle ils paraissent le moins présents correspond au nord-est de l'Angleterre. Rappelons que nous n'avons pas mené d'étude sur le pays de Galles, les informateurs ayant lu « *Comma Gets a Cure* » n'y étant pas en nombre suffisant. Aux Etats-Unis, nous avons noté un taux de palatalisation plus important que la moyenne chez les locuteurs du Sud et chez les Afro-américains. En Grande Bretagne, aussi bien qu'aux Etats-Unis, les hommes palatalisent plus que les femmes.

Le mode de propagation des CPC semble clairement être celui de la diffusion lexicale. En effet, les formes palatalisées ne touchent pas tous les environnements phonétiques identiques mais affectent seulement certains items lexicaux. Le fait qu'elles se développent avec chaque génération indique donc une augmentation régulière du nombre d'items touchés. Etude de corpus à l'appui, certains des mots que nous avons pressentis comme pouvant jouer un rôle important de « diffuseurs » au sein du processus de diffusion lexicale (cf. section 2.7) s'avèrent être très fréquemment palatalisés. Il s'agit des items *during* (déjà noté comme « diffuseur » dans Hannisdal, 2006), *strong*, *street* et *grocery*. Les occurrences de *assume* et *presume* ne sont pas suffisamment nombreuses dans nos corpus de discours non contrôlés pour pouvoir nous prononcer pleinement dans le même sens. Il n'empêche que nous avons relevé un fort taux de palatalisation de ces mots, particulièrement chez les locuteurs les plus jeunes, lors de la lecture du texte « *Friendship* » et de la liste de mots. En revanche, aucune indication ne permet de considérer que les items *stop* et *student* peuvent jouer un rôle similaire, contrairement à nos suppositions (cf. section 2.7). En ce qui concerne la palatalisation des agrégats en /st/, l'item *start*, le plus souvent sous sa forme prétérit *started*, paraît être le plus susceptible d'avoir cette fonction. En résumé, le

développement des CPC correspond bien aux caractéristiques de la diffusion lexicale telles qu'elles sont synthétisées par Labov (1994 : 153, cf. section 2.7).

La variation inhérente aux CPC correspond également au principe de fréquence lexicale défini par Bybee (2001), selon lequel plus le mot est fréquent, plus la forme réduite (avec assimilation) est privilégiée (cf. section 2.5.2). L'étude menée sur les dictionnaires de prononciation va dans ce sens. Il se trouve que la grande majorité des items présentant une forme palatalisée lors des enregistrements de discours spontanés sont également des termes à haute fréquence lexicale. En voici la liste ci-dessous (les mots soulignés sont palatalisés à plusieurs reprises dans le corpus) :

during, started, still, stick, festival, state, straight, strong(er), industry, industrial, administrative, street, construction, district, stressed, struggle/struggling, strange, struck, extra, instrument, Stratford (chez un locuteur habitant dans cette ville, le mot étant donc familier chez lui), *student, school(s), scrubbed, restaurant(s), grocery/groceries, history.*

Si l'on s'appuie sur la liste ci-dessus, il convient peut-être de modifier quelque peu la définition de la palatalisation des agrégats consonantiques en /st, str, stj, sk/ donnée précédemment (cf. section 1.6.5). Nous avons jusqu'à présent considéré, comme certains auteurs, que la palatalisation intervenait dans des agrégats situés à l'initiale. Or, il s'avère que ce processus ne prend pas nécessairement effet en début de mot et/ou de morphème, comme le montrent les exemples donnés plus haut.

La production des CPC ne semble pas être grammaticalement conditionnée, dans la mesure où les items palatalisés correspondent à plusieurs catégories grammaticales. Les items monosyllabiques ne paraissent pas davantage touchés par la palatalisation contemporaine que les autres, en dépit du fait que Labov (2001 : 496) considère leur rôle hautement important dans la diffusion des changements de son. On trouve en effet des CPC dans des mots comportant une, deux ou trois syllabes lors des discours spontanés.

La palatalisation contemporaine ne semble pas être conforme au principe défini par Shockey (2003) selon lequel plus un mot est répété, plus il est susceptible d'être réduit, l'articulation étant plus précise lorsque le contenu informationnel est élevé. Elle ne correspond pas non plus à la vision de Nolan et Kerswill (1990), pour qui la palatalisation relève d'un phénomène de discours continu et est conditionnée par la vitesse d'élocution (cf. section 2.5.2). En revanche, le changement linguistique constitué par le développement des CPC correspond doublement à celui d'un changement par le bas. Outre l'absence de prestige manifeste associé à ces variantes non-standard (cf. section 2.6), les informateurs ayant lu le texte « *Friendship* » et la liste de mots ont manifesté une méconnaissance quasi totale des phénomènes de palatalisation dans leur propre discours, voire parfois une méconnaissance de l'existence même de la variation entre formes traditionnelles et formes palatalisées. En effet, des questions visant à établir leur degré de conscience du phénomène leur ont été posées une fois les enregistrements effectués. Les réponses prouvent que les CPC constituent donc bien un changement opérant la plupart du temps sous le niveau de la conscience.

Bien qu'il ait été très utile pour notre recherche, le site IDEA présente quelques inconvénients. Tout d'abord, l'origine urbaine ou rurale des locuteurs n'est pas toujours évidente lorsqu'on consulte la banque de données relative à chaque informateur. Il en va de même du milieu socio-économique de chacun, qui n'est pas toujours clairement identifié. Ce relatif manque d'informations ne nous a pas permis de véritablement prendre en compte certains facteurs sociolinguistiques propres aux locuteurs. Nous n'avons pas non plus pu vérifier si les CPC étaient plus développés en milieu urbain (cf. sections 2.9.1 et 2.9.5). Il pourrait être intéressant de croiser les paramètres étudiés dans ce chapitre avec ces deux types de facteurs au cours d'une autre étude.

Le site IDEA présente également la particularité de contenir des enregistrements de locuteurs au niveau d'éducation plus élevé que la moyenne, une grande partie d'entre eux étant des étudiants en université. Compte tenu du profil du fondateur du site, Paul Meier, professeur de théâtre, la proportion

d'étudiants en arts dramatiques est particulièrement élevée. Or, il est évident que des individus ayant reçu une formation d'acteurs entretiennent un rapport à la langue, et notamment à l'articulation, différent de celui du locuteur moyen. Il en résulte que le taux de CPC aurait peut-être été plus élevé avec un nombre d'étudiants en arts dramatiques moins important.

En parallèle, un plus grand nombre d'enregistrements de locuteurs de l'hémisphère Sud permettrait de compléter avantageusement les données recueillies ici. Des études pourraient également cibler le pays de Galles, l'Irlande, les communautés anglophones d'Afrique, d'Asie ou bien encore des Caraïbes.

Au regard des caractéristiques des CPC énumérées dans cette section, le quatrième et dernier chapitre de cette thèse a pour vocation d'apporter un éclairage à la dernière partie de notre problématique de départ : les CPC ont-ils un statut phonétique ou phonologique en anglais contemporain ? Pour répondre à cette question, il est nécessaire de prendre en compte des considérations plus théoriques, afin de compléter efficacement les données pratiques recensées dans ce chapitre.

Chapitre 4

Statut des CPC : considérations théoriques

Comme nous l'avons vu dans le chapitre 1, l'histoire de l'anglais est riche en cas de palatalisation qui ont donné lieu à des phonèmes après avoir été de simples réalisations phonétiques résultant de processus d'assimilation. Pavlík (2009 : 3) établit une différence entre assimilation phonologique et assimilation phonétique (qu'il appelle *coarticulation*). Pour lui, le processus phonologique est ancré dans la représentation mentale (sous-jacente) que le locuteur a de l'item lexical et il est donc déjà planifié avant sa réalisation effective. Par contre, le processus phonétique ne prend forme qu'au moment de la production articulatoire du mot :

The crux of the problem is whether a particular connected speech phenomenon is planned before the actual physical articulation or whether it occurs only during articulation as a biomechanical result of human physiology. Those processes that are thought to be planned before articulation (...) are generally based on the assumption that there is a look-ahead mechanism which causes all segments unspecified for a particular feature to have that feature spread from some later (or earlier) segment. This procedure (...) is considered to be a phonological phenomenon. (...) On the other hand, coarticulations are often seen as coproduction, which means that sounds (elements) or individual articulatory gestures are coproduced naturally, and no look-ahead mechanism is necessary. Put differently, the changes in the properties of sounds in connected speech are due to low-level, non-phonological, biomechanical interaction of articulators.

La palatalisation contemporaine est-elle une assimilation phonologique ou phonétique ? Qu'en est-il aujourd'hui du statut phonologique des CPC : sont-ils à ce jour de simples allophones ? Ont-ils au contraire un statut véritablement phonémique ? Sont-ils encore en cours de phonématisation ? S'agit-il de formes de surface ou de représentations phonologiques sous-jacentes ? Afin de répondre à ces questions, nous allons dans ce chapitre considérer plusieurs théories phonologiques différentes. Notre but n'est pas de recenser les diverses écoles de phonologie mais de rechercher les éléments pouvant permettre de répondre à nos questions afin de véritablement définir ce que sont les CPC aujourd'hui. Après

avoir considéré leur statut dans le cadre d'une phonologie traditionnelle¹, de la phonologie générative et de plusieurs modèles dits post-génératifs, nous proposerons un modèle intégratif permettant de rendre compte à la fois du statut phonologique des CPC et du changement de son qui leur est inhérent. Nous suggérerons en effet qu'il n'est peut-être pas envisageable de faire totalement abstraction de la dimension diachronique pour répondre aux questions posées dans ce chapitre, pas plus qu'il n'est possible de séparer complètement phonétique et phonologie.

4.1 Problématique générale des CPC : phénomènes phonétiques ou phonologiques ?

Pour répondre à cette question, il paraît nécessaire de dresser un inventaire de ce que sont spécifiquement les phénomènes allophoniques et de ce qui différencie les allophones des phonèmes. Pour ce faire, nous allons considérer les propriétés des règles allophoniques recensées dans Giegerich (1992), dans le cadre d'une phonologie traditionnelle relevant du principe phonémique (cf. section 4.2).

Caractéristiques des allophones et des règles allophoniques (Giegerich, 1992 : 218)

1. All allophones of a phoneme are phonetically similar².
2. Allophonic rules are accent-specific (...) and may even vary from one speaker to another.
3. Phonetic features assigned to segments by allophonic rules are not necessarily binary but may be of a gradient nature. (...)
4. Allophones are conditioned by their phonological context: either by neighbouring segments (as is typically the case of assimilation rules) or by their position in the suprasegmental structure. (...)
5. Allophonic rules may be optional (...) but they have no lexical exceptions: no individual words are regularly pronounced in such a way that they violate allophonic rules.

¹ Sous l'étiquette de « phonologie traditionnelle », nous regroupons un certain nombre de courants de pensée qui ont en commun la reconnaissance du *principe phonémique*, tel que celui-ci est par exemple décrit par Swadesh (1934). Au-delà de leurs différences (pouvant y compris porter sur la nature et la fonction du phonème), c'est ce principe qui unifie les courants structuralistes (cf. Baudouin de Courtenay, Saussure, l'école de Prague), le fonctionnalisme (cf. Jakobson, Martinet, l'école de Copenhague), l'école de Londres (cf. Jones et ses successeurs) et l'école nord-américaine (cf. Sapir, les néo-bloomfieldiens). Nous entendons donc par « phonologie traditionnelle » les grandes tendances de la phonologie telle qu'elle est pensée avant l'apparition du modèle génératif.

² Lorsqu'on dit que les allophones d'un même phonème sont « phonétiquement similaires », on entend qu'ils n'ont peu de traits distinctifs différents.

6. Speech sounds may be in complementary or parallel distribution. In the former case they are allophones of the same phoneme if they meet the phonetic-similarity criterion, in the latter if their distribution is governed by an optional rule. (Note that this rule-governedness precludes the existence of minimal pairs, given that such minimal pairs would imply the existence of a lexical exception to an allophonic rule.)

Les différentes formes des variables (tju), (dju), (sju), (zju), (st), (str), (stj), (sk), (sr) définies dans le chapitre 1 partagent plusieurs traits, ce qui les rend phonétiquement similaires (cf. descriptions articulatoires section 2.3.1.2). La variabilité de certains CPC est liée à la variété d'anglais considérée (par exemple, la coalescence par le yod après /t/ et /d/ et la palatalisation par le yod après /s/ et /z/ en syllabe accentuée sont presque inexistantes dans les variétés qui pratiquent l'élision du yod). Tous les CPC ont en commun le fait d'être les produits de la variation inter-individuelle. Etant des phénomènes relevant de processus d'assimilation, tous les CPC sont également conditionnés par leur environnement immédiat. Si l'on se réfère à la liste établie par Giegerich, ces éléments tendent incontestablement à faire des CPC des phénomènes phonétiques, et non phonologiques. En revanche, leur statut est plus ambigu lorsqu'on considère les autres caractéristiques des règles allophoniques.

Considérons tout d'abord l'opposition binaire (catégoriel) vs. progressif (graduel) pour la palatalisation contemporaine. Les items comme *tune* peuvent présenter des degrés de dévoisement et d'affrication différents. En effet, le processus qui mène à la production d'une palato-alvéolaire peut être graduel et constitué de plusieurs étapes passant par le dévoisement de [j] et la production de la palatale fricative [ç] (cf. section 1.6.7). En ce qui concerne les assimilations dans les items comme *assume* et *presume*, le degré de rétraction de l'alvéolaire peut également être plus ou moins important ; la palatalisation peut ainsi opérer le long d'un continuum allant de [sj, zj] à [ʃ, ʒ]. Le même phénomène opère pour les cas de palatalisation des agrégats en /str, stj/¹ et pour la palatalisation de /s/ par /r/. Néanmoins, lorsque le segment résultant de l'assimilation est clairement une palato-alvéolaire, il n'est pas impossible de considérer que la palatalisation est alors un processus catégoriel, et ce, pour tous les CPC.

¹ La notation entre crochets fait référence à des réalisations phonétiques alors que la notation entre barres oblique désigne des unités phonologiques.

Nos différentes études de corpus ont clairement prouvé l'existence d'exceptions à la palatalisation contemporaine dans les quatre environnements étudiés. Le principe de fréquence lexicale jouant un rôle important quant à la production effective des CPC (cf. chapitre 3), il apparaît que ceux-ci ne sont pas uniquement conditionnés par leur environnement ; ils sont aussi *lexicalement* conditionnés. Nous allons expliquer (cf. section 4.2.3) que les CPC ne sont ni en distribution complémentaire, ni en distribution parallèle. Si l'on considère à nouveau les caractéristiques des allophones recensées par Giegerich, ces dernières remarques montrent que les CPC n'ont pas en tout point un comportement allophonique. Ils semblent comporter des particularités des allophones *et* des phonèmes.

Considérons à présent certaines des propriétés des processus profonds et des processus superficiels relevées par Montreuil (2001 : 201-121). Le cadre proposé relève d'un modèle génératif (cf. section 4.3) et apporte donc un éclairage sensiblement différent en ce qui concerne l'opposition entre les processus phonologiques et phonétiques (qualifiés respectivement de *profonds* et de *superficiels*). Certaines de ces propriétés recourent celles de Giegerich. Nous ne citons que celles qui peuvent apporter un complément d'information à la problématique liée aux CPC.

Caractéristiques des processus profonds (Montreuil, 2001 : 120)

1. Ils affectent le mot isolé.
2. Ils sont opaques et ont des exceptions.
3. Le locuteur en est conscient.
4. Ils sont souvent conditionnés morphologiquement.

Caractéristiques des processus superficiels (Montreuil, 2001 : 120-121)

1. Ils peuvent aussi affecter le mot dans la phrase.
2. Ils sont transparent et ne connaissent pas d'exceptions.
3. Le locuteur n'en est pas conscient.

Il est établi que la palatalisation peut intervenir au niveau du mot, comme au niveau de la phrase (cf. section 1.1). Cette nouvelle considération serait de nature à nous pousser à classer la palatalisation contemporaine dans la catégorie des processus de surface. La question est cependant intimement liée au problème

de la binarité ou de la continuité du processus. En effet, plusieurs études (cf. Välimaa-Blum, 2005 : 149) prouvent que la palatalisation *aux frontières* de mots est plutôt graduelle alors que celle que l'on peut rencontrer *à l'intérieur* des mots est plutôt catégorielle ; ce qui va dans le sens d'un statut de processus profond pour la palatalisation contemporaine (Montreuil établit la même opposition que Giegerich en ce qui concerne l'opposition graduel vs. catégoriel).

Comme nous l'avons déjà vu, les processus de palatalisation menant aux CPC connaissent de nombreuses exceptions. En revanche, ils ne sont pas véritablement opaques. On parle d'*opacité* d'un processus lorsque son conditionnement phonétique n'est plus apparent (Carr, 2008 : 115), ce qui n'est pas le cas de la palatalisation contemporaine. Il convient néanmoins de noter que la plupart des phénomènes de palatalisation ayant mené à la production de palato-alvéolaires au cours de l'histoire de l'anglais (cf. chapitre 1) sont aujourd'hui opaques pour la vaste majorité des locuteurs non avertis, ce qui revient à dire que ces mêmes locuteurs ne sont pas conscients de l'existence éventuelle de processus liés à leur prononciation (nous détaillerons le rôle de l'opacité dans la phonématisation dans la section 4.5.4). Rappelons que les informateurs que nous avons eu l'occasion d'enregistrer dans le cadre de notre étude de corpus ont presque unanimement manifesté une absence de conscience de la palatalisation contemporaine lorsque celle-ci était opérante dans leur phonologie. Les CPC étant effectifs dans des morphèmes particuliers, il existe un conditionnement morphologique à la palatalisation contemporaine. Celui-ci sera traité dans la section 4.5.4.

A la lumière de ces nouvelles considérations, les CPC paraissent une nouvelle fois hybrides, à la croisée de phénomènes profonds et de phénomènes superficiels. Nous verrons (cf. section 4.5.5) que l'intégration d'une composante diachronique dans une théorie phonologique permet de rendre compte en très grande partie de cette ambiguïté. Le cas des CPC illustre que les distinctions entre phénomènes phonétiques et phénomènes phonologiques ne sont peut-être pas absolues. Montreuil (2001 : 121) argumente en ce sens et explique que, pour essentielles qu'elles soient, « ces distinctions ne sont pas à interpréter de façon trop inflexible. Certains processus (...) peuvent être caractérisés par un ensemble

mixte de ces propriétés ». En outre, une même réalité produite dans le discours pourra se voir attribuée des statuts différents en fonction du modèle phonologique utilisé.

4.2 Les CPC : statut phonémique ?

4.2.1 Le principe phonémique et les dictionnaires de prononciation

Le terme « phonémique » est ici entendu dans son acception la plus classique et signifie « qui se rapporte au phonème ». Nous allons donc proposer dans un premier temps une analyse des CPC dans le cadre du principe phonémique de la phonologie traditionnelle.

Suivant ce modèle, les représentations phonologiques mentales (sous-jacentes) se déclinent en phonèmes. Ces représentations ne sont composées de rien d'autres que de phonèmes, dont les variantes ne peuvent émerger qu'en tant que formes de surface (des allophones) (Bybee, 2001 : 36). De plus, chaque phone produit en surface correspond à un phonème – et un seul – au niveau sous-jacent (Giegerich, 1992 : 31). Le phonème est fondamentalement contrastif. Dès lors, l'existence de paires minimales constitue la preuve du statut phonémique de segments donnés, dans la mesure où la substitution d'un phonème à un autre a pour effet de changer le sens d'un mot, ainsi que l'explique Crystal (2003b : 228) :

A sound is considered 'phonemic' if its substitution in a word [causes] a change in meaning.

Afin de donner un exemple, considérons un test de commutation de phonèmes dans les mots comme *tune* et *dune*. Si la substitution de /tʃ, dʒ / à /tj, dj/ ne change pas le sens des mots dans la plupart des cas (aucune modification de sens avec le passage de /'tju:n/ à /'tʃu:n/ par exemple), l'exercice peut se révéler ambigu dans d'autres mots. Par exemple, la forme palatalisée de *dune*, /'dʒu:n/ peut également renvoyer au mot *June*. De même, la forme palatalisée de *Jew* /'dʒu:/, renvoie également au mot *due*. Le statut phonémique des CPC dans les items cités est démontré par la neutralisation qui résulte de la palatalisation

contemporaine. La neutralisation des oppositions *dune/June* et *Jew/due* relève donc du principe phonémique.

Bien sûr, l'existence de paires minimales n'est pas une condition à la reconnaissance du caractère éventuellement phonémique des CPC. En effet, « il ne faut pas confondre *théorie* – le concept d'opposition – et *méthodologie* – le test de la commutation » (Brandão de Carvalho, Nguyen & Wauquier (2010 : 74). Pour les mots susceptibles de contenir des CPC, les oppositions entre formes traditionnelles et formes avec palato-alvéolaires sont établies dans le système phonologique de l'anglais (/tj/ vs. /tʃ/, /dj/ vs. /dʒ/, /sj/ vs. /ʃ/, /zj/ vs. /ʒ/ et /s/ vs. /ʃ/). En outre, certains cas de palatalisation entraînent le passage de deux unités à une seule, ce qui a pour conséquence de créer forcément une opposition au niveau phonémique.

De façon plus générale, il pourrait être commode de considérer qu'il suffit de se référer aux dictionnaires de prononciation pour trancher, item par item, quant à un éventuel statut phonémique des CPC. Il est en effet coutumier de considérer que la notation des dictionnaires de prononciation est phonémique. C'est d'ailleurs ce que revendiquent ceux-ci (ex : EPD 2006 : viii). Hannisdal (2006 : 94) déclare d'ailleurs que la plupart des variantes sur lesquelles elle a travaillé ne sont pas indiquées dans l'EPD ou le LPD en raison de la notation phonémique qui y est pratiquée, ce qui a pour effet d'évacuer les variantes allophoniques. Viel (2003 : 35-38) remet en question le principe de transcription phonémique des dictionnaires en faisant remarquer que le LPD et les dernières éditions de l'EPD ne se conforment pas aux principes de notation que ces dictionnaires sont censés adopter. Viel (2003 : 36) remarque également que, « en deuxième page de couverture de l'EPD 16¹, immédiatement en dessous de la liste des 'symboles utilisés pour les transcriptions', on découvre un paragraphe sur les symboles 'non phonémiques' utilisés dans la transcription ». Il s'agit des symboles /i/ et /u/. Le LPD n'est pas aussi explicite. Il présente /i/ et /u/ « avec les phonèmes de l'anglais et ce n'est que dans la description des symboles que

¹ « EPD 2003 » suivant la notation adoptée dans la présente étude. La remarque de Viel s'applique aussi à l'EPD 2006.

l'on explique que le premier correspond à la neutralisation de l'opposition /i:/ /ɪ/, et le second à la neutralisation de l'opposition /ʊ/ /u:/ » (Jobert & Mandon-Hunter, 2009 : 18). Malgré les « imperfections » relevées par ces linguistes, le système de transcription utilisé par l'EPD et le LPD demeure tout de même essentiellement phonémique.

Ce principe de transcription a toutefois tendance à déformer quelque peu la réalité et à neutraliser la variété des prononciations des items pouvant contenir des CPC. Si tel n'était pas le cas, il serait tentant d'accorder immédiatement un statut phonémique aux CPC qui sont recensés dans l'EPD ou le LPD, à savoir la coalescence par le yod après /t/ et /d/ en syllabe accentuée (EPD + LPD), la palatalisation par le yod de /s/ et /z/ en syllabe accentuée (LPD) et la palatalisation de /s/ par /r/ (LPD).

Le principe de notation phonémique auquel nous nous référons est le suivant (EPD 2006 : viii) :

The basic principle of the transcription used is, as in all previous editions, *phonemic*. This means that a small set of symbols is used to represent the sounds that can be shown to be distinctive in English, so that replacing one by the other can change the identity of a word.

Les mots qui semblent particulièrement importants dans la citation ci-dessus au regard de notre problématique sont les suivants : *a small set of symbols* et *to represent the sounds*. La transcription utilisée par les auteurs des dictionnaires relève donc d'un choix effectué au moment de la rédaction. Cette transcription a pour but de représenter la prononciation des mots en fonction du principe décrit ci-dessus. Cependant, elle n'en est pas le miroir exact. Pour illustrer notre propos, considérons à nouveau ['tʃu:n], variante de *tune* au niveau phonétique. Au moment d'établir la liste des variantes de l'item considéré en fonction du principe décrit ci-dessus, les rédacteurs du dictionnaire devront choisir entre /'tʃu:n/ et /'tʃu:n/ pour rendre compte d'une même réalité phonétique, elle-même proche de ['tʃu:n], le statut de [ç] n'étant pas phonémique en anglais contemporain. Nous voyons bien qu'il s'agit là d'un choix de *transcription*, indépendant de la prononciation effective de la variante considérée. Ce choix est

le fruit du raisonnement de la personne qui retranscrit, ainsi que l'explique Giegerich (1992 : 291) :

[...] we employ theoretical constructs in the analysis of what we perceive to be phonetic facts. The phoneme as such, or any particular phoneme, is not a fact (of English or otherwise) but the result of theoretical reasoning *about* facts.

Les réserves émises en ce qui concerne la transcription utilisée par les dictionnaires laissent penser que ceux-ci constituent une aide précieuse pour prendre position sur la question du statut des CPC mais qu'il faut aller plus loin dans l'analyse. En fait, une transcription n'est qu'une forme de représentation ; elle n'est pas intrinsèquement garante du statut phonologique des phones qui composent un item lexical donné. Par ailleurs, nous avons montré qu'il n'y avait pas de politique commune entre les deux dictionnaires en ce qui concerne les CPC, dans la mesure où un nombre bien plus grand de formes palatalisées est recensé dans le LPD que dans l'EPD (voir section 3.2.1). En outre, la question du statut des CPC va au-delà de simples choix de la part des auteurs des dictionnaires qui demeurent des choix de *transcription* et n'ont en cela peut-être pas vocation à rendre compte fidèlement de la structure phonologique des items recensés.

4.2.2 Règles allophoniques, assimilation phonémique vs. assimilation phonétique

La notion de continuum, plusieurs fois évoquée au cours de cette étude, est une nouvelle fois à prendre en compte pour approfondir l'analyse. Ce concept est indirectement lié à ceux de redondance et de prévisibilité en phonologie. Les phonèmes ne contiennent que de l'information phonologiquement pertinente (Giegerich, 1992 : 38), c'est-à-dire non redondante. En revanche, les éléments phonétiques sont « *prévisibles* dans la chaîne phonique d'un mot » (Duchet, 1998 : 51). Ils sont ainsi qualifiés de *redondants* au niveau phonologique car ils ne sont pas nécessaires à la valeur fonctionnelle (c'est-à-dire contrastive) du segment. Ils sont toutefois prévisibles d'après les règles allophoniques. Dès lors, la forme phonologique d'un mot (i.e. phonémique dans la théorie considérée) peut être définie comme suit (Carr, 1993 : 29) :

The phonological representation therefore reflects (...) the form of the word stripped of all its predictable, rule-governed phonetic properties |

Les variantes allophoniques sont donc prévisibles, conditionnées par les règles phonétiques (allophoniques). Une variante de type phonémique ne dépend d'aucune règle allophonique. Elle n'est en cela pas prévisible.

Revenons à des considérations de phonétique articulatoire. La palatalisation contemporaine est un phénomène d'assimilation caractérisé par une rétraction et une élévation du point d'articulation de consonnes alvéolaires et la production d'assimilants palato-alvéolaires. Le degré de rétraction et d'élévation opère en fait le long d'un continuum. Il peut varier et entraîner des formes intermédiaires caractérisées par un fort dévoisement et/ou des réalisations de type [ç]. Ces variantes intermédiaires sont prévisibles en vertu de règles allophoniques telles que celles définies dans Cruttenden (2008 : 226). Les assimilants intermédiaires produits sont donc résolument allophoniques. En revanche, il n'existe aucune règle allophonique permettant de dériver [tʃ] à partir de /tj/, [dʒ] à partir de /dj/, [ʃ] à partir de /sj/, [ʒ] à partir de /zj/, ou bien encore [ʃ] à partir de /s/. Par conséquent, il est impossible d'assigner le statut d'allophones aux CPC tels que nous les avons définis dans cette étude. Dans la mesure où les assimilants sont des palato-alvéolaires appartenant au système phonologique de l'anglais, ils ont un statut phonémique. La phonologie traditionnelle ne permet donc pas de lier, par l'intermédiaire de la palatalisation contemporaine, les variantes traditionnelles aux variantes palato-alvéolaires. Pour établir un tel lien, il faudra avoir recours à un modèle génératif (cf. section 4.3).

Nous pouvons donc considérer que, lorsqu'une variante palatalisée est réalisée à l'aide d'un phone qui fait partie du système phonémique de l'anglais (comme c'est le cas de /ʃ, ʒ, tʃ, dʒ/ par rapport à [ʃ, ç]), elle peut être considérée comme phonémique. C'est ce qu'explique Pavlík (2009 : 5) en exposant la différence entre *assimilation phonémique* et *assimilation phonétique* :

Phonemic assimilations are those processes which result in the formation of a new phoneme (...)

Phonetic assimilations (...) are produced when the assimilant is not a separate phoneme in a particular language or lect.

D'après ces définitions, les CPC (contenant /ʃ, ʒ, tʃ, dʒ/) sont le résultat d'assimilations phonémiques alors que les variantes intermédiaires (avec par exemple [j, ç]) résultent d'assimilations phonétiques.

4.2.3 Distributions complémentaire et parallèle ; variation libre

Le concept de distribution est absolument central dans le principe phonémique (Carr, 2008 : 124). Lorsque deux phones phonétiquement similaires n'apparaissent jamais dans le même contexte, ils sont en *distribution complémentaire*. Cette forme de distribution est à exclure en ce qui concerne l'opposition formes traditionnelles / CPC dans la mesure où les deux variantes apparaissent précisément dans les mêmes environnements.

L'opposition formes traditionnelles / CPC ne peut guère être considérée comme un cas de *distribution parallèle* pouvant entraîner un contraste. Pour qu'il y ait distribution parallèle, deux phones doivent pouvoir être trouvés dans au moins un environnement commun (Carr, 2008 : 124-125). C'est le cas de l'opposition forme traditionnelle / CPC dans tous les items qui nous intéressent (ex : /'tju:n/ vs. /'tʃu:n/). En revanche, la distribution n'est presque jamais contrastive, à de rares exceptions près (*June/dune ; Jew/du*).

Des liens d'ordre distributionnel peuvent être établis entre certains phones par l'intermédiaire de la *variation libre*. S'il est possible de substituer l'un des phones à l'autre dans le même environnement sans pour autant détruire l'identité de l'item lexical considéré, on est en présence de variantes libres (Durand, 1990). Afin de rendre compte de ce type de variation, Giegerich (1992) fait état de règles optionnelles qui peuvent être appliquées en fonction de la variété d'anglais considérée, du locuteur, ou encore de considérations sociolinguistiques. Leur application ou non-application peut même expliquer la multitude de réalisations possibles pour un même item chez un même locuteur. Duchet (1998 : 60) explique que les variantes libres ou facultatives sont « déterminées par des facteurs socio-linguistiques ou personnels ». Si l'on considère les nombreux critères de variation géographique (cf. chapitre 1) et sociolinguistique (cf. chapitre 2) qui opèrent au

niveau de la variation intra- ou inter-individuelle (cf. chapitre 2), le principe de la variation libre paraît applicable à l'opposition formes traditionnelles / CPC. De plus, ce type de variation peut impliquer soit des co-allophones, soit des phonèmes (Välímáa-Blum, 2005 : 41), ce qui correspond tout à fait au phénomène étudié. La prise en compte de la variation libre ne modifie cependant pas le statut des CPC dans le cadre du principe phonémique. Pour un même item *tune*, [tç] sera reconnu comme une suite purement phonétique alors que [tʃ] pourra se voir attribué le statut phonémique /tʃ/.

Parallèlement à ces considérations phonologiques, la problématique du statut des CPC ne saurait être traitée de façon exhaustive sans tenir compte de facteurs d'ordre morphologique.

4.2.4 Archiphonèmes et neutralisations d'oppositions ; co-allomorphie

Un archiphonème est un segment théorique qui est le produit de la neutralisation d'une opposition phonologique. Celui-ci signale que, « dans une distribution donnée, une distinction entre deux phonèmes, par ailleurs efficace pour distinguer des significations, perd là son caractère distinctif » (Duchet, 1998 : 61). Un archiphonème présente la particularité d'être sous-spécifié en traits distinctifs. En effet, « la neutralisation d'une opposition consiste (...) en la perte d'un trait distinctif, et l'archiphonème est l'ensemble des traits résiduels » (Brandão de Carvalho, Nguyen et Wauquier, 2010 : 76). Il s'agit donc de l'ensemble des particularités distinctives qui sont communes aux deux phonèmes (Troubetzkoy, 1939 : 81).

Peut-on postuler, dans le cadre de la palatalisation contemporaine, l'existence d'archiphonèmes sous-spécifiés qui mèneraient à la neutralisation des oppositions entre les phonèmes des formes traditionnelles et ceux des CPC ?

Pour la coalescence par le yod après /t/ et /d/, la présence d'un archiphonème contribuerait à neutraliser les oppositions /j/ vs. /ʃ/ dans *tune*, et /j/ vs. /ʒ/ dans *dune*. Cela reviendrait à considérer les affriquées comme la

somme de deux segments au lieu d'un segment unique, ce qui n'est généralement pas l'analyse phonologique qui en est faite.

Pour la palatalisation par le yod après /s/ et /z/, il est impossible de tabler sur la présence d'un archiphonème dans la mesure où la palatalisation contemporaine entraîne le passage de deux segments à un phonème unique, phénomène qui va à l'encontre de la notion même de l'archiphonème.

Pour la palatalisation des agrégats en /st, str, stj, sk/, on pourrait peut-être postuler un archiphonème /S/ qui entraînerait la neutralisation de /s/ vs. /ʃ/ dans des items comme *stop*, *street*, *student* et *score*. Cet archiphonème serait alors sous-spécifié en ce qui concerne les traits d'antériorité, de hauteur et de distribution. Il serait composé de l'ensemble des traits suivants¹ :

	/S/
consonantal	+
continu	+
voisé	-
sonant	-
antérieur	
approximant	-
strident	+
distribué	
haut	

Néanmoins, il est communément admis que les diverses variantes d'un archiphonème sont conditionnées par l'environnement phonétique dans lequel elles apparaissent (Deschamps, Duchet, Fournier & O'Neil, 2004 : 35). Ainsi, les variantes d'archiphonèmes apparaissent typiquement dans des environnements différents. Cela n'est pas le cas pour la palatalisation des agrégats en /st, str, stj, sk/, puisque /s/ et /ʃ/ peuvent intervenir dans le même environnement phonétique et les mêmes items lexicaux. Pour cette raison, il n'est théoriquement pas possible de retenir l'existence d'un archiphonème /S/ qui neutraliserait l'opposition phonologique dans les agrégats en question.

Une certaine forme de neutralisation peut jouer un rôle dans le dernier CPC, la palatalisation de /s/ par /r/. En effet, à en croire Duchet (1998 : 65) :

¹ Nous retenons ici des traits essentiellement articulatoires, suivant la même logique que celle définie dans la section 2.3.2.

On constate en anglais la neutralisation de l'opposition entre /s/ et /ʃ/ devant /l/ et /r/ (...). L'archiphonème qui résulte de cette neutralisation a deux variantes, [s] et [ʃ] qui se répartissent ainsi :

[s] devant /l/ ex : [slink], [sli:k], [slʌg]

[ʃ] devant /r/ ex : [frink], [fri:k], [frʌg]

Dans les items comme *anniversary*, *grocery* ou *nursery*, on ne peut considérer que le /s/ précède le /r/ que si le schwa est éliminé. L'EPD 2006 et le LPD 2008 donnent d'ailleurs le schwa comme facultatif dans ces items. Dans les cas de palatalisation relevés dans notre étude de corpus, celui-ci n'est jamais réalisé. Sans pouvoir véritablement postuler l'existence d'un archiphonème /S/ pour les mêmes raisons que celles données pour la palatalisation des agrégats en /st, str, stj, sk/, on peut néanmoins considérer que les habitudes de prononciation des locuteurs favorisent la production de palato-alvéolaires devant /r/. C'est d'ailleurs ce qui se passe pour la prononciation du nom du pays *Sri Lanka*, au sujet de laquelle Duchet (1998 : 66) note que de nombreux britanniques prononcent [fri:] en raison de leur habitude « à répartir automatiquement les deux variantes combinatoires [s] et [ʃ] de l'archiphonème /S/ ».

Le concept de l'archiphonème suppose d'admettre l'existence d'un niveau morphophonémique situé au-dessus du niveau phonémique (Carr, 1993 : 86). Notons que la phonologie générative ne reconnaît pas l'existence d'un tel niveau¹ (cf. section 4.3.1).

Quelle que soit la théorie considérée, il est impossible de faire totalement abstraction de considérations morphologiques pour mener des analyses phonologiques.

Dépassons donc le stade du phonème et prenons l'exemple du mot/morphème *tune*². Si l'on considère que les réalisations [tju:n] et [tʃu:n] sont deux réalisations de surface du même morphème sous-jacent, il s'agit d'allomorphes. Le terme « allomorphe » est en effet utilisé pour qualifier des alternances de surface (Odden, 2005 : 333). Or, si le statut des CPC est

¹ En phonologie générative, il n'existe qu'un niveau de représentation au dessus du niveau phonétique. On ne distingue donc pas les règles morphophonémiques des règles s'appliquant au niveau phonémique. Toutes les règles, dites phonologiques, permettent de relier les formes sous-jacentes aux formes de surface.

² Le raisonnement peut être appliqué à tous les mots contenant des CPC.

phonémique, il s'ensuit qu'il est théoriquement possible de postuler une alternance morphologique /'tju:n/ vs. /'tʃu:n/ au niveau profond, avant même que de quelconques règles phonologiques n'opèrent. Une telle alternance supposerait une variation des formes sous-jacentes du même morphème d'un individu à un autre. Les outils de la phonologie traditionnelle ne paraissent pas pouvoir rendre compte d'une telle alternance. Nous y reviendrons dans le cadre du modèle intégratif proposé en section 4.5.

Dans le cadre du principe phonémique, revenons sur des considérations liées à la nature et la fonction des phonèmes afin de rendre compte du changement inhérent aux CPC.

4.2.5 Le phonème : identités prototypique et fonctionnelle

Deux conceptions du phonème s'opposent en fonction des écoles de phonologie. La première est une vision interne au locuteur, correspondant à une certaine réalité psychologique chez celui-ci. La seconde est une vision externe au locuteur, plus proprement linguistique, et essentiellement fonctionnelle. Dès la fin du XIX^e siècle, Baudouin de Courtenay (cité dans Léon, Schogt & Burstynsky, 1977 : 15-16) a une conception en partie psychologique du phonème. En effet, il y voit « un concept unitaire relevant de la sphère de la phonétique qui naît dans l'esprit au moyen d'une assimilation psychique des impressions résultant de la prononciation d'un seul et même son : c'est l'équivalent psychique du son de la parole » (Baudouin de Courtenay, 1895 ; cité dans Duchet, 1998 : 13). Par la suite, Saussure (1916) prend un chemin de nature plus fonctionnelle en attribuant au phonème un rôle distinctif et contrastif. Ce faisant, il en établit une vision paradigmatique. Au sein de l'école de Prague, Troubetzkoy (1939) insiste sur la fonction des phonèmes en mettant l'accent sur leur rôle au sein des systèmes phonologiques des langues. Avec le fonctionnalisme, la conception des phonèmes est établie exclusivement sur des bases fonctionnelles. Le plus ardent défenseur de cette vision est certainement Hjelmslev (1936). Par la suite, Sapir revient sur cette conception. En effet, il insiste davantage sur « la réalité psychologique des

phonèmes » (Léon, Schogt & Burstynsky, 1977 : 177). Ainsi, deux visions du phonème semblent s’opposer à travers les époques.

Chef de file de l’école de phonologie de Londres, Jones met l’accent sur la définition psychologique, et non fonctionnelle du phonème. Il s’intéresse « à la nature, non à la fonction » de celui-ci (Duchet, 1998 : 33). Revenons à ce propos sur la définition donnée par Jones (1956 : 172) selon laquelle le *phonème* correspond à une « famille de sons » (*a family of related sounds*), organisés autour d’une réalisation prototypique (voir schéma 27). Ce son prototypique est le plus important de la famille en ce qu’il constitue la norme du phonème. Les autres sons apparentés le « représentent » dans certaines séquences (Jones, 1962 : 7-8). Jones met donc l’accent sur ce que les phonèmes *sont*, non sur ce qu’ils *font*. Cette conception a été fortement critiquée. Duchet (1998 : 34), par exemple, estime que, avec cette vision des choses, « Jones cesse d’être un phonologue » car « tout l’apport de la phonologie a été précisément de montrer que les phonèmes ne sont que ce qu’ils font, c’est-à-dire qu’ils n’existent que par la fonction d’opposition qu’ils remplissent ».

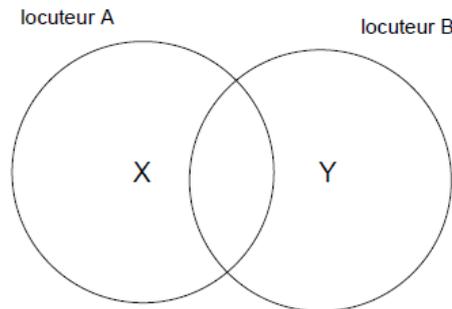
Les approches psychologiques et fonctionnelles du phonème sont-elles totalement incompatibles ? Selon la définition de Jones, il semblerait que le phonème soit considéré comme un ensemble d’allophones, ce qui ne va pas à l’encontre d’une vision plus fonctionnelle de la phonologie. Peut-être plus phonéticien que phonologue, Jones entend le terme anglais *language* dans le sens de la parole sausurienne ou du langage individualisé (Léon, Schogt & Burstynsky, 1977 : 156), ce qui le pousse à intégrer la variation individuelle dans son modèle de phonologie.

Le concept de « famille de sons » est à rapprocher de celui, moins sujet à controverse, de *zones de dispersion*, généralement associé aux voyelles¹, mais qui nous paraît également pertinent pour les consonnes. Les points d’articulation correspondant aux phonèmes sont en réalité des *zones* d’articulation. Duchet

¹ Dans le cas des voyelles en syllabes accentuées, les zones de dispersion sont à rapprocher des groupes lexicaux de Wells (1982).

(1998 : 93-94) explique que « chaque réalisation d'un phonème est en effet dissemblable, que cette variation soit due à l'entourage (à sa distribution) ou qu'elle soit due à des facteurs aléatoires qui font que, dans le même mot et sous la même intonation, le locuteur prononcera cependant le même phonème avec deux variantes légèrement différentes (...) Pour que le caractère distinctif des oppositions soit assuré, il suffit que les zones de dispersion constituées par chaque cible n'interfèrent pas ». Il est cependant possible qu'il y ait interférence car « les zones de dispersion constituées par chaque cible se recoupent partiellement » (Duchet, 1998 : 94). Le phonème constitue donc une cible articulatoire dont la représentation mentale semble fortement correspondre à la valeur prototypique de la « famille de sons » de Jones. La notion de cible n'est d'ailleurs pas sans rappeler le modèle de changement de son proposé par Smith par lequel un locuteur peut, par phénomène d'hypo- ou d'hyperadaptation, « manquer » la cible (*miss the target*, cf. Smith, 2007 : 18), et ainsi créer un « mini changement » de son (cf. section 2.4.3). Les zones de dispersion de phonèmes différents se recoupent ainsi partiellement. Il en résulte que la zone de dispersion d'un phonème X chez un locuteur A peut chevaucher celle d'un phonème Y chez un locuteur B, comme l'illustre le schéma ci-dessous. La notion de zones de dispersion des phonèmes centrées autour d'une valeur prototypique correspond donc tout à fait aux modèles de changement intégrant la perception (cf. sections 2.4.2 à 2.4.4). En cela, elle paraît parfaitement applicable aux CPC.

**Schéma 57 : recouplement de zones de dispersion
(inspiré de Smith, 2007 : 78)**



Les différents courants de pensée cités privilégient soit l'aspect mental, soit l'aspect fonctionnel du phonème. Les deux interprétations ne nous semblent cependant pas forcément incompatibles. Nous retenons la définition du phonème proposée par Välimaa-Blum (2005 : 57) qui permet de considérer comme fondamentale la distinctivité, tout en intégrant la notion d'une catégorie de sons :

The phoneme is a prototype-centered, gradient class of phonetically similar sounds which all serve the same distinctive function.

Il y a donc perte de distinctivité lorsqu'il y a chevauchement des familles de sons / zones de dispersion. Cette conception du phonème nous paraît être la mieux à même de rendre compte des principes de variation et de changement qui sous-tendent la production des CPC.

4.2.6 Les CPC et le principe phonémique : bilan

Dans le cadre d'une phonologie traditionnelle, dans laquelle chaque segment de surface se voit assigner un phonème particulier au niveau sous-jacent, il est impossible d'assigner un statut autre que celui de phonème aux CPC tels qu'ils ont été définis dans la présente étude. En effet, les fricatives et affriquées palato-alvéolaires appartiennent pleinement au système phonologique de l'anglais. Les variantes intermédiaires, telles [ç] (ex : dans *tune* réalisé ['tʃu:n]), se voient attribuer un statut phonétique lorsqu'elles sont prévisibles par l'intermédiaire de règles allophoniques. En outre, il n'y a pas toujours correspondance d'un à un

entre les variantes traditionnelles et les CPC (ex : deux segments /sj/ dans *assume* contre un segment /ʃ/ pour sa variante palatalisée), ce qui va à l'encontre de la correspondance entre phonèmes et allophones. Ce principe théorique est cependant discutable. Ainsi, d'après Chomsky (1964, cité dans Durand, 1990 : 11-12) :

One-to-one correspondance between underlying forms and surface realization can be flouted.

Les phonèmes sont des éléments appartenant à un niveau sous-jacent de représentation (Giegerich, 1992 : 235). La phonologie traditionnelle part du principe que l'ensemble du niveau sous-jacent de représentation mentale des sons est composé *exclusivement* de phonèmes, les allophones n'émergeant qu'en tant que formes de surface (Bybee, 2001 : 36). Au regard d'autres courants de phonologie, une représentation sous-jacente strictement phonémique n'est cependant pas la seule qui puisse être établie. En effet, si la plupart des théories reconnaissent (au moins) deux niveaux de représentation, elles diffèrent par les règles dérivationnelles et les représentations qu'elles utilisent (Giegerich, 1992 : 194).

La phonologie traditionnelle peut nous permettre de relever la distinction et l'aspect contrastif existant entre les variantes traditionnelles et les CPC mais ne permet pas de dériver un phonème à partir d'un autre. Pour rendre compte de la relation qui unit les formes traditionnelles et les CPC, il faut utiliser un modèle plus puissant, comme celui de la phonologie générative. Il n'a jusqu'à présent pas été possible de rendre compte de façon satisfaisante de l'interaction entre morphologie et phonologie en ce qui concerne les CPC. La phonologie générative permet une autre analyse dans la mesure où morphologie et phonologie sont intimement liées dans ce modèle.

4.3 La phonologie générative : quelles formes sous-jacentes et quelles règles pour les CPC ?

4.3.1 Principes généraux de la phonologie générative

Dans l'histoire de la discipline, la phonologie générative marque le véritable départ vers une méthode déductive, plutôt qu'inductive¹. En réalité, « la phonologie générative est la sous-partie d'une grammaire générative qui traite de la structure phonique du langage » (Durand, 2005 : 70). Fondée par Chomsky (1957), la grammaire générative a pour but de rendre compte de la connaissance inconsciente qui permet d'expliquer la connaissance qu'un locuteur a de sa langue (Carr, 1993 : 98), c'est-à-dire d'expliquer le fonctionnement la grammaire interne des locuteurs². En d'autres termes, l'objectif de Chomsky est d'établir des théories formelles du langage permettant d'éclairer le fonctionnement des langues vivantes. Il s'agit bien là d'une méthode déductive, à l'opposé de la méthode inductive empirique qui caractérise, par exemple, le structuralisme. A ce propos, Ruwet (1967 : 16) écrit que « pour Chomsky, la linguistique, traditionnelle et structurale, a d'ores et déjà accumulé suffisamment de connaissances pour qu'il soit permis de dépasser les stade purement classificatoire, et de commencer à élaborer des modèles hypothétiques explicites des langues et du langage ».

En préambule, il convient donc de situer la phonologie générative au sein de la grammaire générative. Considérons la définition suivante (Lyche, 2005 : 210) :

Dans le modèle standard de la grammaire générative dite classique, le moteur de la grammaire se situe dans la composante syntaxique alors que la composante phonologique joue un rôle plus périphérique, spécifiant la relation entre les formes sous-jacentes, qui sont le produit de la composante syntaxique, et les formes phonétiques de surface. La mise en relation entre ces deux séries de formes est effectuée à l'aide de règles phonologiques, au coeur de la composante, qui opèrent des transformations sur les formes sous-jacentes.

¹ Ce virage a, en fait, déjà été amorcé par Hjelmslev (1939), qui explique en substance que « la méthode inductive, qui va des faits - en l'occurrence de la *substance* phonique - à la forme, est loin d'être la seule valable » (cité dans Léon, Schogt & Burstynsky, 1977 : 66).

² Par *grammaire* des locuteurs, on entend l'ensemble des règles qui leur permettent produire et de comprendre un nombre illimité d'énoncés. (Chomsky & Halle, 1968 : 249).

Les formes sous-jacentes sont donc directement issues de la syntaxe, et ce, sous forme de morphèmes. Il s'ensuit que la phonologie générative ne reconnaît pas de niveau de représentation morphophonémique, la morphologie étant en fait intégrée à la phonologie. Ainsi, Duchet (1998 : 45) note « le caractère autant morphologique que phonétique de cette théorie phonologique » dans la mesure où celle-ci « donne une structure aux morphèmes d'une langue et fournit les règles qui s'y appliquent ». En conséquence, les représentations phonologiques ont « un caractère autant morphologique que strictement phonologique. En effet, en phonologie, comme en syntaxe, la grammaire générative se caractérise comme un effort pour découvrir sous les formes observables des régularités profondes. Mais ces régularités sont le plus souvent d'ordre morphologique » (Duchet, 1998 : 88). Il en résulte que la phonologie générative postule l'existence d'une représentation mentale unique pour chaque morphème (Bybee, 2001 : 36) dont les alternances peuvent être expliquées par l'application des règles.

La phonologie générative n'admet donc qu'un seul niveau au dessous du niveau phonétique (Carr, 1993 : 97-98). Ce niveau de représentation mentale est celui des formes sous-jacentes (FSJ), qui peuvent être extrêmement abstraites. Le niveau phonétique est quant à lui plutôt appelé niveau de surface. Les deux niveaux sont reliés par des règles phonologiques pouvant produire des segments allophoniques ou phonémiques, ce qui différencie la phonologie générative d'une phonologie traditionnelle, ainsi que le résume Carr (1993 : 98) :

The idea is that the physical sounds we hear and can transcribe are, as it were, the tip of the iceberg: underneath lie the more abstract sorts of representation with which we perceive speech sounds, and a highly organised system of rules. We will refer to the rules, whether they yield allophonically or phonemically distinct segments, simply as phonological rules; that is, we are abandoning phonemic theory.

Une séquence de plusieurs règles peut être nécessaire pour établir le processus de dérivation, ce qui donne naissance à des représentations segmentales intermédiaires (entre le niveau sous-jacent et le niveau de surface) qui n'existent pas en phonologie traditionnelle, l'allophone y étant dérivé à partir du phonème à l'aide d'une règle unique (Giegerich, 1992 : 300). Dès lors que plusieurs règles sont utilisées, l'analyse générative doit les ordonner d'une certaine façon (cf.

section 4.3.2.2). Une autre différence majeure est que certains segments sous-jacents sont effacés (on parle de *règles d'effacement*). Cela va à l'encontre du principe phonémique, selon lequel tout segment de surface doit correspondre à un segment au niveau sous-jacent. Les règles peuvent également avoir des exceptions lexicales dans le modèle génératif (Giegerich, 1992 : 300).

A partir de ces principes généraux, on perçoit comment la phonologie générative permet une analyse différente des CPC. Elle permet en effet de rendre compte de la dérivation d'un phonème à partir d'un autre (ex : /s/ → /ʃ/). De plus, les règles d'effacement permettent d'expliquer la transformation d'une FSJ à deux segments en une forme de surface à un segment, comme cela est le cas pour les items comme *assume* et *presume* (/sj/ → /ʃ/ ; /zj/ → /ʒ/). Enfin, il existe un grand nombre d'exceptions lexicales à la palatalisation contemporaine (cf. étude de corpus).

En revanche, la phonologie générative ne permet pas de rendre compte, au niveau profond, de la variation inhérente aux CPC. Puisque cette théorie implique une FSJ unique pour chaque morphème, elle nous contraint à choisir une représentation phonologique unique pour chaque morphème dans les items qui contiennent potentiellement des CPC. En d'autres termes, l'opposition /'tju:n/ vs. /'tʃu:n/ n'existe pas au niveau sous-jacent.

Nous allons à présent approfondir l'analyse des CPC dans le cadre d'un modèle particulier de phonologie générative. Il s'agit du modèle fondateur présenté dans *The Sound Pattern of English* (Chomsky & Halle, 1968). « Cet ouvrage au titre habituellement abrégé en SPE définit ce que l'on appelle souvent la phonologie générative classique ou standard, par opposition à de nombreux modèles élaborés en réaction à diverses thèses avancées dans SPE » (Durand, 2005 : 70).

4.3.2 Les CPC et le modèle SPE¹

4.3.2.1 Quelques principes du modèle SPE

Dans le sens de SPE, nous utiliserons le terme *forme sous-jacente* (désormais systématiquement abrégé en FSJ) pour désigner la représentation du niveau profond. Nous garderons dorénavant l'expression *représentation phonologique* pour faire référence au concept générique des unités profondes ou à une conception de celles-ci autre que celle développée dans SPE.

Selon la phonologie traditionnelle, le phonème est une unité abstraite. Le modèle SPE entraîne la représentation profonde d'un item ou d'un morphème à un niveau d'abstraction encore supérieur, pouvant être totalement éloigné des réalisations de surface de celui-ci, et entièrement dissocié des faits phonétiques (SPE : 44-50). Viel (2003 : 54) qualifie d'ailleurs les FSJ « d'êtres phonologiques abstraits, ou plus exactement immatériels ». Puisque chaque morphème a une forme unique dans le lexique et que toutes les prononciations effectives sont dérivées de cette forme, il s'ensuit que le morphème sous-jacent peut être extrêmement abstrait et ne correspondre à aucune des réalisations effectivement rencontrées dans le discours sous la forme d'allomorphes (Välímää-Blum, 2005 : 40).

Avant d'aller plus loin, il convient de clarifier les termes utilisés et d'expliquer les relations entre le lexique, les morphèmes et les FSJ. Le lexique est constitué de « l'ensemble des signifiants qu'il est impossible de dériver d'une autre forme à l'aide de règles phonologiquement motivées ; les éléments de cet ensemble sont des formes dites sous-jacentes » (Brandão de Carvalho, Nguyen & Wauquier, 2010 : 118). Quant à la relation entre les morphèmes et le lexique, Carr (1993 : 103) l'explique ainsi :

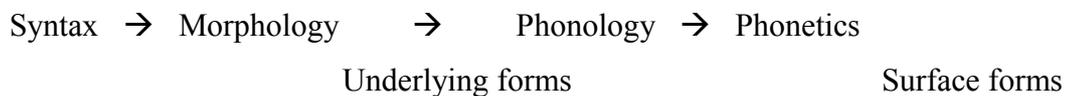
We will assume that morphemes are stored in a kind of memory bank which we will call the lexicon. It is from the lexicon that speakers retrieve the morphemes of the language.

¹ Selon un usage courant, nous utilisons l'abréviation SPE pour *The Sound Pattern of English* (Chomsky & Halle, 1968).

Le niveau sous-jacent ne contient que des informations non prévisibles par des règles phonologiques (SPE : 12). Pour tout morphème, SPE postule donc une forme sous-jacente unique dans le lexique à partir de laquelle toutes les réalisations de surface sont dérivées par l'application de règles. Ce sont les règles phonologiques et les formes de surface qui peuvent varier (cf. section 4.3.2.2), non les FSJ. Cette invariance des FSJ est valable à la fois en synchronie et en diachronie, les FSJ étant résistantes au changement historique (Durand & Laks, 2002 : 28). Il n'y a donc pas d'alternance morphologique et/ou lexicale au niveau profond.

En résumé, SPE postule des FSJ uniques, issues de la syntaxe et constituant des morphèmes. Les règles phonologiques s'appliquent à ces FSJ pour produire les formes de surface. L'ensemble de ces processus peut être illustré par le schéma suivant (Odden, 2005 : 71) :

Schéma 58 : processus en jeu dans la grammaire générative



Dans SPE, les règles phonologiques sont souvent exprimées sous forme de traits distinctifs. Les segments sont en effet conçus comme des faisceaux de traits. La notation par phonèmes n'est alors plus qu'un raccourci pouvant présenter des avantages pratiques en se montrant économique. Ainsi, « on n'utilisera la notation /i/ par exemple que par commodité d'écriture. /i/ n'est plus qu'une abréviation du paquet de traits distinctifs qui entrent dans sa composition » (Adamczewski & Keen, 1973 : 68). Les traits distinctifs de SPE ont une nature plus articulatoire qu'acoustique, s'écartant en cela de ceux proposés plus tôt par Jakobson (cf. tableau du système des traits distinctifs de l'anglais proposé dans SPE, annexe 7). Considérons par exemple l'item *stop* (noté /stɒp/, conformément à une certaine pratique américaine). La correspondance entre segments et traits peut être représentée sous forme de squelette, comme suit :

s	t	ɔ	p
- vocalique	- vocalique	+ vocalique	- vocalique
+ consonantique	+ consonantique	- consonantique	+ consonantique
- haut	- haut	- haut	- haut
- arrière	- arrière	+ arrière	- arrière
- bas	- bas	+ bas	- bas
+ antérieur	+ antérieur	- antérieur	+ antérieur
+ coronal	+ coronal	- coronal	- coronal
- voisé	- voisé	+ arrondi	- voisé
+ continu	- continu	- tendu	- continu
- nasal	- nasal		- nasal
+ strident	- strident		- strident

Dans la notation SPE, les segments sont sous-spécifiés en traits distinctifs. Ne sont en effet notés que les traits nécessaires à l'identification du segment, à l'exclusion des traits redondants. Ces traits permettent de distinguer les unités sous-jacentes entre elles. Ce principe revêt une importance particulière pour la palatalisation. En effet, l'assimilation qui caractérise ce processus n'intervient qu'au niveau d'un nombre restreint de traits, ce qui doit clairement apparaître dans les règles (cf. section 4.3.3.2).

Le terme de *règles* a un sens très éloigné de ce qui est entendu par « règles grammaticales » dans le cadre d'une vision prescriptive de la langue. McMahon (2002 : 47) définit le terme de la façon suivante :

Phonological rules are not rules in one of the common everyday English meanings of that word; they are not regulations, which spell out what *must* happen. Instead, they are formal descriptions of what *does* happen, for speakers of a particular variety of a particular language at a particular time. Some phonological rules may also state what *sometimes* happen.

Outre la définition du terme tel qu'il est entendu par Chomsky et Halle, ce qui est intéressant pour les CPC dans la citation est la variation qu'elle implique. Ainsi, les règles peuvent changer en fonction des locuteurs, ainsi que de la variété d'anglais et de l'époque considérées. Puisque la variation est attestée en surface mais qu'elle ne peut pas concerner les FSJ, il s'ensuit qu'elle doit être expliquée par les règles. Il s'agit donc de proposer autant de dérivations qu'il y a de variantes de surface. Pour une transformation donnée, plusieurs règles peuvent intervenir au cours du processus de dérivation. Chaque règle donne lieu à une

forme intermédiaire (entre FSJ et forme de surface) et « nourrit » la règle qui suit (on parle de rapport de type *feeding* entre les deux règles), dans le sens où cette dernière opérera sur la forme intermédiaire produite par la règle précédente. Il y a donc nécessité d'ordonner les règles d'une certaine manière pour aboutir à une certaine forme de surface (SPE : 60). Ainsi, dans un mot comme *tune*, il n'est pas possible de postuler une règle d'effacement de /j/ avant de poser une règle de palatalisation par le yod. Les règles doivent obligatoirement se succéder dans le sens inverse.

La variation à l'échelle de l'individu ou de la variété peut éventuellement être expliquée par un ordre des règles différent. En effet, « la grammaire de chaque langue comprend un ensemble de règles ordonnées de manière séquentielle qui lui sont spécifiques, et les relations existant entre deux variétés de langue, deux dialectes, suffisamment proches pour arborer les mêmes représentations sous-jacentes, sont exprimés à travers l'ordre prescrit. » (Lyche, 2005 : 211). Cette remarque s'applique bien à des variétés qui ne se résument pas à des critères géographiques. Ainsi, une modification dans les règles permet également d'expliquer les facteurs de variation sociolinguistique et les effets qui en sont la résultante. Pour les locuteurs qui ont la palatalisation contemporaine dans leur grammaire, la réalisation ['tju:n] peut être perçue comme très marquée et réservée à un style extrêmement soigné. Le contraire est vrai des locuteurs chez qui la palatalisation contemporaine n'est pas effective.

Outre la variation synchronique, les règles permettent également d'expliquer l'évolution des sons dans le temps. En effet, SPE rend compte du changement par l'addition de nouvelles règles. Alors que les formes sous-jacentes des items restent les mêmes, leur forme phonétique est modifiée sous l'effet des nouvelles règles (SPE : 249-250). Chomsky et Halle laissent tout de même entendre que l'apparition d'une nouvelle règle peut à terme entraîner une modification au niveau sous-jacent :

In our approach (...) a rule that is added to the grammar may continue to function for many generations without causing changes in the lexical representations. (SPE : 251)

Chomsky et Halle citent ensuite un exemple de changement vocalique au cours de la période moyen-anglaise (SPE : 253-254). Selon les auteurs, cette évolution a pour conséquence une entrée dans le lexique de certains items comportant des voyelles différentes (SPE : 254).

Nous venons de faire part d'une certaine invariance historique des FSJ dans le modèle SPE. Duchet (1998 : 91) explique que la phonologie générative privilégie dans la FSJ d'un item « les relations qu'il entretient (...) avec son origine historique (...). En un sens, la phonologie générative permettra de mieux expliquer le passé d'une forme phonique (...) dans la mesure où le passé survit dans la morphologie ». Les règles agissent donc sur les FSJ pour produire des formes de surface en synchronie. En conséquence, des réalisations différentes sont produites à des périodes différentes malgré l'invariance historique des FSJ. Par ailleurs, Duchet (1998 : 90) note une certaine « abstraction alphabétique » inhérente aux FSJ. Celle-ci « apparaît encore dans les alternances morphologiques ». Par conséquent, « les graphies sont souvent des pistes intéressantes pour la phonologie générative ». Viel (2003 : 55) remarque quant à lui que l'orthographe anglaise, si elle est loin d'être un bon modèle au plan phonétique, est en revanche « quasi-optimale pour la phonologie ». Etant souvent la marque de prononciations anciennes, l'orthographe peut ainsi être un bon indicateur des FSJ.

Voyons à présent comment il est possible d'analyser les mots pouvant contenir des CPC à la lumière des caractéristiques du modèle SPE que nous venons de détailler. Pour ce faire, les FSJ proposées doivent être invariantes, abstraites, éloignées des réalisations de surface et proches des formes orthographiques des items considérés. Il faut également postuler des règles transformationnelles en tenant compte de la sous-spécificité en traits du modèle.

4.3.2.2 Les CPC dans le cadre du modèle SPE

Dans la mesure où elles s'inscrivent dans un changement en cours et vont ainsi à l'encontre de l'invariance morphémique postulée par Chomsky et Halle,

les palato-alvéolaires caractéristiques des CPC ne peuvent pas appartenir pas aux FSJ. Les formes « historiques », quant à elles, ne contiennent pas de palatalisation (ex : *nature* /natyr/ puis /na:tju:r/ cf. chapitre 1). Par ailleurs, l'orthographe des items considérés (notamment les graphies avec <j> ou <s>) ne porte pas en elle les marques d'une quelconque palatalisation. Dans la mesure où les FSJ entretiennent des relations avec les formes historiques des items considérés, tout en étant proches des formes orthographiques de ceux-ci, tout porte à penser que les variantes traditionnelles avec /j/ et /s/ sont plus conformes aux FSJ que les formes palatalisées. En suivant le modèle SPE¹, et en nous inspirant des divers exemples qui sont proposés dans l'ouvrage de Chomsky et Halle, nous postulons les FSJ suivantes², parfois assez éloignées des formes de surface :

- <i>tune</i>	/tune/
- <i>dune</i>	/dune/
- <i>assume</i>	/æsume/
- <i>presume</i>	/prizume/
- <i>student</i>	/student/
- <i>strong</i>	/strong/
- <i>stop</i>	/stop/
- <i>score</i>	/scor/
- <i>grocery</i>	/grɔseri/

En nous inspirant du modèle SPE, nous proposons à présent l'analyse phonologique d'items pouvant présenter une palatalisation contemporaine. Ces mots sont les mêmes que ceux pour lesquels nous avons précédemment fourni des descriptions articulatoires (cf. section 2.3.1.2). Ils ont vocation à représenter chacun des quatre environnements dans lesquels la palatalisation contemporaine peut être effective. Pour la plupart des mots, nous proposons plusieurs analyses, correspondant aux différentes formes de surface.

¹ Dans cette section, nous gardons toutefois des transcriptions s'appuyant sur les symboles de l'API, alors que Chomsky et Halle utilisent le système de notation Trager & Smith.

² Nous n'indiquons pas l'accent lexical dans les FSJ, le placement de celui-ci étant le résultat de règles (cf. SPE : 240). Pour plus de clarté, et parce que l'accentuation n'est pas notre propos, nous n'intégrons pas ces règles aux processus dérivationnels proposés dans cette section.

ASSUME : FSJ /æsume/

* Premier cas, réalisation de surface [ə'su:m] : Le traitement proposé est valable pour les locuteurs chez qui l'élision du yod est la norme (par exemple, la vaste majorité des locuteurs de variétés nord-américaines, comme le GA).

a/ Le noyau vocalique léger /u/ devient lourd¹ (le segment est alors noté /U/ dans SPE) lorsqu'il est placé devant une structure syllabique consonne + voyelle, en vertu de la règle [1], énoncée dans SPE.

[1] u → U / _____ CV (SPE : 46)

Représentation intermédiaire 1 : æsUme²

b/ La voyelle finale /e/ est effacée lorsqu'elle est en position finale, selon la règle [2], énoncée dans SPE.

[2] e → Ø / _____ # (SPE : 45)

Forme de surface : [ə'su:m]

* Deuxième cas, réalisation de surface [ə'sju:m] : Le traitement proposé est valable pour les locuteurs dont le discours ne présente ni élision du /j/, ni palatalisation contemporaine (par exemple, les locuteurs de variétés britanniques traditionnelles).

a/ La voyelle d'arrière /u/ est désarrondie dans certains contextes et devient ce que Chomsky et Halle (SPE : 194) qualifient de voyelle d'arrière désarrondie selon la règle [3], énoncée dans SPE.

¹ Il y a en fait passage d'une syllabe légère (avec une structure en CV) à une syllabe lourde (avec une structure en CVV). La voyelle longue /u:/ est en effet composée de deux mores, d'où la notation CVV, alors que [ʊ] (/u/ au niveau sous-jacent) est composé d'une seule more (cf. Montreuil, 2001 : 43).

² Conformément à la notation adoptée dans SPE, nous n'utilisons ni barres obliques, ni crochets pour transcrire les formes intermédiaires.

[3] u → [- round] in some context (SPE : 194)
 Représentation intermédiaire 1 : æsɪme

b/ Le désarrondissement de la voyelle bloque la règle de diphtongaison par changement vocalique par laquelle /u/ devient /au/ lorsque /u/ est en position accentuée (ex : *house* : /hus/ → /haus/ ; cf. SPE : 181). Il y a ensuite insertion de la glissée /j/ devant la voyelle d'arrière tendue, désarrondie et haute, selon la règle [4], énoncée dans SPE.

[4] ∅ → j _____ (SPE : 194)

+ tense
- round
+ high
+ back
V

Représentation intermédiaire 2 : æsjɪme

c/ Il y a ensuite arrondissement de la voyelle d'arrière désarrondie, selon la règle [5], énoncée dans SPE.

[5] ɪ → [+ round] (SPE : 194)
 Représentation intermédiaire 3 : æsjume

d/ Le noyau vocalique léger /u/ devient lourd en vertu de la règle [1]. C'est à ce moment-là que le placement de l'accent primaire intervient.

Représentation intermédiaire 1 : æsjUme

e/ N'étant ni accentuée, ni tendue, la voyelle initiale est réduite, en vertu de la règle [6], énoncée dans SPE.

$$[6] \quad \begin{bmatrix} - \text{stress} \\ - \text{tense} \\ \text{V} \end{bmatrix} \rightarrow [\emptyset] \quad (\text{SPE : 111})$$

Représentation intermédiaire 3 : əsjUmə

f/ La voyelle finale /ə/ est effacée, selon la règle [2].

Forme de surface : [ə'sju:m]

Les deux parcours ayant permis d'aboutir respectivement aux formes de surface [ə'su:m] et [ə'sju:m] sont très différents l'un de l'autre. Les règles peuvent ainsi paraître postulées par le linguiste de manière arbitraire et ordonnées de la façon qui convient le mieux à celui-ci pour passer des FSJ aux formes de surface. Des constatations de ce genre ont mené à un certain nombre de reproches vis-à-vis du modèle SPE (cf. section 4.4.1).

* Troisième cas, réalisation de surface [ə'sju:m] : Le traitement proposé s'applique en cas de palatalisation contemporaine.

a/ Les étapes a, b, c, d, e, f de l'exemple précédent sont répétées pour aboutir à la représentation intermédiaire əsjUm.

b/ SPE propose la règle de palatalisation [7] :

$$[7] \quad \begin{bmatrix} - \text{son} \\ + \text{cor} \end{bmatrix} \rightarrow \begin{bmatrix} - \text{ant} \\ + \text{strid} \end{bmatrix} / \text{ — } \begin{bmatrix} - \text{back} \\ - \text{voc} \\ - \text{cons} \end{bmatrix} \begin{bmatrix} - \text{cons} \\ - \text{stress} \end{bmatrix} \quad (\text{SPE : 230})$$

D'après cette règle, les occlusives et les fricatives (qui sont classifiées comme coronales et non sonantes dans SPE) sont palatalisées (perdant de ce fait leur trait d'antériorité et devenant stridentes) devant un segment non-arrière, non vocalique et non consonantique (c'est-à-dire nécessairement /j/), suivi d'un

second segment non consonantique en position non accentuée. Ainsi, le [z] / est palatalisé en [ʒ] dans des items comme *division* ; le [s] est palatalisé en /ʃ/ dans des items comme *logician, musician, controversial, partial, prohibition* (SPE : 230). Cette règle permet également de rendre compte de la palatalisation de [t, d] en [tʃ, dʒ] dans des items comme *actual, gradual*. Elle permet donc de rendre compte de la palatalisation par le yod après /s, z/ et de la coalescence par le yod après /t, d/ en position inaccentuée. Le processus de palatalisation n'a pas lieu si /s, z, t, d/ sont suivis d'une voyelle (et non de /j/) comme dans *satiety*. Chomsky et Halle (SPE : 230) écrivent que le processus est également bloqué si le /j/ est suivi d'une voyelle en position accentuée, comme c'est le cas dans *perpetuity*.

Cette règle ne permettant pas de rendre compte de la palatalisation par le yod après /s, z/ ou de la coalescence par le yod après /t, d/ en position accentuée, nous proposons la règle [7 bis]¹ suivante, qui ne spécifie pas l'accentuation de la syllabe suivant la palatalisation :

$$[7 \text{ bis}] \begin{bmatrix} - \text{son} \\ + \text{cor} \end{bmatrix} \rightarrow \begin{bmatrix} - \text{ant} \\ + \text{strid} \end{bmatrix} / \text{---} \begin{bmatrix} - \text{back} \\ - \text{voc} \\ - \text{cons} \end{bmatrix} \begin{bmatrix} - \text{cons} \end{bmatrix}$$

Représentation intermédiaire : əʃjʊme

c/ Le /j/ est effacée suivant la règle [8], formulée dans SPE.

$$[8] \begin{bmatrix} - \text{cons} \\ + \text{voc} \end{bmatrix} \rightarrow \emptyset / \begin{bmatrix} + \text{cor} \\ - \text{ant} \\ - \text{sonor} \end{bmatrix} \text{---} \quad (\text{SPE : 231})$$

Forme de surface : [ə'ʃu:m]

¹ Par souci de cohérence avec les règles tirées de SPE, nous proposons une notation anglaise des traits distinctifs.

PRESUME : FSJ /prizume/

Pour les mêmes raisons que celles données pour l'item *assume*, la FSJ /prizume / contient un /e/ final.

* Premier cas, réalisation de surface [prɪ'zu:m] : Le traitement proposé est en tout point identique à celui décrit précédemment pour *assume*. La règle [1] aboutit à la représentation intermédiaire æsUme. La règle [2] permet de dériver la forme de surface [prɪ'zu:m].

* Deuxième cas, réalisation de surface [prɪ'zju:m]

- a/ Représentation intermédiaire prizɛme suite à l'application de la règle [3].
- b/ Représentation intermédiaire prizɟɛme suite à l'application de la règle [4].
- c/ Représentation intermédiaire prizjume suite à l'application de la règle [5].
- d/ Représentation intermédiaire prizjUme suite à l'application de la règle [1].
- e/ Forme de surface [prɪ'zju:m]¹ suite à l'application de la règle [2].

* Troisième cas, réalisation de surface [prɪ'zu:m]

- a/ Les étapes a, b, c, d du traitement précédent sont répétées.
- b/ Représentation intermédiaire prizjUme suite à l'application de la règle [7 bis].
- c/ Représentation intermédiaire prizUme suite à l'application de la règle [8].
- d/ Forme de surface [prɪ'zu:m] suite à l'application de la règle [2].

¹ Chomsky et Halle (SPE : 111) précisent que, à une voyelle /i/ sous-jacente, deux formes de surface peuvent correspondre : [i] ou [i] relâché dans certaines positions (soit, nous interprétons, une voyelle de type [ɪ]). Ils ne détaillent pas davantage, estimant :

« It is a fairly trivial matter to adjust the rules to give either phonetic output ».

DUNE : FSJ /dune/

Notons que Chomsky et Halle (SPE : 220) proposent la FSJ /duke/ pour l'item *duke*, phonologiquement et phonétiquement très proche de *dune*.

* Premier cas, réalisation de surface ['du:n]

a/ Représentation intermédiaire dUne après application de la règle [1].

b/ Forme de surface ['du:n] après application de la règle [2].

* Deuxième cas, réalisation de surface ['dju:n]

a/ Représentation intermédiaire dɛne après application de la règle [3].

b/ Représentation intermédiaire djɛne après application de la règle [4].

c/ Représentation intermédiaire djune après application de la règle [5].

d/ Représentation intermédiaire djUne après application de la règle [1].

e/ Forme de surface ['dju:n] après application de la règle [2].

* Troisième cas, réalisation de surface ['dʒu:n]

a/ Les étapes a, b, c du traitement précédent sont répétées.

b/ Représentation intermédiaire djUne après application de la règle [1].

c/ Représentation intermédiaire dʒjUne suite à l'application de la règle [7 bis].

d/ Représentation intermédiaire dʒUne suite à l'application de la règle [8].

e/ Forme de surface ['dʒu:n] après application de la règle [2].

TUNE : FSJ /tune/

* Premier cas, réalisation de surface ['tu:n]

- a/ Représentation intermédiaire tUne après application de la règle [1].
- b/ Forme de surface ['tu:n] après application de la règle [2].

* Deuxième cas, réalisation de surface ['tju:n]

- a/ Représentation intermédiaire tɛne après application de la règle [3].
- b/ Représentation intermédiaire tjɛne après application de la règle [4].
- c/ Représentation intermédiaire tjune après application de la règle [5].
- d/ Représentation intermédiaire tjUne après application de la règle [1].
- e/ Forme de surface ['tju:n] après application de la règle [2].

* Troisième cas, réalisation de surface ['tʃu:n]

- a/ Les étapes a, b, c du traitement précédent sont répétées.
- b/ Représentation intermédiaire tjUne après application de la règle [1].
- c/ Représentation intermédiaire tʃjUne suite à l'application de la règle [7 bis].
- d/ Représentation intermédiaire tʃUne suite à l'application de la règle [8].
- e/ Forme de surface ['tʃu:n] après application de la règle [2].

STUDENT : FSJ /student/

* Premier cas, réalisation de surface ['stu:dənt]

- a/ Représentation intermédiaire stUdent après application de la règle [1].
- b/ Forme de surface ['stu:dənt] après application de la règle [6].

* Deuxième cas, réalisation de surface ['stju:dənt]

- a/ Représentation intermédiaire stɛdent après application de la règle [3].
- b/ Représentation intermédiaire stjɛdent après application de la règle [4].

- c/ Représentation intermédiaire stjudent après application de la règle [5].
 d/ Représentation intermédiaire stjUdent après application de la règle [1].
 e/ Forme de surface ['stju:dənt] après application de la règle [6].

* Troisième cas, réalisation de surface ['ftju:dənt]¹

- a/ Les étapes a , b, c, d du traitement précédent sont répétées
 b/ Représentation intermédiaire stjUdənt après application de la règle [6].
 c/ Nous proposons la règle [9]², par laquelle le /s/ est palatalisé devant /t/ et un deuxième segment qui doit être /j/ ou /r/. Ce deuxième segment est composé des traits non-arrière, non-bas et non antérieur. A ces traits issus du modèle SPE, nous ajoutons un trait d'approximation ([+ appr]). Ensemble, ces quatre traits désignent forcément l'une des deux approximantes /j/ ou /r/, l'approximant /w/ étant exclu par l'attribution du trait non-arrière.

$$[9] \quad s \rightarrow \left[\begin{array}{l} - \text{ant} \\ + \text{strid} \end{array} \right] / \text{ ——— } t \left[\begin{array}{l} - \text{back} \\ - \text{low} \\ - \text{ant} \\ + \text{appr} \end{array} \right]$$

Forme de surface ['ftju:dənt]

Les derniers items restant à considérer (*strong*, *stop*, *score* et *grocery*) proposent moins de variantes de surface et ne présentent pas les mêmes phénomènes de yod. En conséquence, nous en proposons un traitement plus succinct, visant principalement à expliquer le passage d'une forme intermédiaire avec alvéolaire à une forme de surface avec palato-alvéolaire, à partir de la forme sous-jacente postulée plus haut. Nous mettons donc moins l'accent sur la façon dont les formes intermédiaires sont générées.

¹ Pour les locuteurs ayant ['ftju:dənt] en forme de surface (ex : les locuteurs américains qui palatalisent l'agrégat /st/), se référer à la palatalisation de l'item *stop*.

² Par souci de cohérence avec les règles tirées de SPE et citées précédemment, nous proposons une notation anglaise des traits distinctifs.

STRONG : FSJ /strong/ > forme de surface ['ʃtrɒŋ]

A partir d'une forme intermédiaire strɒŋ, la fricative alvéolaire est palatalisée en vertu de la règle [9].

Forme de surface ['ʃtrɒŋ]

STOP : FSJ /stop/ > forme de surface ['ʃtɒp]

En l'absence d'un assimilateur évident (comme les consonnes approximantes définies en [9]), et dans la mesure où ce type de palatalisation est beaucoup moins fréquent que celui des agrégats /str/ et /stj/ (cf. étude de corpus), nous proposons deux règles différentes pour la palatalisation de /str/ et /stj/, d'une part, et celle de /st/, d'autre part. La règle [10] permet ainsi de rendre compte de la palatalisation de /s/ devant /t/. A partir d'une représentation intermédiaire stɒp, la fricative alvéolaire sourde est palatalisée.

[10] s → $\left[\begin{array}{c} - \text{ant} \\ + \text{strid} \end{array} \right] / \text{---} \text{t}$

Forme de surface ['ʃtɒp]

SCORE : FSJ /scor/ > forme de surface ['ʃkɔ:]

A partir d'une forme intermédiaire skor¹, dérivée depuis la FSJ à partir de la règle de l'allongement de /o/ devant /r/, la règle [11] de palatalisation de /s/ devant /k/ prend effet chez certains locuteurs. Rappelons que ceux-ci ne sont que peu nombreux à avoir cette règle dans leur grammaire.

¹ Bien évidemment, une règle d'effacement du /r/ post-vocalique prend effet chez les locuteurs dont l'anglais n'est pas rhotique.

$$[11] \quad s \quad \rightarrow \quad \left[\begin{array}{c} - \text{ant} \\ + \text{strid} \end{array} \right] / \text{---} \quad k$$

Forme de surface ['fkɔ:]

GROCERY : FSJ /grɔseri/ > forme de surface ['grəʊfri]

A partir d'une forme intermédiaire grəʊsri, obtenue à partir d'une règle de tension de /ɔ/, puis de diphtongaison (SPE : 200), ainsi que de la règle de réduction vocalique [6] et d'une règle d'élision du schwa, le /s/ est palatalisé devant /r/, par l'intermédiaire de la règle [12].

$$[12] \quad s \quad \rightarrow \quad \left[\begin{array}{c} - \text{ant} \\ + \text{strid} \end{array} \right] / \text{---} \quad r$$

Forme de surface ['grəʊfri].

4.3.2.3 Les CPC et la phonologie générative : bilan

La confrontation des CPC au modèle SPE permet d'aboutir à une conclusion générale à l'opposée de celle qui ressortait de l'étude des CPC par le prisme de la phonologie traditionnelle. En effet, si les palato-alvéolaires caractéristiques de la palatalisation contemporaine relevaient indiscutablement du niveau profond d'après le principe phonémique, elles appartiennent nécessairement au niveau de surface si l'on suit la phonologie générative. Par une succession de règles et de formes intermédiaires, le modèle SPE nous a permis de dériver des phonèmes à partir de FSJ invariantes et abstraites. Ces FSJ sont la marque d'un lien avec les variantes traditionnelles des items considérés, ainsi qu'avec l'orthographe de ceux-ci. La morphologie est intégrée à la phonologie dans le modèle SPE mais celui-ci ne reconnaît pas d'alternance au niveau sous-jacent, d'où l'invariance morphologique et lexicale au niveau profond. C'est en

partie sur ce dernier point que le modèle intégratif proposé dans cette étude (cf. section 4.5) s'écartera de la théorie SPE.

4.3.2.4 SPE et cognition

Dans le chapitre 2, nous avons proposé, entre autres, un modèle cognitif de changement des sons (cf. section 2.4.3). Si la linguistique cognitive est souvent opposée au modèle génératif (Taylor, 1996 ; Välimaa-Blum, 2005, cf. section 4.4.2), le lien entre SPE et cognition est évident si l'on se réfère à la composante du langage de la grammaire universelle de Chomsky¹. Ainsi, Durand et Laks (2002 : 25) écrivent que :

The link with cognition is seen as direct : Universal Grammar is part of the innate language faculty which, barring accidents, characterizes human beings (...) Thus, from the point of view of SPE, children will, for instance, know tacitly that the noises they hear are decomposable into segments, that these segments must be composed of distinctive features belonging to the universal inventory (and not to be rediscovered *ad hoc*), and that the distance between their phonetic percepts and stored forms is attributable to the fact that the phonological component specifies two levels of representations related by transformations.

Chomsky (1971 : 12) explique d'ailleurs que sa théorie est mentaliste, au sens technique de ce mot, puisqu'elle s'attache à découvrir une réalité mentale sous-jacente au comportement linguistique effectif. Néanmoins, ce qui différencie SPE des modèles proprement cognitivistes est la reconnaissance par ces derniers d'une relation dynamique entre toutes les composantes de la cognition humaine (Välimaa-Blum, 2005 : 2), alors que la grammaire générative postule l'existence d'une composante linguistique autonome. Rappelons la définition de la linguistique cognitive donnée par Taylor (1996 : ix) :

Whereas generativists regard knowledge of language as an autonomous component of the mind, independent, in principle, from other kinds of knowledge and from other cognitive skills, cognitivists posit an intimate, dialectic relationship between the structure and function of language on the one hand, and non-linguistic skills and knowledge on the other.

Le modèle intégratif que nous proposerons pour clore ce chapitre (cf. section 4.5) se démarquera du modèle SPE par la reconnaissance d'une interaction

¹ Il est postulé que le cerveau humain est doté d'une composante innée qui contient spécifiquement de l'information linguistique (Carr, 2008 : 184). Ainsi, la grammaire universelle « correspond aux structures cognitives innées qui sous-tendent l'acquisition des langues particulières pour les locuteurs natifs » (Durand, 2005 : 70).

entre l'expérience humaine au sens large et la connaissance linguistique. Cela nous permettra d'intégrer, entre autres, une composante sociolinguistique dans le modèle proposé et de rendre compte du changement de son par une modification des représentations phonologiques des locuteurs.

Afin de mieux définir ce modèle intégratif, considérons à présent un certain nombre de théories phonologiques, génératives et non-génératives, qui ont suivi le modèle de Chomsky et Halle.

4.4 Les CPC et les modèles post-SPE

4.4.1 Abstraction des représentations phonologiques, morphologisation et lexicalisation

La plupart des nouvelles théories phonologiques élaborées depuis les années 1970 se font en réaction au modèle génératif traditionnel. Les contestations du modèle SPE peuvent émaner de chercheurs travaillant dans des cadres totalement différents de celui de Chomsky et Halle, comme elles peuvent venir de linguistes se réclamant également de la grammaire générative (Durand, 2005 : 74). Notre but n'est pas de présenter toutes les théories post-SPE mais de cerner ce qui, dans certaines d'entre elles, peut nous permettre d'approfondir la problématique liée au statut des CPC afin de formuler par la suite un modèle permettant une analyse phonologique conforme à toutes les caractéristiques des CPC.

Les critiques du modèle de Chomsky et Halle se cristallisent autour de trois problèmes majeurs : le degré d'abstraction des FSJ, l'ordre des règles prescrit par le linguiste qui permet de postuler des analyses très abstraites et les formes des règles et des représentations (Carr, 1993 : 149). Wells (1982 : 59) considère que les règles de SPE sont trop puissantes. Elles « surgénèrent », ce qui a pour conséquence un manque de clarté dans l'analyse :

I consider them [SPE rules] too powerful: they make possible such a large number of rival alleged underlying patterns that we disappear into a haze of indeterminacy.

Dans la mesure où les FSJ sont parfois très éloignées des formes de surface, il peut paraître déraisonnable de postuler que les locuteurs possèdent des représentations sous-jacentes ne correspondant en rien à ce qui est observable, c'est-à-dire à ce qu'il peuvent effectivement entendre ou produire¹. En outre, SPE postule une FSJ unique pour chaque morphème correspondant à toutes les alternances de surface. N'est-ce pas sous-estimer le rôle du stockage mental chez les locuteurs natifs, le cerveau humain étant capable de stocker une multitude d'informations ? Bybee (2001) cite l'exemple des formes différentes du même morphème dans des items tels que *opaque*, avec [k], et *opacity*, avec [s]. Elle explique que, dans le modèle SPE, toutes les alternances de ce type sont décrites par les règles phonologiques, sans aucune catégorisation. En revanche, d'autres théories génératives, telles que la phonologie naturelle de Stampe (1973) et la phonologie générative naturelle² de Vennemann (1971) et Hooper (1976), proposent d'établir une différence entre les alternances qui sont véritablement conditionnées par des facteurs phonétiques et celles qui sont lexicalisées ou morphologisées³. Ces deux modèles ont été créés en réponse au haut degré d'abstraction proposé dans SPE (Carr, 2008 : 108). La phonologie générative naturelle postule que les locuteurs peuvent mentalement stocker une très grande quantité d'information phonologique, ce qui va dans le sens de représentations phonologiques beaucoup plus proches des formes phonétiques.

Dans la phonologie lexicale de Kiparski (1982), les alternances générales qui sont phonétiquement conditionnées sont issues de processus post-lexicaux (c'est-à-dire de processus de surface, qui relèvent de l'output), alors que les alternances qui ont été lexicalisées ou morphologisées proviennent de règles lexicales (elles appartiennent en cela au niveau profond et relèvent de l'input). Afin d'introduire la phonologie lexicale, Montreuil (2001 : 71) précise qu'il existe « deux types de processus, ceux qui répondent à leur environnement

¹ En défense du modèle SPE et du rôle de la déduction dans l'analyse linguistique, Carr (1993 : 162) écrit : « We cannot get direct access to phonological organisation, because it comes in the form of unconscious knowledge, but we can get access to its *effects* » (italiques dans l'original).

² Duchet (1998 : 45) précise que la phonologie générative naturelle a pour but de contraindre les formulations du phonologue « à une condition de généralité vraie ». Elle rejette les représentations phonologiques n'ayant aucun lien avec les formes de surface.

³ Nous reviendrons en détail sur les phénomènes de lexicalisation et de morphologisation dans la section 4.5.4.

morphologique et lexical et ceux qui sont purement phonétiques ». Les premiers sont donc qualifiés de processus lexicaux et les seconds de processus post-lexicaux. Par ailleurs, les règles post-lexicales peuvent intervenir au sein des mots ou à la frontière des mots et elles ne sont pas obligatoires ; elles revêtent une dimension stylistique (Udema, 2004 : 8). Dans la théorie de la phonologie lexicale, il est traditionnellement considéré que la palatalisation obéit à une règle post-lexicale (Duchet, 1998 : 46 ; Udema, 2004 : 12-14), et ce, que le processus s'applique à l'intérieur des mots ou en frontière de mots. La palatalisation contemporaine relève d'un processus post-lexical dans ce modèle.

En fonction des caractéristiques de la phonologie naturelle, de la phonologie générative naturelle et de la phonologie lexicale recensées ci-dessus, il conviendra néanmoins de se pencher sur les questions de morphologisation et de lexicalisation en lien avec les CPC (cf. section 4.5.4). Ces concepts de morphologisation et de lexicalisation sont liés au processus cognitif de la *catégorisation*.

4.4.2 La phonologie dans le cadre de la linguistique cognitive

Afin d'étudier le rôle de la cognition dans la phonologie, Meunier (2005 : 356-357) insiste sur « le mécanisme de catégorisation en tant que processus cognitif fondamental des êtres vivants ». A titre d'exemple, il explique que nous effectuons un découpage de la réalité (ex : le bleu et le vert) qui n'est pas écrit dans la réalité mais qui relève de processus cognitifs. Rappelons que Bybee (2001 : 23) considère que, par l'intermédiaire de réseaux mentaux associatifs, les items phonétiquement et sémantiquement similaires sont catégorisés et stockés ensemble (cf. section 2.8 et schéma 30).

Dans un article traitant de la perception de la parole, Nguyen (2005 : 436) explique que l'attitude de l'auditeur face à la variabilité du signal de parole a donné lieu à différentes hypothèses qu'il répartit entre les modèles abstractionnistes et les modèles à exemplaires. « Dans l'approche abstractionniste, l'auditeur associe à chaque mot une représentation phonologique abstraite et indépendante des caractéristiques individuelles du locuteur. Dans les modèles à

exemplaires, l'auditeur se représente mots et constructions grammaticales de manière concrète et détaillée, sous la forme d'une liste d'exemplaires et/ou de prototypes ». Selon l'approche abstractionniste, les morphèmes sont associés à une représentation phonologique unique et abstraite qui rend l'auditeur insensible à la variation de surface, « en particulier lorsque ces variations sont conditionnées par des phénomènes d'assimilation, parce que le signal de parole serait interprété directement à partir des représentations phonologiques stockées dans le lexique mental » (Nguyen, 2005 : 437). On voit qu'il s'agit là d'une approche en conformité avec les principes de SPE. A l'opposé, « les modèles à exemplaires attribuent à l'auditeur la capacité de stocker en mémoire les différentes formes de surface associées à un mot (...) en permettant qu'un accès direct soit établi dans le traitement avec toutes les variations déjà rencontrées. Lorsque l'auditeur doit reconnaître un mot, les propriétés acoustiques de ce mot sont comparées à chacun des exemplaires, et l'exemplaire est activé proportionnellement à son degré de similarité avec le mot d'entrée. La somme d'activation pour tous les exemplaires associés à la même unité lexicale permet à l'auditeur de savoir si le mot entendu doit être considéré comme appartenant à cette catégorie. Par opposition avec l'approche abstractionniste, une relation naturelle d'analogie vient s'établir entre le signal d'entrée et les exemplaires stockés dans le lexique » (Nguyen, 2005 : 439). Les principes cognitifs de catégorisation et d'association sont donc au cœur des modèles à exemplaires.

Välímáa-Blum (2005 : 63-64) établit une distinction au sein des modèles non-abstractionnistes en ce qui concerne la nature du phonème dans le cadre de la linguistique cognitive. Selon la première approche, les locuteurs stockent le phonème dans une forme qui est une représentation schématique abstraite de tous ses co-allophones. Ce phonème schématique est le prototype représentant tous les allophones dans le discours. Il en résulte une vision dérivationnelle de la phonologie et une sous-spécification des éléments contenus dans le lexique. La seconde approche est privilégiée par Välímáa-Blum (2005 : 64). Elle correspond à celle décrite ci-dessus par Nguyen aux plans lexical et morphologique. Cette perspective implique que les locuteurs stockent des exemplaires allophoniques des

phonèmes, les plus fréquents étant les plus solidement ancrés et servant de point de comparaison avec le stimulus auditif (pour ce qui est de la reconnaissance phonémique). Cette vision du phonème implique une classe de sons composée de tous les co-allophones de chaque phonème présents dans le lexique. En outre, il s'agit d'une approche non dérivationnelle de la phonologie. A ce titre, Lakoff (1989) note qu'une phonologie cognitive ne reconnaît nécessairement pas de dérivation de type SPE.

Selon Bybee (2001 : 3), les êtres humains catégorisent les entités linguistiques (et non-linguistiques) par un système de comparaison avec les traits du membre central des catégories à exemplaires. Sur le plan des processus cognitifs, il nous semble que la notion de membre central (par opposition à membre périphérique) de ces modèles n'est pas diamétralement opposée à celle de la représentation du phonème schématique des modèles qui reconnaissent un prototype. En effet, il y a dans les deux cas une utilisation de l'information strictement phonétique (que celle-ci soit stockée ou non) pour déterminer une valeur centrale ou prototypique. Néanmoins, si l'on admet qu'une phonologie dérivationnelle peut servir de modèle au changement de son par modification des représentations phonologiques (cf. le modèle cognitif de Smith, section 2.4.3), il s'ensuit qu'il faut théoriquement adopter un modèle prototypique du phonème, ce qui va dans le sens de la définition du phonème de Jones (cf. section 4.2.5). Cette précision aura son importance pour définir un modèle intégratif explicatif de la palatalisation contemporaine.

Examinons à présent les détails d'une théorie de phonologie cognitive particulière : celle proposée par Välimaa-Blum (2005). Dans ce modèle, les phonèmes ne sont pas considérés comme des unités de son abstraites, avec différentes réalisations phonétiques, mais comme une classe de sons ayant tous une fonction contrastive. Cette conception du phonème permet d'ailleurs de réconcilier les visions mentale et fonctionnelle du phonème (cf. section 4.2.5). Välimaa-Blum (2005 : 55) part du principe que les phonèmes n'ont pas d'existence extérieure aux morphèmes et aux items lexicaux. Ainsi, ce sont les

morphèmes et les mots – et non les sons – qui sont toujours appris et stockés mentalement par les locuteurs. Il en résulte que les représentations mentales du lexique contiennent des éléments à la fois prévisibles et non prévisibles sur les phones qui les composent. L’auteur postule donc des représentations d’ordre allophonique, pleinement spécifiées en traits distinctifs, dans le lexique (Välismaa-Blum, 2005 : 93). Elle évoque (sans les citer) des expériences psycholinguistiques qui semblent indiquer que nous stockons effectivement de l’information phonétique prévisible. Selon cette théorie, les allomorphes doivent figurer en tant que tels dans le lexique. Cela permet d’expliquer pourquoi la variabilité ne pose pas de problème de compréhension, les locuteurs/auditeurs reconnaissant le phonème visé en dépit des différentes réalisations co-existantes.

Si l’on s’appuie sur cette théorie, peut-on postuler que, pour les items susceptibles de contenir des CPC, toutes les réalisations possibles sont directement stockées dans le lexique, sous forme d’alternance ? Pour un item comme *tune*, cela impliquerait que la forme traditionnelle /'tju:n/ soit stockée, ainsi que la forme palatalisée /'tʃu:n/ et toutes les formes intermédiaires (ex : /'tʃu:n/, /'tʃu:n/). En fait, les choses ne sont pas si simples. Välismaa-Blum (2005 : 30) distingue trois niveaux de représentation :

- The **morpheme level** which contains the lexicon containing all the non-automatic allomorphs and the word schema.
- The **phonemic or word level** at which morphological schemas and lexical stems create words through unification.
- The **phonetic or utterance level** where words are concatenated to form longer utterances.

Les schèmes cognitifs (*schemas*) sont en fait des schémas d’organisation mentale. La définition du mot *schema* dans le dictionnaire en ligne *Merriam Webster* est la suivante :

A mental codification of experience that includes a particular organized way of perceiving cognitively and responding to a complex situation or set of stimuli.
(<http://www.merriam-webster.com/dictionary/schema>)

Avec les schèmes, il est supposé que la connaissance du langage est organisée de la même façon que les autres domaines de la cognition. Ce sont des schèmes de généralisation linguistique qui relèvent de connaissances procédurales

(*procedural knowledge*). Ils sont en cela liés aux mécanismes de catégorisation décrits plus haut. Välimaa-Blum cite Bybee (2011 : 40) pour expliquer que la connaissance linguistique est intimement liée à son utilisation (ce qui revient à ne plus faire la différence entre la compétence et la performance chomskyennes) ; elle est automatique et relève du savoir-faire, des habitudes langagières. La forme et la structure linguistique sont perçues comme *émergentes* (*emerging*), c'est-à-dire qu'elles sont créées par l'usage fréquent de la langue et ne nécessitent aucune faculté linguistique innée (Välimaa-Blum, 2005 : 15-16). Il n'y a donc pas de règles de type SPE dans le modèle proposé :

The fundamental assumption in cognitive linguistics is that the mind works in the realm of language just as it works in other cognitive domains, and this surely does not involve rule-like computations. (Välimaa-Blum, 2005 : 93)

Les schèmes cognitifs peuvent jouer un rôle à plusieurs niveaux de représentation. Ainsi, Välimaa-Blum (2005 : 148-149) donne l'exemple de l'item *education* et des deux variantes qui co-existent : l'une avec /j/, l'autre avec /z/ (/ ,edʒʊ'keɪʃn/ vs. / ,edʒʊ'keɪʃn/). La forme avec palato-alvéolaire est motivée par l'assimilation due à la présence de /j/, elle est optionnelle et le principe de fréquence (cf. section 2.5.2) joue un rôle déterminant dans sa production. Cette assimilation concerne des sons spécifiques dans des morphèmes fréquents, et non des morphèmes spécifiques fréquents. Elle est donc extérieure au lexique et relève du niveau phonétique (niveau de l'énoncé). Si l'on suit Välimaa-Blum, les CPC s'appliquent à des phones dans des contextes clairement définis - les quatre environnements phonétiques définis dans cette étude - mais ne touchent pas des morphèmes spécifiques. Ce type d'allomorphie est donc extérieur au lexique et relève du niveau phonétique. En revanche, des alternances comme *wife/wives* *ideologue/ideology*, *regal/regent* sont spécifiques. Chacun des morphèmes est donc stocké dans le lexique (Välimaa-Blum, 2005 : 137).

La palatalisation des vélaires (*velar softening*), quant à elle, a une motivation phonétique au plan diachronique¹. C'est la raison pour laquelle SPE

¹ Par exemple, VA *tācan* > AC *teach*, VA *sēcan* > AC (*be*)*seech* (cf. section 1.4.3.4).

postule des FSJ uniques à composante historique, ce que rejette Välimaa-Blum (2005 : 103) :

Once a specific language form has run its course, the older form is no longer available to the speaker.

Deux aspects de cette théorie nécessitent un commentaire en lien avec les CPC.

Tout d'abord, si le rejet de FSJ abstraites et historiques de type SPE est compréhensible dans le cadre proposé par Välimaa-Blum, la formulation « *once a specific language form has run its course* » montre qu'il est impossible de faire l'économie de la dimension diachronique des représentations phonologiques. En effet, l'énoncé proposé implique un changement à terme. Par conséquent, les CPC relevant d'un changement en cours, il est tout à fait possible que leur représentation passe, à terme, du statut phonétique au statut morphémique. Si l'on suit la logique proposée par Välimaa-Blum, et en tenant compte du principe de fréquence lexicale qui caractérise les CPC, la palatalisation contemporaine peut très bien toucher les items spécifiques que sont, par exemple, *tune, due, assume, presume, strong, street, grocery, restaurant*, sans pour autant toucher des mots comme *tuber, duessa, suet, sue, stratify* (cf. section 3.2.1). Les morphèmes correspondant à la première série de mots seront alors stockés directement dans le lexique, la forme la plus ancienne n'étant plus « disponible pour les locuteurs ».

Le modèle proposé introduit une plus grande variation que le modèle SPE, puisque celle-ci est reconnue au niveau des morphèmes. Néanmoins, l'existence d'une variation entre locuteurs n'est pas vraiment formulée, ni même ouvertement admise. Tout en reconnaissant que la connaissance linguistique est organisée de la même façon que les autres domaines de la cognition et que l'usage a un impact sur la phonologie des locuteurs, Välimaa-Blum choisit de se concentrer uniquement sur l'aspect linguistique de l'usage, et non sur les locuteurs. Il s'ensuit que son modèle ne peut expliquer la variation inter-individuelle, le choix étant de rendre compte exclusivement de la variation linguistique. Afin d'être en accord avec les théories d'évolution linguistique centrées sur la perception et l'interaction entre locuteurs (cf. section 2.4), il serait souhaitable de proposer un modèle de phonologie qui puisse rendre compte du principe de variation inter-individuelle.

Pour expliquer la dimension sociolinguistique inhérente aux CPC, il faudrait également intégrer des facteurs sociaux dans un modèle de phonologie cognitive. C'est ce qui sera proposé dans notre modèle intégratif (cf. section 4.5).

Auparavant, il paraît utile d'approfondir les pistes données par Välimaa-Blum en ce qui concerne le rôle que peut jouer l'usage dans une théorie phonologique. Il semble exister une compatibilité naturelle entre les approches cognitives et les approches centrées sur l'usage. C'est ce que souligne Desagulier (2005 : 139), tout en précisant que de tels modèles sont particulièrement adaptés pour rendre compte de la variation linguistique :

Les sciences de la cognition ont fait le pari que la variation n'était pas appréhendée empiriquement sans forme, mais au contraire appelée par les structures cognitives. C'est pourquoi les théories linguistiques qui en résultent s'accordent pour adopter une approche centrée sur l'usage. Il s'agit pour elles de remonter de l'empirique au formel en admettant que la variation est au coeur de la compétence langagière.

Considérons à présent l'étude du modèle, également non génératif, proposé par Bybee (2001). Sa particularité est de ne reconnaître qu'un seul niveau de représentation.

4.4.3 Un modèle centré sur l'usage

Après avoir travaillé dans le cadre de la phonologie générative naturelle (sous le nom de Hooper), Bybee a approfondi l'étude d'un modèle centré sur l'usage. Cette section s'appuie entièrement sur son ouvrage de 2001. On retrouve dans le cadre proposé des points communs avec un grand nombre d'éléments de linguistique cognitive recensés précédemment. Par exemple, Bybee (2001 : 15) explique que les enfants apprennent toujours les « séquences phonologiques » comme des parties de mots ; l'apprentissage ne s'effectue jamais en dehors d'un contexte lexical.

Le principe général de l'ouvrage de Bybee est celui d'une relation dynamique entre le langage et son usage. On pourrait parler d'une relation dynamique entre langue et parole, en termes saussuriens, ou entre compétence et

performance, en termes chomskyens¹. Il en résulte que le langage reste tel qu'il est ou évolue en fonction de l'usage qui en est fait. En particulier, la fréquence d'utilisation des items lexicaux et de certains patterns linguistiques affecte la nature des représentations mentales des mots (Bybee, 2001 : 1). Bybee travaille dans un cadre davantage inductif que déductif. Les fondements de son modèle sont les suivants (Bybee, 2001 : 6-8) :

1. Experience affects representation. (...)
2. Mental representations of linguistic objects have the same properties as mental representations of other objects. (...)
3. Categorization is based on identity or similarity. Categorization organizes the storage of phonological percepts. (...)
4. Generalizations over forms are not separate from the stored representations of forms but emerge directly from them. (...)
5. Lexical organization provides generalizations and segmentation at various degrees of abstraction and generality.
6. Grammatical knowledge is procedural knowledge. (...) Phonology then becomes a part of the procedure for producing and decoding constructions, rather than a purely abstract, psychological system.

Les deux premiers points dans la liste ci-dessus sont en conformité avec les principes d'une théorie cognitive dans laquelle les processus inhérents à la maîtrise du langage sont les mêmes que ceux qui régissent les compétences non linguistiques (Bybee, 2001 : 17). Le principe de fréquence, dont la pertinence vis-à-vis des CPC a été démontrée par nos études de corpus, entraîne des représentations plus fortes pour les items à haute fréquence lexicale. D'après le point n°3 de la liste ci-dessus, les représentations mentales prennent appui sur des catégorisations d'unités linguistiques (*tokens*, par exemple un mot, un morphème, etc.). Le point n°4 exclut du modèle les règles phonologiques de type SPE, au profit de schèmes de généralisation (similaires à ceux définis en 4.4.2). Les formes linguistiques et l'essentiel de la grammaire interne des locuteurs (point n° 6) relèvent donc d'une connaissance procédurale (cf. section 4.4.2). Le point n°5 indique que les unités telles que les morphèmes, les segments ou les syllabes sont créées par les relations d'identité et de similitude qui organisent les représentations lexicales (Bybee, 2001 : 7).

Voyons à présent comment ces principes de base peuvent apporter un nouvel éclairage sur le fonctionnement des CPC.

¹ Bien qu'une telle relation soit essentiellement rejetée par Saussure et Chomsky.

Le principe de fréquence se décline sous deux formes : Bybee (2001 : 10-13) parle de *token frequency* et de *type frequency*. Le premier cas de figure concerne des unités linguistiques, comme des phonèmes, des morphèmes, des mots, ou encore des locutions. Les unités les plus fréquentes sont particulièrement susceptibles d'être réduites. C'est le cas de certains items lexicaux, ou même de locutions entières. Bybee donne l'exemple de locutions telles que *I'm, I'll, I've, don't, won't* et de locutions plus longues, pouvant même constituer des phrases (ex : *I don't know*). Nous avons déjà démontré que ce principe de fréquence lexicale (ou de fréquence d'unités) était pertinent dans le cadre de la variation inhérente aux CPC. Bybee (2001 : 11) écrit que le changement de son est clairement plus rapide dans les mots fréquents¹.

La deuxième forme que peut revêtir le principe de fréquence concerne le degré de fréquence d'un pattern linguistique particulier (*type frequency*). Bybee (2001 : 12-13) explique que, plus un pattern est fréquent, plus il est productif (c'est-à-dire qu'il sera appliqué à de nouvelles formes). Elle donne l'exemple de la marque du passé *-ed* en anglais. La productivité du pattern est déterminée par les schèmes d'organisation typiques des modèles cognitifs. En effet, plus le nombre d'items regroupés par un schème d'organisation est important, plus le pattern est susceptible d'affecter de nouveaux items. C'est exactement ce qui se produit dans les cas d'assimilation paradigmatique, particulièrement compatibles avec le mode de diffusion lexicale qui caractérise les CPC (cf. section 2.8). Ainsi, la fréquence d'utilisation des patterns /tʃu, dʒu, ʃu, zu, ʃtr, ʃtj, ʃr/ a une influence sur l'axe paradigmatique du langage, ce qui les rend productifs. Les patterns /ʃtr, ʃtj/ peuvent même se révéler productifs dans la palatalisation de type /st/ → /ʃt/ (cf. sections 1.6.5 et 2.8). Il convient de noter que la fréquence lexicale joue un rôle dans le principe de fréquence des patterns. En effet, plus un item est fréquent, plus il contribue à la fréquence de son pattern linguistique (ex : l'item *during* joue un

¹ Tel n'est pas le cas des changements grammaticaux. Par exemple, un verbe irrégulier fréquemment utilisé sera bien moins susceptible d'être régularisé qu'un verbe à moindre fréquence. Ainsi, *weep/wept, creep/crept, leap/leapt* ont tendance à être régularisés, ce qui n'est pas le cas de *keep/kept* ou de *sleep/slept* (Bybee, 2001 : 12).

rôle non négligeable dans le taux élevé de palatalisation de l'agrégat /dju/ en [dʒu] (cf. sections 1.6.3 et 3.2.2).

En raison de la diffusion lexicale et du principe de fréquence qui les caractérisent, les CPC semblent plus susceptibles de correspondre à ce modèle qu'à celui de la phonologie générative, dans laquelle le lexique est une liste statique qui n'est pas modifiée par la fréquence d'utilisation.

Selon Bybee (2001 : 21), les règles phonologiques sont donc remplacées par des généralisations phonologiques imputables aux schèmes d'organisation. Dès lors, son modèle n'est pas dérivationnel. Bybee ne reconnaît pas un niveau de règles indépendantes du lexique. Alors que les règles génératives expriment des généralisations à partir de la *source* des processus (*source-oriented generalisations*), c'est-à-dire des FSJ, les schèmes d'organisation se concentrent sur le *produit* des processus (*product-oriented*), c'est-à-dire les formes qui sont effectivement produites. Ces schèmes n'ont pas d'existence indépendante des unités lexicales à partir desquelles ils émergent. Ce sont donc des schèmes d'organisation du lexique (Bybee, 2001 : 27). Les propriétés phonétiques prévisibles sont stockées dans le lexique. Plutôt que de postuler des représentations phonologiques sous forme de phonèmes, toutes les formes traditionnellement considérées comme allophoniques sont stockées sous formes de listes d'exemplaires¹ (Bybee, 2001 : 21). Pour les CPC, cela implique que les formes traditionnelles des items susceptibles d'être palatalisés seraient stockées avec les formes avec palato-alvéolaires et toutes les formes intermédiaires. En ce qui concerne les généralisations, on constate que la palatalisation contemporaine exprime des généralisations qui portent sur le résultat des processus. En effet, la production de palato-alvéolaires constitue l'invariant qui nous permet de relier les quatre processus de palatalisation contemporaine définis dans cette étude. Si l'on

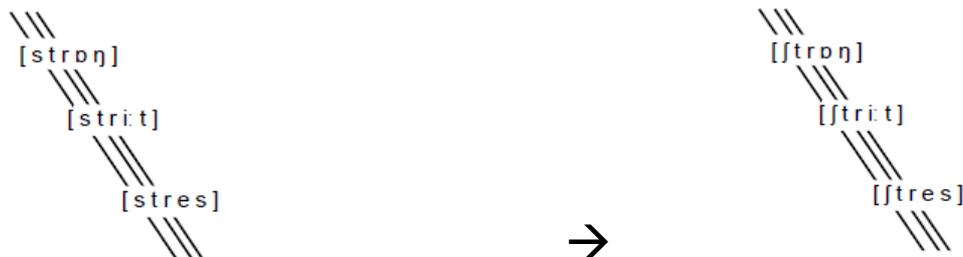
¹ Rappelons les caractéristiques des modèles à exemplaire :

« Dans les modèles à exemplaires, l'auditeur se représente mots et constructions grammaticales de manière concrète et détaillée, sous la forme d'une liste d'exemplaires [...] Les modèles à exemplaires attribuent à l'auditeur la capacité de stocker en mémoire les différentes formes de surface associées à un mot (...) en permettant qu'un accès direct soit établi dans le traitement avec toutes les variations déjà rencontrées. » Nguyen (2005 : 436 ; 439 ; cf. section 4.4.2).

suit Bybee, il apparaît donc que les CPC correspondent davantage à des processus de type *product-oriented generalisations*.

Les schèmes d'organisation fonctionnent de la manière suivante (Bybee, 2001 : 23 ; 29). En raison des phénomènes de catégorisation et d'association précédemment décrits, les mots qui sont similaires aux plans phonétique et sémantique sont stockés les uns par rapport aux autres, sous forme de réseaux d'association (cf. schéma 30). Ainsi, le stockage ne correspond pas à une simple liste d'items lexicaux (comme c'est le cas dans le modèle SPE) mais implique un réseau d'associations qui le rendent plus efficace. Il s'ensuit que l'activation d'un item lexical entraîne l'activation de mots phonétiquement similaires (Bybee, 2011 : 21). Pour une théorie de ce genre, on parle de *modélisation connexioniste* (Spinelli & Ferrand, 2005 : 26). Cette conception est radicalement différente de la vision traditionnelle du lexique mental, dans laquelle les mots sont stockés de façon individuelle. Une fois de plus, on voit aisément comment les phénomènes paradigmatiques qui correspondent aux CPC peuvent être expliqués par cette approche. A titre d'exemple, si tous les mots commençant par un agrégat en /str/, sont stockés ensemble, il en résulte qu'une palatalisation atteignant l'un d'entre eux sera très susceptible de toucher les autres, suite aux phénomènes d'association typiques du modèle proposé. Ainsi, le changement peut être expliqué par le rattachement d'items partageant le même pattern à un nouveau réseau d'association (voir schéma ci-dessous).

**Schéma 59 : connexions lexicales pour [str] → [ʃtr]
dans les items *strong*, *street*, *stress* (d'après Bybee, 2001 : 22)**



Nous avons déjà vu que la palatalisation peut être graduelle ou catégorielle (cf. section 4.1). Bybee (2001 : 67) établit une différence entre les processus variables et ceux qui ont été fossilisés par l'usage. Dans le dernier cas, elle parle de *lexicalisation* ou de *morphémisation* des processus. En d'autres termes, les processus en question et leurs résultantes ont été phonologisés, ou phonématisés¹. Selon Bybee (2001 : 67), la différence entre les processus graduels et catégoriels illustre l'opposition entre phénomènes variables et phénomènes fossilisés. En effet, elle explique que la palatalisation qu'elle appelle *lexicale* (à savoir la palatalisation au sein des mots) est catégorielle, alors que la palatalisation à la frontière des mots est graduelle. Elle cite un exemple comme *confession*. Notons qu'il s'agit d'un item dans lequel la palato-alvéolaire est fossilisée depuis longtemps. Le contraste entre palatalisation de mot catégorielle et palatalisation de phrase (i.e. à la frontière des mots) graduelle a été montré par Zsiga (1995) dans le cadre d'études de laboratoire portant sur l'anglais américain. Les mots considérés sont là encore des items dans lesquels la palatalisation est fossilisée depuis longtemps ; les palato-alvéolaires y sont donc phonématisées. En revanche, nous avons relevé un aspect parfois graduel (i.e. avec des réalisations intermédiaires) pour la palatalisation contemporaine dans le cadre de notre étude de corpus. Le changement en cours qui caractérise les CPC semble donc s'apparenter à une fossilisation/une phonématisation en cours. Nous reviendrons plus tard sur le concept de fossilisation (cf. section 4.5.4). Il se trouve que cette conception est particulièrement compatible avec le modèle de changement linguistique proposé par Bybee.

En effet, la linguiste propose une théorie du changement des sons dans laquelle des changements graduels viennent successivement greffer des représentations phonétiques sur les représentations précédentes, toutes étant stockées. Cette accumulation de changements graduels est conditionnée par la fréquence d'utilisation des items lexicaux. Dans le cadre de la palatalisation

¹ Afin de souligner la similitude entre ces processus et les processus ayant historiquement créé les palato-alvéolaires en anglais, nous utiliserons la même terminologie que celle du chapitre 1. Nous emploierons donc les termes *phonématiser* et *phonématisation*, plutôt que ceux de *phonologiser* et de *phonologisation*. Nous parlerons aussi de *fossilisation* afin de souligner le parallèle avec les facteurs de changement de son précédemment étudiés (cf. section 2.4).

contemporaine, on voit que les formes intermédiaires peuvent être expliquées par des degrés de dévoisement et/ou d'affrication successifs, jusqu'à ce que la palatalisation devienne catégorielle, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'assimilant évolue en une véritable palato-alvéolaire. Bybee (2001 : 56) note d'ailleurs qu'il existe une forte tendance pour les variantes phonétiquement conditionnées à devenir contrastives. Nous pouvons ajouter qu'elles acquièrent par là même un statut véritablement phonologique.

Après avoir considéré le statut des CPC et de la palatalisation contemporaine dans le cadre d'une phonologie traditionnelle, de la phonologie générative et de plusieurs modèles post-génératifs, nous allons à présent proposer un modèle intégratif permettant d'expliquer au mieux les phénomènes sur lesquels porte cette étude.

4.5 Proposition de modèle intégratif

Le cadre qui va être proposé comporte des éléments de plusieurs théories mais forme, nous semble-t-il, un tout cohérent qui peut permettre d'expliquer le changement de sons inhérent aux CPC. Ce modèle n'a pas la prétention d'être universel et il devrait être testé sur d'autres phénomènes que les CPC afin de pouvoir prétendre avoir une portée plus générale. Par conséquent, il comporte un risque : celui de se voir contredire par des recherches ultérieures. Il permet néanmoins d'apporter un nouvel éclairage. En effet, à la suite de Carr (1993 : 123), nous pensons que toute théorie « risquée » ne peut être que productive :

The consequence, and purpose, of making clear, explicit claims is that it is quite clear what would count as counter-evidence (...). Not that we *want* to be wrong, but we want to be *capable of being wrong*, to be able to find out when we are wrong; otherwise we are not saying anything of substance about the nature of linguistic reality. It is only if a hypothesis *could* be wrong that we will in fact be sticking our necks out and claiming anything of substance. If we are then not *shown* to be wrong (and even when we *are*), then we have made some progress in understanding how human language phonologies work. Theories that never *could* be wrong in principle are uninteresting, because they are not claiming anything.

4.5.1 Vers un modèle à deux niveaux

Nous proposons un modèle à deux niveaux, avec un niveau sous-jacent moins abstrait que celui défini par SPE et correspondant à la représentation phonologique des items et morphèmes stockés dans le lexique. Ces représentations phonologiques s'écartent du modèle SPE en ce qu'elles ne sont pas uniques pour tout morphème donné puisque nous reconnaissons la variation diachronique et la variation intra-individuelle au niveau sous-jacent (cf. section 4.5.2). En effet, ces deux types de variation paraissent naturellement expliquer les différents changements linguistiques vus au cours de cette étude (à la fois les évolutions du vieil-anglais, celles de l'anglais moderne naissant et les CPC). Etant donnée la prise en compte de l'évolution linguistique, le cadre théorique proposé relève autant d'un modèle phonologique que d'une théorie du changement de sons, les deux nous paraissant indissociables. La reconnaissance d'un niveau de surface et d'un niveau profond explique d'ailleurs notre adhésion aux modèles de changements centrés sur l'interaction entre locuteur et récepteur (cf. section 2.4), entraînant la modification de valeurs prototypiques (cf. section 4.5.3) en raison de l'existence de zones de dispersion des phonèmes (cf. section 4.2.5). De plus, les études d'enregistrements du texte « *Friendship* » et de la liste de mots (cf. sections 3.3.4 et 3.3.5) montrent des écarts entre les formes de citation et les formes en discours de mêmes items. Si les résultats recueillis semblent indiquer que les formes de citation ne sont pas forcément équivalentes aux représentations phonologiques mentalement stockées chez les locuteurs s'étant livrés à l'expérience, les différences de comportement linguistique nous paraissent plus facilement explicables si l'on reconnaît deux niveaux, plutôt qu'un seul niveau, sur-spécifié en information phonétique (allophonique).

Outre ces considérations, la raison principale qui nous pousse à privilégier un modèle reconnaissant un niveau de représentation profond sous-spécifié en éléments phonétiques est liée au processus d'acquisition du langage oral chez l'enfant. Il est par exemple reconnu que cette acquisition est indissociable d'une certaine analyse phonémique. En effet, Studdert-Kennedy (1987) explique que,

lorsque les enfants commencent à parler, ils font usage d'un vaste éventail d'éléments phonétiques qui n'ont rien de systématique, comme s'ils traitaient chaque mot de façon indépendante. Par la suite, l'enrichissement de leur vocabulaire est facilité par la réutilisation des mêmes éléments dans différents mots, que ce soit du point de vue de la production ou de celui du stockage mental. Ainsi, l'explosion lexicale qui caractérise les enfants de trois ans va de pair avec l'émergence d'une certaine analyse phonémique, d'une certaine catégorisation de l'information linguistique.

Tenter de définir un modèle phonologique ne peut se faire sans considérer quelques principes liés à l'acquisition du langage. Cependant, le but n'est pas de prendre position dans le conflit entre les partisans de l'inné et les partisans de l'acquis, ni de nous prononcer quant à l'existence éventuelle d'une grammaire universelle. De telles considérations dépasseraient largement le cadre de cette étude.

Certes, tous les enfants n'apprennent pas leur langue de la même façon ou au même rythme (Kail, 2012 : 19). Néanmoins, il est possible de relever des tendances. Tenir compte de ces tendances, autour desquelles il existe un consensus, paraît nécessaire dans l'optique de mieux définir la phonologie des locuteurs¹.

Delahaie (2009 : 19 ; 23-24 explique que « deux périodes essentielles sont repérables dans l'évolution du langage oral : la période prélinguistique et la période linguistique proprement dite ». La période linguistique est caractérisée par « l'acquisition d'un premier capital de mots et par l'apparition d'énoncés rudimentaires qui libèrent l'enfant des contraintes du geste et/ou de la mimique ». Néanmoins, le nourrisson apprend à reconnaître les phonèmes de sa langue dès la période prélinguistique, qui dure en général jusqu'à 12-18 mois. En effet, des expériences ont montré que le nourrisson de quelques jours est sensible aux contrastes sonores catégoriels (Kail, 2012 : 23). Il est également réceptif à tout type de contraste phonétique dans toute langue, mais il perd progressivement la

¹ Etant donnée la nature de notre étude, nous laissons de côté le rôle de la perception des indices prosodiques pour nous concentrer sur l'analyse phonémique.

capacité à distinguer les contrastes non pertinents de sa langue maternelle à partir de 6-8 mois. « On peut évoquer l'heureuse formulation d'un bébé-citoyen du monde devenant l'enfant expert d'une langue pour indiquer que le bébé doit renoncer à l'universel pour entrer dans le spécifique » (Kail, 2012 : 23). Par ailleurs, de nombreux travaux comparant la réaction du nourrisson monolingue en présence de langues différentes montrent que « les nourrissons connaissent les contraintes phonotactiques de leur langue maternelle dès l'âge de 9 mois » (Bijeljac-Babic, 2000 : 175), ce qui implique nécessairement une perception des phonèmes de leur langue et de la valeur contrastive de ceux-ci. Ces éléments nous paraissent confirmer l'existence indéniable d'une certaine réalité phonémique qui se fait émergente avec l'apprentissage du langage oral. L'influence que peut avoir le découpage en phonèmes du système de la langue maternelle sur les autres langues va dans le même sens. Par exemple, on constate souvent des réalisations telles que /s/ pour le /θ/ anglais chez les francophones, ou encore la neutralisation des /l/ et /r/ anglais chez les locuteurs japonais au profit du seul phonème existant dans leur langue. Ainsi que l'expliquent Dupoux et Peperkamp (2002 : 170) :

A foreign sound is assimilated to an existing segment in the native language if the acoustic characteristics of both sounds are close enough.

La phonologie interne des locuteurs est ainsi indissociable de la représentation mentale qu'ils ont des phonèmes qui sont pour eux pertinents (c'est-à-dire contrastifs). Pour ces raisons, nous postulons l'existence de représentations phonologiques moins abstraites que celles de SPE, et plus semblables aux représentations phonémiques de la phonologie traditionnelle.

Cependant, nous prenons nos distances vis-à-vis du principe phonémique dans la mesure où celui-ci ne reconnaît pas (cf. section 4.2) la possibilité de dériver un phonème à partir d'un autre. Or, nos études de corpus nous poussent fortement à penser que certains locuteurs ayant, par exemple /'tju:n/ ou /'stri:t/ en représentation phonologique, peuvent très bien avoir [tʃu:n] ou [ʃtri:t] comme formes de surface. Les palato-alvéolaires /tʃ/ et /ʃ/ étant des phonèmes de l'anglais à part entière, certains phonèmes ont bien été dérivés à partir d'autres. Le principe de la variation intra- et inter-individuelle indique que des formes de

surface allophoniquement intermédiaires peuvent très bien être dérivées à partir des mêmes représentations phonologiques sous-jacentes (ex : ['tʃu:n], 'tʃu:n], ['ʃtri:t]). Nous reconnaissons donc théoriquement l'existence de règles allophoniques *et* génératives. Etant donné le système phonologique de l'anglais, les réalisations ['tʃu:n], 'tʃu:n], ['ʃtri:t] auront un statut phonétique alors que les formes de surface ['tju:n], ['stri:t], ['tʃu:n] et ['fri:t] se verront attribuer un statut phonémique (et seront donc /'tju:n/, /'stri:t/, /'tʃu:n/ et /'fri:t/). Il y a *phonématisation/fossilisation* lorsque les variantes avec palato-alvéolaires prennent le pas sur les variantes traditionnelles et intermédiaires (cf. section 4.5.4).

La production des CPC impliquant l'effacement de certains segments (cf. section 4.3.1), nous retenons des règles d'effacement permettant de dériver des formes de surfaces à partir des représentations phonologiques.

En résumé, la théorie proposée est dérivationnelle. Cependant, elle s'écarte de la phonologie SPE en raison de représentations phonologiques moins abstraites (et donc plus proches des formes phonémiques traditionnelles) et également de la reconnaissance de la variation au niveau profond. Outre une variation sous-jacente de type diachronique, nous incluons au modèle des représentations phonologiques différentes en fonction des locuteurs. Au-delà de la variation linguistique, nous allons donc à présent nous concentrer sur la variation inter-individuelle au niveau sous-jacent.

4.5.2 Des représentations phonologiques individualisées

Est-il nécessaire, pour expliquer la communication entre membres de diverses aires dialectales ou sociales, de postuler un seul système sous-jacent commun aux locuteurs d'une même langue ?
(Durand & Eychenne, 2004 : 7)

En réponse à une question portant sur la prononciation des mots *issue* et *tissue*, Wells déclare sur son blog qu'il ne considère pas la présence de la palato-alvéolaire /ʃ/ dans ces items comme un simple phénomène de surface dans son

propre discours. Au contraire, il la considère comme appartenant à la représentation sous-jacente des items considérés :

For me, they have always been /ɪfu:, ˈtɪfu:/, and I would consider them to be the underlying forms, not derived from some underlying /- sj -/ sequence.
(<http://www.phon.ucl.ac.uk/home/wells/blog0608.htm>)

La remarque de Wells est extrêmement intéressante pour notre étude car elle implique clairement la reconnaissance d'une variation des formes phonologiques d'un locuteur à un autre en ce qui concerne la palatalisation. De façon plus générale, Durand et Eychenne (2004 : 6) notent, quant à eux, que la question de « la nécessité de représentations communes pour les membres d'une communauté linguistique donnée reste [...] à démontrer ». Les modèles de changement de sons proposés par Ohala, Blevins et Smith (cf. section 2.4) supposent également l'existence de variantes au niveau sous-jacent.

Par définition, les représentations phonologiques (ou FSJ selon le modèle SPE) sont, de toute façon, des abstractions. Elles relèvent d'une hypothèse avancée par l'analyste (Odden, 2005 : 76). Nous avançons donc l'hypothèse de représentations phonologiques de mêmes items et/ou de mêmes morphèmes pouvant varier suivant les locuteurs. Afin d'établir une différence avec les FSJ du modèle SPE ou avec les représentations phonologiques et/ou phonétiques proposées dans les modèles post-SPE considérés dans la section précédente, nous appellerons *représentations phonologiques individualisées* (et utiliserons l'acronyme RPI) ces représentations sous-jacentes variables. Ces RPI peuvent également varier en fonction des items lexicaux et/ou des morphèmes considérés. Par exemple, un locuteur ayant une RPI avec palato-alvéolaire pour l'item *tune*, peut très bien avoir une RPI avec yod dans un item tel que *tuberculosis*. Cette double variation, reposant à la fois sur des critères individuels et linguistiques, correspond parfaitement à tous les principes de variation et de changements vus à propos des CPC (cf. chapitre 2) et confirmés par nos études de corpus (cf. chapitre 3).

Les RPI correspondent aussi parfaitement au principe d'incidence ou de distribution lexicale (*lexical incidence* ou *lexical distribution*) défini par Wells (1982 : 80) :

Differences in lexical incidence correspond to differences in the phonological shape of the representations stored in the speaker's mental lexicon.

D'après ce principe, il y a variation entre les accents et entre les locuteurs dans la sélection des phonèmes qu'ils effectuent pour la représentation lexicale de certains mots. Wells (1982 : 78) donne les exemples de mots comme *either*, *neither*, *tomato*, qui ont deux prononciations reconnues. Par ailleurs, il explique qu'une variation de ce type a une certaine connotation sociolinguistique (Wells, 1982 : 89). Cette façon de voir les choses est assez proche de la variation inhérente aux CPC. Cependant, comme l'explique Wells, elle correspond à un modèle taxonomique-phonémique, ce qui comporte peut-être un inconvénient de forme (mais non de fond) dans notre définition d'un modèle phonologique non fondé sur le principe phonémique.

En faisant abstraction de ceux qui pratiquent l'élision du yod, nous distinguons trois catégories de locuteurs. Prenons une nouvelle fois l'exemple de l'item *tune* (la démonstration s'applique bien sûr à tous les mots pouvant contenir l'un des quatre CPC définis dans cette étude) :

- **catégorie A** : Les locuteurs ont /'tju:n/ en RPI. La forme avec yod est donc présente dans leur lexique. Suite à des règles de type allophonique, la réalisation de surface comporte un degré plus ou moins important de dévoisement ([^htʃu:n]), voire une fricative palatale ([tʃu:n]). Les formes de surface correspondent donc aux formes intermédiaires vues précédemment.

- **catégorie B** : Les locuteurs ont /'tju:n/ en RPI mais prononcent parfois, voire systématiquement [tʃu:n]. La forme avec palato-alvéolaire n'est pas directement présente dans leur lexique. Elle est dérivée de la forme avec yod.

- **catégorie C** : Les locuteurs ont /'tʃu:n/ en RPI. La réalisation de surface (sans vouloir entrer dans des détails de notation extrêmement étroite) est également [tʃu:n]. Chez ces locuteurs, le mot est véritablement lexicalisé comme /'tʃu:n/. Il

y a donc absence de yod phonologique chez eux. Pour les locuteurs ayant par exemple /'ʃtri:t/ en RPI pour l'item *street*, il y a absence de /s/ phonologique.

La variation sous-jacente implique une conception des morphèmes différente de celle proposée dans SPE dans la mesure où Chomsky et Halle postulent des morphèmes invariables au niveau sous-jacent, y compris lorsque les allomorphes de surface sont assez différents (ex : *electric* avec [k] vs. *electricity* avec [s]). Notre analyse est également distincte de celle proposée par Välimaa-Blum (2005 ; cf. section 4.4.2). Rappelons que, pour cette dernière, la palatalisation dans un item comme *education* est un phénomène strictement phonétique. Nous proposons au contraire une alternance de morphèmes au niveau sous-jacent, les variantes morphémiques étant directement stockées dans le lexique des locuteurs. La RPI du morphème *tune* pourra être /'tju:n/ ou /'tfu:n/, en fonction des individus, dans les items *tune* ou *tuneless*. Pour les individus ayant /'tfu:n/ en RPI, la coalescence n'est donc pas phonétique, mais bel et bien phonologique. Elle relève en cela d'une assimilation phonologique, et non phonétique (cf. introduction du chapitre 4). On peut dire qu'il y a morphologisation de la palato-alvéolaire. En fait, dans le modèle que nous proposons, morphologisation et lexicalisation sont un phénomène unique pouvant intervenir aux niveaux du morphème et/ou du mot (cf. section 4.5.4). Les natifs peuvent donc analyser *tune* comme /'tju:n/ ou /'tfu:n/ au niveau profond, et le stocker en fonction de cette analyse.

En résumé, nous proposons des variations et des changements des niveaux profonds de représentation. Ces RPI sont modifiables en fonction de l'usage, des processus cognitifs et de l'expérience sociale des individus. Voyons à présent comment ces modifications peuvent opérer au niveau sous-jacent.

4.5.3 Des phonèmes et des représentations prototypiques

Nous avons précédemment noté l'opposition entre les modèles à exemplaires et les modèles à prototypes (cf. section 4.4.2). Partisane d'un modèle

à exemplaires, Bybee (2001 : 52) explique que les unités linguistiques (*tokens*) suffisamment similaires peuvent être stockées ensemble, ce qui contribue à renforcer les représentations des locuteurs. Les exemplaires les plus fréquents sont les plus facilement mobilisés par le locuteur, renforçant les représentations centrales à la catégorie et contribuant à l'impression qu'un prototype a été formé. Si les modèles à exemplaires et les modèles à prototypes s'opposent au plan théorique, ils ne paraissent pas si incompatibles en ce qui concerne les RPI telles que nous les avons définies. En effet, il y a dans les deux cas une utilisation de l'information strictement phonétique pour déterminer une valeur que l'on peut appeler centrale ou prototypique. Dans le modèle que nous proposons, et si l'on considère les phonèmes, les éléments périphériques sont évacués tandis que les éléments centraux s'agglutinent autour de la représentation prototypique P (cf. schéma 27). D'après Bybee (2001 : 58), les phénomènes de fréquence peuvent avoir une influence sur l'élément central de la catégorie :

If the tokens we use begin to change, the center of the category will also gradually change.

Si l'on admet l'existence d'éléments *centraux* à la catégorie, il paraît théoriquement envisageable d'admettre P. Si l'on suit cette logique en postulant une catégorie de sons organisée autour de P, la valeur prototypique peut changer en fonction des membres de la « famille de sons » les plus fréquemment utilisés. La modification peut être la résultante de l'interaction entre locuteurs ayant des zones de dispersion sensiblement différentes (cf. schéma 57). Ainsi, les items et/ou morphèmes seront lexicalement stockés avec la nouvelle valeur prototypique du phonème. De cette façon, /s/ peut graduellement évoluer en /ʃ/ dans les items les plus fréquents, suivant le principe de fréquence lexicale. Il n'est pas impossible que la rétraction générale de /s/ rapportée par Harrison (1999 ; cf. section 1.6.9.3) à propos de l'Amérique du Nord puisse être expliquée par ce processus.

Il est probable que, au-delà des unités linguistiques, un phénomène similaire soit à l'origine des changements de représentations de patterns fréquents. Ainsi, il est possible de rendre compte de la palatalisation des variables (tju),

(dju), (sju), (zju), (str), (stj), voire de (st)¹ par l'intermédiaire de changements graduels des valeurs prototypiques de ces patterns, en raison de la réduction associée aux phénomènes de fréquence (Shockey, 2003 ; cf. section 2.5.2). Les modifications seront lexicalement stockées, entraînant une modification de la RPI de certains items associés à ces patterns, particulièrement s'il s'agit de mots eux-mêmes fréquents.

Dans le modèle que nous proposons, les items sont stockés comme une suite de ces valeurs prototypiques. Au niveau des phonèmes, les zones de dispersion et leur recoupement partiel (cf. section 4.2.5 et schéma 57) permettent d'expliquer le changement. Celui-ci peut relever d'une simple modification des réalisations de surface. Nous restons alors dans le domaine de la variation, les nouvelles formes n'étant pas fossilisées. Il peut également y avoir un véritablement changement phonologique (i.e. changement de RPI), par modification de la valeur prototypique d'un ou plusieurs segments dans certains items lexicaux. Dans le cas des CPC, la propagation de l'évolution relève de la diffusion lexicale (et donc essentiellement du principe de fréquence lié à l'usage) et de l'assimilation paradigmatique (cf. section 2.8). Ce principe de diffusion par association de patterns ou d'éléments linguistiques nouveaux n'est pas étranger au mécanisme de catégorisation qui est un « processus cognitif fondamental des êtres vivants » (Meunier, 2005 : 356-357). Pour suivre Meunier, on peut dire que la réalité linguistique est alors découpée différemment. Lorsqu'il y a ainsi changement au niveau sous-jacent, il y a fossilisation de nouvelles RPI (processus qui sera développé dans la section 4.5.4). Dans le cas des CPC, on peut dire que l'assimilation devient catégorielle. La fossilisation peut toucher les locuteurs de façon différente, ce qui donne lieu à de nouveaux schémas variationnels. Ainsi, la théorie phonologique que nous proposons permet de rendre compte de la phonologie des locuteurs, de la variation intra et inter-individuelle, des changements phonétiques, ainsi que des changements phonologiques. Elle permet donc d'expliquer tous les aspects liés au statut des CPC en synchronie, ainsi que

¹ L'explication paraît difficile pour la variable (sk), pour laquelle la palatalisation est très marginale.

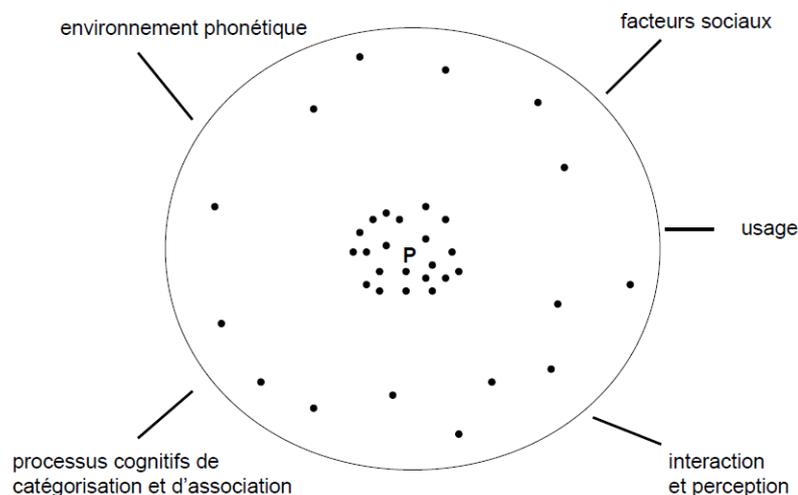
l'évolution qui les caractérise. Elle intègre des paramètres liés à l'usage et aux processus cognitifs.

Nous avons vu précédemment (cf. section 2.4.3) que la linguistique cognitive reconnaît une relation dynamique entre les principes qui régissent le langage et les compétences et connaissances non-linguistiques. Smith (cf. section 2.4.3) intègre une dimension sociale à ces connaissances non-linguistiques. Bybee (2001 : 17) y intègre le *comportement* social :

The cognitive and psychological processes and principles that govern language are not specific to language, but are in general the same as those that govern other aspects of human cognitive and social behavior.

En souscrivant à ces principes, nous incorporons une dimension sociale dans notre modèle intégratif, ce qui permet de rendre compte de l'incidence qu'ont les phénomènes de prestige sur la phonologie des locuteurs (cf. sections 2.5.3 et 2.6). Cela nous permet également de considérer que des changements sociaux majeurs peuvent être à l'origine de l'activation d'une évolution linguistique (cf. section 2.4.3). Voici une illustration du modèle de phonologie que nous proposons, centré sur des représentations prototypiques soumises à cinq types d'influences : l'environnement phonétique, les processus cognitifs d'association et de catégorisation, l'interaction/perception, l'usage et les facteurs sociaux.

Schéma 60 : représentation phonologique prototypique individualisée et facteurs d'influence



Notre modèle possède un certain nombre de points communs avec celui de Bybee mais il s'en distingue en ce qu'il est dérivationnel et reconnaît deux niveaux fondamentaux de représentations. En cela, il se rapproche des modèles de changement proposés par Ohala, Blevins et Smith¹ (cf. section 2.4.1), d'autant qu'il admet que les faits phonétiques peuvent avoir un impact sur la phonologie.

4.5.4 Phonématisation des formes palatalisées : fossilisation au niveau des mots et/ou des morphèmes

This is one major universal path of change: a movement from phonetic conditioning to nonphonetic conditioning. (Bybee, 2001 : 214)

Au sujet de la palatalisation par le yod après /s/ en position inaccentuée dans des items tels que *confession*, *gracious*, *official*, *artificial*, *presidential*, Montreuil (2001 : 85) explique que « le contexte n'est clair et phonétiquement plausible qu'en termes historiques (palatalisation devant le yod [j]) » et que le processus est devenu opaque. Par opacité d'un processus, nous entendons une perte de conscience du contexte qui le motivait à l'origine. L'opacité frappe bien sûr des cas de palatalisation qui furent en leur temps novateurs. C'est ainsi que le locuteur non-linguiste n'a probablement pas conscience que la forme /ʃ/ qu'il utilise dans *confession* provient historiquement d'une assimilation de /s/ et de /j/. D'après Montreuil (2001 : 84), ce type d'opacité est typique des règles profondes. Dans le cadre que nous proposons ici, cela revient à considérer que les palato-alvéolaires des RPI du mot *confession* étaient des variantes phonétiques à une époque révolue et qu'elles se sont graduellement fossilisées en se diffusant à l'ensemble de la communauté linguistique.

Tant que l'alternance entre forme traditionnelle et forme palatalisée est percevable par la communauté, les deux formes co-existent. Si la forme

¹ Notons que Bybee (2001) ne reconnaît pas le rôle des erreurs de perception dans le changement linguistique.

palatalisée prend, à terme, le pas sur la forme traditionnelle, la RPI traditionnelle disparaît petit à petit et la forme avec palato-alvéolaire devient la seule ayant une composante véritablement lexicale (c'est-à-dire qu'elle est stockée directement dans le lexique). La forme traditionnelle est alors un vestige de l'histoire de la langue. Ce changement va de pair avec une perte de conscience du contexte qui motivait la palatalisation. Celle-ci deviendra alors opaque, ainsi que l'explique Pavlík (2009 : 6) :

As far as the opacity of the assimilation motivation is concerned, assimilations may be divided into opaque and transparent. **Opaque** (non-transparent, unmotivated) **assimilations** are no longer traceable back to the original form, that is, we cannot tell what the original (preceding) pronunciation was. For example, without studying its etymology, we cannot tell that the word *ant* is an assimilated form of the word *amete*. In other words, there is only one (already assimilated) form of the word available (synchronically) to the language user.

Transparent (motivated) **assimilations**, on the other hand, are those which can be traced back to the original (canonical) form, i.e. there are at least two pronunciations of a particular word (non-assimilated and assimilated) available to the language user.

Lorsqu'une assimilation devient opaque, il y a phonématisation, ainsi que l'explique Ohala (2003 : 677) :

[This] applies to the vast majority of sound changes considered to be assimilative, that is, where a previously phonetic, purely mechanical, colouring of a sound by another contextual sound becomes independent of that context and is articulated in its own right. This is the process commonly known as "phonologization".

Les palato-alvéolaires créées lors des périodes du vieil-anglais et de l'anglais moderne naissant (cf. chapitre 1) sont le résultat de la phonématisation de phénomènes combinatoires à l'origine phonétique (Stévanovitch, 2008), les processus étant par la suite devenus opaques. Phonématisation et fossilisation désignent en fait la même réalité diachronique. Il y avait variation des formes avant qu'il n'y ait phonématisation des palato-alvéolaires. Par *phonématisation*, nous n'entendons pas forcément la création de nouvelles unités distinctives (ce qui fut d'ailleurs le cas de /f/, /tʃ/, /dʒ/ en vieil-anglais et de /ʒ/ vers le début de l'époque de l'anglais moderne), mais l'accession au rang de phonème d'une variante au départ phonétique.

Prenons l'exemple de la palatalisation /k/ → /tʃ/ en vieil-anglais (cf. section 1.4.3.4). Ce processus n'intervient au départ que devant les voyelles

d'avant. Il se généralise ultérieurement, suite à la métaphonie par [i]. Le contexte original est donc perdu. Il est difficile de ne pas percevoir le parallèle qui existe entre des phénomènes tels que ceux-ci et les CPC. Phénomènes à l'origine purement phonétiques, les CPC se phonématisent graduellement, à mesure que les RPI avec variantes palatalisées prennent le pas sur les variantes traditionnelles et que l'environnement phonétique ayant motivé la palatalisation devient opaque. Dans le cas des variables (tju), (dju), (sju) et (zju), le contexte était au départ celui de la syllabe non accentuée. Ce contexte est en train de se perdre, comme l'est la conscience de la palatalisation comme phénomène combinatoire dans les items concernés. En effet, lorsqu'il y a perte du contexte phonétique, la palatalisation devient une composante véritablement lexicale.

Ainsi que l'indiquent Brandão de Carvalho, Nguyen & Wauquier (2010 : 233), « c'est au plan diachronique que le rapport entre mot et phonème apparaît le plus clairement », dans le processus qu'ils appellent *phonologisation* et que nous appelons *phonématisation*. Considérons par exemple la coalescence par le yod devant /t/ avec les allophonies suivantes¹ :

Phonèmes	réalisations de surface
a. /tʃ/ (ex : <i>chance</i>)	[tʃ]
b. /t + j/ (ex : <i>nature</i>)	[tʃ]
c. /t + j/ (ex : <i>tuberculosis</i>)	[tj]

Dans un premier temps, la variation allophonique n'a certainement eu aucune incidence sur les représentations phonologiques des locuteurs. Petit à petit, à mesure que s'estompait le souvenir de la réalisation avec /j/, même dans les usages les plus conservateurs, il y a eu identification des formes de surface [tʃ] dans des items où elles sont issues de la palatalisation de /tj/ (ex : *nature*) avec les représentations phonologiques /tʃ/ des items ayant /tʃ/ au niveau sous-jacent (ex : *chance*). Un nombre de plus en plus grand de locuteurs ont analysé *nature*

¹ Notre illustration est inspirée d'un exemple donné par Brandão de Carvalho, Nguyen & Wauquier (2010 : 233-234) à propos de l'espagnol.

avec /tʃ/ dans leur RPI. Cette analyse phonologique devenant la norme, puis la seule véritablement pertinente, il y a eu phonématisation graduelle de [tj] en /tʃ/. La palato-alvéolaire a été incorporée directement dans le lexique pour l’item *nature*, comme pour la vaste majorité des mots (ou des morphèmes, selon le cas) d’origine française. C’est la raison pour laquelle nous avons précédemment écrit que la fossilisation des formes palatalisées était en fait une *lexicalisation* ou une *morphologisation*. La fossilisation opère en effet sur les morphèmes ou sur les mots, comme au cas par cas. Nous postulons que le même processus de ré-analyse phonologique est en train de se produire petit à petit aujourd’hui dans les variables (tju), (dju), (sju) et (zju) en position accentuée, pour les mots et les morphèmes concernés (c’est-à-dire dans des items n’étant pas soit des mots « savants », soit des mots d’origine étrangère, soit des mots techniques et recherchés ; cf. section 3.2.1). La diffusion lexicale implique que les mots et/ou morphèmes les plus fréquents soient touchés les premiers. Bybee (2001 : 56) explique qu’il existe historiquement une forte tendance pour les variantes phonétiquement conditionnées à devenir contrastives et morphologiquement conditionnées. Nous avançons que cette remarque est applicable aux CPC. La nouvelle information phonologique est stockée dans le morphème et/ou dans le mot, c’est-à-dire dans des unités de première articulation (i.e. dans des unités ayant un sens ; cf. Martinet, 1960).

En ce qui concerne les autres CPC, la ré-analyse effectuée dans un nombre croissant de RPI d’items ou de morphèmes fréquents concerne les palato-alvéolaires /ʃ/ de surface dans des items où elles sont issues de la palatalisation de /s/ (ex : *street* ou *grocery*). Ces fricatives y sont identifiées avec des palato-alvéolaires profondes d’items tels que *smash*. Pour ce qui est de la perte du contexte phonétique, les choses sont peut-être moins évidentes que pour les variables (tju), (dju), (sju) et (zju). Néanmoins, dans le cas des agrégats en /s/ + occlusive, la présence d’un assimilateur tel que /j/ ou /r/ paraît au départ nécessaire au processus de palatalisation (agrégats en /str/ et en /stj/). La propagation du phénomène à l’agrégat /st/ (voire à l’agrégat /sk/) peut s’apparenter à la perte du contexte phonétique initial). La notion de perte de contexte est plus délicate à

appliquer à la palatalisation de /s/ par /ʃ/. Rappelons néanmoins que, dans le cadre de l'opposition entre les agrégats /sl/ et /sr/, certains linguistes (par exemple, Duchet, 1998 : 65) postulent l'existence d'un archiphonème /S/ (cf. section 4.2.4), réalisé [s] devant [l] et [ʃ] devant [r]. La conscience de l'opposition entre les deux agrégats entraînant une distribution complémentaire entre [s] et [ʃ] est certainement opaque pour le locuteur non-linguiste aujourd'hui. Nous pouvons une fois de plus relever le rôle important de l'assimilation paradigmatique dans la propagation des CPC. En ce qui concerne la perte de tout contexte phonétique initial, rappelons également la rétraction générale de /s/ notée par Harrison (1999) en Amérique du Nord. Il serait intéressant d'observer le degré d'avancement de ce type de fossilisation d'ici quelques décennies et de déterminer dans quel(s) contexte(s) il est le plus fréquent.

4.5.5 Le lien entre diachronie et synchronie

Dans tous les cas de palatalisation (contemporaine ou autre), nous reconnaissons bien sûr les formes traditionnelles comme étant historiquement à l'origine des formes palatalisées. La raison pour laquelle nous n'adhérons cependant pas aux FSJ à composante diachronique du modèle SPE tient précisément au phénomène de fossilisation que nous venons de définir. En effet, celui-ci va de pair avec une perte de connaissance des formes anciennes, dont il nous paraît difficile de reconnaître qu'elles ont une véritable réalité psychologique pour les locuteurs. A ce titre, Välimaa-Blum (2005 : 103) écrit que :

Once a specific language change has run its course, the older form is no longer available to the speaker.

Ginésy (2000 : 42) parle de « palatalisation historique » dans des mots comme *mission*, *soldier*. La prononciation avec palato-alvéolaire y étant fossilisée, Ginésy suggère qu'il « n'est pas licite, dans ces cas-là, de revenir à la prononciation initiale (...) suggérée par la graphie ». En ce qui concerne les alternances /t/ - /ʃ/, résultant d'un processus de palatalisation, du type *president/presidential*, Montreuil (2001 : 84) explique que :

Bien qu'il soit possible de recréer dans la grammaire synchronique une dérivation qui récapitule l'ordre des processus historiques, cette dérivation devrait contenir des règles si opaques et si mineures qu'elles ne pourraient répondre à aucune réalité psychologique.

Cette explication est évidemment valable pour les cas de palatalisation « historique » recensés dans cette étude (vieil-anglais et anglais moderne naissant). Nous avançons qu'elle l'est également pour les CPC, à mesure que les RPI avec palato-alvéolaires prennent le pas sur les RPI avec formes traditionnelles. Suivant les principes de diffusion et de propagation vus dans le chapitre 2, la fossilisation peut être effective au niveau d'un individu, puis d'une série d'individus. Si le nombre augmente, il y a fossilisation globale. Bien sûr, tous les items concernés par la palatalisation contemporaine ne connaissent pas le même degré de généralisation des variantes palatalisées. Cela dit, le mouvement général nous paraît inexorablement aller vers une fossilisation à grande échelle des palato-alvéolaires, suivant en cela les diverses tendances historiques relevées dans le chapitre 1. Le phénomène est donc toujours productif. Selon Bybee (2001), un pattern récurrent deviendra d'ailleurs facilement fossilisé et sera productif. Le schéma de l'évolution des CPC est donc le suivant :

Multiplication des cas de palatalisation phonétique → multiplication des RPI palatalisées → la palatalisation acquiert un statut phonémique → la forme palatalisée devient majoritaire dans la communauté linguistique (→ éventuellement, la seule forme palatalisée subsiste dans la communauté)

Il ressort de cette analyse qu'il est possible de régler la difficile question du statut ambigu des CPC, entre phonétique et phonologique, en intégrant une composante diachronique dans le modèle de phonologie proposé. Bybee (2001 : 215) énonce un principe selon lequel l'ambiguïté en phonologie est due à une étape intermédiaire dans le changement linguistique. En ce qui concerne la palatalisation contemporaine, les réalisations intermédiaires, entre alvéolaires et palato-alvéolaires, sont le reflet de ce principe aux plans phonétique et synchronique. Pour en revenir à notre étude de corpus, nous avons précédemment vu que certains locuteurs présentent des différences surprenantes entre la lecture de mêmes items dans un texte (lorsque les mots sont insérés dans la chaîne parlée)

et dans une liste (lorsqu'ils sont lus de façon lente et syllabique). Dans certains cas, les mots sont prononcés avec une palato-alvéolaire lors de la lecture de la liste, alors qu'ils le sont avec une forme traditionnelle lors de la lecture du texte, ce qui va à l'encontre des principes de variation connus (cf. section 3.3.5). Il est dès lors difficile de se prononcer quant à la teneur de la représentation phonologique des items concernés pour ces locuteurs. Si l'on se réfère au principe posé par Bybee, cette ambiguïté est peut-être due à une étape intermédiaire dans le changement linguistique qui caractérise les CPC.

En relevant les parallèles entre diachronie (phénomènes de palatalisation « historique » du vieil-anglais et de l'anglais moderne naissant) et synchronie, nous posons le changement inhérent aux CPC comme résultant de la fossilisation de formes au départ phonétiques, fossilisation qui altère les RPI des locuteurs. Notre modèle intègre donc des facteurs phonétiques et permet d'articuler diachronie et synchronie en reconnaissant les principes de variation. Il s'agit d'un modèle résolument intégratif puisqu'il va au-delà des dichotomies traditionnelles diachronie/synchronie, phonétique/phonologie, changement interne/changement externe. Bien sûr, ce modèle a été bâti dans le but de rendre compte du phénomène des CPC. Il n'a donc pas vertu à être universel et il mériterait d'être mis à l'épreuve auprès d'autres phénomènes relevant de la phonologie dans son aspect synchronique et diachronique.

4.5.6 CPC et théorie : conclusion

Afin d'expliquer le phénomène des CPC, nous avons utilisé des théories phonologiques différentes et nous en sommes inspirés pour proposer un modèle intégratif. D'autres pistes auraient pu être envisagées. Par exemple, les recherches menées dans le cadre de cette étude pourraient être efficacement complétées par une réelle introduction du concept de syllabe dans l'analyse phonologique. Cela nécessiterait forcément de poser le problème des unités suprasegmentales dans son ensemble, par exemple dans le cadre de phonologies non-linéaires. Les CPC pourraient aussi être analysés à la lumière de la théorie de l'optimalité (OT) et de ses contraintes qui remplacent les règles. Néanmoins, le but de cette thèse n'était

pas l'exhaustivité, qui ne paraît d'ailleurs guère possible dans toute analyse linguistique. Nous entendons toutefois suivre ces pistes à l'avenir.

La présente étude, menée au départ dans le but d'expliquer des phénomènes que nous avons remarqués empiriquement, a été conduite sans a priori théorique. Au fur et à mesure, elle a cependant façonné notre jugement linguistique. Il en ressort qu'il nous paraît difficilement concevable de percevoir le langage et le changement linguistique comme des abstractions séparées des conditions extérieures dont ils dépendent. S'il peut se révéler nécessaire dans un but explicatif, le cloisonnement théorique paraît excessif lorsqu'il est érigé en dogme. Ainsi, il nous paraît justifié de rapprocher, par exemple, phonétique et phonologie, diachronie et synchronie, ou encore changement interne et changement externe, afin de pouvoir mieux expliquer les faits linguistiques. « Tout se tient », certes, mais d'une manière que nous posons comme différente de celle envisagée dans le structuralisme de Saussure (1916).

Les nombreuses facettes du phénomène des CPC, lui-même insignifiant en comparaison avec l'immensité de l'étude de la linguistique et de la dimension épistémologique qui l'accompagne forcément, nous laissent penser qu'il n'est ni possible, ni souhaitable de faire abstraction de la dimension sociale du langage, de son usage et des processus cognitifs inhérents à la connaissance humaine. Ainsi que l'écrivent Durand et Laks (2002 : 11) :

The rise of cognitive issues has forced specialists in phonology and in the phonetic sciences to converge in spite of differences often claimed irreducible.

Il nous paraît néanmoins nécessaire de ne pas tomber dans le piège d'un empirisme naïf qui consisterait à réfuter tout apport théorique. C'est dans cet esprit que nous avons proposé un modèle intégratif de phonologie incluant des données extérieures à la linguistique purement théorique. En conclusion, nous ne pouvons qu'adhérer à ce qu'exprime Ohala (1990 : 168) :

Between phonology and phonetics, phonology is the superordinate discipline (...) simply because it looks at and seeks answers to a much broader range of phenomena involving speech behavior. The answers to these questions will come, I believe, from phonetics, psychology, and studies of culture and societies- including both the ways these domains determine speech behavior currently and in the past.

CONCLUSION

Le travail réalisé dans le cadre de cette thèse avait pour but de dresser un portrait aussi précis que possible des *Cas de Palatalisation Contemporaine*. Notre postulat de départ était que ces variantes étaient principalement associées aux générations les plus jeunes et qu'elles n'étaient pas géographiquement restreintes à un pays ou à une région donnés. Nous avons défini quatre environnements phonétiques favorables à la production des CPC. Ce qui permet de rassembler les quatre processus sous l'appellation de *palatalisation contemporaine* est la production commune de palato-alvéolaires. En d'autres termes, notre concept est centré sur l'*output*, et non sur l'*input* des processus (la palatalisation contemporaine est *product-oriented*, et non *source-oriented*, cf. Bybee, 2001 : 127). En adoptant tout d'abord un point de vue diachronique, nous avons montré que la production des CPC s'inscrivait dans la continuité d'une tendance historique de la langue anglaise qui aboutit cycliquement à la production de palato-alvéolaires.

Nous avons ensuite recensé les références aux CPC dans la littérature spécialisée dans les variétés d'anglais. Ce travail a permis de montrer que la palatalisation contemporaine est attestée dans les îles Britanniques, en Amérique du Nord, à Hawaï, en Australie, en Nouvelle-Zélande et en Afrique du Sud. Si les premiers CPC ont peut-être trouvé naissance dans le sud-est de l'Angleterre, ils n'y sont aujourd'hui nullement restreints.

La question du changement linguistique a ensuite été abordée. Il a ainsi été déterminé que le type d'observation linguistique adapté à l'étude des CPC était celui du temps apparent (Labov, 1994). D'un point de vue articulatoire, le principe du moindre effort (principe d'économie) joue un rôle essentiel dans la production de ces variantes palatalisées. En ce qui concerne les facteurs davantage phonologiques que phonétiques, il apparaît que certains principes de structuration syllabique sont susceptibles de favoriser la palatalisation. Certains CPC

constituent en effet une simplification des agrégats dans l'attaque. En outre, leur présence semble renforcer le principe de sonorité par lequel « la syllabe phonétique est bien formée si sa sonorité s'accroît de ses extrémités en son centre » (Montreuil, 2001 : 46).

Les problèmes relatifs à la perception, toujours imparfaite, des informations phonétiques jouent également un rôle dans le changement de sons lié à la palatalisation. En nous appuyant sur les travaux d'Ohala (ex : 1981, 2003) et de Blevins (2004), nous avons défendu la thèse selon laquelle les CPC peuvent en partie être expliqués par des erreurs de réception résultant des phénomènes de coarticulation qui caractérisent le langage oral. En liant ces phénomènes à des considérations sociolinguistiques, nous avons abordé le problème de l'activation du changement (cf. Weinreich, Labov & Herzog, 1968). En suivant un modèle de linguistique cognitive proposé par Smith (2007), nous avons ensuite proposé une explication selon laquelle les grands changements sociaux et idéologiques qui ont vu le jour dans le monde anglophone après la Seconde Guerre Mondiale ont servi de déclencheurs au développement des CPC à partir de la seconde partie du XX^e siècle.

L'étude du changement linguistique a également été l'occasion de faire le point sur les facteurs de variation et de prestige qui régissent l'opposition entre variantes traditionnelles et variantes palatalisées. Il en ressort que les CPC constituent un changement par le bas, relevant du prestige voilé (Labov, Cohen, Robins & Lewis, 1968).

Cette étude avait également pour objectif l'observation des CPC par l'intermédiaire d'enregistrements de locuteurs d'origines diverses, afin de confirmer ou d'infirmer nos hypothèses de départ. Ainsi, plusieurs corpus ont été étudiés. Dans un premier temps, nous avons décrit la logique de la création de corpus qui a été la nôtre et avons exposé le protocole qui a encadré nos études empiriques. La comparaison de deux éditions de l'EPD et du LPD a ensuite permis de mieux cerner l'évolution de la reconnaissance des CPC au cours des dernières décennies. La distribution lexicale des formes palatalisées a été clarifiée, ce qui a permis de confirmer certaines hypothèses du chapitre 2, grâce au travail

effectué sur les dictionnaires. Nous avons également fait la synthèse des travaux de deux linguistes qui ont chacun travaillé sur l'un des quatre CPC définis dans cette thèse. Enfin, plus de 500 enregistrements ont été étudiés (lectures sur Internet, ainsi que lectures d'un texte et d'une liste de mots écrits pour les besoins de la présente étude). Les résultats obtenus, pour différents pays et régions, ont confirmé le statut de changement en cours pour les CPC, tout en permettant de dresser un tableau plus précis de la palatalisation contemporaine. Il en ressort que la multiplication des CPC relève du principe de diffusion lexicale et suit un principe de fréquence : plus un item lexical est fréquemment utilisé, plus il a de chances d'être palatalisé. La réalité sociolinguistique des CPC a également été traitée de façon empirique, en corrélant les variables linguistiques avec celles de la région, du sexe, et parfois de l'origine ethnique des locuteurs. Par ailleurs, les différents enregistrements indiquent que, chez certains locuteurs, les variantes palatalisées sont plus que de simples formes de surface. En effet, elles semblent correspondre à la représentation phonologique des items lexicaux considérés. Il y a donc variabilité au niveau sous-jacent.

La dernière partie de cette étude a été consacrée à une réflexion théorique sur le statut des CPC. Celui-ci n'est pas aisé à déterminer. En effet, les CPC ont indéniablement un statut phonémique si l'on suit les principes de la phonologie traditionnelle. En revanche, si l'on adopte un modèle de phonologie générative, ils se caractérisent alors incontestablement comme des phénomènes phonétiques. Après avoir examiné deux modèles post-génératifs, les diverses réflexions nées de l'étude des différentes théories nous ont mené à proposer un modèle de phonologie intégratif afin d'expliquer aussi précisément que possible ce qu'est la réalité phonologique des CPC. Ce modèle permet de lier la synchronie et la diachronie, la phonétique et la phonologie, ainsi que les facteurs internes et externes du changement linguistique. Il comporte également des composantes sociolinguistiques et cognitives en reconnaissant le rôle que peut jouer l'usage dans le changement de sons. Sur le plan diachronique, certains phonèmes sont recatégorisés, ce qui entraîne de nouvelles représentations phonologiques qui sont graduellement fossilisées au niveau morphémique ou lexical. Ces représentations

phonologiques sont dites *individualisées*, en ce qu'elles peuvent varier d'un locuteur à l'autre. La fossilisation de nouvelles représentations au niveau sous-jacent, à divers moments de l'histoire de la langue anglaise, a contribué à la phonématisation des variantes palato-alvéolaires qui n'étaient au départ que de nouvelles réalisations allophoniques. Nous avons conclu que les CPC s'inscrivaient dans le prolongement de cette tendance historique.

La théorie proposée devrait bien sûr être testée sur d'autres changements de sons pour être généralisée. En effet, les CPC ne sont pas des phénomènes isolés. Il semblerait que d'autres évolutions phonétiques et phonologiques, assez récentes, s'inscrivent dans le même cadre de la « démocratisation du langage oral » qui accompagne les changements sociaux de la période post-Deuxième Guerre Mondiale (cf. section 2.4.3). On peut penser à l'antériorisation de <th>, phénomène à l'origine cockney qui s'est graduellement étendu à travers l'Angleterre (Trudgill, 2004 ; Foulkes & Docherty, 1999) et l'Ecosse (Stuart-Smith, 1999), avant d'atteindre la Nouvelle-Zélande (Campbell & Gordon, 1996). On peut également penser à des phénomènes qui ont lieu dans la majeure partie du monde anglophone, comme le désarrondissement de /ʊ/ (Trudgill, 2004) ou de /uː/ (Cruttenden, 2008), à la vocalisation de /l/ (Cruttenden, 2008 ; Kretzschmar, 2008), ou encore la tension de /ɪ/ en position finale non accentuée (*happy tensing*, Wells, 1982).

En résumé, cette thèse a introduit un nouveau concept, celui de la palatalisation contemporaine. Elle doit permettre d'attirer l'attention de la communauté scientifique sur des phénomènes en pleine expansion, les CPC. Elle pose des questions liées à la variabilité et au changement des consonnes étudiées, avant d'y répondre par l'intermédiaire de différentes études de corpus. La plupart du temps, ces réponses sont conformes à ce que l'on peut attendre des phénomènes de réduction qui ont été préalablement examinés sur le plan théorique. Cependant, les données recueillies lors de l'étude des enregistrements du texte « *Friendship* » et de la liste de mots indiquent que les CPC ne se conforment pas en tout point aux principes de variation intra- et inter-individuelle.

Pour résoudre les problèmes liés à l'ambiguïté du statut des CPC, une étude théorique complète est menée. Son point d'orgue est la proposition d'un modèle phonologique susceptible de résoudre les ambiguïtés relevées.

Les implications didactiques de notre étude sont doubles. Il nous semble important d'aborder la variation et le changement avec les apprenants, y compris les non-spécialistes. Dans le cas des CPC, il ne s'agit pas pour autant de pousser les étudiants à produire forcément les formes palatalisées. Cela n'aurait pas grand intérêt. Il s'agit plutôt de veiller à ce que les variantes avec palato-alvéolaires fassent partie de leur *lexique de reconnaissance*, afin de s'assurer d'une meilleure compréhension de divers locuteurs.

Si l'on prend l'exemple du mot *tune* pour représenter les CPC, on pourrait donner la forme /'tʃu:n/ comme variante possible du mot *tune* en même temps que l'on donne les variantes traditionnelles RP (/tʃu:n/) et GA (/tu:n/). Le but serait alors un apprentissage des trois formes et un transfert à tous les environnements caractérisés par la coalescence par le yod après /t/ et /d/ en syllabe accentuée. A terme, ce genre de pratique nous semble aller dans le sens de meilleures performances en compréhension de l'oral, ainsi que d'une meilleure appréhension de la variation en matière de prononciation¹.

En ce qui concerne les étudiants spécialistes de l'anglais, on pourrait inciter ceux qui souhaitent adopter un modèle britannique à opter, par exemple, pour des prononciations comme /'tʃu:n/, pour *tune*, et /'dʒu:n/, pour *dune*. On pourrait également encourager des prononciations telles que /'gru:ʃri/ pour ceux qui visent la maîtrise d'une prononciation américaine. Les étudiants seraient ainsi plus en phase avec la façon de parler des anglophones de leur âge. Dans un article portant sur l'évolution de la RP, Moore (2004) aborde plusieurs changements, dont la coalescence par le yod après /t/ et /d/ en syllabe accentuée. Il fait la remarque suivante :

¹ Au cours de notre expérience de terrain d'enseignant, nous avons plusieurs fois remarqué que les CPC peuvent très bien poser des problèmes de compréhension s'ils ne font pas partie des possibles représentations phonologiques des apprenants. A titre d'exemple, la quasi-totalité d'une classe d'étudiants non-spécialistes a ainsi récemment compris *cheap station* au lieu de *tube station* dans un enregistrement qui mettait en scène une locutrice de Londres.

Teaching these changes, which are widely observable among young users of RP, would undoubtedly go a long way towards making students more credible speakers of English.

Il serait intéressant de mener une nouvelle étude dans quelques années afin de déterminer quels sont les CPC qui se seront les plus développés, justifiant ainsi leur intégration systématique à l'enseignement de la prononciation de l'anglais.

Références

Manuels et ouvrages

ADAMCZEWSKI Henri & KEEN Denis (1973), *Phonétique et phonologie de l'anglais contemporain*, Armand Colin, Paris

ALLEN Harold & LINN Michael (1986) [1972], *Dialect and Language Variation*, Academic Press, Londres (2^e édition)

ALLPORT Alan, MACKAY Donald, PRINZ Wolfgang. & SCHEERER Eckart (Eds.) (1987), *Language, perception and production*, New York Academic Press, New York

ALTENDORF Ulrike (2003), *Estuary English: Levelling at the interface of RP and south-eastern British English*, Gunter Narr Verlag Tübingen, Berlin

ASHBY Patricia (2005), *Speech Sounds*, Routledge, Abingdon

BARBER Charles (2006), *Early Modern English*, Edinburgh University Press, Edimbourg

BAUER Laurie (1994), *Watching English Change*, Longman, Londres et New York

BAUGH Albert & CABLE Thomas (2002) [1957], *A History of the English Language*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs (4^e édition)

BAUGH John & SHERZER Joel (Eds.) (1984), *Language in use: readings in sociolinguistics*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs

BAUMAN Richard & SHERZER Joel (Eds.) (1974), *Explorations in the ethnography of speaking*, Cambridge University Press, Cambridge

BAYLON Christian (2005) [1996], *Sociolinguistique, Société, langue et discours*, Armand Colin (2^e édition)

BEAL Joan (1999), *English Pronunciation in the Eighteenth Century: Thomas Spence's 'Grand Repository of the English Language'*, Clarendon Press, Oxford

BELL Allan (1991), *The language of news media*, Blackwell, Oxford

BLEVINS Juliette (2004), *Evolutionary Phonology*, Cambridge University Press, New York

BLOOMFIELD Leonard (1933), *Language*, Henry Holt, New York

- BOURCIER Georges (1978), *Histoire de la langue anglaise du Moyen Age à nos jours*, Bordas, Paris
- BRANDAO DE CARVALHO Joaquim, NGUYEN Noël & WAUQUIER Sophie (2010), *Comprendre la phonologie*, Presses Universitaires de France, Paris
- BREIVIK Leiv & al. (Eds.) (1989), *Language Change: Contributions to the study of its causes*, Mouton de Gruyter, Berlin
- BRITAIN David (Ed.) (2007), *Language in the British Isles*, Cambridge University Press, Cambridge
- BRITAIN David & CHESHIRE Jenny (2003), *Social Dialectology, In honour of Peter Trudgill*, John Benjamins, Amsterdam
- BURRIDGE Kate & KORTMANN Bernd (Eds.) (2008), *Varieties of English 3: The Pacific and Australasia*, Mouton de Gruyter, Berlin
- BYBEE Joan (2001), *Phonology and Language Use*, Cambridge University Press, Cambridge
- BYBEE Joan & HOPPER Paul (Eds.) (2001), *Frequency and the emergence of linguistic structure*, John Benjamins, Amsterdam
- BYNON Theodora (1977), *Historical Linguistics*, Cambridge University Press, Cambridge
- CALVET Louis-Jean (2011) [1993], *La sociolinguistique*, Presses Universitaires de France, Paris, 2011 (7^e édition)
- CARR Philip (1993), *Phonology*, Palgrave Macmillan, Eastbourne
- CARR Philip (2008), *A Glossary of Phonology*, Edinburgh University Press, Edimbourg
- CARR Philip, DURAND Jacques & PUKLI Monika (Eds.) (2004), *La Tribune internationale des langues vivantes* n°36
- CHAMBERS Jack & TRUDGILL Peter (1998) [1980], *Dialectology*, Cambridge University Press, Cambridge, (2^e edition)
- CHAMBERS Jack, TRUDGILL Peter & SCHILLING-ESTES Natalie (2002), *The Handbook of Language Variation and Change*, Blackwell, Oxford
- CHEVILLET François (1994), *Histoire de la langue anglaise*, Presses Universitaires de France, Paris
- CHOMSKY Noam (1957), *Syntactic Structures*, Walter de Gruyter, Berlin
- CHOMSKY Noam (1965), *Aspects of the Theory of Syntax*, MIT Press, Cambridge, Massachusetts

CHOMSKY Noam & HALLE Morris (1968), *The Sound Pattern of English*, Harper & Row, New York

CHRISTIE William (Ed.) (1976), *Current progress in historical linguistics*, North Holland, Amsterdam

COGGLE Paul (1993), *Do You Speak Estuary? The new Standard English*, Bloomsbury, Londres

CONNELL Bruce & ARVANITI Amalia (Eds.) (1995), *Phonology and phonetic evidence: papers in Laboratory Phonology IV*, Cambridge University press, Cambridge

CRUTTENDEN Alan (2001) [1962], *Gimson's Pronunciation of English*, Arnold, Londres (6^e édition)

CRUTTENDEN Alan (2008) [1962], *Gimson's Pronunciation of English*, Hodder Education, Londres (7^e édition)

CRYSTAL David (2003a) [1995], *The Cambridge Encyclopedia of the English Language*, Cambridge University Press, Cambridge (2^e édition)

CRYSTAL David (2004), *The Stories of English*, Allen Lane, Penguin, Londres

DELAHAIE Marc (2009) [2004], *L'évolution du langage de l'enfant. De la difficulté au trouble*, Inpes éditions, Saint-Denis (2^e édition)

DESAGULIER Guillaume (2005), *Modélisation cognitive de la variation et du changement linguistiques : étude de quelques cas de constructions émergentes en anglais contemporain*, thèse de doctorat non publiée, Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3

DESCHAMPS Alain, DUCHET Jean-Louis, FOURNIER Jean-Michel & O'NEIL Michael (2004), *English Phonology and Graphophonemics*, Ophrys, Paris

DEUTSCHER Guy (2005), *The Unfolding Of Language*, Random, Londres

DUCHET Jean-Louis (1998) [1981], *La phonologie*, Presses Universitaires de France, Paris (5^e édition)

DUCHET Jean-Louis & FRYD Marc (1998), *Manuel d'anglais oral pour les Concours*, CNED - Didier Erudition, Paris

DURAND Jacques (1990), *Generative and Non-Linear Phonology*, Longman, New York

DURAND Jacques & LAKS Bernard (2002), *Phonetics, Phonology, and Cognition*, Oxford University Press, New York

FOULKES Paul & DOCHERTY Gerard (Eds.) (1999), *Urban Voices: Accent Studies in the British Isles*, Arnold, Londres

GARRETT Peter, COUPLAND Nikolas & WILLIAMS Angie (2003), *Investigating language attitudes: social meanings of dialect, ethnicity and performance*, University of Wales Press, Cardiff

- GIEGERICH Heinz (1992), *English Phonology- An introduction*, Cambridge University Press, Cambridge
- GIMSON Alfred (1970) [1962], *An Introduction to the Pronunciation of English*, Edward Arnold, Londres (2è edition)
- GIMSON Alfred (1980) [1962], *An Introduction to the Pronunciation of English*, Arnold, Londres (3è edition)
- GINESY Michel (2000), *Phonétique et phonologie de l'anglais*, Ellipses, Paris
- GLAIN Olivier (2013), *Prononciations du monde anglophone*, Presses Universitaires de Bordeaux, Pessac
- GÔRLACH Manfred (1991), *Introduction to Early Modern English*, Cambridge University Press, Cambridge
- GRAMMONT Maurice (1933), *Traité de phonétique*, Delagrave, Paris
- HANDKE Jürgen (2001), *The Mouton Interactive Introduction to Phonetics and Phonology*, Mouton de Gruyter, Berlin
- HANNISDAL Bente (2006), *Variability and change in Received Pronunciation, A study of six phonological variables in the speech of television newsreaders*, Université de Bergen, thèse de doctorat
- HARDCASTLE William & MARCHAL Alain (Eds.) (1990), *Speech Production and Speech Modelling*, Kluwer, Amsterdam
- HOENIGSWALD Henry (1960), *Language change and linguistic reconstruction*, University of Chicago Press, Chicago
- HOOPER Joan (1976), *Introduction to Natural Generative Phonology*, New York Academic Press, New York
- HUART Ruth & NICAISE Alain (2004) (Eds.), *12è Colloque d'avril sur l'anglais oral*, Association Pour les Langues Vivantes, Villetaneuse
- INTERNATIONAL PHONETIC ASSOCIATION (1999, ouvrage collectif), *Handbook of the International Phonetic Association*, Cambridge University Press, Cambridge
- JESPERSEN Otto (1921), *Language: Its Nature, Development, and Origin*, W. W. Norton & Co., New York
- JOBERT Manuel & MANDON-HUNTER Natalie (2009), *Transcrire l'anglais britannique et américain*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse
- JONES Charles (Ed.) (1993), *Historical Linguistics: Problems and Perspectives*, Longman, Londres
- JONES Daniel (1956), *Pronunciation of English*, Cambridge University Press, Cambridge

- JONES Daniel (1962), *The Phoneme, its Nature and Use*, Heffer & Sons Ltd., Cambridge
- JOSEPH Brian & JANDA Richard (2003), *The Handbook of Historical Linguistics*, Oxford, Blackwell
- KAIL Michèle (2012), *L'acquisition du langage*, Presses Universitaires de France, Paris
- KAIL Michèle & FAYOL Michel (2000), *L'acquisition du langage. Vol.1 : Le langage en émergence de la naissance à trois ans*, Presses Universitaires de France, Paris.
- KORTMANN Bernd & UPTON Clive (Eds.) (2008), *Varieties of English 1: The British Isles*, Mouton de Gruyter, Berlin
- LABORDERIE Noëlle (2005) [1994], *Précis de phonétique historique*, Armand Colin, Paris (2è édition)
- LABOV William (1966), *The Social Stratification of English in New York City*, Center for Applied Linguistics, Washington, DC
- LABOV William (1972), *Sociolinguistic Patterns*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia
- LABOV William (1994), *Principles of Linguistic Change, Volume 1: Internal Factors*, collection *Language in Society*, Wiley-Blackwell, Chichester
- LABOV William (2001), *Principles of Linguistic Change, Volume 2: Social Factors*, collection *Language in Society*, Blackwell, Oxford
- LABOV William (2010), *Principles of Linguistic Change, Volume 3: Cognitive and Cultural Factors*, collection *Language in Society*, Wiley-Blackwell, Chichester
- LABOV William, COHEN Paul, ROBINS Clarence & LEWIS John (1968), *A study of the Non-Standard English of Negro and Puerto-Rican speakers in New York City, Cooperative research Project 3288*. Office of Education: US Department of Health, Education and Welfare
- LABOV William, ASH Sharon & BOBERG Charles (2006), *Atlas of North American English: Phonetics, Phonology and Sound Change*, Mouton de Gruyter, Berlin
- LASS Roger (1987), *The Shape of English*, Dent, Londres
- LEITH Dick (1997), *A Social History of English*, Routledge, Londres
- LEON Pierre, SCHOGT Henry et BURSTYNSKY Edward (1977), *La phonologie : les écoles et les theories*, éditions Klincksieck, Paris
- LE PAGE Robert & TABOURET-KELLER Andrée (1985), *Acts of Identity : Creole-based approaches to language and ethnicity*, Cambridge University Press, Cambridge
- LERER Seth (2008), *The History of the English Language*, The Great Courses, Chantilly, Virginie

- LILLY Richard & VIEL Michel (1998) [1977], *La prononciation de l'anglais*, Hachette, Paris (2^e édition)
- LLAMAS Carmen, STOCKWELL Peter & MULLANY Louise (Eds.) (2006), *The Routledge Companion to Sociolinguistics*, Routledge, Londres
- LUTZ Angelika (1991), *Phonotaktisch gesteuerte Konsonantenveränderungen in der Geschichte des Englischen*, Niemeyer, Tübingen
- MARTINET André (1955), *Économie des changements phonétiques*, Francke, Berne, 1955
- MARTINET André (1960), *Éléments de linguistique générale*, Armand Colin, Paris
- MARTINET André (1987), *Des steppes aux océans. L'indo-européen et les « Indo-Européens »*, Payot, Paris
- MASEK Carrie, HENDRICK Roberta & MILLER Mary (Eds.) (1981), *Papers from the Parasession on Language and Behavior*, Chicago Linguistic Society, Chicago
- MATTO Michael & MOMMA Hakuro (2011), *A Companion to the History of the English Language*, Wiley-Blackwell, Chichester
- McINTYRE Dan (2009), *History of English: A resource book for students*, Routledge, New York
- McMAHON April (2002), *An Introduction to English Phonology*, Oxford University Press, New York
- McWHORTER John (2004), *The Story of Human Language*, The Great Courses, Chantilly, Virginie
- McWHORTER John (2008), *Understanding Linguistics: The Science of Language*, The Great Courses, Chantilly, Virginie
- McWHORTER John (2012), *Myths, Lies and Half-Truths of Language Usage*, The Great Courses, Chantilly, Virginie
- MEDINA Carmelo & SOTO Concepción (Eds.) (1997), *II Jornadas de Estudios Ingleses*, Universidad de Jaén, Espagne
- MEIER Paul (2009), *Accents and Dialects for Stage and Screen*, Paul Meier Dialect Services, Production Press Inc., Jacksonville (9^e édition)
- MEILLET Antoine (1926) [1921], *Linguistique historique et linguistique générale*, Librairie Ancienne Honoré Champion, Paris (2^e édition)
- MELCHERS Gunnel & JOHANNESSEN Nils-Lennart (Eds.) (1994), *Non-standard varieties of language*. Stockholm Studies in English 84, Almqvist & Wiksell, Stockholm
- MESTHRIE Rajend (Ed.) (2008), *Varieties of English 4: Africa and South Southeast Asia*, Mouton de Gruyter, Berlin

- MILROY James (1992), *Linguistic Variation and Change*, Blackwell, Oxford
- MILROY Lesley (1980), *Language and Social Networks*, Blackwell, Oxford
- MILROY Lesley (1987), *Observing and analysing natural language*, Blackwell, Oxford
- MILROY James & MILROY Lesley (1999) [1985], *Authority in language: investigating standard English*, Routledge, Londres (3è édition)
- MONTREUIL Jean-Pierre (2001), *La phonologie de l'anglais*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes
- MOSSE Fernand (1945), *Manuel de l'anglais du moyen âge des origines au XIVè siècle, I vieil-anglais*, Aubier, éditions Montaigne, Paris
- MOSSE Fernand (1947), *Esquisse d'une histoire de la langue anglaise*, Les Langues du Monde, IAC, Lyon
- MOSSE Fernand (1949), *Manuel de l'anglais du moyen âge des origines au XIVè siècle, II moyen-anglais*, Aubier, éditions Montaigne, Paris
- NEVINS Allan & COMMAGER Henry (1992) [1942], *A Pocket History of the United States*, Pocket Books, New York (9è édition)
- NGUYEN Noël, WAUQUIER-GRAVELINES Sophie & DURAND Jacques (Eds.) (2005), *Phonologie et phonétique : forme et substance*, Traité IC2, Lavoisier - Hermes, Paris
- ODDEN David (2005), *Introducing Phonology*, Cambridge University Press, New York
- OMNES Robert (1995), *Phonétique, phonologie, orthographe et prononciation de l'espagnol*, Nathan Université, Paris
- PERKELL Joseph et KLATT Dennis (Eds.) (1986), *Invariance and Variability in Speech Processes*, Lawrence Erlbaum Associates, Hillsdale
- PIKE Kenneth (1947), *Phonemics: a technique for reducing languages to writing*, Ann Arbor, The University of Michigan Press
- POSNER Rebecca (1996), *The Romance Languages*, Cambridge University Press, Cambridge
- PUKLI Monika (2006), *Investigation sociophonétique de l'anglais en Ecosse : le cas de Ayr*, thèse de doctorat non publiée, Université Toulouse 2 – le Mirail
- QUILIS Antonio (2010), *Principios de fonología y fonética española*, Arco Libros, Madrid
- RAISSON Virginie (2010), *Atlas des futurs du monde*, Robert Laffont, Paris
- RAJAMAE Pilvi & VOGELBERG Krista (Eds.) (2001), *British Studies in the New Millennium: The Challenge of the Grassroots*, University of Tartu, Tartu

- RAMSARAN, Susan (Ed.) (1990), *Studies in the pronunciation of English. A commemorative volume in honour of A.C. Gimson*, Routledge, Londres
- ROACH Peter (2009a) [1983], *English Phonetics and Phonology A Practical Course*, Cambridge University Press, Cambridge (4^e édition)
- RUWET Nicolas (1967), *Introduction à la grammaire générative*, Plon, Paris
- SAUSSURE Ferdinand de (1916), *Cours de Linguistique Générale*, Payot, Paris
- SCHMIDT Johannes (1872), *Die Pluralbildungen der indogermanischen Neutra*, H. Böhlau, Weimar
- SCHNEIDER Edgar (2001), *English Around the World, an introduction*, Cambridge University Press, Cambridge
- SCHNEIDER Edgar (2007), *Postcolonial English, Varieties around the world*, Cambridge University Press, Cambridge
- SCHNEIDER Edgar (Ed.) (2008), *Varieties of English 2: The Americas and the Caribbean*, Mouton de Gruyter, Berlin
- SCHNEIDER Edgar et al. (Eds.) (2004), *A Handbook of Varieties of English*, Mouton de Gruyter, Berlin
- SHOCKEY Linda (2003), *Sound Patterns of Spoken English*, Blackwell, Oxford
- SMITH Jeremy (2007), *Sound Change and the History of English*, Oxford University Press, Oxford
- SMITH Jeremy (2009), *Old English: A Linguistic Introduction*, Cambridge University Press, Cambridge
- SORLIN Sandrine (2012), *Langue et autorité. De l'ordre linguistique à la force dialogique*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes
- SPINELLI Elsa & FERRAND Ludovic (2005), *Psychologie du langage : L'écrit et le parlé, du signal à la signification*, Armand Colin, Paris
- STAMPE David (1973), *A dissertation on natural phonology*, University of Chicago, Chicago
- STEVANOVITCH Colette (2008) [1997], *Manuel d'histoire de la langue anglaise des origines à nos jours*, Ellipses, Paris (2^e édition)
- STRAKA Georges (1979), *Les Sons et les Mots. Choix d'études de phonétique et de linguistique*, Klincksieck, Paris
- STUDDERT-KENNEDY Michael & KNIGHT Chris (Eds.) (1998), *Approaches to the Evolution of Language*, Cambridge University Press, Cambridge.
- SWEET Henry (1888), *A History of English Sounds from the Earliest Period*, Forgotten Books, Marston gate (ré-impression 2010)

- TAYLOR John (1996), *Linguistic Categorization*, Oxford University Press, Oxford
- TEYSSIER Jacques (1968), *Anglais moderne et anglais ancien*, Fernand Nathan, Paris
- TROUBETZKOY Nicolas (1939), *Grundzüge der Phonologie*, Travaux du Cercle Linguistique de Prague 7, Prague
- TRUDGILL Peter (1974), *The social Differentiation of English in Norwich*, Cambridge University press, Cambridge
- TRUDGILL Peter (1986), *Dialects in contact*, Blackwell, Oxford
- TRUDGILL Peter (1999), *The Dialects of England*, Blackwell, Oxford
- TRUDGILL Peter (2000), *Sociolinguistics: An Introduction to Language and Society*, Penguin, Londres
- TRUDGILL Peter (2001), *Sociolinguistic Variation and Change*, Edinburgh University Press, Edinburgh
- TRUDGILL Peter & HANNAH Jean (2008) [1982], *International English: A Guide to Varieties of Standard English*, Arnold, Londres, 5è édition
- UDEMA Stefanie (2004), *The Theory of Lexical Phonology*, Grin, Cologne
- VALIMAA-BLUM Rita (2005), *Cognitive Phonology in Construction Grammar: Analytic Tools for Students of English*, Mouton de Gruyter, Berlin
- VIEL Michel (1995) [1981], *La phonétique de l'anglais*, Presses Universitaires de France, Paris (5è édition)
- VIEL Michel (2003), *Manuel de phonologie anglaise*, Armand Colin - CNED, Paris
- VINEY Brigit 2004), *The History of the English Language*, Oxford Bookworms, Oxford (version utilisée : livre audio)
- WEINREICH Uriel, LABOV William & HERZOG Marvin (1968), *Empirical Foundations for a Theory of Language Change*, University of Texas Press, Austin
- WELLS John (1982), *Accents of English 1, An Introduction*, Cambridge University Press, Cambridge
- WELLS John (1982), *Accents of English 2, The British Isles*, Cambridge University Press, Cambridge
- WELLS John (1982), *Accents of English 3, Beyond the British Isles*, Cambridge University Press, Cambridge
- WHITNEY William (1904), *Language and the Study of Language: Twelve Lectures on the Principles of Language Science*, Charles Scribner & Co., New York, 1904

WILHELM Stephan (2005), *Accent change in the British Isles: the four dimensions of an invisible hand*, mémoire de maîtrise non publié, Université de Nancy 2

WILHELM Stephan (2011a), *Innovations segmentales et suprasegmentales dans le NW Yorkshire: Implications pour l'étude du changement accentuel dans les îles Britanniques*, thèse de doctorat non publiée, Université de Bourgogne

YANG In-Seok (Ed.) (1982), *Linguistics in the Morning Calm*, Hanshin, Seoul

YAVAS Mehmet (2006), *Applied English Phonology*, Blackwell, Padstow

Dictionnaires et glossaires

CRYSTAL David (2003b) [1980], *A dictionary of linguistics and phonetics*, Blackwell, Londres (5^e édition)

Free Dictionary (The), dictionnaire en ligne, <http://www.thefreedictionary.com>
(dernière consultation le 18/07/13)

GIMSON Alfred (Ed.) (1980) [1917], *Everyman's English Pronouncing Dictionary*, JM Dent & Sons Ltd, Everyman's Reference Library, Honk Kong, 14^e édition

Harrap's Compact Plus Dictionnaire Français – Allemand/Allemand – Français, Chambers Harrap Publishers Ltd, Leck, 2009

Macquarie Dictionary Digital Edition, Macquarie Dictionary Publishers Pty Ltd, Sydney, 2009

<http://www.macquariedictionary.com.au/dict/concise-5ed/start.html>
(dernière consultation le 18/07/13)

Merriam-Webster online, <http://www.merriam-webster.com>
(dernière consultation le 18/07/13)

Online Etymology Dictionary, <http://www.etymonline.com>
(dernière consultation le 18/07/13)

ROACH Peter (2009b), *English Phonetics and Phonology: a Glossary*
http://www.cambridge.org/fr/elt/catalogue/subject/project/custom/resourceview/item2491705/?site_locale=fr_FR¤tResourceID=2491707¤tProjectID=404615
(dernière consultation le 18/07/13)

ROACH Peter, HARTMAN Jane & SETTER Jane (Eds.) (2006) [1917], *Cambridge English Pronouncing Dictionary*, Cambridge University Press, Cambridge, 17^e édition

UPTON Clive, KRETZSCHMAR William & KONOPKA Rafal (2001), *Oxford dictionary of pronunciation for current English*, Oxford University Press, Oxford

WELLS John (1990), *Longman Pronunciation Dictionary*, Longman, Londres (1^e édition)

WELLS John (2008) [1990], *Longman Pronunciation Dictionary*, Longman, Londres (3^e édition)

Wikipedia, the Free Encyclopedia, <http://www.wikipedia.org>
(dernière consultation le 18/07/13)

WRIGHT Joseph (Ed.) (1898-1905), *The English Dialect Dictionary* (6 volumes), Oxford University Press, Oxford

Articles

ALTENDORF Ulrike & WATT Dominic (2004), “The dialects in the South of England: phonology”. In SCHNEIDER Edgar et al. (Eds.), *A Handbook of Varieties of English*, Mouton de Gruyter, Berlin. 178-203

ALTENDORF Ulrike & WATT Dominic (2008), “The dialects in the South of England: phonology”. In KORTMANN Bernd & UPTON Clive (Eds.), *Varieties of English 1: The British Isles*, Mouton de Gruyter, Berlin. 194-222

BASS Michael, “Street or Shtreet? Investigating (str-) palatalisation in Colchester English”, *Essex Student Research Online Vol 1 (1)*
<http://www.google.fr/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=2&ved=0CDYQFjAB&url=http%3A%2F%2Fwww.essex.ac.uk%2Fjournals%2Festro%2Fdocuments%2Fissue1%2FFullIssue.pdf&ei=odXnUYD_BbOg0wXMhoHQCw&usg=AFQjCNH3-KEE32IKx903jU1ytX0Bot5UgQ&bvm=bv.49478099,d.d2k> (dernière consultation le 18/07/13)

BAUDOIN DE COURTENAY Jan (1910), “Fonetičeskie zakony”, *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju* tome II. 189-208. (« Les lois phonétiques »)

BAUER Laurie (2002), “Inferring Variation and Change from Public Corpora In CHAMBERS Jack, TRUDGILL Peter & SCHILLING-ESTES Natalie (Eds.), *The Handbook of Language Variation and Change*, Blackwell, Oxford. 97-114

BAUER Laurie & WARREN Paul (2008), “New Zealand English: phonology”. In BURRIDGE Kate & KORTMANN Bernd (Eds.), *Varieties of English 3: the Pacific and Australasia*, Mouton de Gruyter, Berlin. 39-63

BEAL Joan, “Towards a Corpus of Eighteenth-Century English Phonology”, à paraître.

BELL Allan (1984), “Language style as audience design”, *Language in Society* 13: 2. 145-204

BIJELJAK-BABIC Ranka (2000), “Acquisition de la phonologie et bilinguisme précoce”. In KAIL Michèle & FAYOL Michel, *L'acquisition du langage. Vol.1 : Le langage en émergence de la naissance à trois ans*, Presses Universitaires de France, Paris. 169-192

- BLOCKLEY Mary (2011), "Essential Linguistics". In MATTO Michael & MOMMA Hakuro, *A Companion to the History of the English Language*, Wiley-Blackwell, Chichester. 18-24
- BOWERMAN Sean (2008), "White South African: phonology". In MESTHRIE Rajend (Ed.), *Varieties of English 4: Africa, South and Southeast Asia*, Mouton de Gruyter, Berlin. 164-176
- BURRIDGE Kate (2008), "Synopsis: phonetics and phonology of English in the Pacific and Australasia". In BURRIDGE Kate & KORTMANN Bernd (Eds.), *Varieties of English 3: the Pacific and Australasia*, Mouton de Gruyter, Berlin. 292-302
- CAMPBELL Elizabeth & GORDON Elizabeth (1996), "What do you fink? Is New Zealand losing its 'th'?", *New Zealand English Journal* (10). 40-46
- CHAMBERS Jack (2002), "Patterns of Variation including Change". In CHAMBERS Jack, TRUDGILL Peter & SCHILLING-ESTES Natalie (Eds.), *The Handbook of Language Variation and Change*, Blackwell, Oxford. 349-372
- CHESHIRE Jenny (2002), "Sex and Gender in Variationist Research". In CHAMBERS Jack, TRUDGILL Peter & SCHILLING-ESTES Natalie (Eds.), *The Handbook of Language Variation and Change*, Blackwell, Oxford. 97-114
- CLARKE Sandra (2008), "Newfoundland English: phonology". In SCHNEIDER Edgar (Ed.), *Varieties of English 2: the Americas and the Caribbean*, Mouton de Gruyter, Berlin. 161-180
- COLMAN Fran (2004), "On diachronic linguistics, variation and English phonology", *Tribune des Langues Vivantes* 36. 3-11
- DORIAN Nancy (1993), "Internally and externally motivated change in language contact settings: doubts about dichotomy". In JONES Charles (Ed.), *Historical Linguistics: Problems and Perspectives*, Longman, Londres. 131-154
- DRESSLER Wolfgang & WODAK Ruth (1982), "Sociophonological methods in the study of sociolinguistic variation in Viennese German", *Language in Society* 11: 3. 339-370
- DUPOUX Emmanuel & PEPERKAMP Sharon (2002), "Fossil Markers of Language Development: Phonological 'Deafness' in Adult Speech Processing". In DURAND Jacques & LAKS Bernard (Eds.), *Phonetics, Phonology, and Cognition*, Oxford University Press, New York. 168-190
- DURAND Jacques (2005), « Les primitives phonologiques : des traits distinctifs aux éléments ». In NGUYEN Noël, WAUQUIER-GRAVELINES Sophie & DURAND Jacques (Eds.), *Phonologie et phonétique : forme et substance*, Traité IC2, Lavoisier - Hermes, Paris. 3-93
- DURAND Jacques & LAKS Bernard (2002), « Phonology, Phonetics, and Cognition ». In DURAND Jacques & LAKS Bernard (Eds.), *Phonetics, Phonology, and Cognition*, Oxford University Press, New York. 10-50

DURAND Jacques & EYCHENNE Sylvain (2004), « Le schwa en français : pourquoi des corpus ? », *Corpus* 3. 311-356
<<http://corpus.revues.org/246>> (dernière consultation le 18/07/13)

EDWARDS Walter (2008), "African American Vernacular English: phonology". In SCHNEIDER Edgar (Ed.), *Varieties of English 2: the Americas and the Caribbean*, Mouton de Gruyter, Berlin. 181-191

FEAGIN Crawford (2002), "Entering the Community: Fieldwork In CHAMBERS Jack, TRUDGILL Peter & SCHILLING-ESTES Natalie (Eds.), *The Handbook of Language Variation and Change*, Blackwell, Oxford. 20-39

FOULKES Paul & DOCHERTY Gerard (1999), "Derby and Newcastle: instrumental phonetics and variationist studies". In FOULKES Paul & DOCHERTY Gerard (Eds.), *Urban Voices: Accent Studies in the British Isles*, Arnold, Londres. 47-71

GILES Howard, TAYLOR D.M. & BOURHIS Richard (1973), "Towards a Theory of Interpersonal Accommodation Through Speech: Some Canadian Data", *Language in Society*, vol. 2. 177-192

GILES Howard, COUPLAND Nikolas, HENWOOD Karen, HARRIMAN Jim & COUPLAND Justine (1990), "The social meaning of RP: an intergenerational perspective". In RAMSARAN, Susan (Ed.), *Studies in the pronunciation of English. A commemorative volume in honour of A.C. Gimson*, Routledge, Londres. 191-211

GORDON Elizabeth & MACLAGAN Margaret (2008), "Regional and social differences in New Zealand: phonology", *Varieties of English 3: the Pacific and Australasia*, Mouton de Gruyter, Berlin. 64-76

GUSSENHOVEN Carlos (1999), "Illustrations of the IPA: Dutch", *Handbook of the International Phonetic Association*, Cambridge University Press, Cambridge. 74-77

HARRISON Shelly (1999), "English /(s)tr/ clusters", *Linguist List* 10.217/
<<http://linguistlist.org/issues/10/10-217.html>> (dernière consultation le 18/07/13)

HJELMSLEV Louis (1936), "On the principles of phonematics". *Proceedings of the 2nd International Congress of Phonetic Sciences*, Cambridge University Press, Cambridge. 49-54

HOLMES Janet (1995), "Glottal stops in New Zealand English: an analysis of variants of word-final /t/", *Linguistics* 33: 3. 433-463

HOOPER Joan (1976), "Word frequency in lexical diffusion and the source of morphophonological change". In CHRISTIE William (Ed.) *Current progress in historical linguistics*, North Holland, Amsterdam. 95-105

HOVARTH Barbara (2008), "Australian English: phonology". In BURRIDGE Kate & KORTMANN Bernd (Eds.), *Varieties of English 3: the Pacific and Australasia*, Mouton de Gruyter, Berlin. 89-110

JOBERT Manuel (2009), "Le *General American* à l'épreuve de phonologie de l'agrégation", *Cercles*. 95-116

KERSWILL Paul (2001), "Mobility, meritocracy and dialect levelling: the fading (and phasing out) of Received Pronunciation". In RAJAMAE Pilvi & VOGELBERG Krista (Eds.), *British Studies in the New Millennium: The Challenge of the Grassroots*, University of Tartu, Tartu. 45-58

KERSWILL Paul (2003), "Dialect levelling and geographical diffusion in British English". In BRITAIN David et CHESHIRE Jenny (Eds.), *Social Dialectology. In honour of Peter Trudgill*, John Benjamins, Amsterdam. 223-243

KERSWILL Paul (2007), "Standard and non-standard English". In BRITAIN David (Ed.), *Language in the British Isles*, Cambridge University Press, Cambridge. 34-51

KIPARSKI Paul (1982), "Lexical phonology and morphology". In YANG In-Seok (Ed.), *Linguistics in the Morning Calm*, Hanshin, Seoul. 3-91

KIPARSKI Paul (2003), "The Phonological Basis of Sound Change". In JOSEPH Brian & JANDA Richard, *The Handbook of Historical Linguistics*, Oxford, Blackwell. 313-342

KOHLER Klaus (1999), "Illustrations of the IPA: German", *Handbook of the International Phonetic Association*, Cambridge University Press, Cambridge. 86-89

KRETZSCHMAR William (2008), "Standard American English pronunciation". In SCHNEIDER Edgar (Ed.), *Varieties of English 2: The Americas and the Caribbean*, Mouton de Gruyter, Berlin. 37-51

KWON HaRim (2006), "Yod in London", *SNU Working Papers in English Linguistics and Language* 5. 1-11
<<http://hdl.handle.net/10371/2047>> (dernière consultation le 18/07/13)

LABOV William (1981), "Resolving the Neogrammarian controversy", *Language* 57: 2. 267-308

LABOV William (1984), "Field methods of the project on language change and variation". In BAUGH John & SHERZER Joel (Eds.), *Language in use: readings in sociolinguistics*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs. 28-53

LABOV William (1986) [1972], "The Social Stratification of (R) in New York City Department Stores". In ALLEN Harold & LINN Michael, *Dialect and Language Variation*, Academic Press, Londres. 168-178

LABOV William (1990), "The intersection of sex and social class in the course of linguistic change", *Language Variation and Change* 2: 2. 205-254

LAKOFF George (1989), "Cognitive Phonology", *The Berkeley Conference on Nonderivational Phonology*. 2-35
<<http://georgelakoff.files.wordpress.com/2011/04/cognitive-phonology-lakoff-1989.pdf>> (dernière consultation le 18/07/13)

LINDBLOM Björn (1980), "The goal of phonetics, its unification and application". *Phonetica* 37. 7-26

LINDBLOM Björn (1986), “On the origin and purpose of discreteness and invariance in sound patterns”. In PERKELL Joseph & KLATT Dennis (Eds.), *Invariance and Variability in Speech Processes*, Lawrence Erlbaum Associates, Hillsdale, 1986. 493-523

LINDBLOM Björn (1990), “Explaining phonetic variation: a sketch of the H&H theory”. In HARDCASTLE William & MARCHAL Alain (Eds.), *Speech Production and Speech Modelling*, Kluwer, Amsterdam. 403-439

LYCHE Chantal (2005), “Des règles aux contraintes : quelques aspects de la théorie de l’optimalité”. In NGUYEN Noël, WAUQUIER-GRAVELINES Sophie & DURAND Jacques (Eds.), *Phonologie et phonétique : forme et substance*, Traité IC2, Lavoisier - Hermes, Paris. 209-240

MEUNIER Christine (2005), “Invariants et variabilité en phonétique”. In NGUYEN Noël, WAUQUIER-GRAVELINES Sophie & DURAND Jacques (Eds.), *Phonologie et phonétique : forme et substance*, Traité IC2, Lavoisier - Hermes, Paris. 349-374

MOORE Steven (2004), “RP – Past, Present and Future”, *La Tribune internationale des langues vivantes* n°36. 47-55

NGUYEN Noël (2005), “Perception de la parole”. In NGUYEN Noël, WAUQUIER-GRAVELINES Sophie & DURAND Jacques (Eds.), *Phonologie et phonétique : forme et substance*, Traité IC2, Lavoisier - Hermes, Paris. 425-447

NOLAN Francis & KERSWILL Paul (1990), “The description of connected speech processes”. In RAMSARAN, Susan (Ed.), *Studies in the pronunciation of English. A commemorative volume in honour of A.C. Gimson*, Routledge, Londres. 295-316

OHALA John (1981), “The listener as a source of sound change”, *Papers from the Parasession on Language and Behavior*, Chicago Linguistic Society, Chicago. 178-203

OHALA John (1989), “Sound change is drawn from a pool of synchronic variation”. In BREIVIK Leiv et al. (Eds.), *Language Change: Contributions to the study of its causes*, Mouton de Gruyter, Berlin. 173-198

OHALA John (1990), “There is no interface between phonology and phonetics: a personal view”, *Journal of Phonetics* 18. 153-171

OHALA John (1993a), “Coarticulation and Phonology”, *Language & Speech* 36, SAGE journals. 155-170

OHALA John (1993b), “The phonetics of sound change”. In JONES Charles (Ed.), *Historical Linguistics: Problems and Perspectives*, Longman, Londres. 237-278

OHALA John (1994), “Hierarchies of environments for sound variation”, *Acta Linguistica Hafniensia* 27.37. 371-382
<<http://linguistics.berkeley.edu/~ohala/papers/hierarchies.pdf>>
(dernière consultation le 18/07/13)

OHALA John (2003), ‘Phonetics and Historical Phonology’. In JOSEPH Brian et JANDA Richard (Eds), *The Handbook of Historical Linguistics*, Oxford, Blackwell, 669-686

PAVLIK, Radoslav (2009), "A Typology of Assimilations", *SKASE Journal of Theoretical Linguistics*, vol. 6, n°1. 2-26
<http://www.skase.sk/Volumes/JTL13/pdf_doc/01.pdf> (dernière consultation le 18/07/13)

PIERREHUMBERT Janet (2001), "Exemplar dynamics: word frequency, lenition and contrast". In BYBEE Joan & HOPPER Paul (Eds.), *Frequency and the emergence of linguistic structure*, John Benjamins, Amsterdam. 137-157

RAMSARAN Susan (1990), "RP: fact and fiction". In RAMSARAN, Susan (Ed.), *Studies in the pronunciation of English. A commemorative volume in honour of A.C. Gimson*, Routledge, Londres. 178-190

RUTTER Ben (2011), "Acoustic analysis of a sound change in progress: The consonant cluster /str/ in English", *Journal of the International Phonetic Association*, volume 41 issue 01. 27-40

SAMUELS Michael (1952), "The study of Old English phonology", *Transactions of the Philological Society*. 15-47

SANKOFF Gillian (1974), "A quantitative paradigm for the study of communicative competence". In BAUMAN Richard & SHERZER Joel (Eds.), *Explorations in the ethnography of speaking*, Cambridge University Press, Cambridge. 18-49

SHAPIRO Michael (1995), "A case of distant assimilation: /str/ - /tr/", *American Speech*, 70, Duke University Press. 101-107

STUART-Smith Jane (1999), "Glasgow: accent and voice quality". In FOULKES Paul & DOCHERTY Gerard (Eds.), *Urban Voices: Accent Studies in the British Isles*, Arnold, Londres. 203-222

STUART-SMITH Jane (2000), "Glottals past and present: a study of T-Glottalling in Glaswegian", *Leeds Studies in Linguistics* 30. 181-204

STUART-SMITH Jane (2006), "The influence of the media". In LLAMAS Carmen, STOCKWELL Peter & MULLANY Louise (Eds.), *The Routledge Companion to Sociolinguistics*, Routledge, Londres. 140-148

STUDDERT-KENNEDY Michael (1987), "The phoneme as a perceptuomotor structure". In ALLPORT Alan, MACKAY Donald, PRINZ Wolfgang & SCHEERER Eckart (Eds.), *Language, perception and production*, New York Academic Press, New York. 67-84

STUDDERT-KENNEDY Michael (1998), "Introduction: the emergence of phonology". In STUDDERT-KENNEDY Michael. & KNIGHT Chris (Eds.), *Approaches to the Evolution of Language*, Cambridge University Press, Cambridge. 169-176

SWADESH Morris (1934), "The phonemic principle", *Language* 10, Linguistic Society of America. 118-129

TAGLIAMONTE Sali & D'ARCY Alex (2009), "Peaks beyond phonology: Adolescence, incrementation, and language change". *Language* 85 (1). 58-108

TAYLOR Jill, (1998) "What, pray, is happening to dear old RP?", *La Linguistique* 34: 2. 141-151

THOMAS Erik (2002), "Instrumental phonetics". In CHAMBERS Jack, TRUDGILL Peter & SCHILLING-ESTES Natalie (Eds.), *The Handbook of Language Variation and Change*, Blackwell, Oxford. 168-200

THOMAS Erik (2008), "Rural Southern white accents". In SCHNEIDER Edgar (Ed.), *Varieties of English 2: the Americas and the Caribbean*, Mouton de Gruyter, Berlin. 87-114

TRUDGILL, Peter (1972). "Sex, covert prestige and linguistic change in urban British English", *Language in Society* 1. 179-195

TRUDGILL Peter (2004), "Phonological changes in native-speaker world English". In HUART Ruth & NICAISE Alain (Eds.), *12è Colloque d'avril sur l'anglais oral*, Association Pour les Langues Vivantes, Villetaneuse. 11-20

TRUDGILL, Peter (2008). "The dialect of East Anglia: Phonology". In KORTMANN Bernd & UPTON Clive (Eds.), *Varieties of English 1: The British Isles*, Mouton de Gruyter, Berlin. 178-193

UPTON Clive (2004), "Received Pronunciation". In SCHNEIDER Edgar et al. (Eds.), *A Handbook of Varieties of English. Volume 1: Phonology*, Mouton de Gruyter, Berlin. 217-230

UPTON Clive (2008), "Received Pronunciation". In KORTMANN Bernd & UPTON Clive (Eds.). In *Varieties of English 1: The British Isles*, Mouton de Gruyter, Berlin. 237-252

WELLS John (1994), "The Cockneyfication of R.P.?" In MELCHERS Gunnel & JOHANNESSON Nils-Lennart (Eds.), *Non-standard varieties of language*. Stockholm Studies in English 84, Almqvist & Wiksell, Stockholm. 198-205

WELLS John (1997), "Whatever Happened to Received Pronunciation?". In MEDINA Carmelo & SOTO Concepción (Eds.), *II Jornadas de Estudios Ingleses*, Universidad de Jaén, Espagne. 19-28

WELLS John (1999), "British English Pronunciation preferences: a changing scene", *Journal of the International Phonetic Association* 29. 33-50

WILHELM Stephan (2011b), "Réflexions sur quelques innovations phonétiques observées en anglais britannique", *La Clé des Langues* (Lyon: ENS LYON/DGESCO) ISSN 2107-7029. 1-21

<http://cle.ens-lyon.fr/anglais/reflexions-sur-quelques-innovations-phonetiques-observees-en-anglais-britannique-134503.kjsp?STNAV=&RUBNAV=&RH=CDL_ANG120000>
dernière consultation le 18/07/13)

WILLIAMS Ann & KERSWILL Paul (1999), "Dialect levelling: change and continuity in Milton Keynes, Reading and Hull. In FOULKES Paul & DOCHERTY Gerard (Eds.), *Urban Voices: Accent Studies in the British Isles*, Arnold, Londres. 141-162

ZSIGA Elisabeth (1995), "An acoustic and electropalatographic study of lexical and postlexical palatalization in American English". In CONNELL Bruce & ARVANITI Amalia (Eds.), *Phonology and phonetic evidence: papers in Laboratory Phonology IV*, Cambridge University press, Cambridge. 282-302

Conférences, vidéos, émissions radio

COMBETTES Bernard (2008), **Le renouveau de la linguistique historique : apports et perspectives**, Conf'apéros, Cycle de conférences en Sciences du Langage, La Clé des Langues, ENS – LSH

<http://cle.ens-lyon.fr/plurilingues/le-renouveau-de-la-linguistique-historique-apports-et-perspectives-47149.kjsp?RH=CDL_PLU120000>

(dernière consultation le 18/07/13)

KERSWILL Paul & TORGERSEN Eivind (2009), "Age-grading and vowel systems in Multicultural London English: Evidence for regularity and incrementation in high-contact speech communities", présentation colloque de sociolinguistique, University of Ottawa

<http://www.lancs.ac.uk/fss/projects/linguistics/multicultural/docs/NWAV38_Kerswill_Torgersen.pdf> (dernière consultation le 18/07/13)

PREVOST Sophie (2009), *Diachronie et langue ancienne : une approche spécifique*, Conf'apéros, Cycle de conférences en Sciences du Langage, La Clé des Langues, ENS – LSH

<<http://cle.ens-lyon.fr/plurilingues/diachronie-et-langue-ancienne-un-approche-specifique-80432.kjsp?STNAV=&RUBNAV>> (dernière consultation le 18/07/13)

PYM Anthony (2008), "Is there an identity in Australian English?"

<http://www.youtube.com/watch?v=7Rl4rEaAZLM&list=PL64603044F51F3130&index=17&feature=plpp_video>

(dernière consultation le 18/07/13)

ROOSEVELT Franklin (1944), *An Economic Bill of Rights*, extrait d'un discours radiophonique

<<http://www.youtube.com/watch?v=4Wo9Q3WJHjA>> (dernière consultation le 18/07/13)

SCHOSLER Lene (2007), *L'évolution des langues*, Conf'apéros, Cycle de conférences en Sciences du Langage, La Clé des Langues, ENS – LSH

<<http://cle.ens-lyon.fr/plurilingues/l-evolution-des-langues-21287.kjsp>>

(dernière consultation le 18/07/13)

STOCKWELL Peter (2009), "The Sociolinguistics of Identity", conférence sur *La Clé des Langues*, (Lyon: ENS LYON/DGESCO). ISSN 2107-7029

<<http://cle.ens-lyon.fr/plurilingues/the-sociolinguistics-of-identity-66050.kjsp>> (dernière consultation le 18/07/13)

TIMMINS Claire & STUART-SMITH Jane (2005), "A question of life: investigating the effects of television on accent variation in adolescents", communication présentée lors du 5^e congrès britannique sur la variation et le changement linguistique, Aberdeen 12-14 septembre 2005

VENNEMANN Theo (1971), “Natural generative phonology”, communication présentée lors de la conférence *Annual Meeting of the Linguistic Society of America*, Saint Louis

Entretien avec John Key, Premier ministre néo-zélandais réalisé par *Sky News Australia* en 2009.

<<http://www.youtube.com/watch?v=wM4UUYPtZOM>>, dernière consultation le 18/07/13)

Entretien avec William Labov réalisé par Robert Spiegel, “American Accent Undergoing Great Vowel Shift”, National Public Radio, 2006, disponible sur

<<http://www.npr.org/templates/story/story.php?storyId=5220090>> (dernière consultation le 18/07/13)

Sites Internet

Audio Archive (The)

http://alt-usage-english.org/audio_archive.shtml (dernière consultation le 18/07/13)

Cambridge Online Survey of World Englishes

http://www.tekstlab.uio.no/cambridge_survey (dernière consultation le 18/07/13)

Centre international d'études pédagogiques (CIEP)

<http://www.ciep.fr/> (dernière consultation le 18/07/13)

Changing Voices, site de la *British Library*

<http://www.bl.uk/learning/langlit/sounds> (dernière consultation le 18/07/13)

Clé des langues (La)

<http://cle.ens-lyon.fr> (dernière consultation le 18/07/13)

Evolving English, site de la *British Library*

<http://www.bl.uk/evolvingenglish/maplisten.html> (dernière consultation le 18/07/13)

International Dialects of English Archive

<http://www.dialectsarchive.com> (dernière consultation le 18/07/13)

International Phonetic Association, page de l'examen du *Certificate of Proficiency in the Phonetics of English*

<http://www.phon.ucl.ac.uk/courses/ipaexam/ipa-exam.htm#written> (dernière consultation le 18/07/13)

Principle Middle English Dialects (the)

<http://www.people.fas.harvard.edu/~chaucer/dial-map.htm> (dernière consultation le 18/07/13)

PYM Anthony (site personnel)

<http://www.tinet.cat/~apym/welcome.html> (dernière consultation le 18/07/13)

Speech Accent Archive (the)

<http://accent.gmu.edu> (dernière consultation le 18/07/13)

WELLS John (blog actuel)

<http://www.phonetic-blog.blogspot.com> (dernière consultation le 18/07/13)

WELLS John (ancien blog)

http://www.phon.ucl.ac.uk/home/wells/blog_archive_links.htm (dernière consultation le 18/07/13)

Notes de cours, supports de cours:

ANNDEWIEL Caroline et KOCH John, *the Proto-Celtic Phonological System*, the University of Wales,

<http://www.wales.ac.uk/Resources/Documents/Research/CelticLanguages/ProtoCelticPhonology.pdf> (dernière consultation le 18/07/13)

WELLS John, <http://www.phon.ucl.ac.uk/home/wells/p201-7as6-lecture.pdf>

WELLS John (2001), "Some rules affecting consonants",

<http://www.phon.ucl.ac.uk/home/wells/p201-7as6-lecture.pdf> (dernière consultation le 18/07/13)

Textes

Comma Gets a Cure, Copyright 2000 Douglas N. Honorof, Jill McCullough & Barbara Somerville. Tous droits réservés.

The Rainbow Passage, texte du domaine public

ANNEXES

ANNEXE 1

Texte « *Comma Gets a Cure* », locuteurs anglais

England 31 : <http://www.dialectsarchive.com/england-31>
England 32 : <http://www.dialectsarchive.com/england-32>
England 33 : <http://www.dialectsarchive.com/england-33>
England 34 : <http://www.dialectsarchive.com/england-34>
England 35 : <http://www.dialectsarchive.com/england-35>
England 36 : <http://www.dialectsarchive.com/england-36>
England 37 : <http://www.dialectsarchive.com/england-37>
England 50 : <http://www.dialectsarchive.com/england-50>
England 51 : <http://www.dialectsarchive.com/england-51>
England 52 : <http://www.dialectsarchive.com/england-52>
England 39 : <http://www.dialectsarchive.com/england-39>
England 41 : <http://www.dialectsarchive.com/england-41>
England 46 : <http://www.dialectsarchive.com/england-46>
England 49 : <http://www.dialectsarchive.com/england-49>
England 58 : <http://www.dialectsarchive.com/england-58>
England 65 : <http://www.dialectsarchive.com/england-65>
England 67 : <http://www.dialectsarchive.com/england-67>
England 85 : <http://www.dialectsarchive.com/england-85>
England 87 : <http://www.dialectsarchive.com/england-87>
England 42 : <http://www.dialectsarchive.com/england-42>
England 59 : <http://www.dialectsarchive.com/england-59>
England 62 : <http://www.dialectsarchive.com/england-62>
England 72 : <http://www.dialectsarchive.com/england-72>
England 75 : <http://www.dialectsarchive.com/england-75>
England 78 : <http://www.dialectsarchive.com/england-78>
England 79 : <http://www.dialectsarchive.com/england-79>
England 76 : <http://www.dialectsarchive.com/england-76>
England 77 : <http://www.dialectsarchive.com/england-77>
England 66 : <http://www.dialectsarchive.com/england-66>
England 82 : <http://www.dialectsarchive.com/england-82>
England 28 : <http://www.dialectsarchive.com/england-28>
England 47 : <http://www.dialectsarchive.com/england-47>
England 48 : <http://www.dialectsarchive.com/england-48>
England 53 : <http://www.dialectsarchive.com/england-53>
England 84 : <http://www.dialectsarchive.com/england-84>
England 86 : <http://www.dialectsarchive.com/england-86>
England 55 : <http://www.dialectsarchive.com/england-55>
England 56 : <http://www.dialectsarchive.com/england-56>
England 57 : <http://www.dialectsarchive.com/england-57>
England 74 : <http://www.dialectsarchive.com/england-74>
England 81 : <http://www.dialectsarchive.com/england-81>
England 83 : <http://www.dialectsarchive.com/england-83>

England 14 : <http://www.dialectsarchive.com/england-14>
England 15 : <http://www.dialectsarchive.com/england-15>
England 18 : <http://www.dialectsarchive.com/england-18>
England 43 : <http://www.dialectsarchive.com/england-43>
England 44 : <http://www.dialectsarchive.com/england-44>
England 60 : <http://www.dialectsarchive.com/england-60>
England 71 : <http://www.dialectsarchive.com/england-71>
England 73 : <http://www.dialectsarchive.com/england-73>
England 13 : <http://www.dialectsarchive.com/england-13>
England 63 : <http://www.dialectsarchive.com/england-63>
England 64 : <http://www.dialectsarchive.com/england-64>

Texte « *Comma Gets a Cure* », locuteurs écossais

Scotland 3 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-3>
Scotland 8 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-8>
Scotland 9 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-9>
Scotland 10 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-10>
Scotland 11 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-11>
Scotland 14 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-14>
Scotland 15 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-15>
Scotland 16 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-16>
Scotland 17 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-17>
Scotland 18 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-18>
Scotland 19 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-19>
Scotland 20 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-20>
Scotland 21 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-21>

ANNEXE 2

Texte « *Comma Gets a Cure* », locuteurs américains

Alabama 3 : <http://www.dialectsarchive.com/alabama-3>
Alabama 4 : <http://www.dialectsarchive.com/alabama-4>
Alabama 5 : <http://www.dialectsarchive.com/alabama-5>
Alabama 11 : <http://www.dialectsarchive.com/alabama-11>
Alaska 2 : <http://www.dialectsarchive.com/alaska-2>
Alaska 3 : <http://www.dialectsarchive.com/alaska-3>
Alaska 4 : <http://www.dialectsarchive.com/alaska-4>
Arizona 1 : <http://www.dialectsarchive.com/arizona-1>
Arizona 2 : <http://www.dialectsarchive.com/arizona-2>
Arkansas 5 : <http://www.dialectsarchive.com/arkansas-5>
Arkansas 7 : <http://www.dialectsarchive.com/arkansas-7>
Arkansas 10 : <http://www.dialectsarchive.com/arkansas-10>
California 4 : <http://www.dialectsarchive.com/california-4>
California 5 : <http://www.dialectsarchive.com/california-5>
Connecticut 1 : <http://www.dialectsarchive.com/connecticut-1>
Connecticut 2 : <http://www.dialectsarchive.com/connecticut-2>
Connecticut 3 : <http://www.dialectsarchive.com/connecticut-3>
Connecticut 4 : <http://www.dialectsarchive.com/connecticut-4>
Florida 5 : <http://www.dialectsarchive.com/florida-5>
Georgia 1 : <http://www.dialectsarchive.com/georgia-1>
Georgia 2 : <http://www.dialectsarchive.com/georgia-2>
Georgia 3 : <http://www.dialectsarchive.com/georgia-3>
Hawaii 2 : <http://www.dialectsarchive.com/hawaii-2a>
Illinois 7 : <http://www.dialectsarchive.com/illinois-7>
Illinois 8 : <http://www.dialectsarchive.com/illinois-8>
Illinois 9 : <http://www.dialectsarchive.com/illinois-9>
Illinois 10 : <http://www.dialectsarchive.com/illinois-10>
Indiana 2 : <http://www.dialectsarchive.com/indiana-2>
Iowa 1 : <http://www.dialectsarchive.com/iowa-1>
Kansas 5 : <http://www.dialectsarchive.com/kansas-5>
Kansas 6 : <http://www.dialectsarchive.com/kansas-6>
Louisiana 2 : <http://www.dialectsarchive.com/louisiana-2>
Louisiana 3 : <http://www.dialectsarchive.com/louisiana-3>
Maine 1 : <http://www.dialectsarchive.com/maine-1>
Maine 2 : <http://www.dialectsarchive.com/maine-2>
Maine 3 : <http://www.dialectsarchive.com/maine-3>
Massachusetts 3 : <http://www.dialectsarchive.com/massachusetts-3>
Massachusetts 5 : <http://www.dialectsarchive.com/massachusetts-5>
Massachusetts 7 : <http://www.dialectsarchive.com/massachusetts-7>
Massachusetts 8 : <http://www.dialectsarchive.com/massachusetts-8>
Michigan 8 : <http://www.dialectsarchive.com/michigan-8>
Michigan 9 : <http://www.dialectsarchive.com/michigan-9>
Michigan 10 : <http://www.dialectsarchive.com/michigan-10>
Michigan 12 : <http://www.dialectsarchive.com/michigan-12>
Michigan 13 : <http://www.dialectsarchive.com/michigan-13>
Minnesota 1 : <http://www.dialectsarchive.com/minnesota-1>
Minnesota 3 : <http://www.dialectsarchive.com/minnesota-3>
Minnesota 4 : <http://www.dialectsarchive.com/minnesota-4>
Minnesota 5 : <http://www.dialectsarchive.com/minnesota-5>

Minnesota 6 : <http://www.dialectsarchive.com/minnesota-6>
Missouri 20 : <http://www.dialectsarchive.com/missouri-20>
Missouri 21 : <http://www.dialectsarchive.com/missouri-21>
Nevada 1 : <http://www.dialectsarchive.com/nevada-2>
New Jersey 2 : <http://www.dialectsarchive.com/new-jersey-2>
New Jersey 3 : <http://www.dialectsarchive.com/new-jersey-3>
New Jersey 4 : <http://www.dialectsarchive.com/new-jersey-4>
New Mexico 2 : <http://www.dialectsarchive.com/new-mexico-2>
New Mexico 3 : <http://www.dialectsarchive.com/new-mexico-3>
New York 8 : <http://www.dialectsarchive.com/new-york-8>
New York 11 : <http://www.dialectsarchive.com/new-york-11>
New York 12 : <http://www.dialectsarchive.com/new-york-12>
New York 13 : <http://www.dialectsarchive.com/new-york-13>
New York 15 : <http://www.dialectsarchive.com/new-york-15>
New York 16 : <http://www.dialectsarchive.com/new-york-16>
North Carolina 12 : <http://www.dialectsarchive.com/north-carolina-12>
North Carolina 19 : <http://www.dialectsarchive.com/north-carolina-19>
North Dakota 1 : <http://www.dialectsarchive.com/north-dakota-1>
Ohio 5 : <http://www.dialectsarchive.com/north-dakota-1>
Ohio 4 : <http://www.dialectsarchive.com/ohio-4>
Oklahoma 7 : <http://www.dialectsarchive.com/oklahoma-7>
Oklahoma 8 : <http://www.dialectsarchive.com/oklahoma-8>
Oklahoma 10 : <http://www.dialectsarchive.com/oklahoma-10>
Oklahoma 11 : <http://www.dialectsarchive.com/oklahoma-11>
Oklahoma 12 : <http://www.dialectsarchive.com/oklahoma-12>
Oklahoma 13 : <http://www.dialectsarchive.com/oklahoma-13>
Oregon 1 : <http://www.dialectsarchive.com/oregon-1>
Pennsylvania 7 : <http://www.dialectsarchive.com/pennsylvania-7>
Pennsylvania 8 : <http://www.dialectsarchive.com/pennsylvania-8>
South Carolina 3 : <http://www.dialectsarchive.com/south-carolina-3-2>
South Carolina 4 : <http://www.dialectsarchive.com/south-carolina-4-2>
South Carolina 5 : <http://www.dialectsarchive.com/south-carolina-5-2>
Tennessee 1 : <http://www.dialectsarchive.com/tennessee-1-2>
Tennessee 2 : <http://www.dialectsarchive.com/tennessee-2-2>
Tennessee 3 : <http://www.dialectsarchive.com/tennessee-3-2>
Tennessee 4 : <http://www.dialectsarchive.com/tennessee-4-2>
Tennessee 5 : <http://www.dialectsarchive.com/tennessee-5-2>
Tennessee 6 : <http://www.dialectsarchive.com/tennessee-6-2>
Tennessee 7 : <http://www.dialectsarchive.com/tennessee-7-2>
Tennessee 8 : <http://www.dialectsarchive.com/tennessee-8-2>
Texas 6 : <http://www.dialectsarchive.com/texas-6>
Texas 10 : <http://www.dialectsarchive.com/texas-10>
Texas 13 : <http://www.dialectsarchive.com/texas-13>
Texas 14 : <http://www.dialectsarchive.com/texas-14>
Texas 15 : <http://www.dialectsarchive.com/texas-15>
Texas 16 : <http://www.dialectsarchive.com/texas-16>
Utah 1 : <http://www.dialectsarchive.com/utah-1>
Utah 2 : <http://www.dialectsarchive.com/utah-2>
Utah 3 : <http://www.dialectsarchive.com/utah-3>
Virginia 5 : <http://www.dialectsarchive.com/virginia-5>
Virginia 6 : <http://www.dialectsarchive.com/virginia-6>
Washington 1 : <http://www.dialectsarchive.com/washington-1>

Texte « *Comma Gets a Cure* », locuteurs canadiens

Alberta 3 : <http://www.dialectsarchive.com/alberta-3>
Alberta 4 : <http://www.dialectsarchive.com/alberta-4>

Ontario 2 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-2>
Ontario 3 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-3>
Ontario 4 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-4>
Ontario 7 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-7>
Ontario 9 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-9>
Ontario 10 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-10>
Ontario 11 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-11>
Ontario 12 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-12>
Ontario 13 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-13>
Ontario 14 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-14>
Ontario 15 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-15>
Ontario 16 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-16>
Ontario 17 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-17>
Ontario 18 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-18>
Ontario 19 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-19>
Ontario 20 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-20>
Ontario 21 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-21>
Ontario 22 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-22>
Ontario 23 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-23>
Ontario 24 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-24>
Ontario 25 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-25>
Ontario 26 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-26>
Ontario 27 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-27>
Ontario 28 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-28>
Ontario 29 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-29>
Ontario 30 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-30>
Ontario 31 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-31>
Ontario 33 : <http://www.dialectsarchive.com/ontario-33>

ANNEXE 3

Texte « *Comma Gets a Cure* », locuteurs australiens

Australia 10 : <http://www.dialectsarchive.com/australia-10>
Australia 11 : <http://www.dialectsarchive.com/australia-11>
Australia 13 : <http://www.dialectsarchive.com/australia-13>
Australia 14 : <http://www.dialectsarchive.com/australia-14>
Australia 15 : <http://www.dialectsarchive.com/australia-15>
Australia 16 : <http://www.dialectsarchive.com/australia-16>
Australia 18 : <http://www.dialectsarchive.com/australia-18>
Australia 19 : <http://www.dialectsarchive.com/australia-19>
Australia 20 : <http://www.dialectsarchive.com/australia-20>
Australia 21 : <http://www.dialectsarchive.com/australia-21>
Australia 22 : <http://www.dialectsarchive.com/australia-22>
Australia 23 : <http://www.dialectsarchive.com/australia-23>
Australia 24 : <http://www.dialectsarchive.com/australia-24>

Texte « *Comma Gets a Cure* », locuteurs néo-zélandais

New Zealand 10 : <http://www.dialectsarchive.com/new-zealand-10>
New Zealand 11 : <http://www.dialectsarchive.com/new-zealand-11>
New Zealand 12 : <http://www.dialectsarchive.com/new-zealand-12>
New Zealand 13 : <http://www.dialectsarchive.com/new-zealand-13>
New Zealand 14 : <http://www.dialectsarchive.com/new-zealand-14>
New Zealand 15 : <http://www.dialectsarchive.com/new-zealand-15>
New Zealand 17 : <http://www.dialectsarchive.com/new-zealand-17>
New Zealand 25
New Zealand 26
New Zealand 27
New Zealand 28

NB : Les quatre derniers enregistrements n'apparaissent pas sur le nouveau site IDEA (créé début 2013). Ils étaient disponibles sur l'ancien site, qui n'est plus en ligne aujourd'hui.

ANNEXE 4

Discours non contrôlés, locuteurs anglais et écossais, site IDEA

England 8 : <http://www.dialectsarchive.com/england-8>
England 31 : <http://www.dialectsarchive.com/england-31>
England 32 : <http://www.dialectsarchive.com/england-32>
England 33 : <http://www.dialectsarchive.com/england-33>
England 35 : <http://www.dialectsarchive.com/england-35>
England 36 : <http://www.dialectsarchive.com/england-36>
England 37 : <http://www.dialectsarchive.com/england-37>
England 45 : <http://www.dialectsarchive.com/england-45>
England 50 : <http://www.dialectsarchive.com/england-50>
England 51 : <http://www.dialectsarchive.com/england-51>
England 52 : <http://www.dialectsarchive.com/england-52>
England 70 : <http://www.dialectsarchive.com/england-70>
England 39 : <http://www.dialectsarchive.com/england-39>
England 41 : <http://www.dialectsarchive.com/england-41>
England 46 : <http://www.dialectsarchive.com/england-46>
England 49 : <http://www.dialectsarchive.com/england-49>
England 58 : <http://www.dialectsarchive.com/england-58>
England 65 : <http://www.dialectsarchive.com/england-65>
England 67 : <http://www.dialectsarchive.com/england-67>
England 69 : <http://www.dialectsarchive.com/england-69>
England 85 : <http://www.dialectsarchive.com/england-85>
England 87 : <http://www.dialectsarchive.com/england-87>
England 88 : <http://www.dialectsarchive.com/england-88>
England 42 : <http://www.dialectsarchive.com/england-42>
England 59 : <http://www.dialectsarchive.com/england-59>
England 62 : <http://www.dialectsarchive.com/england-62>
England 68 : <http://www.dialectsarchive.com/england-68>
England 75 : <http://www.dialectsarchive.com/england-75>
England 79 : <http://www.dialectsarchive.com/england-79>
England 82 : <http://www.dialectsarchive.com/england-82>
England 11 : <http://www.dialectsarchive.com/england-11>
England 28 : <http://www.dialectsarchive.com/england-28>
England 47 : <http://www.dialectsarchive.com/england-47>
England 48 : <http://www.dialectsarchive.com/england-48>
England 76 : <http://www.dialectsarchive.com/england-76>
England 77 : <http://www.dialectsarchive.com/england-77>
England 89 : <http://www.dialectsarchive.com/england-89>
England 6 : <http://www.dialectsarchive.com/england-6>
England 66 : <http://www.dialectsarchive.com/england-66>
England 3 : <http://www.dialectsarchive.com/england-3>
England 4 : <http://www.dialectsarchive.com/england-4>
England 53 : <http://www.dialectsarchive.com/england-53>
England 84 : <http://www.dialectsarchive.com/england-84>
England 86 : <http://www.dialectsarchive.com/england-86>
England 24 : <http://www.dialectsarchive.com/england-24>
England 55 : <http://www.dialectsarchive.com/england-55>
England 56 : <http://www.dialectsarchive.com/england-56>
England 57 : <http://www.dialectsarchive.com/england-57>
England 74 : <http://www.dialectsarchive.com/england-74>
England 81 : <http://www.dialectsarchive.com/england-81>

England 83 : <http://www.dialectsarchive.com/england-83>
England 5 : <http://www.dialectsarchive.com/england-5>
England 9 : <http://www.dialectsarchive.com/england-9>
England 14 : <http://www.dialectsarchive.com/england-14>
England 15 : <http://www.dialectsarchive.com/england-15>
England 16 : <http://www.dialectsarchive.com/england-16>
England 17 : <http://www.dialectsarchive.com/england-17>
England 18 : <http://www.dialectsarchive.com/england-18>
England 43 : <http://www.dialectsarchive.com/england-43>
England 44 : <http://www.dialectsarchive.com/england-44>
England 60 : <http://www.dialectsarchive.com/england-60>
England 71 : <http://www.dialectsarchive.com/england-71>
England 73 : <http://www.dialectsarchive.com/england-73>
England 13 : <http://www.dialectsarchive.com/england-13>
England 19 : <http://www.dialectsarchive.com/england-19>
England 20 : <http://www.dialectsarchive.com/england-20>
England 21 : <http://www.dialectsarchive.com/england-21>
England 22 : <http://www.dialectsarchive.com/england-22>
England 23 : <http://www.dialectsarchive.com/england-23>
England 25 : <http://www.dialectsarchive.com/england-25>
England 26 : <http://www.dialectsarchive.com/england-26>

NB : Les enregistrements apparaissent ici dans le même ordre que sur le site IDEA Ils sont regroupés en fonction de considérations géographiques.

Scotland 1 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-1>
Scotland 3 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-3>
Scotland 4 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-4>
Scotland 5 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-5>
Scotland 6 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-6>
Scotland 7 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-7>
Scotland 8 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-8>
Scotland 10 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-10>
Scotland 11 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-11>
Scotland 12 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-12>
Scotland 13 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-13>
Scotland 14 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-14>
Scotland 15 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-15>
Scotland 16 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-16>
Scotland 17 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-17>
Scotland 18 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-18>
Scotland 19 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-19>
Scotland 20 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-20>
Scotland 21 : <http://www.dialectsarchive.com/scotland-21>

ANNEXE 5

Discours non contrôlés, locuteurs américains

- Alabama 1 : <http://www.dialectsarchive.com/alabama-1>
Alabama 2 : <http://www.dialectsarchive.com/alabama-2>
Alabama 3 : <http://www.dialectsarchive.com/alabama-3>
Alabama 4 : <http://www.dialectsarchive.com/alabama-4>
Alabama 5 : <http://www.dialectsarchive.com/alabama-5>
Alabama 6 : <http://www.dialectsarchive.com/alabama-6>
Alabama 7 : <http://www.dialectsarchive.com/alabama-7> (le lien ne fonctionne plus)
Alabama 8 : <http://www.dialectsarchive.com/alabama-8>
Alabama 9 : <http://www.dialectsarchive.com/alabama-9>
Alabama 11 : <http://www.dialectsarchive.com/alabama-11>
Alabama 13 : <http://www.dialectsarchive.com/alabama-13>
Alaska 1 : <http://www.dialectsarchive.com/alaska-1>
Alaska 2 : <http://www.dialectsarchive.com/alaska-2>
Alaska 4 : <http://www.dialectsarchive.com/alaska-4>
Arizona 1 : <http://www.dialectsarchive.com/arizona-1>
Arkansas 1 : <http://www.dialectsarchive.com/arkansas-1>
Arkansas 3 : <http://www.dialectsarchive.com/arkansas-3>
Arkansas 4 : <http://www.dialectsarchive.com/arkansas-4>
Arkansas 5 : <http://www.dialectsarchive.com/arkansas-5>
Arkansas 6 : <http://www.dialectsarchive.com/arkansas-6>
Arkansas 7 : <http://www.dialectsarchive.com/arkansas-7>
Arkansas 8 : <http://www.dialectsarchive.com/arkansas-8>
Arkansas 9 : <http://www.dialectsarchive.com/arkansas-9>
Arkansas 10 : <http://www.dialectsarchive.com/arkansas-10>
California 1 : <http://www.dialectsarchive.com/california-1>
California 5 : <http://www.dialectsarchive.com/california-5>
California 6 : <http://www.dialectsarchive.com/california-6>
Colorado 1 : <http://www.dialectsarchive.com/colorado-1>
Colorado 4 : <http://www.dialectsarchive.com/colorado-4>
Colorado 5 : <http://www.dialectsarchive.com/colorado-5>
Colorado 6 : <http://www.dialectsarchive.com/colorado-6>
Connecticut 1 : <http://www.dialectsarchive.com/connecticut-1>
Connecticut 2 : <http://www.dialectsarchive.com/connecticut-2>
Connecticut 3 : <http://www.dialectsarchive.com/connecticut-3>
Connecticut 4 : <http://www.dialectsarchive.com/connecticut-4>
Florida 1 : <http://www.dialectsarchive.com/florida-1>
Georgia 1 : <http://www.dialectsarchive.com/georgia-1>
Georgia 2 : <http://www.dialectsarchive.com/georgia-2>
Georgia 3 : <http://www.dialectsarchive.com/georgia-3>
Hawaii 1 : <http://www.dialectsarchive.com/hawaii-1>
Hawaii 2 : <http://www.dialectsarchive.com/hawaii-2a> ; <http://www.dialectsarchive.com/hawaii-2b>
Illinois 3 : <http://www.dialectsarchive.com/illinois-3>
Illinois 4 : <http://www.dialectsarchive.com/illinois-4>
Illinois 7 : <http://www.dialectsarchive.com/illinois-7>
Illinois 8 : <http://www.dialectsarchive.com/illinois-8>
Illinois 10 : <http://www.dialectsarchive.com/illinois-10>
Indiana 2 : <http://www.dialectsarchive.com/indiana-2>
Kansas 1 : <http://www.dialectsarchive.com/kansas-1>
Kansas 2 : <http://www.dialectsarchive.com/kansas-2>
Kansas 3 : <http://www.dialectsarchive.com/kansas-3>

Kansas 4 : <http://www.dialectsarchive.com/kansas-4>
Kansas 5 : <http://www.dialectsarchive.com/kansas-5>
Kansas 6 : <http://www.dialectsarchive.com/kansas-6>
Kentucky 1 : <http://www.dialectsarchive.com/kentucky-1>
Kentucky 2 : <http://www.dialectsarchive.com/kentucky-2>
Kentucky 3 : <http://www.dialectsarchive.com/kentucky-3>
Kentucky 4 : <http://www.dialectsarchive.com/kentucky-4>
Kentucky 5 : <http://www.dialectsarchive.com/kentucky-5>
Kentucky 6 : <http://www.dialectsarchive.com/kentucky-6>
Kentucky 7 : <http://www.dialectsarchive.com/kentucky-7>
Kentucky 8 : <http://www.dialectsarchive.com/kentucky-8>
Kentucky 9 : <http://www.dialectsarchive.com/kentucky-9>
Kentucky 10 : <http://www.dialectsarchive.com/kentucky-10>
Kentucky 11 : <http://www.dialectsarchive.com/kentucky-11>
Louisiana 1 : <http://www.dialectsarchive.com/louisiana-1a> ;
<http://www.dialectsarchive.com/louisiana-1b>
Louisiana 2 : <http://www.dialectsarchive.com/louisiana-2>
Louisiana 3 : <http://www.dialectsarchive.com/louisiana-3>
Maine 1 : <http://www.dialectsarchive.com/maine-1>
Maine 2 : <http://www.dialectsarchive.com/maine-2>
Maine 3 : <http://www.dialectsarchive.com/maine-3>
Maryland 2 : <http://www.dialectsarchive.com/maryland-2>
Maryland 4 : <http://www.dialectsarchive.com/maryland-4>
Maryland 5 : <http://www.dialectsarchive.com/maryland-5>
Massachusetts 1 : <http://www.dialectsarchive.com/massachusetts-1>
Massachusetts 2 : <http://www.dialectsarchive.com/massachusetts-2>
Massachusetts 3 : <http://www.dialectsarchive.com/massachusetts-3>
Massachusetts 4 : <http://www.dialectsarchive.com/massachusetts-4>
Massachusetts 5 : <http://www.dialectsarchive.com/massachusetts-5>
Massachusetts 6 : <http://www.dialectsarchive.com/massachusetts-6>
Massachusetts 7 : <http://www.dialectsarchive.com/massachusetts-7>
Massachusetts 8 : <http://www.dialectsarchive.com/massachusetts-8>
Massachusetts 9 : <http://www.dialectsarchive.com/massachusetts-9>
Michigan 1 : <http://www.dialectsarchive.com/michigan-1>
Michigan 2 : <http://www.dialectsarchive.com/michigan-2>
Michigan 3 : <http://www.dialectsarchive.com/michigan-3>
Michigan 4 : <http://www.dialectsarchive.com/michigan-4>
Michigan 5 : <http://www.dialectsarchive.com/michigan-5>
Michigan 8 : <http://www.dialectsarchive.com/michigan-8>
Michigan 9 : <http://www.dialectsarchive.com/michigan-9>
Michigan 11 : <http://www.dialectsarchive.com/michigan-11>
Michigan 12 : <http://www.dialectsarchive.com/michigan-12>
Michigan 13 : <http://www.dialectsarchive.com/michigan-13>
Minnesota 1 : <http://www.dialectsarchive.com/minnesota-1>
Minnesota 4 : <http://www.dialectsarchive.com/minnesota-4>
Minnesota 5 : <http://www.dialectsarchive.com/minnesota-5>
Minnesota 6 : <http://www.dialectsarchive.com/minnesota-6>
Mississippi 1 : <http://www.dialectsarchive.com/mississippi-1>
Missouri 1 : <http://www.dialectsarchive.com/missouri-1>
Missouri 2 : <http://www.dialectsarchive.com/missouri-2>
Missouri 4 : <http://www.dialectsarchive.com/missouri-4>
Missouri 5 : <http://www.dialectsarchive.com/missouri-5>
Missouri 7 : <http://www.dialectsarchive.com/missouri-7>
Missouri 9 : <http://www.dialectsarchive.com/missouri-9>
Missouri 11 : <http://www.dialectsarchive.com/missouri-11>
Missouri 12 : <http://www.dialectsarchive.com/missouri-12>
Missouri 14 : <http://www.dialectsarchive.com/missouri-14>
Missouri 17 : <http://www.dialectsarchive.com/missouri-17>

Missouri 18 : <http://www.dialectsarchive.com/missouri-18>
Missouri 19 : <http://www.dialectsarchive.com/missouri-19>
Missouri 20 : <http://www.dialectsarchive.com/missouri-20>
Missouri 21 : <http://www.dialectsarchive.com/missouri-21>
Nebraska 1 : <http://www.dialectsarchive.com/nebraska-1>
Nebraska 2 : <http://www.dialectsarchive.com/nebraska-2>
Nevada 1 : <http://www.dialectsarchive.com/nevada-2>
New Hampshire 1 : <http://www.dialectsarchive.com/new-hampshire-1>
New Hampshire 3 : <http://www.dialectsarchive.com/new-hampshire-3>
New Jersey 2 : <http://www.dialectsarchive.com/new-jersey-2>
New Jersey 3 : <http://www.dialectsarchive.com/new-jersey-3>
New Jersey 4 : <http://www.dialectsarchive.com/new-jersey-4>
New Mexico 2 : <http://www.dialectsarchive.com/new-mexico-2>
New Mexico 3 : <http://www.dialectsarchive.com/new-mexico-3>
New Mexico 4 : <http://www.dialectsarchive.com/new-mexico-4>
New York 1 <http://www.dialectsarchive.com/new-york-1>
New York 4 : <http://www.dialectsarchive.com/new-york-4>
New York 5 : <http://www.dialectsarchive.com/new-york-5>
New York 7 : <http://www.dialectsarchive.com/new-york-7>
New York 8 : <http://www.dialectsarchive.com/new-york-8>
New York 9 : <http://www.dialectsarchive.com/new-york-9>
New York 11 : <http://www.dialectsarchive.com/new-york-11>
New York 12 : <http://www.dialectsarchive.com/new-york-12>
New York 13 : <http://www.dialectsarchive.com/new-york-13>
New York 14 : <http://www.dialectsarchive.com/new-york-14>
New York 15 : <http://www.dialectsarchive.com/new-york-15>
New York 16 : <http://www.dialectsarchive.com/new-york-16>
New York 18 : <http://www.dialectsarchive.com/new-york-18>
New York 19 : <http://www.dialectsarchive.com/new-york-19>
North Carolina 1 : <http://www.dialectsarchive.com/north-carolina-1>
North Carolina 2 : <http://www.dialectsarchive.com/north-carolina-2>
North Carolina 3 : <http://www.dialectsarchive.com/north-carolina-3>
North Carolina 4 : <http://www.dialectsarchive.com/north-carolina-4>
North Carolina 5 : <http://www.dialectsarchive.com/north-carolina-5>
North Carolina 6 : <http://www.dialectsarchive.com/north-carolina-6>
North Carolina 7 : <http://www.dialectsarchive.com/north-carolina-7>
North Carolina 8 : <http://www.dialectsarchive.com/north-carolina-8>
North Carolina 9 : <http://www.dialectsarchive.com/north-carolina-9>
North Carolina 10 : <http://www.dialectsarchive.com/north-carolina-10>
North Carolina 11 : <http://www.dialectsarchive.com/north-carolina-11>
North Carolina 12 : <http://www.dialectsarchive.com/north-carolina-12>
North Carolina 13 : <http://www.dialectsarchive.com/north-carolina-13>
North Carolina 14 : <http://www.dialectsarchive.com/north-carolina-14>
North Carolina 15 : <http://www.dialectsarchive.com/north-carolina-15>
North Carolina 16 : <http://www.dialectsarchive.com/north-carolina-16>
North Carolina 17 : <http://www.dialectsarchive.com/north-carolina-17>
North Carolina 18 : <http://www.dialectsarchive.com/north-carolina-18>
North Dakota 1 : <http://www.dialectsarchive.com/north-dakota-1>
Ohio 1 : <http://www.dialectsarchive.com/ohio-1>
Ohio 2 : <http://www.dialectsarchive.com/ohio-2>
Ohio 3 : <http://www.dialectsarchive.com/ohio-3>
Ohio 4 : <http://www.dialectsarchive.com/ohio-4>
Oklahoma 1 : <http://www.dialectsarchive.com/oklahoma-1>
Oklahoma 2 : <http://www.dialectsarchive.com/oklahoma-2>
Oklahoma 3 : <http://www.dialectsarchive.com/oklahoma-3>
Oklahoma 4 : <http://www.dialectsarchive.com/oklahoma-4>
Oklahoma 5 : <http://www.dialectsarchive.com/oklahoma-5>
Oklahoma 6 : <http://www.dialectsarchive.com/oklahoma-6>

Oklahoma 7 : <http://www.dialectsarchive.com/oklahoma-7>
Oklahoma 8 : <http://www.dialectsarchive.com/oklahoma-8>
Oklahoma 10 : <http://www.dialectsarchive.com/oklahoma-10>
Oklahoma 13 : <http://www.dialectsarchive.com/oklahoma-13>
Oregon 1 : <http://www.dialectsarchive.com/oregon-1>
Pennsylvania 5 : <http://www.dialectsarchive.com/pennsylvania-5>
Pennsylvania 6 : <http://www.dialectsarchive.com/pennsylvania-6>
Pennsylvania 7 : <http://www.dialectsarchive.com/pennsylvania-7>
Pennsylvania 8 : <http://www.dialectsarchive.com/pennsylvania-8>
Pennsylvania 9 : <http://www.dialectsarchive.com/pennsylvania-9>
Rhode island 1 : <http://www.dialectsarchive.com/rhode-island-1>
South Carolina 1 : <http://www.dialectsarchive.com/south-carolina-1-2>
South Carolina 2 : <http://www.dialectsarchive.com/south-carolina-2-2>
South Carolina 3 : <http://www.dialectsarchive.com/south-carolina-3-2>
South Carolina 4 : <http://www.dialectsarchive.com/south-carolina-4-2>
South Carolina 5 : <http://www.dialectsarchive.com/south-carolina-5-2>
South Carolina 6 : <http://www.dialectsarchive.com/south-carolina-6>
South Carolina 7 : <http://www.dialectsarchive.com/south-carolina-7>
South Dakota 1 : <http://www.dialectsarchive.com/south-dakota-1-2>
South Dakota 2 : <http://www.dialectsarchive.com/south-dakota-2-2>
Tennessee 2 : <http://www.dialectsarchive.com/tennessee-2-2>
Tennessee 3 : <http://www.dialectsarchive.com/tennessee-3-2>
Tennessee 4 : <http://www.dialectsarchive.com/tennessee-4-2>
Tennessee 5 : <http://www.dialectsarchive.com/tennessee-5-2>
Tennessee 6 : <http://www.dialectsarchive.com/tennessee-6-2>
Tennessee 7 : <http://www.dialectsarchive.com/tennessee-7-2>
Tennessee 8 : <http://www.dialectsarchive.com/tennessee-8-2>
Tennessee 9 : <http://www.dialectsarchive.com/tennessee-9-2>
Texas 1 : <http://www.dialectsarchive.com/texas-1>
Texas 2 : <http://www.dialectsarchive.com/texas-2>
Texas 4 : <http://www.dialectsarchive.com/texas-4>
Texas 8 : <http://www.dialectsarchive.com/texas-8>
Texas 10 : <http://www.dialectsarchive.com/texas-10>
Texas 13 : <http://www.dialectsarchive.com/texas-13>
Texas 17 : <http://www.dialectsarchive.com/texas-17>
Texas 18 : <http://www.dialectsarchive.com/texas-18>
Utah 1 : <http://www.dialectsarchive.com/utah-1>
Utah 2 : <http://www.dialectsarchive.com/utah-2>
Utah 3 : <http://www.dialectsarchive.com/utah-3>
Virginia 1 : <http://www.dialectsarchive.com/virginia-1>
Virginia 2 : <http://www.dialectsarchive.com/virginia-2>
Virginia 5 : <http://www.dialectsarchive.com/virginia-5>
Virginia 6 : <http://www.dialectsarchive.com/virginia-6>
Virginia 7 : <http://www.dialectsarchive.com/virginia-7>
Virginia 8 : <http://www.dialectsarchive.com/virginia-8>
Virginia 9 : <http://www.dialectsarchive.com/virginia-9>
West Virginia 1 : <http://www.dialectsarchive.com/west-virginia-1>
West Virginia 3 : <http://www.dialectsarchive.com/west-virginia-3>
Wisconsin 1 : <http://www.dialectsarchive.com/wisconsin-1>
Wisconsin 2 : <http://www.dialectsarchive.com/wisconsin-2>
Wisconsin 5 : <http://www.dialectsarchive.com/wisconsin-5>
Wisconsin 6 : <http://www.dialectsarchive.com/wisconsin-6>
Wisconsin 7 : <http://www.dialectsarchive.com/wisconsin-7>
Wisconsin 8 : <http://www.dialectsarchive.com/wisconsin-8>
Wisconsin 9 : <http://www.dialectsarchive.com/wisconsin-9>
Wyoming 1 : <http://www.dialectsarchive.com/wyoming-1>
Wyoming 2 : <http://www.dialectsarchive.com/wyoming-2>
Wyoming 3 : <http://www.dialectsarchive.com/wyoming-3>

Wyoming 4 : <http://www.dialectsarchive.com/wyoming-4>

Wyoming 5 : <http://www.dialectsarchive.com/wyoming-5>

**NB : Les enregistrements apparaissent ici dans le même ordre que sur le site
IDEA Ils sont regroupés en fonction de considérations géographiques.**

ANNEXE 6

Locuteurs ayant lu le texte « *Friendship* »

- n°1 : Alex, M¹, Angleterre, né à Thorpeness (Suffolk) en 1991, a grandi dans le Suffolk jusqu'à 16 ans, puis a vécu à Cambridge, étudiant.
- n°2 : Amélie, F², anglo-franco-australienne, née à Londres en 1984, père australien et mère française, a vécu à Londres, Paris, Saint-Étienne (42), Sydney, Edimbourg. Vit de nouveau à Londres depuis 2008, secrétaire dans les ressources humaines.
- n°3 : Ben, M, Angleterre (Lancashire), né en 1980, a grandi à Bolton (Lancashire) et étudié à Hull (Yorkshire) et Salford (Lancashire). A travaillé à Manchester, Voiron (38), Reims (51), Farnham (Surrey), l'Arbresle (69). Vit et travaille à Fribourg (Suisse) depuis 2012. Traducteur.
- n°4 : Helen C., F, Angleterre (Lancashire), née en 1980, a grandi à Bolton (Lancashire) puis étudié et travaillé à Hull (Yorkshire), Londres et à présent Oxford. A vécu un an en Espagne. Enseignante dans le premier degré.
- n°5 : James H., M, Angleterre (Lancashire), né en 1979. A toujours vécu et travaillé dans le Lancashire. Consultant auprès d'une société de fabrication de logiciels médicaux.
- n°6 : Phil, M, Angleterre (Lancashire), né en 1980. A vécu à Bolton, Manchester (Lancashire) puis à Basingstoke (Hampshire) depuis 2004. Expert technique pour le Ministère de la défense britannique.
- n°7 : Steven, M, Angleterre, né en 1978. A grandi à Hemel Hempstead (Hertfordshire), a ensuite vécu à Hull (Yorkshire), Ille-sur-Têt

¹ M = de sexe masculin

² F = de sexe féminin

(66), Pampelune (Espagne), Cambridge, Dublin puis Lausanne (Suisse) depuis un an. Journaliste.

- n°8 : Alexandria, F, Angleterre, née en 1998 à Nottingham puis a toujours vécu dans le Kent. Elève dans le secondaire.
- n°9 : Charlotte, F, Angleterre, née en 1998 dans le Kent, où elle a toujours vécu. Elève dans le secondaire.
- n°10 : Chloe, F, Angleterre, née en 1995 dans le Kent, où elle a toujours vécu. Elève dans le secondaire.
- n°11 : Hannah, F, née en 1997 dans le Kent, où elle a toujours vécu. Elève dans le secondaire.
- n° 12: Jasmine, F, née en 1997 dans le Kent, où elle a toujours vécu. Elève dans le secondaire.
- n° 13 : Helen W., F, née en 1992 à Dudley, dans les Midlands de l'ouest. A vécu à Dudley et Coventry, où elle étudie depuis 4 ans, à l'exception d'une année passée à Roanne (42). Etudiante en histoire.
- n° 14 : Anonyme 1, M, Angleterre, né en 1996 à Halifax (West Yorkshire), où il a toujours vécu. Elève dans le secondaire.
- n° 15 : Anonyme 2, M, Angleterre, né en 1995 à Halifax (West Yorkshire), où il a toujours vécu. Elève dans le secondaire.
- n°16 : Amanda, F, Etats-Unis (Michigan), née en 1988. A vécu dans le Michigan puis à Roanne (42) pendant deux ans. Actuellement en recherche d'emploi dans le Michigan. Titulaire d'une licence littérature anglaise/enseignement du français.
- n°17 : Andrew A., M, Etats-Unis (Californie), né en 1996, a toujours vécu à San Francisco, lycéen. En raison de problèmes techniques, l'enregistrement n'est pas complet (il prend fin à « *What do you want?* »)
- n°18 : Devin, M, Etats-Unis (Californie), né en 1996, a toujours vécu à San Francisco. Elève dans le secondaire.
- n°19 : Gerald, M, Etats-Unis (Californie), né en 1996, a toujours vécu à San Francisco. Elève dans le secondaire. En raison de

problèmes techniques, l'enregistrement n'est pas complet (il prend fin à « *singing an old tune to himself.* »)

- n°20 : Jennifer, F, Etats-Unis (Louisiane), née en 1971 à la Nouvelle-Orléans, où elle a grandi. A vécu un an en Caroline du Nord. Travaille et vit à Houston (Texas) depuis une dizaine d'années. Secrétaire.
- n°21 : John, M, Etats-Unis (Californie), né en 1965, a grandi et vit à San Francisco. A vécu un an à Oxford (Angleterre) et 3 ans à Séoul (Corée du Sud). Directeur athlétique dans un lycée.
- n°22 : Michele, F, américano-guatémaltèque, née en 1969, père guatémaltèque et mère américaine, a vécu au Guatemala jusqu'à l'âge de 18 ans, puis aux Etats-Unis (Alabama, Mississippi, Texas). Professeur de philosophie à l'université de Houston (Texas).
- n°23 : Mike L., M, Etats-Unis (Floride), né en 1974, a vécu en Floride et à Washington, DC. Vit à Roanne (42) depuis 9 ans. Formateur pour adultes.
- n°24 : Mike X., M, Etats-Unis (Utah), né en 1977, a vécu dans l'Utah et en Californie. Entraîneur de football américain en lycée. En raison de problèmes techniques, l'enregistrement n'est pas complet (il prend fin à « *Is that what you want?* »)
- n°25 : Anonyme 3, F, Etats-Unis (Texas), née en 1978, a vécu au Texas et dans le District de Columbia, professeur à l'université de Houston.
- n°26 : Yunji, F, mère coréenne et père américain, née en 1995 à Séoul en Corée du Sud où elle a vécu jusqu'à l'âge de 16 ans, vit depuis à San Francisco. Elève dans le secondaire. En raison de problèmes techniques, l'enregistrement n'est pas complet (il prend fin à « *He nearly had a seizure.* »)
- n°27 : Robin, F, Etats-Unis (Delaware), née en 1989, a vécu dans le Maryland, vit à Sydney (Australie) depuis 2008, employée de magasin, titulaire d'une licence en psychologie et sociologie

- n°28 : Andrew B., M, Etats-Unis (Maine), né en 1987 dans le Maine, a vécu à Rochester (New York) pendant 23 ans, puis à Lyon pendant un an et à Roanne (42) pendant un an, étudie la communication aux Etats-Unis.
- n°29 : James B., M., Etats-Unis, né en 1980 en Virginie Occidentale, où il a toujours vécu, enseignant en éducation musicale.
- n°30 : Mandy, F, Etats-Unis, née en 1989 dans le Maryland, où elle a toujours vécu, à l'exception d'une année passée à Roanne (42) en 2011-2012. Etudiante en éducation musicale.

ANNEXE 7

Les traits distinctifs dans *The Sound pattern of English* (Chomsky & Halle, 1968 : 176-177)

1. Major class features:
 - a) sonorant/nonsonorant (obstruent)
 - b) vocalic/nonvocalic
 - c) consonantal/non-consonantal
2. Cavity features:
 - a) coronal/noncoronal
 - b) anterior/nonanterior
 - c) body of the tongue features:
 - 1) high/nonhigh
 - 2) low/nonlow
 - 3) back/nonback
 - d) rounded/nonrounded
 - e) distributed/nondistributed
 - f) covered/noncovered
 - g) glottal constrictions
 - h) secondary apertures:
 - 1) nasal/nonnasal
 - 2) lateral/nonlateral
3. Manner of articulation features:
 - a) continuant/noncontinuant (stop)
 - b) instantaneous/delayed release
 - c) supplementary movements
 - 1) suction
 - 2) pressure
 - d) tense/nontense (lax)
4. Source features:
 - a) heightened subglottal pressure
 - b) voiced/nonvoiced
 - c) strident/nonstrident
5. Prosodic features:
 - a) stress
 - b) pitch
 - c) length

Index des auteurs

- ADAMCZEWSKI Henri p 364
ALTENDORF Ulrike pp 96, 99, 103, 123, 124, 127, 142, 250, 251, 271, 292, 306, 311
ASHBY Patricia pp 111, 135
BARBER Charles pp 83, 84
BASS Michael pp 129, 130, 160, 250, 282, 283, 284, 294, 300
BAUDOUIN DE COURTENAY Jan pp 190, 355
BAUER Laurie pp 147, 165, 263, 267
BAUGH Albert pp 14, 38, 39, 42, 46, 47, 49, 50, 51, 53, 54, 55, 56, 58, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 76, 77, 80, 81, 88, 89, 91, 245
- BAYLON Christian pp 152, 155, 212, 222, 224
BEAL Joan pp 36, 113
BEDE p 52
BELL Allan pp 237, 238, 262
BLEVINS Juliette pp 111, 140, 151, 161, 190, 199-203, 206, 399, 405, 414
BLOOMFIELD Leonard pp 152, 158, 162, 191, 217, 235
BOURCIER Georges pp 38, 42, 46, 49, 58, 59, 66, 67, 75, 76
BOURHIS Richard p 218
BOWERMAN Sean p 165
BRANDAO DE CARVALHO Joaquim pp 185, 192, 193, 287, 347, 352, 363, 407
BRITAIN David pp 248, 249, 250
BUCHANAN James pp 35, 86
BURN John pp 35, 87, 113
BURRIDGE Kate p 146
BURSTYNSKY Edward pp 355, 356, 360
BYBEE Joan pp 215, 216, 226, 230, 231, 271, 338, 346, 359, 351, 381, 382, 384, 386, 388-394, 402, 404, 405, 408, 410, 411, 413
- BYNON Theodora p 14
CABLE Thomas pp 14, 38, 39, 42, 46, 47, 49, 50, 51, 53, 54, 55, 56, 58, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 76, 77, 80, 81, 88, 89, 91, 245
- CALVET Louis-Jean pp 92, 241, 253
CAMPBELL Elizabeth p 416
CARR Philip pp 345, 350, 351, 354, 360, 361, 363, 380, 381, 394
CAXTON William pp 35, 79
CHAMBERS Jack pp 212, 303
CHAUCER Geoffrey p 35
CHESHIRE Jenny pp 154, 300
CHEVILLET François pp 29, 38, 50, 54, 55, 58, 65, 67, 75, 80, 83, 84
CHOMSKY Noam pp 359, 360, 362, 363-367, 368, 369, 372, 374, 379, 380, 386, 389, 401
- CLARKE Sandra pp 145, 298
COGGLE Paul pp 142, 254
COLMAN Fran p 31
COMBETTES Bernard p 158
COMMAGER Henry p 102
COOPER Christopher pp 35, 84
COUPLAND Justine p 221
COUPLAND Nikolas p 221
CRUTTENDEN Alan pp 16, 83, 94, 95, 99, 103, 114, 115, 117, 121, 124, 127, 128, 131, 135, 136, 138, 142, 165, 168, 188, 292, 311, 350, 416
- CRYSTAL David pp 26, 30, 31, 32, 34, 35, 37, 38, 42, 51, 52, 53, 55, 56, 57, 60, 61, 62, 63, 65, 66, 67, 68, 73, 76, 78, 79, 82, 83, 138, 242, 255,

262, 285, 346

DELAHAIE Marc	p 396
DESAGULIER Guillaume	p 388
DESCHAMPS Alain	p 353
DEUTSCHER Guy	pp 156, 158
DOCHERTY Gerard	pp 142, 248, 250, 416
DORIAN Nancy	p 156
DOUGLAS Sylvester	p 35
DRESSLER Wolfgang	pp 214, 215
DUCHET Jean-Louis	pp 93, 94, 349, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 361, 367, 382, 409
DUPOUX Emmanuel	p 397
DURAND Jacques	pp 336, 351, 359, 360, 362, 364, 379, 380, 398, 399, 412
EDWARDS Walter	p 300
ELLIS Alexander	p 87
EYCHENNE Sylvain	pp 398, 399
FEAGIN Crawford	pp 263, 265
FERRAND Ludovic	p 392
FOULKES Paul	pp 142, 248, 250, 416
FOURNIER Jean-Michel	p 353
FRYD Marc	pp 93, 94
GARRETT Peter	p 221
GIEGERICH Heinz	pp 213, 342, 343, 344, 345, 346, 349, 351, 359, 361, 362
GILES Howard	pp 218, 221
GIMSON Alfred	pp 114, 207
GINESY Michel	p 409
GLAIN Olivier	pp 165, 198
GORDON Elizabeth	pp 147, 416
GÖRLACH Manfred	pp 57, 84
GRAMMONT Maurice	p 163
GUSSENHOVEN Carlos	pp 74, 246
HALLE Morris	pp 362, 363-367, 368, 369, 372, 374, 380, 401
HANDKE Jürgen	pp 172, 174, 176, 177, 179, 181
HANNAH Jean	pp 142, 146, 147, 165, 210, 332
HANNISDAL Bente	pp 16, 101, 112, 115, 116, 117, 118, 122, 124, 132, 142, 156, 168, 185, 186, 207, 211, 212, 214, 216, 224, 226, 227, 238, 241, 252, 255, 261, 262, 264, 265, 266, 277, 278, 279-282, 285, 294, 337, 347
HARRIMAN Jim	p 221
HARRISON Shelly	pp 124, 125, 126, 127, 128, 129, 145, 147, 232, 247, 402, 409
HARTMAN Jane	p 15
HENWOOD Karen	p 221
HERZOG Marvin	pp 206, 414
HJELMSLEV Louis	p 356
HOENIGSWALD Henry	p 32
HOLMES Janet	p 285
HOVARTH Barbara	pp 146, 165
HUTTON James	p 151
JAKOBSON Roman	pp 190, 364
JANDA Richard	p 146
JESPERSEN Otto	p 162
JOBERT Manuel	pp 23, 24, 101, 119, 258, 348
JOHNSON Samuel	pp 35, 36, 85, 90
JONES Daniel	pp 204, 244, 356, 357, 384
JONES William	pp 36, 37, 40
JOSEPH Brian	p 146
KAIL Michèle	pp 396, 397

KEATS John	p 34
KEEN Denis	p 364
KENRICK William	pp 35, 86
KERSWILL Paul	pp 140, 141, 208, 213, 214, 236, 239, 251, 252, 253, 254, 255, 257, 339
KIPARSKI Paul	pp 225, 381
KOHLER Klaus	p 74
KRETZSCHMAR William	p 416
KWON HaRim	p 98
LABORDERIE Noëlle	pp 21, 43, 127
LABOV William	pp 17, 145, 151, 152, 153, 154, 156, 158, 159, 161, 162, 191, 206, 208, 211, 217, 219, 220, 222, 224, 225, 226, 228, 229, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 253, 257, 259, 262, 265, 282, 300, 302, 338, 413, 414
LAKOFF George	p 384
LAKS Bernard	pp 364, 379, 412
LASS Roger	p 66
LEITH Dick	p 221
LEON Pierre	pp 355, 356, 360
LE PAGE Robert	pp 219, 220
LERER Seth	pp 32, 33, 35, 38, 40, 41, 53, 54, 56, 69, 72, 75, 76, 79, 92, 102
LILLY Richard	p 246
LINDBLOM Björn	pp 193, 194, 287
LOWTH Robert	p 86
LUTZ Angelika	pp 185, 186
LYCHE Chantal	pp 360, 366
LYELL Charles	p 151
MACLAGAN Margaret	p 147
MANDON-HUNTER Natalie	pp 23, 24, 348
MARTINET André	pp 41, 161, 408
MATTO Michael	p 27
McMAHON April	p 365
McWHORTER John	pp 55, 86, 209, 210
MEIER Paul	p 340
MEILLET Antoine	pp 153, 203, 217, 259
MEUNIER Christine	pp 194, 336, 382, 403
MILROY James	pp 96, 154, 219, 238, 252
MILROY Lesley	pp 93, 96, 154, 218, 238, 252, 263
MOMMA Hakuro	p 27
MONTREUIL Jean-Pierre	pp 126, 138, 163, 164, 184, 187, 188, 189, 243, 344, 385, 381, 405, 409, 414
MOORE Steven	p 417
MOSSE Fernand	pp 38, 49, 54, 58, 60, 65, 68, 73, 74, 76, 77
MURRAY James	p 36
MURRAY Lindley	p 86
NEVINS Allan	p 102
NGUYEN Noël	pp 141, 185, 190, 192, 193, 198, 287, 347, 352, 363, 382, 383, 407
NOLAN Francis	pp 213, 214, 339
ODDEN David	pp 355, 364, 399
OHALA John	pp 158, 190, 191-198, 199, 203, 287, 399, 405, 406, 412, 414
OMNES Robert	p 244
O'NEIL Michael	p 353
PAVLIK, Radoslav	pp 24, 127, 163, 165, 166, 197, 214, 230, 241350, 406
PEPERKAMP Sharon	p 397
PIERREHUMBERT Janet	p 215
PIKE Kenneth	p 32
POSNER Rebecca	p 43

PRICE Owen	pp 76, 84
PUKLI Monika	pp 262, 264, 265
PUTTENHAM George	p 76
PYM Anthony	p 210
QUILIS Antonio	p 244
RAISSON Virginie	p 247
RAMSARAN, Susan	p 115
ROACH Peter	pp 15, 22, 23, 24, 165
RUTTER Ben	p 130
RUWET Nicolas	p 360
SAMUELS Michael	p 31
SANKOFF Gillian	p 265
SAUSSURE Ferdinand de	p 152, 162, 355, 388, 412
SCHMIDT Johannes	p 26
SCHNEIDER Edgar	pp 242, 257
SCHOGT Henry	pp 355, 356, 360
SCHOSLER Lene	p 28
SETTER Jane	p 15
SHAPIRO Michael	p 127
SHERIDAN Thomas	pp 35, 86, 87, 113
SHOCKEY Linda	pp 140, 185, 188, 213, 214, 215, 216, 217, 243, 307, 308, 314, 329, 339, 403
SMITH Jeremy	pp 26, 27, 31, 32, 33, 34, 35, 37, 59, 61, 62, 151, 153, 155, 156, 158, 190, 194, 203-211, 218, 219, 220, 223, 238, 303, 357, 358, 384, 399, 404, 405, 414, 416
SORLIN Sandrine	pp 76, 86, 87, 93, 255
SPENCE Thomas	pp 35, 87, 113
SPINELLI Elsa	p 392
STAMPE David	p 381
STEVANOVITCH Colette	pp 22, 29, 38, 39, 41, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 63, 69, 72, 76, 77, 82, 83, 84, 87, 126, 406
STOCKWELL Peter	p 258
STRAKA Georges	p 21
STUART-SMITH Jane	pp 238, 239, 416
STUDDERT-KENNEDY Michael	pp 192, 395
SWADESH Morris	p 342
SWEET Henry	pp 29, 52, 57, 72, 84, 254
SWIFT Jonathan	p 85
TABOURET-KELLER Andrée	pp 219, 220
TAYLOR Jill	p 115
TAYLOR John	p 203, 379
TEYSSIER Jacques	p 78, 84
THOMAS Erik	p 285, 288
TIMMINS Claire	p 239
TORGERSEN Eivind	p 236
TREVISA John	p 35
TROUBETZKOY Nicolas	p 352, 355
TRUDGILL Peter	pp 100, 129, 142, 145, 146, 147, 165, 210, 212, 220, 223, 238, 240, 248, 250, 251, 252, 253, 256, 278, 303, 416
UDEMA Stefanie	p 382
UPTON Clive	pp 115, 116
VALIMAA-BLUM Rita	pp 140, 345, 352, 358, 363, 379, 383, 384-388, 401, 409
VAUX Bert	pp 131, 132, 133, 143, 144, 169, 227, 275, 279
VENNEMANN Theo	p 381
VIEL Michel	pp 22, 24, 87, 101, 182, 246, 347, 363, 367
VINEY Brigit	pp 36, 38, 41, 50, 52, 55, 61, 67, 68, 80, 81, 87, 89, 90, 91
VON RAUMER Rudolf	p 152
WALKER John	pp 36, 87, 113

WARREN Paul	pp 147, 165
WATT Dominic	pp 99, 142, 250, 251
WAUQUIER Sophie	pp 185, 192, 193, 287, 347, 352, 363, 407,
WEBSTER Noah	p 90
WEINREICH Uriel	pp 206, 414
WELLS John	pp 15, 23, 98, 99, 100, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 129, 133, 142, 144, 145, 147, 162, 163, 165, 168, 185, 187, 196, 220, 223, 226, 239, 243, 244, 249, 256, 258, 275, 277, 278, 282, 327, 380, 398, 399, 400, 416
WHITNEY William	pp 152, 191
WILHELM Stephan	pp 114, 141, 143, 154, 158, 187, 193, 217, 218, 219, 224, 238, 238, 248, 249, 250, 252, 254, 255
WILLIAMS Angie	p 221,
WILLIAMS Ann	pp 140, 239, 251, 253, 257
WODAK Ruth	pp 214, 215
WRIGHT Joseph	p 55
YAVAS Mehmet	pp 110, 198, 243
ZSIGA Elisabeth	p 393

Index thématique

Acadie/Acadiens	p 102
accents britanniques supra-locaux	pp 154, 252, 253, 255
accommodation	pp 210, 217, 218, 219, 252, 258
acquisition du langage oral	pp 161, 235, 236, 242, 395, 396, 397
acte(s) d'identité	p 219
activation du changement linguistique (<i>actuation</i>)	pp 153, 206, 207, 404, 414
adstrat	pp 28, 29, 47
affixation	pp 55, 61, 91, 131
<i>African American Vernacular English</i>	pp 92, 300
Afrique du Sud/anglais sud-africain	pp 147, 148, 165, 210, 224, 256, 258, 289, 413
<i>age-grading</i>	p 159
agents du changement linguistique	pp 153, 234, 235, 302
Alfred (roi anglo-saxon)	pp 49, 52, 53, 54
allemand (langue et phonologie)	pp 74, 89, 131, 245, 246, 247
allomorphie/allomorphes	pp 355, 363, 385, 386, 401
allophonie/allophones	pp 16, 24, 109, 126, 128, 129, 134, 136, 140, 193, 196, 198, 243, 244, 287, 341, 342, 343, 344, 346, 347, 349, 350, 352, 256, 258, 259, 361, 383, 384, 385, 391, 395, 398, 400, 407, 416
Alphabet Phonétique International	pp 136, 137
alphabet runique/runes	pp 33, 61
alternance(s) morphologique(s)	pp 355, 364, 367
analogie	pp 129, 156, 230, 231, 237, 383
analyse auditive	pp 279, 286, 287, 289, 324
analyse phonologique	pp 19, 190, 353, 368, 380, 408, 411
anglais contemporain	pp 13, 17, 22, 29, 30, 36, 39, 45, 47, 50, 53, 56, 57, 53, 71, 72, 76, 91-93, 95, 96, 104, 127, 131, 140, 148, 230, 231, 259, 272, 340
anglais moderne	pp 29, 30, 35, 39, 71, 77, 78, 83, 85-90, 406
anglais moderne naissant	pp 29, 30, 35, 71, 77, 78-85, 102, 336, 395, 406, 410, 411
anglais post-colonial	pp 210, 258
anglo-normand (langue, dialecte)	pp 65, 66, 72
anglo-saxon (voir <i>vieil-anglais</i>)	
Anglo-Saxons (les peuples)	pp 29, 32, 33, 48, 50, 51, 52, 53, 54, 60, 68
antériorisation	pp 21, 22, 44, 45, 58, 59, 60, 61, 140, 182, 183, 416
antériorité	pp 21, 60, 61, 62, 93, 94, 110, 111, 127, 164, 171, 176, 178, 180, 181, 183, 184, 353, 371, 376
appendice à la syllabe	p 188
approximation	pp 24, 101, 111, 137, 170, 171, 172, 173, 175, 183, 184, 198, 353, 376, 377
archiphonème	pp 352, 353, 354, 409
arrondissement	p 370
art oratoire	p 208
assibilation	p 43, 44, 45
assimilant	pp 24, 101, 102, 109, 165, 184, 350, 351, 394
assimilateur	pp 24, 101, 105, 110, 127, 128, 129, 134, 166, 167, 177, 196, 199, 230, 292, 311, 377, 408
assimilation à distance	pp 127, 128, 134, 166, 167
assimilation auditive	pp 138, 191-199, 201, 287, 291
assimilation complète	p 165
assimilation de contact	p 166, 167

assimilation de hauteur	p 164
assimilation de voix	pp 164, 174, 182
assimilation paradigmatique	pp 230, 390, 403, 409
assimilation partielle	p 165
assimilation régressive	pp 23, 317
assimilation stable	p 214
assimilation variable	pp 166, 214
assimilation phonologique /phonémique	pp 341, 349, 350, 401
assimilation phonétique	pp 341, 349, 350
assimilé	pp 24, 101, 128, 134, 166, 167, 217
associations lexicales (voir <i>connexions lexicales</i>)	
Association Phonétique Internationale (API)	pp 135, 169, 286
attaque syllabique	pp 130, 185-187, 413
<i>aureate terms</i> (termes dorés)	p 74
Australie/anglais australien	pp 15, 18, 145, 146, 147, 148, 165, 210, 224, 242, 256, 257, 258, 264, 266, 289, 303-307, 413
axe paradigmatique du langage	pp 177, 229-232, 273, 390
binaire/catégoriel (processus)	pp 126, 141, 198, 285, 343, 344, 345, 393, 394, 396, 403
<i>British Library</i>	pp 33, 104, 112, 168, 288
[ç] (palatale fricative)	pp 22, 134-139, 197, 231, 234, 237, 287, 291, 329, 343, 348, 350, 358
cajun	p 102
<i>Cambridge Online Survey of World Englishes</i>	pp 131, 169
Canada/anglais canadien	pp 145, 289, 298
catégorisation	pp 382, 383, 386, 389, 392, 396, 403, 404
<i>CCC model</i>	pp 199-203
Celtes (les peuples celtes)	pp 28, 41, 42, 47, 48
celtiques (langues)	pp 28, 41, 42, 46, 47, 48, 50, 68
centralisation	pp 148, 164, 165
<i>Chancery English</i>	p 79
changement (évolution) en cours	pp 15, 17, 18, 116, 125, 129, 130, 132, 134, 145, 147, 148, 155, 157, 158, 159, 160, 195, 196, 201, 212, 232, 235, 250, 259, 261, 279, 282, 283, 284, 294, 296, 297, 299, 302, 305, 306, 307, 309, 318, 319, 320, 337, 341, 367, 387, 393, 415
changement externe	pp 26, 27, 28, 155, 156, 157, 203, 411, 412, 415
changement fonctionnel	pp 155, 161, 162-164, 187
changement interne	pp 27, 28, 148, 154, 156, 157, 182, 203, 232
changement par le bas	pp 154, 157, 221-224, 300, 339, 414
changement par le haut	pp 154, 222
changement supra-local	pp 154, 301
chevauchement (recouplement) d'unités linguistiques	pp 192, 358, 403
Christianisme	pp 46, 51, 52, 54, 64, 74
coalescence par le yod	pp 23, 83, 84, 101-104, 105, 106, 107, 108, 111, 112-119, 120, 121, 122, 136, 137, 139, 142, 145, 148, 160, 165, 168, 170-172, 183, 185, 186, 195, 197, 201, 205, 217, 221, 226, 227, 228, 234, 235, 241, 250, 255, 256, 258, 259, 266, 268, 270, 271, 272, 275, 277, 278, 279-282, 291, 297, 298, 302, 306, 307, 312, 318, 320, 323, 325, 327, 328, 330, 331, 332, 333, 335, 343, 348, 352, 372, 401, 407, 417
co-allomorphie	pp 352-355
coarticulation	pp 165, 192, 194, 195, 196, 197, 341, 414
cockney	pp 104, 248, 254, 256, 416
cognition	pp 379-380, 382, 385, 387, 388

Colchester	pp 129, 130, 160, 250, 266, 282-284, 294
<i>Comma Gets a Cure</i> (texte)	pp 288-307, 308, 310, 313, 314, 315, 316, 320, 325, 329, 337
communauté linguistique	pp 153, 154, 195, 198, 201, 203, 232, 237, 399, 405, 410
conception fonctionnelle du phonème	pp 19, 355-358, 384
conception psychologique du phonème	pp 355, 356, 409
connaissances procédurales	pp 386, 389
connexions lexicales	p 231, 392
consonantalité	pp 16, 74, 183, 184, 353
contact (linguistique)	pp 25-27, 28, 39, 40, 41, 51, 66, 68, 74, 81, 88, 148, 149, 154, 157, 205, 217, 218, 232, 236, 239, 242-259
contenu informationnel	pp 216, 308, 329, 339
contre-culture	p 209
créole anglo-danois	p 55
créolisation	p 55
<i>Danelaw</i>	p 53
<i>dearveolar assimilation</i>	pp 23, 105, 106, 108, 111, 113, 124
déchéance de la langue/principe de l'âge d'or	pp 96, 152
démocratisation	pp 207, 208, 416
densité (principe de)	p 217
dépalatalisation	pp 44, 45, 83
dérivation	pp 19, 359, 361, 362, 365, 383, 384, 391, 398, 405, 410
désarrondissement	pp 165, 370, 416
diachronie/diachronique	pp 16, 17, 19, 27, 30, 31, 36, 39, 60, 72, 97, 103, 123, 139, 140, 151, 153, 158, 195, 199, 232, 342, 345, 364, 386, 387, 395, 398, 406, 407, 409-411, 412, 413, 415
dialectes français du Moyen Age	pp 67, 68, 72
dialectes du moyen-anglais	pp 33, 65, 74, 77
dialectes du vieil-anglais	pp 29, 31, 49, 50, 54, 55
dictionnaire Macquarie	pp 146
didactique	pp 54, 417
diffusion du changement linguistique	pp 17, 27, 39, 45, 51, 53, 57, 60, 65, 71, 74, 75, 81, 84, 88, 91, 95, 123, 126, 127, 128, 132, 135, 139, 141, 151, 154, 187, 195, 210, 219, 220, 221, 231, 232, 233, 235, 236-242, 243, 248, 249, 250, 253, 255, 256, 257, 258, 272, 273, 281, 283, 297, 301, 303, 338, 403, 410
diffusion lexicale	pp 157, 177, 225-229, 230, 271, 303, 337, 338, 390, 391, 403, 408, 415
diffusion par foyers culturels (<i>Cultural hearth diffusion</i>)	p 249
diffusion par modèle hiérarchique (<i>Urban Hierarchy diffusion</i>)	p 249
diffusion par modèle hiérarchique inverse (<i>Contra-hierarchical diffusion</i>)	p 249
diffusion par radiation (<i>Wave Model diffusion</i>)	p 249
discours contrôlé	pp 214, 307, 309, 310, 311, 314, 316
discours formel	pp 209, 211, 213,
discours informel	pp 210, 211, 213, 216, 227
discours naturel	pp 214, 262, 263
discours non contrôlé	pp 18, 210, 214, 307-320, 328, 337
discours soigné	pp 202, 262
dissimilation	p 194
distribution complémentaire	pp 57, 244, 344, 351, 409
distribution parallèle	pp 344, 351
<i>Early Yod Dropping</i>	pp 98, 99, 100

économie : voir <i>moindre effort</i>	
Ecosse / anglais écossais	pp 18, 33, 46, 48, 54, 76, 88, 138, 142, 148, 238, 292-297, 308, 309, 311
élision du yod (yod dropping)	pp 97-101, 103, 104, 119, 120, 121, 122, 123, 163, 164, 167, 168, 185, 186, 213, 224, 258, 267, 271, 272, 276, 277, 296, 297, 298, 302, 306, 307, 318, 323, 324, 325, 327, 343, 369, 378, 400
émergence	pp 386, 391
Empire britannique	pp 30, 76, 81, 88, 208
emprunts au français	pp 28, 29, 43, 45, 63, 67, 69-73, 77, 81, 82, 83, 84, 88, 89, 91, 93, 94
emprunts au latin	pp 43, 50, 51, 52, 53, 63, 73, 74, 83
<i>English Dictionary</i>	pp 36, 85
EPD (<i>English Pronouncing Dictionary</i>)	pp 15, 105, 106, 109, 110, 111, 115, 116, 120, 133, 134, 226, 258, 259, 267, 268, 269-273, 275, 276, 347, 348, 349, 354, 414
épenthèse emphatique (anaptyxe)	p 189
erreur(s) de perception	pp 17, 138, 190, 193, 194, 197, 198, 199, 201, 287, 414
espagnol (langue et phonologie)	pp 46, 80, 82, 89, 243, 244, 245
<i>Estuary English</i>	pp 123, 141, 142, 252, 254
<i>Evolving English</i> (exposition de la <i>British Library</i>)	pp 104, 242
exemplaires	pp 382, 383, 384, 391, 401, 402
facilitation fonctionnelle	pp 161, 162-164
famille de sons	pp 204, 356, 357, 402
fausse palatalisation	pp 21, 22
<i>feeding</i>	p 366
forme(s)/variante(s) intermédiaire(s)	pp 139, 350, 351, 358, 385, 391, 393, 394, 398, 400, 410
forme(s) sous-jacente(s) (FSJ)	pp 16, 125, 129, 193, 201, 202, 336, 341, 346, 355, 359, 360-379, 381, 398, 399
fossilisation/fossiliser	pp 19, 102, 195, 393, 398, 403, 405-409, 410, 411, 415, 416
français (langue française)	pp 21, 26, 28, 29, 36, 43-46, 50, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 77, 78, 83, 92, 95, 185, 543, 336
français central (français de l'Ile-de-France)	p 72
fréquence (principe, phénomènes)	pp 163, 201, 215, 216, 226, 271, 276, 296, 338, 344, 386, 387, 389, 390, 391, 393, 402, 403, 415
<i>Friendship</i> (texte)	pp 266, 320-329, 330, 331, 337, 339, 395, 416
GA (<i>General American</i>)	pp 101, 119, 121, 258, 417
gaélique	pp 143, 148
gémignée(s)	pp 43, 77, 189,
gémignée partielle	p 189
graduel/progressif (processus)	pp 44, 126, 225, 228, 234, 343, 345, 393
grammaire générative	pp 360, 361, 364, 379, 380
grammaire universelle	pp 379, 396
grammairiens du 18 ^e et 19 ^e siècles	pp 35, 36, 84, 86, 87
Grand Changement Vocalique	pp 30, 79, 98
<i>H&H theory</i>	pp 191-197, 199, 203
hauteur	pp 184, 353
Hawaï	pp 143, 145, 413
Hébrides (anglais hébridéen)	pp 143
<i>Home Counties Modern Dialect Area</i>	p 251
homorganicité	pp 171, 176, 181, 189
hyperadaptation	pp 194, 204, 357
hyperarticulation	pp 194, 204
hypoadaptation	pp 193, 194, 196, 197
hypoarticulation	pp 194, 198, 209

IDEA (International Dialects of English Archive)	pp 266, 288, 289, 292-320, 328, 339
incidence lexicale (<i>lexical incidence</i>)	pp 281, 400
incrémentation	pp 232, 233, 234, 235, 237, 302
indicateur(s)	pp 212, 224
Indo-Européens (le peuple indo-européen)	pp 40, 41
influence urbaine	pp 248-254
<i>Inkhorn Terms</i> (mots d'encrier)	pp 80, 81
insécurité linguistique	pp 76, 92, 93, 114, 207, 241
invasion normande	pp 29, 33, 45, 63-68
invasions germaniques	pp 25, 28, 29, 42, 48-50, 58
invasion viking	pp 53-57, 63
<i>Later Yod Dropping</i>	pp 99, 100
latin (la langue)	pp 21, 26, 28, 29, 31, 35, 40, 43-46, 47, 50, 51, 52, 53, 65, 72, 73, 77, 79, 80, 82, 86
lexicalisation/lexicaliser	pp 381, 382, 393, 400, 401, 408
lien social	p 218
linguistique cognitive	pp 203, 379, 382-384, 388, 404, 414
Londres	pp 53, 74-77, 79, 87, 92, 104, 141, 142, 239, 248, 249, 250, 251, 254, 256, 282, 283, 294, 356
LPD (<i>Longman Pronunciation Dictionary</i>)	pp 15, 18, 23, 105, 106, 107, 108, 109, 113, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 122, 123, 124, 133, 134, 142, 168, 226, 267, 268, 273-279, 327, 347, 348, 239, 354, 414,
marqueur(s)	pp 212, 224
maxi changement (<i>maxi sound change</i>)	pp 195, 198
métaphonie par [i]	pp 59, 60, 61, 62, 407
mini changement (<i>mini sound change</i>)	pp 194, 197, 198, 205, 357
modèle(s) abstractionniste(s)	pp 382, 383
modèle généalogique	pp 26, 27, 232
modèle intégratif	pp 19, 342, 355, 379, 380, 384, 388, 394-411, 412
modélisation connexionniste	p 392
moindre effort (principe du)	pp 156, 157, 161, 162, 163, 164, 167, 182, 191, 215, 329, 413,
morphologie	pp 344, 345, 352, 354, 355, 359, 361, 364, 367, 378, 382, 383, 408
morphologisation/morphologiser	pp 380, 381, 382, 401, 408
néogrammaire (changement)	pp 157, 225-229
neutralisation	pp 205, 347, 348, 352, 353, 354, 397
nivellement	pp 251, 252, 253
non-standard	pp 13, 55, 114, 130, 207, 208, 211, 221, 223, 239, 241, 248, 254, 255, 258, 281, 339
nord-est de l'Angleterre	pp 310, 337
nord-est des Etats-Unis	pp 145, 256
Nouvelle-Zélande/anglais néo-zélandais	pp 15, 18, 146, 147, 148, 165, 210, 224, 256, 258, 264, 266, 285, 289, 303-307, 413, 416
ODP (<i>Oxford Dictionary of Pronunciation for Current English</i>)	pp 115, 116
OED (Oxford English Dictionary)	p 36
opacité/processus opaques	pp 344, 345, 381, 405, 406, 407, 409, 410
ordre des règles phonologiques	pp 366, 371
orthoépistes	p 87
palatalisation de mot	p 25, 393
palatalisation de phrase	p 25, 316, 393
palatalisation des emprunts français	p 77
palatalisation des vélaires	pp 47, 60, 93, 386
<i>parsing</i> (analyse grammaticale)	pp 193, 203
pattern(s) linguistique(s)	pp 230, 231, 389, 390, 392, 402, 403, 410
perception	pp 138, 157, 190-203, 284, 287, 288, 291, 382, 397,

	404, 414
période linguistique	p 396
période prélinguistique	p 396
pertinence (information phonologiquement pertinente)	pp 349, 397
phénomène(s) de discours	
continu/phénomène(s) de chaîne parlée	pp 19, 213, 215, 329, 331, 333, 334, 335, 339
philologie/philologue(s)	pp 27, 31, 34, 37, 40, 151, 152
phonématisation/phonématiser	pp 16, 60, 82, 83, 137, 138, 195, 237, 336, 341, 345, 393, 398, 405-409, 416
phonologie cognitive	pp 384-388
phonologie évolutionnaire	pp 151, 199-203
phonologie générative	pp 19, 342, 354, 359, 360-378, 391, 394, 415
phonologie générative naturelle	pp 381, 382, 388
phonologie lexicale	pp 381, 382
phonologie naturelle	pp 381, 382
phonologie traditionnelle	pp 19, 342, 346, 350, 355, 358, 359, 361, 363, 378, 394, 397, 415
phonologisation/phonologiser (voir <i>phonématisation</i>)	
phonotactique	pp 131, 397,
pidgin	p 55
pidginisation	p 55
prescriptivisme	pp 25, 86, 87, 93, 114, 365
prestige manifeste (<i>overt prestige</i>)	pp 221, 222, 224, 339
prestige voilé (<i>covert prestige</i>)	pp 157, 220, 221-224, 414
prévisibilité (information phonologiquement prévisible)	pp 349, 350, 358, 364, 385, 391
principe phonémique	pp 19, 342, 346, 347, 351, 352, 355, 358, 362, 378, 397, 400
principe uniformitariste	p 151
processus profonds	pp 344, 345
processus superficiels	p 344
<i>product-oriented process(es)</i>	pp 391, 392, 413
proto-celtique	p 42
proto-germanique	pp 38, 57, 58, 60
proto-indo-européen	pp 17, 25, 26, 36, 38, 39, 40-41, 57
prototype (valeur prototypique des phonèmes)	pp 19, 204, 205, 218, 237, 287, 355, 356, 357, 358, 384, 395, 401, 402, 403, 404
psycholinguistique	pp 153, 215, 239, 240, 251, 385
ré-analyse phonologique	p 408
reconstruction (comparative et interne)	pp 31, 36-38
recoupement(s) de zones de dispersion	pp 358, 403
redondance (information phonologiquement redondante)	pp 349, 365
règles allophoniques	pp 129, 342, 343, 349, 350, 358, 398
règles d'effacement	pp 362, 366, 377, 398
règles de palatalisation	pp 366, 371, 372, 376
règles reconstructrices (règles correctrices)	p 193
régularisation par simplification	pp 137, 187
relâchement articulo-voicatif	pp 163, 164, 171, 173, 176, 177, 178, 181, 182,
représentation(s) phonologique(s)	pp 341, 346, 361, 380, 381, 383, 384, 387, 391, 395, 397, 398, 399, 407, 415
représentation(s) phonologiques(s)	pp 19, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 405, 406, 407, 408, 410, 411
individualisée(s) (RPI)	
Renaissance	pp 28, 39, 52, 78-82
réseaux d'association	pp 230, 392

réseaux sociaux de communication	p 218
rétraction	pp 21, 22, 24, 127, 128, 130, 131, 132, 134, 140, 145, 167, 170, 199, 202, 232, 235, 247, 292, 296, 302, 311, 316, 317, 343, 350, 402, 409
rhotacisme	pp 34, 35, 132, 258, 291, 377
Romains (le peuple)	pp 46, 47, 50, 51
romanisation (de Grande Bretagne)	p 46
royaumes anglo-saxons	pp 48, 49, 52
RP (<i>Received Pronunciation</i>)	pp 76, 87, 92-93, 97, 99, 101, 103, 104, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 120, 121, 122, 133, 142, 199, 206, 207, 208, 210, 211, 221, 223, 224, 226, 238, 249, 254-255, 258, 266, 275, 277, 279, 282, 294, 417
sanskrit (la langue)	p 40
scandinave (langues scandinaves)	pp 54, 55, 56, 57, 59
schèmes cognitifs	pp 385, 386, 389, 390, 391, 392
Seconde Guerre Mondiale (période post-Seconde Guerre Mondiale)	pp 207, 208, 224, 250, 258, 303, 414, 416
sécurité linguistique	p 92
signal sonore	pp 191, 192, 193, 196, 200, 382, 383
simplification des affriquées	pp 44, 45, 46, 77, 83, 94
sonorité (principe de)	pp 157, 187, 188, 189, 190, 414
<i>Sounds Familiar</i> (site de la <i>British Library</i>)	pp 101, 112, 288
<i>source-oriented process(es)</i>	pp 391, 413
sous-spécification	pp 352, 353, 365, 367, 383, 395
<i>Southern American English</i>	pp 300, 315
standard (prononciation /langue)	pp 35, 50, 55, 74-77, 79, 80, 87, 92, 93, 97, 103, 113, 115, 116, 119, 120, 121, 130, 154, 207, 208, 210, 221, 237, 249, 254, 255, 258, 262, 263, 277, 287, 360, 362
stockage mental	pp 230, 231, 330, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 391, 392, 393, 395, 396, 401, 402, 403, 406, 408
structuralisme	pp 225, 360, 412
structure syllabique	pp 257, 185-190, 369
stylistique	pp 17, 74, 157, 163, 211, 212, 213, 214, 216, 233, 262, 281, 282
substrat	pp 28, 40, 47, 57
sud-est de l'Angleterre	pp 48, 75, 76, 92, 123, 141-142, 147, 148, 165, 248, 249, 250, 51, 254, 256, 294, 299, 337, 413
superstrat	pp 28, 29
sur-spécification	p 395
synchronie/synchronique	pp 27, 30, 36, 140, 151, 153, 158, 195, 199, 200, 232, 364, 366, 367, 403, 406, 409-411, 412, 415
système(s) d'écriture	pp 31-34, 61
temps apparent	pp 17, 159, 160, 161, 250, 264, 266, 282, 289, 296, 302, 413
temps réel	pp 159, 160
<i>The Anglo-saxon Chronicle</i>	pp 33, 54, 65
<i>The Audio Archive</i>	p 288
théorie de l'arbre	p 26, 27, 232
théorie de l'optimalité	pp 242, 411
<i>The Rainbow Passage</i> (texte)	p 289
<i>The Sound Pattern of English</i> (SPE)	pp 362, 363-378, 379, 380, 381, 386, 387, 395, 398, 399, 401, 409
<i>The Speech Accent Archive</i>	p 288
<i>token frequency</i>	p 390
traits distinctifs	pp 23, 24, 157, 166, 182-184, 192, 228, 343, 352, 353, 364, 365, 367, 376, 385
transmission du changement linguistique	pp 153, 157, 195, 232-236, 237
transmission urbaine	pp 211, 219, 233, 234, 236, 245, 248-254, 332

triglossie	p 65
<i>type frequency</i>	p 390
Umlaut	pp 59, 62
usage	pp 19, 265, 386, 387, 388-394, 401, 403, 404, 412, 415
variabilité géographique aux Etats-Unis	pp 299, 300, 315
variabilité géographique en Grande Bretagne	pp 294, 309, 310
variabilité hommes/femmes	pp 146, 281, 284, 294, 300, 301, 305, 310, 316, 335, 337
<i>Variable Yod Dropping</i>	pp 99, 100
variation libre/variantes libres	pp 351, 352,
variation inter-individuelle	pp 157, 211, 217-221, 320, 343, 352, 387, 397, 398, 403, 416
variation intra-individuelle	pp 157, 166, 204, 211, 212-217, 262, 335, 395
variation stable	pp 154, 337
vernaculaire	pp 38, 66, 80, 262
vieil-anglais	pp 14, 25, 26, 29, 31, 33, 34, 35, 39, 47, 48-63, 73, 75, 76, 77, 78, 83, 93, 199, 336, 395, 406, 410, 411
vraie palatalisation	p 21
yiddish (langue et phonologie)	pp 89, 245, 246
zone(s) de dispersion	pp 357, 358, 395, 402, 403

ABSTRACT

Résumé en français

La présente étude porte sur les *Cas de Palatalisation Contemporaine* (CPC), manifestations de fricatives et affriquées palato-alvéolaires dans des environnements et des items lexicaux où elles n'apparaissent pas par le passé. Les CPC sont des variantes principalement associées aux locuteurs les plus jeunes et les formes palatalisées qu'elles impliquent sont fréquemment considérées comme non-standard. La question de leur acceptabilité en anglais aujourd'hui est d'ailleurs sujette à controverse, ainsi que l'attestent les différents dictionnaires de prononciation et les écrits de certains linguistes.

Nous brossons tout d'abord l'historique des palato-alvéolaires et de la palatalisation, depuis le proto-indo-européen jusqu'à l'anglais contemporain. Cette perspective diachronique nous permet de montrer que la production des CPC s'inscrit dans la continuité de processus maintes fois répétés dans l'histoire de la langue anglaise. Après avoir défini le concept de *palatalisation contemporaine* et expliqué comment il opère dans quatre environnements phonétiques différents, nous montrons qu'il n'est pas restreint à une variété d'anglais particulière.

Le deuxième chapitre porte sur les facteurs du changement linguistique inhérent aux CPC. Tout indique qu'il s'agit d'une évolution en cours. Nous en analysons les différentes formes sur les plans phonétique, phonologique, stylistique et sociolinguistique. Le rôle de la perception dans le changement des sons est également examiné, en lien avec la palatalisation contemporaine. Enfin, nous étudions la question des facteurs de diffusion des CPC en anglais contemporain.

Dans le troisième chapitre, nous illustrons notre recherche en analysant différents corpus, dont nous expliquons les critères de sélection, ainsi que la méthode choisie pour les exploiter. Les résultats obtenus confirment le statut de changement en cours pour les CPC. L'étude de plus de 500 enregistrements nous permet de mieux définir les principes qui régissent la variation à laquelle est soumis le processus de palatalisation contemporaine. Les données recueillies nous permettent de rendre compte de la réalité sociolinguistique des CPC, en croisant plusieurs variables.

Le quatrième chapitre est consacré à une réflexion théorique sur le statut des CPC. Après avoir constaté que ces variantes palatalisées peuvent être considérées comme phonétiques *ou* comme phonologiques en fonction de la théorie phonologique considérée, nous proposons un modèle intégratif permettant de lever l'ambiguïté. Ce modèle s'appuie sur une évolution des représentations sous-jacentes dans la communauté linguistique, ainsi que sur l'existence de représentations phonologiques *individualisées*.

TITRE EN ANGLAIS

Instances of Contemporary Palatalisation (ICP's) in the English-speaking world

Abstract in English

This study focuses on *Instances of Contemporary Palatalisation* (ICP's), phenomena that result in the manifestation of palato-alveolar fricatives and affricates in phonetic environments and lexical items where they did not appear until recently. ICP's are variants mostly associated with younger speakers. Those palatalised forms are often considered non-standard. Indeed, whether they are fully acceptable in English today is a controversial issue, as is demonstrated in various pronunciation dictionaries and in the works of certain linguists.

First, we trace the history of palato-alveolars and of palatalisation, from Proto-Indo-European to contemporary English. This diachronic perspective allows us to show that ICP's appear to be the continuity of a historic pattern endemic to English that has invariably led to palatalisation. After defining the concept of *contemporary palatalisation*, we explain how it operates in four different phonetic environments. We also show that it is not restricted to any particular variety of English.

The second chapter focuses on the factors of the sound change associated with ICP's, an evolution which appears to be in progress. We analyse the various forms that it takes, using alternately phonetic, phonological, stylistic and sociolinguistic perspectives. We also concentrate on the role that perception plays in sound change and apply it to the production of ICP's. Finally, we examine the diffusion of ICP's in contemporary English.

In the third chapter, several corpora are presented. The methodology used for their selection and analysis is discussed. The results corroborate our initial statement: ICP's indeed constitute a change in progress. The analysis of over 500 recordings helps us define the principles of the variation that characterises contemporary palatalisation. Through the use of several variables, the data collected allow us to define the sociolinguistic implications of ICP's.

The fourth chapter is devoted to a theoretical reflection on the linguistic status of ICP's. Depending on which model of phonology is used, ICP's can be considered as phonetic *or* phonological phenomena. In order to go beyond the ambiguity, we propose an integrative model of phonology. This model is based on the possibility of evolving underlying representations in the speech community, as well as on the existence of *individualised* phonological representations.